

L'allumeur de réverbères : roman américain / Miss Cummins

Cummins, Maria S.. L'allumeur de réverbères : roman américain / Miss Cummins. 1896.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

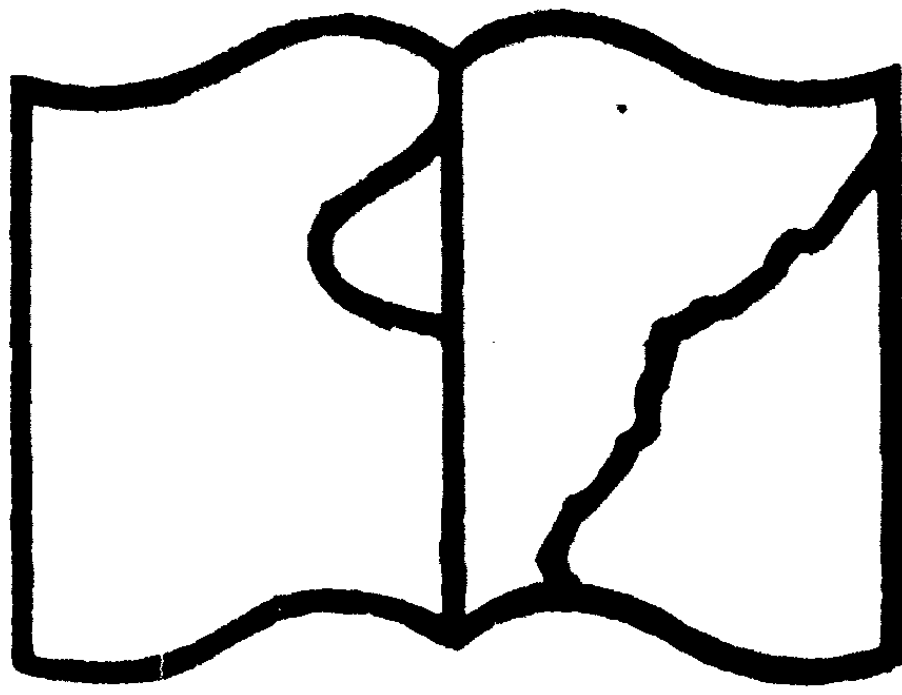
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

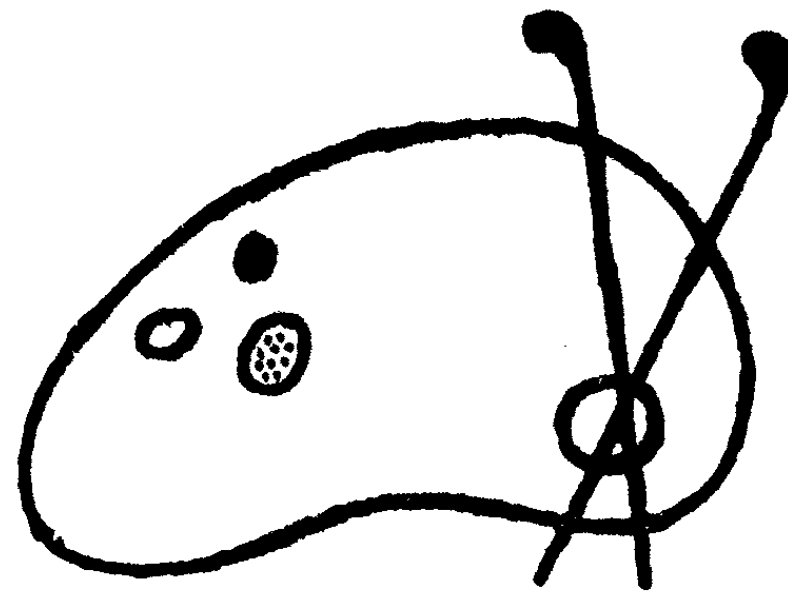
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



**Couvertures supérieure et inférieure
détériorées**



**Début d'une série de documents
en couleur**

8^eY²
18089.

MISS CUMMINS

L'ALLUMEUR
DE RÉVERBÈRES

ROMAN AMÉRICAIN

TRADUIT

PAR MM. BELIN DE LAUNAY ET ED. SCHEFFTER



PRIX: 1.00

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

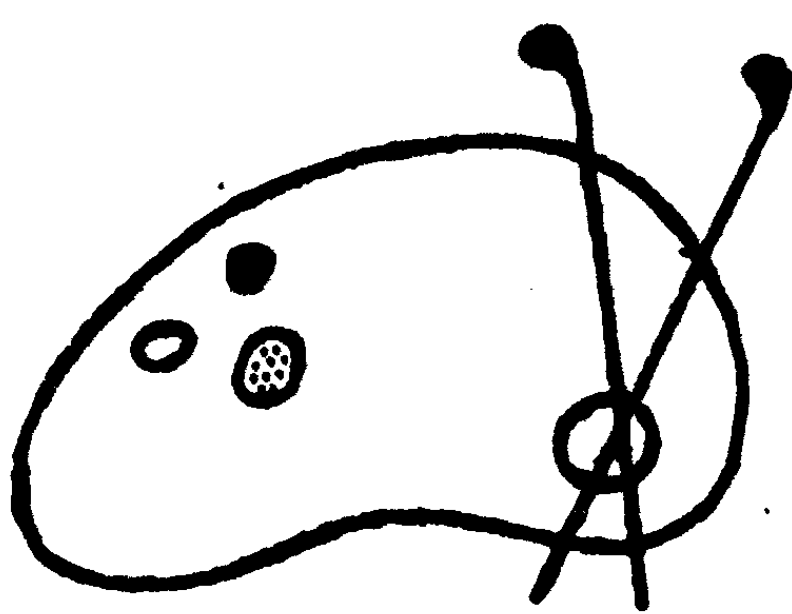


BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

EDITIONS A 1 FRANC LE VOLUME

ROMANS TRADUITS DE L'ANGLAIS

- Ainsworth (W.)** : Alipah 1 v. — Crinidon 1 v. — Jack Shoppard, 1 v.
- Anonymous** : Les pilliers d'opéra, 1 v. — Miss Mortimer, 1 v. — Paul Ferrall, 1 v. — Violette, 1 v. — Whitechapel, 2 v. — Whitechapel, 2 v. — La coupe d'opéra, 2 vol. — Tom Brown à Oxford, 1 vol. — Molehill, 1 vol. — Molly Dawu, 1 vol.
- Austen (Miss)** : Persuasion, 1 v.
- Baconshold (lord)** : Eudymon, 2 vol.
- Beecher-Stowe (Mrs)** : La case de Faute Tom, 1 v. — La fiancée du ministre, 1 v.
- Black (W.)** : Anna Howard, 1 vol.
- Blakmore (H.)** : Emma, 1 vol.
- Braddon (Miss)** : Œuvres, 41 volumes.
- Bulwer Lytton (Sir Ed.)** : Œuvres, 25 vol.
- Conway (H.)** : Le secret de la neige, 1 v.
- Crab (Miss Mullack)** : Deux mariages, 1 v. — Une noble femme, 1 v. — Mithral, 1 v.
- Cummings (Miss)** : L'allumeur de réverbères, 1 v. — Ababel Vaughan, 1 v. — La rose du Liban, 1 v.
- Currer-Bell (Miss Brontë)** : Jane Eyre, 2 v. — Le Professeur, 1 v. — Shirley, 2 v.
- Darant** : Les Vikings de la Baltique, 1 v.
- Derrick (C.)** : Olive Varcoe, 1 v.
- Dickens (Ch.)** : Œuvres, 38 volumes.
- Dickens et Collins** : L'abbé, 1 v. Voir ci-dessus Deacon-Bell.
- Disraeli** : Sybil, 1 v. — Lothair, 1 v.
- Edwardes (Mrs, Annie)** : Un bas-bleu, 1 v. — Une singulière hermine, 1 v.
- Edwardes (Miss Amelia)** : L'héritage de Jacob Trevelken, 1 vol.
- Elliot (F.)** : Les Italiens, 1 vol.
- Fleming (M.)** : Un mariage extravagant, 2 v. — Le mystère de Catherine, 2 vol. — Les chaînes d'or, 1 vol.
- Follerton (Lady)** : L'oiseau du bon Dieu, 1 v. — Hélios Middleton, 1 v.
- Gaskell (Mrs.)** : Autour du sofa, 1 v. — Marie Barton, 1 v. — Marguerite Hall (Nord et Sud), 1 v. — Ruth, 1 v. — Les amoureux de Sylvia, 1 v. — Cousine Phoebe, 1 v. — L'œuvre d'une nuit de mai, Le héros du fossoyeur, 1 v.
- Granville Murray** : Le jeune Brown, 2 v. — La cabale de boudoir, 1 v. — Veuve ou mariée? 1 v. — Une famille endettée, 1 v. — Étranges histoires, 1 v.
- Hall (cap. Basil)** : Scènes de la vie maritime, 1 v. — Scènes du bord et de la terre ferme, 1 v.
- Hamilton-Aide** : Rita, 1 v.
- Hardy (T.)** : La trompette-majour, 1 v.
- Harwood (J.)** : Lord Ulswater, 1 vol.
- Haworth (Miss)** : Une surprise, — Les trois soirées de la Saint-Jean, — Morwell, 1 v.
- Hawthorne** : La lettre rouge, 1 v. — La maison aux 7 pignons, 1 v.
- Mildred** : L'exclave Kane, 1 v.
- Howells** : Les passagers de l'Acowatoonk, 1 v.
- James** : Léonora d'Oron, 1 v. — L'Amérique à Paris, 1 v. — Héroïque Hudson, 1 v.
- Jenkin (Mrs.)** : Qui casse paye, 1 v.
- Jerrold (D.)** : Sans les ridicules, 1 v.
- Kavanaugh (J.)** : Tuteur et pupille, 2 v.
- Kingale** : Il y a deux ans, 2 v.
- Lawrence (G.)** : Frontière et prison, 1 v.
- Guy Livingstone**, 1 v. — Homme stérile, 1 v. — L'opéra et la robe, 1 v. — Maurice Daring, 1 v. — Flora Bellamy, 1 v.
- Longfellow** : Drames et poésies, 1 v.
- Marryat (Miss)** : Deux amours, 1 v.
- Mars (Mrs)** : Le contrat, 1 v.
- Mayne-Reld** : La piste de guerre, 1 v. — Quarteron, 1 v. — Le doigt du destin, 1 v. — Le roi des Séminoles, 1 v. — Partisans, 1 v.
- Melville (Whyte)** : Les gladiateurs : It et Judée, 1 v. — Katerfelto, 1 v. — Di Grand, 1 v. — Koto Coventry, 1 v. — Tanolla, 1 v.
- Quida** : Ariane, 2 v. — Pascal, 1 v.
- Pago (H.)** : Un collège de femmes, 1 v.
- Poynter (E.)** : Hetty, 1 v.
- Reade et Dion Boucicault** : L'île perdue, 1 v.
- Segrave (A.)** : Marmorus, 1 v.
- Smith (J.)** : L'héritage, 3 v.
- Stephens (Miss)** : Opulence et misère.
- Thackeray** : Henry Esmond, 2 v. — Toire de Pédenens, 3 v. — La foi vanités, 2 v. — Le livre des Snobs, 1 v. — Mémoires de Harry Lyndon, 1 v.
- Thackeray (Miss)** : Sur la falaise, 1 v.
- Townsend (V.-E.)** : Madeline, 1 v.
- Trollope (A.)** : Le domaine de Bolton — La veuve remarquée, 2 v. — Le comte Henry, 1 v.
- Trollope (Mrs.)** : La Pupille, 1 v.
- Wilkie Collins** : Œuvres, 16 volumes.
- Wood (Mrs.)** : Les filles de lord Oakbe, 2 v. — Le serment de Lady Adélaïde, — Le maître de Greylands, 1 v. — La grande Verner, 1 v. — Edina, 1 v. — L'héritage de Court-Netherleigh, 1 v.



**Fin d'une série de documents
en couleur**

L'ALLUMEUR
DE RÉVERBÈRES



872

18089

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE DES ROMANS ÉTRANGERS

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^e

Mabel Vaughan, traduit par M^{me} Loreau. 1 vol.

La Rose du Liban. Roman traduit par M. Ch. Bernard-Derosne. 1 vol.

MISS CUMMINS

L'ALLUMEUR
DE RÉVERBÈRES



ROMAN AMÉRICAIN

TRADUIT

PAR MM. BELIN DE LAUNAY ET ÉD. SCHEFFTER

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1896

Tous droits réservés.

L'ALLUMEUR DE RÉVERBÈRES

CHAPITRE PREMIER

LA LUMIÈRE DANS LES TÉNÉBRES

L'ombre du soir grandissait dans la ville de Boston; en rase campagne le jour durait encore; mais au fond des rues étroites où me conduit cette histoire, il faisait presque nuit. Une petite fille, assise sur le pas de la porte d'une maison basse et malsaine, regardait au loin avec une extrême attention; ses petits pieds nus posaient sur la brique froide. On était en novembre, et il avait neigé. Les vastes squares entourés de riches hôtels prenaient sous la neige plus d'éclat et de beauté; mais les ruelles sombres n'en étaient que plus sales et plus tristes.

De nombreux passants montaient ou descendaient la rue, préoccupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs; mais personne ne remarquait cette petite fille, à peine couverte de haillons misérables. Sa longue chevelure, épaisse, ébouriffée, allait mal à son visage, dont le teint livide et les traits amaigris n'offraient rien d'attrayant.

Sans doute elle avait de beaux yeux noirs; mais, trop grands pour sa figure hâve et chétive, ils la rendaient plus étrange sans lui donner de beauté. Si elle eût inspiré de l'intérêt à quelqu'un (la pauvre enfant, hélas! n'avait pas de mère), des yeux remplis de tendresse auraient pu trouver en elle quelque chose à louer; mais, au lieu de paroles affectueuses, on lui rappelait sans cesse qu'elle était la plus laide et la plus méchante enfant qui fût au monde.

Personne ne l'aimait et elle n'aimait personne; personne ne la traitait avec douceur, ne cherchait à la rendre heureuse, ne s'inquiétait de savoir si elle l'était. Elle n'avait que huit ans et se trouvait seule au monde.

Il n'y avait qu'une chose, une seule, qui lui donnât quelque plaisir. Elle aimait à guetter l'arrivée d'un vieillard qui allumait le réverbère placé sur le devant de la maison où elle demeurait, à voir vaciller au souffle du vent la torche brillante qu'il portait; et, lorsqu'il montait à son échelle, lorsqu'il allumait si vite et si aisément le réverbère, qui répandait une joyeuse clarté tout alentour, un rayon de joie tombait sur ce petit cœur désolé, auquel le bonheur était inconnu; et, bien que le vieillard n'eût jamais paru apercevoir la petite fille et ne lui eût jamais parlé, elle sentait presque en l'attendant qu'il était pour elle un ami.

« Gerty ! cria une voix rude et sévère, as-tu été chercher le lait ? »

L'enfant ne répondit rien; mais, quittant le pas de la porte, elle courut se cacher derrière l'angle de la maison.

« Qu'est-elle devenue ? » cria la femme dont la voix s'était fait entendre, et qui parut sur le seuil de la porte.

Un petit garçon qui avait vu Gerty s'enfuir, et qui, partageant à son égard les sentiments de tout le voisinage, la regardait comme un suppôt du diable, partit d'un éclat de rire et montra le coin où elle s'était cachée, se disant en s'éloignant : « Pour sûr, la vieille va l'attraper. »

En effet, Gerty fut bientôt tirée de sa cachette. Elle reçut un soufflet pour sa paresse, un autre pour son impudence (car elle faisait force grimaces à Nan Grant), et fut envoyée chercher le lait dans une allée voisine.

Elle courut vite, craignant que l'allumeur ne viut et ne s'en allât pendant son absence : aussi fut-elle ravie, à son retour, de l'apercevoir au moment où il grimpait à l'échelle. Elle s'arrêta près de lui et regarda la flamme avec une telle attention, qu'elle ne vit point que le brave homme commençait à descendre; et, comme elle se trouvait sous ses pas, il la heurta en mettant le pied à terre et la renversa sur le trottoir. « Oh, oh ! petite, s'écria l'allumeur en se baissant pour la relever; qu'est-ce que j'ai donc fait là ? »

Elle fut debout en un instant, car elle avait l'habitude des coups et ne s'inquiétait guère de quelques contusions. Mais : le lait !... il était tout répandu.

« Voilà qui est fâcheux, dit le brave homme; qu'est-ce que dira la maman ? » Et, regardant Gerty en face pour la première fois : « Quelle drôle d'enfant, grommela-t-il; on dirait une petite sorcière ! » Puis, voyant qu'elle considérait avec inquiétude son lait répandu, et qu'elle lançait un coup d'œil craintif vers la maison, il ajouta avec bonté : « Elle ne sera pas trop dure pour un pauvre petit briu de fille comme toi, n'est-ce pas ? Du courage, ma petite ! Ne te tourmente pas si elle gronde un peu. Je t'apporterai demain quelque chose dont tu seras bien contente. Si la vieille fait du tapage, dis-lui que c'est par ma faute et que c'est moi qui ai fait le mal. Mais ne t'aurais-je pas blessée ? Que faisais-tu près de mon échelle ? »

— Je vous regardais allumer le réverbère, dit Gerty; je n'ai pas de mal : seulement, c'est le lait de Nan qui est là répandu. »

A ce moment, Nan Grant parut sur le seuil de sa porte, vit l'accident qui était arrivé, et fit rentrer l'enfant dans la maison en la battant et l'accablant d'injures. L'allumeur voulut essayer de l'apaiser, mais elle lui ferma la porte au nez. Gerty fut grondée, battue, privée de la croûte de pain qui d'ordinaire composait son souper, et enfermée pour la nuit dans sa sombre mansarde. Pauvre enfant ! Sa mère était morte, il y avait cinq ans, chez Nan Grant. Depuis ce temps-là on l'y avait supportée, moins parce que Nan Grant, en s'embarquant, avait recommandé à sa femme de la garder jusqu'à son retour, qu'à cause de certains motifs particuliers que Nan Grant avait pour le faire. Nan Grant était parti depuis trop longtemps pour qu'on pût espérer de jamais le revoir ; mais, quoique Nan Grant regardât Gerty comme un véritable fardeau, elle ne voulait pas, en cherchant à la mettre ailleurs, s'exposer à des questions embarrassantes.

Quand Gerty se vit enfermée pour la nuit dans ce noir grenier, elle qui détestait l'obscurité et qui en avait peur, elle resta d'abord immobile pendant quelques minutes ; puis tout à coup elle se mit à trépigner et à crier ; et, tout en s'efforçant d'enfoncer la porte, elle vociférait : « Je vous déteste, Nan Grant ! vieille Nan Grant, je vous hais ! » Personne ne vint, malgré tout son tapage. Peu à peu elle s'apaisa, alla se jeter sur sa misérable couchette, se couvrit la figure de ses petites mains, et sanglota comme si son cœur allait se briser. Elle pleura jusqu'à ce qu'elle n'eût plus de force ; puis peu à peu les sanglots ne se firent plus entendre que de moment en moment, et elle finit par se calmer tout à fait. Elle retira alors ses mains de sa figure, les joignit convulsivement, et regarda par une petite lucarne vitrée, qui était à côté de son lit. Cette lucarne n'avait que trois carreaux mal joints, et c'était la seule ouverture par où le jour pût pénétrer dans la mansarde. Il n'y avait pas de lune ce soir-là ; mais, comme Gerty levait les yeux, elle vit à travers la vitre une étoile qui envoyait jusqu'à elle ses rayons scintillants. Elle pensa n'avoir jamais rien vu qui fût de moitié si beau. Souvent elle était sortie quand des millions d'étoiles brillaient au ciel, et n'y avait pas fait attention ; mais cette étoile solitaire, si grande, si étincelante, et cependant si douce à voir, semblait lui parler et la plaindre. Elle crut y retrouver une figure amie qu'elle avait vue ou rêvée longtemps auparavant. Puis tout à coup elle se dit : « Et qui donc l'a allumée ? Quelqu'un de bien bon, j'en suis sûre ! Mais comment a-t-il fait pour l'atteindre ? elle est si haut ! » Et Gerty s'endormit en se demandant qui avait allumé l'étoile.

Pauvre petite créature plongée dans l'ignorance, qui donc t'éclairera ? Tu es aussi l'enfant de Dieu, pauvre petite ! Le Christ est mort pour toi ! N'enverra-t-il pas un homme ou un

ange pour dissiper les ténèbres de ton Ame, et allumer en toi la lumière qui ne doit jamais s'éteindre, la lumière qui luira dans l'éternité ?

CHAPITRE II

PREMIÈRE SYMPATHIE

C'est ordinairement aux éclats de leurs voix joyeuses que les enfants s'éveillent, ou au baiser d'une mère dont les mains attentives les aident à s'habiller, tandis qu'ils pensent au déjeuner qui les attend. Ce fut pour Gerty le son des voix rudes et grossières qu'elle entendait qui l'avertit de se lever : la voix du fils de Nan Grant et celles de deux ou trois pensionnaires qu'avait la vieille et qui arrivaient pour le déjeuner. La seule chance qu'elle eût d'obtenir quelque part du repas, était de se trouver là au moment où les hommes se retiraient, afin de recevoir la portion des restes qu'il plairait à Nan Grant de lui jeter. Elle descendit donc doucement, attendit sans se montrer qu'elle sentit la fumée des pipes dans le corridor, et, quand les hommes furent sortis en faisant grand bruit, elle se glissa dans la chambre qu'ils venaient de quitter, en jetant autour d'elle un regard méfiant et craintif. « Te voilà, méchant laidron, lui dit Nan pour tout bonjour; quitte-moi, si tu peux, ta figure rechignée, et mange si tu as faim; mais ne te mets pas dans mes jambes, et prends-y garde, si tu ne veux être battue un peu plus fort qu'hier. »

Gerty, qui ne s'attendait pas à être traitée autrement, bien contente de la misérable pitance qu'on lui avait laissée, l'avalait avidement; et, sans attendre qu'on lui ordonnât de s'éloigner, elle prit son vieux capuchon, mit un châle déguenillé qui avait appartenu à sa mère, puis, les mains et les pieds glacés, elle s'enfuit de la maison.

Derrière le bâtiment qu'habitait Nan Grant, il y avait un grand chantier de bois et de charbon; un quai venait ensuite, puis l'eau épaisse et boueuse d'un dock. Gerty aurait pu trouver dans le voisinage un assez grand nombre de camarades. Elle se mêlait bien quelquefois aux gamins et aux petites filles qui venaient jouer dans le chantier; mais la chose était rare: il y avait une espèce de ligue contre elle parmi les enfants du quartier. Pauvres, déguenillés, négligés de leurs parents pour la plupart, ils savaient tous néanmoins que Gerty était encore plus

abandonnée et plus maltraitée qu'eux. Ils l'avaient vu battre souvent; chaque jour ils entendaient dire qu'elle était laide et méchante; ils savaient qu'elle n'avait pas de famille et rien à voir dans la maison de personne. Tout enfants qu'ils étaient, ils avaient conscience de leurs avantages; et, repoussée de tous, Gerty devenait pour eux un objet de haine et de mépris. Peut-être cela ne fût-il pas arrivé si elle s'était mêlée franchement à leurs jeux; mais, pendant le peu de temps qu'elle avait passé dans ce quartier, sa mère avait fait son possible pour empêcher toute relation entre sa fille et ce troupeau d'enfants mal élevés. L'habitude de se tenir à l'écart, et plus encore son humeur particulière, l'avaient empêchée de prendre part à leurs jeux grossiers, après que la mort de sa mère l'eut laissée libre de ses actions. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle avait fort peu de rapports avec eux. Du reste, ils ne s'aventuraient guère à la molester autrement qu'en paroles. Aucun d'eux n'aurait osé lutter avec elle. Son courage, sa vivacité, sa violence même, leur inspiraient pour elle autant de crainte que d'aversion. Un jour, ils s'étaient réunis et avaient comploté de la taquiner et de la vexer; mais Nan Grant, survenant au moment où l'une de ces gamines jetait à l'eau les souliers qu'elle avait arrachés aux pieds de Gerty, avait donné à la coupable une correction vigoureuse et mis ses camarades en fuite. Depuis ce jour, Gerty n'avait plus porté de souliers; mais Nan Grant lui avait rendu, cette fois du moins, un véritable service, car les enfants renoncèrent à la tourmenter désormais.

Il faisait froid le matin où Gerty sortit en courant de chez Nan Grant, bien que le soleil brillât. Elle se réfugia dans le chantier. Il y avait là dans un coin une immense pile de bois de charpente, presque hors de la vue des maisons. Les madriers, de longueur différente et placés inégalement, formaient une espèce d'escalier par où l'on montait facilement. Près du faite se trouvait un petit enfoncement abrité par quelques longues planches, et qui représentait un hangar en miniature, ayant vue du côté de l'eau.

C'était là le refuge de Gerty, son asile, la seule place d'où on ne la chassât jamais.

Durant les longues journées d'été, la pauvre petite y restait assise toute seule à nourrir ses chagrins, à méditer sur la laideur qu'on lui reprochait et sur les injustices dont elle était victime. Parfois elle y passait de longues heures à pleurer. De temps en temps (c'est-à-dire lorsqu'elle avait eu le bonheur de n'offenser personne et d'échapper au fouet et à l'emprisonnement dans les ténèbres) elle était un peu plus gaie, et prenait plaisir à voir les matelots d'un schooner travailler à bord de leur navire, ou se transporter de côté et d'autre dans un petit canot. Les rayons du soleil étaient si bons et les voix des marins si joyeuses, que la pauvre enfant en oubliait ses douleurs.

Mais l'été avait fui, et avec lui le schooner et les matelots dont la vue avait été si agréable à Gerty. Il faisait froid alors,

et depuis quelques jours le temps était si mauvais qu'elle n'avait pu sortir. Ce matin-là cependant elle s'empressa de gagner sa petite cachette. O bonheur! le soleil y était arrivé avant elle et avait si bien séché les planches, qu'elles parurent chaudes à ses pieds nus. Il brillait même encore si doucement que Gerty ne se souvint plus de Nan Grant, et ne songea pas au froid, ni à la terreur que lui causait l'hiver. Ses pensées errèrent d'abord çà et là, puis s'arrêtèrent enfin sur la voix et le regard si bienveillant de l'allumeur. Alors, pour la première fois depuis la veille, elle se rappela qu'il s'était engagé à lui apporter quelque chose. Elle ne croyait pas qu'il se rappellerait sa promesse; et pourtant il paraissait si bon, si fâché de l'avoir renversée, que peut-être s'en souviendrait-il.

Qu'allait-il apporter? serait-ce quelque chose à manger? Oh! si seulement ce pouvaient être des souliers! Mais comment songerait-il à cela? Peut-être n'avait-il pas remarqué qu'elle avait les pieds nus.

Dans tous les cas, Gerty se promit d'aller chercher son lait de bonne heure, pour être de retour avant le moment où les réverbères s'allumaient, et ne plus avoir aucun dérangement.

La journée lui parut bien longue; mais enfin le soir arriva, et avec lui True, ou plutôt Trueman Flint, car tel était le nom de l'allumeur de réverbères.

Gerty l'attendait, tout en prenant grand soin d'échapper aux regards de Nan Grant.

True était en retard ce soir-là, et fort pressé. Il n'eut le temps de dire que peu de mots à Gerty. Sa voix était rude, mais ses paroles venaient du cœur. Il mit avec bonté sa grande main noire sur la tête de l'enfant; il lui dit qu'il regrettait de lui avoir fait du mal, ajoutant: « C'est vraiment une honte qu'on t'ait fouettée pour quelques gouttes de lait, ce qui était un malheur et non un crime. Mais voici, continua-t-il en fouillant dans une de ses poches larges et profondes, voici ce que je t'ai promis. Prends-en bien soin; ne le maltraite pas. S'il ressemble à sa mère, ce n'est pas un peu que tu l'aimeras avant qu'il soit longtemps. Bonsoir, petite. »

Il chargea son échelle sur son épaule, et partit, laissant entre les mains de Gerty un petit chat gris et blanc.

Gerty fut tellement étonnée de se voir un petit chat vivant entre les bras, cadeau si différent de ce qu'elle attendait, qu'elle fut quelques minutes sans bouger et ne sachant même qu'en faire. Il y avait dans le voisinage une foule de chats de toutes couleurs, créatures à l'air effaré, qui, de même que Gerty, se glissaient et couraient partout, et souvent se cachaient au milieu du bois et du charbon, paraissant, comme elle, douter du droit qu'ils pouvaient avoir à être quelque part. Quoique Gerty eût souvent éprouvé de la sympathie pour eux, elle n'avait jamais essayé d'en attraper un pour l'emporter à la maison pour l'appivoiser, sachant bien que la nourriture et l'abri qu'on lui

accordait de si mauvaise grâce ne s'étendraient certainement pas à ses favoris. Sa première pensée fut donc de poser à terre le petit chat et de le laisser courir où il voudrait.

Mais tandis qu'elle hésitait, le petit animal se mit à plaider sa cause d'une façon irrésistible. Effrayé de son long emprisonnement et de son voyage dans la poche de True Flint, il se glissa des mains de Gerty sur son cou, s'y cramponna et sembla, par ses petits cris, la supplier de prendre soin de lui. Son éloquence l'emporta sur la crainte de la colère de Nan Grant. Gerty pressa le petit chat contre sa poitrine et prit la résolution de l'aimer, de le nourrir, et surtout de le cacher aux yeux de Nan. Nulles paroles ne pourraient exprimer l'amour qu'elle éprouva bientôt pour son petit chat. Le caractère impétueux et sauvage de Gerty ne s'était jusqu'alors développé que du côté de la colère, de l'obstination et même de la haine; mais il y avait dans son âme des sources vives que rien n'avait agitées, une profondeur de tendresse, un dévouement naturel qui ne demandait qu'une occasion et qu'un objet pour se manifester.

Elle répandit donc sur la tête de ce petit animal, qui lui demandait appui, des trésors d'amour tels qu'on n'en trouve que dans les cœurs désolés comme le sien. Elle aimait son chat d'autant plus qu'elle était forcée de se donner plus de mal et plus d'inquiétude pour le cacher. Elle le tenait autant que possible au milieu des planches, dans sa retraite favorite. Elle avait trouvé un vieux chapeau et y avait mis son propre bonnet pour faire un lit à son nouveau compagnon, à qui elle donnait une portion de sa maigre pitance; elle bravait pour lui ce qu'elle n'eût pas bravé pour elle-même : presque tous les jours elle enlevait quelque chose à la marmite; et du pot au lait de Nan elle détournait quelques gouttes, ce qu'il fallait enfin pour le souper de son chat. Elle courait le risque d'être découverte et punie. C'était le seul mal que la pauvre enfant, dans son ignorance, attachât au vol et au mensonge; car elle n'avait reçu aucune notion de justice et de probité. Elle jouait donc des heures entières avec son petit chat dans le chantier; elle causait avec lui, l'embrassait et lui disait sa tendresse. Mais quand l'hiver devint plus rude, elle avait bien froid dans sa retraite, et songer à introduire le chat chez Nan Grant, c'eût été courir trop de danger. Pourtant elle réussit parfois à le cacher dans son châle et à l'emporter en courant dans le grenier où elle dormait; alors elle avait bien soin de tenir la porte fermée, et parvenait à tromper les yeux et les oreilles de Nan. Une ou deux fois cependant le folâtre petit animal, lui ayant échappé, se mit à courir dans le corridor et dans la chambre d'en bas. Mais, dans ce quartier si populeux, les chats étaient trop nombreux pour éveiller l'attention.

Peut-être semblera-t-il étrange que Gerty passât tout son temps dans l'oisiveté. Presque tous les enfants des pauvres apprennent très jeunes à se rendre utiles. On peut voir dans nos

rues, dans les cours et devant les portes de nos maisons, une foule de petits êtres courbés sous le poids d'un gros tas de bois, d'un panier de copeaux, ou plus souvent encore d'un enfant dont tout le soin repose sur eux. Maintes fois nous avons plaint ces pauvres créatures et gémi sur leur sort. Mais après tout, il y a pis que cela au monde, et leur existence est moins triste que ne l'était celle de Gerty, qui n'avait rien à faire et ne connaissait pas la satisfaction d'être utile à quelqu'un. Nan Grant n'avait pas de petits enfants. Elle était très active, et faisait peu de cas des services que peut rendre une petite fille : aussi ne chercha-t-elle jamais à employer Gerty, aimant mieux ne pas l'avoir auprès d'elle; de sorte qu'à l'exception de la course quotidienne qu'elle faisait pour le lait, Gerty restait toujours oisive. C'était là une cause féconde de malheur et de mécontentement, lors même qu'il n'y en eût pas eu d'autre.

Nan était Ecossaise et déjà sur le retour. Son caractère n'avait jamais valu grand'chose, mais il empirait à mesure qu'arrivait la vieillesse. La vie s'était offerte à elle par son plus dur côté. Elle avait toujours rudement travaillé, et l'on disait qu'elle était aussi habile qu'impérieuse. Son mari était charpentier de son état; mais elle lui avait rendu son intérieur tellement insupportable, qu'il s'était embarqué depuis déjà plusieurs années. Alors elle s'était mise blanchisseuse, avait pris des pensionnaires, et aurait gagné amplement de quoi se suffire, si son garnement de fils n'avait pas dissipé une partie des profits qu'elle faisait pour subvenir aux folies d'une conduite désordonnée. C'était pourtant un bon ouvrier lorsqu'il lui plaisait de travailler; mais à la fois gâté et rudoyé par sa mère, il subissait les conséquences de la déplorable éducation qu'elle lui avait donnée.

CHAPITRE III

CONSOLATION DANS LES CHAGRINS

Il y avait près d'un mois que Gerty avait son petit chat, lorsqu'elle gagna un gros rhume pour être restée dehors au froid et à la pluie. Nan, craignant qu'elle ne tombât malade sérieusement, à cause de l'embarras qui eût pu lui en revenir, enjoignit à l'enfant de rester dans la maison et de ne pas sortir de la chambre où il y avait du feu. La toux de Gerty était effrayante, et c'eût été une grande douceur pour la pauvre petite que d'être auprès du poêle, sans l'inquiétude continuelle

que lui causait son chat. Elle craignait qu'il ne se perdit, qu'il ne mourût de faim avant qu'elle se portât assez bien pour aller en prendre soin; ou, encore, qu'il ne se mit à la chercher et à la découvrir. La journée se passa pourtant sans qu'on eût vu le chaton; mais vers le soir, quand les hommes entrèrent pour souper, l'un d'eux trébucha sur le pauvre minet, qui s'était glissé dans la chambre sans qu'on s'en fût douté.

« Que diable! s'écria l'homme, dont le nom était Jemmy, sur quoi ai-je marché là? sur un chat, par ma foi! mais je croyais, Nan, que vous aviez les chats en horreur!

— Oh! il n'est pas à moi; chassez-le, » dit Nan.

Jemmy voulut obéir; mais le chat recula, puis tourna autour de la table, passa dans les jambes des uns et des autres, et vint enfin se réfugier dans les bras de Gerty, qui suivait ses mouvements avec la plus grande anxiété.

« A qui donc ce chat-là, Gerty? demanda Nan.

— A moi, répondit bravement la petite fille.

— Et qui t'a permis d'avoir des chats? réponds un peu; je voudrais le savoir, » répliqua Nan.

Tous les hommes regardaient Gerty. Elle avait peur d'eux. Quelquefois ils la taquinaient; toujours ils étaient pour elle une cause d'alarmes. Elle ne pouvait penser à avouer de qui elle avait eu ce cadeau, sachant bien que cela ne ferait qu'aggraver l'état des choses; car Nan se rappelait toujours les vifs reproches de True Flint le soir où elle avait eu la cruauté de battre l'enfant pour un peu de lait répandu. D'un autre côté, Gerty n'eut pas non plus assez de présence d'esprit pour attribuer ce cadeau à quelque autre personne; sans cela elle n'eût pas hésité à mentir: personne ne lui avait appris à préférer la vérité lorsqu'un mensonge faisait mieux son affaire et lui évitait une punition. Elle se tut et fondit en larmes.

« Allons, dit Jemmy, donnez-nous à souper, Nan, et laissez la petite tranquille. »

Nan obéit, mais tout en grommelant d'une façon peu rassurante.

A peine le souper était-il achevé qu'un joueur d'orgue s'arrêta devant la porte. Les hommes sortirent et se joignirent à la foule, composée surtout des locataires de la maison, qu'amusaient beaucoup un singe dansant au son de la musique. Gerty s'approcha de la fenêtre pour regarder ce spectacle intéressant. Ravie des gambades de l'animal, ne le quittant pas des yeux, elle était si préoccupée, qu'elle ne vit pas que son chat lui avait glissé des bras, et, sautant sur la table, s'était mis à croquer les restes du souper. Le joueur d'orgue venait de partir, lorsque Gerty aperçut l'allumeur; elle ne pensait plus qu'au réverbère qu'il allait allumer quand, surprise par une exclamation courroucée, elle se retourna et vit Nan qui saisissait minet avec colère. Gerty sauta sur une chaise et s'empara du bras de Nan qui, la repoussant d'une main, lança de l'autre l'animal vers

le milieu de la chambre. Gerty entendit un bruit semblable à celui d'un corps tombant dans l'eau, et puis un cri perçant. La mégère avait jeté la pauvre bête dans une grande marmite pleine d'eau bouillante préparée pour quelque usage domestique. Après une lutte et une agonie d'un instant, le chat expirait au milieu des tortures.

Gerty sentit alors s'éveiller toute sa fureur. Vive comme l'éclair, elle saisit une bûche qui se trouvait à sa portée et la lança de toute sa force contre Nan. C'était bien visé, et la femme fut frappée à la tête. Le sang jaillit de la blessure; mais Nan s'en aperçut à peine, tant sa colère était grande. Elle sauta sur Gerty, la prit par les épaules, et, ouvrant la porte de la rue, la jeta sur le trottoir. « Ton ombre ne passera plus le seuil de ma porte, méchant diable, » s'écria-t-elle en rentrant dans la maison, laissant l'enfant dehors par cette nuit froide et sombre.

Toutes les colères et tous les chagrins de Gerty se traduisaient par des cris. Elle ne sanglotait pas, comme font la plupart des enfants, mais elle poussait une succession rapide de cris perçants, et parfois jusqu'à ce que ses forces fussent complètement épuisées. Dès qu'elle se trouva dans la rue, elle commença ses hurlements, non qu'elle eût peur en se voyant chassée du seul abri qu'elle eût au monde, et abandonnée la nuit dans cette grande ville, au risque d'être gelée avant le jour : elle ne pensait même pas à elle. La douleur que lui inspirait la flu terrible du seul être qu'elle eût encore aimé remplissait complètement son âme. Elle se coucha au pied du mur, la face contre terre et cachée dans ses mains, sans avoir conscience du bruit qui se faisait autour d'elle, sans même s'apercevoir du triomphe de la mauvaise petite fille qui lui avait jeté jadis ses souliers dans la rivière, et qui la regardait avec malice. Tout à coup elle sentit qu'on la soulevait, et se trouva sur l'échelle de Trueman Flint, encore appuyée contre le poteau de la lanterne. L'allumeur la tenait vigoureusement, et juste à la hauteur nécessaire pour que leurs figures fussent en face l'une de l'autre. Il reconnut alors sa petite amie, et lui demanda avec sa cordialité d'autrefois la cause de son chagrin.

Mais Gerty ne put ouvrir la bouche que pour dire : « Mon petit chat! oh! mon petit chat!

— Quoi! celui que je t'ai donné? Est-ce que tu l'as perdu? Il ne faut pas pleurer pour cela.

— Non... pas perdu. Oh! mon pauvre petit chat!

Et le désespoir de Gerty se manifesta encore avec plus de violence qu'auparavant. La pauvre enfant toussait en même temps d'une si horrible façon que True en fut effrayé pour elle. Il fit tous ses efforts pour l'apaiser, et, y étant à peu près parvenu, il lui dit qu'elle allait se refroidir, qu'elle attraperait une maladie, et qu'il fallait rentrer à la maison.

« Non! non! elle ne me recevrait plus! dit Gerty, et, si elle y consentait, moi je ne le voudrais pas. »

- Qui? ta mère?
- Oh! non; Nan Grant.
- Qui est-ce, Nan Grant?
- Une méchante femme, qui a noyé mon pauvre petit chat dans de l'eau bouillante.
- Mais où est ta mère?
- Je n'en ai pas.
- A qui donc appartiens-tu, ma pauvre petite
- A personne.
- Mais chez qui demeurais-tu, et qui est-ce qui prend soin de toi?

— Je demeurais chez Nan Grant; mais je la hais. Je lui ai jete une bûche à la tête, et je voudrais l'avoir tuée!

— Chut, chut. Ce sont là de mauvaises paroles. Moi, j'irai lui parler. »

True se dirigea vers la maison, essayant d'entraîner Gerty après lui; mais elle résistait si énergiquement, qu'il fut forcé de la laisser dans la rue. Il entra tout droit dans la chambre où Nan était occupée à se bander la tête avec un vieux mouchoir, et lui dit qu'elle ferait bien de rappeler l'enfant, si elle ne voulait pas la voir mourir de froid.

« Ce n'est pas à moi, répliqua Nan. Il y a bien assez longtemps qu'elle est ici. Une mauvaise peste, un vrai diable; je m'étonne, en vérité, de l'avoir gardée jusqu'à présent; j'espère bien ne jamais la revoir, et on devrait la pendre pour m'avoir cassé la tête!

— Mais que va-t-elle devenir? dit True. Il fait un froid terrible, et qu'est-ce que vous diriez si on la trouvait gelée demain matin sur le pas de votre porte?

— Ce que je dirais ne vous regarde pas; chargez-vous-en à votre tour, et laissez-moi tranquille; voilà-t-il pas assez de bruit à propos de cette méchante gale? Emmenez-la et faites-en ce que vous voudrez; j'en ai eu ma part. Qu'elle gèle et qu'elle meure, ma foi, je m'en moque. Mais n'ayez pas peur; ces enfants, qui viennent au monde, sans que personne sache comment, n'en sortent pas aussi aisément qu'ils y arrivent. C'est une enfant de la ville, que la ville s'en occupe; et vous feriez mieux de suivre votre chemin et de vous mêler de vos affaires. »

True n'en attendit pas davantage. Il n'était pas habitué aux femmes, et pour lui, une femme en colère était l'objet le plus formidable qui existât au monde. Les yeux étincelants de Nan, son attitude menaçante, lui annonçaient assez l'approche de la tempête, et il se hâta sagement de s'en aller avant que l'orage eût éclaté.

Gerty avait séché ses larmes lorsque True sortit.

« Eh bien! dit-il, elle ne veut plus de toi.

— Quel bonheur! s'écria l'enfant.

— Et où iras-tu, maintenant?

— Je n'en sais rien. Si je vous suivais, et si je vous regardais allumer les réverbères ?

— Et après, où coucheras-tu ?

— Je n'en sais rien, je n'ai pas de maison. Je coucherai dehors et je verrai les étoiles, car je n'aime pas les endroits sombres; mais c'est qu'il fera bien froid, n'est-ce pas ?

— Froid ? mais tu seras gelée avant demain.

— Que faire, alors ?

— Dieu seul le sait. »

True regardait Gerty avec une anxiété profonde. Il ne pouvait la laisser dehors et par un froid pareil; mais que faire, et comment l'emmener chez lui ? car il était pauvre et vivait seul. Un violent accès de toux, qui, au même instant, déchira la poitrine de l'enfant, dissipa toutes les incertitudes du vieillard; et, prenant Gerty par la main : « Viens avec moi, » lui dit-il. Et, pleine de confiance, elle se mit à courir à ses côtés, sans demander où ils allaient.

Il restait encore une douzaine de lanternes à allumer jusqu'au bout de la rue, où se terminait la tâche de True. Gerty le regardait faire avec autant d'attention que si elle n'avait pas eu d'autre but en le suivant. Ce ne fut qu'après avoir tourné le coin de la rue et marché encore quelque temps sans s'arrêter, qu'elle lui demanda où ils se rendaient.

« A la maison, répondit True.

— Est-ce que j'irai chez vous ? dit Gerty.

— Oui, reprit True, et nous voici arrivés. »

Il ouvrit une porte qui donnait sur le trottoir. La cour étroite où il entra s'étendait le long d'une maison à deux étages et de convenable apparence. Il traversa la cour, passa devant plusieurs fenêtres, et, arrivé à une petite porte sur le derrière de la maison, il l'ouvrit et se trouva dans sa chambre. Le froid faisait trembler Gerty; ses pieds nus étaient tout bleus d'avoir fait tant de chemin sur le pavé. Il n'y avait pas de feu dans la pièce où ils étaient entrés, et qui aurait été confortable, sans le désordre et la malpropreté qu'on y voyait. True se hâta de ranger son échelle et sa torche dans un appentis voisin; puis, revenant avec une poignée de bois, il alluma du feu dans l'âtre. En quelques minutes la flamme pétilla joyeusement, et l'atmosphère glacée de la chambre ne tarda pas à s'échauffer. Attirant alors vers la cheminée un vieux banc de bois, il le couvrit de son gros manteau fourré, et prenant la petite Gerty dans ses bras, il l'assit doucement sur ce siège chaud et commode, et s'occupa de faire le souper. En sa qualité de vieux garçon, True était habitué à tout faire et à se servir lui-même. Lorsque le thé fut prêt, il en remplit un grand bol, y mit beaucoup de sucre et de lait, tira d'un petit buffet une miche de pain, en coupa une longue tranche, et engagea l'enfant à boire et à manger à son aise. Il voyait à sa mine qu'elle n'avait pas toujours eu d'aussi bonne nourriture. La satisfaction évidente que causait à la petite fille le meilleur repas

qu'elle eût jamais fait rendait True si heureux, qu'il en oubliait lui-même de manger. Il la considérait avec une tendresse qui prouvait que l'instinct de l'enfance n'avait pas trompé Gerty lorsqu'elle sentait, en regardant True bien longtemps avant de lui parler, que cet homme si bon serait un ami pour tout le monde, et même pour la créature la plus abandonnée de la terre.

Né dans le New-Hampshire, où il avait été élevé, Trueman Flint, orphelin à l'âge de quinze ans, était parti pour Boston et y avait longtemps gagné sa vie à faire tous les ouvrages dont on voulut bien le charger. Tour à tour il avait été porteur de journal, cocher de cabriolet, portefaix et fendeur de bois; et toujours il s'était montré si honnête, si capable et de si bonne humeur, qu'il avait acquis partout une excellente réputation. Avant d'être allumeur de réverbères, il avait été quelque temps homme de peine dans un grand entrepôt qui appartenait à un négociant riche et généreux. Un jour qu'il était occupé à décharger des tonneaux très pesants, il fut grièvement blessé par la chute de l'un d'eux, qui lui tomba sur la poitrine. Longtemps on n'eut aucun espoir de le guérir, et, lorsque enfin il fut hors de danger, sa santé revint si lentement qu'il fut un an avant de pouvoir se remettre à l'ouvrage. Cette maladie avait englouti toutes ses épargnes; mais son patron ne le laissa jamais manquer de rien, lui fournit un excellent médecin, et pourvut à ce qu'il fût bien soigné.

Néanmoins True n'était jamais redevenu le même homme qu'auparavant. Il quitta son lit de douleur vieilli de plus de dix années; ses forces avaient tellement diminué, qu'il n'était plus bon qu'à un emploi peu fatigant. Ce fut alors que son dernier maître, pour lui un généreux ami, lui procura la place d'allumeur de réverbères; mais cette place ne l'empêchait pas de gagner encore un peu d'argent à scier du bois, à balayer la neige, à faire de menus ouvrages.

True avait alors de cinquante à soixante ans; vigoureusement bâti, ses traits grossiers et communs exprimaient le meilleur naturel. Silencieux par caractère, il vivait fort retiré, était peu connu dans la ville, et n'avait en réalité qu'un camarade, le sacristain de l'église voisine, vieux bonhomme qui passait généralement pour un être insociable.

Nous avons laissé Gerty en train de finir son souper. Elle est maintenant couchée sur le large banc où elle était assise, et dort profondément sous une chaude couverture, et la tête appuyée sur un oreiller. True est auprès d'elle; il tient dans ses grosses mains les doigts maigres de la petite fille, et de temps en temps il relève la couverture et l'arrange autour d'elle. La respiration de Gerty est pénible, elle a souvent des mouvements nerveux et parle haut en rêvant. True l'écoute; elle supplie : « Oh! ne noyez pas mon petit chat! ne le noyez pas! » Puis elle a peur et s'écrie : « Elle m'attrapera! elle va me prendre! » Ou bien,

d'une voix touchante et plaintive, elle dit : « Non vieillard, laissez-moi rester avec vous, je vous en prie! »

De grosses larmes roulent dans les yeux de Trueman Flint et descendent le long de ses joues ridées; il pose sa tête sur l'oreiller, attire à lui la petite figure de Gerty, et caresse de la main sa chevelure mal peignée.

« T'attraper? lui dit-il, oh non! jamais; tu resteras chez moi, je te le promets, chère mignonne; tu es toute seule au monde, moi aussi : Dieu veuille que nous y soyons longtemps ensemble! »

CHAPITRE IV

AIMONS-NOUS LES UNS LES AUTRES

Le lendemain du jour où True l'avait recueillie, Gerty s'éveilla avec la fièvre; la tête et les membres lui faisaient mal; elle avait tous les symptômes d'une grave maladie. Regardant autour d'elle, elle se trouva seule dans la chambre; mais elle vit un bon feu et les préparatifs du déjeuner. Pendant une ou deux minutes, elle fut fort étonnée et très embarrassée de reconnaître où elle était et de se rappeler ce qui lui était arrivé. Mais un air de bonheur se répandit sur sa petite figure malade, lorsqu'elle se souvint des événements de la veille, du bon vieux Trueman et de la nouvelle demeure qu'il lui avait procurée. Elle se leva et se dirigea vers la fenêtre pour regarder au dehors; elle était tout étourdie et chancelait si fort qu'elle pouvait à peine marcher. Était-ce la neige qui lui causa l'éblouissement qu'elle éprouva tout à coup? Je ne puis le dire; mais elle ne vit plus rien, sentit la tête lui tourner, et tomba sur le carreau.

Trueman, qui ne tarda pas à rentrer, eut grand'peur en la voyant étendue par terre; mais il reconnut bientôt l'état où elle se trouvait, car il avait pensé cette nuit qu'elle devait être fort malade, et il ne s'étonna pas qu'elle se fût évanouie en essayant de marcher. Il la mit au lit et l'eût bientôt fait revenir à elle; mais, durant trois semaines à partir de ce jour, elle ne se leva que pour rester dans les bras de True. C'était presque en toutes choses un homme brusque et maladroit, mais non dans les soins qu'il donnait à sa petite amie. Il savait ce que c'était que la maladie; il était, à sa façon, un peu médecin et garde-malade, et, bien qu'il n'eût eu jusqu'alors que peu de rapports avec les enfants, la bonté de son cœur le guidait sûrement et

lui enseignait tout ce qui était nécessaire à la position de Gerty, qui trouvait en lui bien plus de douceur qu'elle n'en avait rencontré jusqu'alors.

Gerty se montrait pleine de patience. Parfois elle restait éveillée des nuits entières, souffrant et de son mal et de l'ennui que lui causait son long alitement, mais sans gémir ni faire le moindre bruit : elle ne voulait pas réveiller True, qui dormait à côté d'elle sur le plancher, quand il parvenait à oublier assez l'inquiétude qu'elle lui causait pour s'assoupir un instant. Même au plus fort de son mal, tandis que True la portait dans ses bras, elle tâchait de paraître soulagée, et faisait semblant de dormir pour qu'il consentit à la remettre au lit et à prendre lui-même un peu de repos. Son petit cœur était plein d'amour et de reconnaissance pour le bon vieillard, et elle passait une partie de son temps à chercher ce qu'elle pourrait faire pour lui quand la santé lui serait revenue, et à se demander si elle pourrait jamais être bonne à quelque chose. True était souvent forcé de la quitter pour aller à sa besogne, et, pendant la première semaine de sa maladie, elle resta presque toujours seule; mais, avant de s'éloigner, True mettait à la portée de l'enfant tout ce dont elle pouvait avoir besoin, et lui recommandait bien de se tenir tranquillement au lit jusqu'à son retour. Puis le délire arriva, et, pendant quelque temps, Gerty n'eut pas conscience de ce qui se passait autour d'elle. Un jour, après un sommeil long et rafraîchissant, elle s'éveilla reposée; et revenue à elle-même, elle vit auprès de son lit une femme qui cousait.

Elle se mit à son séant en apercevant l'étrangère, qui n'avait pas remarqué son réveil, mais qui se leva aussitôt qu'elle l'eut entendue remuer et s'écria : « Oh ! mon enfant, couchez-vous ! soyez sage.

— Je ne vous connais pas, répondit Gerty. Où est mon oncle True? »

C'était le nom que l'allumeur avait dit à la petite fille de lui donner.

« Il est sorti, mon enfant ; mais il va revenir. Comment vous trouvez-vous ? Mieux ?

— Oh ! oui, bien mieux. Y a-t-il longtemps que je dors ?

— Certainement ; recouchez-vous, restez tranquille. Je vais vous donner un peu de tisane, et cela vous fera du bien.

— L'oncle True sait-il que vous êtes là ?

— Sans doute. C'est lui qui m'avait dit de venir.

— De venir ? mais de quel endroit ?

— De ma chambre ; je demeure dans l'autre partie de la maison.

— Je crois que vous êtes bien bonne, dit Gerty, je vous aime et je m'étonne de ne pas vous avoir vue lorsque vous êtes entrée.

— Vous étiez trop malade, chère petite, pour faire attention à moi ; mais je crois que bientôt vous irez mieux. »

La brave femme prépara la tisane et se remit à l'ouvrage après avoir donné à boire à la petite Gerty. Celle-ci se coucha le visage tourné vers sa nouvelle amie, et, fixant sur elle ses grands yeux, elle la regarda coudre pendant quelques instants.

« Voyons, à quoi pensez-vous que je travaille? lui dit la bonne voisine.

— Je ne suis pas, » dit Gerty.

La couturière leva son ouvrage; c'était une robe d'indienne qu'elle faisait pour une enfant.

« Ah! la belle robe! s'écria Gerty. Est-ce pour votre petite fille?

— Non pas. Je n'ai qu'un enfant, et c'est un garçon qui s'appelle Willie.

— Quel joli nom! dit Gerty. Est-ce un bon enfant?

— Bon? Ah! c'est le meilleur garçon du monde, et le plus beau, » ajouta l'excellente femme, dont la figure pâle et souffrante resplendit d'orgueil maternel.

Gerty détourna la tête, et son visage exprima tant de tristesse, que la voisine, prenant cette expression douloureuse pour celle de la fatigue, crut qu'elle avait besoin de se reposer, et lui dit de fermer les yeux et de tâcher de se rendormir. Gerty parut obéir, et elle semblait plongée dans un profond sommeil, lorsque la porte s'ouvrit doucement pour laisser entrer l'allumeur.

« Quoi! mistress Sullivan, encore ici? dit-il; je vous en suis bien obligé, car je suis resté dehors plus longtemps que je ne croyais. Et comment va l'enfant?

— Beaucoup mieux, monsieur Flint. Elle a repris connaissance, et je crois qu'avec des soins elle se guérira bientôt. Oh! la voici éveillée, » ajouta-t-elle en voyant que Gerty avait les yeux ouverts.

True vint auprès du lit, caressa les cheveux de Gerty, qu'on avait raccourcis et proprement arrangés, lui tâta le pouls et fit de la tête un signe approbatif. Gerty lui prit la main entre les siennes et la serra étroitement. True s'assit au bord du lit, et, regardant l'ouvrage de mistress Sullivan : « Ça ne me surprendrait guère, dit-il, qu'elle eût besoin de ses nouveaux habits plus tôt qu'on ne l'espérait. M'est avis que nous la verrons sur pied et bien portante avant longtemps.

— C'est aussi ce que je pense, dit mistress Sullivan; mais n'allez pas trop vite. Elle a été bien malade, et sa convalescence pourrait bien être longue. Est-ce que vous avez vu miss Graham aujourd'hui?

— Oui, pauvre jeune fille! Que Dieu la bénisse pour sa bonté. Elle n'a cessé de me questionner au sujet de cette petite, et m'a remis pour elle ce paquet d'arrow-root. C'est, à ce qu'elle m'a dit, très bon pour les convalescents. En avez-vous jamais fait cuire, mistress Sullivan, et aurez-vous la bonté de m'apprendre comment on l'accommode? car, quoiqu'elle ait pris

beaucoup de peine pour me l'expliquer, j'avoue que je n'en sais rien.

— Bah! rien de plus simple. Je vous l'arrangerai quand il le faudra. Pour à présent, elle n'en a pas besoin; elle vient de prendre sa tisane. Mais mon père est rentré, et il faut que j'aille faire son thé. Je reviendrai ce soir, monsieur Flint.

— Mille remerciements, voisine; vous êtes bien bonne. »

Dans les quelques jours qui suivirent, mistress Sullivan vint encore travailler près de Gerty. C'était une femme bien élevée, très douce, et dont la physionomie calme et seraine suffisait pour faire du bien à un enfant qui avait si longtemps vécu au milieu des injures, des menaces et des mauvais traitements.

Un soir que Gerty était presque rétablie, elle était assise sur les genoux de Truo devant la cheminée, et soigneusement enveloppée dans une couverture. Elle venait de lui parler de sa nouvelle amie. Tout à coup, le regardant en face, elle dit : « Oncle Truo, savez-vous pour quelle petite fille elle fait une robe ? »

— C'en est une, répondit Truo, qui en a besoin, je t'assure, ainsi que de bien d'autres choses; car, à ma connaissance, elle n'a vraiment que des guenilles. La connais-tu, Gerty ?

— Je crois que oui, dit l'enfant en inclinant la tête avec un air malin.

— Bah! et où est-elle ?

— Peut-être bien sur vos genoux.

— Toi? mais qui donc a pu te faire croire que mistress Sullivan passait son temps à te faire des robes ?

— Oh! répondit Gerty en remuant la tête, je ne l'aurais jamais cru; mais c'est vous qui avez dit.....

— Eh bien! quoi ?

— Quelque chose à propos de nouveaux habits pour moi.

— Eh bien, oui, reprit Truo en l'embrassant. Oui, c'est pour toi; deux habillements complets, avec des bas et des souliers par-dessus le marché. »

Gerty ouvrit de grands yeux, puis se mit à rire et à battre des mains. Trueman riait aussi. Tous deux étaient heureux.

« Oncle Truo, est-ce que c'est elle qui les a achetés? Elle est donc riche ? »

— Mistress Sullivan! Oh non! C'est miss Graham qui les a achetés et qui payera même la façon.

— Et qu'est-ce que c'est que miss Graham ?

— C'est une demoiselle qui est trop bonne pour ce monde-ci, bien sûr. Je t'en parlerai plus tard; maintenant cela te fatiguerait; il est temps d'aller dormir. »

Un dimanche, Gerty était à peu près rétablie; mais elle était si fatiguée d'être restée levée toute la journée, qu'elle alla se coucher avant la nuit et dormit profondément pendant deux ou trois heures. A son réveil, elle vit que Trueman n'était pas seul. Un vieillard, qui lui paraissait beaucoup plus vieux que Truo, était assis à l'autre coin de la cheminée et fumait sa pipe. Son

habit, d'une extrême propreté, était de forme ancienne et d'étoffe grossière. Ses cheveux blancs et rares, qui retombaient en longues mèches par derrière ses oreilles, étaient relevés et attachés avec soin sur le haut de sa tête, d'ailleurs chauve et luisante. Il avait les traits saillants, et on pensait en le voyant qu'il devait lui être aussi facile de dire des choses blessantes que difficile d'en exprimer d'agréables. Sa bouche avait une expression de sarcasme, et toute sa figure un air de désenchantement qui firent mal augurer à Gerty de son caractère. Elle ne se trompait pas en conjecturant que c'était le père de mistress Sullivan; et le jugement qu'elle porta sur lui à première vue ne différait pas beaucoup de celui de la plupart des gens qui connaissaient le vieux sacristain. Mais sa figure et l'opinion publique le calomniaient un peu. Sans doute, il n'était pas d'humeur joyeuse. Des chagrins domestiques et des revers de fortune lui avaient montré la vie sous un triste jour; il n'en considérait que les douleurs. La gaieté, les brillantes espérances de la jeunesse, lui faisaient froncer le sourcil. « Ces fous, disait-il en secouant mystérieusement la tête, ne savent rien du monde. » D'ailleurs les fonctions dont il avait été chargé dans ces dernières années n'étaient guère de nature à changer ses penchants à la mélancolie; ses occupations à l'église étaient le plus souvent solitaires, et comme, dans ses vieux jours, il s'était retiré du commerce des hommes, il était devenu peu à peu trop sévère pour leurs folies et sans pitié pour leurs fautes. Il avait pourtant un grand fonds de bonté et de bienveillance. True le savait et se plaisait à mettre au jour ces qualités latentes. Il aimait la franchise et l'honnêteté du vieillard, et bien des fois, le dimanche soir, ils s'étaient assis tous deux au même foyer, et avaient agité toutes ces questions de politique, d'institution nationales et de droits individuels, auxquelles tout Américain comprend qu'il est de son devoir de ne rester ni étranger ni indifférent. Leurs relations amicales n'en avaient jamais été troublées, quoique Trueman fût justement l'antipode du vieux Cooper. Il était plein d'espoir et de confiance, toujours prêt à voir les choses en beau; et, quelque décourageantes qu'elles pussent paraître, il affirmait imperturbablement qu'elles finiraient bien au bout du compte. Le soir dont nous parlons, ils avaient épuisé déjà plusieurs de leurs sujets habituels, et, quand Gerty se réveilla, elle entendit qu'on parlait d'elle.

« Où dites-vous que vous l'avez ramassée? demandait M. Cooper.

— A la porte de Nan Grant, répondait True. Ne vous rappelez-vous pas cette femme contre le fils de laquelle vous avez dû déposer en qualité de témoin, à l'époque où l'on brisa les fenêtres de l'église? Vous ne pouvez pas avoir oublié la conduite qu'elle tint dans cette affaire; car elle a menacé tout le monde de sa vengeance, sans même épargner le juge. Eh bien! c'est ainsi qu'elle était en colère contre cette pauvre enfant la pre-

mière fois que je l'ai rencontrée; et, la seconde fois, elle venait de la mettre à la porte.

— Ah! oui, je me rappelle cette ourse mal léchée. Cela m'étonnerait fort qu'elle eût été trop bonne pour sa propre fille, à plus forte raison pour celle d'une autre; mais, True, que ferez-vous de cette enfant?

— Je la garderai, j'en prendrai soin. »

Cooper partit d'un éclat de rire.

« Vous trouvez un peu bizarre l'idée d'adopter un enfant à l'âge où je suis, continua True. Peut-être que vous avez raison; mais je vais vous expliquer comment la chose s'est faite. Elle serait morte de froid la nuit dont je vous parle, si je ne l'avais pas emmenée avec moi; et de maladie, depuis lors, sans les soins que j'ai pris d'elle avec l'aide de votre fille. La première nuit qu'elle a passée ici, elle s'était mise à dormir, et, dans son sommeil, elle me demandait ma protection comme n'ayant pas d'amis. Et vraiment, je suis bien sûr qu'elle n'en avait jamais eu. Si bien que je résolus de la garder avec moi, de veiller sur elle, et, quoi qu'il arrive, de partager avec elle mon dernier morceau de pain. Le bon Dieu a été pour moi plein de miséricorde, monsieur Cooper. Il m'a suscité des amis au milieu de ma détresse la plus profonde. J'ai appris bien jeune ce que c'est que l'isolement où vous laissez la perte d'un père et d'une mère; et, lorsque j'ai rencontré cette petite créature souffreteuse, je me suis dit, en la voyant complètement seule au monde, qu'elle en appartenait davantage à Dieu, et que je ne pouvais faire ni plus ni moins pour le Seigneur que de partager avec elle les bienfaits qu'il lui a plu de répandre sur moi. Vous regardez autour de vous et vous trouvez qu'il n'y a pas ici grand-chose à partager avec quelqu'un; il n'y en a guère, c'est vrai; mais enfin c'est un abri, c'est un chez soi, et voilà qui est beaucoup pour qui n'en a jamais eu. D'ailleurs j'ai de bons bras, un cœur vaillant et du courage. Avec l'aide du Seigneur, je servirai de père à cette petite fille; et le temps viendra peut-être où, à son tour, elle sera pour moi la bénédiction de Dieu sur la terre. »

M. Cooper hocha la tête d'un air plein de doute, et murmura quelques mots au sujet d'enfants qui, même pour leur père et leur mère, sont bien loin d'être une bénédiction.

Mais rien ne put ébranler Trueman. Il était convaincu que sa conduite était aussi raisonnable qu'elle était juste; et reprenant la parole avec chaleur: « Quand même je ne me serais pas décidé, le soir où j'amenaï Gerty ici, à la garder toujours, je ne l'aurais certainement pas renvoyée le lendemain. Dieu lui-même m'a parlé, je crois, par la bouche d'une personne que je regarde comme l'un de ses anges, et m'a ordonné de persévérer dans ma résolution. Vous connaissez de vue miss Graham: elle va régulièrement à votre église avec ce beau vieillard qui est son père. J'étais chez eux à balayer la neige après la tempête qu'il a fait voici trois semaines, lorsqu'elle me pria de venir la trouver dans

la cuisine. Que sa figure angélique soit bénie, la pauvre demoiselle ! Si le monde est obscur pour elle, elle l'éclaire pour les autres. Elle ne peut pas voir le soleil de Dieu, mais elle est mieux partagée que la plupart de ceux qui le contemplent, car elle l'a dans son cœur ; et, lorsqu'elle sourit, cette lumière resplendit sur sa figure et ressemble à l'arc-en-ciel dans les nuages. Elle a été si bonne pour moi depuis l'accident qui m'est arrivé il y a cinq ans chez son père ! Donc elle m'envoya chercher ce jour-là pour s'informer de mes nouvelles et pour savoir si je n'aurais besoin de rien. Alors je lui contai l'histoire de Gerty, et, je vous le dis, avant que j'eusse fini, nous pleurions tous les deux ensemble. Elle me mit de l'argent dans la main et me dit de faire faire quelques vêtements à la petite par mistress Sullivan ; bien plus, elle m'a promis de venir à mon aide, si les soins que je donnais à cette enfant me faisaient tomber dans l'embarras, et, quand je suis sorti, elle m'a dit : « Vous avez fait ce qu'il fallait faire, True ; le Seigneur vous bénira et vous récompensera de la bonté que vous avez eue pour cette pauvre petite. »

True s'était tellement échauffé en parlant, qu'il n'avait pas remarqué ce que le sacristain avait bien vu, sans vouloir pour cela l'interrompre. Gerty s'était levée et se tenait debout à côté de l'allumeur, ses grands yeux fixés sur lui et n'osant respirer, tant elle écoutait attentivement ses paroles. Elle lui toucha l'épaule ; il la regarda et lui tendit les bras. Elle s'y jeta, cacha sa figure dans son sein, et pleurant de joie : « Resterai-je toujours avec vous ? murmura-t-elle.

— Oui, oui ! tant que je vivrai, répondit True, et tu seras mon enfant. »

CHAPITRE V

PREMIERS PAS DANS LA BONNE VOIE

C'était un soir d'orage ; Gerty se tenait à la fenêtre, attendant que True fût rentré après avoir fini son service. Elle avait des vêtements propres et confortables, les cheveux bien peignés, la figure et les mains lavées avec soin. Elle était non seulement guérie, mais encore mieux portante qu'avant d'être malade. La douceur et les bons soins avaient fait merveille à son égard. Quoique toujours pâle et maigre, avec des yeux et une bouche disproportionnés pour son visage, son air habituel de souffrance avait fait place à une expression de bonheur un peu grave. En

face d'elle, sur le large appui de la fenêtre, était une chatte grasse et vénérable, la mère du cher petit qu'elle avait tant regretté. C'était pour l'enfant un motif de plus d'aimer le vieil animal qu'elle caressait doucement, et dont le ronron exprimait l'entière béatitude.

Un bruit sourd et confus se fit entendre dans le mur. La maison, qui était vieille, offrait aux rats ce qu'ils cherchent d'ordinaire; et ceux-ci faisant vacarme, on eût dit qu'ils se donnaient un bal. Il semblait que la cheminée s'écroulât brique par brique. Gerty n'avait pas peur; elle avait entendu trop souvent tout ce tapage chez Nan Grant pour qu'elle dût s'en inquiéter. Mais Grippeminaud dressait l'oreille et paraissait tout prêt à s'élançer d'un bond au milieu du combat. Certes, nul cheval de bataille ne se fût plus animé aux accents de la trompette, que la vaillante chatte aux piétinements de ses ennemis.

« Restez tranquille, Minette, dit Gerty, ce n'est pas l'instant de courir après les rats. Il faut être gentille et sage jusqu'à l'arrivée de l'oncle True, pour entendre ce qu'il dira en voyant la chambre et puis moi. »

Gerty promena autour d'elle un regard de contentement indicible; puis, grimpant sur l'appui de la croisée, d'où elle pouvait regarder dans la cour et apercevoir l'allumeur aussitôt qu'il rentrerait, elle prit la chatte dans ses bras, arrangea ses vêtements, jeta un coup d'œil de fierté sur ses bas et sur ses souliers, et s'efforça de prendre patience. Elle n'y réussit pas. La patience ne lui venait point. Elle trouvait que jamais Trueman n'était rentré si tard, et commençait à craindre qu'il ne revint pas du tout, lorsqu'il franchit la porte. Il faisait presque nuit : mais Gerty put voir qu'il y avait quelqu'un avec lui. L'étranger, trop petit pour être M. Cooper, s'arrêta pourtant à la porte de ce dernier, salua True, et entra chez mistress Sullivan. Tout impatiente qu'était Gerty, au lieu de courir au-devant de son oncle, ainsi qu'elle faisait d'ordinaire, elle l'attendit pensive, et, quand elle entendit qu'il revenait du hangar où il posait son échelle et sa torche, elle courut se cacher derrière la porte par laquelle il devait entrer dans la chambre. Evidemment, elle lui ménageait quelque surprise et voulait en jouir à son aise. La chatte, qui n'était pas dans le secret, se montra plus attentive, et vint à la rencontre de True se frotter la tête aux jambes de son maître, ce qui était sa façon habituelle de lui souhaiter la bienvenue.

« Oh, oh! Moustache, dit True, qu'est devenue ma petite fille? »

Il ferma la porte et découvrit Gerty, qui d'un bond se plaça devant l'allumeur, et parut toute souriante. Elle jeta d'abord les yeux sur ses vêtements, puis sur la figure de True, pour voir ce qu'il pensait de sa toilette.

« Par ma foi! dit True en l'élevant dans ses bras, comme la petite fille est belle! Une robe neuve, un tablier, des souliers!

Elle a tout mis! Et qui est-ce qui t'a peignée? Tu n'es pas trop jolie, pour sûr; mais tu parais gentille!

— C'est mistress Sullivan qui m'a habillée, qui m'a coiffée, et puis... mais vous ne voyez donc pas? »

True suivit les regards que Gerty promenait autour de la chambre. Son air émerveillé satisfait bientôt l'attente de la petite fille, quelque grande qu'elle eût été. C'était d'ailleurs bien naturel. Depuis le matin qu'il était sorti, son logis avait subi une véritable transformation. Des mains féminines avaient évidemment passé par là, nettoyant et rangeant tout.

Avant l'arrivée de Gerty, aucune femme n'était entrée chez True. Vivant complètement seul et ne recevant personne, l'allumeur rangeait tout à sa guise ou plutôt ne rangeait rien, ne s'inquiétant guère des apparences. Dans son humble demeure, les jours de balayage étaient rares, et le nettoyage à fond complètement inconnu. La poussière et la fumée couvraient les vitres et interceptaient la lumière que les deux fenêtres auraient dû répandre si on les eût lavées; les toiles d'araignée remplissaient tous les coins, et sur le manteau de la cheminée, haut et large, un péle-mêle d'objets sans nom s'était accumulé. Le dessous de la grille était plein de cendres, de poussière et d'ordures. Les meubles, dont quelques-uns étaient fort bons, dispersés çà et là d'une façon peu commode, embarrassaient plutôt qu'ils ne servaient; à peine si dans cette chambre assez vaste on pouvait se retourner. Durant la maladie de Gerty, True avait dressé pour lui un lit sur le plancher, et les divers ustensiles qu'avaient rendus nécessaires les soins donnés à la malade avaient augmenté le désordre au point qu'il fallait presque un pilote pour se diriger avec sécurité dans ce fouillis inextricable.

Or, mistress Sullivan était la propreté même; on se fût miré dans sa chambre et ses meubles. Ses vêtements, d'une simplicité de quakeresse, n'avaient jamais une tache. On ne pouvait rencontrer ni son vieux père ni son jeune fils sans remarquer aussitôt les soins qu'elle prenait de leurs habits et d'eux-mêmes. Avant de venir garder Gerty pendant l'absence de True, mistress Sullivan n'avait jamais mis le pied chez son voisin. Il faudrait, pour apprécier le degré de vertu et de charité dont elle fit preuve alors, se faire une idée de la peine que lui causait le contraste de cet appartement avec le sien, et du dégoût qu'elle éprouvait à passer quelquefois une après-midi entière dans une pièce qu'elle aurait aimé à nettoyer et à ranger, quand ce n'eût été, comme elle le dit plus tard, que pour jouir du changement qui en eût résulté, et de l'effet que cette transformation eût produit sur chacun. Petite et mince, mais d'une énergie qu'on eût cherchée vainement chez bien d'autres deux fois aussi grandes qu'elle, l'excellente créature plaignait sincèrement tous les gens forcés de vivre au milieu d'une pareille confusion. Aussi résolut-elle, aussitôt que la santé de Gerty le lui permettrait, de prendre en main la cause de l'ordre et de la propreté,

qui, à ses yeux, était celle du bonheur et de la vertu; car elle identifiait complètement la netteté, la pureté du dehors, avec la paix intérieure. Elle se demandait comment il fallait s'y prendre pour aborder cette question délicate sans blesser la susceptibilité de True; car elle mettait tant d'amour-propre à tout ce qui regardait son ménage, qu'elle s'imaginait qu'il devait en être de même chez tout le monde; et la petite femme, aussi bonne que rangée, n'eût pas voulu mortifier son voisin.

Mais un jour qu'elle aperçut Gerty, qui, debout dans le corridor, regardait chez elle par la porte entr'ouverte, jetant dans la chambre un œil curieux et timide :

« Entrez, Gerty, dit l'excellente petite femme; entrez sans crainte, et venez à côté de moi; vous verrez ce que je repasse; c'est votre robe. Toutes vos affaires sont finies. Vous serez bien contente d'avoir des habits neufs? »

— Oh! oui, madame. Est-ce que je les emporterai pour les garder moi-même?

— Certainement.

— C'est que je ne sais pas où je pourrai les serrer; il n'y a pas de place dans notre chambre, dit Gerty en jetant un coup d'œil d'admiration sur le tiroir ouvert où mistress Sullivan déposait la robe en compagnie de ses autres vêtements pliés avec grand soin.

— D'abord vous en mettez une partie; et pour le reste nous trouverons bien à le placer.

— C'est vous qui avez de bonnes places pour vos affaires! Quelle belle chambre!

— Celle de M. Flint est toute pareille; la grandeur est la même, il y a deux fenêtres aussi. Mon armoire est meilleure; la vôtre a trois côtés; c'est toute la différence.

— Oh! notre chambre n'est pas du tout comme ça; vous n'avez pas de lit ici; toutes les chaises sont rangées contre le mur; la table est brillante, le plancher est bien propre, la cheminée est toute neuve, et le soleil éclaire tout cela! Je voudrais bien que notre chambre fût comme la vôtre; mais elle n'est pas de moitié si grande. Ce matin l'oncle True a manqué de tomber sur les pincettes, et il a dit qu'on ne pouvait pas seulement se retourner.

— Où étaient les pincettes?

— Quelque part au milieu de la chambre, madame.

— Ce n'était pas là leur place; si votre chambre était bien nettoyée, bien rangée, elle serait presque aussi belle que la mienne.

— Mais où mettrait-on les deux lits?

— J'y ai déjà songé. Il y a cette petite pièce qui sert de débarras (je crois que c'était un cabinet de bains lorsque la maison était neuve et habitée par des gens riches), qui est assez grande pour contenir un lit et une ou deux chaises; ça ferait une bien jolie petite chambre pour vous. Il n'y a rien dedans que

des vieilleries qu'on ferait tout aussi bien de jeter, ou de serrer dans l'appentis, si toutefois quelque chose y mérite d'être gardé.

— Oh! que ce sera gentil! Alors l'oncle True pourra reprendre son lit, et je coucherai là par terre.

— Non pas; j'ai un très bon petit lit de sangle qui servait à Willie lorsqu'il couchait à la maison, et je vous le prêterai, si vous voulez en prendre bien soin, ainsi que de tout ce qui sera mis dans votre chambre.

— Oh! je vous le promets.... Mais croyez-vous que je le pourrai? Je ne sais rien faire, moi.

— On ne vous a jamais rien appris, mon enfant; mais une fille de huit ans peut faire bien des choses, si elle est patiente et désireuse d'apprendre.

— Et quoi donc?

— Vous pourriez balayer la chambre tous les jours et faire les lits avec quelqu'un qui vous aiderait, mettre la table, faire griller le pain et laver les assiettes. Peut-être d'abord ça n'irait pas très bien; mais vous apprendriez peu à peu, et vous arriveriez, avec le temps, à être une bonne petite ménagère.

— Oh! je voudrais bien faire quelque chose pour l'oncle True; mais je ne pourrai jamais commencer.

— D'abord il faut qu'on vous nettoie tout. Si je savais que cela ne déplût pas à M. Flint, je ferais venir un jour Kate Mac-Carty pour nous aider; et je crois que nous donnerions une autre mine à sa chambre.

— Comme ça serait donc joli! et comme il serait content! Est-ce que je pourrai aider?

— Oui, un peu; mais Kate fera le gros de l'ouvrage: elle est forte et sait nettoyer.

— Qui donc ça?

— La fille de mistress Mac-Carty, la voisine. M. Flint scie leur bois, leur rend bien des services; en retour, elles lavent son linge: mais elles ne peuvent payer la moitié des bontés qu'il a eues pour elles. Kate est une brave fille; elle sera bien aise de venir travailler pour lui un de ces jours. Je le lui demanderai.

— Viendra-t-elle demain?

— Peut-être.

— L'oncle True sera dehors toute la journée: il va rentrer le charbon de M. Eustache. Ce serait une bonne occasion.

— Très bonne. Je tâcherai d'avoir Kate pour demain.»

Kate arriva. La chambre fut entièrement nettoyée et mise en ordre. Les vêtements de Gerty furent confiés à sa garde; elle s'habilla proprement, et serra le reste dans une petite malle qu'on trouva dans le cabinet, et qui lui servit de garde-robe.

C'était donc le résultat du travail combiné de mistress Sullivan, de Kate et de Gerty, qui causait l'admiration de True à son retour chez lui. Le plaisir qu'il en montra fit de cette journée un jour mémorable, dont Gerty se souvint tant qu'elle

vécut; car c'était le premier où elle eût connu le bonheur, peut-être le plus grand qui existe, de sentir qu'elle avait concouru à donner de la joie à quelqu'un. Sans doute l'assistance de Gerty n'avait pas été de grande valeur, et tout ce qui s'était fait aurait pu l'être tout aussi bien sans elle; mais l'enfant ne s'en doutait pas. Elle avait pris part au travail, elle s'y était mise corps et âme; partout où on lui avait permis d'apporter son aide, elle y avait employé toutes ses forces. C'était donc avec raison qu'elle pouvait dire : « C'est nous qui avons fait cela, mistress Sullivan, Kate et moi. »

Gerty fit voir à True avec quelle adresse mistress Sullivan avait réussi à tirer parti de la chambre et du mobilier. Elle avait poussé le lit dans un grand enfoncement qui s'était trouvé juste assez large pour le recevoir : ainsi elle avait rendu libre tout le carré de la chambre, et, suivant la déclaration de True, elle en avait fait un salon. Il fallut au propriétaire du mobilier un peu de temps pour reconnaître qu'on ne lui en avait pas dérobé la moitié, tant il avait d'abord de peine à comprendre qu'on eût pu gagner tant de place et d'aisance par un peu d'ordre et d'arrangement.

Mais son étonnement et la joie de Gerty furent à leur comble quand il eut été introduit dans le cabinet qui ne servait auparavant que de décharge, et qui se trouvait transformé à présent en une chambre à coucher commode et confortable.

« Ah! pour le coup!... Ah! pour le coup! » Ce fut tout ce que le bon vieillard put dire. Il s'assit devant la cheminée, qui avait été polie et rendue aussi neuve que celle de mistress Sullivan, comme le déclarait Gerty; il se frotta les mains, que la froidure du soir avait glacées, les étendit devant le feu, et se mit avec satisfaction à inspecter son domicile transformé, et la toilette de Gerty, qui, fidèle aux recommandations de mistress Sullivan, était en train de mettre la table et de faire les rôties pour le souper. Debout sur une chaise, elle prenait les tasses et les soucoupes sur les tablettes d'une armoire où se trouvait rangée avec symétrie une vaisselle étincelante, et elle avait déjà mis sur le rayon inférieur, où elle pouvait l'atteindre sans peine, une assiette contenant quelques tranches de pain bien égales, que la soigneuse mistress Sullivan lui avait préparées. True la suivit des yeux durant quelques minutes, se disant à lui-même : « C'est une fameuse femme que la voisine; ont-elles bien arrangé ça! Et Gerty! c'est la prunelle de mes yeux, un vrai bonheur, et je.... »

CHAPITRE VI

OU EST DIED ?

True n'acheva pas sa phrase; un pas rapide se fit entendre, et la porte s'ouvrit sans cérémonie.

« Oncle True, dit le nouvel arrivant, voici votre paquet. Vous l'aviez oublié, je parie; et je l'avais oublié aussi, lorsque maman l'a vu sur la table où je l'avais posé. J'étais si content de venir à la maison, que je n'y avais plus pensé.

— Naturellement, dit True. Je te remercie, Willie, de me l'avoir apporté. Ça m'a l'air bien cassant, et il est fort probable qu'il se serait brisé dans mes mains avant d'être arrivé.

— Qu'est-ce que c'est donc, père True?

— Un petit joujou pour Gerty....

— Willie! Willie! cria mistress Sullivan de la chambre d'en face, as-tu pris le thé; mon garçon?

— Non, maman; et vous?

— Depuis longtemps. Mais je vais t'en faire.

— Ce n'est pas la peine, reprit True. Reste ici, Willie: tu le prendras avec nous. Voici ma petite Gerty qui fait de fameuses rôties, et je vais tout de suite jeter l'eau dans la théière.

— Mère! cria Willie, ne vous occupez pas de moi; je prends le thé ici, chez père True. Voyons, continua-t-il, ce qu'il y a dans ce gros paquet; mais d'abord que je fasse connaissance avec Gerty. Où est-elle donc? Est-elle guérie?

— Oui, oui; elle va très bien maintenant, reprit True. Mais par où est-elle passée?

— La voici, dit Willie, cachée derrière le banc. Est-ce qu'elle a peur de moi?

— Je ne savais pas qu'elle fût honteuse. Allons, petite sotte, ajouta True en se dirigeant vers elle, venez ici voir Willie; c'est Willie Sullivan.

— Je ne veux pas, dit Gerty.

— Tu ne veux pas voir Willie! Bah! tu ne sais pas ce que tu dis; Willie est le meilleur garçon de la terre, et je suis sûr que par la suite vous ferez une paire d'amis.

— Il ne m'aimera pas, dit Gerty; je le sais bien.

— Pourquoi cela? dit Willie en s'approchant du coin où Gerty s'était cachée. Je parie que je vous aimerai tout de suite, dès que je vous aurai vue.»

Et lui prenant les mains dont elle se couvrait la figure :

« Bonjour, cousine Gerty; comment ça va? dit-il gaiement.

— Je ne suis pas votre cousine, répondit Gerty.

— Si fait, reprit Willie. Trueman est mon oncle tout aussi bien que le vôtre; donc nous sommes cousins, et partant je veux te connaître. »

Gerty ne put résister aux bonnes paroles et aux façons cordiales de Willie. Elle se laissa tirer de son coin et amener peu à peu dans la partie éclairée de la chambre. A mesure qu'elle approchait de la lumière, elle essayait de dégager ses mains pour se couvrir de nouveau la figure; mais Willie ne le permit pas. Il attira son attention sur le paquet qui n'avait pas encore été défaits, excita sa curiosité relativement à l'objet qui pouvait y être contenu, et parvint si bien à la distraire, qu'au bout de quelques minutes elle était à son aise.

« Qu'est-ce que ça peut être, disait Willie? C'est bien dur; peux-tu deviner? »

Gerty tâta le paquet, puis regarda True avec le plus profond étonnement.

« Défaits-le, Willie, » dit True.

Willie tira un couteau, coupa les cordes, ôta le papier et découvrit une de ces statuette de plâtre, si communes aux Etats-Unis, et qui représentent le petit Samuel dans l'attitude de la prière.

« Oh! que c'est joli! s'écria Gerty avec joie.

— Comment se fait-il que je n'y aie pas pensé? dit Willie. J'aurais dû m'en douter.

— Est-ce que vous l'avez déjà vu? demanda Gerty.

— Pas celui-ci; mais j'en ai vu de tout pareils, et par centaines.

— Vraiment? dit Gerty. Moi, pas. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Oncle True, n'avez-vous pas dit que c'était pour moi? Et où l'avez-vous eu?

— Par hasard. Quelques minutes avant de rencontrer Willie, j'étais arrêté au coin de la rue pour allumer le réverbère lorsque j'ai vu venir un de ces jeunes étrangers avec une quantité de ces petites figures toutes rangées sur une planche. Il cheminaient portant le tout sur la tête. Je me demandais comment il faisait pour garder l'équilibre, lorsqu'il heurte sa planche contre le poteau du réverbère, et, patatras! toute la boutique dégringole. Heureusement il y avait un grand tas de neige contre le trottoir, et presque tout tomba dessus sans accident; le reste se cassa sur les briques. Je plaignis ce pauvre garçon; il était tard, et probablement qu'il n'avait pas beaucoup vendu, puisqu'il lui restait tant de marchandises dans les mains.....

— Vous voulez dire sur la tête, interrompit Willie.

— Oui, maître Willie, ou plutôt dans la neige.

— Et moi, je sais ce que vous avez fait, oncle True, aussi bien que si je vous avais vu. Vous avez laissé là votre échelle et votre lanterne pour l'aider à ramasser les petits bonshommes.... J'espère, si jamais vous êtes dans l'embarras, que quel-

ques-uns de ceux que vous avez obligés vous rendront la pareille.

— Ce garçon n'a pas attendu que je fusse dans l'embarras; il m'a récomposé tout de suite. Lorsque tout fut remis en place, il me fit une révérence et porta la main à son chapeau, comme si j'avais été le plus gros monsieur du pays; il parlait en même temps; mais je n'ai pas pu comprendre un mot de tout son jargon; puis il insista pour me faire prendre une de ses statuette. Je ne le voulais pas, car je ne savais qu'en faire, lorsqu'il me vint à l'idée que ça ferait plaisir à Gerty.

— Oh! je l'aimerais, dit Gerty. J'aimerais mon petit bonhomme mieux que.... non, pas mieux, mais presque autant que mon petit chat; pas tout à fait, parce qu'il était vivant, et que celui-ci ne l'est pas; et pourtant quel joli petit enfant!

True, s'apercevant que Gerty était tout occupée de sa statuette, se mit à faire le thé lui-même, laissant les deux enfants s'amuser ensemble.

« Il faut en avoir bien soin et ne pas le casser, Gerty, disait Willie. Une fois nous avions dans la boutique un Samuel juste comme celui-ci; je le laissai tomber par mégarde sur le comptoir, et il s'est brisé en mille pièces.

— Comment l'appellez-vous? demanda Gerty.

— Un Samuel, comme tous les autres.

— Qu'est-ce que c'est que ça, des Samuels? demanda Gerty.

— Tiens! c'est le nom de l'enfant qu'ils sont censés représenter.

— Et pourquoi donc est-il assis sur ses genoux? »

Willie se prit à rire. « Tu ne le sais pas? dit-il.

— Non, répondit-elle. Qu'est-ce qu'il fait?

— Il prie Dieu.

— Est-ce pour cela qu'il a aussi les yeux tournés en haut?

— Sans doute. Il regarde vers le ciel en priant.

— Vers quoi?

— Vers le ciel. »

Gerty leva les yeux au plafond comme le Samuel, puis elle considéra la statuette et parut très embarrassée et très peu satisfaite.

« Mon Dieu, reprit Willie, je ne me serais jamais imaginé que tu ne sais pas ce que c'est que la prière.

— Qu'est-ce que c'est? répondit Gerty.

— Ne pries-tu jamais le bon Dieu?

— Non, je ne prie pas. Qu'est-ce que c'est que le bon Dieu? Où est-il? »

Willie eut l'air extrêmement choqué de l'ignorance et des questions de Gerty, et répondit gravement : « Dieu est au ciel, Gerty.

— Je ne sais pas où ça est, dit la petite fille. Je ne sais rien, moi.

— Je crois, dit Willie, que le ciel est au-dessus de la voûte

bleue que nous voyons tout là-haut; mais, à l'école du dimanche, l'instituteur nous a dit que le ciel est partout où existe la bonté.

- Est-ce que les étoiles sont au ciel?
- On le dirait, et je le crois.
- Je voudrais bien aller au ciel.
- Eh bien, si tu es bonne, tu iras un jour.
- Est-ce qu'il n'y a que les bons qui peuvent y aller?
- Sans doute.
- Alors, je n'irai jamais, dit Gerty avec tristesse.
- Pourquoi pas? reprit Willie; tu n'es donc pas bonne?
- Oh non! je ne vauds rien du tout.
- Est-elle drôle! murmura Willie. Et qu'est-ce qui te fait croire que tu es méchante?
- Oh! je le sais, répondit Gerty avec tristesse. Il n'y a rien de pire que moi. Je suis la plus méchante enfant du monde.
- Qui te l'a dit?
- Tout le monde! Nan Grant et les autres.
- Est-ce que Nan Grant est cette méchante vieille avec qui tu demeures?
- Oui. Comment savez-vous ça, qu'elle est méchante?
- C'est ma mère qui me l'a dit. Elle ne t'a donc jamais envoyée à l'école, et ne t'a jamais rien appris? »

Gerty fit un signe négatif.

« Bon Dieu! que de choses tu as à apprendre! Et qu'est-ce que tu faisais donc, quand tu étais chez elle? »

- Rien.
- Tu ne faisais rien, et tu ne sais rien?
- Si fait! je sais quelque chose. Je sais faire les rôties; votre mère me l'a montré et m'en a laissé faire à sa cheminée. »

Ces paroles lui rappelèrent les rôties qu'elle avait mises au feu, et elle se retourna; mais il était trop tard, les rôties étaient faites, et l'oncle True servait le souper.

« Et moi qui voulais faire le thé! dit Gerty. »

— Je le sais bien, répondit-il; mais qu'importe? tu le feras demain. »

Les yeux de Gerty se remplirent de larmes; elle parut contrariée, mais n'en dit rien. Ils s'assirent pour souper. Willie mit le Samuel au milieu de la table, en manière d'ornement, et fit tant de plaisanteries, dit tant de drôleries, que Gerty, oubliant que ce n'était pas elle qui avait fait les rôties, se mit à rire de tout son cœur, déposa toute contrainte, oublia sa tristesse et même sa laideur et sa méchanceté, et se montra pour la première fois insouciant et joyeux. Après le thé, elle s'assit auprès de Willie sur le grand blanc, et lui dépeignit à sa manière, avec une foule de remarques bizarres et d'expressions étranges, la vie qu'elle avait menée chez Nan Grant, sans oublier la mort de son petit chat.

Les deux enfants semblaient bien près de devenir aussi bons

amis que True pouvait le désirer. Quant à lui, il s'était assis de l'autre côté de la cheminée; il fumait sa pipe, les coudes appuyés sur ses genoux, les yeux fixés sur les enfants, écoutant de toutes ses oreilles leur conversation naïve, sans les gêner, riant avec eux; et l'air gravement satisfait, il tirait de lentes bouffées de sa pipe, lorsque les enfants parlaient tranquillement de choses sérieuses, puis cessait de fumer pour essuyer ses larmes, lorsque Gerty racontait ses chagrins. Il avait déjà entendu cette histoire, et souvent, par la suite, il l'entendit encore, jamais sans pleurer.

Lorsque Gerty eut fini de raconter ses malheurs, récit que Willie interrompit par de fréquentes exclamations de sympathie et de pitié, elle resta silencieuse durant quelques instants. Puis, tout à coup, le souvenir des mauvais traitements qu'elle avait subis excitant son caractère indiscipliné, elle s'emporta, gesticula et proféra, d'un ton bien différent de celui qu'elle avait eu jusqu'alors, les plus amères invectives contre Nan Grant, employant les termes grossiers qu'elle avait entendus dans la maison de cette femme. True paraissait très malheureux en l'entendant s'exprimer ainsi. Depuis qu'elle demeurait chez lui, il n'avait jamais eu l'occasion de lui voir manifester un pareil caractère, et il s'était naturellement imaginé qu'elle devait toujours être aussi tranquille et aussi douce que pendant sa maladie et sa convalescence. True était d'une humeur paisible, et si porté à pardonner, que ce brave homme ne pouvait croire que personne, et surtout une enfant, pût nourrir des sentiments d'amertume et de colère. Gerty avait montré tant de douceur et de patience depuis qu'elle était avec lui, tant de soumission à ses moindres volontés, un zèle si grand à devancer ses désirs, qu'il ne lui était jamais venu dans la tête qu'il dût avoir quelques difficultés à élever cette enfant. Mais en observant les yeux étincelants qu'elle avait alors, en la voyant agiter le poing comme pour menacer Nan de sa vengeance, il eut un pressentiment vague et indéfini de la peine que lui donnerait un jour la charge qu'il avait prise. Il s'en effraya presque, et, pour l'instant, Gerty cessa d'être à ses yeux la favorite qu'elle avait été jusque-là. Il vit en elle un être qu'il fallait corriger; il se sentait incapable de le faire, et n'essaya même pas de mettre un frein à la fureur de l'enfant.

Willie essaya une ou deux fois d'arrêter le torrent d'invectives qui sortait de la bouche de Gerty; mais il y renonça bientôt, car elle ne fit aucune attention à lui. Cette colère enfantine finit même par le faire sourire. Un moment il en vint jusqu'à partager les sentiments de Gerty et à désirer d'avoir une querelle avec Nan pour lui administrer une sévère correction; mais, bien élevé par sa bonne mère, il commença à comprendre pourquoi tout le monde trouvait Gerty méchante.

Cependant, après avoir continué d'injurier Nan pendant quelques instants, elle finit par s'arrêter d'elle-même. Peu à peu

l'expression violente de ses traits disparut, et, quand Willie partit en lui souhaitant le bonsoir, elle lui demanda si gentiment de revenir, et avec des yeux si brillants, que Willie dit à sa mère : « C'est une étrange petite fille ! n'est-ce pas, maman ? mais il me semble que je l'aime. »

CHAPITRE VII

LA PREMIÈRE PRIÈRE

Il eût été difficile de trouver deux enfants, appartenant l'un et l'autre aux classes pauvres, dont les existences présentassent un contraste plus frappant que celles de Gerty et de Willie. Le lecteur connaît déjà quelques-unes des épreuves de Gerty : orpheline, abandonnée, elle avait reçu bien peu de ces soins et moins encore de cet amour qui avaient toujours entouré Willie. Le mari de mistress Sullivan avait été pasteur dans un village ; il mourut, laissant à sa veuve un enfant de quelques mois, et pas la moindre fortune pour subvenir à ses besoins. Mistress Sullivan était donc revenue avec son fils demeurer chez son père. Le vieillard avait besoin de sa fille ; car la mort avait fait des vides cruels dans cette famille, et M. Cooper était seul.

Depuis lors, ils avaient toujours vécu ensemble, obscurs et satisfaits. Ils étaient pauvres, mais l'ordre et l'économie les mettaient au-dessus du besoin. Willie était l'orgueil de sa mère, sa pensée constante et son espoir. Elle ne s'épargnait ni peine ni fatigue pour se mettre à même de pourvoir à son bien-être physique, à son bonheur, à ses progrès dans la vertu et dans la science.

Il eût été d'ailleurs bien difficile qu'elle ne fût pas fière d'un fils qui, par sa beauté peu commune, son caractère aimable et la précocité d'un esprit noble et viril, savait gagner l'amitié même des étrangers. Willie avait été un joli enfant ; mais, à présent qu'il atteignait sa treizième année, on lui trouvait un genre de beauté bien différent de celui qu'on distingue chez les jeunes gens de son âge, et qui ne consiste ordinairement qu'en une chevelure bouclée, des yeux bruns et des joues roses. Son front haut et large, le regard calme et pur de ses grands yeux gris, l'expression de sa bouche à la fois douce et décidée, ses traits bien développés, son teint vermeil, qui annonçait une santé florissante, tout en lui promettait un homme d'énergie. Il était impossible de rester une demi-heure avec lui sans l'aimer

et l'admirer. Doué d'un cœur sensible, d'un naturel affectueux qu'avaient développés l'amour de sa mère et les sourires du monde, il n'en était pas moins d'une vivacité extraordinaire, que tempérait une politesse naturelle à l'égard de ses supérieurs et des personnes âgées. Il comprenait promptement et facilement, éprouvait une sympathie profonde et sincère pour les peines et pour les plaisirs des autres; enfin c'était une de ces natures qui gagnent les cœurs sans qu'on s'explique comment. Il aimait beaucoup l'étude, et, jusqu'à sa douzième année, sa mère l'avait constamment envoyé à l'école. Dans les villes d'Amérique, les enfants des pauvres ont à leur disposition presque tous les avantages que donne la richesse; et Willie, doué d'une capacité réelle, toujours encouragé, toujours poussé par sa mère à profiter autant que possible des occasions qui lui étaient offertes, était parvenu à un degré d'instruction tout à fait extraordinaire pour son âge.

Lorsqu'il eut douze ans, il entra chez un pharmacien dont la clientèle était fort étendue et qui avait besoin d'un aide. Les appointements que donnait M. Bray n'étaient pas considérables; mais il y avait espoir d'augmentation, et, quels qu'ils fussent, ils n'étaient pas à dédaigner dans la position où se trouvait mistress Sullivan. Malgré son amour des livres et de l'étude, Willie avait depuis longtemps désiré de travailler, afin de pouvoir venir en aide à sa famille. Sa mère et son grand-père avaient consenti à l'arrangement et accepté volontiers les propositions de M. Bray.

L'absence de Willie s'était tristement fait sentir dans sa famille. Il couchait au magasin pendant la semaine, et n'avait que rarement l'occasion de faire une courte visite à sa mère, excepté le samedi soir, où il rentrait chez ses parents pour passer le dimanche avec eux: aussi était-ce une fête pour mistress Sullivan, qui bénissait plus que jamais le saint jour du Seigneur.

Le soir dont nous avons parlé, lorsque Willie fut rentré dans la chambre de sa mère, il s'assit avec elle auprès de M. Cooper, et pendant près d'une heure la conversation ne cessa pas d'être animée. Willie n'arrivait jamais à la maison sans avoir beaucoup à dire sur les événements de la semaine, une foule d'accidents à raconter, mille choses relatives au magasin, aux clients, à son patron et à la famille de celui-ci dont il partageait les repas. Mistress Sullivan s'intéressait à tout ce qui intéressait Willie, et il était aisé de voir que le vieux grand-père était plus amusé de la conversation du garçon qu'il ne voulait l'avouer. Il tenait, il est vrai, les yeux attachés au plancher et n'avait pas l'air d'écouter; mais évidemment il entendait tout ce qui se disait, car il faisait souvent des allusions aux conversations précédentes. Il est vrai qu'il ne se permettait guère de questions, mais ce n'était pas nécessaire, puisque mistress Sullivan en faisait suffisamment pour deux. Il s'abstenait de tout

commentaire; mais il lui échappait assez souvent des expressions d'impatience ou de dédain au sujet des individus ou du monde en général, et il manifestait ainsi la défiance que lui inspirait la nature humaine et le peu de foi qu'il avait dans l'honnêteté et la vertu des hommes : c'était, comme nous l'avons dit, un des traits caractéristiques du vieillard. L'ardeur de Willie était alors momentanément réprimée; car, pour lui, il aimait tout le monde et ne se déflait de personne. Les paroles de son grand-père et le ton dont elles étaient prononcées décourageaient son jeune cœur; mais cette impression ne pouvait être durable dans cette âme faite pour aimer. Ce soir-là, M. Cooper fut encore plus satirique et plus misanthrope qu'à l'ordinaire; et lorsqu'il prit sa lampe pour s'en aller coucher, il ne put s'empêcher de dire que Gerty ne serait jamais qu'une cause d'ennui pour Flint, et qu'il était un sot de ne pas l'envoyer immédiatement à l'hospice.

Il y eut quelques moments de silence après le départ du vieillard; puis tout à coup Willie s'écria : « Pourquoi donc, maman, grand-papa déteste-t-il tout le monde ? »

— Mais il ne hait personne, Willie.

— Oh ! sans doute ! je le sais bien. Ce n'est pas ce que je veux dire. Il ne croit guère à la bonté des gens, et n'a pas l'air de croire qu'on puisse s'améliorer.

— Il ne faut pas trop t'en étonner, répondit mistress Sullivan. Grand-papa a eu bien des malheurs, et la Providence lui a fait traverser tant d'épreuves, qu'il en est venu à voir tout en noir. Mais il n'y faut pas faire attention, Willie; veille sur toi et tâche de réussir, mon fils, tu le rendras fier de toi. Sois bien persuadé qu'il est aussi content que possible lorsqu'il entend dire du bien de toi, et qu'il fonde sur ton avenir de sérieuses espérances. »

Ce fut ainsi que se termina cet entretien, qui fit ajouter à Willie une nouvelle résolution à celles qu'il avait déjà prises : il voulait, si Dieu lui conservait la force et la santé, prouver à son grand-père que les espérances conçues n'étaient pas toujours trompeuses ni les craintes toujours fondées.

C'est un grand avantage pour un jeune homme que de tenir constamment les yeux fixés sur un but noble et désintéressé. Quelle force il y trouve pour le travail ! quelle persévérance et quelle abnégation ! Les craintes, les découragements énervants, les travaux ennuyeux, les obstacles insurmontables, les oppositions écrasantes, tout devient sans danger et sans pouvoir, quand on marche au succès avec une âme pure et de généreux projets.

Depuis longtemps Willie avait une noble ambition. Son grand-père était vieux, sa mère faible, et tous deux étaient pauvres. Il voulait être leur bâton de vieillesse, travailler pour les soutenir et leur procurer de l'aisance; il voulait plus encore, réaliser l'espoir qu'on avait mis en lui. Mais, tout en s'armant de réso-

lution pour sa lutte future contre les difficultés de ce monde, il se garda bien d'oublier ses devoirs actuels, et s'assit pour étudier ses leçons. Après quoi, il lut tout haut, suivant son ancienne habitude, quelques passages de la Bible. Enfin mistress Sullivan, mettant sa main sur la tête de son fils, adressa au ciel une prière simple et venant du cœur, une de ces prières maternelles qu'un enfant écoute avec autant de respect que d'amour, qui jamais ne s'effacent de son souvenir, et qui plus tard le défendent contre la tentation et le délivrent du mal.

Ce soir-là, Gerty, après le départ de Willie, était restée seule avec True, assise quelque temps sans parler. Elle considérait attentivement la blanche statuette qu'elle tenait sur ses genoux, et l'on voyait que son intelligence était vivement préoccupée. True parlait rarement le premier; mais, étonné du calme de l'enfant, il lui leva le menton, la regarda d'un air interrogateur, et lui dit : « Comment trouves-tu Willie? c'est un garçon d'esprit, n'est-ce pas? »

— Oui, répondit Gerty d'un air distrait.

— Tu l'aimes bien, n'est-ce pas? demanda True.

— Beaucoup, » répliqua Gerty.

Ce n'était pas à Willie qu'elle pensait. True attendait que Gerty le questionnât sur la nouvelle connaissance qu'elle venait de faire; mais elle demeura silencieuse durant quelques instants. Enfin relevant tout à coup les yeux : « Oncle True! dit-elle, pourquoi donc mon petit Samuel prie-t-il le bon Dieu? »

— Samuel! prier! Tu ne sais pas ce que tu dis.

— Tenez! dit Gerty, en élevant la statuette; Willie dit que ce petit garçon s'appelle Samuel, et que s'il est assis sur ses genoux, s'il joint ses deux mains ensemble, et s'il lève les yeux en l'air, c'est qu'il prie Dieu qui demeure dans le ciel. Je ne sais pas ce qu'il veut dire.... et vous? »

True prit la statuette, la considéra avec attention, se gratta la tête et finit par dire : « Je crois bien qu'il n'a pas tort. C'est un enfant qui prie, c'est sûr, je n'y avais pas pensé. Mais je ne sais pas pourquoi il l'appelle un Samuel. »

— Et pourquoi donc prie-t-il, oncle True?

— Il demande à Dieu qu'il lui donne la bonté.

— Est-ce que Dieu peut nous rendre bons?

— Sans doute; Dieu est grand et sa puissance est infinie.

— Comment peut-il nous entendre?

— Il entend tout et voit tout ce qui est au monde.

— Et il demeure dans le ciel?

— Oui, » répondit True.

Gerty fit encore bien d'autres questions auxquelles True ne pouvait pas répondre, et qu'il se s'était jamais faites. Aimant et humble, sa foi était celle d'un enfant. Il n'avait reçu que peu d'instruction religieuse, mais il faisait tous ses efforts pour vivre d'accord avec sa conscience. Peut-être la pratique des vertus chrétiennes l'approchait-elle plus de la volonté du divin

maître que beaucoup d'autres qu'une lecture et une étude constantes mettaient plus à même de discuter les doctrines du Christ; et ne s'étant jamais préoccupé de sonder les mystères de cette religion qui ne lui inspirait pas le moindre doute, personne moins que lui n'était capable de résoudre les difficultés que lui proposait Gerty. Tout ce qu'elle put tirer de lui, c'est que Dieu est au ciel, qu'il est tout-puissant, et que la prière rend les hommes meilleurs. Sa petite imagination travaillait tellement à ce sujet, que, bien qu'il se fit tard, la pensée même de coucher dans sa nouvelle chambre ne put pas l'en distraire. Lorsqu'elle fut couchée, la petite statuette pressée contre son cœur, elle tint longtemps les yeux ouverts après que Trueman eut emporté la lampe. Par la petite fenêtre qui était au pied de sa couchette, elle pouvait voir le ciel, comme jadis de son grenier; mais la dimension plus grande de la fenêtre lui permettait de considérer un espace plus étendu. Le ciel étincelait d'étoiles. Leur vue réveilla son ancien désir de connaître celui qui allumait ces brillantes et lointaines clartés. Tout en les considérant, une pensée subite lui traversa l'esprit : « C'est Dieu qui les allume! Oh! qu'il doit être grand! Mais un enfant même peut lui dire sa prière! » Elle se leva, quitta son petit lit, s'approcha de la fenêtre, se mit à genoux, joignit les mains précisément dans l'attitude du petit Samuel, et leva les yeux au ciel. Elle ne parlait point, mais il y avait des pleurs à ses paupières; elle ne demandait rien, mais elle aspirait à la connaissance du Seigneur, à la pratique de la vertu. Son petit cœur soulevé battait avec violence. Chacune de ses larmes, de ses aspirations, chacun des battements de son cœur n'étaient-ils pas une prière? Certainement, Dieu, sans la permission duquel pas un petit oiseau ne vient à périr, entendait et acceptait ce premier hommage d'une enfant qui n'avait rien appris, et fit descendre du haut des cieux sa bénédiction sur cette âme qui l'invoquait.

Plus tard, Gerty ne cessa de puiser dans la prière sa consolation et sa force; mais jamais elle n'approcha du trône de Dieu avec une offrande plus pure, un sacrifice plus agréable, que ce soir où, dans le premier élan de sa foi, le premier enthousiasme de ses espérances, elle prit l'attitude du prophète-enfant, et où son cœur, à défaut de ses lèvres, murmura ces paroles de Samuel: *Seigneur, me voici! Parlez! car votre servante écoute!*

CHAPITRE VIII

VENGEANCE D'ENFANT

Le lendemain était un dimanche. True avait l'habitude de rester à l'église au moins la moitié du jour avec la famille du sacristain; mais Gerty ne pouvant aller avec eux, parce qu'elle n'avait pas encore de chapeau, True ne voulut pas la laisser seule. Ils passèrent donc la matinée ensemble à se promener sur les quais et à regarder les navires. Gerty avait son vieux châle attaché sur la tête.

Dans l'après-midi, True s'endormit au coin du feu et Gerty joua avec la chatte. Le soir, Willie entra chez eux, mais ce ne fut que pour leur dire adieu avant de s'en retourner à la pharmacie. Il était pressé et ne pouvait s'arrêter un instant; car son maître, chez qui la règle était sévère; aimait que sa porte fût fermée de bonne heure. Toutefois, le vieux M. Cooper leur fit sa visite habituelle; et, lorsqu'il se fut retiré, True, voyant que Gerty dormait profondément sur le banc, eût scrupule de la réveiller et la coucha tout habillée.

Le lendemain, toute surprise de se trouver au lit avec ses vêtements de la veille, elle se leva et courut demander à True comment cela s'était fait. Le vieillard était en train d'allumer le feu, et, lorsque Gerty eut obtenu des réponses satisfaisantes à ses nombreuses questions, elle s'appliqua de son mieux à préparer le déjeuner et à ranger la chambre.

Elle se rappelait tous les conseils de mistress Sullivan; elle les suivait et montrait une merveilleuse adresse dans tout ce qu'elle entreprenait. Elle avait appris au bout de quelques semaines à se rendre utile de mille manières, et commençait à prouver que mistress Sullivan ne s'était pas trompée en affirmant qu'elle ferait un jour une excellente ménagère. Sans doute les services qu'elle rendait n'avaient pas grande importance; mais ses petits pieds épargnaient à True bien des pas, et ses petites mains habiles savaient entretenir la propreté de l'appartement, ce qui était sa suprême ambition. A présent que la poussière et les toiles d'araignée avaient disparu, c'était à elle d'empêcher qu'elles ne revinssent s'accumuler de nouveau : aussi était-ce plaisir que de voir tous les jours, après que True était parti pour aller nettoyer les réverbères, cette petite fille se servir du vieux balai, dont on avait raccourci le manche pour qu'elle pût l'employer. Mistress Sullivan venait de temps à autre surveiller la besogne : elle louait, elle aidait Gerty tour à tour. Rien ne causait plus de joie à l'enfant que d'apprendre quelque chose de

nouveau. Elle avait bien parfois quelques découragements. Il arriva que les rôties furent brûlées, et qu'un jour même elle cassa une tasse à thé qui lui coûta bien des pleurs; mais, comme True ne pensait jamais à la gronder, elle oublia bientôt son chagrin, et l'expérience la rendit plus soigneuse. Catherine Mac-Carty, s'intéressant à ses efforts, venait quelquefois laver le plancher ou faire tel autre ouvrage qui exigeait plus de force ou d'adresse que n'en peut avoir un enfant; et Gerty, poussée par le désir de répondre à l'attente de mistress Sullivan, et plus encore par l'ambition d'être utile au vieux Trueman, se montrait chaque jour plus laborieuse et plus intelligente.

Un dimanche, Gerty, qui portait alors un joli petit capuchon que True lui avait acheté, revenait de l'office de l'après-midi en compagnie de M. Cooper, de l'oncle True et de Willie; les deux vieillards étaient engagés dans une de leurs discussions accoutumées, et les enfants, restés un peu en arrière, causaient avec vivacité de l'église, du ministre et de la musique, toutes choses nouvelles pour Gerty, et qui excitaient prodigieusement son étonnement et son admiration.

En approchant de la maison, comme le jour finissait, Willie, regardant Gerty qu'il tenait par la main, lui demanda si jamais elle n'accompagnait l'oncle True quand il allait le soir allumer les réverbères.

« Je n'y suis pas allée, dit Gerty, depuis le soir qu'il m'a emmenée chez lui. Je l'aurais bien voulu; mais il faisait trop froid, et l'oncle True a dit que je rattraperais la fièvre.

— Veux-tu y venir ce soir? reprit Willie; le temps est doux, et, si l'oncle True le permet, nous irons avec lui. J'y suis souvent allé, et c'est bien amusant. On regarde par les fenêtres, on voit les gens qui prennent le thé, ou qui causent près du feu dans leurs salons.

— Et puis j'aime tant à le voir allumer ces grandes lampes ! interrompit Gerty. Elles font si clair tout autour ! Viens, dit-elle en attirant Willie; rattrapons-le, et demandons-lui s'il veut bien que nous le suivions.

— Non; il faut attendre, dit Willie. Il est occupé à causer avec grand-papa; et, quand nous serons près de la maison, nous lui ferons notre demande. »

Mais il eut peine à contenir l'impatience de Gerty; aussitôt qu'on fut près de la maison, elle le quitta brusquement, et courut auprès de True, qui lui accorda tout ce qu'elle voulut. Tous les trois partirent bientôt ensemble.

Pendant quelque temps, Gerty n'avait d'yeux que pour les lanternes qui s'allumaient successivement; toutefois, lorsqu'ils atteignirent le coin de la rue et se trouvèrent en face d'une grande pharmacie, sa joie ne connut plus de bornes. Les couleurs éclatantes des liquides et des cristaux en étalage, que Gerty voyait pour la première fois à la lueur des lampes, captivèrent toute son attention, et, quand Willie lui eut assuré que

la boutique de son patron était à peu de chose près semblable à celle-ci, elle le trouva bien heureux de passer sa vie dans un si bel endroit. Puis elle s'étonna que cette boutique fût ouverte un dimanche, tandis que toutes les autres étaient fermées. Willie s'arrêta pour lui en expliquer le motif, et pour contenter la curiosité qu'elle éprouvait sur quelques autres points; aussi, lorsqu'ils se remirent en route, il se trouva que l'allumeur avait pris un peu d'avance sur eux, et Willie fit hâter le pas à Gerty, car ils étaient près d'atteindre l'endroit où il tenait le plus à la conduire. Lorsqu'ils rejoignirent True, celui-ci appuyait son échelle contre un poteau placé juste en face d'une rangée de belles maisons. La plupart des fenêtres donnant sur la rue étaient fermées, de sorte que les enfants n'y purent rien voir; mais quelques-unes n'avaient pas de contrevents, et des rideaux n'en étaient pas encore tirés. Ils purent donc voir dans un salon un bon feu de bois, autour duquel on s'était réuni pour causer. Plus loin, dans un autre, on avait allumé un lustre brillant, et, bien que la pièce fût vide, les meubles étaient si splendides, que Gerty, dans sa joie, battit des mains. Willie ne put la décider à partir qu'en lui promettant qu'il y avait un peu plus loin une autre maison tout aussi belle, où elle verrait peut-être quelques jolis enfants.

« Et comment le sais-tu ? demanda-t-elle en chemin.

— Je n'en suis pas sûr, dit Willie; mais, l'hiver dernier, ils étaient toujours à la fenêtre quand arrivait l'oncle True.

— Combien y en a-t-il ? demanda Gerty.

— Ils étaient trois. Parmi eux, il y avait une petite fille qui avait de si beaux cheveux, et une figure si douce ! Elle ressemblait à une poupée de cire, mais elle était beaucoup plus jolie.

— Oh ! je voudrais bien les voir ! s'écria Gerty, sautant sur la pointe des pieds tout le long du chemin.

— Les voici ! dit Willie, et tous les trois encore.

— Où donc ?

— Ici, vis-à-vis, dans cette grande maison de pierre. Traversons la rue pour mieux les voir. Il fait de la boue; mais je te porterai. »

Willie prit Gerty dans ses bras, et, la déposant sur le trottoir opposé, tous les deux se trouvèrent en face de la fenêtre. True n'était pas encore arrivé. C'était lui qu'attendaient les enfants. Gerty n'était pas la seule qui aimât à voir allumer les réverbères.

Il faisait tout à fait nuit, et, de la chambre éclairée, on ne pouvait rien voir au dehors; mais Willie et Gerty n'en avaient que plus de facilité pour examiner l'appartement. C'était une belle demeure, évidemment habitée par des gens riches. Un bon feu de charbon et une lampe qui brillait au milieu de la chambre jetaient au dehors leurs joyeux rayons. Des tapis moelleux, des rideaux aux couleurs éclatantes, des tableaux dans leurs cadres dorés, et de grandes glaces qui reflétaient l'ameublement

de tous les côtés, donnèrent pour la première fois à Gerty une idée de ce qu'est le luxe. Le confortable mêlé à toute cette élégance en faisait un tableau plus saisissant encore pour cette enfant qui n'avait connu que la misère. La table garnie de gâteaux pour le thé qu'on allait servir, la nappe de toile damassée, blanche comme la neige, l'argenterie étincelante, et surtout l'énorme théière de famille, tout cela séduisait la pauvre enfant. Un monsieur, les pieds dans des riches pantoufles, était enfoncé dans une bonne bergère au coin du feu; une dame élégamment mise surveillait les soins qu'une fille de service donnait à l'arrangement de la table; et les enfants de la maison, heureux et souriants, réunis devant la fenêtre, regardaient dans la rue, comme nous l'avons déjà dit.

C'étaient de ravissantes créatures, douces et jolies comme des amours, surtout une petite fille à peu près de l'âge de Gerty, et l'aînée des trois. Des cheveux blonds et bouclés, un col aussi blanc que la neige, des yeux bleus, des joues rondes et potelées, une vraie tête de Chérubin. Gerty ne savait plus comment exprimer son ravissement; elle sautait et poussait des cris de joie.

« Ah! comme elle est jolie! Ah! le beau feu! Oh! la belle dame! Et vois donc, Willie, vois donc les souliers du pape! Qu'est-ce qu'il y a sur la table? comme ça doit être bon! Et là-bas, quel grand miroir! Mon Dieu, comme ils sont beaux, ces chers petits enfants! »

Willie était heureux. Le plaisir de Gerty était aussi grand qu'il l'avait espéré.

True arrivait alors, et, comme la lumière de sa torche glissait le long du trottoir, ce fut au tour de Willie et de Gerty de devenir l'objet de l'attention et de la conversation des autres. La petite fille aux cheveux bouclés les aperçut la première et les fit remarquer à ses frères. Gerty ne comprenait pas ce qu'ils disaient, mais elle était fâchée d'être remarquée et de voir qu'on parlait d'elle. Aussi, malgré les plaisanteries de Willie, elle se blottit derrière le pied du réverbère, et ne voulut plus bouger ni lever les yeux. Mais, lorsque True enleva son échelle et partit, elle revint auprès de Willie dans l'espérance de voir encore une fois les enfants, et arriva juste au moment où ils se mettaient à table. Un instant après, la domestique vint baisser les jalousies. Gerty reprit donc la main de Willie, et ils partirent pour rejoindre l'oncle True.

« Est-ce que tu n'aimerais pas de vivre dans une maison pareille, Gerty? demanda Willie.

— Si fait, répondit Gerty.

— Moi aussi, et j'espère bien y arriver un jour.

— Et comment donc? s'écria Gerty, toute stupéfaite de la hardiesse de cette déclaration.

— Oh! je travaillerai, je deviendrai riche et j'en achèterai une.

— Ce n'est pas possible; ça coûterait trop d'argent.

— Mais je compte bien gagner des sommes énormes, je le veux. Ce monsieur qui habite cette grande maison était bien pauvre quand il arriva à Boston; et s'il est devenu riche, pourquoi ne ferais-je pas comme lui?

— Comment a-t-il fait pour gagner tant d'argent?

— Je ne sais pas; il y a mille manières. Quelques-uns s'imaginent que la chance y est pour tout; mais je crois qu'il y a encore autant d'adresse que d'autre chose.

— Est-ce que tu es adroit? »

Willie se mit à rire. « Pourquoi pas? dit-il. Écoute: si je ne m'enrichis pas un jour, tu pourras dire que je suis un sot.

— Moi, je sais bien ce que je ferais, si j'étais riche.

— Quoi donc, Gerty?

— D'abord j'achèterais un grand et beau fauteuil pour l'oncle True, avec des coussins dedans et de belles fleurs dessinées dessus, comme celui où ce monsieur était assis; ensuite j'aurais beaucoup de belles grandes lampes, et je les allumerais toutes à la fois pour rendre la chambre bien claire, bien claire.

— Il paraît que tu aimes joliment les lumières, Gerty?

— Oh! oui, je les aime, répondit l'enfant. Je déteste les maisons noires; j'aime les étoiles, et le soleil, et le grand jour, et la torche de l'oncle True.

— Et moi, j'aime les yeux qui brillent, interrompit Willie. Les tiens sont de vraies étoiles. Comme nous nous amusons, n'est-ce pas?

— Je crois bien! »

Gerty sautait et dansait tout le long du trottoir; Willie partageait sa joie et sa gaieté, et se glorifiait d'avoir à protéger sa folle petite compagne. Ils parlèrent de cette future richesse, que leur imagination ardente leur montrait dans un avenir plus ou moins long; car la confiance de Willie s'était communiquée à Gerty; elle aussi voulait travailler à devenir riche. Willie racontait à Gerty les nombreux projets qu'il faisait pour entourer d'aisance et de luxe même, sa mère, son grand père, et jusqu'à l'oncle True.

Ils avaient pris une autre rue, et y entraient à peine, quand Gerty s'arrêta tout court, refusant d'avancer.

« Es-tu fatiguée, Gerty? demanda Willie.

— Non! non! mais je ne peux pas aller plus loin.

— Et pourquoi?

— Parce que... » Gerty baissa la voix, approcha la bouche de l'oreille de Willie et murmura: « C'est là qu'habite Nan Grant, je vois la maison et je ne puis plus marcher. J'ai peur.

— Oh! dit Willie en se redressant, je voudrais bien savoir de quoi tu aurais peur quand tu es avec moi! Qu'elle te touche, si elle l'ose! Et l'oncle True aussi! Je rirais bien. »

La crainte de Gerty se dissipa aisément. Par nature elle n'était pas timide, et sa frayeur fit bientôt place au désir de montrer

à Willie son ancienne persécutrice. Ils arrivèrent auprès de la maison. Jamais on n'aurait pu trouver pour voir Nan une occasion meilleure. Elle était debout devant la fenêtre, et se disputait vivement avec une de ses voisines. Son attitude exprimait la colère. Sa figure, toujours laide, indiquait alors si crûment la méchanceté, qu'on savait en la voyant ce que valait cette mégère.

« Laquelle est Nan Grant? dit Willie. Est-ce la grande, qui tient une cafetière à la main?

— Oui, répondit Gerty. Elle va se battre avec miss Birch; il faut toujours qu'elle se batte avec quelqu'un. Elle ne peut pas nous voir, n'est-ce pas?

— Non! non! Elle est trop préoccupée. Mais viens, reprit Willie; ne nous arrêtons pas. C'est une trop vilaine femme, et j'en ai vu assez. »

Mais Gerty ne bougeait point. Rassurée par la protection de Willie, elle regardait Nan; ses yeux étincelaient, non plus, comme tout à l'heure, de l'excitation innocente que donne la joie du cœur, mais du feu sombre de la haine, que la vue de la mégère avait ravivé dans toute sa force. Willie, pensant qu'il était temps de rentrer, et s'apercevant que l'allumeur et sa torche étaient déjà bien loin, quitta Gerty et s'éloigna dans l'espoir de l'attirer en lui disant : « Allons! Gerty, je ne peux pas attendre; il faut revenir. »

Gerty, se retournant, vit qu'elle était seule. Prompte comme l'éclair, elle se baissa, ramassa une pierre sur le trottoir, et la lança dans la fenêtre. La vitre vola en éclats; Nan poussa une exclamation d'étonnement et de colère; mais Gerty n'avait pas attendu le résultat de son mauvais tour. Aussitôt qu'elle eut lancé la pierre, toutes ses craintes lui revinrent; elle prit ses jambes à son cou, dépassa Willie, et ne s'arrêta qu'auprès de l'oncle True. « Sais-tu ce que tu as fait? » lui demanda Willie en la rejoignant.

Elle haussa les épaules, fit la moue et déclara que, si la fenêtre était cassée, c'était tant mieux; qu'elle l'avait fait exprès.

True et Willie gardèrent le silence, et Gerty ne parla plus pendant le reste de la promenade. Pauvre enfant! Dieu veuille que la lumière intérieure lui devienne un jour aussi chère que l'est celle qui brille extérieurement!

Willie leur souhaita le bonsoir à la porte de la maison, et, comme à l'ordinaire, ils ne le revirent plus de toute la semaine.

CHAPITRE IX

UNE NOUVELLE AMIE

Un après-midi, M. Cooper se préparait à sortir, emportant un certain nombre d'objets dont il avait besoin pour son travail du samedi à l'église, lorsque mistress Sullivan lui dit : « Père, pourquoi n'emmenez-vous pas la petite Gerty? Elle porterait bien quelque chose. Vous ne pouvez pas tout prendre, et elle irait volontiers avec vous, j'en réponds.

— Bah! elle ne ferait que me gêner, dit M. Cooper; je porterai bien tout moi-même. »

Mais lorsqu'il eut pris d'une main sa lanterne et un seau à charbon, chargé sur son épaule une échelle, et qu'il tint de l'autre main sa cognée et un panier de copeaux, il fut bien forcé de reconnaître qu'il ne pouvait pas emporter son marteau ni un gros paquet de clous.

Mistress Sullivan alla donc appeler Gerty, et la pria d'accompagner M. Cooper à l'église, pour lui aider à porter ses outils. La proposition parut très agréable à l'enfant, qui prit le marteau et les clous, et partit avec joie.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'église, le vieux sacristain la débarrassa et lui dit qu'elle pouvait s'amuser comme elle l'entendrait jusqu'à leur départ, pourvu qu'elle fût bien tranquille et qu'elle n'abîmât rien. Puis il la laissa et se rendit à la sacristie pour commencer à balayer, à essuyer la poussière et à préparer les feux. Gerty fut donc livrée à elle-même. Elle s'amusa pendant quelque temps à errer çà et là dans les bas côtés et dans les bancs de la nef, et à examiner avec attention tout ce qu'elle n'avait fait qu'apercevoir jusqu'alors. Ensuite elle monta en chaire et s'imagina qu'elle débitait un sermon à un nombreux auditoire. Elle commençait pourtant à s'ennuyer, lorsque l'organiste, qui était entré sans qu'elle l'eût vu, se mit à jouer un air lent et doux. Gerty s'assit sur les marches de la chaire et écouta les sons harmonieux de l'orgue avec le plus vif plaisir. Cette musique durait depuis peu de temps, lorsque la grande porte s'ouvrit et donna entrée à deux visiteurs dont l'examen occupa bientôt son attention. L'un d'eux était un homme d'un certain âge, qu'à son costume on reconnaissait pour un ecclésiastique; il était de petite taille et maigre de corps, avec des cheveux rares et gris; son front était haut et ses traits ne manquaient pas de finesse. Sa physionomie pleine de calme et de bienveillance vous frappait tout d'abord. Une jeune dame, qui paraissait avoir près de vingt-cinq ans, s'appuyait sur son bras

Mise avec une grande simplicité, la seule partie de sa toilette qui annonçât la richesse et l'élégance était une belle fourrure fixée autour de son cou par un coulant richement émaillé. Elle était d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, mais bien faite et gracieuse; ses traits étaient fins et réguliers, son teint frais, bien qu'un peu pâle, et ses cheveux châtain clair étaient arrangés avec soin. Elle ne levait point les yeux tandis qu'elle s'avancait lentement dans l'église, et ses longs cils touchaient presque à ses joues.

Ce couple approcha de l'endroit où Gerty était assise, mais sans l'apercevoir. « Je suis bien aise que vous aimiez l'orgue, dit le monsieur. Je ne suis pas grand appréciateur de musique par moi-même, mais on affirme que cet instrument est excellent, et que Hermann en joue avec beaucoup de talent.

— Mon avis n'a aussi qu'une mince valeur, répondit la dame; mais j'aime beaucoup la musique, et ce morceau me cause un plaisir infini. Il y a longtemps que je n'ai rien entendu d'aussi touchant. Peut-être cette impression est-elle due au repos solennel qui règne ici. J'aime beaucoup l'église pendant la semaine, et vous avez été bien bon de venir me prendre ce soir. Comment l'idée vous en est-elle venue?

— J'ai cru, chère amie, que cela vous ferait plaisir. Je savais l'heure à laquelle Hermann devait toucher l'orgue; et, quand je vous ai vue si pâle, il m'a semblé que la promenade ne pourrait vous faire que du bien.

— Vous avez raison, j'ai besoin d'air; mais mistress Ellis était occupée, et je ne puis pas sortir seule.

— Je pensais trouver ici M. Cooper. J'ai à lui parler pour l'éclairage; les après-midi sont si courts dans cette saison, et la nuit vient si vite, qu'il faut que je le prie d'ouvrir un peu plus les jalousies, ou bien demain je ne pourrai pas lire mon sermon. Peut-être est-il à la sacristie; le samedi on le trouve toujours quelque part de ce côté. »

Au même instant, M. Cooper, qui entrait dans l'église, aperçut l'ecclésiastique, vint à lui, reçut ses ordres relativement aux jalousies, et parut le prier de l'accompagner quelque part; celui-ci hésita, regarda la jeune dame et lui dit : « Emily, M. Cooper désire que j'aille avec lui chez mistress Glass; mais, si j'y vais, je crains d'être obligé d'y rester quelque temps. Vous serait-il égal d'attendre ici mon retour? Elle demeure dans la rue voisine, il est vrai; mais j'y serai probablement retenu un peu, car il s'agit des livres de la bibliothèque qu'on a si méchamment dégradés, et je soupçonne que l'aîné de ses garçons est pour quelque chose dans cette mauvaise action. C'est un point qu'il faudrait éclaircir avant demain. Or, j'aurai bien de la peine à revenir ce soir de ce côté, et pourtant je ne voudrais pas vous laisser seule.

— Allez, allez, répondit Emily. Ce sera un plaisir pour moi de rester ici. Le jeu de M. Hermann me procure une rare jouis-

sance, et peu m'importe la longueur du temps que vous serez dehors; ne vous pressez donc pas pour moi, monsieur Arnold.»

Ainsi rassuré, M. Arnold se décida à partir. Après avoir conduit Emily à une chaise qui était au pied de la chaire, il partit avec M. Cooper.

Pendant ce temps, personne n'avait fait attention à Gerty. Elle était restée bien tranquillement assise sur une marche d'en haut, et à moitié cachée par la chaire. Pourtant, aussitôt que les portes se furent refermées avec bruit, elle se leva et se mit à descendre les degrés. Au premier mouvement qu'elle fit, la dame tressaillit et s'écria vivement : « Qui est là ? »

Gerty s'arrêta sans répondre; et, après un instant de silence, elle continua de descendre. Cette fois la dame se leva, étendit la main au-devant d'elle, et répéta vivement : « Qui est là ? »

Moi, répondit Gerty en regardant la dame en face.

— Voulez-vous vous arrêter et me parler ? » dit la dame.

Gerty, non seulement s'arrêta, mais s'approcha d'Emily, entraînée par le charme de la voix la plus douce qu'elle eût jamais entendue. La dame mit sa main sur la tête de Gerty, l'attira jusqu'à elle et lui dit : « Qui êtes-vous ? »

— Gerty.

— Votre nom de famille ?

— Je ne sais pas.

— Comment êtes-vous venue ici ?

— C'est M. Cooper qui m'a amenée pour lui apporter quelques-uns de ses outils.

— Où étiez-vous donc ? sur les marches de la chaire ?

— Oui.

— Eh bien ! voudriez-vous vous asseoir sur la dernière, tout à côté de ma chaise, et causer un peu avec moi ? Peut-être qu'à nous deux nous trouverons votre nom. Où m'avez-vous dit que vous demeuriez ?

— Chez M. True Flint, avec qui j'habite à présent. Il m'a emmenée chez lui, un soir que Nan Grant m'avait jetée à la porte.

— Quoi ! vous seriez cette petite fille ? Mais j'ai déjà entendu parler de vous. M. Flint m'a conté toute votre histoire.

— Vous connaissez donc mon oncle True ?

— Beaucoup.

— Et comment est-ce qu'on vous appelle ?

— Emily Graham.

— Oh ! je sais, s'écria Gerty en sautant de joie et en battant des mains, je vous connais ; c'est vous qui l'avez prié de me garder ; il l'a dit, je l'ai bien entendu. Et vous lui avez donné des habits pour moi ; et vous êtes belle, et vous êtes bonne, et je vous aime ! Oh ! je vous aime tant ! »

Gerty parlait avec entraînement ; une expression pleine d'inquiète curiosité passa sur la figure de miss Graham, comme

si les sons de cette voix eussent fait vibrer une corde de ses souvenirs. Elle ne parlait pas ; mais, passant son bras autour de la taille de l'enfant, elle l'attira plus près d'elle encore. Cependant peu à peu ses traits reprirent leur calme habituel. Et Gerty, qui la considérait avec étonnement, lui dit : « Est-ce que vous allez dormir ? »

— Non ; pourquoi ?

— C'est que vos yeux sont fermés.

— Ils le sont toujours, mon enfant.

— Toujours ? Et pourquoi ?

— Je suis aveugle, Gerty ; je ne vois rien.

— Vous ne pouvez pas me voir à présent ?

— Non, dit miss Graham.

— Oh ! que je suis contente ! s'écria Gerty avec un long soupir.

— Contente ! reprit miss Graham avec un profond sentiment de tristesse.

— Oh ! oui, je suis bien contente que vous ne puissiez pas me voir ; ça fait que vous m'aimerez peut-être.

— Je ne vous aimerais donc pas si je vous voyais ? demanda Emily en passant lentement la main sur la figure de l'enfant.

— Non, je suis trop laide. Quel bonheur que vous ne me voyiez pas !

— Mais pensez-y donc, Gerty, reprit Emily avec la même tristesse ; que diriez-vous si vous ne pouviez pas voir la lumière du jour, si vous ne pouviez rien voir au monde ?

— Est-ce que vous ne voyez pas le soleil, ni les étoiles, ni le ciel, ni l'église où nous sommes ? Est-ce que vous êtes dans la nuit ?

— Oui, dans la nuit, toujours, toujours ! »

Gerty fondit en larmes ; sa désolation fut contagieuse, et, pour la première fois depuis longtemps, Emily déplora sa cécité avec amertume.

Toutefois, elle se remit bientôt et essaya de calmer l'enfant. « Allons, lui dit-elle, ne pleurez pas ; j'y suis habituée, et cela ne m'empêche pas d'être heureuse. »

— Ah ! je ne serais pas heureuse d'être toujours dans la nuit ! dit Gerty. Je ne suis plus contente que vous soyez aveugle ; j'en suis au contraire bien fâchée. Je voudrais que vous puissiez tout voir, quand même vous ne pourriez plus m'aimer. Est-ce qu'on ne peut pas vous ouvrir les yeux ?

— Non, dit Emily. Ne parlons plus de cela ! Parlons de vous. Je voudrais bien savoir ce qui a pu vous faire croire que vous êtes si laide.

— C'est que tout le monde le dit, et personne n'aime les enfants laids.

— On les aime quand ils sont bons, répondit Emily.

— Mais je ne suis pas bonne non plus, répondit Gerty. Je suis très méchante.

— Vous pouvez devenir bonne, et tout le monde vous aimera.

— Croyez-vous?

— Oui, si vous le voulez.

— J'essayerai.

— Je l'espère, dit Emily, M. Flint compte beaucoup sur sa petite fille, et il faut qu'elle fasse tout ce qu'elle pourra pour lui être agréable. »

Elle se mit ensuite à interroger Gerty sur la manière dont elle avait passé les premières années de sa vie. Le récit des épreuves et des chagrins qu'avait subis l'enfant l'intéressa au point qu'elle ne s'aperçut ni de la fuite du temps, ni du départ de l'organiste.

Gerty était très communicative. La vue des étrangers l'intimidait toujours un peu d'abord; mais quelques bonnes paroles la gagnaient bientôt; et, dans cette circonstance, la voix harmonieuse, l'accent sympathique d'Emily, lui étaient allés droit au cœur. Ce qu'il y avait d'assez extraordinaire, c'est que, bien que sa vie se fût passée jusqu'alors parmi les pauvres, et, pour la plus grande partie, au sein de la plus basse classe du peuple, cependant elle n'avait rien de cette gaucherie ni de cet embarras assez naturels lorsqu'on se trouve pour la première fois en tête-à-tête avec une femme bien élevée. Au contraire, Gerty s'attacha à Emily avec autant d'affection et caressa son boa avec autant de liberté que si elle-même avait eu un berceau garni de zibeline. Elle alla jusqu'à prendre la main bien gantée d'Emily et à la serrer dans les siennes, ce qui était sa manière favorite d'exprimer sa gratitude et son admiration. Elle prit aussi une place très grande dans le cœur de miss Graham, qui reconnut immédiatement que cette pauvre petite avait été tout à fait négligée et qu'il fallait l'élever avec soin, de peur qu'une mauvaise direction ne détruisait sans retour les excellentes dispositions dont elle était douée. Elles étaient encore toutes les deux à causer, lorsque M. Arnold revint dans l'église : « Chère amie, dit-il à Emily, vous avez cru sans doute que je vous avais oubliée, car j'ai été retenu plus longtemps que je ne pensais.

— Avez-vous donc été longtemps? répondit Emily. Je ne m'en suis pas doutée; j'avais une compagne, comme vous voyez.

— Et d'où cette petite créature est-elle sortie? demanda d'un ton enjoué M. Arnold.

— Elle était à l'église avec M. Cooper. N'est-il pas revenu la chercher?

— Cooper? Non. Il est retourné tout droit chez lui après m'avoir quitté. Il avait probablement tout à fait oublié cette enfant. Qu'allons-nous en faire?

— Ne pouvons-nous pas la reconduire? Est-ce bien loin?

— C'est à deux ou trois rues d'ici, tout à fait hors de notre chemin. Ce sera trop loin pour vous.

— Non, non, cela ne me fatiguera point. Je suis tout à fait forte à présent, et je serais réellement par trop inquiète si je ne la savais rentrée sans accident. Je préfère me fatiguer un peu. »

Si, à cet instant, Emily avait pu voir l'air de reconnaissance qui se peignait sur la figure de Gerty, elle se serait sans doute considérée comme bien récompensée de sa peine.

Ils se dirigèrent donc tous les trois vers la demeure de Truman. Sur le pas de la porte, Emily embrassa l'enfant, et Gerty eut du bonheur pour toute sa nuit.

CHAPITRE X

TÉNÉBRES INTÉRIEURES

Comme on peut bien le supposer, la jeune aveugle n'oublia pas la petite Gerty. Jamais elle n'oubliait les souffrances ni les besoins des autres. Elle ne pouvait plus voir le monde extérieur, mais elle portait en elle un monde d'amour et de sympathie qui se manifestait, non seulement par le sentiment, mais encore par des actes. Elle aimait Dieu de tout son cœur, et son prochain comme elle-même. Ses propres infortunes étaient au-dessus de tout remède : elle les supportait sans murmurer ; mais les misères et les épreuves d'autrui étaient devenues l'objet de ses soins ; les soulager était son plus grand plaisir. Jeunes et vieux la comblaient de leurs bénédictions pour ses bienfaits passés. Souvent on venait solliciter d'elle quelques nouveaux secours, et aucun appel ne la trouvait sourde ; mais jamais elle n'avait été aussi touchée qu'elle venait de l'être par l'histoire de Gerty. Toujours disposée à prêter l'oreille au récit des chagrins et du malheur, elle savait qu'il y avait dans le monde bien des enfants nés au milieu de la pauvreté et des privations ; beaucoup sans doute étaient maltraités, abandonnés : les épreuves par lesquelles Gerty avait passé n'avaient donc rien de nouveau pour elle. Mais il y avait, dans cette enfant même, quelque chose qui intéressait Emily à un degré tout à fait inexplicable. Le son de sa voix, le feu, la passion qu'elle mettait dans ses récits, la manière pleine de confiance et d'affection dont elle s'était attachée à elle, cette pression de mains soudaine, et enfin la violente explosion de son chagrin quand elle avait compris l'étendue de l'infortune d'Emily, tous ces souvenirs se présentaient sans cesse à la mémoire de miss Graham, et avec une

telle vivacité que la nuit elle rêvait de cette enfant, et qu'elle y pensait toute la journée. Elle ne s'expliquait pas l'intérêt qu'elle éprouvait pour cette petite étrangère; mais le penchant qui la poussait à la voir et à la connaître davantage était irrésistible; si bien qu'elle envoya chercher True et qu'elle lui parla longuement de l'enfant.

M. Flint fut fort aise d'apprendre de miss Graham la rencontre qu'elle avait faite à l'église, et l'intérêt que la petite fille avait inspiré à une personne pour laquelle il n'avait que des sentiments de respect et d'admiration. Gerty lui avait bien raconté qu'elle avait vu miss Graham; elle lui avait parlé dans les termes de la plus vive reconnaissance de cette chère dame qui avait eu tant de bontés pour elle, et qui l'avait ramenée lorsque M. Cooper l'avait oubliée; mais le bon vieillard était fort loin de se douter que l'effet produit par Gerty sur Emily eût été du même genre.

Emily lui demanda s'il n'avait pas l'intention de l'envoyer à l'école.

« Ma foi, je ne sais pas, dit-il; c'est une drôle de petite créature, peu habituée à vivre avec les autres enfants. De plus, il me devient difficile de m'en passer; j'aime à la voir lutiner autour de moi. »

Emily répondit qu'il était temps qu'elle apprît à lire et à écrire, et qu'elle s'habituerait plus aisément à vivre avec les autres enfants, si elle était envoyée plus tôt parmi eux.

« C'est bien vrai, miss Emily, c'est bien vrai, disait M. Flint. Je suis sûr que vous avez raison, et, si vous croyez qu'il vaut mieux qu'elle y aille, je lui en parlerai et je verrai ce qu'elle en dira.

— Faites-le, dit Emily. Je crois qu'elle s'y plairait, et aussi qu'elle y ferait de grands progrès. Quant à ses vêtements, si elle a besoin de quelque chose, je...

— Oh! non, non, miss Emily, il n'y a pas de nécessité: grâce à vos bontés, Gerty est très bien nippée maintenant.

— Bien. Mais si elle a besoin de quelque chose, venez me trouver. Vous savez que nous l'avons adoptée tous les deux, et j'ai résolu de faire pour elle tout ce que je pourrai. Ainsi n'hésitez jamais à vous adresser à moi: ce sera toujours un plaisir pour moi d'être utile à l'un de vous. Mon père s'est toujours considéré comme votre débiteur, monsieur Flint, pour les bons services qui ont fini par vous coûter si cher.

— Oh! miss Emily, répondit True, M. Graham est l'homme qui a eu le plus de bontés pour moi. Et quant à cet accident qui m'est arrivé quand j'étais à son service, ce n'a pas été de sa faute; c'est ma maladresse qui est cause de tout le mal.

Je sais bien que vous le dites; mais nous en avons eu bien du regret, et il ne faut pas oublier que j'aurais beaucoup de plaisir à faire quelque chose pour Gerty. Je voudrais bien

aussi qu'elle vint un jour me voir, si cela lui convenait et si vous le permettiez.

— Oh! ça, bien certainement, dit True, et je vous remercie : elle sera très contente de venir. »

Quelques jours après, Gerty sortit avec True pour voir miss Graham; mais la femme de charge leur dit qu'elle était malade et ne recevait point. Aussi se retirèrent-ils fort désappointés.

En effet, Emily, le jour qu'elle était restée si longtemps assise à l'église, avait gagné un gros rhume dont elle souffrait beaucoup; mais, bien que gardant la chambre, elle aurait eu du plaisir à les voir, et fut contrariée de ce que mistress Ellis les avait éconduits si sèchement.

Le samedi soir, en présence de Willie, True aborda la question d'envoyer Gerty à l'école. Ce projet parut déplaire beaucoup à la petite; mais il fut approuvé par Willie, et, dès que Gerty sut que miss Graham le désirait aussi, elle se décida, bien qu'avec un reste de répugnance, à commencer la semaine suivante, pour voir comment elle s'y plairait. En conséquence, le surlendemain, qui était un lundi, Gerty se rendit avec True à une école primaire; elle y fut admise, et son éducation commença. Le samedi suivant, Willie, en arrivant à la maison, se précipita dans la chambre de True, tant il était curieux de savoir comment Gerty se plaisait à l'école. Il la trouva assise à table et tenant entre ses mains un abécédaire. Lorsqu'il entra, Gerty lui cria : « Willie! Willie! viens m'entendre lire! »

Ses connaissances se bornaient à l'alphabet et à quelques syllabes qu'elle commençait à épeler; mais Willie, trouvant qu'elle avait fait de véritables progrès, lui donna les louanges que méritait son zèle. Il apprit avec surprise que Gerty allait volontiers à l'école, que sa maîtresse et ses camarades lui plaisaient et qu'elle s'amusait bien pendant les récréations. Il s'était attendu à tout le contraire : il avait pensé que, suivant toute probabilité, il y aurait, au sujet de l'école, de la maîtresse et des camarades, quelques-uns de ces accès de violence auxquels Gerty était sujette. Mais, jusqu'à présent, tout semblait se passer à merveille, et Gerty n'avait jamais paru aussi gaie et aussi heureuse que ce soir-là. Willie promit qu'il l'aiderait dans ses études, et les projets littéraires des deux enfants atteignirent bientôt une telle élévation, qu'on eût, à les entendre, pris l'un pour un poète lauréat, et l'autre pour un philosophe.

Pendant deux ou trois semaines encore, tout continua de bien aller : Gerty se rendait régulièrement à l'école et y faisait de rapides progrès. Chaque samedi, Willie la faisait épeler et lire, l'aidait et l'encourageait. Rien pourtant ne pouvait lui ôter de l'idée que déjà, dans une ou deux occasions, Gerty avait été sur le point d'avoir une dispute avec des camarades plus âgées, contre lesquelles elle commençait à montrer des symptômes d'aversion. Il ne se trompait pas, et bientôt la difficulté, quelle qu'en fût l'origine, ne tarda pas à éclater.

Un jour que les enfants étaient réunis dans la cour pendant la récréation, Gerty aperçut True qui, vêtu de son habit de travail, passait dans la rue avec son échelle et sa provision d'huile. Toute joyeuse, elle bondit, courut après lui et le rattrapa. Elle revint au bout de quelques minutes, ravie de cette rencontre inattendue et tout excitée par sa course. Une troupe de petites filles plus âgées qu'elle, et dont Gerty avait eu déjà occasion de se plaindre, l'avaient observée, et, quand elle rentra, l'une d'elles l'appela et lui dit :

« Quel est cet homme ? »

— C'est mon oncle True, dit Gerty.

— Votre quoi ?

— Mon oncle, M. Flint, chez qui je demeure.

— C'est donc à lui que vous êtes ? dit la petite fille d'un ton insolent. Ha ! ha ! ha !

— De quoi riez-vous ? dit Gerty en colère.

— Oh ! demeurer chez un pareil homme !... vieux enfumé, va ! »

Le sarcasme fut relevé. Les rires et l'épithète de vieux enfumé circulèrent dans le coin de la cour où se trouvait Gerty.

Elle devint furieuse. Ses yeux étincelèrent ; elle ferma les poings, et, sans hésiter, se mit à attaquer toute la troupe. Mais ses ennemies étaient trop nombreuses, et, aveuglée par la colère, elle fut chassée de la cour. Elle partit tout d'un trait et courut au logis en criant de toutes ses forces.

En passant sur le trottoir, elle heurta brusquement une femme grande et raide, qui marchait lentement dans la même direction, tenant à son bras une autre personne beaucoup plus petite.

« La petite horreur ! » s'écria la grande femme en saisissant Gerty par l'épaule. Cela ne servit qu'à augmenter la fureur de Gerty. Sa course en fut d'autant plus vive, et, quelques minutes après, elle arrivait chez elle et se blottissait derrière le lit dans un coin de la chambre de True, la face contre le mur et couverte de ses deux mains, suivant son habitude en pareille occasion. Là, elle put crier de toutes ses forces, car mistress Sullivan était sortie, et il n'y avait personne à la maison pour l'entendre ; aussi profita-t-elle largement de la circonstance.

Toutefois il n'y avait pas longtemps qu'elle se livrait à son désespoir, lorsque la porte de la cour se ferma avec bruit et qu'on entendit des pas venir du côté de la chambre de M. Flint. L'attention de Gerty fut éveillée, car elle reconnut que des étrangers s'approchaient. A force de volonté, après un ou deux sanglots convulsifs, elle réussit à se rendre maîtresse d'elle-même et à se tenir tranquille. On frappa à la porte. Elle ne répondit pas et se tint dans sa cachette ; mais on leva le loquet et on entra.

« Il paraît qu'il n'y a personne, dit une voix de femme.

— J'en suis bien fâchée, » reprit une autre voix pleine de douceur.

Gerty reconnut tout de suite la voix de miss Graham.

« Je savais bien que vous feriez mieux de ne pas venir, répondit mistress Ellis, cette même dame que Gerty venait d'effrayer dans la rue.

— Je ne regrette pas d'être venue, dit Emily, et vous pouvez me laisser ici pendant que vous irez chez votre sœur. Il est fort probable que M. Flint ou la petite fille rentrera bientôt.

— Il n'est guère convenable, miss Emily, qu'on vous mène ainsi partout et qu'on vous laisse comme un paquet jusqu'à ce qu'on vous réclame. Vous avez attrapé, l'autre jour, en attendant le ministre à l'église, un rhume affreux dont vous êtes à peine rétablie; et M. Graham finira par se fâcher.

— Non, non, mistress Ellis. Il fait très bon ici, tandis que l'église était probablement humide. Mettez-moi dans le fauteuil de M. Flint, et je m'y trouverai fort bien.

— Soit; mais, en tout cas, dit mistress Ellis, je vais faire un bon feu dans la cheminée avant de vous quitter. »

Tout en parlant, l'énergique gouvernante saisissait le tisonnier, remuait le charbon, et ne ménageait guère le petit bois de M. Flint. Elle ne s'éloigna qu'après avoir entendu le ronflement de la flamme. Alors elle mit de côté le manteau et le boa d'Emily, et s'en alla du même pas ferme et régulier qu'en venant. Aussitôt que le bruit de la porte eut fait connaître à Gerty que mistress Ellis était réellement partie, elle cessa les efforts qu'elle faisait pour se retenir, et, soupirant profondément, elle s'écria : « Mon Dieu ! mon Dieu ! »

— Quoi, Gerty ! dit Emily, est-ce vous ?

— Oui, sanglota Gerty.

— Venez donc ici. »

L'enfant n'attendit pas une seconde invitation. Elle se leva, courut se jeter à terre auprès d'Emily, cacha sa tête dans la robe de la jeune aveugle, et se remit à pleurer tout haut en tremblant d'émotion.

« Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc ? » demanda Emily.

Mais Gerty ne pouvait pas répondre. Emily ne tarda pas à s'en apercevoir et attendit que la petite fille fût calmée. Elle prit Gerty sur ses genoux, lui fit appuyer la tête sur son épaule, essuya les larmes qui s'échappaient de ses yeux et lui demanda si elle allait à l'école.

« J'y ai été, répondit Gerty, levant tout à coup la tête; mais je n'irai plus.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que, dit Gerty, dont toute la colère se réveillait, je hais toutes ces petites filles; oui, je les déteste !

— Gerty, reprit Emily, ne parlez jamais ainsi; il ne faut haïr personne.

— Et pourquoi?

— Parce que c'est mal.

— Non, ce n'est pas mal; et je les déteste! et je hais Nan Grant, et je la haïrai toujours! Est-ce que vous ne haïssez personne, vous?

— Non, personne!

— Quelqu'un a-t-il jamais noyé votre chat? Quelqu'un a-t-il jamais appelé votre père vieux enfumé? Si on l'avait fait, vous haïriez ces gens-là tout comme moi.

— Gerty, dit Emily d'un ton solennel, ne m'avez-vous pas dit l'autre jour que vous ne valiez pas grand'chose, mais que vous vouliez être bonne et que vous essayeriez de le devenir?

— Oui, répondit Gerty.

— Eh bien! si vous voulez qu'on vous pardonne à vous-même, il faut pardonner aux autres. »

Gerty resta silencieuse.

« Ne souhaitez-vous pas que Dieu vous pardonne et vous aime?

— Dieu qui est au ciel et qui a fait les étoiles? demanda Gerty.

— Oui.

— M'aimera-t-il et me laissera-t-il un jour entrer au ciel?

— Oui, si vous essayez d'être bonne et d'aimer tout le monde.

— Miss Emily, dit Gerty, après avoir réfléchi quelques instants, cela m'est impossible, ainsi je dois y renoncer. »

A ce moment, une larme tomba sur le front de Gerty. Elle regarda Emily avec inquiétude et lui dit :

« Miss Emily, est-ce que vous irez au ciel? »

— J'essaie d'en être digne.

— Je voudrais bien aller avec vous, » dit Gerty qui devint pensive.

Emily ne parlait plus; elle laissait l'enfant à ses propres pensées.

« Miss Emily, dit enfin Gerty de sa voix la plus basse, je veux essayer, mais je ne crois pas que j'y parvienne. »

— Que Dieu vous bénisse et vous aide, mon enfant! » dit Emily en posant sa main sur la tête de Gerty.

Peu à peu elle s'aperçut, à la respiration de l'enfant, que, brisée par la fièvre et les violentes émotions qu'elle venait d'éprouver, elle était tombée dans un profond sommeil. Quand mistress Ellis revint, miss Graham lui montra l'enfant endormie sur ses genoux et la pria de la mettre sur le lit. Elle obéit, tout étonnée, et se tournant vers Emily : « Sur ma parole, miss Graham, c'est cette petite vilaine brailleuse qui a failli causer notre mort aujourd'hui. » Emily sourit à l'idée d'un enfant de huit ans renversant une femme de la taille de mistress Ellis, mais toutefois sans répondre.

Pourquoi Emily pleura-t-elle si longtemps en se rappelant la

scène du matin ? Pourquoi mit-elle tant de ferveur à prier Dieu de lui envoyer son assistance céleste, et le supplia-t-elle avec tant d'instance d'accorder sa bénédiction à cette jeune enfant ? Parce qu'elle avait senti, dans ses longues années de ténèbres et d'isolement, dans ses heures de lutte terrible avec elle-même, dans ses accès de désespoir, combien un caractère semblable à celui que Gerty avait montré ce jour-là pouvait, en un seul instant, flétrir une existence entière et ensevelir à jamais toute espérance de bonheur en ce monde. Elle pria donc Dieu cette nuit-là pour qu'il lui donnât la force de dissiper les ténèbres qui enveloppaient l'âme de Gerty.

CHAPITRE XI

UN ANGE DE PAIX SUR LA TERRE

Le dimanche suivant trouva Gerty assise sur un tabouret, devant un bon petit feu de bois, dans la chambre même d'Emily. Ses grands yeux étaient fixés sur la figure de miss Graham, qui paraissait exercer sur cette enfant une véritable fascination. Avant elle, bien des personnes plus âgées avaient subi le charme inexprimable de cette physionomie, dont on ne s'expliquait pas la puissance : car Emily n'avait jamais été belle, même alors que sa figure était illuminée par de beaux yeux d'un brun clair. Ce n'était pas qu'on fût subjugué en la voyant par cet entraînement qu'elle exerçait : sa voix et ses manières avaient trop de douceur et de modestie pour frapper tout d'abord et saisir l'imagination. La sympathie qu'on éprouvait pour elle ne se devait pas davantage à la compassion que pouvait inspirer sa cécité : il n'y avait rien de pénible à voir ses paupières fermées, ombragées de longs cils, et souvent il arrivait à ceux qui entouraient Emily de causer avec elle de choses qu'il fallait voir, ou bien d'attirer son attention tantôt sur un objet, tantôt sur un autre, comme s'ils avaient oublié sa triste infirmité. Emily ne paraissait jamais choquée de leur absence de mémoire, montrait toujours un intérêt suffisant à toutes ces conversations dont les objets étaient invisibles pour elle, et parlait avec enjouement de tout ce qui plaisait aux personnes qui l'entouraient. Les uns disaient qu'elle avait la plus charmante bouche du monde et qu'ils aimaient à en voir l'expression toujours mobile ; d'autres prétendaient que le principal attrait de sa figure consistait en une petite fossette qu'elle avait à la joue droite ; les

jeunes filles qui aspiraient elles-mêmes à devenir charmantes affirmaient que, si elles pouvaient faire onduler leurs cheveux comme ceux d'Emily, elles les natteraient tous les soirs : cette coiffure allait si bien ! Mais les quelques élus que leur intelligence mettait à même de comprendre et d'apprécier le caractère de miss Graham, le très petit nombre d'amis choisis qui avaient connu ses épreuves et avaient été témoins de ses triomphes, ceux-là, s'ils avaient entrepris d'expliquer où elle puisait ce pouvoir qui gravait ses traits et sa voix dans la mémoire des jeunes gens et des vieillards et lui gagnait le cœur et l'admiration de tout le monde, auraient dit, comme le fit Gerty ce même dimanche, lorsque assise devant le feu elle contemplait si attentivement la jeune aveugle : « Miss Emily, je suis sûre que vous avez été avec Dieu. »

Bien qu'abandonnée à elle-même pendant ses premières années, Gerty avait senti la supériorité de miss Graham sur toutes les personnes qu'elle avait connues jusqu'alors ; elle se figurait qu'elle était d'un ordre supérieur à l'humanité, avait une foi entière en toutes ses paroles, et se laissait guider et diriger par elle. Assise aux pieds de sa protectrice, elle écoutait cette douce voix qui lui apprenait la différence qu'il y a entre le bien et le mal. Emily, quoiqu'elle ne pût voir la petite figure pensive qui la considérait, comprenait, à la tranquillité parfaite de l'enfant, et par la pression de la petite main qui avait cherché la sienne, que ses paroles captivaient l'attention de sa protégée et porteraient leur fruit.

Gerty n'était pas retournée à l'école depuis le jour de sa bataille avec les grandes. Toutes les exhortations de True avaient échoué. Gerty ne voulait plus y aller ; mais Emily comprenait bien mieux que True le caractère de l'enfant. Les raisons qu'elle fit valoir près d'elle furent beaucoup plus fortes que celles que True avaient su employer, et elle réussit où il avait échoué. Gerty trouvait que son vieux protecteur avait été insulté ; c'était là le motif principal de son indignation. Emily lui présenta la chose sous un jour différent, et finit par convaincre Gerty que, si elle aimait l'oncle True, elle le prouverait mieux en se rendant à ses désirs qu'en persistant dans sa colère : si bien qu'elle obtint enfin que Gerty promit de se rendre à l'école le lendemain matin. Elle lui donna des conseils sur la manière dont elle devait se comporter envers celles de ses camarades qu'elle détestait si fort, et quelques simples avis relatifs à sa conduite du lendemain ; elle lui dit que M. Flint consentirait peut-être à aller avec elle pour excuser son absence auprès de sa matresse, et que, dans ce cas, elle n'aurait plus d'ennuis à l'avenir.

Le lendemain matin, True, enchanté de ce que Gerty avait enfin surmonté sa répugnance pour l'école, l'y conduisit en effet, demanda la maitresse à la porte, lui expliqua, dans son langage inculte, mais vrai, ce qui s'était passé, et lui recommanda particulièrement la petite fille.

Miss Browne avait du bon sens et du cœur. Elle vit les choses à leur vrai point de vue, parla aux jeunes filles dont la mauvaise conduite avait excité la colère de Gerty, les fit rougir de ce qu'elles avaient fait, et obtint d'elles la promesse de ne plus chagriner leur petite compagne; et comme, peu après, Gerty se lia avec une ou deux enfants de son âge qui étaient bien tranquilles et avec lesquelles elle joua durant les récréations, elle n'eut plus par la suite d'autre difficulté.

L'hiver se passa; le printemps revint, et le soleil avec lui. Gerty put alors s'asseoir aux fenêtres ouvertes ou sur le pas de la porte, quand les oiseaux chantaient le matin sur les branches d'un vieil acacia planté dans l'étroite cour de la maison; et lorsque, vers le soir, le soleil éclairait de ses brillants rayons la chambre de True, elle y voyait assez pour lire presque jusqu'au moment de se coucher. Elle avait été à l'école régulièrement tout l'hiver, et avait fait des progrès aussi rapides que la plupart des enfants intelligents auxquels l'occasion de s'instruire ne se présente que dans l'âge où l'esprit est le plus capable d'apprendre. Elle se portait bien; ses vêtements étaient propres et agréables, car Emily pourvoyait amplement à sa garde-robe, dont mistress Sullivan prenait soin. Elle était devenue joyeuse et courait dans la maison avec tant de gaieté et de légèreté, que True disait que son petit oiseau ne posait plus son talon sur la terre.

Gerty eût été sa propre fille, que le brave homme ne l'eût pas aimée davantage. Il s'asseyait à côté d'elle sur le banc, qu'il avait transporté dans la cour depuis qu'il faisait beau; il l'écoutait avec une patiente attention lui lire tout haut une foule d'histoires de petites filles qui ne mentaient jamais, ou de petits garçons qui obéissaient toujours à leurs parents, ou, plus souvent encore, d'enfants qui savaient vaincre leur caractère; et vraiment, à les voir ainsi occupés, on ne pouvait s'empêcher de penser qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. L'intérêt que le vieillard prenait à ces livres, prêtés par Emily, lus et relus par Gerty, était aussi vif et aussi soutenu que s'il avait été lui-même un enfant. Assis les coudes sur les genoux, il écoutait ces naïves histoires, riant avec Gerty, compatissant comme elle aux chagrins de ses petites héroïnes, et se réjouissant avec elle du triomphe final de la vérité, de l'obéissance et de la patience.

Emily savait l'impression profonde que de pareilles lectures font souvent sur l'esprit des enfants, et elle choisissait avec le plus grand soin les livres qu'elle donnait à Gerty. Celle-ci avait alors une vie aussi tranquille et aussi heureuse qu'elle avait été naguère tourmentée et misérable; six mois auparavant, elle était seule au monde, sans protection, sans amitié. Maintenant elle avait des amis nombreux et savait ce que c'était que d'être aimée, soignée, caressée. Elle était heureuse toute la semaine; mais le samedi et le dimanche étaient des jours de fête

pour elle comme pour mistress Sullivan : car le samedi ramenait Willie, qui lui faisait réciter ses leçons, la promenait, riait et jouait avec elle. Il avait tant de choses à lui dire, il était si plein d'activité, si prêt à entrer dans tous ses projets et à l'amuser de son mieux, que, dès le lundi matin, elle commençait à compter les jours jusqu'au samedi suivant. Alors, si quelque chose allait mal ou se dérangeait, si le vieux coucou qui marquait l'heure s'arrêtait, si ses jouets étaient brisés, si ses leçons l'ennuyaient ou si elle avait quelque chagrin, Willie savait remédier à tout et la tirer de toutes ses difficultés. Aussi la mère de Willie n'attendait-elle pas son fils avec plus d'impatience que Gerty.

Elle passait toujours l'après-midi du dimanche dans la chambre d'Emily, écoutant sa douce voix et s'imprégnant presque à son insu d'une partie de sa bonté. Miss Graham ne faisait pas de sermons et ne fatiguait pas l'enfant par des exhortations et des préceptes arides. Jamais Gerty ne se douta qu'elle allait là pour apprendre quelque chose : pourtant la jeune aveugle fit luire peu à peu la lumière dans l'âme de l'enfant ; elle implanta naturellement dans son cœur la morale divine et les vérités, sources de vertus, et tout cela sans que Gerty s'en aperçût. Mais longtemps après, quand la bonté se fut fortifiée en elle, quand la faible résistance qu'elle opposa d'abord au mal et ses premiers efforts pour garder ses résolutions enfantines furent devenus, en se développant, des principes inébranlables, elle sentit, en regardant dans le passé, que c'était pendant ces dimanches bénis qu'elle avait reçu dans son cœur, assise aux pieds d'Emily, les premiers rayons de cette immortelle lumière qui jamais ne s'éteindrait plus.

Ainsi se trouva exaucée sa muette prière. Dieu avait choisi un de ses anges sur la terre pour conduire son enfant à la paix éternelle ; un ange dont les yeux fermés ne pouvaient voir les chemins de ce monde, mais à qui la voie du ciel était depuis longtemps familière. Qui pouvait mieux guider la petite Gerty que celle qui avait si patiemment appris la route ? Qui pouvait mieux dissiper les ténèbres de cette jeune âme que celle à qui Dieu avait prêté un flambeau divin pour éclairer les ténèbres de sa vie ?

Vers cette époque, Gerty fut bien chagrine d'apprendre que les Graham étaient sur le point d'aller passer leur été à la campagne. M. Graham possédait une résidence agréable, située à six milles à peu près de Boston, et il ne manquait jamais de s'y rendre aussitôt que venait le temps des plantations. Il s'adonnait tout entier aux affaires pendant l'hiver ; mais, depuis quelques années, il négligeait fort sa maison de commerce durant l'été : dans cette saison, les livres de compte et la correspondance étaient remplacés par les travaux et les plaisirs du jardinage. Emily promit pourtant à Gerty de l'envoyer chercher un jour qu'il ferait beau pour passer quelques heures avec elle.

Cette visite, Gerty s'en réjouit trois mois d'avance; et, trois mois après, elle y pensait encore. Les jours étant plus longs, Willie pouvait souvent quitter la boutique et venir passer, le soir, un ou deux heures à la maison. Ce fut une compensation à l'absence d'Emily, d'autant plus que Willie savait toujours distraire et consoler Gerty.

CHAPITRE XII

PROGRÈS DANS LES SCIENCES

Un beau soir, vers la fin d'avril, Gerty, qui était allée voir miss Graham et prendre congé d'elle avant son départ pour la campagne, se tenait dans le fond de la cour et pleurait amèrement. Elle avait à la main un nouveau livre et une nouvelle ardoise qu'Emily lui avait donnés en partant; mais elle n'avait pas encore ôté l'enveloppe du livre, et l'ardoise était baignée de larmes. Cette séparation, le premier de tous les adieux qui remplissent la vie, l'affectait au point qu'elle n'entendait ni ne voyait ce qui se passait autour d'elle. Elle ne s'aperçut de l'arrivée de Willie qu'en sentant une main se poser sur ses épaules. Elle se retourna et se trouva dans les bras de son ami, face à face avec son joyeux sourire.

« Eh bien! Gerty, dit Willie, est-ce ainsi qu'on me reçoit quand je viens, une fois dans la semaine, passer la soirée avec vous? Maman et grand-papa sont sortis, et je te trouve pleurant au point que je ne puis voir ta figure à travers toutes tes larmes. Allons, allons! cesse de pleurer, je t'en prie; tu ne sais pas combien tu es affreuse ainsi!

— Willie, dit-elle en sanglotant, sais-tu que miss Emily est partie?

— Partie! pour aller où?

— Bien loin! à six milles d'ici, pour tout l'été! »

Willie se mit à rire. « Six milles! c'est terriblement loin, en effet.

— Mais je ne pourrai plus la voir!

— Tu la verras l'hiver prochain.

— Oh! mais c'est si long!

— Et pourquoi l'aimes-tu tant que cela? demanda Willie.

— Parce qu'elle m'aime beaucoup; elle ne peut pas me voir, mais elle m'aime mieux que qui que ce soit, excepté l'oncle True.

— Ce n'est pas vrai; elle ne t'aime pas moitié autant que moi. C'est impossible. Elle qui est aveugle et qui ne t'a jamais vue, ne peut pas t'aimer autant que moi qui te vois tous les jours, et qui t'aime plus que tout le monde, excepté ma mère.

— Est-ce bien vrai, Willie?

— Oui, c'est vrai. Quand je viens ici, je me dis toujours : « Je vais voir Gerty; » et à tout ce qui m'arrive dans la semaine, je me répète : « Je le conterai à Gerty. »

— Je ne croyais pas que tu m'aimais.

— Et pourquoi pas?

— Parce que tu es si beau, et que je ne suis pas jolie du tout. J'ai entendu, l'autre jour, Ellen Chase dire à Lucrèce Davis qu'elle trouvait Gerty Flint la plus laide de toute la classe.

— Bah! dit Willie; je parie qu'elle est affreuse, et je la trouverais abominable, ainsi que toute autre jeune fille qui parlerait ainsi.

— Oh! Willie, s'écria vivement Gerty, ce qu'elle disait est bien vrai pourtant.

— Non, ce n'est pas vrai, répondit Willie. Sans doute, tu n'as pas les longues boucles de cheveux, la figure ronde et les yeux bleus d'Isabelle Clinton, et personne ne s'aviserait de te citer comme une beauté; mais lorsque tu as bien couru et que tes joues sont toutes roses, que tes grands yeux noirs brillent et que tu ris de si bon cœur, je trouve alors que tu es la plus charmante petite fille que j'aie vue de ma vie, et je me moque pas mal de ce que disent tous les autres, pourvu que tu me plaises. Quand tu pleures ou que quelque chose te tourmente, j'ai autant et même plus de chagrin que s'il s'agissait de moi. Hier, Georges Bray a frappé sa petite sœur parce qu'elle avait déchiré son cerf-volant : j'avoue que j'aurais voulu le lui rendre; mais toi, Gerty, je ne te frapperais pas, quand même tu casserais tous mes joujoux. »

Il n'était pas rare que Willie fit à Gerty de pareilles protestations d'amitié, et Gerty y répondait toujours par des déclarations semblables. Ce n'étaient pas de vaines démonstrations : les deux enfants s'aimaient tendrement. Leurs caractères n'étaient pas les mêmes : Willie était appliqué, persévérant et patient, d'un tempérament calme et d'une humeur égale; Gerty, au contraire, irritable, impétueuse, s'emportait souvent; un rien la mettait en colère; elle avait l'humeur très mobile et était susceptible au plus haut degré. Willie avait l'habitude d'être aimé, il s'attendait à l'être et plaisait à tout le monde; Gerty avait été longtemps privée d'affection, n'en cherchait point et n'en inspirait réellement pas, si ce n'est en quelques circonstances favorables et à ceux qui la connaissaient bien. Pourtant il était impossible de douter qu'ils ne s'aimassent l'un l'autre; et si, au printemps, le lien qui les unissait était déjà si fort, à l'automne il le fut davantage : car, pendant l'absence de

miss Graham, Willie remplaça la jeune aveugle; et quoique Gerty n'oubliât pas sa protectrice, elle passa un été fort heureux et continua à faire tant de progrès dans ses études, qu'en octobre, au retour d'Emily, celle-ci eut peine à comprendre comment Gerty avait fait tant de chemin en si peu de temps. L'affection de miss Graham pour sa petite protégée, loin d'avoir diminué, semblait s'être accrue avec le temps et l'absence, et les visites de Gerty à Emily devinrent plus fréquentes que jamais. L'avantage qui en résulta ne fut pas tout entier pour Gerty. L'hiver précédent, Emily avait pris l'habitude de la faire lire de temps en temps, afin de juger de ses progrès; à son retour, elle découvrit que la petite fille avait atteint un degré de perfection rare même chez les grandes personnes. Elle lisait avec intelligence; son accent et ses intonations étaient si justes qu'Emily trouva un grand plaisir à l'entendre.

Autant pour sa propre satisfaction que pour être utile à l'enfant, Emily demanda que Gerty vint chaque jour lui faire la lecture pendant une heure. Gerty s'estima trop heureuse d'obliger sa chère miss, qui, en faisant sa proposition, l'avait présentée comme une faveur personnelle qu'elle recevrait de l'enfant. Il fut convenu que True, en partant pour sa tournée du soir, conduirait Gerty chez M. Graham et la reprendrait à son retour. Grâce à cet arrangement, Gerty arrivait chez Emily à l'heure convenue. Ceux-là seulement qui l'ont essayé, peuvent savoir quel nombre de volumes on peut lire en six mois, lorsqu'on y consacre régulièrement une heure par jour. Dans le choix de ses livres, Emily ne se borna pas à ceux qui étaient à la portée d'un enfant : elle jugea avec raison qu'une jeune fille d'une intelligence aussi vive que celle dont Gerty était douée ne souffrirait pas de se trouver parfois en présence de sujets un peu élevés pour elle, mais qu'au contraire l'effort même qu'elle ferait pour les comprendre développerait ses facultés et augmenterait son désir de savoir. Ainsi, biographies, livres de voyages, histoire, furent donnés à lire à Gerty à un âge où les enfants ne cherchent ordinairement que des contes ou des images. Elle semblait même préférer les lectures sérieuses à toutes les autres. Emily l'encourageait en lui expliquant avec bonté ce qu'elle ne comprenait pas. Aussi amassa-t-elle dans sa petite tête bien des faits importants, bien des connaissances utiles. A cet âge, la mémoire est forte et retient aisément; les impressions faites alors sur l'esprit laissent ordinairement des traces plus profondes et plus vives que ce qu'on apprend plus tard, quand les pensées sont plus agitées et plus divisées.

Sa lecture favorite était un petit traité d'astronomie qui l'embarrassait plus que tout le reste, mais qui lui plaisait dans la même proportion. Elle ne comprenait pas tout dans ce livre, où certains passages lui semblaient mystérieux; mais c'était un beau mystère qu'elle se proposait d'explorer à fond par la suite. Après tout, cette ambition de savoir plus et de mieux

comprendre était encore le profit le plus clair qu'elle pût tirer de l'emploi de son temps. Éveillez le zèle et l'imagination d'un enfant, donnez-lui le goût de la lecture, et vous gagnerez plus que par des années d'un labour fatigant, où le cœur ne travaille pas d'accord avec la tête.

Depuis son entrée à l'école jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de douze ans, Gerty suivit assidûment les cours publics. Elle avançait rapidement ; mais elle dut au moins une aussi grande partie de son éducation à ses causeries avec miss Graham et à ses entretiens avec Willie. Ainsi que nous l'avons dit, Willie aimait beaucoup l'étude, et la conformité de goûts qu'il trouvait à cet égard dans Gerty lui faisait grand plaisir. C'était un avantage pour tous deux : car chacun d'eux était encouragé par les sympathies et la coopération de l'autre. Après un ou deux ans de liaison, Willie n'était déjà plus un enfant, car il arrivait à sa quinzième année et prenait chaque jour davantage l'air d'un homme ; mais l'ardeur que Gerty montrait pour s'instruire n'en eut que plus d'influence sur lui : car, lorsque la petite fille de dix ans restait avec ses livres même après neuf heures passées, le jeune homme de quinze ans ne pouvait pas se frotter les yeux et se plaindre de la fatigue. Ce fut vers cette époque qu'ils se mirent à apprendre le français ensemble.

L'ancien professeur de Willie continuait de porter un vif intérêt à l'enfant qui avait été longtemps son meilleur élève, et qui eût certainement remporté les premiers prix de sa classe, si un devoir plus noble ne l'avait appelé à des travaux inférieurs avant la distribution solennelle. Toutes les fois qu'il le rencontrait dans la rue ou ailleurs, il s'informait de ce qu'il faisait et lui demandait s'il continuait ses études. Trouvant que Willie avait beaucoup d'heures de loisir, il l'engagea sérieusement à apprendre le français. C'était une langue qui ne pouvait manquer de lui être utile, quel que fût le genre d'occupations qu'il adoptât. Et il offrit de lui prêter tous les livres nécessaires à un commençant.

Willie profita de l'avis et des offres de son professeur, et se mit avec ardeur à l'étude. Lorsqu'il passait la soirée à la maison, il courait aussitôt chez True, autant pour être plus tranquille (car True était fort paisible et respectait trop la science pour troubler nos étudiants par ses questions) que pour être avec Gerty, ordinairement occupée de ses livres dans la soirée. Comme on peut le supposer, Gerty conçut un vif désir d'apprendre aussi le français. Willie voulut bien la laisser essayer, mais il ne croyait pas qu'elle persévérât longtemps. Toutefois, à sa grande surprise, elle déploya non seulement une admirable persistance, mais encore de grandes dispositions pour les langues ; et, comme Emily lui procura les livres dont se servait Willie, elle marcha de pair avec lui, et traduisit souvent plus dans une semaine qu'il ne faisait lui-même.

Le samedi soir, où ils avaient toujours beaucoup de temps

pour étudier, True s'asseyait sur son vieux banc, au coin du feu, contemplant Willie et Gerty, l'un à côté de l'autre, et, les yeux baissés sur une page qui lui semblait une énigme indéchiffrable, Gerty cherchait toujours les mots; elle excellait à ce travail : ses yeux brillants plongeaient comme par magie jusqu'au fond du dictionnaire, et trouvaient du premier coup le mot propre, tandis que Willie était chargé de faire le sens.

Dans des circonstances aussi favorables, avec les conseils et la direction d'Emily, avec l'aide et l'encouragement de Willie, il était bien naturel que l'intelligence de Gerty se développât et se fortifiât rapidement. Mais dans quel état se trouve son petit cœur, qui, tout à la fois ardent et affectueux, impétueux, susceptible et irritable, tantôt palpite d'amour et de reconnaissance, et tantôt brûle du feu dévorant qu'est toujours prêt à allumer le sentiment d'un tort ou la conscience d'une injustice envers elle ou envers ses amis? Ces deux années d'une heureuse enfance lui ont-elles appris à se gouverner? Est-elle parvenue à distinguer nettement le bien du mal, le vrai du faux? En un mot, Emily a-t-elle été fidèle à la tâche qu'elle s'était imposée, à sa noble résolution d'adoucir le cœur et d'éclairer l'âme de la petite ignorante? Gerty a-t-elle appris la religion? A-t-elle trouvé Dieu et commencé à suivre patiemment ce sentier qu'éclaire une sainte lumière et qui conduit au repos?

Elle a commencé, et, malgré quelques défaillances, quelques écarts çà et là, quelques impatiences causées par l'étroitesse du chemin et quelques retours de son ancienne irritabilité, comme elle n'est encore qu'une enfant, on peut fonder bon espoir sur la sincérité de ses bonnes intentions et sur la profondeur de son repentir lorsque le mal a remporté une victoire. Emily n'a rien épargné pour lui apprendre où elle doit placer sa confiance, et Gerty sait déjà chercher un secours supérieur à celui d'Emily et s'appuyer sur un bras plus robuste que le sien.

Miss Graham s'était donné une rude tâche lorsqu'elle avait entrepris de former l'esprit et le cœur d'une enfant à laquelle on n'avait jamais montré les voies de la vertu. Cependant, sur quelques-uns des points les plus importants, elle avait rencontré beaucoup moins de difficultés qu'elle ne l'avait craint. Par exemple, une fois qu'elle eut expliqué à Gerty la différence qui existe entre la loyauté et la déloyauté, entre la vérité et le mensonge, elle n'eut plus de motif de se plaindre de cette enfant, dont le caractère était la franchise et la droiture mêmes. La bonté obtenait presque tout d'elle; la sévérité ne faisait que l'irriter et la pousser au mal. Emily savait que le contrôle d'une mère est à peine suffisant pour diriger des esprits de cette trempe. Elle ne connaissait qu'une influence assez forte pour dompter cette âme énergique et passionnée : c'était celle de l'Évangile. En lui enseignant l'esprit de son divin maître, Emily lui donnait la force d'agir et de souffrir, de supporter l'injure et de la pardonner, pour l'époque où, livrée à elle-même, elle n'aurait plus

à attendre de personne des avis ou des conseils. La suite de notre histoire montrera combien Gerty avait profité de ces deux années de soins et d'instruction. Qu'il nous suffise de dire que miss Graham était contente et pleine d'espérance; True fier et joyeux; et que mistress Sullivan et le vieux M. Cooper déclaraient que l'extérieur et la conduite de Gerty s'étaient merveilleusement modifiés, et qu'elle avait des manières très distinguées pour une enfant de cette condition.

CHAPITRE XIII

UNE AVENTURE ET UN MALHEUR

Un soir de décembre du troisième hiver que Gerty passait chez Trueman Flint, Willie entra avec ses livres français sous le bras. Après les saluts d'usage, il s'écria, en jetant la grammaire et le dictionnaire sur la table : « Gerty, il faut cependant qu'avant de commencer à travailler je te raconte la chose la plus drôle du monde. C'est une aventure qui m'est arrivée aujourd'hui. J'en ai tant ri tout à l'heure à la maison en la disant à ma mère !

— Je vous ai bien entendus rire, répondit Gerty; et, si je n'avais pas été si occupée, je serais allée chez ta mère pour écouter ce qu'il y avait là de si risible. Mais voyons; raconte-nous bien vite.

— Eh bien! voilà, dit Willie. Vous avez dû remarquer comme tout était couvert de verglas, ce matin. N'est-ce pas que cela brillait? Au moment où les rayons du soleil sont arrivés sur le grand orme qui est devant notre pharmacie, j'ai cru n'avoir jamais rien vu de si beau de ma vie. Mais cela n'a rien à voir avec ce que j'ai à dire, si ce n'est que les trottoirs étaient, comme tout le reste, d'un aspect éblouissant.

— Je le sais bien, interrompit Gerty; je suis tombée en allant à l'école.

— Est-ce que tu t'es fait mal?

— Non. Mais continue.

— Vers onze heures, j'étais à la porte de la boutique à regarder les passants, quand j'aperçois, descendant la rue, la plus singulière personne qu'on puisse imaginer. Il faut te dire qu'elle portait une espèce de robe de soie ou de satin noir, tout étriquée, et garnie tout autour d'une dentelle brunâtre qui a dû être noire jadis, mais qui ne l'est plus aujourd'hui. Ensuite elle

avait un manteau gris, également en soie, que tu aurais certainement cru sorti de l'arche de Noé. J'essayerais en vain de décrire son chapeau. Tout ce que je sais, c'est qu'il était deux fois aussi grand que celui de toute autre femme, et qu'elle y avait attaché un voile de dentelle qui descendait presque à ses pieds. Mais ce qui l'emportait sur tout, c'étaient ses lunettes. Jamais je n'ai rien vu d'aussi énorme et d'aussi horrible ! Elle avait en outre un sac à ouvrage en soie noire, avec des pièces d'étoffes de toutes couleurs cousues en zigzag ; son mouchoir était attaché au sac par une épingle, et dans cette saison, pense un peu, un grand éventail de plumes soutenu par une ficelle, puis encore un mouchoir servant d'enveloppe, et un grand journal ! Bon Dieu ! je ne saurais me rappeler sans rire la moitié de tout ce qu'elle portait ; tout cela était attaché par de grandes épingles jaunes, et pendait en une seule masse à son bras gauche tout autour de son sac. Et cependant son vêtement n'était pas ce qu'il y avait de plus drôle en elle : il fallait voir sa démarche ! Elle paraissait vieille et infirme, et il était évident qu'elle avait beaucoup de peine à se tenir sur le verglas ; malgré cela, elle marchait avec un sourire si agréable, avec un petit air si important ! Gerty, c'est bien heureux que tu ne l'aies pas vue ; tu n'aurais fait qu'en rire jusqu'à présent.

— Quelque pauvre folle ? demanda True.

— Non, non, répondit Willie ; fort originale pour sûr, mais folle, je ne crois pas. Juste en arrivant en face de la boutique, le pied lui glissa, et elle tomba tout de son long sur le trottoir. Je m'élançai, car j'avais peur que la chute n'eût tué cette pauvre petite créature. M. Bray et une pratique qui attendait me suivirent. D'abord elle parut tout étourdie ; mais nous la portâmes dans la pharmacie, et elle reprit ses sens une ou deux minutes après. Folle ! demandiez-vous, oncle True. Oh ! que non pas ! Elle a sa tête, je vous en réponds. Aussitôt qu'elle eut ouvert les yeux et qu'elle se fut reconnue, elle chercha tout de suite son sac à ouvrage avec ses dépendances : elle compta le tout pour s'assurer que rien n'y manquait, et remua la tête de l'air le plus satisfait. Ah bien oui ! folle ! M. Bray lui versa un verre de cordial et le lui présenta. Toutes ses grâces et tous ses grands airs étaient revenus à la petite vieille ; et lorsque M. Bray lui conseilla de boire, elle fit un pas en arrière, accompagné d'une petite révérence à l'ancienne mode, et mit ses deux mains en avant pour exprimer l'horreur que lui causait une pareille idée. Le monsieur qui avait aidé à porter cette petite dame se mit à sourire en lui disant que cela ne lui ferait pas de mal. Là-dessus elle se tourna rapidement vers lui, fit une autre révérence et répondit d'une petite voix fêlée : « Pouvez-vous m'assurer, monsieur, sur votre parole d'honneur et de galant homme, que ce n'est pas une potion enivrante ? » Il eut grand-peine à s'empêcher de rire à cette question ; mais il lui dit que cela ne pouvait la compromettre. « En ce cas, dit-elle, je me

« hasarderai à prendre ce breuvage; il a un parfum fort aromatique. » Elle eut l'air d'en aimer le goût autant que l'odeur, car elle le but jusqu'à la dernière goutte; après avoir fini, elle remit le verre sur le comptoir et se tourna vers moi pour me dire : « Si ce monsieur ne m'avait affirmé l'innocence de cette liqueur, je ne l'aurais pas hue devant vous, jeune homme, quand ce n'eût été que pour l'exemple. Je n'ai signé aucune promesse de tempérance, mais je m'abstiens parce que cela sied bien à une dame; c'est pour moi une affaire de choix, une affaire de goût. » Elle paraissait alors tout à fait remise et parlait de reprendre sa route; mais il y avait un vrai danger pour elle à sortir seule par le verglas qu'il faisait. Je crois que M. Bray pensait de même; car il lui demanda où elle allait. Elle répondit qu'elle allait passer la journée chez Mme une telle, qui demeurait du côté de la promenade. Je touchai le bras de M. Bray et lui dis à voix basse que, s'il pouvait se passer de moi un instant, je l'accompagnerais. Il répondit que d'ici à une heure il n'aurait aucun besoin de mes services. J'offris donc mon bras à cette dame et lui dis que je serais heureux de la reconduire. Il faudrait l'avoir vue à cet instant! Si j'avais été un homme fait et elle une jeune demoiselle, elle n'eût certes pas ri ni secoué la tête davantage. Pourtant elle accepta mon bras et nous partimes. J'étais bien sûr que M. Bray et l'autre monsieur riaient de nous voir bras dessus bras dessous; mais cela m'était égal : j'avais compassion de la vieille dame, et je ne voulais pas qu'elle tombât une seconde fois. Toutes les personnes que nous rencontrions s'arrêtaient pour nous regarder, et c'était bien naturel, car nous devons faire un drôle de couple. Non seulement elle avait accepté le bras que je lui avais offert, mais elle s'appuyait de ses deux mains, de sorte que je la traînais comme un panier. Je ne devrais pas en rire, car elle avait bien besoin d'un appui; d'ailleurs elle ne pesait pas assez pour me fatiguer, même quand elle se faisait lourde. Je voudrais bien connaître sa famille! Ses parents ne devraient pas la laisser sortir ainsi toute seule, surtout par un temps comme celui d'aujourd'hui.

— Quel est son nom? dit Gerty. Ne le sais-tu pas?

— Non, répondit Willie; elle n'a pas voulu me le dire. Je le lui ai demandé; mais elle m'a répondu de sa petite voix fêlée (et ici Willie se prit à rire aux éclats) qu'elle gardait l'incognito, et qu'il appartenait à un vrai chevalier de découvrir lui-même le nom de sa belle. Oh! je te réponds que c'était une aventure! Je lui ai demandé son âge. Maman trouve que c'était fort impoli, mais, en ce cas, c'est la seule impolitesse que j'aie dite ou faite, et la dame pourrait en témoigner elle-même, si elle était ici.

— Et quel âge a-t-elle? demanda Gerty.

— Seize ans.

— Allons donc, Willie!

— C'est du moins ce qu'elle m'a répondu; et un fidèle et galant chevalier est tenu de croire sa belle.

— Pauvre créature! dit True; elle est tombée en enfance.

— Mais non, pas du tout, oncle True, reprit Willie. Sans doute on le dirait de temps en temps, à l'entendre débiter ses absurdités; mais, la minute d'après, elle s'exprime avec un parfait bon sens. Elle m'a dit combien elle m'était obligée de la bienveillance qui me faisait prendre tant de peine pour une vieille femme comme elle. En entrant dans Beacon-street, nous avons rencontré tout un pensionnat de jeunes personnes, de florissantes beautés, assez jolies pour tuer un homme, disait ma compagne. Dès qu'elle les aperçut de loin, elle parut convaincue que j'allais la planter là pour courir après quelques-unes d'entre elles. Mais elle me regardait une vengeance! et c'est bien heureux pour moi que je n'aie pas eu l'idée de l'abandonner, car ç'aurait été réellement impossible. Quelques-unes d'entre elles s'arrêtèrent et nous considérèrent avec curiosité. Je ne m'en inquiétai guère; mais la dame eut l'air de croire que j'en étais terriblement mortifié, et, quand nous les eûmes toutes passées, elle me complimenta à plusieurs reprises sur mon esprit de bienveillance: c'était son expression favorite. »

Ici Willie s'arrêta pour reprendre haleine. True lui frappa sur l'épaule. « C'est un bon garçon que Willie! s'écria-t-il, un brave garçon! Il a toujours des égards pour la vieillesse, et il a raison. C'est une bonne chose, quoique ton grand-père prétende que ce n'est plus de mode.

— Je suis peu au courant de la mode, oncle True; mais je penserai toujours que c'est un triste sujet que celui qui, voyant une vieille dame tomber sur la glace, ne lui épargnerait pas une autre chute en la reconduisant chez elle.

— Willie est toujours bienveillant pour tout le monde, fit observer Gerty.

— Willie est un héros, ajouta-t-il en riant, ou bien il a des amis trop indulgents. Je penche pour la seconde supposition. Mais voyons, Gerty, Charles XII nous attend, et il faut travailler aujourd'hui. Peut-être l'occasion ne s'en présentera-t-elle plus de sitôt: car M. Bray n'est pas bien ce soir; la fièvre le menace, et je lui ai promis de retourner à la boutique demain après dîner. S'il tombait malade, j'aurais bien des choses à faire là-bas et je ne pourrais plus venir à la maison.

— Oh! il faut espérer que M. Bray n'aura pas la fièvre, dirent à la fois True et Gerty.

— C'est un si brave homme! continua True.

— Il est si bon pour toi, Willie! » ajouta Gerty.

Willie espérait aussi que ce ne serait qu'une indisposition, mais son espoir fit place à la crainte quand, le lendemain, il trouva que son bon maître ne pouvait pas quitter le lit et que le médecin reconnaissait des symptômes alarmants.

Une fièvre typhoïde se déclara, et, au bout de quelques jours, l'excellent pharmacien eut rendu son dernier soupir. La mort de M. Bray fut pour Willie un coup aussi terrible qu'inattendu. D'abord il n'entrevit pas toutes les conséquences que cet événement aurait sur son propre sort : mais la boutique fut fermée, et la veuve se disposa à céder son fonds pour se retirer à la campagne aussitôt que possible.

Willie se trouva ainsi sans place, et, qui plus est, privé des secours et de la précieuse recommandation de M. Bray. Il avait beaucoup gagné l'année passée et ajouté sensiblement à l'aisance de sa mère et de son grand-père, qui avaient pu prendre un peu plus de repos. La pensée de leur être à charge, ne fût-ce qu'un seul jour, était une chose intolérable pour un garçon d'un caractère aussi indépendant et aussi énergique, et il se mit à faire d'actives démarches pour trouver un autre emploi. D'abord il se présenta chez les différents apothicaires de la ville ; mais aucun d'eux n'avait besoin d'un jeune homme de son âge, et tout un jour se passa en courses infructueuses.

Il revint à la maison le soir, fatigué, désappointé, mais conservant tout son courage. S'il ne pouvait pas obtenir de place chez un pharmacien, il ferait autre chose.

Mais quoi ? c'était la question. Il en causa longuement avec sa mère. Elle sentait que les facultés et l'éducation de son fils le rendaient propre à occuper une position au moins égale à celle qu'il venait de perdre ; elle ne pouvait pas se résoudre à le voir descendre à un rôle inférieur. Willie pensait de même, sans avoir de lui une trop haute opinion. Il savait sans doute qu'il était capable de remplir à la satisfaction de ceux qui l'emploieraient une place qui exigerait plus de travail et plus de talent qu'aucune de celles qu'il aurait pu espérer de M. Bray. Cependant, s'il ne pouvait pas avoir ce qu'il désirait, il prendrait ce qui se présenterait. Il se remit donc à la recherche ; mais il n'avait personne qui le recommandât, et il ne pouvait pas espérer que l'on eût beaucoup de confiance dans un jeune homme de son âge et dont on n'avait jamais entendu parler.

Aussi ses démarches étaient toujours sans succès, et il rentrait de jour en jour plus morne et plus abattu. Après chaque échec il craignait davantage de revoir sa mère et son grand-père. La figure soucieuse et patiente de sa mère se tournait vers lui avec tant d'espérance, qu'il n'avait pas le courage de l'attrister par le récit de quelque nouveau désappointement ; et son grand-père paraissait si persuadé qu'il ne trouverait jamais plus rien à faire, que c'était un vrai tourment pour Willie de n'avoir rien à lui dire qui pût lui prouver combien il se trompait. Au bout d'une semaine ou deux, mistress Sullivan cessa d'interroger son fils sur ses recherches de la journée ; car ses yeux vigilants avaient découvert le chagrin que lui causaient ces questions, et elle attendait qu'il s'ouvrit à elle s'il avait quelques communications à lui faire. Mais le pauvre Willie fit bien des

démarches inutiles et essaya bien des refus mortifiants dont sa mère n'eut jamais connaissance.

CHAPITRE XIV

L'HORIZON S'ÉCLAIRCIT

C'était là une épreuve nouvelle pour Willie, une des plus dures qu'il lui fût possible de subir; mais il la supportait bravement. Il gardait pour lui ses luttes les plus pénibles, et n'en faisait part ni à sa mère inquiète, ni à son grand-père découragé. Il avait pris la mâle résolution d'espérer, même contre tout espoir. Gerty était maintenant sa principale consolation. Il lui contait tous ses chagrins, et, malgré sa jeunesse, elle le soutint admirablement. Toujours voyant les choses en beau, toujours annonçant plus de succès pour le lendemain, elle fit beaucoup pour relever l'espoir de Willie et pour fortifier sa résolution. Gerty avait l'esprit si observateur, si pénétrant et si vif, qu'elle en savait plus que la plupart des enfants sur la manière dont les choses se passent. Parfois elle donnait à Willie d'excellents conseils que celui-ci suivait avec plaisir. Entre autres elle lui demanda un jour s'il n'avait pas eu recours aux bureaux de renseignements : il n'y avait jamais songé, s'étonna que cette idée ne lui fût pas venue, et voulut essayer dès le lendemain. Il le fit, et durant quelque temps il fut tenu en haleine par les espérances qu'on lui donna; mais elles n'aboutirent encore à aucun résultat, et il était près de se livrer au désespoir, quand ses yeux tombèrent sur une annonce insérée dans un journal et qui semblait lui offrir une nouvelle chance. Il montra l'article à Gerty. « C'est justement ce qu'il te faut. Tu n'as qu'à te présenter. Quinze ans, adroit, capable, sûr, et ne demandant pas mieux, après apprentissage, que de s'associer avec le patron. Voilà ce qu'on demande, et tu conviens parfaitement, » disait-elle.

Gerty était si certaine du succès, que Willie se présenta le lendemain à l'adresse indiquée, avec plus de confiance qu'il n'en avait encore montré. Le patron, petit homme à l'air narquois, aux yeux perçants, le fit causer quelque temps, lui adressa une foule de questions, le mit fort mal à son aise en énonçant des doutes sur sa capacité et sur son honnêteté, et finit par déclarer au bout du compte que, dans le cas le plus favorable et avec les meilleures recommandations, il ne pouvait

pas se décider à conclure un engagement avec un jeune homme, à moins que ses parents ne consentissent à prendre un intérêt dans l'affaire et à verser une petite somme en son nom.

Willie renonça donc à tout espoir de ce côté. D'ailleurs, cet individu ne lui convenait pas ; il devinait que ce n'était qu'un coquin ou à peu près.

Jusqu'à cette heure, le pauvre Willie n'avait pas pensé à se désespérer ; mais, lorsqu'il revint au logis après cette dernière entrevue, ce fut avec le cœur si gros, qu'il lui parut impossible d'affronter le regard de sa mère : il se rendit tout droit chez True. C'était la veille de Noël ; True était sorti, Gerty se trouvait seule. Il y avait bon feu dans la cheminée, et la chambre était faiblement éclairée par les dernières lueurs du soleil couchant et par les charbons embrasés qu'on voyait à travers la grille.

Gerty était en train de faire un gâteau pour le thé ; c'était, dans l'art culinaire, l'une des choses qu'elle réussissait le mieux. Elle revenait justement du garde-manger, ayant à la main une cuiller pleine de farine, quand Willie entra par l'autre porte. La manière dont il jeta sa casquette sur le banc et dont il mit sa tête dans ses mains après s'être assis, apprit tout de suite à Gerty la nouvelle défaite que le pauvre garçon venait d'essuyer dans ce dernier combat contre le sort. Entrer sans dire un mot était une chose si étrange de la part du jeune homme, il était si extraordinaire de voir sa belle jeune tête courbée sous le poids du chagrin et son corps plein de souplesse fatigué et vieilli, que Gerty vit tout de suite que son brave cœur avait cédé. Elle mit de côté sa cuiller et, s'avançant doucement, elle lui toucha le bras et le regarda avec inquiétude. Ce contact sympathique et ce regard amical étaient plus que Willie n'en pouvait supporter. Il mit sa tête sur la table, et, une minute après, Gerty entendit de gros sanglots dont chacun la remuait jusqu'au fond du cœur. Elle pleurait souvent, c'était tout naturel ; mais Willie, son Willie toujours heureux et souriant ! elle ne l'avait jamais vu pleurer, et ne croyait pas que ce fût possible. Elle grimpa sur les bâtons de sa chaise et, lui jetant ses bras autour du cou, elle murmura :

« Ça ne me ferait rien, Willie, de ne pas avoir cette place ; je ne crois pas qu'elle soit bonne.

— Je ne le crois pas non plus, dit Willie, relevant un peu la tête ; mais que faire ? Je n'en trouve aucune, et je ne puis pas rester ici les bras croisés.

— Nous aimons autant que tu restes à la maison, dit Gerty.

— J'étais toujours content d'y venir lorsque j'étais chez M. Bray, que je gagnais quelque chose, et que je sentais qu'on était bien aise de me voir.

— Mais tout le monde en est encore bien aise maintenant.

— Ce n'est plus comme alors, dit Willie avec un peu d'impatience : ma mère me regarde toujours comme si elle s'attendait à apprendre que j'ai trouvé un emploi ; mon grand-père, je

crois, n'a jamais été d'avis que je fusse bon à quelque chose. Et c'est juste au moment où je commençais à gagner un peu et à pouvoir leur être utile, que le malheur vient fondre sur moi.

— Mais est-ce de ta faute, Willie? tu ne pouvais pas empêcher M. Bray de mourir. M. Cooper n'a pas à te gronder de ce que tu n'as rien à faire à présent.

— Il ne me gronde pas, sans doute! Mais, si tu étais à ma place, tu serais comme moi en le voyant assis le soir dans son fauteuil à soupirer et à me regarder comme s'il disait : « C'est vous qui me faites soupirer. » A son avis, ce monde est un triste monde; il n'a jamais eu de bonheur, et suppose que je ne réussirai pas non plus.

— Mais moi, je crois que tu réussiras, dit Gerty; un jour tu seras riche, et alors comme il sera étonné!

— Gerty! Ah! si jamais je deviens riche, je m'engage bien à partager avec toi; mais, ajouta-t-il avec abattement, ce n'est pas si facile. Jadis je croyais qu'en grandissant je pourrais gagner de l'argent; mais je trouve aujourd'hui que c'est bien long et bien difficile à venir. »

Gerty lui prit les deux mains. « Allons, Willie, dit-elle, n'y pense plus. Chacun a ses chagrins, et chacun les surmonte. Peut-être, la semaine prochaine, seras-tu encore mieux que chez M. Bray, et comme nous serons heureux! Sais-tu, dit-elle pour changer de sujet (s finesse que les enfants emploient aussi bien que les grandes personnes), sais-tu qu'il y a ce soir deux ans que je suis ici?

— Vrai? Est-ce la veille de Noël que l'oncle True t'a prise chez lui?

— Mais oui.

— Ah! pour le coup, saint Nicolas conduisait Gerty vers les bonnes choses au lieu de porter les bonnes choses à Gerty, n'est-ce pas? »

Mais Gerty ne savait rien du tout de saint Nicolas, ce grand ami des enfants; et Willie, qui venait de lire l'histoire du vieux distributeur de joujoux, entreprit de lui raconter tout ce qu'il en savait.

Lorsqu'elle vit que l'intérêt qu'il prenait à son sujet avait malgré lui chassé sa tristesse, Gerty retourna à son gâteau, sans cesser de prêter une oreille attentive au récit de Willie. Au moment où il finissait, elle enfournait le gâteau; et, tandis qu'elle était à genoux, la main toujours sur la poignée de la porte du four, ses yeux brillaient d'un éclat si joyeux, que Willie s'écria : « A quoi penses-tu? Gerty, qui te donne l'air si malin?

Je pense que saint Nicolas t'apportera peut-être quelque chose ce soir. S'il vient pour ceux qui sont dans le besoin, j'espère qu'il viendra pour toi et te conduira quelque part où tu deviendras bien riche.

— Mais c'est que j'y compte; car, si je ne trouve pas de place avant le nouvel an, je ne sais où me poussera le désespoir. »

En cet instant, True rentra et interrompit la conversation des enfants en leur montrant un beau dindon, cadeau de Noël de M. Graham. Il avait aussi un livre que miss Emily lui avait donné pour Gerty.

« Oh! mais voilà qui est drôle! s'écria Gerty; Willie me disait à l'instant que vous étiez mon saint Nicolas, oncle True, et c'est bien vrai. »

Ce disant, elle ouvrit le livre, qui lui offrit en frontispice le portrait même de ce personnage.

« C'est tout à fait lui, Willie! mais, tout à fait! pipe, bonnet fourré, joyeuse figure. Cher oncle True! si vous aviez seulement sur l'épaule un sac rempli de joujoux, au lieu de votre lanterne et de ce gros diadon, vous seriez un parfait saint Nicolas. Est-ce que vous n'avez rien pour Willie, oncle True? »

— Si fait! mais j'ai bien peur qu'il n'en fasse pas grand cas. Ce n'est qu'un petit billet.

— Un billet pour moi! s'écria Willie; et qui donc peut m'écrire?

— Je ne sais pas, dit True en fouillant dans ses poches profondes; seulement, comme je tournais le coin de la rue, j'ai rencontré un homme qui m'a demandé si je savais l'adresse de mistress Sullivan. Je lui dis qu'elle demeurait ici, et je lui montrai la maison. Quand il a vu que j'y logeais aussi, il m'a donné ce petit bout de papier et m'a prié de le remettre, suivant l'adresse, à M. William Sullivan. Je suppose que c'est bien toi? »

Il tendit le billet à Willie. Celui-ci prit à la main la lanterne de True et lut à haute voix :

« R. H. Clinton désire voir William Sullivan, jeudi matin, entre dix et onze heures, numéro 13, quai.... »

Willie était stupéfait.

« Qu'est-ce que cela veut dire? Je ne connais personne de ce nom, disait-il.

— Ah! moi je le connais bien, dit True. C'est lui qui demeure dans cette grande maison de pierre, rue... Oh! c'est un homme très riche, et le numéro qu'il donne est celui de son comptoir.

— Quoi! le père de ces jolis enfants que nous admirions le soir à leur fenêtre?

— Lui-même.

— Que peut-il me vouloir?

— C'est qu'il a besoin de tes services, répondit True.

Mais alors c'est une place! s'écria Gerty, une vraie bonne place, et c'est saint Nicolas qui te l'apporte, je l'avais bien dit. O Willie, que je suis contente! »

Willie ne savait s'il devait se réjouir ou non. La forme du

message lui paraissait bien étrange, venant surtout d'une personne qu'il ne connaissait pas. Sans doute, il pouvait espérer avec Gerty et Truo que c'était le commencement d'un meilleur avenir; mais il avait des raisons, inconnues à ses amis, pour croire qu'aucune offre de ce genre ne pouvait lui convenir : aussi leur fit-il promettre à tous deux de ne rien laisser soupçonner à sa mère et à M. Cooper.

Le jeudi, c'est-à-dire le lendemain de Noël, Willie se présenta à l'heure et au lieu convenus. M. Clinton, qui était un homme d'excellentes manières et d'une physionomie bienveillante, le reçut avec beaucoup de bonté, ne lui fit que peu de questions, et ne lui demanda même pas de certificat de son dernier patron. Il lui dit qu'il avait besoin d'un jeune homme pour remplir la place de petit commis dans ses bureaux, et qu'il la lui offrait. Willie hésita. L'offre était, il est vrai, fort encourageante pour l'avenir; mais M. Clinton ne parlait pas d'appointements, et c'était une chose dont le jeune homme ne pouvait se passer. Voyant que Willie ne se décidait pas, M. Clinton reprit : « Peut-être que ma proposition ne vous convient pas, ou que déjà vous avez pris d'autres engagements? »

— Nullement, répondit Willie. Vous êtes bien bon d'avoir assez de confiance en un étranger pour me recevoir dans vos bureaux, et votre offre est aussi bienvenue qu'inattendue; mais j'étais auparavant chez un pharmacien où j'avais des gages réguliers très importants pour ma mère et mon grand-père. Je préférerais de beaucoup un comptoir comme le vôtre, monsieur, et j'espère que je parviendrais à m'y rendre utile; mais je sais qu'il ne manque pas de jeunes gens, fils de personnes riches, qui seraient heureux d'être employés par vous sans demander pour leurs services aucune rémunération. Je ne pourrais donc pas espérer de salaire chez vous, au moins d'ici à quelques années. Sans doute, au bout de ce temps, je serais bien payé de mes peines par la connaissance que j'aurais acquise des affaires; mais malheureusement, monsieur, mes moyens ne me le permettent pas plus que d'aller au collège. »

M. Clinton sourit. « Comment donc, mon jeune ami, savez-vous si bien cela? »

— J'ai appris, monsieur, par d'anciens camarades d'école qui sont maintenant commis dans de grandes maisons de commerce qu'ils ne reçoivent aucun salaire, et j'ai toujours considéré ce, arrangement comme parfaitement équitable; mais c'était justement le motif qui m'obligeait à me contenter de la position que j'avais dans la boutique d'un pharmacien. Bien qu'elle ne fût pas très en rapport avec mes goûts, elle me permettait du moins de me suffire à moi-même et de soulager ma mère, qui est veuve, et mon grand-père, qui est vieux et pauvre.

— Votre grand-père s'appelle?

— M. Cooper, le sacristain de l'église de M. Arnold.

— Ah! bien, dit M. Clinton, je le connais. Ce que vous dites,

William, ajouta-t-il après quelques instants de silence, est parfaitement vrai. Nous n'avons pas l'habitude de donner des appointements à nos petits commis, ce qui ne nous empêche pas d'être accablés de demandes; mais j'ai eu de bons rapports sur vous, mon garçon. Je ne vous dirai pas où j'ai pris mes renseignements, quoique je voie votre curiosité. D'ailleurs j'aime votre physionomie, et je pense que vous me servirez fidèlement. Par conséquent, si vous voulez me dire ce que vous receviez chez M. Bray, je vous prendrai aux mêmes appointements pour l'année qui commence; ensuite j'augmenterai votre traitement, si je trouve que vous le méritiez; et, si cela vous plait, vous entrerez en fonction le 1^{er} janvier prochain. »

Willie remercia M. Clinton le plus brièvement possible et se hâta de sortir.

Le premier commis, qui, tout en ayant la tête courbée sur ses livres, avait prêté l'oreille à la conversation, trouva que ce jeune homme n'avait pas exprimé beaucoup de reconnaissance, vu la générosité tout à fait extraordinaire des offres du patron. Quant à M. Clinton, qui avait observé la figure de Willie et qui avait vu l'abattement faire place à la surprise, puis la surprise à l'espérance, à la joie et à la gratitude la plus sincère, il en pensa tout différemment. Il vit qu'il y avait là une reconnaissance si vraie qu'elle ne trouvait pas de paroles pour s'exprimer. Il se rappela le temps où, seul et abandonné, il était venu à Boston chercher des ressources pour soutenir sa pauvre mère, et le jour où, ayant enfin trouvé une place après de longues recherches, il avait pu lui écrire qu'il espérait gagner suffisamment pour tous deux.

Il y avait plus de vingt ans déjà que, bien loin de la ville, l'herbe poussait sur la tombe de cette mère: à présent, la figure du négociant était sillonnée de rides causées par les soucis; et pourtant lorsque, revenant lentement à son pupitre, sa main traça sur une feuille de papier blanc et avec une plume sans encre les mots « Mère chérie! » elle reparut vivante à ses yeux: il redevint jeune homme; car ces mots invisibles étaient le commencement même de la lettre qui annonçait à sa mère la bonne nouvelle.

Non! Willie n'était pas ingrat. Autrement M. Clinton ne se fût pas ainsi reporté au temps où son propre cœur avait été si vivement ému.

Quant aux mères qui ont pleuré, qui ont prié Dieu, qui l'ont remercié en recevant de leurs fils bien-aimés de pareilles communications, elles peuvent se réjouir et sympathiser avec cette bonne petite mistress Sullivan, quand elle entendit son Willie lui conter cette joyeuse nouvelle. M. Cooper et Gerty n'ont-ils pas eu aussi leurs prototypes en maint vieillard dont les yeux troublés et fatigués brillent d'un éclat surnaturel à l'espoir que, malgré les mécomptes qu'il a éprouvés lui-même, il ne peut cependant s'empêcher de nourrir pour son petit-fils? en mainte

petite sœur fière de voir son noble frère enfin apprécié par les autres comme il l'a toujours été par elle-même? Et, dans de pareilles circonstances, la troupe de ceux qui se réjouissent n'est pas complète s'il ne se trouve là quelque ami sincère qui, ainsi que Trueman, arrive à l'improviste, frappe sur l'épaule du jeune homme et s'écrie : « Ah! ah! monsieur Willie, on n'avait pas besoin de se tourmenter pour vous. J'ai dit plus d'une fois à votre grand-papa : « M'est avis que tout aura bonne fin. »

Le grand mystère, dans toute cette affaire, c'était que M. Clinton eût jamais entendu parler de Willie. Mistress Sullivan passa en revue tout le petit cercle de ses connaissances, et fit cent conjectures impossibles. Mais, comme elle n'approchait pas de la vérité, on finit par tout mettre avec Gerty sur le compte de saint Nicolas.

CHAPITRE XV

L'ANGE SECOURABLE

« Je voudrais savoir, se disait miss Curieuse en se penchant à la fenêtre et regardant de tous côtés dans la rue, récréation qu'elle se permettait durant les dix minutes qui s'écoulaient entre l'instant où elle avait fini de laver la vaisselle du déjeuner et celui où elle se mettait à arranger sa lampe solaire, je voudrais savoir quelle est cette jeune fille élancée qui passe chaque matin avec ce vieillard si faible appuyé sur son bras! Je les vois presque à la même heure, tous les jours, quand le temps est favorable à la promenade. C'est une aimable enfant, qui a l'air d'aimer beaucoup le vieillard, probablement son grand-père. Quel soin elle prend de lui laisser le meilleur côté du chemin! comme elle surveille tous ses pas! Du reste, ce n'est pas inutile, car il ne fait que chanceler. Pauvre créature! elle est pâle et inquiète. Je voudrais bien savoir si elle est seule à soigner ce vieillard. »

Mais la voilà tout à fait hors de vue, et miss Curieuse se retourne en se demandant si la lampe solaire n'a pas besoin d'une mèche neuve.

« Je m'étonnerais fort, disait la vieille mistress Grognon, assise à sa fenêtre, un peu plus bas dans la même rue, si, dans le cas où je deviendrais vieille et infirme (mistress Grognon avait soixante-dix ans passés, mais sans autre infirmité que son

caractère intraitable); oui, je m'étonnerais fort que quelqu'un s'intéressât à moi et me soignât comme cette petite fait pour son grand-père. Je parierais que non!

— Regardez donc, Belle, disait une jeune fille à une autre, comme elles remontaient la rue du côté de l'ombre pour se rendre à l'école, voici la fille que nous rencontrons tous les jours avec le vieux. Comment pouvez-vous dire que vous ne la trouvez pas jolie? Moi, je l'admire.

— Allons donc, Kitty, vous trouvez toujours le moyen d'admirer ce que tout le monde trouve horrible.

— Horrible! répondit Kitty avec un petit air fâché; elle est charmante, au contraire! Voyez, maintenant qu'ils vont passer près de nous, si elle n'a pas le plus doux regard quand elle parle à ce vieillard. Je voudrais bien savoir ce qu'il a! Comme son bras tremble! celui qu'il donne à la jeune fille. »

Les deux couples se croisèrent alors en silence.

« Ne trouvez-vous pas qu'elle a l'air intéressant? dit Kitty avec vivacité, aussitôt qu'elle ne put plus être entendue.

— Elle a de beaux yeux, répondit Belle; mais je ne lui vois rien d'extraordinaire. Je m'étonne qu'elle soit sans cesse à se promener ainsi dans la rue avec ce vieux grand-père qui se traîne si lentement, sans compter qu'elle a le soleil dans la figure. Je ne voudrais pas me promener ainsi pour tout l'or du monde.

— Oh! Belle! s'écria Kitty, comment pouvez-vous dire ça? Moi, je plains extrêmement ce vieillard.

— Bon Dieu! dit Belle, si vous vous mettez à plaindre les malheurs d'autrui, vous n'aurez bientôt plus autre chose à faire. Tenez (et Belle toucha le coude de sa compagne), voici Willie Sullivan, le commis de papa. N'est-ce pas qu'il est beau? Je vais l'arrêter et lui parler. »

Mais Willie, qui marchait très vite, passa près d'elle en la saluant d'un aimable : « Bonjour, miss Isabelle. » Et, avant qu'elle se fût remise de sa surprise et de son désappointement, il était déjà loin.

« Très poli! murmura la jolie Isabelle.

— Ah! voyez donc, belle, dit Kitty, qui regardait en arrière par-dessus son épaule, il a rattrapé le vieillard et mon intéressante petite fille. Voyez, voyez, il a pris l'autre bras du vieux, et les voici qui marchent tous les trois ensemble. N'est-ce pas là une singulière coïncidence!

— Je ne trouve pas, dit Belle, qui avait l'air un peu piqué; ce sont probablement des personnes qu'il connaît. Allons, dépêchons-nous, ou nous arriverons trop tard à l'école. »

Lecteurs, vous demandez-vous qui sont cette jeune fille et ce vieillard? ou avez-vous déjà deviné Gerty et Trueman Flint? True n'est plus le vaillant et robuste protecteur de la petite fille faible et abandonnée. Les positions sont tout à fait renversées. True a eu une attaque de paralysie; sa vigueur s'en est allée et

il ne peut même plus marcher seul. Il reste tout le jour assis dans son fauteuil, ou sur le vieux banc, lorsqu'il n'est pas dehors à se promener avec Gerty. La petite étrangère, la pauvre orpheline qui, à l'époque de son délaissement et de sa pauvreté, avait rencontré en lui père et mère, lui tient maintenant lieu du monde entier; elle est devenue le soutien et la consolation du vieillard. Durant les quatre ou cinq ans qu'il a cultivé cette fleur fragile, elle s'est fortifiée pour le temps où il serait faible à son tour et où elle pourrait être son bâton de vieillesse; et, quand ce temps est arrivé, c'est-à-dire bientôt, elle s'est trouvée prête à répondre à l'appel. Petite, naïve, pleine d'ardeur, comme une enfant, elle a cependant la force et la persévérance d'une femme; du matin au soir la fidèle garde-malade, la petite ménagère, travaille sans relâche à servir son premier et son meilleur ami. Toujours à côté de lui, toujours attentive à ses besoins, et faisant comme par miracle une foule de choses dont il ne la voit jamais s'occuper, elle est en vérité pour le bon vieillard ce qu'il prophétisait qu'elle deviendrait pour lui, la bénédiction visible de Dieu sur cette terre, la lumière qui éclaire ses derniers jours et qui répand la joie jusque sur le chemin de sa tombe.

Quoique la maladie eût enlevé toute vigueur aux membres de True, elle avait heureusement épargné sa sereine et tranquille intelligence. Son cœur se tournait avec un humble espoir vers le Dieu dont il avait toujours reconnu la présence et l'amour, et en qui il mettait tant de confiance, que, même dans cette pénible épreuve, il ne cessait de dire avec une entière soumission : « Ta volonté soit faite, et non la mienne ! » Quant à celles qui, voyant passer tous les jours l'invalides et sa jeune compagne, s'étonnaient de la patience et du dévouement de Gerty, c'est qu'elles ne comprenaient pas les émotions de son cœur aimant et reconnaissant; c'est qu'elles ne pouvaient apprécier combien elle était joyeuse de servir de soutien à son vieil ami. Et celle qui eût rougi de marcher avec le pauvre paralytique ne savait pas où Gerty puisait sa fierté. Elle se fût étonnée si on lui avait dit que cette jeune fille, qu'elle eût plainte si elle avait eu le temps de plaindre quelqu'un, n'avait jamais eu le cœur rempli d'une satisfaction plus noble et plus vive que lorsqu'elle soutenait avec orgueil le tremblant vieillard appuyé sur son bras.

Le monde extérieur n'était plus rien pour elle. Peu lui importaient les conjectures des personnes vaniteuses ou désœuvrées. Maintenant elle vivait pour True; on pouvait presque dire qu'elle vivait en lui; toutes ses pensées s'occupaient de le rendre heureux, de prolonger et de réjouir ses jours.

Il n'y avait pas longtemps qu'il en était ainsi. Le matin dont nous venons de parler, il ne s'était écoulé que deux mois environ depuis que cette lourde affliction avait frappé True Flint. Quelque temps auparavant sa santé s'était altérée peu à peu;

mais il avait pu continuer ses fonctions et ses travaux, jusqu'à un jour du mois de juin, où Gerty, en entrant dans la chambre, trouva, à sa grande surprise, qu'il était encore couché, bien que l'heure où il avait l'habitude de se lever fût passée depuis longtemps. Elle s'approcha du lit, adressa la parole à Flint, mais s'aperçut qu'il avait l'air tout singulier et qu'il ne pouvait plus répondre à ses questions. Pleine d'effroi, elle courut appeler mistress Sullivan. On fit venir un médecin qui reconnut les symptômes d'une paralysie, et qui, durant quelque temps, craignit que la maladie ne se terminât fatalement. Cependant True ne tarda pas à aller mieux, recouvra la parole, et, au bout d'une ou deux semaines, eut assez de forces pour faire quelques pas avec l'aide de Gerty.

Le docteur avait recommandé autant d'exercice que possible, sans fatiguer le malade : aussi, tous les matins, lorsqu'il faisait beau et avant que la chaleur fût trop grande, Gerty se présentait coiffée, habillée et toute prête pour ces promenades qui, à son insu, excitaient tant de curiosité. Elle profitait ordinairement de cette sortie pour faire toutes les petites emplettes nécessaires au ménage, afin de ne pas être obligée de sortir encore et de laisser True seul à la maison, ce qu'elle évitait le plus possible.

Dans la circonstance dont il est question, Willie les accompagna jusqu'à la boutique où Gerty faisait ses provisions, et qui était le but de leur course. Après avoir vu True commodément assis, il se dirigea vers le quai, tandis que Gerty s'approchait du comptoir pour faire les achats nécessaires au diner. Elle prit un morceau de veau, jeta un coup d'œil d'envie sur quelques légumes de primeur, mais s'en détourna en soupirant. Elle tenait à la main le petit sac qui contenait tout leur argent; c'était elle qui en avait la garde depuis quelques semaines, et il commençait à devenir bien léger : aussi savait-elle qu'il était inutile de penser à ces petits pois que l'oncle True aimait tant.

« Combien la viande ? » demanda-t-elle au boucher, qui l'enveloppait dans du papier.

La somme qu'il répondit était fort petite, si petite que Gerty fut près de croire qu'il avait vu dans sa bourse ou lu dans sa pensée, et qu'il savait combien elle serait heureuse que cela ne coûtât pas davantage.

En lui rendant la monnaie, il se pencha par-dessus le comptoir et lui demanda à voix basse quelle espèce de nourriture était permise à M. Flint.

« Toute espèce de nourriture saine, a dit le médecin, répliqua Gerty.

— Est-ce que vous ne croyez pas que des petits pois lui feraient plaisir ? J'en ai d'excellents qui viennent d'arriver de la campagne, et, si vous pensez qu'il les mange, je vous en enverrai volontiers. Mon garçon vous en portera un demi-boisseau, et je mettrai la viande dans le même panier.

— Je vous suis bien reconnaissante, dit Gerty ; il aime beaucoup les petits pois !

— Bien ! bien ! je vous en enverrai de fameux. »

Et il se tourna vers une autre pratique, si vivement que Gerty crut qu'il ne voyait pas le rouge lui monter au visage et les larmes briller dans ses yeux. Mais il avait tout vu, et c'était pour cela même qu'il s'était retourné avec tant de vivacité. C'était un bien brave homme, que ce boucher au teint fleuri.

True, qui avait un excellent appétit, fit un diner délicieux, et après avoir bien mangé, il s'endormit dans son fauteuil.

Lorsqu'il se réveilla, Gerty sautait à ses côtés et criait : « Oncle True, voici miss Emily ! cette chère miss qui vient nous voir !

— Que le bon Dieu vous donne sa bénédiction, ma chère demoiselle ! dit True en s'efforçant de se lever et de faire quelques pas au-devant d'elle.

— Ne vous levez pas, monsieur Flint, je vous en supplie, s'écria Emily, dont l'oreille fine avait deviné ce mouvement. D'après ce que Gerty m'a dit, j'ai bien peur que vous ne le puissiez pas. Veuillez me donner une chaise, Gerty, plus près de M. Flint. »

Elle se mit à côté de lui, lui prit la main, et parut extraordinairement saisie en trouvant combien elle tremblait.

« Ah ! miss Emily ! dit True, je ne suis plus le même homme que lorsque je vous ai vue pour la dernière fois ; le Seigneur m'a envoyé un avertissement, et je ne resterai plus longtemps ici-bas.

— Combien je suis chagrine de n'avoir rien su de tout cela ! dit Emily. Je serais venue vous voir il y a longtemps ; mais je n'ai appris votre maladie qu'aujourd'hui. Georges, le domestique de mon père, vous a vu ce matin avec Gerty dans une boutique, et me l'a dit aussitôt qu'il fut revenu. J'ai déjà grondé cette petite étourdie, qui aurait bien dû m'écrire un mot à ce sujet. »

Gerty se tenait auprès du fauteuil de True, dont elle caressait les cheveux gris avec ses doigts effilés. Lorsque Emily l'avait nommée, True s'était tourné vers elle. Quel amour il y avait dans son regard ! Gerty ne l'oublia jamais.

« Miss Emily, répondit True, il était inutile de déranger quelqu'un. Le Seigneur lui-même a pourvu à nos besoins. Tous les médecins et toutes les gardes du monde n'auraient pu faire pour moi la moitié de ce qu'a fait cette chère enfant. Il y a quatre ou cinq ans, lorsque je la pris chez moi, et que je la portais dans mes bras jour et nuit à l'époque où elle était si malade et presque mourante, j'étais bien loin de m'imaginer que son tour viendrait si vite ! Ah ! je ne pensais guère alors, miss Emily, que le Seigneur m'abattrait ainsi, que ces mêmes petits pieds courraient partout pour moi, que ces petites mains viendraient au milieu des nuits relever mon oreiller, et que, le jour, je

marcherais appuyé sur ce faible bras. En vérité, les voies de Dieu ne ressemblent pas à nos veies, ni ses pensées à nos pensées.

— Oh ! bon oncle, dit Gerty, je voudrais faire bien davantage. Je voudrais vous rendre la force et la santé !

— Je le sais bien, chère enfant, mais personne ne le peut en ce monde. Vous m'avez donné ce qui vaut mieux que la force du corps. Oui, miss Emily, ajouta-t-il en se tournant de nouveau vers la jeune aveugle, c'est vous que nous devons remercier de tout le bien dont nous jouissons. J'aimais mon petit oiseau, mais je n'étais qu'un vrai fou et je l'aurais gâté. Vous saviez mieux ce qui était bon pour elle et pour moi aussi. Vous avez fait d'elle ce qu'elle est à cette heure, une des brebis du Christ, une servante du Seigneur. Si quelqu'un m'avait dit, il y a six mois, que j'allais devenir un malheureux impotent, assis dans mon fauteuil tout le jour, sans savoir qui nous nourrirait, mon petit oiseau et moi, j'aurais dit que je ne pourrais jamais supporter ce malheur avec patience ni conserver mon courage ; mais cette petite m'a fait la leçon. La première fois que je pus parler après mon attaque et dire ce que j'avais dans l'idée, j'étais si profondément troublé à la pensée de ma triste position et de l'abandon qui menaçait Gerty, que je m'en trouvais plus mal encore. « Que ferons-nous ? disais-je ; qu'allons-nous devenir ? » Et alors elle me dit à l'oreille : « Oncle True, Dieu veillera sur nous ! » Et quand, oublieux de sa parole, je demandais : « Qui donc nous nourrira et nous vêtira maintenant ? » elle disait encore : « Le Seigneur y pourvoira. » Et dans le plus amer de ma détresse, une nuit que, plein d'angoisses au sujet de mon enfant, je disais tout haut : « Si je meurs, qui donc prendra soin de Gerty ? » cette chère petite, que je croyais profondément endormie dans son lit, posa sa tête auprès de la mienne et me dit : « Oncle True, quand on m'a mise à la porte, dans la nuit noire et sans que personne s'intéressât à moi, sans que j'eusse ni parents ni demeure, mon Père qui est aux cieux vous a envoyé vers moi, et maintenant, s'il veut que vous alliez à lui et s'il n'est pas prêt à m'appeler en même temps, il enverra quelque autre prendre soin de moi le reste du temps que j'ai à demeurer sur la terre. » Après cela, miss Emily, j'ai cessé de me désoler. Ses paroles et les saints enseignements de la Bible, qu'elle me lit tous les jours, ont pénétré profondément dans mon cœur, et j'ai trouvé la paix.

« Je me disais que, si je vivais et conservais ma force, Gerty pourrait aller longtemps à l'école et y apprendre une foule de choses ; car elle a beaucoup de dispositions et une grande facilité. Ce n'est qu'une frêle enfant, et je n'ai jamais pu supporter la pensée de la voir forcée de se livrer à des ouvrages pénibles pour gagner sa vie : elle ne semble guère faite pour cela. J'espérais qu'en grandissant elle deviendrait une maîtresse d'école, comme miss Browne, ou quelque chose de semblable ; mais j'ai

cessé de m'en tourmenter davantage. Je sais, comme elle dit, que tout est pour le mieux. »

Lorsqu'il eut fini de parler, Gerty, qui s'était caché la figure contre son épaule, releva la tête et dit bravement : « Oncle True, je vous assure que je puis faire presque toute espèce d'ouvrage. Mistress Sullivan dit que je couds très bien ; ainsi je puis devenir modiste ou couturière : ce n'est pas une occupation très fatigante.

— Monsieur Flint, reprit Emily, me confieriez-vous votre enfant ? Si Dieu vous appelait avant elle, croyez-vous qu'elle serait en sûreté auprès de moi ?

— Miss Emily, répondit True, si je la croirais en sûreté auprès d'un ange !

— Ne parlez pas ainsi, dit Emily. Je sais trop bien que mon infirmité et mon inexpérience ne font guère de moi une personne capable d'élever une enfant comme Gerty ; mais, puisque vous approuvez l'instruction que je lui ai déjà donnée et que votre bonté va jusqu'à penser de moi beaucoup plus de bien que je ne mérite, j'ai la certitude qu'au moins vous croirez à la sincérité de mon désir de lui être utile. Si c'est une consolation pour vous de savoir qu'après votre mort je serai heureuse de prendre Gerty chez moi, de veiller à son éducation et de pourvoir, durant toute ma vie, à ses besoins, je vous donne ma parole la plus solennelle (à ces mots elle posa sa main sur celle de True) de le faire et d'employer tous mes efforts à la rendre heureuse. »

Le premier mouvement de Gerty fut de s'élançer vers Emily et de lui jeter les bras autour du cou ; mais en remarquant que True pleurait comme un enfant, elle se contint. Un instant après, la faible tête du vieillard reposait sur la poitrine de Gerty, dont la main essuyait les grosses larmes qui lui coulaient des yeux. Cette tâche était aisée : car c'était de joie que pleurait True.

Il était si loin de penser ou de s'attendre à la proposition que venait de lui faire Emily, que cela lui semblait une espérance trop brillante pour être réalisée. Après un moment de silence, une idée vint accroître ses doutes, et il l'exprima ainsi : « Mais votre père, miss Emily ? M. Graham ? Il a ses idées à lui et il n'est plus jeune. J'ai bien peur qu'il n'aime pas beaucoup à avoir une toute jeune fille chez lui.

— Mon père a de l'indulgence pour moi, répondit Emily ; jamais il ne s'opposera à un projet que j'ai à cœur. D'ailleurs, je me suis si fort attachée à Gertrude, que sa présence me sera aussi agréable qu'utile. J'ai la confiance, monsieur Flint, qu'au moins en partie vous recouvrirez votre santé et vos forces, et que vous serez conservé à votre fille encore de longues années ; mais, afin que vous soyez dans tous les cas bien rassuré sur son compte, je saisis cette occasion pour vous affirmer que, si je vous survis, elle trouvera une demeure chez moi.

— Ah ! miss Emily, dit le bon vieillard, mon temps est fini,

je le sens; et, puisque vous le voulez, vous serez bientôt appelée à vous charger de ma Gerty. Je n'ai pas oublié mes inquiétudes le lendemain du jour où je l'avais amenée à la maison; je me disais que peut-être je n'étais pas capable d'élever cette petite créature, et que je n'avais pas les moyens de lui donner l'aisance. Mais, vous, miss Emily, vous rappelez-vous que vous m'avez dit : « Vous avez bien fait; le Seigneur vous bénira et « vous récompensera. » Et maintenant que je suis près d'aller habiter avec Dieu, il me semble que je distingue ses voies plus clairement que jamais, et à mon tour je vous le dis, miss Emily, ce que vous faites est bien; et, si le Seigneur vous récompense comme il a fait pour moi, alors un temps viendra où cette enfant que voici vous payera en affection et en amour tout ce que vous aurez fait pour elle..... Gerty!

— Elle n'est pas ici, dit Emily; je l'ai entendue rentrer dans sa chambre.

— Pauvre petit oiseau! dit True; elle n'aime pas à m'entendre dire que je vais la quitter; oui, c'est une grande tristesse pour moi de penser que bientôt son petit cœur se brisera presque à force de sangloter sur le cadavre de son vieil oncle. N'y pensons pas maintenant. J'allais lui recommander d'être une bonne fille pour vous; mais je crois qu'elle n'a pas besoin pour cela de ma recommandation, et je puis la lui faire une autre fois. Adieu, ma chère demoiselle. »

Emily s'était levée pour s'en aller, et son domestique, Georges, l'attendait à la porte.

« Si je ne vous revois plus, rappelez-vous que vous avez rendu un pauvre vieillard si heureux qu'il n'a plus rien à souhaiter en ce monde. Vous emportez avec vous la bénédiction sincère d'un mourant qui demande à Dieu de vous accorder pour vos derniers jours la même grâce qu'il me donne maintenant. »

Le soir, lorsque True se fut mis au lit et que Gerty eut fini de lire à haute voix dans sa petite Bible, comme elle faisait toujours avant de se coucher, il l'appela auprès de lui et lui demanda, selon sa coutume depuis quelques jours, de répéter sa prière favorite pour les malades. Elle s'agenouilla au pied du lit et satisfit à son désir avec une ferveur aussi solennelle que touchante.

« Maintenant, chère enfant, la prière pour les mourants; n'y en a-t-il pas une dans ton petit livre? »

Gerty se mit à trembler. Il y avait bien la prière qu'il demandait, une magnifique prière; et la sérieuse enfant, à laquelle l'idée de la mort était familière, la savait par cœur. Mais pourrait-elle en redire les paroles? pourrait-elle commander à sa voix? Cependant l'oncle True désirait l'entendre, ce serait pour lui une consolation; et elle résolut d'essayer. Rassemblant toute son énergie, elle commença; et, se fortifiant à mesure qu'elle avançait, elle persévéra jusqu'à la fin. Une ou deux fois la voix

lui faiblit bien un peu, mais, faisant un nouvel effort, elle continua en dépit des sanglots qui cherchaient à s'échapper, et sa voix retentit si claire et si calme, que la dévotion de l'oncle True ne fut pas une seule fois troublée par l'idée des souffrances de sa fille. Heureusement, il ne pouvait entendre les battements précipités de son cœur qui menaçait de se briser.

A la fin de la prière, Gerty ne se releva point; elle ne le pouvait pas. Elle resta agenouillée, sa tête cachée dans les couvertures. Un silence solennel régna quelques instants dans la chambre. Enfin le vieillard posa sa main sur la tête de l'enfant. Gerty le regarda.

« Tu aimes miss Emily, n'est-ce pas, chère fille ?

— Oui, je l'aime, et beaucoup.

— Tu lui obéiras quand je ne serai plus ?

— Oh ! bon oncle ! murmura Gerty, ne me quittez pas ; je ne pourrai pas vivre sans vous, cher oncle True !

— Dieu veut me rappeler à lui ; c'est sa volonté, Gerty. Il a toujours été bon pour nous, et nous ne devons pas douter de lui en ce moment. Miss Emily peut faire pour toi plus que je ne l'aurais pu, et tu seras très heureuse avec elle.

— Non, je ne le serai plus en ce monde ! je ne l'ai jamais été avant de venir chez vous ; et maintenant, si vous mourez, je voudrais mourir avec vous !

— Il ne faut pas souhaiter cela, chère enfant ; tu es jeune, tu dois tâcher de faire du bien dans ce monde et y passer le temps que tu dois y rester. Moi, je suis vieux à présent, et je ne suis plus qu'un embarras.

— Oh ! que non ; vous n'êtes pas un embarras, vous ne pourrez jamais en être un. C'est moi qui vous ai donné de la peine.

— Cher petit oiseau, Dieu sait que tu as été la joie de mon cœur ! La seule chose qui me chagrine à présent, c'est que tu restes toujours ici à te fatiguer comme une esclave, au lieu d'aller à l'école ; mais..... nous sommes tous dépendants..... de Dieu d'abord, puis les uns des autres. Et cela me rappelle, Gerty, ce que je voulais te dire. Je sens que le Seigneur m'appellera bientôt, plus tôt qu'on ne pense ; tu pleureras d'abord, tu seras bien affligée sans doute ; mais miss Emily te prendra chez elle et te dira des paroles de bénédiction pour te consoler : comment nous nous reverrons tous un jour, et comment nous serons tous heureux dans cet autre monde où il n'y a plus de séparation. Willie aussi fera son possible pour soulager ta douleur, et bientôt tu souriras de nouveau. Longtemps peut-être, Gerty, tu seras une charge pour miss Emily, et elle aura beaucoup à faire pour toi, t'instruire, te vêtir, et le reste ; et ce que je veux te dire, c'est que l'oncle True espère que tu seras aussi bonne que possible et que tu feras tout ce que miss Emily dira. Et puis, avec le temps, peut-être, quand tu seras plus forte et plus âgée, pourras-tu faire quelque chose pour elle. Elle est aveugle, et il faut que tes yeux soient les siens ; elle n'est pas très

forte non plus, et il faudra soutenir sa faiblesse comme tu fais pour la mienne. Et, si tu es bonne et patiente, Dieu te donnera la paix du cœur, quand même tu ne forais qu'essayer de rendre les autres heureux. Puis, quand tu seras triste et affligé (cha-cun l'est de temps en temps), alors pense à ton vieil oncle True, et comme il te disait souvent : *Don courage, petit oiseau, car il m'est avis que tout prendra bonne fin. Allons, ne te chagrins pas pour cela; mets-toi au lit, chère enfant, et demain nous ferons une jolie promenade..... Willie vient avec nous, tu sais.* »

Gerty essaya de reprendre courage pour l'amour de True, et alla se coucher; elle fut plusieurs heures avant de s'endormir; mais, à la fin, elle tomba dans un profond sommeil, qui dura jusqu'au jour.

Elle rêva que l'oncle True avait repris ses forces et sa santé, ses yeux brillants, son pas ferme; qu'elle et Willie étaient gais et heureux.

Tandis qu'elle faisait ce beau rêve, ne se doutant guère que son premier ami ne foulait plus avec elle le sentier de la vie, le messager de la mort arriva doucement; et, au milieu du calme de la nuit, tandis que tout dormait, il prit l'âme du bon vieux True et la porta dans le sein de Dieu.

CHAPITRE XVI

NOUVELLE DEMEURE

Deux mois se sont écoulés depuis que Trueman Flint est mort; il y a huit jours que Gertrude est installée dans la famille de M. Graham. Ce fut par le journal qu'Emily reçut la première nouvelle de la perte soudaine qu'avait faite la petite fille. Elle fit aussitôt connaître à son père ses désirs et ses projets relativement à l'enfant; et elle trouva qu'elle n'avait à craindre aucune opposition de sa part. Il lui représenta néanmoins l'inconvénient qu'il y avait à ce que Gertrude vint immédiatement s'établir chez eux, attendu qu'ils étaient sur le point de partir pour rendre visite à des parents éloignés, et qu'ils ne reviendraient guère que vers l'époque de leur retour à la ville pour y passer l'hiver. Emily comprit que son père avait raison. Mistress Ellis devait bien, en leur absence, garder la maison; mais, lors même que la gouvernante eût été disposée à se charger de Gertrude, c'était une femme tout à fait incapable de la consoler dans ce moment de chagrin et d'affliction.

Cette pensée tourmentait Emily, qui se considérait alors comme la seule protectrice de l'orpheline, et elle regretta fort que ce voyage extraordinaire arrivât si mal à propos. Mais il n'y avait pas à revenir là-dessus, car les arrangements de M. Graham étaient faits, et elle ne pouvait les estrayer sans rendre tout d'abord la venue de Gertrude importune et désagréable. Elle partit donc pour la ville le lendemain matin, sans trop savoir à quoi se décider en pareille circonstance.

Ce jour était un dimanche; mais la mission d'Emily était toute de charité et d'amour, et n'admettait aucun retard. Une heure donc avant l'office du matin, mistress Sullivan, qui se tenait à la fenêtre et regardait dans la rue, vit la voiture de M. Graham s'arrêter à la porte. Elle courut à la rencontre d'Emily, et, avec cette politesse et cette bonté qui lui étaient naturelles, elle la fit entrer dans sa chambre, la conduisit vers un siège commode, lui donna un éventail (car il faisait excessivement chaud) et lui exprima ensuite combien elle était heureuse de la voir et combien elle était fâchée de l'absence de Gertrude. Emily lui demanda avec étonnement où elle était allée, et apprit qu'elle faisait une promenade avec Willie. Une foule d'autres questions suivirent celle-là, et mistress Sullivan lui raconta longuement le touchant désespoir de Gertrude, l'impossibilité de la consoler, et les craintes qu'avait eues la bonne petite femme de la voir mourir de chagrin.

« Je ne savais que faire d'elle, dit mistress Sullivan. Tous les jours de la semaine dernière, elle était assise sur son petit tabouret, auprès du grand fauteuil de l'oncle True, la tête appuyée sur le coussin, et je ne pouvais l'en éloigner ni la faire manger. Quand je lui parlais, elle n'avait pas l'air de m'entendre; et, si j'essayais de l'ôter de là, elle ne résistait pas, mais elle se laissait aller comme un corps inerte entre mes bras. Je n'osais la faire venir jusqu'à ma chambre, tout en sachant que le changement de lieu lui ferait du bien. Sans Willie, je ne sais pas ce qui serait arrivé, tant je me tourmentais au sujet de la pauvre enfant; mais Willie sait bien mieux que moi comment la consoler. Lorsqu'il est ici, cela va bien : il la prend dans ses bras; car il est très fort et elle aussi légère qu'une plume; il la porte dans une autre chambre ou même dans la cour, et, d'une manière ou d'une autre, il réussit toujours à la distraire. Il parvient à la faire manger, et le soir, en arrivant de son bureau, il lui fait faire de longues promenades. Ainsi, hier au soir, ils sont allés ensemble au delà du pont de Chelsea, où il y a de l'air et de la fraîcheur, comme vous savez, et probablement il a réussi à l'amuser, car elle est rentrée plus fraîche et mieux portante que je ne l'ai vue depuis longtemps, bien qu'elle fût très fatiguée. Je l'ai fait coucher dans ma chambre, et elle a dormi profondément toute la nuit, de sorte qu'aujourd'hui elle est bien mieux. Ce matin ils sont repartis, et, comme Willie passe la journée avec nous, puisque c'est dimanche, je ne doute

pas qu'il ne la maintienne en bonne humeur, si c'est au pouvoir de quelqu'un.

— Willie montre beaucoup de jugement, dit Emily, en cherchant à la distraire par le spectacle d'objets nouveaux. Je suis bien contente qu'elle ait trouvé d'aussi bons amis. J'ai promis à M. Flint de la prendre avec moi quand il ne serait plus de ce monde; mais je n'ai appris sa mort qu'aujourd'hui même, et je regarde comme un service personnel les bons soins que vous lui avez prodigués. J'étais certaine que vous aviez été pour elle la bonté même; sans cela, j'aurais eu un bien vil regret de n'avoir pas appris plus tôt la mort de Truman Flint.

— Oh! miss Emily, Gertrude nous est si chère et nous avons été si affligés de la voir souffrir, que c'était un bonheur pour nous de faire tout notre possible pour la consoler. Je crois qu'elle et Willie ne s'aimeraient pas davantage s'ils étaient frère et sœur. D'ailleurs Willie et l'oncle True étaient grands amis, et il nous manquera beaucoup à tous. Mon vieux père n'en parle guère, mais je vois que cette perte l'a bien abattu.

La conversation continua quelque temps encore. Tout en causant, mistress Sullivan apprit à Emily qu'une des ses cousines, femme d'un fermier qui demeurait à la campagne, à une vingtaine de milles de Boston, les avait invités tous à venir passer une ou deux semaines à la ferme; et comme Willie pouvait prendre alors le congé qu'on lui donnait chaque été, ils se proposaient d'accepter cette invitation.

Elle parla de Gertrude comme s'il était convenu qu'elle dût les accompagner et s'étendit sur l'avantage qu'il y aurait pour elle à respirer l'air de la campagne, à courir dans les champs et dans les bois, après toutes ses fatigues et sa vie renfermée.

Emily, voyant que Gertrude était attendue et qu'on la recevrait avec plaisir, approuva de tout son cœur cette visite, et convint avec mistress Sullivan que Gerty resterait sous sa garde jusqu'au moment où M. Graham reviendrait à Boston pour l'hiver. Elle fut ensuite obligée de partir sans attendre le retour de Gertrude; mais elle chargea mistress Sullivan de toutes ses tendresses pour la chère enfant, et lui remit une somme suffisante pour subvenir à ses besoins.

Gertrude partit donc pour la campagne. Tout ce qu'elle y vit était si nouveau pour elle, la nourriture de la ferme si abondante, l'exercice si salutaire, la sympathie qu'elle inspirait si profonde et si réelle, qu'elle reprit ses couleurs et qu'elle retrouva le calme et la joie.

Quelque temps après le retour des Sullivan, les Graham revinrent à la ville, et, ainsi que nous l'avons dit, il y avait environ huit jours que Gertrude demeurait chez eux.

« Es-tu toujours à la fenêtre, Gertrude? Qu'y fais-tu donc, ma chère fille? »

— J'attends qu'on allume les lampes, miss Emily.

— Mais on ne les allumera pas ce soir. La lune va se lever

tout à l'heure et éclairer suffisamment les rues pour le reste de la nuit.

— Je ne parle pas des réverbères.

— Et de quoi donc alors, mon enfant? dit Emily en venant aussi à la fenêtre et en mettant ses mains sur les épaules de Gertrude.

— Des étoiles, chère miss Emily. Oh! quel bonheur si vous pouviez les voir aussi!

— Elles sont donc bien brillantes?

— Elles sont si belles! et il y en a tant! Le ciel en est rempli.

— Je me rappelle bien m'être souvent tenue comme toi à cette même fenêtre pour les regarder aussi. Il me semble les voir encore, tant je suis combien elles sont belles et nombreuses.

— Oh! j'aime les étoiles! je les aime toutes; mais je préfère la mienne aux autres.

— Quelle est donc la tienne?

— Celle qui scintille au-dessus du clocher de l'église; elle brille toutes les nuits dans ma chambre et me regarde en face, miss Emily... » Et Gertrude baissa la voix au point qu'on l'entendit à peine... « Il me semble que cette étoile brille tout exprès pour moi. Je crois que l'oncle True l'allume tous les soirs. Il me semble qu'il me sourit de là-haut et qu'il me dit : « Vois, Gorty, c'est pour toi que j'allume cette lampe! » Cher oncle True! Miss Emily, pensez-vous qu'il n'aime encore maintenant?

— Assurément, Gertrude; je crois que, si tu le prends pour exemple et si tu t'efforces de mener une vie aussi bonne et aussi patiente que la sienne, il sera vraiment la lampe qui éclairera ton chemin, et une lumière aussi brillante pour tes pas que si sa figure rayonnait sur toi à travers cette étoile.

— J'étais bonne et patiente quand je demeurais avec lui, du moins presque toujours; et je suis bonne quand je suis auprès de vous; mais je n'aime pas mistress Ellis. Elle cherche toujours à me tourmenter; alors elle me rend maussade, et puis je me fâche, et je ne sais plus ce que je fais ni ce que je dis. Ainsi aujourd'hui, je n'avais pas l'intention d'être impatiente avec elle, et je voudrais bien n'avoir pas fermé la porte aussi fort; mais comment pouvais-je m'en empêcher, miss Emily, lorsqu'elle me disait, en présence de M. Graham, que c'était moi qui avais déchiré le journal d'hier soir, tandis que je sais bien que ce n'est pas vrai? C'est dans un vieux papier que j'ai enveloppé vos pantoufles, et je suis presque sûre que c'est elle qui a allumé le feu dans la bibliothèque avec le journal d'hier; mais M. Graham croira toujours que c'est moi qui l'ai déchiré.

— Je te crois, Gertrude, quand tu dis que ce n'est pas toi qui es à blâmer pour la perte de ce journal. Mais il faut te rappeler, ma chère enfant, qu'il n'y a guère de mérite à être de bonne humeur quand rien ne vous impatiente. Je veux t'apprendre à supporter même l'injustice sans perdre ton empire sur toi-même. Tu sais qu'il y a longtemps que mistress Ellis

est toi : on l'a laissée tout diriger à sa guise, et elle n'a pas l'habitude de vivre avec des enfants. Elle a compris que ton arrivée lui apporterait un surcroît de soins et d'ennuis, et il n'est pas extraordinaire que, lorsque les choses vont de travers, elle pense que c'est ta faute. C'est une femme très sùdèle, très bonne, pleine d'attentions pour moi, et dont mon père fait grand cas. Je serais très malheureuse, si vous ne pouviez pas vivre ensemble.

— Je ne veux causer d'ennui à qui que ce soit, dit Gertrude avec chaleur, encore moins vous rendre malheureuse. Je partirai et j'irai quelque part où vous ne me verrez plus.

— Gertrude ! » reprit Emily avec une sérieuse tristesse. Ses mains étaient encore sur les épaules de la jeune fille, et, en parlant, elle la fit tourner et la mit en face d'elle. « Quoi ! Gertrude, vous voulez abandonner votre amie qui est aveugle ? Vous ne m'aimez donc pas ? »

L'expression de la figure que rencontra le regard de Gertrude était si touchante qu'elle sentit tomber toute sa colère. Elle jeta ses bras autour du cou d'Emily et s'écria : « Non ! chère miss ! non, je ne vous quitterai pas pour tout au monde ! je ferai tout ce que vous voudrez, pour l'amour de vous... Je ne me fâcherai plus contre mistress Ellis.

— Non, pas pour l'amour de moi, Gertrude, répliqua Emily, mais pour l'amour de toi-même et de ton devoir, pour l'amour de Dieu. Il y a quelques années, je ne t'aurais pas demandé d'être aimable et bienveillante pour une personne que tu aurais crue injuste envers toi ; mais maintenant que tu sais parfaitement ce qui est bien, maintenant que tu es familiarisée avec la vie de ce divin Maître qui ne répondait pas aux injures, j'avais espéré que tu aurais appris aussi à être patiente, même dans les circonstances les plus difficiles. Mais ne va pas croire, Gertrude, parce que je te réprimande, que je désespère de te voir devenir un jour ce que je désire que tu sois ; la confiance que j'ai en toi me fait espérer, puisque tu connais mes désirs, que tu t'efforceras de te conduire toujours convenablement envers mistress Ellis.

— Oui, miss Emily ; je ne lui répondrai plus quand elle sera méchante avec moi, même quand je devrais me mordre les lèvres pour m'empêcher de parler. »

Juste à ce moment on entendit une voix qui disait dans l'antichambre : « Voir miss Flint ! En vérité ! Eh bien ! miss Flint est dans la chambre de miss Emily !... Est-ce qu'elle va recevoir du monde à présent ? »

Gertrude rougit jusqu'au front, car cette voix ironique était celle de mistress Ellis.

Emily s'avança vers la porte et l'ouvrit. « Mistress Ellis !

— Que voulez-vous, Emily ?

— Y a-t-il quelqu'un en bas ?

— Oui, un jeune homme qui demande Gertrude. C'est ce jeune Sullivan, je crois.

— Willet s'doria Gertrude en se levant.

— Tu peux descendre le soir, Gertrude, dit Emily; tu revien-
dras quand il sera parti. Mistress Ellis, je voudrais que vous
missiez un peu d'ordre dans ma chambre. Je crois que vous
trouverez sur le tapis beaucoup de pièces pour votre sac à chif-
fons. Quand miss Randolph taille une robe, elle fait toujours
beaucoup de morceaux. »

Mistress Ellis les ramassa; puis, s'asseyant sur le canapé au
côté du feu, tout en tenant ses chiffons, elle commença à parler
de Gertrude.

« Qu'allez-vous donc faire de cette petite, Emily? dit mistress
Ellis. Vous l'enverrez à l'école? »

— Oui. Elle ira cet hiver chez M. W.....

— Quoi! mais n'est-ce pas une pension bien chère pour une
enfant comme elle? »

— Elle est chère, sans doute; mais je désire que Gertrude ait
les meilleurs professeurs, et mon père ne regarde pas au prix.
Il pense comme moi que, si nous l'élevons pour être institutrice,
il faut qu'elle soit elle-même fort instruite. Je lui en ai parlé le
premier soir de notre retour, et il a reconnu avec moi qu'il
vaudrait mieux la mettre tout de suite en apprentissage que
de lui donner une demi-éducation, d'en faire une belle dame
qui ne serait plus bonne à rien. Il permet que j'arrange tout à
mon gré, et j'ai résolu de l'envoyer chez M. W.... Ainsi elle
restera avec nous quant à présent. Je désire la garder avec
moi aussi longtemps que possible, d'abord parce que je l'aime,
et aussi parce qu'elle est délicate et très sensible. La mort du
vieux M. Flint l'a tellement attristée, que nous devons d'abord
la rendre heureuse. Ne trouvez-vous pas, mistress Ellis? »

— Je m'arrange toujours pour faire mon devoir, répondit
mistress Ellis un peu sèchement. Où couchera-t-elle, quand
nous serons installés? »

— Dans la petite chambre au bout du corridor.

— Alors où mettrai-je l'armoire au linge? »

— Dans le vestibule. Il me semble qu'elle tiendra entre les
deux fenêtres.

— Il le faudra bien, » dit mistress Ellis qui sortit de la chambre
avec fracas et en murmurant : « Tout est mis sens dessus
dessous pour cette petite mendicante. »

Mistress Ellis était vexée pour plusieurs motifs. Elle avait
longtemps gouverné à sa guise toute la maison de M. Graham,
et, par conséquent, avait contracté des habitudes un peu tyran-
niques. Elle était capable, méthodique et propre, accoutumée à
une famille peu nombreuse, et n'avait eu, depuis des années,
aucun enfant à soigner : aussi Gertrude était à ses yeux une
importune et une usurpatrice qui devait nécessairement ne
faire jamais que le mal et déranger toujours ses projets favoris.
Et puis Gertrude avait été élevée, comme disait mistress Ellis,
au sein de la plus basse classe; et la gouvernante, qui n'avait

pas le cœur vraiment dur et qui approuvait tout acte de charité publique ou particulière, était légèrement prévenue en faveur de la naissance. Quoique les circonstances l'eussent placée dans une position inférieure, elle se vantait d'appartenir à une bonne famille, et regardait comme un outrage à sa dignité l'obligation de s'occuper d'une personne si fort au-dessous d'elle.

Elle voyait, en outre, dans la nouvelle venue, une rivale dangereuse pour elle-même dans l'affection de miss Graham. Mistress Ellis ne pouvait se faire à l'idée de tenir le second rang dans l'esprit d'Emily, qui, par suite de son infirmité et de la délicatesse de sa santé, était depuis longtemps l'objet particulier de ses soins. D'ailleurs elle se sentait pour elle autant de tendresse que son caractère lui permettait d'en avoir. De toutes ces circonstances il résultait que mistress Ellis était loin d'être favorablement disposée pour Gertrude; et Gertrude, de son côté, n'était pas encore prête à aimer cordialement mistress Ellis.

CHAPITRE XVII

QUI DONC EST HEUREUX?

Emily était seule dans sa chambre. M. Graham était allé à une assemblée des directeurs de la Banque. Mistress Ellis était les pépins d'un tas de raisins secs dans la salle à manger. Willie retenait encore Gertrude dans la petite bibliothèque du rez-de-chaussée; et Emily, dont la chambre, éclairée par la lune, restait toujours sombre pour elle, était plongée dans la méditation. Sa tête s'appuyait sur sa main; sa figure, ordinairement si calme, était triste et mélancolique, et toute son attitude annonçait le chagrin et l'abattement. A mesure qu'une pensée succédait à une autre et que les souffrances passées se représentaient rapidement à sa mémoire, sa tête s'inclinait peu à peu sur les coussins du canapé, et des larmes filtraient lentement à travers ses doigts.

Tout à coup une main se posa doucement sur les siennes. Elle tressaillit, comme elle faisait toujours quand elle était surprise; car sa préoccupation l'avait empêchée d'entendre les pas de Gertrude.

« Qu'avez-vous, miss Emily? dit la jeune fille; puis-je rester? Préférez-vous être seule? »

Le ton sympathique, la délicatesse de la question de l'enfant,

touchèrent Emily. « Oh! oui, reste avec moi! » lui dit l'aveugle en l'attirant vers elle; et remarquant, en passant son bras autour de la taille de l'enfant, qu'elle tremblait et qu'elle paraissait vivement agitée, elle ajouta :

« Mais toi-même, Gertrude, qui te fait trembler et soupirer ainsi? »

Les sanglots de Gertrude détalèrent.

« Oh! miss Emily! j'ai cru que vous pleuriez quand je suis entrée, et j'espérais que vous me permettriez de venir pleurer avec vous; car je suis si malheureuse que je ne puis faire que cela. »

L'agitation violente de l'enfant calma celle qu'éprouvait Emily. Miss Graham voulut connaître le motif de cette affliction nouvelle et sérieuse. Voici ce dont il s'agissait. Willie était venu dire à Gertrude qu'il partait, qu'il quittait le pays, pour aller aux Indes, à l'autre bout du monde. M. Clinton était intéressé dans une maison de commerce à Calcutta, et avait proposé à Willie les conditions les plus avantageuses pour le décider à s'y rendre en qualité de commis. L'avenir qu'on lui offrait ainsi était bien plus brillant que celui qu'il pouvait espérer en restant en Amérique; le traitement était, dès l'abord, suffisant pour défrayer toutes ses dépenses et pourvoir aux besoins des personnes qui, chaque année, tombaient de plus en plus à sa charge. La chance d'avancement futur était grande aussi, et, bien que le cœur affectueux du jeune homme fût profondément attaché à sa patrie et à ses parents, il n'y avait dans son esprit aucune hésitation sur ce que lui dictaient à la fois son devoir et son intérêt. Il avait accepté la proposition, et, quelle que fût son inquiétude à la pensée d'un exil qui pouvait durer cinq ans et peut-être le double, il la gardait courageusement pour lui-même et parlait gaiement de ce projet à sa mère et à son grand-père.

« Miss Emily, dit Gertrude, comment supporterai-je ce départ? comment vivre sans Willie? Il est si bon et il m'aime tant! Il a toujours été pour moi meilleur qu'un frère; sans lui je n'aurais pu supporter la mort de l'oncle True. Et comment après cela puis-je le laisser partir? »

— C'est bien dur, Gertrude, dit Emily avec bonté; mais il est évident que c'est un grand avantage pour Willie : il faut ne penser qu'à cela.

— Je le sais bien, répondit Gertrude; mais vous ne savez pas combien j'aime Willie. Nous avons été si longtemps ensemble! nous étions seuls tous les deux, et chacun de nous ne pensait qu'à l'autre. Il était le plus âgé, et prenait toujours tant de soin de moi! Vous ne vous figurez pas quels bons amis nous étions! »

Gertrude, sans s'en douter, venait de toucher une corde qu'Emily sentit vibrer dans tout son être. « Ne pas me le figurer! Gertrude, répondit-elle d'une voix tremblante. Hélas! je com-

prends mieux que tu ne le penses combien il doit t'être cher. Moi aussi, j'avais.... » Et se taisant tout à coup, elle se leva, alla vivement à la fenêtre et pressa son front brûlant contre les vitres glacées; puis, se retournant vers Gertrude, elle lui dit d'une voix qui avait repris tout son calme habituel : « Enfant, tu ne vois pas, au milieu du chagrin qui t'opresse, combien tu dois encore de reconnaissance à Dieu. Quel bonheur n'est-ce pas pour toi que Willie aille dans un pays d'où tu pourras souvent avoir de ses nouvelles et où il en recevra constamment de ses amis !

— Oui, reprit Gertrude; il promet d'écrire souvent à sa mère et à moi.

— Et puis, dit Emily, cela prouve la bonne opinion que M. Clinton a conçue de Willie. Tu devrais te réjouir de ce qui arrive. Il faut que M. Clinton ait dans l'honneur de ce jeune homme une parfaite confiance pour lui donner une pareille mission. C'est très flatteur pour lui.

— Sans doute, reprit Gertrude, je n'y pensais pas.

— Et vous avez été si heureux ensemble! continua Emily; vous vous séparez dans un si parfait accord! O Gertrude! Gertrude! une séparation pareille devrait peu t'attrister; il y a tant de plus grands malheurs en ce monde! Allons! du calme, chère enfant; et peut-être y aura-t-il un jour une joyeuse réunion qui vous dédommagera largement de toutes les souffrances de la séparation. »

La voix d'Emily tremblait en prononçant ces derniers mots. Gertrude la regardait tout étonnée. « Miss Emily, dit-elle enfin, je commence à croire que tout le monde a ses chagrins.

— Est-ce que tu en doutais, Gertrude?

— Je n'y avais pas encore pensé. Je savais que j'en avais; mais je croyais les autres personnes mieux partagées. Je me figurais que les gens riches étaient tous heureux; et, quoique vous soyez aveugle et que ce soit une chose terrible, je pensais que vous y étiez accoutumée. Vous aviez toujours l'air si calme et si contente! Et puis, Willie, je croyais aussi jadis que rien ne pouvait le rendre triste, tant il était toujours gai; mais, à l'époque où il était sans place, je l'ai vu pleurer souvent; et puis quand l'oncle True est mort, et enfin ce soir, quand il m'a dit qu'il allait partir, c'est à peine s'il pouvait parler, tant il était ému. Aussi, miss Emily, puisque je vois que vous et Willie avez des chagrins, et que vos larmes finissent par couler, bien que vous essayiez de les retenir, j'en conclus que le monde est plein d'épreuves et que chacun en a sa part.

— C'est le sort de l'humanité, Gertrude, et nous ne pouvons pas espérer qu'il en soit autrement.

— Qui donc alors peut être heureux, miss Emily?

— Ceux-la, mon enfant, qui ont appris à se soumettre; ceux qui, dans les afflictions les plus douloureuses, voient la main

d'un père aimant, et qui, obéissant à sa volonté, baisent la verge qui les châtie.

— C'est difficile, miss Emily.

— Aussi y a-t-il bien peu d'heureux en ce monde. Mais si, même au milieu de la détresse, nous levons vers Dieu des regards de foi et d'amour, nous jouirons, malgré les ténèbres qui pèsent sur cette terre, de ce calme qui est un avant-goût de la béatitude céleste. »

Emily avait raison. Gertrude avait déjà trouvé dans l'influence des sentiments religieux un grand soulagement à ses chagrins; mais jamais, avant cette soirée, elle n'avait senti un esprit étranger à la terre s'élever du chaos même de la douleur où elle était plongée, et allumer en elle la flamme d'un sentiment plus noble et plus sublime que tout ce qu'elle avait éprouvé jusqu'alors.

Lorsqu'elle quitta Emily, ce fut avec cette sérénité qui est la force; et, si l'esprit de l'oncle Truc, regardant la jeune fille à travers l'étoile brillante qu'elle aimait tant, soupira de voir les larmes qui brillaient dans ses yeux, il dut être rassuré par le sourire céleste qui se jouait sur sa figure, et qui, lorsque le sommeil eut fermé ses paupières, imprima sur ses traits le sceau d'une paix profonde.

Le départ de Willie fut précipité. Mistress Sullivan n'eut qu'une semaine pour ces arrangements que la prévoyance maternelle trouve toujours nécessaires. Elle eut donc beaucoup à faire, et Gerty, à laquelle Emily donna toute liberté jusqu'au départ prochain du vaisseau, lui fut d'un grand secours. Willie, de son côté, travaillait tout le jour; mais, chaque soir, il venait les retrouver et passer quelques heures avec elles.

Un soir, il arriva à la brune. Sa mère et son grand-père étaient sortis, et Gertrude venait de quitter son ouvrage. « Si tu n'as pas peur de t'enrhumer, lui dit Willie, viens t'asseoir sur le pas de la porte à côté de moi, comme nous faisons jadis. Il n'y aura plus de journée aussi chaude que celle-ci, et peut-être ne retrouverons-nous jamais d'autre occasion d'être assis l'un près de l'autre et de regarder la lune se lever au-dessus de la vieille maison qui fait le coin.

— O Willie! dit Gertrude, ne me dis pas que nous ne nous retrouverons plus ensemble à notre ancienne place. Je ne supporterai pas cette pensée! Il n'y a pas, dans tout Boston, une seule maison que je puisse aimer jamais autant que celle-ci.

— Je suis comme toi, Gerty; mais il y a cent à parier contre un que, si je suis absent pendant cinq ans, je trouverai ici à mon retour une rangée de beaux magasins. Je voudrais ne pas avoir cette pensée, car je regretterai longtemps notre vieille demeure.

— Mais, si l'on abat cette maison, que deviendront ta mère et ton grand-père?

— Je n'en sais rien, Gerty. Que deviendrons-nous tous d'ici

là? Mais, s'il faut qu'ils déménagent, j'espère que je serai en mesure de leur procurer un meilleur logement.

— Tu n'y seras pas, Willie.

— C'est vrai; mais je recevrai toujours de vos nouvelles, et nous arrangerons tout dans nos lettres. Pourtant cela m'inquiète; je crains qu'ils ne soient tourmentés de mon absence et qu'ils n'aient bien besoin de moi. Tu aurais soin d'eux, n'est-ce pas, Gerty?

— Une enfant comme moi! s'écria Gertrude tout étonnée; que puis-je faire?

— Tu ne seras pas toujours une enfant, et l'on peut souvent mieux compter sur une femme que sur un homme, surtout quand elle est brave et bonne comme tu le seras. Je n'ai pas oublié comment tu as soigné l'oncle Truc, et, toutes les fois que je me représente grand-papa et maman vieux et infirmes, je pense toujours à toi; j'espère que tu seras auprès d'eux, et dans ce cas tu leur seras d'un plus grand secours que moi-même. Aussi, je les laisse à ta garde, Gerty, bien que tu ne sois encore qu'une enfant.

— Je te remercie, Willie, de croire que je ferai pour eux tout ce que je pourrai. Je n'y manquerai certainement pas, aussi longtemps que je vivrai. Mais ils peuvent rester bien portants pendant toute ton absence; et moi, malgré mon jeune âge, je puis tomber malade et mourir..... Qui sait?

— Ce n'est que trop vrai, dit Willie tristement. Et moi aussi, je puis mourir; mais il ne faut pas penser à tout cela. Il me semble que je n'aurais pas le courage de partir, si je n'avais l'espoir de vous retrouver tous heureux et bien portants. Il faudra m'écrire tous les mois, car ce serait là une trop lourde tâche pour ma mère, et je suis bien sûr qu'elle te chargera de toute la correspondance. Que mes lettres arrivent à ton adresse ou à la sienne, ce sera la même chose. Et puis, il ne faudra pas m'oublier, Gerty; il faudra m'aimer tout autant quand je serai parti, n'est-ce pas?

— T'oublier, Willie! je penserai toujours à toi et je t'aimerai toujours comme à cette heure; comment pourrais-je faire autrement? Mais toi, qui seras bien loin dans un pays étranger, où tu seras distrait par tout ce que tu verras, tu ne penseras plus à moi.

— Tu ne me connais pas, Gertrude. Tu seras entourée d'amis; mais moi, je serai sur une terre étrangère. Tous les jours de ma vie, mon cœur sera avec toi et avec ma mère, et je vivrai bien plus ici que là-bas. »

Ils furent interrompus par l'arrivée de M. Cooper, et ils ne revinrent plus ensuite sur cette conversation. Mais le matin du jour où Willie partit, tandis que mistress Sullivan, penchée dans la chambre voisine sur une malle soigneusement faite, s'efforçait de cacher ses pleurs, et que M. Cooper, la tête plus basse qu'à l'ordinaire, tenait encore à la main sa pipe qu'il avait

laissée s'éteindre, Willie dit tout bas à l'oreille de Gerty, qui pesait debout sur une petite caisse de livres afin de l'aider à la former : « Gerty, pour l'amour de moi, aie bien soin de notre mère et de notre grand-père; ils sont tes parents presque autant que les miens. »

Au moment où Willie allait quitter ainsi la maison pour la première fois, afin de lutter contre les hommes et de se frayer un chemin au milieu d'eux, M. Cooper, qui ne pouvait pas encore s'habituer à l'idée que le jeune homme sortirait vainqueur du combat qu'il engageait contre la fortune, lui donna de nombreux conseils sur le danger qu'il y avait à nourrir des espérances qui ne se réaliseraient jamais, et lui rappela plusieurs fois qu'il n'avait encore aucune connaissance du monde.

Mistress Sullivan ne donna que peu d'avis à son fils au moment du départ. Elle se fit aux leçons qu'il avait reçues depuis son enfance, et résuma ses conseils maternels en peu de mots : « Aime toujours Dieu et prie-le, Willie; et ne trompe pas les espérances de ta mère. »

Et Willie s'embarqua. Et la femme pieuse, aimante, dévouée, qui pendant dix-huit ans avait chéri son fils avec orgueil et tendresse, conserva jusqu'à la fin son désintéressement accoutumé et quitta son enfant sans murmure. Personne ne sut quelle lutte elle soutint contre sa douleur, ni d'où venait la force qui la soutenait. Personne ne se serait imaginé que la petite veuve possédât une pareille fermeté, et les voisins s'étonnèrent de la voir, la veille du départ de son fils, vaquer tranquillement à ses travaux habituels, et, après le départ, continuer à travailler sans que l'expression de patiente humilité qui la caractérisait disparût un seul instant.

C'est d'alors seulement que date en réalité le séjour de Gertrude chez M. Graham; car jusqu'ici il avait été interrompu de diverses manières. Elle commença aussitôt d'aller à l'école, et, jusqu'au printemps, elle travailla avec zèle à ses études, menant une vie calme et retirée. Emily ne voyait jamais beaucoup de monde, et en hiver presque personne. De son côté, Gerty ne forma aucune liaison intime avec ses compagnes. Elle passait auprès d'Emily bien des jours de bonheur. Toutes deux se promenaient, lisaient et causaient souvent ensemble. Grâce aux yeux intelligents de Gertrude et à ses descriptions si vives et si brillantes de tout ce qui se présentait à ses regards, miss Graham renouait peu à peu connaissance avec le monde extérieur. Dans toute œuvre de charité, Gertrude était la compagne ou la messagère d'Emily, et tous ceux qui dépendaient de la famille, depuis la cuisinière jusqu'au petit garçon qui venait chercher à la porte les restes de pain, s'accordaient à aimer et à louer la jeune fille, qui, sans être belle ni élégamment vêtue, avait les pas si légers, les mouvements si gracieux et les manières si pleines de dignité, qu'ils étaient tous convaincus qu'elle était riche d'esprit, quelles que fussent d'ailleurs sa naissance

et sa fortune. Aussi avaient-ils tous pris l'invariable habitude, en s'adressant à elle, de l'appeler miss Gertrude.

Mistress Ellis avait conservé contre elle une partie de ses préjugés; mais, comme Gertrude était toujours fort polie avec elle, et qu'Emily avait la prudence de ne les mettre en rapport que le moins possible, il n'en était encore rien résulté de bien fâcheux.

M. Graham, la voyant triste et rêveuse, ne lui accorda d'abord qu'une médiocre attention : mais, ayant trouvé plusieurs fois son journal séché avec soin, ses lunettes miraculeusement rapportées, bien qu'il les eût lui-même cherchées inutilement, il commença à croire que c'était une adroite fille; et lorsque, pronant le dernier numéro de la *Revue agricole*, il vit que les feuilles en étaient coupées et soigneusement cousues ensemble, il la déclara décidément une fille intelligente.

Souvent Gertrude allait voir mistress Sullivan; et, comme le printemps approchait, on commençait à attendre des nouvelles de Willie. Pourtant, quand l'époque du départ des Graham pour la campagne fut arrivée, on n'en avait pas encore reçu. Une lettre de Gertrude à Willie, écrite peu après qu'ils y furent installés, donnait quelque idée de sa position et de sa manière de vivre.

Elle commençait par se plaindre un peu longuement de ce qu'il n'avait pas encore donné de ses nouvelles, et par raconter la dernière visite qu'elle avait faite à mistress Sullivan avant de quitter Boston; puis elle continuait : « Mais tu m'as fait promettre de t'écire ce qui me concerne et tout ce qui m'arriverait chez M. Graham. Si donc ma lettre est plus ennuyeuse qu'à l'ordinaire, ne t'en prends qu'à toi-même, car j'ai bien des détails à te donner sur notre installation à D... et sur la vie que nous y menons. Il me semble t'entendre dire : « Est-ce qu'elle « va me faire la description de la maison de campagne de « M. Graham? » N'aie pas peur. Je n'ai pas oublié que, la dernière fois que je l'ai voulu, tu m'as mis la main sur la bouche en m'assurant que tu la connaissais aussi bien que si tu y avais passé toute ta vie, car je te l'avais décrite régulièrement une fois par semaine depuis l'âge de huit ans. Je t'ai forcé de me demander pardon de ton impolitesse; mais je t'ai assez parlé de ma première visite ici pour que j'évite de t'ennuyer davantage à ce sujet. Aujourd'hui, et j'en suis toute désappointée, l'habitation me paraît moins belle et moins grande qu'alors. Je ne veux pas te la décrire de nouveau; mais il faut pourtant que je te dise que le portique et la terrasse sont beaucoup plus petits, les chambres plus basses, le jardin et les pavillons pas tout à fait aussi grands que je le croyais. Miss Emily m'a demandé, il y a un jour ou deux, comment je trouvais la maison et si elle répondait au souvenir que j'en avais retenu. Je lui ai dit ce que j'en pensais. Cela ne lui a pas déplu; elle a ri de mes vieux souvenirs de la maison et des jardins, et m'a dit

qu'il en était toujours ainsi de ce que nous avions vu étant enfants.

« Miss Emily est toujours aussi bonne et aussi affectueuse pour moi. Tous ceux qui la connaissent comme toi savent qu'elle ne peut jamais être que la meilleure et la plus aimable personne du monde. Jamais, Willie, je ne pourrai faire assez pour reconnaître toute sa bonté. Et cependant le moindre présent lui fait tant de plaisir, les moindres attentions excitent tellement sa reconnaissance, qu'on dirait que chacun peut contribuer à son bonheur. Hier, j'avais trouvé quelques violettes dans le gazon, et, quand je les lui ai portées, elle m'a embrassée et remerciée comme si je lui avais donné des diamants. Le petit Ben Gately, qui avait cueilli plein son chapeau de fleurs de pissenlit sans aucune tige, et qui vint sonner ensuite à la grande porte en demandant miss Graham, pour les lui donner lui-même, reçut pour sa peine un gracieux sourire et un : « Je vous remercie, Bonnie, » dont il se souviendra longtemps.

« Miss Graham m'a donné un jardin, et je veux y faire venir une quantité de fleurs pour elle, c'est-à-dire si mistress Ellis ne s'en mêle pas; mais elle le fera, j'en ai bien peur; elle se mêle presque de tout. Elle est une épreuve pour moi, une grande épreuve. C'est précisément l'espèce de femme que je ne puis supporter. Je crois qu'il y a des gens qu'on ne peut jamais aimer; elle est pour moi dans cette catégorie. Je ne le dirais à personne, parce que cela ne serait pas bien, et je serais peut-être mieux de n'en point parler du tout; mais je ne peux rien te cacher. Miss Emily prétend que je dois apprendre à l'aimer et que, quand je l'aimerai, je serai un ange.

« Mais tu reconnaitras là ta Gerty d'autrefois; peut-être as-tu ignoré à quel point elle me taquine sur une foule de petites choses que je ne puis raconter aisément, et dont je ne voudrais pas t'ennuyer, alors même que je le pourrais; aussi ne te parlerai-je plus de cette femme, et j'essaierai de l'aimer pour devenir parfaite.

« Tu crois peut-être que, n'allant plus à l'école, je ne sais que faire de mon temps; mais je t'assure que je ne manque pas d'occupations. Cependant, la première semaine de notre arrivée ici, je trouvais les matinées bien longues. Tu sais que je me lève de grand matin, mais, comme miss Emily ne peut pas faire de même, je ne la vois jamais avant huit heures, c'est-à-dire deux heures au moins après que je suis levée et habillée. A Boston, je passais ce temps à étudier; mais ce printemps, miss Emily, ayant remarqué que je grandissais beaucoup et ayant entendu dire à M. Arnold que je perdais mes couleurs, s'est imaginé que je pâlais sur mes livres; de sorte qu'en arrivant à D... elle a réglé mes heures d'étude, qui sont peu nombreuses, et décidé que je ne travaillerais qu'après le déjeuner et dans sa propre chambre. Elle m'a conseillé aussi de dormir plus longtemps, si je pouvais; mais cela m'est impossible; je me lève à mon heure

ordinaire, et vais me promener dans le jardin. Un jour, j'ai été bien surprise de trouver M. Graham à l'ouvrage, car c'était contraire à ses habitudes d'hiver; mais c'est un homme bizarre. Il me demanda de l'aider à semer des oignons, et je crois que je ne m'en tirai pas mal, car il me permit ensuite de l'aider à planter une soule d'autres choses et à étiqueter de petits bâtons pour mettre à côté. Enfin, à ma grande joie, il m'offrit de me donner une pièce de terre pour me faire un jardin où je pourrais cultiver des fleurs, qu'il n'aime guère. Ce qui me parait étrange, il ne s'occupait que d'arbres et de légumes.

« Voilà comment il se fait que j'ai un jardin. Mais il ne me reste plus de temps pour te dire mille autres choses que je voulais te raconter. Ah! si je pouvais te voir, je t'en dirais plus en une heure que je n'en puis écrire en une semaine. Miss Emily va sans doute sonner d'ici à cinq minutes, et alors elle m'enverra chercher pour lui faire la lecture.

« J'ai bien besoin d'avoir une lettre de toi, cher Willie, et je prie Dieu matin et soir de te conserver la santé et de faire parvenir de tes nouvelles à ton affectionnée

« GERTY. »

CHAPITRE XVIII

VICTOIRE SUR LA PASSION DOMINANTE

Quelques semaines après, Georges, revenu de Boston où il allait chaque jour faire ses emplettes, apprit à Gerty que mistress Sullivan avait reçu une lettre de Willie et qu'elle la priait de venir en prendre connaissance. Emily voulait bien la laisser partir; mais elle craignait que cette course ne fût impossible, parce que *Charlot*, le seul cheval de M. Graham, était occupé, et qu'elle ne voyait aucune occasion d'envoyer Gerty à la ville.

« Pourquoi n'irait-elle pas par l'omnibus? » demanda mistress Ellis.

Gerty lui jeta un regard de reconnaissance. C'était la première fois qu'elle se montrait favorable à quelqu'un de ses désirs.

« Je ne sais pas s'il est prudent de la laisser partir seule dans cette voiture, dit Emily.

— Prudent! allons donc! une si grande fille! s'écria mistress Ellis, à qui sa position dans la famille permettait de s'exprimer sans contrainte en présence de miss Graham.

— Le pensez-vous? dit Emily. Elle me paraît toujours une enfant; mais, comme vous le dites, elle est déjà presque grande, et j'ose espérer qu'elle saura se garder elle-même. Gertrude, es-tu sûre de trouver ton chemin dans Boston, depuis la station des omnibus jusque chez mistress Sullivan?

— Parfaitement, miss Emily. »

Une place fut arrêtée, et Gertrude partit pour son petit voyage, le cœur content et les yeux rayonnants de joie. Elle trouva mistress Sullivan et M. Cooper en bonne santé et heureux des excellentes nouvelles qu'ils avaient reçues de Willie. Après une traversée longue, mais favorable, il était arrivé à Calcutta sain et sauf. La description de sa nouvelle demeure, de ses occupations et de ses patrons, remplissait le reste de sa lettre, sauf ce qui en était consacré à des messages affectueux et à des questions dont une partie s'adressait à Gerty. Celle-ci dîna chez mistress Sullivan et courut ensuite vers la station. Elle monta dans l'omnibus et, en attendant le départ, elle s'amusa à regarder les passants. Il était déjà près de trois heures, et Gerty commençait à croire qu'elle serait toute seule, lorsqu'elle entendit un cri étrange venant d'une personne qu'elle n'avait pas vue arriver. Elle s'approcha de la porte et aperçut derrière la voiture la créature la plus singulière qu'elle eût encore vue. C'était une vieille dame, petite et courbée par les ans. Gertrude reconnut du premier coup d'œil que le même esprit original devait avoir conçu et exécuté toutes les parties de la toilette la plus extraordinaire qu'elle eût jamais vue. Mais, avant qu'elle eût pu passer en revue les détails de ce qui formait un ensemble si grotesque, toute son attention fut absorbée par la conduite singulière de la vieille dame.

Elle avait en vain essayé de grimper dans cette voiture incommode, et se tenait le pied posé sur la dernière marche en appelant le conducteur à son aide.

« Monsieur, dit-elle d'un ton calme, cet équipage voyageur est-il confié à vos soins honorables?

— Plait-il, madame? Oui, je suis le conducteur. »

A ces mots, il ouvrit la portière; puis, sans attendre la requête polie que la vieille dame avait sur les lèvres, il mit la main sous son coude, et, avant qu'elle se doutât de ses intentions, il l'avait hissée dans la voiture et avait refermé la portière.

« Dieu me bénisse! s'écria la dame en s'asseyant en face de Gertrude et en se mettant à arranger son voile et son châle, voilà un individu qui n'est guère versé dans l'art d'assister une dame sans endommager ses vêtements. Mon Dieu! mon Dieu! ajouta-t-elle sans reprendre haleine, j'ai perdu mon parasol! »

Elle se leva. L'omnibus partait au même instant. Elle perdit l'équilibre, et serait tombée si Gertrude ne l'eût saisie par le bras et ne l'eût fait asseoir en lui disant : « Ne vous inquiétez pas, madame; voici votre parasol. »



Elle montrait en même temps l'objet égaré, qui, bien que presque aussi grand qu'un parapluie, était attaché à la ceinture de la dame par un ruban vert, et qui, ayant glissé hors de sa place, avait donné lieu de croire qu'il était perdu. Par ce mouvement, Gertrude mit au jour une quantité d'autres objets arrangés de la même façon et attachés par le même ruban vert. Ses regards étonnés rencontrèrent un vilicou d'une dimension extraordinaire et d'une grande variété de couleurs, un bonnet de dentelle noire, un grand éventail de plumes, un rouleau de papiers bariolés, etc. Tout cela était en partie caché par un léger châle de soie noire, et Gertrude commença à s'imaginer que sa compagne avait volé son butin. Quoi qu'il en fût, la prétendue coupable paraissait sans inquiétude, car la voiture n'avait pas encore fait beaucoup de chemin qu'elle étendit résolument ses pieds sur la banquetta d'en face et se mit tout à fait à son aise. D'abord, à la grande horreur de Gertrude, elle ôta ses dents de sa bouche et les mit toutes dans son sac à ouvrage; elle remplaça ensuite par des gants de coton une paire de gants de soie qu'elle avait aux mains, ôta son voile de dentelle, le plia et l'attacha par une épingle à son ruban vert. Puis elle dénoua son chapeau, le couvrit d'un grand mouchoir de coton pour le protéger contre la poussière, et détachant, non sans difficulté, son éventail, elle s'en servit avec une agilité remarquable et finit par fermer les yeux, se préparant évidemment à s'endormir. Il est probable qu'elle fit un somme, car elle resta fort tranquille. Gertrude, occupée de ses propres pensées, se mit à regarder de gros nuages qui s'élevaient de l'ouest, et ne fit plus aucune attention à sa compagne jusqu'à ce que, tressaillant au contact d'une main, elle entendit cette brusque exclamation : « Ma chère jeune demoiselle, ces épaisses nuées ne nous prédisent-elles pas un temps contraire à nos désirs ? »

— Je crois qu'il ne tardera guère à pleuvoir, répliqua Gertrude.

— Ce matin, quand je m'aventurai hors de chez moi, continua la vieille dame, le soleil brillait, le ciel était serein; les chanteurs ailés, en exécutant leurs concerts, proclamaient la part qu'ils prenaient à la joie universelle; et maintenant, avant que je puisse regagner ma demeure, ma frêle garniture de dentelle (et elle jetait un regard sur les bords de sa robe) va périr victime de l'impitoyable orage.

— La voiture ne passe-t-elle pas devant votre porte? demanda Gertrude, qui compatissait à la douleur de la vieille dame.

— Oh non! elle en passe au moins à un demi-mille. Êtes-vous mieux servie, ma jeune demoiselle?

— Non, madame; il me reste près d'un mille à faire au delà du bureau de l'omnibus.

La vieille dame, touchée à son tour d'une sympathie profonde, se rapprocha de Gertrude et lui dit du ton le plus lamentable :

« Hélas! je tremble pour la délicate blancheur du ruban de votre chapeau! »

Cependant la voiture atteignait la fin de son parcours, et les deux voyageuses en descendirent. Gertrude donna son billet au conducteur, et elle allait se mettre en route immédiatement; mais elle en fut empêchée par la vieille dame, qui s'accrocha à sa robe et la supplia de l'attendre, puisqu'elles prenaient toutes les deux le même chemin. Il s'ensuivit bien des difficultés et beaucoup de retard. La vieille dame refusait de payer la somme que demandait le conducteur; elle déclarait que ce n'était pas le prix d'usage, et accusait l'homme de vouloir s'approprier le surplus. Gertrude s'impatientait, car elle craignait la pluie; enfin, après un compromis entre le conducteur et la voyageuse économe, elle put continuer sa route. Elles avaient fait près d'un quart de mille, et très lentement, quand la pluie commença à tomber. La vieille dame pria alors Gertrude de détacher le grand parasol et de l'ouvrir au-dessus de leurs têtes. Dans cet équipage, elles firent à peu près un autre quart de mille; mais à ce moment l'averse devint si effroyable, qu'on eût dit que toutes les cataractes du ciel s'étaient ouvertes à la fois. Gertrude entendit alors derrière elle un pas précipité; elle se retourna et vit Georges, le domestique de M. Graham, qui courait dans la direction de la maison. Il la reconnut du premier coup d'œil et s'écria : « Miss Gertrude, vous allez être trempée jusqu'aux os; et miss Pace aussi, ajouta-t-il en voyant la compagne de Gerty. Vous feriez bien de vous dépêcher pour vous mettre à l'abri chez elle, où vous serez en sûreté. »

Ce disant, il prit miss Pace dans ses bras, fit signe à Gertrude de le suivre, s'élança à travers la rue, se dirigea en courant vers une petite maison tout près de là, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut déposé la vieille dame à l'abri dans son propre vestibule. Gerty y arriva presque au même instant. Miss Pace, c'était en effet le nom de la vieille dame, était si bouleversée, qu'il lui fallut plusieurs minutes pour se remettre tout à fait. Pendant ce temps, il fut convenu que Gertrude resterait une heure ou deux dans sa maison, et que Georges la reprendrait en passant avec la voiture, à son retour du dépôt, où il allait régulièrement trois fois par semaine pour le compte de M. Graham.

Miss Patty Pace n'avait pas une grande réputation d'hospitalité. Elle était propriétaire de la petite maison qu'elle occupait et y vivait complètement seule, sans domestique et sans recevoir aucune visite, quoiqu'elle en fit beaucoup. Comme elle n'était à D... que depuis peu, et que tous ses parents et ses amis demeuraient à Boston ou même beaucoup plus loin, elle voyageait souvent en omnibus et dans les autres voitures publiques. Cette circonstance et son assiduité aux offices religieux l'avaient fait connaître de beaucoup de monde; mais Gertrude était peut-être la première personne qui fût jamais entrée dans sa maison. Et encore nous avons vu qu'elle n'y avait pas été invitée.

A la porte même, elle se trouva forcée de prendre la clef de la vieille dame, pour introduire son hôtesse dans le salon et l'aider à se débarrasser des innombrables bonnets, châles et voiles, dont elle était affublée. Une fois cependant que miss Pace eut repris tout son sang-froid, elle se conduisit avec la politesse élégante qui la distinguait. Bien qu'elle fût évidemment désolée du désastre que venait d'essayer ses vêtements, elle prit assez d'empire sur elle-même pour exprimer à Gertrude presque autant de craintes sur l'état où se trouvait sa toilette. Ce ne fut que lorsque Gertrude lui eut répété plusieurs fois que ses bottines étaient à peine humides, sa robe de guin-gan et son mantelet à peine effleurés par la pluie, et son beau chapeau de paille tout à fait intact sous l'abri d'une écharpe dont elle l'avait couvert, que miss Patty consentit à oublier ses devoirs d'hôtesse pour aller changer sa robe garnie de dentelle contre un vêtement plus commode pour la maison.

Aussitôt qu'elle eut quitté cette chambre, Gertrude, dont la curiosité était singulièrement éveillée, se hâta de faire plus ample connaissance avec une foule d'objets qui avaient déjà attiré son attention par leur apparence bizarre.

Le salon de miss Pace était aussi curieux à voir que sa propriétaire. Le mobilier, de même que la parure de la vieille fille, était formé de pièces datant de plusieurs siècles et appartenant à toutes sortes de modes : on y voyait des chaises qui remontaient à la fondation de Boston, de vieilles pelotes et des imitations d'herbes cristallisées non réussies, et quelques restes d'une ancienne élégance, parmi de nombreux objets annonçant la folie et le mauvais goût. Mais la vieille dame rentra.

Une robe noire assez propre ayant remplacé les précieuses dentelles de tout à l'heure, miss Patty avait l'air plus comme il faut. Elle tenait à la main un grand verre d'eau parfumée de menthe qu'elle engagea Gertrude à boire, en l'assurant que cela lui réchaufferait l'estomac et l'empêcherait de s'enrhumer. Gertrude eut bien de la peine à s'empêcher de rire en refusant son invitation. Quant à miss Patty, elle s'assit, prit son breuvage à petites gorgées, et commença avec Gertrude une conversation qui faisait croire tantôt que c'était une femme pleine de jugement, et tantôt qu'elle avait perdu la raison.

Gertrude fit sur miss Patty une impression plus franche, et lui plut extrêmement. Miss Patty déclara qu'elle avait une intelligence dont une reine pourrait s'honorer, un port de gazelle et les mouvements gracieux du cygne.

Lorsque Georges vint chercher Gertrude, miss Pace eut l'air d'être vraiment chagrine de se séparer d'elle, et l'invita à revenir avec tant de bonne grâce, que Gertrude promit de n'y pas manquer.

Les nouvelles satisfaisantes qu'elle avait reçues de Willie et l'amusante aventure de l'après-midi avaient donné à Gertrude un tel sentiment de bien-être et de gaieté, qu'elle bondit dans

la maison et jusqu'au haut de l'escalier avec cette rapidité féérique que l'oncle True avait tant aimé à lui voir, et qui, depuis la mort de ce brave homme, l'avait presque complètement abandonnée. Elle s'élança vers sa chambre pour quitter son chapeau et changer de vêtements avant d'aller trouver Emily, à qui elle avait hâte de faire part des nouvelles de la journée.

A la porte, elle rencontra Brigitte, la femme de chambre, qui tenait un balai et une pelle. Elle lui demanda ce qu'elle faisait là à cette heure inaccoutumée, et elle apprit qu'on avait profité de son absence pour faire un nettoyage à fond dans cette chambre, qui, depuis que Gerty l'occupait, était restée dans une véritable confusion, parce que mistress Ellis ne s'était pas décidée sur le choix du mobilier qu'on y mettrait. Gertrude, sans savoir pourquoi, fut alarmée à l'idée que mistress Ellis avait envahi ses domaines. Elle jeta sur son appartement un coup d'œil plein d'une agitation qui se transforma en une tempête à mesure qu'elle continuait son inspection.

Lorsque Gertrude avait quitté la maison de mistress Sullivan pour venir habiter chez M. Graham, à Boston, elle avait emporté avec elle, outre la malle qui contenait ses vêtements, un vieux carton qu'elle avait rangé sur un rayon dans l'armoire de sa chambre.

Il était resté fermé tout l'hiver, et sans que personne le remarquât. Lorsque la famille partit pour la campagne, le carton l'y suivit, sous la surveillance et sous la garde de sa propriétaire; mais la nouvelle chambre de Gertrude n'avait ni armoire ni cachette, de sorte que Gertrude mit son carton dans un coin derrière son lit. La veille de son excursion à la ville, elle s'était occupée à en examiner le contenu. Chaque objet lui était devenu cher par le charme des vieux souvenirs, et la jeune fille avait versé bien des larmes sur sa précieuse collection. Là se trouvait le Samuel de plâtre, premier cadeau de l'oncle True, maintenant détérioré par le temps et les accidents. En examinant une grave contusion derrière la tête, résultat d'un coup que True lui-même avait porté par mégarde, elle s'était rappelé avec quelle patience le pauvre cher homme avait essayé de réparer le mal, et elle sentait que pour tous les trésors du monde elle ne se séparerait pas d'un souvenir si précieux. Là se trouvaient aussi des pipes de l'oncle True, des pipes de terre commune, et toutes noircies par la fumée; mais en pensant au plaisir qu'elles avaient donné au vieillard, elle les aimait et trouvait à les posséder une véritable consolation. Elle avait aussi apporté sa lanterne, car elle n'avait pas oublié sa douce clarté, la première qui eût jeté ses rayons sur les ténèbres de sa vie; elle n'avait pas pu se séparer non plus d'un vieux bonnet fourré, sous lequel elle avait bien souvent cherché et trouvé un sourire d'affection. Enfin elle avait conservé quelques jouets, des albums que Willie lui avait donnés, un petit panier qu'il avait fait d'une coquille de noix, et d'autres bagatelles.

Tous ces objets, hormis la lanterne et le bonnet, Gertrude les avait laissés sur le manteau de la cheminée. Dès qu'elle entra dans sa chambre, ses yeux cherchèrent son trésor; il avait disparu. Le manteau de la cheminée était vide et proprement épousseté. Elle courut au coin où elle avait mis le vieux carton et ne l'y trouva plus. S'élançant après la femme de chambre qui se retirait, la rappeler, l'accabler de questions, ne fut que l'affaire d'un instant.

Brigitte était une nouvelle venue remarquablement stupide. Gertrude réussit pourtant à tirer d'elle tout ce qu'elle voulait savoir : la statuette, les pipes et la lanterne avaient été jetées sur un tas de vieux fragments de verre et de vaisselle, et brisées en mille pièces. Le bonnet, mangé des vers, avait été livré aux flammes; quant aux autres objets, Brigitte n'en était pas bien sûre, mais elle croyait pouvoir dire qu'elle les avait balayés dans la cheminée. Tout cela s'était fait par les ordres de mistress Ellis. Gertrude laissa partir Brigitte sans lui donner à connaître le prix qu'elle attachait à ces vieux souvenirs; puis, fermant sa porte, elle se jeta sur son lit et se livra au plus violent désespoir.

« Voilà donc pourquoi, se disait-elle, mistress Ellis se montrait si favorable à mon projet d'aller à la ville! Et j'étais assez sotte pour me figurer qu'elle voulait me faire plaisir. Elle ne songeait qu'à me dérober mon trésor, la voleuse! »

Elle se leva brusquement de son lit et s'élança vers la porte. Mais une nouvelle pensée parut la retenir : elle revint auprès de son lit, poussa un sanglot, tomba à genoux et se cacha la figure dans les mains. Une ou deux fois elle redressa la tête et sembla sur le point de se lever pour aller affronter son ennemie; toujours une autre idée venait l'arrêter. Ce n'était pas la crainte, oh! non! Gertrude n'avait peur de personne. Il fallait que ce fût un motif bien plus grave. Quoi que ce fût, c'était du moins quelque chose qui avait une influence calmante. En effet, après chaque accès, après chaque lutte, elle devenait plus maîtresse d'elle-même. Enfin, se levant, elle s'assit auprès de la fenêtre, appuya sa tête sur sa main et regarda au dehors. La fenêtre était ouverte; l'orage était passé, et le sourire de la terre embellie et rafraîchie se reflétait dans un brillant arc-en-ciel. Un petit oiseau vint se percher sur la branche d'un arbre tout près de la fenêtre et y entonna un *Te Deum*. Un lilas de Perse en pleine floraison exhalait ses parfums dans les airs. Peu à peu, un calme complet se fit dans l'âme de Gertrude, et, après être restée quelques minutes assise dans cette position, elle sentit « la grâce qui apporte la paix succéder aux passions qui produisent le trouble ». Elle était victorieuse. Elle avait remporté la plus grande des victoires de ce monde, une victoire sur elle-même. Le brillant arc-en-ciel, les chants de l'oiseau, le parfum des fleurs, toutes ces choses qui égayaient la terre après l'orage, n'étaient pas de moitié si belles que la clarté qui rayonna sur la

figure de la jeune fille, lorsque, ayant fait taire ses passions, elle éleva ses regards vers les cieux, et que son cœur y envoya ses muettes actions de grâces.

Le son de la cloche qui annonçait le thé la tira de sa rêverie. Elle se hâta de se baigner la figure et de remettre ses cheveux en ordre, puis elle descendit. Elle ne trouva dans la salle à manger que mistress Ellis. M. Graham était retenu à la ville, et Emily souffrait d'une grosse migraine. Gertrude prit donc seule le thé avec mistress Ellis. Celle-ci, quoiqu'elle ignorât le prix qu'attachait Gertrude à ses vieilles reliques, sentait parfaitement qu'elle avait fait quelque chose de désobligeant; mais celle qu'elle avait offensée ne donna aucun signe de colère ou de malveillance, et ne fit même aucune allusion à ce qui s'était passé, tandis que mistress Ellis se sentit plus mal à l'aise et plus mortifiée qu'elle ne l'aurait voulu. On n'en reparla jamais. Mistress Ellis éprouva des remords et dut s'avouer que Gertrude, au point de vue de la patience et de la modération, avait montré sa supériorité sur elle.

Le lendemain, mistress Prime, la cuisinière, vint à la porte de la chambre d'Emily et lui présenta le petit panier fait d'une coquille de noix, en disant : « Je ne sais pas, miss Emily, où est miss Gertrude; mais j'ai trouvé son petit panier dans le charbonnier, et je suis sûre qu'elle sera bien aise de le ravoir. Il n'est pas du tout gâté.

— Quel panier? » demanda Emily.

La cuisinière, en le lui mettant entre les mains, lui raconta avec empressement la destruction de ce qui appartenait à Gertrude, dont elle-même avait été fort indignée. Elle décrivit avec compassion la détresse de la jeune fille, lorsqu'elle avait trouvé son trésor dispersé. La brave cuisinière avait entendu d'une chambre voisine les questions adressées par Gertrude à Brigitte.

En écoutant tout ce récit, Emily se rappela qu'en effet elle avait cru entendre la veille des sanglots dans la chambre de Gertrude, dont un côté touchait à la sienne, mais qu'elle avait cru s'être trompée. « Allez porter le panier à Gertrude, dit-elle, vous la trouverez dans la bibliothèque; mais ne lui dites pas que vous m'avez tout raconté. »

Emily attendit vainement quelques jours que Gertrude lui confît ses chagrins; la vaillante fille les gardait pour elle et les supportait sans se plaindre.

C'était là le premier exemple que Gerty eût donné d'une complète possession d'elle-même, et c'est la dernière fois que nous aurons à insister là-dessus. Depuis cette époque, elle acquit sur elle-même un empire de plus en plus fort; chaque nouvelle victoire lui donnait une force nouvelle, et elle devint enfin un objet d'admiration pour les personnes qui connaissaient le caractère contre lequel elle avait eu à lutter. Elle avait alors près de quatorze ans; mais elle s'était développée si rapidement depuis peu

qu'au lieu de rester au-dessous de la taille ordinaire, elle était plus grande que la plupart des jeunes filles de son âge. La liberté, la tranquillité d'esprit, le bon air et beaucoup d'exercice, l'empêchaient toutefois d'en souffrir.

Son jardin était pour elle une grande source de jouissances, et elle cultivait les fleurs avec tant de succès qu'il y avait chaque matin, à déjeuner, un bouquet à côté de l'assiette d'Emily.

De temps en temps, elle allait voir son amie miss Patty Pace, qui l'accueillait toujours cordialement. Miss Patty s'occupait beaucoup de fleurs artificielles, et, comme le jardin de Gertrude fournissait de superbes modèles, la jeune fille arrivait rarement les mains vides; mais la vieille dame réussissait si mal dans ses imitations que c'eût été diffamer la nature que de prendre même le meilleur ouvrage de miss Patty pour la représentation de l'original. Toutefois elle était satisfaite, et il faut espérer qu'ils étaient satisfaits aussi, les amis auxquels elle apportait ces gros bouquets que ses compagnons de route voyaient attachés par le ruban vert à sa ceinture.

Miss Patty avait beaucoup d'amis. A en juger d'après la foule de personnes dont elle parla à Gertrude, celle-ci conclut qu'elle connaissait tout Boston. Le fait est qu'on eût difficilement trouvé quelqu'un dont les relations fussent plus étendues. Apprentie tapissière dans sa jeunesse, elle avait exercé longtemps son état, travaillant, disait-elle, pour les premières familles de la ville, et avait été si fine observatrice que jadis on avait dit d'elle : *Miss Pace a deux paires d'oreilles, et des yeux derrière la tête.* Malgré ces qualités, jamais elle n'avait semé la discorde dans les ménages. Elle était prudente et consciencieuse, et, quoique toujours singulière dans ses habitudes et son langage, et si pleine d'idées bizarres que des étrangers l'avaient souvent crue un peu timbrée, elle avait su gagner et conserver la bienveillance d'un grand nombre de personnes, hommes et femmes, chez qui elle était toujours accueillie et traitée avec politesse. Elle s'arrangeait de manière à faire chaque année le tour de ce grand cercle d'amis, et entretenait ainsi ses relations avec des familles dont chaque membre l'intéressait vivement.

Miss Patty avait un vif sujet de regrets dont elle entretenait fréquemment Gertrude : c'était de ne pas être mariée. « Ah! miss Gertrude! s'écriait-elle quelquefois, paraissant oublier un instant son âge et ses infirmités, je serais joliment mes affaires dans ce monde, si j'avais seulement un compagnon. » Puis elle ajoutait à demi-voix, avec un petit coup de tête et un sourire prétentieux. « Et je vous dirai, ma chère, que je songe à me marier. » Remarquant alors l'air surpris et amusé de Gertrude, elle lui expliquait pourquoi elle avait retardé si longtemps l'accomplissement d'un projet qu'elle nourrissait depuis tant d'années; et, tout en admettant qu'elle n'était plus aussi jeune qu'autrefois, elle finissait ordinairement par ces mots : « Sans

doute, le temps est inexorable; mais je me cramponne à la vie, miss Gertrude, je m'y cramponne, et je puis encore me marier. »

Elle s'étendait longuement aussi sur la mode, avouant que, pour sa part, elle était décidée à la suivre, quoi qu'il pût lui en coûter. Gertrude ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'elle avait échoué dans ce projet comme dans celui d'épouser un jeune homme; et peu à peu elle fut amenée à croire que miss Pace, quelle que fût sa fortune, était terriblement avare.

Emily, qui la connaissait bien et l'avait même souvent employée, ne s'opposait pas aux visites que lui faisait Gertrude. Elle l'accompagna même quelquefois; car elle aimait les distractions, et la conversation bizarre de miss Pace l'amusaient tout autant que sa jeune amie. Ces visites étaient si promptement rendues, qu'il devint évident que miss Pace préférait beaucoup le rôle de visiteuse à celui d'hôtesse. Emily l'invita donc à venir toutes les fois qu'elle voudrait, ce que la petite vieille ne se fit pas répéter.

CHAPITRE XIX

LA GARDE-MALADE

Les personnes qui possèdent des résidences situées à moins de six milles d'une ville peuvent à peine se vanter de jouir de la vie de campagne. Elles ont des jardins, parfois même des terres étendues, et cultivent leurs fruits et leurs légumes; ordinairement elles ont des chevaux et font des promenades aux environs. Il y en a qui ont une grange et une basse-cour, et qui s'enorgueillissent de leur bétail et de leurs poules de Shanghai. Mais, après tout, ces habitations suburbaines n'ont pas les attraits de la vraie vie de campagne. Il n'y a là ni forêts épaisses, ni ruisseaux qui murmurent, ni champs couverts d'épis onduoyants, ni vastes pâturages. Du haut de chaque colline, on aperçoit la métropole dont on entend presque le bourdonnement; et, d'heure en heure, omnibus et chemins de fer emportent ou ramènent un flot de voisins. Pourtant, ceux qui cherchent la solitude et le repos ne peuvent les trouver nulle part plus sûrement que dans une de ces maisons moitié urbaines, moitié rurales. Aussi beaucoup de familles reviennent chaque été vers le même coin tranquille où, à l'abri des visites et des commérages, elles conservent cette indépendance qu'il serait

impossible de se procurer soit dans les rues encombrées de la ville, où passent incessamment des personnes qui vous connaissent, soit dans de véritables villages, où chaque nouveau venu est l'objet de l'attention générale.

L'habitation de M. Graham était modeste et assez ancienne. Le jardin était beau, sans doute; il abondait en bosquets luxurians, en kiosques et en arbres couverts de vignes grimpantes, mais une clôture élevée le déroba à la vue du public, et la maison, bâtie à quelque distance de la route, n'avait rien qui attirât l'attention.

Sauf le penchant de M. Graham pour l'horticulture, tous ses goûts le rattachaient à la ville. Emily ne pouvait avoir beaucoup de rapports avec le monde; aussi elle ne recevait guère que les voisins qui faisaient des visites de cérémonie, et quelques amis intimes, comme M. Arnold l'ecclésiastique, qui souvent le soir faisaient un tour hors de la ville pour voir Emily et goûter quelques fruits.

L'été s'écoula ainsi dans une heureuse tranquillité, et Gertrude, qui jouissait constamment de la société d'Emily, et qui savait rendre une foule de petits services à cette excellente amie, avait tous les jours de nouveaux sujets de joie, lorsque tout son bonheur se trouva soudainement arrêté.

Emily fut atteinte par la fièvre, et Gertrude, dès la première fois qu'elle se présenta pour entrer chez elle et pour la soigner, fut rudement repoussée par mistress Ellis. Celle-ci s'était constituée seule garde-malade, et, quand la pauvre enfant supplia instamment qu'on lui permit d'entrer, elle lui déclara que cette fièvre était contagieuse, que miss Emily n'avait pas besoin d'elle, et que, lorsqu'elle était malade, elle ne voulait auprès d'elle que mistress Ellis.

Gertrude, inconsolable, errait depuis trois ou quatre jours dans la maison, lorsque, un matin, elle vit mistress Prime, la cuisinière, monter avec de la tisane. Lui remettant de beaux boutons de rose qu'elle venait de cueillir, elle la pria de les donner à Emily et de lui demander si elle ne pourrait pas aller la voir.

Elle resta dans la cuisine, attendant le retour de mistress Prime, et espérant au moins quelques paroles affectueuses de la malade; mais, lorsque la cuisinière revint avec les fleurs, cette brave femme les jeta sur la table et donna libre cours à son mécontentement.

« Vraiment, on a bien raison de dire que les bonnes cuisinières et les garde-malades sont polies comme des ours! Il ne m'appartient pas de dire s'il en est ainsi des cuisinières; mais, quant aux garde-malades, il n'y a pas le moindre doute. Je ne vous conseille pas d'y aller, miss Gertrude; car elle est capable de vous mordre.

— Est-ce que miss Emily n'a pas voulu de mes fleurs? demanda Gertrude d'un air désolé.

— Bah! est-ce qu'elle a pu les voir? Mistress Ellis les a jetées à la porte, jurant que je serais aussi bien d'apporter du poison que ces roses dans une chambre où il y avait un malade. J'ai voulu parler à miss Emily. Ah bien oui! mistress Ellis a fait un tel ch-ch-chut! que j'ai cru que miss Emily dormait et que je me suis hâtée de sortir. Est-ce qu'elle ne gronde pas toujours en faisant ses embarras? »

Gertrude alla rôder au jardin. Elle n'avait rien à faire que de penser avec inquiétude à Emily, car elle craignait qu'elle ne fût en danger. Son ouvrage et ses livres, tout était dans la chambre d'Emily comme à l'ordinaire; la bibliothèque, qui aurait pu lui fournir quelque distraction, était fermée. Le jardin était donc la seule ressource qui lui restât; elle y passa non seulement cette matinée, mais encore beaucoup d'autres. L'état d'Emily s'aggravait de plus en plus, et une quinzaine s'écoula sans que Gertrude la vit et sans qu'elle pût avoir sur sa santé d'autres renseignements que les nouvelles que mistress Ellis en donnait de temps à autre à M. Graham. Celui-ci, qui voyait le médecin tous les jours et qui entrait fréquemment dans la chambre de sa fille, n'avait d'ailleurs pas besoin d'autant de détails que Gertrude. Une ou deux fois elle s'était hasardée à interroger mistress Ellis; mais celle-ci lui avait répondu : « Ne m'ennuyez pas avec vos questions; qu'est-ce que vous comprenez aux maladies? »

Un après-midi, Gertrude était assise dans un grand kiosque à l'extrémité du jardin, tout près de sa petite pièce de terre remplie de verveines et de résédas. Elle s'occupait à nouer et à étiqueter de petits paquets de graines qu'elle avait recueillies en plusieurs endroits, lorsqu'elle tressaillit en entendant un pas à ses côtés; et, levant la tête, elle aperçut le docteur Jérémy, médecin de la famille, qui venait d'entrer.

« Que faites-vous là? demanda le médecin de ce ton brusque et vif qui lui était familier. Vous assortissez des graines, n'est-ce pas? »

— Oui, monsieur, répondit Gerty en levant la tête et en rougissant, parce qu'elle avait rencontré les yeux noirs et perçants du docteur, qui scrutait son visage.

— Où donc vous ai-je vue auparavant? demanda-t-il avec la même brusquerie.

— Chez M. Flint.

— Ah! je me souviens. Vous êtes sa fille? Une bonne petite fille! Et ce pauvre True est mort! Eh bien! c'est une perte pour tout le monde. Ainsi vous êtes la petite garde-malade que je voyais chez lui? Bon Dieu! comme les enfants grandissent!

— Docteur Jérémy, demanda Gertrude d'un ton suppliant, voulez-vous me dire comment va miss Emily?

— Pas très bien en ce moment.

— Croyez-vous qu'elle en mourra?

— Non. Pourquoi mourrait-elle? Je ne la laisserai pas mou-

rir, si vous voulez m'aider à la garder en ce monde. Pourquoi n'êtes-vous pas dans la maison à la soigner?

— Ah! je le voudrais tant! s'écria Gertrude en se levant; je le voudrais tant!

— Qu'est-ce qui vous en empêche?

— Mistress Ellis, monsieur. Elle ne veut pas me laisser entrer; elle dit que miss Emily n'a besoin de personne, puisqu'elle est là.

— Ça ne la regarde pas, ni même Emily; c'est mon affaire, et j'ai besoin de vous, moi. J'aimerais mieux vous confier tous mes malades que de les laisser à toutes les mistress Ellis, du monde. Elle n'y connaît rien; qu'elle reste à s'occuper de ses sauces et de ses pâtés. Ainsi, c'est convenu: demain, vous entrez en fonction.

— Oh! merci, docteur.

— Ne me remerciez pas d'avance; attendez d'avoir essayé. C'est une rude besogne que de veiller des malades. A qui est ce verger?

— A mistress Bruce.

— Et ce poirier lui appartient?

— Oui, monsieur.

— Par saint George, mistress Bruce, je vais goûter de vos poires. »

Tout en parlant, le docteur, qui, malgré ses soixante-cinq ans, était fort et agile, s'élança sur le mur en pierre qui le séparait du verger, et, emporté par son impétuosité, il se trouva, d'un bond, presque au pied du poirier.

Gertrude le regardait gaiement. Elle vit le docteur trébucher et n'éviter une chute qu'en étendant ses deux mains pour s'appuyer contre le gros tronc de ce bel arbre. Au même instant, une tête ornée d'une calotte de velours se leva lentement au-dessus des hautes herbes, et un jeune homme de seize à dix-sept ans environ se dressa sur son coude et se mit à considérer le visiteur inattendu.

Le docteur, sans s'étonner de trouver la place occupée, prit résolument l'offensive.

« Allons, paresseux, debout! Pourquoi vous couchez-vous là pour faire tomber les honnêtes gens?

— Et qui appelez-vous les honnêtes gens, monsieur? répondit le jeune homme, sans paraître attacher aucune importance ni à la question du docteur ni à l'épithète qu'il lui avait appliquée.

— Moi-même et ma petite amie que voici; et je répète que nous sommes des gens très honnêtes, » répliqua le docteur en indiquant de l'œil Gertrude, qui, se tenant près du mur, regardait par-dessus et riait de tout son cœur de la façon dont le docteur était entré.

Le jeune homme, suivant la direction des yeux du docteur, se tourna et regarda fixement la figure souriante de Gertrude.

« Puis-je faire quelque chose pour vous, monsieur? ajouta-t-il.

— Oui, certainement, répliqua le docteur. Je suis venu ici pour avoir quelques poires; mais vous êtes plus grand que moi, et, avec l'aide de votre canne, vous atteindrez peut-être la plus belle branche.

— Voilà un motif très honnête et très honorable, murmura le jeune homme; je suis heureux de me mettre au service d'une aussi bonne cause. »

A ces mots, il prit sa canne, et, attirant le bout de la branche de façon à pouvoir la prendre avec la main, il lui imprima une vigoureuse secousse. Les fruits mûrs jonchèrent le sol. Le docteur emplit ses poches, chargea ses deux mains, et repassa de l'autre côté du mur.

« En avez-vous assez? demanda le jeune homme du même ton nonchalant.

— Certainement, plus qu'il ne m'en faut, dit le docteur.

— J'en suis fort aise, reprit le jeune homme en se jetant nonchalamment sur le gazon, sans cesser de regarder Gertrude.

— Voilà qui a dû vous fatiguer, reprit le docteur en reculant d'un pas ou deux. Je suis médecin, et je vous conseille un léger somme.

— Vraiment! répliqua le jeune homme, du même ton moitié endormi et moitié ironique. En ce cas, je vais profiter de votre avis. »

Il se coucha sur l'herbe et ferma les yeux.

Après avoir vidé ses poches sur le banc du kiosque et invité Gertrude à partager avec lui son butin, le docteur, riant encore de cet exploit d'écolier, se mit à songer qu'il se faisait tard.

« Quatre heures et demie, dit-il en regardant à sa montre. Le convoi part dans dix minutes. Qui va me conduire à la station? Où est Georges?

— Il est allé à la prairie pour rentrer du foin; mais il a laissé *Charlot* tout harnaché dans la cour. Je le lui ai vu attacher à la chaîne, après vous avoir amené ici.

— Alors vous allez me mener à la station.

— Moi, monsieur! mais je ne sais pas conduire!

— Il faut apprendre. Je vous montrerai. Vous n'avez pas peur?

— Oh! non; mais M. Graham....

— Ne vous occupez pas de M. Graham. Je réponds que vous rentrerez ici sans accident. »

Gertrude était naturellement courageuse. Elle n'avait jamais conduit auparavant; mais, comme elle ne craignait rien, elle réussit parfaitement; et, dans la suite, ayant eu souvent occasion de rendre ce service au docteur, elle sut bientôt tenir les rênes avec une grande habileté. Ce n'est pas sans doute un talent très désirable pour les femmes; mais il devint fort utile à Gertrude.

Comme le docteur Jérémie l'avait promis, il installa Gertrude auprès du lit d'Emily. Dès sa première visite, il fit le plus grand éloge du dévouement dont Gertrude avait fait preuve envers son vieil oncle et de ses talents comme garde-malade, et demanda pourquoi on l'avait expulsée de la chambre.

« Elle est craintive, dit Emily. Elle a peur d'attraper la fièvre.

— Ne le croyez pas, reprit le docteur.

— Pensez-vous? demanda vivement Emily. Mistress Ellis...

— En a menti, interrompit le docteur. Gerty veut venir vous soigner, et elle le fera mieux qu'une autre. Vous n'avez pas besoin de grand'chose. Il vous faut du repos, et c'est ce que vous ne pouvez avoir avec cette grande bavarde auprès de vous. Ainsi, je l'enverrai à Jéricho dès aujourd'hui et vous amènerai ma petite Gertrude. Elle est tranquille comme une souris et elle a sa tête sur les épaules. »

Il n'était pas exact cependant que Gertrude pût soigner Emily mieux ni même aussi bien que mistress Ellis. Emily le savait, et elle veilla à ce que la gouvernante ne fût pas envoyée à Jéricho. Mistress Ellis, malgré les préventions qu'avait contre elle le docteur Jérémie, s'acquittait parfaitement de ses devoirs, et il eût été difficile de la remplacer.

Ainsi Emily, le docteur Jérémie et Gertrude furent tous trois heureux de l'admission de cette dernière auprès de la malade; mais la femme de charge ne soupçonna jamais que personne fût instruit de l'injure qu'elle avait faite à Gertrude en la tenant hors de la chambre et en attribuant à un faux motif son absence prolongée.

Gertrude avait cette attention, ces soins, cette tendresse qui ne peuvent prendre leur source que dans l'affection la plus vive.

Lorsque Emily sortait la nuit d'un sommeil agité, elle trouvait une potion rafraîchissante à portée de ses lèvres et savait, par le ronflement sonore de mistress Ellis, que ce n'était pas sa main qui la lui présentait. En remarquant que, durant tout le jour, aucune mouche importune ne pouvait approcher de son oreiller, que sa tête brûlante était calmée par des heures de lotion patiente, et que les infatigables petits pieds s'agitaient toujours sans bruit, Emily reconnut que le docteur Jérémie lui avait effectivement apporté un remède excellent.

Au bout de quinze jours environ, elle fut assez bien pour se lever et rester assise presque toute la journée, quoiqu'elle ne pût encore quitter la chambre. Quelque temps après, le docteur exigea qu'elle prit de l'air et un peu d'exercice.

« Sortez en voiture deux ou trois fois par jour, disait-il.

— Mais cela ne se peut pas, répondait Emily; Georges a trop d'ouvrage; ce serait trop incommode.

— Alors Gertrude vous conduira : elle s'en acquitte fort bien.

— Gertrude, dit Emily en souriant, il me semble que vous

êtes fort avant dans les bonnes grâces du docteur. Il croit que vous pouvez tout faire. Vous n'avez jamais conduit de voiture, n'est-ce pas ?

— Allons donc ! voilà six semaines qu'elle me conduit tous les jours à la station, reprit le docteur.

— Est-ce possible ? » demanda Emily, qui n'était pas faite à l'idée qu'une femme essayât de diriger un cheval.

Après qu'on lui eut dit que c'était bien vrai, et que le docteur lui eut garanti qu'il n'y avait aucun danger, *Charlot* fut mis à la voiture. Emily sortit avec *mistress Ellis*, et ce fut *Gertrude* qui conduisit. Cette expérience, maintes fois renouvelée, fortifia la santé de la convalescente et procura du plaisir à tout le monde. Au commencement de l'automne, Emily se trouvant à peu près rétablie, le vieux *Charlot* était tous les jours mis en réquisition. Quelquefois *mistress Ellis* accompagnait Emily ; mais le plus souvent, comme elle était retenue par les soins du ménage, Emily et *Gertrude* sortaient ensemble, dans une vieille demi-fortune. Emily avoua que l'adresse de *Gertrude* à conduire était devenue pour elle une grande source de plaisir.

Une ou deux fois dans le cours de l'été et de l'automne, *Gertrude* revit ce jeune paresseux sur lequel le docteur *Jérémy* avait trébuché en allant voler des poires.

Un jour il vint s'asseoir sur le mur tandis qu'elle travaillait dans son jardin. Il affirma qu'elle l'étonnait par son activité, lui parla un peu de ses fleurs, lui fit quelques questions sur son ami le docteur *Jérémy*, et finit par lui demander son nom.

Gertrude rougit. Elle était un peu susceptible à cet égard ; et, bien qu'elle fût connue sous le nom de *Flint*, et qu'elle ne s'en inquiétait pas beaucoup ordinairement, cependant lorsqu'on lui faisait cette question de but en blanc, elle ne pouvait s'empêcher de se rappeler qu'en réalité elle n'avait pas de nom de famille.

Emily avait cherché à retrouver *Nan Grant*, pour apprendre d'elle quelques détails sur l'histoire de l'enfance de *Gertrude* ; mais *Nan* avait quitté son ancienne demeure, et depuis des années on n'avait plus entendu parler d'elle.

Nous avons dit que *Gertrude* rougit quand elle entendit qu'on lui demandait son nom ; mais elle répondit avec dignité qu'elle le dirait après que sa nouvelle connaissance lui aurait décliné le sien.

« Je n'en ferai rien, dit effrontément le jeune homme, et je ne tiens guère à savoir le vôtre. »

Ce disant, il s'éloigna en poussant du pied une pomme qu'il se mit à chasser devant lui, et en laissant *Gertrude* persuadée qu'il était l'individu le plus mal élevé qu'elle eût jamais vu.

CHAPITRE XX

CHANGEMENTS

C'était le soir d'une brûlante journée de septembre. Emily Graham, fatiguée d'une chaleur à laquelle on ne devait plus s'attendre dans une saison aussi avancée, s'était assise sur la terrasse devant la maison de son père, respirant la brise qui venait de s'élever et que sa fraîcheur rendait délicieuse. L'accident était rayé de lignes d'un rouge éclatant, derniers efforts d'un magnifique coucher de soleil; la lune, presque dans son plein, joyeuse à la fin du jour, envoyait ses rayons sur la robe blanche d'Emily, et donnait l'apparence du marbre poli à son beau bras, qui, s'échappant d'une manche ouverte, reposait à côté d'un fauteuil rustique.

Dix années se sont écoulées depuis que nous avons présenté pour la première fois Emily au lecteur; mais le temps a laissé si peu de traces sur sa figure et sur sa personne, qu'elle ne paraît guère plus âgée que le jour où elle a rencontré Gertrude dans l'église de M. Arnold.

Elle avait alors éprouvé déjà bien des peines, et appris à distiller de la lie amère des souffrances un baume qui calme le chagrin. Alors aussi l'expérience qu'elle en avait retirée était déjà gravée sur sa physionomie : l'une lui avait donné cette expression grave et soumise qui appartient ordinairement à un âge plus mûr, et l'autre, ce doux et calme sourire de confiance et d'espoir qui est la marque des élus de Dieu. Le temps n'avait donc eu sur elle que peu d'action, et elle était dès lors ce qu'elle est maintenant, aimable par son extérieur, et plus encore par son esprit et par son cœur. Toutefois un observateur attentif aurait pu remarquer en elle une plus grande élasticité d'esprit, un intérêt plus vif pour ce qui se passait autour d'elle, une satisfaction plus évidente de la vie. Ce changement, Emily le devait à sa récente intimité avec une personne à laquelle l'attachait l'affection la plus sincère. Par sa vive sympathie, par son infatigable dévouement, par l'intelligence avec laquelle elle appréciait toutes choses, l'amusant et le ridicule aussi bien que le beau et le vrai, enfin par ses efforts empressés et continuels pour faire partager à son amie bien-aimée tous les plaisirs dont elle jouissait elle-même, Gertrude avait réveillé des facultés que la cécité avait presque endormies, et était devenue, comme l'oncle True le lui avait recommandé, les yeux de sa bienfaitrice. Ce soir-là pourtant, Emily paraissait triste.

Elle penchait la tête comme pour écouter quelque chose; et, chaque fois que le bruit de la porte poussée par la brise arrivait jusqu'à elle, elle tressaillait, et un air d'inquiétude et même de souffrance se répandait sur ses traits.

Enfin une personne s'avance derrière la clôture élevée qui cache le jardin aux regards du public; elle approche de la porte. Il n'y avait que l'oreille de l'aveugle qui pût distinguer ces pas légers. Emily se lève pour aller au-devant de la nouvelle venue, que nous devons présenter au lecteur; car, bien qu'elle soit une ancienne connaissance, le temps l'a tellement changée, qu'il serait difficile de reconnaître en elle notre Gerty d'autrefois.

Gertrude, car c'est bien elle, a maintenant quelques pouces de plus qu'Emily; sa taille est élancée et bien prise; sa peau est brune, mais son teint pur est animé des couleurs de la santé; c'est peut-être le résultat de la rapidité qu'elle a mise à venir de la station du chemin de fer. Elle a ôté son chapeau qu'elle balance par la bride, habitude qu'elle avait toujours, étant enfant; nous ne pouvons donc l'accuser ni de coquetterie ni du désir de faire admirer sa magnifique chevelure.

Les yeux de Gertrude ont conservé tout leur ancien éclat, mais ils ne paraissent plus trop grands pour sa figure. Si sa bouche n'a pas les formes classiques que demanderaient les règles d'une beauté sévère, on le lui pardonne aisément à la vue de deux rangées de petites dents régulières comme les perles d'un collier. Sa jolie robe de mousseline est montante, et son simple mantelet noir ne cache pas la rondeur et la finesse de sa taille.

Gertrude est-elle une beauté?

Nullement. Sa personne et ses traits peuvent provoquer mille opinions différentes dont quelques-unes à peine la proclameraient folle. Mais il y a des figures dont on aime à observer l'expression mobile, et qui révèlent ce qui se passe au fond du cœur, qui brillent d'intelligence, rayonnent de gaieté, se voilent de tristesse, brûlent d'une pieuse indignation, et sont sanctifiées par l'esprit de Dieu, quand l'âme se détourne de la terre pour s'élever jusqu'au ciel: telle est la figure de Gertrude. Il y a aussi des tailles qui, sans avoir la majesté d'une reine ni la légèreté d'une fée, possèdent une gracieuse souplesse, et dont les mouvements, pleins d'élégance et de dignité, ne heurtent jamais personne en chemin: telle est celle de Gertrude.

Quelques charmes d'ailleurs que ces attraits pussent lui donner, et il y avait des personnes qui les vantaient très haut, ils étaient incontestablement doublés par une absence complète de prétentions. Gertrude, comme autrefois, se croyait laide; mais elle n'en éprouvait plus aucune espèce de mortification.

En apercevant miss Graham qui s'avancait à sa rencontre, elle hâta le pas et la rejoignit auprès de la porte; elle posa affectueusement son bras sur l'épaule d'Emily, comme elle en

avait pris l'habitude depuis que sa taille dépassait celle de son amie. Gertrude entra dans l'allée qui s'éloignait de la maison, et dit en resserrant le châle autour de l'avougle :

« Eh bien! me voici de retour, Emily! Avez-vous été seule depuis mon départ?

— Presque tout le temps; et j'ai bien souffert en pensant que tu courais dans Boston par cette excessive chaleur.

— Je n'en ai pas souffert le moins du monde; seulement elle donne plus de charme à la fraîcheur du soir. Quel contraste avec la poussière de la ville!

— Mais, Gerty, dit Emily en s'arrêtant court, pourquoi donc nous éloigner de la maison? Tu n'as pas pris le thé, mon enfant?

— Non; mais je n'ai pas envie de souper. »

Elles se remirent à marcher lentement et en silence.

« Tu n'as donc rien à m'apprendre, Gertrude? dit Emily.

— Si, beaucoup de choses, mais...

— Tu sais que ce sont de tristes nouvelles pour moi, et tu hésites à m'en faire part, n'est-ce pas?

— Je ne devrais pas être assez vaniteuse, chère Emily, pour penser que cela vous chagrinerait beaucoup; mais, depuis hier soir que je vous ai rapporté les paroles de M. W... et ce que j'avais l'intention de faire, vous avez eu l'air si triste à l'idée de notre séparation, qu'il est devenu à peu près douteux pour moi que mes projets fussent raisonnables.

— Et moi, de mon côté, Gertrude, je me suis reproché de l'avoir laissé connaître l'impression que m'avait faite ta confiance. Je ne veux pas influencer tes décisions dans un sens contraire à ton devoir, ni même t'en rendre l'accomplissement plus difficile. Je sais que tu as raison, Gerty, et que, loin de m'y opposer, je devrais faire tout mon possible pour favoriser tes desseins.

— Chère Emily! s'écria Gertrude avec entraînement, si ce que je vous avais dit hier a suffi pour vous inspirer ces sentiments, vous seriez tout à fait convaincue aujourd'hui, si vous aviez vu et entendu ce qui s'est passé.

— Quoi donc? Les choses sont-elles plus mal chez mistress Sullivan?

— Bien plus mal que quand je vous en ai parlé l'autre jour. J'ignorais alors moi-même les difficultés que rencontre mistress Sullivan; je suis restée chez elle presque toute la journée, car M. W... ne m'a pas retenue cinq minutes; et réellement il ne me paraît pas rassurant qu'une femme timide et délicate comme elle reste seule avec M. Cooper, maintenant que son esprit est tombé dans un état si déplorable.

— Mais crois-tu pouvoir lui faire quelque bien, Gertrude?

— J'en suis certaine, chère Emily. Je connais ce vieillard bien mieux qu'elle, et en même temps je le rends plus heureux. Il est comme un enfant et a une foule de caprices. Quand il

est possible d'y céder, mistress Sullivan le fait pour lui complaire, sans s'inquiéter des inconvénients ni même des dangers qui peuvent en résulter pour elle, non seulement parce que c'est son père, et qu'elle croit de son devoir de lui être agréable, mais encore parce qu'elle en a peur, tant il est devenu violent et irritable. Elle me dit qu'il lui passe souvent par la tête les fantaisies les plus étranges : il veut sortir la nuit, ce qui serait très dangereux, et il s'abstient souvent à coucher la fenêtre toute grande ouverte, bien que sa chambre soit au rez-de-chaussée.

— Pauvre femme! s'écria Emily; et que fait-elle dans ces cas-là?

— Je puis vous le dire, car j'en ai vu un exemple aujourd'hui même. A mon arrivée ce matin, il se préparait à faire un grand feu de charbon de terre, malgré l'extrême chaleur.

— Et mistress Sullivan?

— Elle était assise et pleurait.

— Pauvre femme! murmura Emily.

— Elle n'en pouvait rien obtenir, continua Gertrude, et s'abandonnait au désespoir.

— Il faudrait qu'elle eût une femme robuste ou un homme pour le surveiller.

— C'est précisément ce qu'elle redoute. Elle dit qu'elle mourrait si elle le voyait maltraité, comme il le serait assurément par un étranger; et d'ailleurs, elle est extrêmement propre et minutieuse dans son ménage, et je crois bien qu'elle recule devant l'idée d'avoir chez elle quelqu'un à qui elle ne soit pas accoutumée.

— Elle n'a pas encore eu beaucoup de plaisir dans sa nouvelle demeure?

— Oh non! elle le disait encore aujourd'hui. Avoir si longtemps désiré un beau logement dans une maison neuve et bien bâtie, et ne l'obtenir à la fin que pour y éprouver le plus affreux de tous les malheurs!

— Ce qui me semble étrange, reprit Emily, c'est qu'elle ne s'en soit pas doutée plus tôt. Quand je suis allée avec toi dans leur ancienne maison, j'avais été frappée déjà du dérangement intellectuel de son père.

— Je l'avais remarqué aussi depuis longtemps, dit Gertrude, mais je ne lui en avais jamais parlé, et je ne crois pas qu'elle s'en soit aperçue jusqu'à l'époque de leur déménagement, qui, en brisant toutes les habitudes du vieillard, a eu le plus triste effet sur ce pauvre M. Cooper.

— Ne crois-tu pas aussi, Gertrude, que l'une des causes qui ont ébranlé l'intelligence de ce pauvre homme ait été la perte de son emploi et la destruction de son église?

— Oui, sans doute, il a beaucoup changé depuis lors, et n'a jamais eu l'air heureux, même lorsqu'ils étaient dans leur ancienne demeure.

— C'est bien triste! dit Emily. Quel âge a-t-il, Gertrude?

— Je ne sais pas exactement, mais je le crois très vieux. Je me rappelle que mistress Sullivan m'a dit, il y a quelque temps, qu'il avait près de quatre-vingts ans.

— Alors je ne m'étonne plus que ces changements l'aient fait tomber en enfance.

— Ni moi non plus. D'ailleurs je ne lui ai jamais vu l'air content; aussi n'est-ce pas lui que je plains, mais bien mistress Sullivan, dont je suis excessivement inquiète.

— A-t-elle donc l'air de ne pouvoir supporter ce malheur?

— Peut-être en serait-il autrement si elle se portait bien; mais sa santé est dérangée, et je crains que ce ne soit plus sérieux qu'elle ne se l'imagine. Elle est très pâle et a eu récemment quelques attaques alarmantes.

— A-t-elle consulté un médecin?

— Non. Elle n'en veut pas voir; elle assure qu'elle ira bientôt mieux; je n'en crois rien, surtout si elle ne se soigne pas, et c'est là encore un des grands motifs qui me font désirer d'être à Boston le plus tôt possible. Je voudrais qu'elle vit le docteur Jérémie, et je crois que je réussirai à l'amener auprès d'elle, sans qu'elle soupçonne qu'il soit venu pour son compte.

— Tu parles d'aller à Boston comme si tu en étais certaine, Gertrude. Tout est donc arrangé?

— Ne vous ai-je pas conté ma visite chez M. W...? Quel brave homme! Combien je lui ai de reconnaissance! Il m'a promis la place que je lui demandais.

— Je n'en doutais pas, d'après ce que tu m'avais rapporté de la conversation que vous aviez eue ensemble chez mistress Bruce.

— Eh bien, j'avais presque peur de la lui rappeler. Je ne pouvais pas me figurer qu'il eût assez de confiance en moi; mais il a été si bon! j'ose à peine vous répéter ce qu'il m'a dit de ma capacité comme institutrice; vous me croiriez trop de vanité.

— Tu n'as pas besoin de me le dire, chère enfant; je sais le cas qu'il fait de ton mérite; tu ne pourrais rien me rapporter d'aussi flatteur pour toi que ce qu'il m'a dit lui-même.

— Le cher oncle True a toujours désiré que je fusse institutrice; c'était le comble de son ambition. Il serait heureux s'il vivait, n'est-ce pas, chère Emily?

— Certainement. Il aurait de quoi être fier de te voir sous-maitresse dans une pension comme celle de M. W... Je ne suis pas sûre pourtant qu'il ne te reprocherait pas, comme moi, d'entreprendre une tâche au-dessus de tes forces. Tu seras occupée à la pension la plus grande partie des matinées, et malgré cela, tu te proposes de soigner mistress Sullivan et son pauvre vieux père. Ma chère enfant, tu n'es pas habituée à tant de fatigues, et je serais dans une inquiétude continuelle à ton égard.

— Rassurez-vous, chère Emily. Je me porté bien, je suis

forte et parfaitement capable d'entreprendre ce que j'ai résolu. La seule chose que je redoute, c'est de vous quitter; ma seule crainte, c'est que vous ne vous aperceviez de mon absence et que vous ne pensiez que...

— Je sais ce que tu veux dire, Gertrude. Ne crains rien; je suis sûr de ton affection pour moi. J'ai la certitude que tu me préfères à tout, excepté à ton devoir. Ainsi, qu'il ne soit plus question de cela. Tout ce que je voudrais, c'est que, pour le moment, tu n'eusses pas eu l'idée d'entrer chez M. W... Tu aurais pu aller chez mistress Sullivan, y demeurer tout le temps nécessaire; et puis, à l'époque où nous partirons pour notre excursion dans le Sud, tes services n'y étant peut-être plus indispensables, tu nous aurais accompagnés dans ce voyage qui, j'en suis sûr, t'aurait fait le plus grand bien.

— Mais, chère Emily, c'est impossible. Je ne pourrais pas vivre aux dépens de mistress Sullivan, quelle que fût d'ailleurs mon opinion sur l'importance des services que je lui rendrais. Je ne pourrais pas davantage me présenter comme garde-malade à une personne qui ne veut pas s'avouer malade. J'ai pensé à tout cela. Je suis demeurée si longtemps avec vous, que mistress Sullivan doit certainement me regarder comme incapable de reprendre son ancien genre de vie. C'est seulement quand M. W... m'a dit qu'il avait besoin d'une sous-maitresse, et que j'ai pu croire qu'il me recevrait volontiers en cette qualité, que j'ai entrevu peu à peu la possibilité du plan que je veux exécuter.

— Tu seras un trésor pour mistress Sullivan, Gertrude; je le sais parfaitement.

— Je n'espère pas lui être d'une grande utilité. Ce que je crois, c'est que, si peu que je fasse, ce sera plus encore que n'en pourrait faire une autre. Elle a vécu si retirée qu'elle n'a aucune amie intime dans la ville, et je ne vois réellement personne, excepté moi, qu'elle consentit à admettre auprès d'elle. Elle m'aime. Elle sait que j'ai quelque influence sur son père, et j'en ai plus que je ne puis me l'expliquer. Peut-être est-ce parce que je ne le crains pas et que je m'oppose fermement à ses caprices déraisonnables; peut-être aussi parce que je lui suis plus étrangère que mistress Sullivan. Mais il y a autre chose encore qui me donne beaucoup de pouvoir sur lui. Dans son imagination, il m'associe avec Willie, ce qui est naturel, puisque, pendant des années, nous avons été constamment ensemble, que nous avons tous deux quitté la maison presque en même temps, et qu'il sait en outre que c'est moi qui suis chargée de la correspondance entre lui et sa mère. Depuis que sa tête est si faible, il paraît penser continuellement à Willie; et, quelque irritable, quelque volontaire qu'il paraisse, je réussis à le calmer et à le tranquilliser en lui proposant de lui lire les dernières nouvelles de son petit-fils. Je lui lis quelquefois la même lettre pour la centième fois; mais n'importe,

c'est toujours nouveau pour lui; et vous ne pouvez pas vous figurer quel empire cette circonstance me donne sur lui. Mistress Sullivan voit la facilité avec laquelle je réussis à diriger ses pensées; et j'ai remarqué que ma visite d'aujourd'hui semblait lui avoir enlevé une grande somme d'inquiétudes. Elle paraissait si heureuse du secours que ma présence lui donnerait cet hiver, que je me suis sentie récompensée d'avance de tous les sacrifices que je pourrais faire pour elle. Mais, en revenant ici, en vous voyant, en pensant que vous partiez pour aller si loin, et au temps qui se passera avant que je puisse revenir demeurer chez vous, j'ai senti que...

Gertrude n'en put dire davantage. Elle mit sa tête sur l'épaule d'Emily et fondit en larmes.

Miss Graham la consola tendrement. « Nous avons été bien heureuses ensemble, Gerty, dit-elle, et je te regretterai vivement. Les dernières années que je viens de passer te doivent la moitié du bonheur dont j'ai joui. Jamais je ne t'ai aimée autant qu'à présent, à l'instant même où il faut nous séparer; car je vois dans ce sacrifice un des traits les plus nobles qui puissent honorer le caractère d'une femme. Je sais combien tu aimes les Sullivan et tu as certainement raison de leur être attachée et de vouloir t'acquitter des anciennes obligations que tu as contractées envers eux; mais tu nous quittes, tu renonces à ce voyage dans le Sud qui te promettait tant de plaisir, tu le fais sans murmure, et cela prouve, ma Gerty, que tu es bien la brave et bonne fille que j'ai désiré et demandé à Dieu que tu devinsses un jour. »

Comme Emily finissait de parler, les deux amies arrivaient à l'extrémité du jardin. Elles y furent rejointes par une domestique qui les cherchait pour leur annoncer que mistress Bruce et son fils étaient au salon et demandaient à les voir.

« As-tu acheté ses boutons, Gertrude ? demanda Emily.

— Oui, j'en ai trouvé de parfaitement assortis avec la robe. Elle vient probablement savoir si j'ai fait sa commission; mais je ne puis me montrer à présent.

— Je vais rentrer avec Katy : tu peux passer par la petite porte et monter dans ta chambre sans être vue. Je t'excuserai auprès de mistress Bruce; et, quand tu auras baigné tes yeux et repris ton sang-froid, tu viendras lui parler de sa commission. »

CHAPITRE XXI

PROJETS DÉJOUÉS

Quand Gertrude entra dans le salon une demi-heure après, son visage ne portait plus aucune trace du trouble de son âme. Mistress Bruce lui fit, du canapé où elle était assise, un petit signe d'amitié; M. Bruce se leva pour lui offrir sa chaise, en même temps que M. Graham lui montrait un siège, en lui disant amicalement : « Asseyez-vous, Gertrude. »

Elle ne se rendit pas aux invitations de ces deux messieurs, mais prit place sur une ottomane qui était près d'une porte-fenêtre. Elle y fut rejointe presque aussitôt par M. Bruce, qui s'assit nonchalamment sur les marches du perron descendant de la fenêtre au jardin, et se mit à causer avec elle.

M. Bruce (celui-là même que nous avons vu quelques années auparavant portant une calotte de velours et faisant la sieste sur le gazon) était revenu d'Europe depuis quelques semaines, tout fier de la réputation que lui valaient ses moustaches, son tailleur français et la possession d'une belle propriété; aussi se considérait-il avec plus de complaisance que jamais.

« Ainsi, miss Flint, vous avez passé la journée à Boston ? »

— Oui, presque toute la journée.

— N'avez-vous pas trouvé qu'il faisait une chaleur accablante ?

— Un peu chaud, il est vrai.

— J'ai voulu m'y rendre pour quelques affaires de ma mère; je suis même allé à la station; mais il m'a fallu y renoncer.

— La chaleur vous a empêché de continuer ?

— Oui.

— Quel malheur ! » fit Gertrude avec un ton de commisération mêlée d'ironie.

M. Bruce la regarda pour voir si elle parlait sérieusement; mais comme la chambre était peu éclairée, il ne put terminer son examen d'une façon satisfaisante, et reprit : « Je déteste la chaleur, miss Gertrude; pourquoi donc m'y exposerais-je inutilement ? »

— Je vous demande bien pardon; je croyais que vous parliez de quelque affaire importante.

— C'étaient des affaires qui ne concernaient que ma mère. Je n'y avais aucun intérêt; et la chaleur m'a paru une excuse suffisante. Si j'avais su que vous étiez du convoi, comme je l'ai appris ensuite, j'aurais certainement persévéré, dans l'espérance d'avoir le plaisir de parcourir avec vous la rue de Washington.

— Je n'ai pas été dans cette rue.

— Mais vous auriez pu y aller, étant bien accompagnée.

— La société qui m'aurait détournée de mon chemin ne m'eût pas rendu grand service, dit Gertrude en riant.

— Vous voyez toujours le côté exact et pratique des choses, miss Gertrude ! Voulez-vous dire que, quand vous allez à la ville, vous avez toujours dressé d'avance un plan d'opérations dont vous ne vous écartez jamais ?

— Nullement. Je crains au contraire d'être assez facile à détourner de mes projets, lorsqu'il y a un motif suffisant. »

Le jeune homme se mordit les lèvres. « Alors, vous n'agissez jamais sans motif : dites-moi donc quel est celui qui vous fait porter ce chapeau à larges bords, quand vous travaillez au jardin ?

— C'est une vieille habitude qui m'est commode et que je conserve en dépit de la mode actuelle, qui me garantirait moins bien des rayons du soleil. Je m'avoue coupable d'un peu d'entêtement au sujet de ce vieux chapeau.

— Pourquoi ne pas reconnaître la vérité, miss Gertrude, et ne pas avouer que vous le portez afin de paraître originale et pittoresque, au point de troubler le sommeil de vos voisins par les pensées que vous leur inspirez ? Mes rêves du matin, par exemple, et vous le savez parfaitement, sont tellement occupés de ce chapeau et de celle qui le porte, que je suis attiré tous les jours dans la direction de votre jardin, comme par une attraction magnétique. Vous aurez un compte bien lourd à régler avec Morphée, que vous privez de ses droits. Vous n'y échapperez pas. Votre conscience aussi vous reprochera le tort qu'en souffre ma santé, que j'expose continuellement à l'influence de la rosée.

— Voilà qui est bien sévère ! Me condamner pour des maux que je cause tout à fait à mon insu ! Mais, puisque je suis avertie des remords que doivent me donner plus tard vos visites matinales, je prendrai sur moi la responsabilité de vous les défendre.

— Oh ! vous ne serez pas si cruelle ! surtout après toutes les peines que j'ai prises pour vous apprendre le peu que je sais en horticulture.

— M'est avis que c'est peu de chose en vérité, ou bien je n'ai guère de mémoire, dit Gertrude en riant.

— Quelle ingratitude ! Avez-vous oublié le mal que je me suis donné hier pour vous faire connaître les différentes variétés de roses ? Ne savez-vous plus tout ce que je vous ai dit d'abord des roses de Damas, puis des autres ? Avez-vous oublié que je ne trouvais plus de paroles pour louer suffisamment les roses qui fleurissent sur les joues, et surtout celles que mes yeux admiraient pendant que je vous parlais ?

— Je sais que vous avez dit bien des sottises ; j'espère que vous n'avez pas cru que je les écoutais ?

— Ah! miss Gertrude, voilà qui n'est pas poli de votre part; vous prenez toujours mes compliments pour des plaisanteries.

— Je vous ai dit maintes fois qu'il était inutile de m'en faire. Je suis bien aise que vous commenciez à vous en apercevoir.

— Eh bien! parlons sérieusement. Où étiez-vous ce matin?

— A quelle heure?

— A sept heures et demie.

— Dans un wagon, en route pour Boston.

— Quoi! de si bon matin? Eh bien! je croyais que vous n'étiez partie qu'à dix heures. Alors, pendant que je regardais par-dessus la muraille dans l'espérance de vous souhaiter le bonjour, vous étiez à six milles de distance. Je regrette bien ce temps perdu, j'aurais pu l'employer à dormir.

— Quel malheur!

— Et ce soir? Pourquoi m'avez-vous fait attendre si longtemps?

— Moi!... Quand?...

— Mais tout à l'heure.

— Je ne m'en doutais pas. Je ne me suis pas imaginé que vous étiez là pour moi.

— Ma visite n'est cependant que pour vous seule.

— Ben, dit tout à coup M. Graham en se mêlant à la conversation, est-ce que vous aimez le jardinage? Je croyais tout à l'heure vous entendre parler de roses.

— Oui, monsieur; miss Flint et moi nous venons d'avoir une discussion sur les fleurs, et en particulier sur les roses. »

Gertrude, mettant à profit l'arrivée de M. Graham, voulut s'échapper et rejoindre les dames sur le canapé; mais M. Bruce, qui s'était levé quand M. Graham lui avait adressé la parole, vit l'intention de Gertrude, et lui barra le chemin de façon qu'elle ne pût passer sans impolitesse. M. Graham continua :

« Je me propose de mettre une petite fontaine auprès du parterre de miss Flint; voulez-vous venir avec moi? vous me donnerez votre avis.

— Est-ce qu'il ne fait pas trop sombre, monsieur?

— Non pas; on voit assez pour ce que nous avons à faire; passez par ici. »

Et M. Bruce fut contraint de suivre M. Graham. En dépit de ses manières parisiennes, il faisait une mine piteuse et hochait la tête d'un air menaçant.

Gertrude put alors dire à mistress Bruce le résultat des courses qu'elle avait faites pour elle, et lui remettre les boutons, qui se trouvèrent de son goût. Ces messieurs finirent par rentrer au salon, s'assirent auprès du canapé, et la conversation devint générale.

« Monsieur Graham, dit mistress Bruce, j'ai interrogé Emily au sujet de votre excursion dans le Sud, et, d'après la route que vous vous proposez de prendre, je crois que vous ferez un charmant voyage.

— Je l'espère bien aussi, madame. Ce sera une chose excellente pour Emily; et, comme Gertrude n'a jamais voyagé, je crois qu'elle y aura grand plaisir.

— Ah! vous êtes donc de la partie, miss Flint?

— Sans doute, répondit M. Graham sans laisser à Gertrude le temps de répondre; nous ne pourrions nous passer d'elle.

— Ce sera ravissant, continua mistress Bruce en s'adressant directement à Gertrude.

— Je pensais en effet partir avec M. et miss Graham, répondit Gertrude, et je me promettais de ce voyage beaucoup d'agrément; mais j'ai décidé que je resterais à Boston cet hiver.

— Que dites-vous là, Gertrude? demanda M. Graham. Voilà qui est nouveau pour moi!

— Et pour moi aussi, monsieur; autrement je vous l'aurais dit plus tôt. Rien ne m'eût fait autant de plaisir que de vous accompagner. Je vous aurais conseillé déjà les circonstances qui me rendent ce voyage impossible; mais il n'y a qu'un instant que je me suis décidée.

— Mais nous ne pouvons nous passer de vous, Gertrude; je ne veux pas de cela du tout. Vous viendrez avec nous en dépit des circonstances.

— Je crains que ce ne soit impossible, dit Gertrude en souriant d'un air aimable, mais en conservant la fermeté de son expression; et vous êtes bien bon, monsieur, de désirer ma présence.

— La désirer! mais j'y compte tout à fait. Vous êtes sous ma direction, mon enfant, et j'ai le droit de vous dire ce que vous avez à faire. »

M. Graham commençait à s'échauffer.

« Donnez-moi vos raisons, si vous en avez, ajouta-t-il avec violence; et que je sache ce qui vous a mis cette étrange fantaisie dans la tête.

— Je vous expliquerai tout cela demain, monsieur.

— Je veux le savoir tout de suite. »

Mistress Bruce, voyant qu'un orage allait éclater, se leva prudemment pour prendre congé. M. Graham suspendit son courroux jusqu'à ce qu'elle fût partie avec son fils; mais aussitôt que la porte fut fermée, il s'écria avec une colère réelle :

« Qu'est-ce que cela signifie? Je fais tous mes plans et je m'arrange afin de pouvoir employer mon hiver à voyager, plutôt avec l'intention de vous donner du plaisir que pour mon propre compte; et, lorsque tout est arrêté et que nous voici sur le point de partir, Gertrude annonce qu'elle est décidée à rester. Je voudrais bien connaître les raisons qu'elle peut avoir. »

Emily entreprit d'expliquer elle-même les motifs de Gertrude et finit en disant qu'elle approuvait tout à fait sa conduite. Aussitôt qu'elle eut terminé, M. Graham, qui l'avait écoutée avec une vive impatience, en l'interrompant par une foule de « peuh! » et de « bah! » s'écria avec un redoublement d'indignation :

« C'est-à-dire que Gerty nous préfère les Sullivan, et que vous paraissez l'y encourager ! Je voudrais bien savoir ce qu'ils ont fait pour elle en comparaison de ce j'ai fait, moi !

— Ils ont été bons pour elle durant plusieurs années, et maintenant que le malheur les accable, elle ne se sent pas libre de les abandonner. J'avoue que sa décision ne m'étonne pas.

— Et moi, elle m'étonne. Elle aime mieux se mettre en esclavage dans la pension de M. W..., et dans un esclavage plus grand encore chez ce vieux Sullivan, que de rester avec nous, où elle a toujours été traitée comme une personne de ma famille.

— Monsieur Graham, dit Gertrude avec quelque chaleur, il ne s'agit pas ici de préférence ; c'est un devoir que je crois remplir.

— Et qu'est-ce qui vous en fait un devoir ? Est-ce parce que vous avez habité la même maison qu'eux ? parce que ce garçon, qui est à Calcutta, vous a envoyé une écharpe en poil de chameau, une cage de misérables petits oiseaux et un gros paquet de lettres ? Faut-il, à ce prix, oublier tous vos intérêts pour aller soigner ses parents dans toutes leurs maladies ? Leurs droits sur vous ne peuvent être comparés aux miens. Ne vous ai-je pas donné une excellente éducation ? Ai-je épargné la dépense, soit pour vous instruire, soit pour vous rendre heureuse ?

— Je ne pensais pas, monsieur, répondit Gertrude humblement, mais avec une dignité calme, à compter les bienfaits que j'ai reçus et à mesurer ma conduite sur leur nombre. A ce point de vue, mes obligations envers vous sont immenses, et vous auriez certainement les plus grands droits à réclamer mes services.

— Je n'ai pas besoin de vos services, enfant. Mistress Ellis peut faire pour Emily ou pour moi tout ce que vous faites ; mais j'aime votre *société* et je trouve qu'il y a beaucoup d'ingratitude de votre part à nous délaisser, comme vous nous en menacez.

— Mon père, dit Emily, je croyais que votre but, en donnant à Gertrude une bonne éducation, avait été de lui créer une position, et non pas de la mettre dans notre dépendance.

— Emily, reprit M. Graham, c'est une affaire de sentiment. Vous voyez les choses à votre point de vue ; vous êtes toutes deux contre moi, et je n'en veux plus parler. »

M. Graham prit une lampe, se retira dans son cabinet, ferma la porte avec bruit, pour ne pas dire avec violence, et on ne le vit plus de la soirée.

Pauvre Gertrude ! Elle venait de blesser au vif un homme qui avait été si bon, si généreux pour elle, qui ne lui avait presque jamais auparavant parlé avec dureté, et qui l'avait toujours traitée avec une grande indulgence. Il l'appelait ingrate ! Il trouvait évidemment qu'elle avait abusé de sa bonté, et il croyait qu'Emily et lui ne tenaient que la seconde place dans

ses affections. Très tourmentée elle-même, elle se hâta de souhaiter le bonsoir à Emily, qui n'était guère moins affligée qu'elle; et se retirant dans sa chambre, elle s'y livra à des réflexions qui épuisèrent ses forces et l'empêchèrent de dormir.

CHAPITRE XXII

ÉCOISME

Abandonnée à l'âge de trois ans à la merci et à la charité d'un monde où elle se trouvait sans parents et sans amis, Gertrude n'avait guère rencontré cette merci, et moins encore cette charité, pendant son séjour chez Nan Grant. Bien que son caractère turbulent se révoltât des traitements qu'elle y recevait, elle était trop jeune alors pour raisonner sur ce sujet, et, si elle l'avait fait, de telles impressions se seraient certainement effacées dans l'atmosphère d'amour et de bonté qui l'environna durant la période suivante, où elle se sentit chérie et protégée dans la demeure de son excellent père adoptif.

La Providence, continuant à répandre ses bontés sur elle, lui avait ensuite prouvé surabondamment, par l'entremise d'Emily, que les liens du sang ne sont pas nécessaires pour attacher deux cœurs l'un à l'autre par la plus vive affection. Elle avait donc ignoré jusqu'à présent les malheurs de sa situation précaire et dépendante.

M. Graham jusqu'alors n'avait eu pour elle que de la bienveillance. Il avait tout d'abord, à vrai dire, fait peu d'attention à cette enfant. Il voyait qu'Emily l'aimait et désirait la garder avec elle; ce goût l'étonnait; mais il était bien aise que quelque chose plût à sa fille. Pourtant, il en était venu assez vite à remarquer dans la favorite d'Emily une vivacité d'esprit et une sagesse de conduite qui lui inspirèrent pour elle un vif intérêt transformé peu à peu en une préférence réelle, surtout après qu'il eut découvert qu'elle aimait le jardinage et qu'il l'eut vue persévérer à cultiver des fleurs. Non seulement il lui réserva une portion de terrain, mais encore, charmé des succès qu'elle avait obtenus pendant le premier été qui suivit ce cadeau, il se plut à augmenter son parterre et aida lui-même Gertrude à le cultiver et à l'embellir. Lorsque Emily formait quelque plan relatif à l'éducation de Gertrude, elle était sûre de l'assentiment de

son père; et Gertrude, profondément touchée de tant de bonté, n'épargnait rien pour prouver sa reconnaissance à M. Graham.

Malheureusement, celui-ci ne possédait ni la bonté désintéressée de l'oncle Truc, ni la sainte patience et le dévouement d'Emily. M. Graham était un homme estimable et fort respecté; il passait dans le monde pour aussi généreux qu'honorable, et souvent sa conduite avait justifié cette bonne réputation. Mais hélas! il était égoïste, et souvent n'examinait les choses que du côté qui lui convenait. Il avait élevé et instruit Gertrude, il l'aimait, c'était la personne qu'il préférait comme compagne de voyage pour Emily et pour lui; nul autre ne pouvait avoir sur elle des droits comparables aux siens, et il ne pouvait pas ou ne voulait pas comprendre le devoir qui entraînait Gertrude dans une autre direction.

Néanmoins, tout en s'apprêtant à jouer un rôle tyrannique, il se berçait lui-même de l'idée qu'il était le meilleur ami qu'elle eût au monde. Incapable de comprendre les motifs qui la faisaient agir, il donna cours à sa mauvaise humeur et rendit Gertrude malheureuse en lui tenant pour la première fois un langage aussi dur que sévère.

Pendant les longues heures d'une nuit d'insomnie, Gertrude eut le temps de réfléchir et de considérer sous toutes les faces les circonstances où elle était placée. D'abord elle n'eut d'autre sentiment que celui de la douleur, comme un enfant qu'on viendrait de gronder. Peu à peu ce sentiment fit place à d'autres pensées plus amères. « De quel droit, se disait-elle, M. Graham me traite-t-il ainsi, me dit-il qu'il faut que je les accompagne dans ce voyage, et parle-t-il de mes autres amis, comme si, parce qu'ils ne sont rien pour lui, ils ne devaient rien être pour moi? Croit-il que je doive payer mon éducation de ma liberté et que je n'aie plus le droit de dire ni oui ni non? Emily ne pense pas ainsi; Emily, qui m'aime et qui a mille fois plus que M. Graham besoin de moi, trouve que j'ai raison d'agir comme je le fais; elle m'a affirmé, il y a quelques heures à peine, que je devais persévérer dans mes projets. Et ma promesse solennelle à Willie! faut-il aussi la compter pour rien? Non, ce serait de la tyrannie de la part de M. Graham que d'insister pour que je restasse avec eux, et je suis bien aise d'être décidée à m'affranchir de cette sujétion. D'ailleurs, j'ai été élevée pour l'enseignement, et M. W... dit qu'il est important que je commence tout de suite, pendant que mes études sont encore toutes récentes. Peut-être, si je cédaï aujourd'hui à l'obsession et si je continuais de vivre à ne rien faire, me trouverais-je incapable un jour de me suffire et de recouvrer mon indépendance. Quelle cruauté que de vouloir me dépouiller de mon libre arbitre! »

Ainsi parlait l'orgueil de Gertrude, et son cœur, orgueilleux par nature, contenu seulement par une volonté ferme, écouta d'abord de pareilles suggestions; mais cela ne dura pas longtemps. Elle s'était accoutumée à considérer la conduite d'autrui

avec cet esprit de charité qu'elle désirait rencontrer pour elle-même, et des pensées plus douces remplacèrent bientôt ces sentiments amers.

« Peut-être, se disait-elle en repassant dans son souvenir la conversation de la soirée, peut-être, après tout, est-ce par pure bonté que M. Graham agit ainsi. Il peut croire, comme Emily, que j'accepte une tâche trop lourde. Il ne connaît certainement pas la force des motifs qui me font agir; il ignore combien sont grandes à mes yeux les obligations que j'ai contractées envers les Sullivan et à quel degré je leur suis indispensable à présent. D'ailleurs, je ne savais pas que l'on comptât sur moi pour ce voyage. Emily m'en avait bien parlé comme d'un projet arrêté; mais M. Graham ne m'en avait rien dit; il ne m'avait pas demandé de les accompagner, et je ne pouvais guère supposer que mon refus dût lui causer une déception bien grande. Cependant, puisqu'il avait arrangé ce voyage pour nous être agréable, je ne m'étonne plus qu'il soit un peu contrarié. Il croit aussi qu'il a presque le droit de diriger mes actions, puisqu'il a pu si longtemps se considérer comme mon tuteur. Il a eu mille bontés pour moi, qui n'étais pour lui qu'une étrangère, et je suis désolée d'avoir pu lui donner lieu de penser que je n'étais qu'une ingrâte. Mais faut-il pour cela renoncer à l'enseignement? abandonner cette pauvre mistress Sullivan, qui peut-être mourrait en mon absence? Non, c'est impossible. J'aurai le plus grand chagrin d'irriter M. Graham, mais je ne dois pas me laisser détourner de mon devoir par la crainte de sa colère. »

Elle en vint donc à prendre la résolution de braver la tempête qu'elle était sûre de ne pouvoir éviter, remit sa cause entre les mains de Celui qui juge selon la justice, et tâcha de s'endormir; mais à peine le sommeil avait-il débarrassé son esprit du poids qui l'oppressait, que des songes d'une nature presque aussi douloureuse la tourmentèrent au point de la rappeler à la réalité. Tantôt M. Graham apparaissait devant elle avec la figure irritée de la veille et la menaçait des preuves les plus sévères de son mécontentement; tantôt elle voyait Willie, tel qu'elle l'avait connu cinq ans auparavant : il lui montrait du doigt la chambre où sa mère était évanouie, pâle comme une morte, ainsi que Gertrude l'avait trouvée quelques semaines auparavant. Épuisée par une succession de tableaux aussi pénible, Gertrude finit par renoncer à s'endormir. Elle se leva et s'assit près de la fenêtre, épiant le déclin de la lune et l'approche de l'aurore. Enfin, en se consultant bien, elle se trouva la force et le courage nécessaires pour se conduire avec calme et fermeté pendant la journée suivante. Il peut sembler étrange qu'il ait fallu plus qu'un courage ordinaire pour soutenir Gertrude dans la circonstance où elle se trouvait. Mais une jeune fille de dix-huit ans, qui avait longtemps vécu aux dépens d'un vieillard bien connu par la toute-puissance qu'il exerçait chez lui, n'avait-elle pas besoin d'une rare fermeté pour briser le lien de l'habitude,

et se tracer à elle-même une ligne de conduite en opposition directe avec les souhaits et les intentions de cet homme? Dans la famille, personne ne résistait à la volonté de M. Graham; et, bien qu'il fût ordinairement indulgent et bon, nul n'osait braver un caractère dont la violence, lorsqu'il s'emportait, allait jusqu'aux dernières extrémités. On ne peut donc pas être surpris que Gertrude sentit le cœur prêt à lui manquer lorsque, tenant dans sa main le bouton de la porte de la salle à manger, elle rappela toute sa force pour une nouvelle rencontre avec l'homme redoutable qui s'opposait à ses projets. Mais elle n'eut qu'un instant d'hésitation; elle ouvrit la porte et entra. M. Graham était assis dans son fauteuil, comme elle s'y attendait; devant lui, sur la table, se trouvait le journal du matin. Depuis un an ou deux, Gertrude avait l'habitude de lui en faire la lecture, et c'était pour cela qu'elle était venue.

Elle s'avança vers lui, en lui souhaitant le bonjour comme à l'ordinaire.

M. Graham lui rendit sa politesse d'un ton un peu sec. Elle s'assit et s'inclina pour prendre le journal, mais il l'en empêcha en posant la main dessus.

« Je venais, monsieur, pour vous lire les nouvelles, dit Gertrude.

— Je ne veux pas que vous me fassiez la lecture ou quoi que ce soit, jusqu'à ce que je sache si vous êtes décidée à me traiter avec le respect que j'ai le droit d'attendre de votre part.

— Je n'ai jamais eu l'intention, monsieur Graham, de vous traiter autrement qu'avec respect.

— Les jeunes personnes qui se mettent en opposition avec les gens plus âgés et plus sages qu'elles manquent évidemment au respect qui leur est dû. Mais je consens à oublier le passé, si vous m'assurez que vous êtes revenue, comme cela doit être, après une nuit de réflexion, au vrai sentiment de votre devoir.

— Je ne puis dire, monsieur, que mes idées aient changé relativement à ce que je regarde comme mon devoir.

— Prétendez-vous me dire, demanda M. Graham en se levant et en parlant d'une voix qui fit trembler Gerty, malgré son courage, prétendez-vous me dire que vous avez l'intention de persister dans votre folie?

— Faire son devoir, monsieur, est-ce une folie?

— Son devoir! Nous sommes loin, dans ce cas, d'être d'accord tous les deux sur le sens de ce mot.

— Mais, monsieur Graham, si vous connaissiez les circonstances où je me trouve, vous ne blâmeriez pas ma conduite. J'ai dit à Emily les motifs qui me dirigeaient, et elle....

— Ne me parlez pas d'Emily! interrompit M. Graham en arpentant la chambre avec colère; elle donnerait sa tête à qui la lui demanderait. Mais j'espère savoir un peu mieux qu'elle ce qui m'est dû; et je vous dis nettement, miss Gertrude Flint, sans qu'il y ait besoin d'en parler davantage, que, si vous sortez

de chez moi, comme vous vous le proposez, vous vous attirerez tout mon mécontentement, et vous trouverez un jour ou l'autre que ce n'est pas une chose légère à supporter, surtout quand on l'a encouru sans nécessité... comme vous le faites aujourd'hui, ajouta-t-il à demi-voix.

— Je suis désolé de vous déplaire, monsieur Graham, mais...

— *Désolé?* vous? si vous l'étiez, vous ne mettriez pas votre conduite en opposition directe avec mes désirs, dit M. Graham qui commençait à s'apercevoir que, malgré son chagrin, Gertrude, au lieu de fléchir sous les paroles dures et blessantes, avait, durant les dernières minutes, repris plus de fermeté. Mais en voilà assez sur un sujet qui ne mérite pas tant de bruit. Vous pouvez faire ce que bon vous semble; qu'il soit bien entendu seulement que, si vous partez, je vous retire complètement mon aide et ma protection, qu'il faudra vous tirer d'affaire toute seule, ou avoir recours à des étrangers. Peut-être espérez-vous que votre bel ami de Calcutta vous soutiendra, qu'il va revenir tout exprès pour vous prendre à sa charge; mais alors vous connaissez bien peu le monde. Je parierais qu'il s'est marié là-bas, ou, tout au moins, qu'il vous a complètement oubliée.

— Monsieur Graham, répondit librement Gertrude, M. Sullivan ne reviendra probablement pas avant plusieurs années, et vous pouvez être certain que je ne compte ni sur son appui ni sur celui d'aucun autre. J'espère me suffire et pourvoir moi-même à mes besoins.

— Résolution héroïque! dit dédaigneusement M. Graham, et annoncée avec une dignité qui ne se démentira pas, je l'espère. Dois-je donc regarder votre résolution comme arrêtée?

— Mon parti est pris, monsieur, dit Gertrude, à qui les sarcasmes de M. Graham avaient rendu plus de force qu'il n'en fallait pour prononcer une résolution définitive.

— Et vous vous en allez?

— Il le faut bien : c'est un devoir auquel je suis prête à sacrifier mon bien-être et, ce qui m'est plus cher, je vous l'assure, votre amitié. »

M. Graham n'eut pas l'air d'entendre ces derniers mots. Avant que Gertrude eût fini de parler, il oublia ses habitudes de politesse au point de couvrir la voix de la jeune fille en agitant violemment la sonnette.

Katy répondit à cet appel en apportant le déjeuner, Emily et mistress Ellis en entrant immédiatement. Tout le monde se mit à table, et le repas commença au milieu d'un silence et d'un embarras tout à fait inusités. Emily avait entendu les éclats de la voix de son père; elle était remplie d'anxiété, et mistress Ellis s'aperçut aisément, à l'air de toutes les personnes présentes, qu'il s'était passé quelque chose de désagréable.

M. Graham n'en perdit pas un coup de dent. Lorsqu'il eut bien déjeuné, il se tourna du côté de mistress Ellis, et l'invita dans toutes les formes à l'accompagner, lui et Emily, dans leur

voyage, ajoutant que, selon toute probabilité, ils passeraient quelques semaines à la Havane.

Mistress Ellis, qui entendait parler de ce projet pour la première fois, accepta l'invitation avec beaucoup de plaisir et d'empressement, et se mit à faire une foule de questions sur la route qu'on suivrait et sur la longueur présumée de l'absence. Pendant ce temps, Emily enchaîna derrière sa tasse l'agitation de ses traits, et Gertrude, qui venait de lire les *Lettres écrites de Cuba*, et qui n'avait pas cédé à M. Graham le vif désir que ces lettres lui avaient inspiré de voir cette île, se demandait s'il était possible qu'il employât des moyens aussi bas pour la vexer et la mortifier.

Le déjeuner fini, Emily se retira en toute hâte dans sa chambre, où Gertrude ne tarda pas à la rejoindre.

En racontant, selon le désir d'Emily, la scène qui s'était passée, Gertrude se garda bien de répéter les insinuations blessantes et les sarcasmes amers que M. Graham s'était permis; car son excellente amie lui montrait trop, par l'angoisse qui se peignait sur sa figure, combien elle était affligée des injustes outrages auxquels elle avait été exposée. Pourtant Gertrude lui dit que, puisqu'il était bien entendu qu'elle devait quitter la maison, et que les sentiments de M. Graham envers elle lui avaient paru bien loin d'être affectueux, elle trouvait qu'il valait mieux partir immédiatement. « D'ailleurs, ajouta-t-elle, je ne serai peut-être jamais plus utile qu'à présent à mistress Sullivan. » Emily comprit que tout cela était fort raisonnable, approuva le départ de Gertrude pour le jour même et promit de l'accompagner à la ville; elle aimait mieux la voir partir brusquement que de l'exposer aux conséquences de la mauvaise humeur de son père.

Ainsi le reste du jour fut employé par Gertrude à faire ses paquets et ses préparatifs de départ. Emily, assise à côté de sa fille adoptive, lui donnait des conseils sur sa conduite future, et ne cessait d'échanger avec elle des assurances d'une affection éternelle.

« Encore si vous pouviez m'écrire, chère Emily, durant votre longue absence, ce serait une grande consolation pour moi, s'écria Gertrude.

— Avec l'aide de mistress Ellis, répondit Emily, je te tiendrai autant que possible au courant de notre voyage; mais, quand même tu ne recevrais que bien rarement de mes nouvelles, tu n'en seras pas moins présente à ma pensée, et je n'oublierai jamais de recommander mon enfant chérie à la protection et aux soins de Celui qui sera pour elle un ami et un conseiller meilleur que je ne pourrais l'être. »

Dans le courant de la journée, Gertrude se rendit auprès de mistress Ellis et l'étonna en lui annonçant qu'elle venait lui faire ses adieux. La surprise et la curiosité firent bientôt place chez la femme de charge au besoin de s'étendre sur la politesse

et la générosité que M. Graham montrait à son égard, et sur la joie qu'elle éprouvait de ce voyage. Gertrude lui souhaita beaucoup de plaisir et la pria de lui donner de ses nouvelles pendant son absence. Mistress Ellis ne s'attendait guère à cette requête et n'y répondit qu'en demandant à Gertrude si elle croyait qu'une robe de mérinos serait convenable pour cette excursion. Gertrude répéta sa demande avec plus d'instance, et mistress Ellis la satisfît médiocrement en la priant pour toute réponse de lui dire le nombre de paires de manches qu'elle devait emporter. Gertrude, ayant répondu patiemment à cette nouvelle question, réussit enfin à se faire écouter et obtint de mistress Ellis la promesse de lui écrire une lettre, ce qui serait, ajouta-t-elle, plus qu'elle n'avait fait depuis bien des années.

Avant de s'en aller, Gertrude monta au cabinet de M. Graham, dans l'espoir de prendre congé de lui d'une façon amicale. Mais il ne répondit à ses paroles que par le mot : *Adieu!* dont le sens est si profond quand il sort du cœur, et si glacial lorsqu'il est prononcé du bout des lèvres, comme il le fut alors.

Elle partit, les larmes aux yeux et la tristesse dans le cœur; car jusqu'ici M. Graham s'était montré plein de bonté pour elle. Une scène bien différente l'attendait à la cuisine.

« Le bon Dieu vous bénisse, chère demoiselle! disait mistress Prime. Comme la maison sera grande lorsque vous n'y serez plus! Mais vous savez sans doute ce que vous avez à faire, et, s'il vous faut partir, nous devons le supporter, dussions-nous, Katy et moi, perdre les yeux à force d'en pleurer.

— Ça, bien sûr, miss Gertrude, disait Katy l'Irlandaise; et c'est bien honnête à vous d'être venue nous faire vos adieux. Oh! miss Gertrude, vous ne serez jamais plus heureuse que nous ne le désirons. J'espère que ce sera une consolation pour vous de savoir que vous emportez les bons souhaits et les bénédictions de tout le monde.

— Merci, Katy, merci, dit Gertrude, fort touchée de l'affection naïve que lui montraient ces braves filles. Il faudra venir me voir de temps à autre à Boston; et vous aussi, mistress Prime. J'y compte. Au revoir. »

Cette fois, les adieux qui frappèrent les oreilles de Gertrude partaient du cœur; ils la suivirent jusqu'à la porte, et ils se faisaient encore entendre au milieu du bruit des roues, quand partit la voiture qui l'emmenait.

CHAPITRE XXIII

UN AMI DANS L'AFFLICTION

Gertrude s'était séparée d'Emily; elle avait été reçue avec cordialité par mistress Sullivan, et avait pris ses fonctions d'institutrice; nous la retrouvons un jour de novembre, environ deux mois après qu'elle est sortie de chez M. Graham.

Elle se lève avec le soleil, et fait soigneusement sa toilette dans une chambre si froide que ses doigts sont presque engourdis avant qu'elle l'ait terminée; pourtant, malgré cette atmosphère glaciale, elle n'oublie pas, au commencement de la journée, de demander au ciel qu'il bénisse ses travaux.

Ensuite elle entre doucement dans une chambre voisine, où repose encore mistress Sullivan; elle allume dans une petite grille un feu dont tous les matériaux ont été préparés soigneusement la veille au soir; elle descend l'escalier d'un pas léger, et fait aussi le feu du fourneau qui sert de cuisine, et qui est placé dans une chambre commode où, maintenant que l'hiver est venu, la famille prend ses repas. La table était mise et les apprêts du déjeuner presque finis, lorsque mistress Sullivan entra, pâle, maigre, affaiblie et enveloppée dans un grand châle.

« Gertrude, dit-elle, pourquoi donc me laissez-vous ainsi dormir le matin, tandis que vous vous levez et vous mettez à l'ouvrage? Il me semble que voilà toute une semaine que vous en agissez ainsi.

— Par une excellente raison, chère tante; c'est que je dors toute la première partie de la nuit, et que je suis complètement réveillée au point du jour, tandis que, pour vous, c'est tout le contraire. Et puis j'aime à apprêter le déjeuner. Voyez comme je fais bien le café; n'est-ce pas qu'il est clair? N'avez-vous pas envie d'en prendre un peu, ce matin qu'il fait si froid? »

Mistress Sullivan sourit; car, l'oncle True ayant toujours préféré le thé, Gertrude avait été obligée de s'adresser à elle pour apprendre à faire le café.

« Maintenant, continua Gertrude avec enjouement, asseyez-vous dans ce fauteuil, auprès du feu, car il faut que vous surveilliez la bouilloire, tandis que je vais confier M. Cooper. »

Et elle sortit, laissant mistress Sullivan penser à la bonté de sa chère Gertrude. Elle rentra bientôt amenant le vieillard, qui était vêtu avec une propreté parfaite. Elle lui avança une chaise, attendit, comme pour un enfant, qu'il y fût assis, lui attacha au cou une serviette avec des épingles, et mit enfin le déjeuner sur la table.

Tandis que mistress Sullivan versait le café, Gertrude enlevait la peau d'une pomme de terre cuite au four et l'écailla d'un œuf durci, les mettait sur l'assiette destinée à M. Cooper, et lui présentait ainsi ses aliments tout préparés, pour épargner au vieillard la difficulté qu'il éprouvait à s'acquiescer de ces soins, et à mistress Sullivan l'angoisse que sa négligence et sa malpropreté toujours croissantes n'auraient pas manqué de lui faire éprouver. La pauvre mistress Sullivan n'avait plus d'appétit, et Gertrude eut bien de la peine à lui faire prendre quelque chose : mais un petit plat d'huitres frites, que notre amie plaça inopinément devant elle, la tenta si bien, qu'elle fut amenée d'abord à en goûter puis à en manger quelques-unes avec un plaisir qu'aucune nourriture ne lui avait procuré depuis longtemps. En contemplant cette figure languissante, Gertrude en vint à se persuader qu'il n'y avait qu'une maladie sérieuse qui eût pu amener une pareille transformation chez cette femme si active, et résolut de ne pas laisser passer un jour de plus sans aller trouver le médecin.

Le déjeuner fini, il y avait la vaisselle à laver, les chambres à faire, le dîner à apprêter ou du moins à préparer. Gertrude mit tout cela en train ou l'acheva même avant de remonter pour finir sa toilette. A neuf heures moins un quart elle ouvrit la porte de la cuisine, et dit gaiement au vieillard qui se tenait penché sur le feu :

« Allons, monsieur Cooper, ne venez-vous pas voir un peu ce matin les travaux de la nouvelle église? M. Miller va vous attendre; il a dit hier qu'il comptait sur votre visite. »

Le vieillard se leva, et prenant des mains de Gertrude son pardessus, qu'elle l'aida à mettre, il l'accompagna avec une espèce d'indifférence machinale qui paraissait indiquer qu'il lui importait fort peu de sortir ou de rester. En descendant la rue silencieusement, Gertrude ne put s'empêcher de penser à cette bizarre coïncidence qui la faisait encore la compagne presque journalière d'un autre vieillard infirme; elle compara mentalement ce bon oncle True, si satisfait, si joyeux, avec ce Paul Cooper, toujours si mécontent et si sombre, et que la maladie rendait encore plus maussade. La comparaison n'était pas favorable à ce dernier, et pourtant elle ne diminua en rien les soins ni l'intérêt que Gertrude portait à celui qui n'en était que plus digne à ses yeux d'une compassion sincère. Ils atteignirent bientôt la nouvelle église dont Gertrude avait parlé. C'était un bel édifice, bâti sur l'emplacement de l'ancien, où M. Cooper avait longtemps rempli les fonctions de sacristain. L'église n'était pas encore terminée, et un grand nombre d'ouvriers étaient occupés à en achever l'intérieur.

Un homme qui portait une auge pleine de mortier marchait devant Gertrude et son compagnon. Il s'arrêta à l'entrée du porche, en s'entendant appeler par son nom, et déposant son fardeau, il se retourna pour répondre à une voix bien connue :

« Bonjour, miss Flint, dit-il; j'espère que cette belle matinée

vous trouvez en bonne santé. Ah! monsieur Cooper, vous êtes venu, et vous avez bien fait! Nous ne pouvons pas nous en tirer convenablement sans vous. Vous êtes si bien au courant de tout ce qui est nécessaire à cette église! Allons! monsieur, venez avec moi; je vous montrerai ce qu'on a fait depuis votre dernière visite. J'ai besoin de votre avis. »

En parlant ainsi, il emmena le vieux sacristain; mais Gertrude le suivit et le tira un moment à l'écart pour le prier d'avoir la bonté de reconduire M. Cooper à la maison en passant devant chez mistress Sullivan, lorsqu'il irait dîner.

« Certainement, miss Flint, répondit-il, avec grand plaisir; il m'a toujours suivi assez volontiers quand vous l'avez laissé à ma garde. »

Après avoir obtenu cette promesse, Gertrude se hâta de se rendre à la pension, bien heureuse d'avoir la certitude que M. Cooper serait en sûreté, qu'il s'amuserait toute la matinée, et que mistress Sullivan, affranchie de toute inquiétude à cet égard, jouirait du repos et de la tranquillité dont elle avait tant besoin.

Cet homme, qui prenait une part si cordiale aux plans de Gertrude pour divertir et occuper l'esprit du vieillard, était un brave maçon que M. Graham avait souvent employé, et dont Gertrude avait gagné la reconnaissance en prodiguant ses soins à l'un de ses enfants qui était tombé malade. Comme l'hiver précédent, elle passait tous les jours devant l'église; elle avait vu fréquemment M. Miller à l'ouvrage, et elle en vint à penser que, si elle pouvait éveiller dans l'imagination de M. Cooper quelque intérêt pour le nouveau bâtiment, elle l'amuserait en l'y amenant, sous prétexte de surveiller le travail des ouvriers. Elle eut d'abord quelque difficulté à le décider à venir visiter un édifice à l'érection duquel il s'était opposé de toutes ses forces, non seulement parce qu'elle était contraire à ses intérêts, mais aussi en raison du vif attachement qu'il avait pour l'ancienne église. Pourtant, une fois qu'il y fut, il ne put s'empêcher de regarder les travaux avec curiosité, et, comme M. Miller eut soin de le mettre à son aise et réussit même à lui persuader que sa présence n'était pas inutile, il avait peu à peu pris l'habitude de passer la plus grande partie de ses matinées à surveiller les ouvriers. Quelquefois Gertrude le venait chercher en revenant du pensionnat; d'autres fois, comme dans l'occasion présente, M. Miller se chargeait de le reconduire chez lui.

Depuis que Gertrude était établie chez mistress Sullivan, un changement très notable s'était opéré chez M. Cooper. Il devenait beaucoup plus docile, avait l'air plus content, et manifestait bien moins d'irritation qu'auparavant. Ce changement favorable, joint à la douce influence de la compagnie de Gertrude, avait rendu pour quelque temps une apparence de santé à mistress Sullivan; mais, durant ces derniers jours, la faiblesse croissante de cette pauvre femme et quelques défaillances

subites avaient réveillé toutes les anciennes craintes de Gertrude avec plus de force que jamais. Elle était sortie avec la résolution de se rendre chez le docteur Jérémie, afin de réclamer ses soins; et c'était pour s'assurer le temps nécessaire à cette démarche, qu'elle avait prié M. Miller de se charger de M. Cooper.

Nous ne parlerons pas de la manière dont Gertrude remplissait ses fonctions d'institutrice. M. W... la trouvait parfaitement à la hauteur de sa position, et elle n'avait d'autres ennuis ni d'autres découragements que ceux que lui donnaient, comme à toutes les personnes qui se dévouent à l'instruction, la paresse et l'obstination ou la stupidité de ses élèves. Ce jour-là, pourtant, elle fut, par diverses causes, retenue plus longtemps qu'à l'ordinaire, et deux heures s'écoulaient comme elle frappait à la porte du docteur Jérémie. La servante, qui connaissait Gertrude de vue, lui dit que le docteur allait se mettre à table, mais qu'elle croyait cependant qu'il la recevrait volontiers; elle la fit donc entrer dans son cabinet, où le docteur se tenait debout, le dos au feu, en mangeant une pomme, suivant sa coutume invariable avant le dîner. Il mit le fruit de côté à la vue de la jeune fille, et s'avança vers elle en lui tendant les deux mains. « Gertrude Flint, Dieu me pardonne! s'écria-t-il. Je suis fort aise de vous voir, ma fille. Pourquoi n'êtes-vous pas déjà venue? je voudrais le savoir. »

Gertrude expliqua qu'elle demeurait chez des amis dont l'un était très âgé et l'autre fort malade; que son temps d'ailleurs était tellement pris au pensionnat, qu'il ne lui en restait plus pour des visites.

« Pauvre excuse! dit le docteur, pauvre excuse! mais maintenant que nous vous tenons, nous ne vous laisserons pas partir de sitôt. » Et allant au pied de l'escalier, il cria de toutes ses forces : « Mistress Jerry! mistress Jerry! venez vite dîner, bien vite, bien vite, et mettez votre plus beau bonnet, nous avons de la société. Pauvre chère âme, ajouta-t-il plus bas en s'adressant à Gertrude et en souriant avec bonté, elle ne peut guère se dépêcher, elle est si grosse! »

Gertrude protesta qu'elle ne pouvait pas rester à dîner, assura au docteur qu'elle avait hâte de rentrer, et qu'elle n'était venue que pour lui parler de la maladie de mistress Sullivan, sur laquelle elle lui donna quelques détails.

« Une heure ne peut pas faire de différence dans une maladie de ce genre, reprit le docteur. Il faut que vous restiez à dîner avec nous, et je vous suivrai partout où vous voudrez; je vous prendrai dans ma voiture, et vous regagnerez ainsi le temps que vous aurez perdu. »

Gertrude hésitait. Le ciel s'était couvert et quelques flocons de neige commençaient à tomber. La marche serait fatigante; d'ailleurs il vaudrait mieux qu'elle accompagnât le docteur Jérémie, parce que la rue où elle demeurait se composait en grande partie de maisons neuves non encore numérotées, et que le doc-

teur, en s'y rendant seul, pourrait avoir quelque difficulté à trouver celle de mistress Sullivan.

Au milieu de cette hésitation, mistress Jérémy entra. Elle était grasse, et même fort grasse, et pour l'instant tout essouffée par la rapidité inaccoutumée qu'elle venait de mettre dans ses mouvements et par l'idée de tenir compagnie à un étranger. Elle embrassa Gertrude avec beaucoup d'amitié, puis, se retournant et regardant s'il n'y avait pas d'autre personne, elle lança un regard de reproche à son mari et s'écria :

« Docteur, je ne vous croirai plus jamais; vous m'avez fait penser qu'il y avait ici quelque grand personnage étranger.

— Mais, dites-moi, mistress Jerry, qui est plus étranger ici que Gerty Flint ?

— Oh! c'est bien vrai, dit mistress Jerry. Gertrude vient trop rarement, et je lui garde une sermonce à ce sujet; mais vous savez, docteur Jerry, que ce n'est pas pour elle que je mets mon bonnet blanc et rose : elle m'aime autant avec mon vieux bonnet jaune, bien qu'elle m'ait dit, la petite espiègle, quand je l'ai acheté, que j'avais choisi le plus laid qu'il y eût dans tout Boston. Vous le rappelez-vous, Gerty ? »

Gerty se mit à rire de bon cœur au souvenir de la scène qui s'était passée chez la marchande de modes, lorsqu'elle avait couru les boutiques avec mistress Jérémy.

« Allons, Gerty, continua l'excellente dame, le diner est prêt; ôtez votre manteau et votre chapeau, et passons dans la salle à manger; le docteur a bien des choses à vous dire, et il y a longtemps qu'il a le désir de vous voir. »

Il y avait quelques minutes qu'ils étaient assis sans s'être dit autre chose que des banalités, lorsque le docteur, posant tout à coup son couteau et sa fourchette sur la table, se mit à rire, et continua jusqu'à ce que les larmes lui vinssent aux yeux. Gertrude le regarda d'un air interrogateur, et mistress Jérémy prenant la parole :

« Gertrude, dit-elle, croyez-vous que depuis toute une semaine il lui prend des accès de fou rire, comme celui-ci, une ou deux fois par jour? D'abord je m'en suis étonnée comme vous, et je dois avouer que, même à présent, je ne me rends pas bien compte de ce qui a pu se passer de si plaisant entre lui et M. Graham.

— Allons, femme, dit le docteur s'arrêtant au milieu de son accès de gaieté, ne prévoyez-vous pas ce que je vais dire? Il faut que je conte l'histoire moi-même. Je ne suppose pas, continua-t-il en se tournant vers Gertrude, que vous ayez passé cinq ans chez M. Graham sans découvrir quel entêtement est logé dans sa cervelle.

— Docteur! dit mistress Jérémy d'un ton de reproche.

— Femme, vos coups d'œil et vos hochements de tête ne me font rien. Je dis ce que je pense, et c'est la conclusion où je

suis arrivé par rapport à M. Graham; quant à Gertrude, que voici, je n'ai pas le moindre doute qu'elle ne partage mon opinion, seulement, comme c'est une bonne fille, elle n'en dira rien.

— Je n'ai jamais rien vu qui me permit de penser ainsi, dit mistress Jérémy, et je le connais pourtant à merveille. Je le rencontre dans la rue presque tous les jours; il a l'air le plus souriant du monde et me fait toujours un beau salut.

— Oui, je crois savoir, continua le docteur, et Gertrude le sait aussi, qu'il a des manières tout à fait convenables envers ceux qui abondent dans son sens. Mais si quelqu'un le contraire...

— En parlant de politique, par exemple, dit mistress Jérémy. Ce sont vos discussions sur ce sujet qui vous ont irrité contre lui.

— Mais non, répliqua le docteur. On peut se fâcher en discutant et rester après tout assez bon homme. Moi, je m'échauffe en parlant politique; mais ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit. Graham veut faire la loi à dix milles à la ronde, et voilà ce que je ne peux pas souffrir; il agit comme s'il était le grand mogol. Je croyais qu'il s'était un peu corrigé dans les dernières années; la triste affaire de ce pauvre Philippe Amory aurait dû lui servir suffisamment de leçon; mais il a gardé ses façons dictatoriales. Ha! ha! ha! s'écria le docteur en se penchant en avant et en donnant à Gertrude une petite tape sur l'épaule, j'ai été bien content d'apprendre qu'il avait enfin trouvé une opposition raisonnable, et cela surtout du côté où il l'attendait le moins. »

Gertrude le regarda d'un air surpris en voyant qu'il savait à n'en pas douter la mésintelligence qui s'était élevée entre elle et M. Graham. Le docteur continua : « Vous vous étonnez, dit-il, que je sois aussi bien renseigné; je vais vous conter comment. C'est en partie par Graham lui-même; et ce qui me divertit le plus, c'est de penser à la peine que se donnait ce vieux bonhomme pour déguiser sa défaite et me persuader qu'il avait, après tout, gagné la partie, quand je savais, moi, aussi bien que lui, qu'en définitive il avait été battu.

— Docteur Jérémy, interrompit Gertrude, j'espère que...

— Ne m'interrompez pas; je vous regarde comme une fille de bon sens, qui connaît son devoir et qui veut le faire, en dépit de M. Graham ou de n'importe qui; et, quand vous aurez entendu mon histoire, vous saurez sur quel fondement repose l'opinion que je me suis formée, et quel motif j'ai de comprendre la situation des choses un peu mieux que M. Graham ne se l'imaginait. Un jour, peut-être y a-t-il de cela deux mois, vous vous souviendrez mieux que moi de l'époque précise, je fus appelé pour aller voir un des enfants de M. W..., qui était attaqué du croup. M. W... causait avec moi, quand une visite l'obligea de sortir; et, lorsqu'il revint, il m'apprit qu'il venait d'engager vos services pour son pensionnat. Cela ne me surprit

pas, car je savais qu'Emily avait l'intention de faire de vous une institutrice, et j'étais enchanté que vous eussiez trouvé une aussi bonne place. Pourtant, à peine étais-je sorti de chez M. W..., que je rencontrai M. Graham; il m'entretint en marchant des projets qu'il avait formés pour son hiver.

« Mais Gertrude Flint ne va pas avec vous? dis-je. — Gertrude! répondit-il, certainement si. — En êtes-vous bien sûr? » demandai-je. L'avez-vous invitée? — Non, reprit-il; mais « cela ne fait rien; je sais qu'elle viendra et que ce voyage lui « fera grand plaisir. Les filles dans sa position n'ont pas toutes « ce bonheur-là. » Or, Gerty, je me sentis un peu piqué du ton qu'il y mettait, et je lui répliquai d'un air presque aussi confiant que le sien : « Eh bien! moi, je doute qu'elle accepte votre « invitation. » Sur ce, il se redressa fièrement et me lâcha un discours!... Je ne puis jamais me le rappeler sans rire, surtout quand je pense au résultat. Je ne saurais répéter ses paroles; mais, vrai Dieu! Gertrude, à l'entendre, on aurait cru, non seulement qu'il était impossible que vous vous missiez en opposition avec ses désirs, mais que même je me rendais coupable de haute trahison en énonçant une pareille supposition. Naturellement, je me gardai bien de lui répéter ce que je venais d'apprendre chez M. W...; mais j'étais bien curieux de savoir comment tout cela finirait. Deux ou trois fois, je fus près de monter en voiture avec ma femme et d'aller voir Emily pour apprendre ce qui était advenu; mais un médecin ne peut jamais disposer d'une journée, et je me trouvai toujours empêché.

Enfin, un dimanche, j'entendis dans la cuisine la voix de mistress Prime, dont la nièce est chez vous, et je descendis pour faire mon enquête. Cette femme est votre amie, Gertrude, et elle ne manque pas de chaleur pour ce qui vous concerne. Elle m'a dit la vérité, à ce que je crois, sauf les détails, peut-être. Un ou deux jours après, je rencontrai Graham. « Ah! quand « partez-vous? — Demain, répondit-il. — Vraiment! m'écriai-je. « Alors, je ne pourrai pas revoir ces dames. Voulez-vous vous « charger d'une petite commission de moi pour Gertrude? — « Gertrude! j'ignore ce qu'elle est devenue, dit-il avec roideur. « — Quoi! repris-je, affectant la plus grande surprise, elle « vous aurait quittés? — Oui, répondit-il. — Elle a osé, con- « tinuai-je en citant ses propres paroles, vous traiter avec aussi « peu de respect? se jouer ainsi de votre dignité? — Docteur Jé- « rémy, s'écria-t-il, je désire ne plus entendre parler de cette « jeune personne; elle s'est conduite envers moi avec une ingra- « titude qui n'a d'égale que sa sottise. — Voyons un peu; quant « à l'ingratitude, Graham, ne m'avez-vous pas dit que vous lui « faisiez une grande faveur en la mettant de votre voyage? Et, « quant à la sottise, en est-ce une preuve, suivant vous, que de « vouloir se créer une position indépendante? Mais j'en suis « vraiment fâché pour vous et pour Emily; son absence vous « causera un grand vide. — Nous n'avons que faire de votre

« sympathie, monsieur, reprit-il, au sujet d'une perte qui n'en est pas une. — Ah! vraiment! répliquai-je, je me figurais tout le contraire, à voir l'irritation que vous paraissez en ressentir. — Mistress Ellis nous accompagne, répliqua-t-il avec emphase. — Ah! c'est une charmante femme, » répondis-je. Graham avait l'air tout vexé, car il sait que mistress Ellis est ma bête noire.

— Eh bien! vous auriez mieux agi, docteur, lui dit son excellente femme, en n'attaquant pas un brave homme par son côté faible.

— Je défendais Gertrude, ma femme.

— Mais je ne crois pas que Gertrude en ait besoin. Je suis persuadée qu'elle est pleine d'affection et de reconnaissance pour M. Graham.

— Vous avez raison, madame, répondit Gertrude à mistress Jérémy, M. Graham a été pour moi un bon et indulgent ami.

— Si ce n'est quand vous vouliez suivre votre volonté, insinua le docteur.

— Il arrivait bien rarement que ma volonté fût contraire à la sienne.

— Et quand cela arrivait?

— Je me suis toujours soumise, excepté lorsque enfin un plus grand devoir s'y est opposé.

— Et alors, reprit mistress Jérémy, je suis sûre que vous avez eu bien du chagrin de lui déplaire; c'est là un sentiment qui convient à toute femme sensée, et que le docteur Jerry ne peut qu'approuver au fond de son cœur, bien qu'il lui plaise à présent de dire le contraire. Mais parlons d'autre chose. Il a dit ce qu'il voulait; à mon tour, maintenant. J'ai besoin de savoir comment vous êtes installée, Gerty, où vous demeurez, et si l'état de sous-maitresse vous convient. »

Gertrude répondit à toutes ces questions; et le docteur, qui avait entendu dire que mistress Sullivan était l'amie de True et de Gertrude, à l'époque où il donnait ses soins au premier, s'informa avec intérêt de la santé de cette dame. La neige tombait alors assez fort; voyant que Gertrude avait hâte de retourner chez ses amis, on ne voulut pas la retenir davantage, et, après avoir promis de renouveler sa visite le plus tôt possible, elle partit dans la voiture du docteur.

CHAPITRE XXIV

NOUVEAUX SOUCIS

« J'ai bien réfléchi, docteur, dit Gertrude en approchant de la maison, à la manière dont il faut nous y prendre pour ne pas alarmer mistress Sullivan.

— Qu'est-ce qui l'inquiétera donc? demanda le docteur.

— Mais vous-même, si elle sait tout de suite que vous êtes médecin. Je pense que le meilleur moyen serait de vous présenter à elle comme un ami qui m'aurait ramenée à cause du mauvais temps.

— Nous allons jouer la comédie alors : Directrice de la troupe, Gertrude Flint; un inconnu, le docteur Jérémie. Je suis tout prêt. Que dirai-je pour commencer?

— Votre tête est plus sage que la mienne, docteur, et je me fie complètement à votre prudence pour obtenir de reconnaître son mal et lui découvrir peu à peu qui vous êtes.

— Très bien. D'abord je me présenterai comme un particulier qui aime beaucoup à faire des questions. Je serai dans mon rôle. »

Ils entrèrent. Quand la porte s'ouvrit, mistress Sullivan se leva de sa chaise avec un air inquiet et attendit à peine que Gertrude eût présepté son ami pour se tourner vers elle et lui demander d'une voix émue si elle ne ramenait pas M. Cooper.

« Non, répondit Gertrude; est-ce qu'il n'est pas rentré? »

Mistress Sullivan ayant assuré qu'elle ne l'avait pas vu depuis le matin, Gertrude lui expliqua, avec une tranquillité qu'elle était loin d'éprouver, que M. Miller s'était chargé de lui, et qu'il ne courait aucun risque avec ce brave homme. D'ailleurs, elle partait pour l'aller chercher.

« Alors prenez mon grand châle. »

Et mistress Sullivan s'en alla dans un cabinet voisin chercher son tartan, ce qui permit à Gertrude de prier le docteur Jérémie d'attendre son retour. Elle savait qu'une émotion inusitée suffisait pour faire tomber mistress Sullivan dans une de ses attaques, et elle n'aurait pas voulu la laisser seule avec son inquiétude en pensant à l'absence prolongée de M. Cooper.

La soirée était mauvaise et la nuit approchait. Gertrude s'éloigna en toute hâte, marchant sur les trottoirs humides, exposée à la tempête qui l'aveuglait, car la violence du vent l'empêchait d'ouvrir son parapluie. Après avoir traversé plusieurs rues, elle atteignit l'église. Elle y entra; presque tous les

ouvriers étaient partis, et M. Cooper n'y était plus. Elle commençait à craindre de ne pouvoir en obtenir de nouvelles, lorsqu'elle rencontra M. Miller, qui, surpris en la voyant, lui demanda si M. Cooper n'était pas rentré. Elle répondit que non, et apprit du maçon que, ne pouvant persuader au vieillard de rentrer pour le dîner, il l'avait emmené chez lui; mais il croyait que depuis longtemps on l'aurait décidé à permettre qu'un des enfants le reconduisît chez mistress Sullivan.

Il semblait donc probable qu'il était demeuré chez les Miller. Dans le courant de l'année, cette famille avait déménagé, de sorte qu'il fallut que Gertrude demandât le chemin qu'elle avait à suivre; pourtant elle refusa de se laisser accompagner par le complaisant maçon, et s'éloigna tout de suite dans la direction indiquée. Après une nouvelle course aussi pénible que la première, elle trouva, non sans difficulté, la rue et la maison dont on lui avait parlé. Elle frappa; mais, après avoir attendu quelque temps sans obtenir de réponse, elle ouvrit et entra. Des voix enfantines résonnaient à travers une porte qui était à droite, et faisaient un tel bruit, que Gertrude, désespérant d'être entendue, résolut de pénétrer dans cette chambre sans plus de cérémonie. La vue d'une étrangère dispersa les enfants qui allèrent se cacher dans les coins. Mistress Miller, toute confuse du désordre qui régnait dans sa cuisine, se hâta de repousser contre le mur un portemanteau, et découvrit par ce mouvement la personne même que Gertrude était venue chercher. M. Cooper, la tête basse selon son habitude, était assis près du feu. Gertrude allait s'avancer pour lui parler, lorsque tout à coup son attention fut attirée par un spectacle inattendu. Un lit étroit, où semblait dormir une personne malade, était placé de l'autre côté de la chambre, juste en face de la porte. À peine Gertrude s'était-elle présentée que la personne alitée se mit sur son séant, la regarda fixement, étendit les mains comme pour éloigner une vision et poussa un cri perçant.

Il était impossible de ne pas reconnaître cette voix et ce visage. Gertrude, pâle et tremblante, sentit se réveiller en elle quelque chose de son ancienne terreur, lorsqu'elle reconnut les traits de Nan Grant.

« Hors d'ici! hors d'ici! » cria Nan quand Gertrude, après avoir hésité un moment, s'avança dans la chambre.

Gertrude s'arrêta de nouveau; le regard effaré de Nan et la colère qu'exprimait sa figure lui faisaient craindre de l'irriter davantage.

« Eh bien, tante Nancy! dit mistress Miller, qu'avez-vous? c'est miss Flint, l'une des meilleurs créatures qui existent.

— Non! ce n'est pas elle! dit Nan avec colère; je la connais bien! »

Mistress Miller attira Gertrude derrière le portemanteau et lui parla à voix basse, tandis que Nan, appuyé sur son coude et cherchant du regard à pénétrer jusqu'à elles dans le coin obscur

où elles s'étaient retirées, conservait une attitude inquiète et observatrice. Gertrude apprit de mistress Miller qu'elle était la nièce de Ben Grant, mais que, durant plusieurs années, elle était restée sans entendre parler de lui ni de sa femme. Quelques jours auparavant seulement, Nan était arrivée chez elle dans la plus profonde misère et menacée de la fièvre dont elle était alors atteinte. « Je ne pouvais pas lui refuser un abri, continua-t-elle; mais, comme vous voyez, je n'ai aucun moyen de la loger; il est bien désagréable pour moi de l'avoir ici dans la cuisine, et d'ailleurs le bruit que font les enfants, joint à la gravité du mal, me fait craindre que la pauvre vieille ne s'en relève pas.

— Avez-vous une chambre là-haut dont vous puissiez vous passer? demanda Gertrude.

— Il y a bien celle de notre Jane, répondit mistress Miller. C'est une excellente fille; et, d'elle-même, elle m'avait offert de la donner à la pauvre tante Nancy et de coucher avec les autres enfants; mais, comme je ne peux pas entretenir un second feu, j'ai préféré dresser un lit ici pour un jour ou deux, seulement afin de voir ce que cela deviendrait; cependant elle paraît plus mal aujourd'hui, et ses actions me donnent lieu de croire qu'elle n'a plus du tout sa tête à elle.

— Ce qu'il lui faudrait, c'est du repos, dit Gertrude, et, si vous voulez allumer du feu à mes frais dans la chambre de Jane, et faire votre possible pour soulager Nan, je tâcherai de lui envoyer un médecin. » Mistress Miller se disposait à exprimer la vive gratitude qu'elle éprouvait, mais Gertrude l'interrompit en disant : « Ne me remerciez pas, mistress Miller; Nancy n'est pas une étrangère pour moi; je l'ai connue jadis, et peut-être m'inspire-t-elle plus d'intérêt qu'à vous-même. »

Mistress Miller parut très surprise; mais Gertrude, dont les moments étaient comptés, n'avait pas le temps d'entrer dans un plus longue explication. Désirant néanmoins parler à Nan, si elle le pouvait, et l'assurer qu'elle n'avait que des intentions bienveillantes, elle s'avança hardiment vers le lit de la malade, malgré le regard sauvage et menaçant qui était fixé sur elle.

« Nan, dit-elle, me reconnaissez-vous? »

— Oui! oui! répondit Nan extrêmement bas, parlant vite et retenant sa respiration; pourquoi êtes-vous venue ici?

— Pour vous faire du bien, du moins je l'espère. »

Nan conserva son air méfiant, et demanda d'une voix tremblante : « Est-ce que vous avez vu Gerty? Où est-elle? »

— Elle va bien, répondit Gertrude, tout étonnée de la question.

— Que vous a-t-elle dit de moi?

— Elle dit qu'elle vous pardonne, qu'elle a pitié de vos maux et qu'elle désire pouvoir faire quelque chose pour vous aider à recouvrer la santé.

— Vraiment? dit la malade. Alors vous ne me tuerez donc pas?

— Vous tuer! Oh! non, nous espérons bien vous soulager et vous guérir. »

Mistress Miller, qui venait de préparer une tasse de thé, s'approcha de la malade. Gertrude la prit et l'offrit à Nan, qui but avidement, tout en regardant par-dessus le bord de la tasse la personne qui la lui avait présentée. Lorsqu'elle eut fini, elle se rejeta pesamment sur son traversin et se mit à marmotter quelques phrases sans suite, où Gertrude ne put distinguer que le nom de son fils Stephen. Croyant que ses idées avaient pris un autre cours, Gertrude, pressée d'aller délivrer le docteur Jérôme, qui avait avec tant de bonté consenti à l'attendre auprès de mistress Sullivan, s'éloigna en disant : « Bonsoir, je reviendrai vous voir.

— Vous ne me ferez pas de mal? s'écria Nan en se relevant encore.

— Non; je tâcherai de vous apporter quelque chose qui vous fasse plaisir.

— N'amenez pas Gerty! Je ne veux pas la voir.

— Je viendrai seule, » répondit Gertrude.

Nan se recoucha, et, quoiqu'elle ne quittât pas Gertrude des yeux jusqu'à ce qu'elle fût sortie, elle ne lui adressa plus la parole. M. Cooper ne refusa pas de suivre son jeune guide, et, malgré la pluie qui les mouilla jusqu'aux os, ils rentrèrent sans accident, un peu plus d'une heure après le départ de Gertrude.

Le docteur Jérôme, assis à côté de la grille, les pieds sur le garde-feu, avait l'air satisfait d'un homme qui est chez lui. A vrai dire, il paraissait n'être là que pour son plaisir, et nullement pour attendre le retour de Gertrude. Il s'était entretenu avec mistress Sullivan des habitants d'une petite ville de province, où ils avaient l'un et l'autre passé quelques années de leur enfance; et la femme timide et peu communicative avait été si bien mise à son aise par les manières de l'aimable et spirituel docteur, que, bien qu'il eût par mégarde révélé sa profession, elle s'était laissé questionner sur l'état de sa santé sans éprouver aucune des alarmes qu'elle s'était imaginé devoir ressentir au seul aspect d'un médecin. Lorsque Gertrude revint, le docteur était parfaitement au courant de la maladie, et, quand mistress Sullivan quitta la chambre pour chercher des vêtements secs à son père :

« Gertrude, dit-il aussitôt que la porte fut fermée, voilà une femme bien malade.

— Vraiment, docteur?

— Je le crois, répondit-il sérieusement. Je voudrais bien maintenant l'avoir vue il y a trois mois.

— Sa maladie remonterait-elle aussi loin?

— Oui, oui; et bien plus loin encore. J'ai bien peur que la médecine n'y puisse pas grand'chose à présent.

— Docteur, dit Gertrude avec l'accent du désespoir, vous ne

voulez pas me faire entendre que la tante est sur le point de mourir et de m'abandonner, moi et son pauvre vieux père, sans revoir Willie ! Oh ! j'espérais qu'il s'en fallait de beaucoup que sa situation fût aussi grave !

— Ne vous alarmez pas, Gertrude, dit le docteur avec bonté. Je ne voulais pas vous effrayer. Elle peut vivre quelque temps encore. Dans un jour ou deux, j'en saurai davantage sur son compte. Mais il est tout à fait dangereux pour vous de rester seule ici avec vos deux amis, sans parler des risques que court votre santé. Mistress Sullivan ne peut-elle payer une garde, ou même une domestique ? Elle me dit qu'elle n'en a pas.

— Je crois qu'elle le pourrait. Son fils subvient très généreusement à ses besoins ; et je sais qu'elle ne dépense jamais tout l'argent qu'il lui envoie.

— Dans ce cas, il faut que vous lui disiez de prendre tout de suite quelqu'un pour vous aider ; si vous ne le faites pas, je m'en charge.

— Je le ferai, dit Gertrude. Il y a quelque temps que j'en ai reconnu la nécessité ; mais mistress Sullivan craint tant les étrangers chez elle, que j'ai redouté de lui parler de cela.

— Bah ! bah ! dit le docteur ; ce n'est qu'une idée, et elle s'habituerait promptement à être servie. »

Mistress Sullivan rentra en ce moment. Gertrude lui raconta son entrevue inattendue avec Nan Grant, et pria le docteur Jérémie, qui connaissait toutes les particularités de son enfance et avait entendu fréquemment parler de Nan, d'aller la voir le lendemain. « Ce sera une visite de pure charité, ajouta-t-elle ; car Nan est probablement sans le sou ; et quoiqu'elle soit momentanément chez les Miller, que vous avez soignés, sa parenté avec eux est trop éloignée pour qu'elle puisse prétendre à aucun secours pécuniaire de leur part.

— N'importe, répondit le docteur ; j'irai la voir ce soir, si le cas l'exige ; et demain je passerai par ici pour vous dire comment je l'aurai trouvée, et pour entendre la fin de ce que mistress Sullivan me disait de ses insomnies. Mais Gertrude, mon enfant, allez changer de bas et de souliers, si vous ne voulez pas être malade à votre tour. »

Mistress Sullivan était enchantée du docteur Jérémie ; et, quand il fut sorti, elle chanta ses louanges. « Quelle différence, dit-elle, entre lui et les autres médecins (c'était une classe d'hommes pour laquelle elle paraissait éprouver une aversion inexplicable) ! qu'il est aimable et bon ! Il me semblait, Gertrude, que je pouvais causer avec lui de ma santé aussi librement qu'avec vous-même. »

Gertrude fit aussi l'éloge du docteur, qu'elle estimait beaucoup, et mistress Sullivan n'avait pas encore fini, quand vint l'heure de prendre le thé. Après le souper, M. Cooper, harassé des fatigues du jour, se laissa persuader d'aller se coucher, et mistress Sullivan, commodément étendue sur son canapé, se

mit à jouir de ce qu'elle appelait toujours l'heure la plus heureuse de la journée. Gertrude crut l'instant favorable pour entamer le sujet que le docteur Jérémie lui avait recommandé. Contre son attente, mistress Sullivan ne fit plus d'objection lorsque Gertrude lui proposa d'avoir une domestique. Elle sentait qu'elle devenait incapable de tout travail un peu actif, et ne voulait pas que Gertrude se fatiguât ainsi qu'elle l'avait fait la semaine précédente. Gertrude lui parla donc de Jane Miller comme d'une fille qui ferait parfaitement leur affaire, et il fut convenu qu'on s'adresserait à elle le lendemain matin.

Il est dix heures; tout est tranquille dans la maison. M. Cooper dort profondément. Gertrude vient d'écouter à sa porte et a entendu sa respiration difficile. Mistress Sullivan, sous l'influence d'une potion calmante ordonnée par le docteur Jérémie, est tombée pour la première fois depuis longtemps dans un sommeil paisible. Les petits oiseaux de Calcutta, au nombre de dix, dans leur grande cage suspendue devant la fenêtre, se sont posés côte à côte et dorment sur leur perchoir; Gertrude a jeté sur la cage une chaude couverture afin de les garantir du froid de la nuit. Elle a fermé la porte; elle a tout serré soigneusement; elle s'assied pour lire, méditer et prier. Ses épreuves se multiplient. Un grand chagrin la menace et une grande responsabilité; mais elle ne les repousse ni l'un ni l'autre. Au contraire, elle remercie Dieu de lui avoir donné le courage de s'oublier elle-même, et de l'avoir placée dans la vie au fort de la mêlée, dont malgré sa faiblesse elle attend bravement le résultat. Elle remercie Dieu de ce qu'elle sait où demander des secours; de ce que les chagrins amers de son enfance et de sa première jeunesse ne l'ont pas réduite à être privée de l'amour de Celui qui sait changer les ténèbres en lumière; et de ce qu'aucun poids ne peut accabler désormais celle dont la tristesse est illuminée par les rayons émanés du trône divin. Pourtant, si brave que soit son cœur, si ferme que soit sa foi, Gertrude a toutes les tendresses de la femme; et, assise là, toute seule, elle pleure sur elle-même et sur celui qui, dans un pays lointain, compte les jours qui le rendront à une mère, qu'il est destiné à ne jamais revoir. Elle se souvient alors qu'elle tient la place d'un enfant auprès de cette mère; que c'est sa propre main qui doit servir cette malade chérie et subvenir à tous ses besoins, et cette pensée lui rend le calme et la force. Elle efface les larmes qui l'aveuglent; elle se recommande à Celui qui est la force des faibles et la consolation des affligés; puis, tranquilisée par la communion de son âme avec le Créateur, elle se met au lit, où, épuisée par les fatigues physiques et morales qu'elle a essuyées en ce jour, elle ne tarde pas à suivre les autres habitants de la maison dans le pays des songes.

CHAPITRE XXV

LA VISION

Il était heureux pour Gertrude qu'on fût alors aux approches des vacances, pendant lesquelles elle aurait plus de facilité pour remplir ses devoirs multipliés. Elle regarda aussi comme un bonheur que Jane voulût bien entrer en service et venir l'aider. L'idée de vivre hors de sa famille ne souriait pas beaucoup à Jane; mais elle ne pouvait répondre par un refus à une jeune dame qui avait eu, dans l'occasion, tant de bonté pour ses parents. Elle était naturellement propre et intelligente, et fut bientôt en état, grâce à la bonne direction qui lui fut donnée, de remplacer mistress Sullivan dans presque tous les travaux du ménage; si bien que Gertrude eut la liberté d'aller faire des visites fréquentes au lit de Nan, dont la fièvre, arrivée à son plus haut période, exigeait alors plus de soins.

A peine avons-nous besoin de dire que, parmi les souvenirs conservés par Gertrude des souffrances qu'elle avait éprouvées dans la maison de Nan, il n'y avait plus aucune trace d'amertume ni de désir de vengeance. Si elle se rappelait le passé, ce n'était que pour avoir pitié de sa persécutrice et pour lui pardonner; si elle réfléchissait à la conduite qu'elle devait tenir envers son tyran jadis détesté, ce n'était que pour trouver les moyens de lui être plus utile et de la soulager.

Elle veillait donc toutes les nuits auprès du lit de la malade, qui, malgré son état de délire, avait complètement perdu la crainte et la frayeur que la présence de Gertrude avait paru d'abord lui inspirer. Elle parlait souvent de la petite Gerty, et parfois d'une manière qui faisait croire à Gertrude qu'elle avait été reconnue; mais plus souvent encore comme si cette enfant était absente. Gertrude finit enfin par s'imaginer, ce qui était vrai, que Nan la prenait pour sa mère. Elle lui ressemblait beaucoup, et Nan, bien qu'elle l'eût elle-même soignée à son heure dernière, croyait, au milieu de son délire et des remords de sa conscience, que cette mère revenait lui réclamer son enfant. Les assurances continuelles que Gertrude donnait de sa bonne volonté et les efforts incessants qu'elle faisait pour adoucir les souffrances de la malade, purent seuls convaincre Nan que la mère envers laquelle elle avait eu de si grands torts avait retrouvé son enfant saine et sauve, et ignorait tous les maux qu'on lui avait fait endurer.

Une nuit, ce fut la dernière de la vie de Nan, Gertrude, qui

l'avait à peine quittée le jour précédent et qui la veillait encore, entendit son propre nom mêlé à d'autres dans un petit nombre de phrases saccadées et sans suite. Elle s'approcha du lit et prêta une oreille attentive; car elle espérait toujours, au milieu de ces hallucinations incohérentes, obtenir quelque indice sur sa famille. Tout à coup Nan, se levant en sursaut et s'adressant à quelque personne imaginaire, s'écria tout haut: « Stéphanie! Stéphanie! rendez-moi la montre et dites-moi ce que vous avez fait des bagues! Ils me les redemanderont! et que leur répondrai-je? » Il y eut alors une pause durant laquelle Nan continua de regarder fixement la muraille; puis elle dit d'une voix plus faible, mais également ému: « Non, non, Stéphanie, je ne le dirai jamais, jamais! » Au moment où ces paroles sortaient de sa bouche, elle tressaillit, se retourna, et voyant Gertrude qui se tenait debout près de son lit, elle lui lança un regard d'effroi et cria plutôt qu'elle ne demanda: « Avez-vous entendu?... Oui, vous le savez, continua-t-elle, et vous le direz! oh! si vous le dites!... » Elle se préparait à s'élançer hors du lit; mais, complètement épuisée, elle retomba sur son oreiller. Gertrude appela M. et Mme Miller, qui, s'attendant à être demandés au milieu de la nuit, s'étaient couchés dans la chambre voisine. Croyant que sa présence irritait trop la moribonde, notre amie l'abandonna à leurs soins et se retira dans une autre partie de la maison pour calmer ses nerfs agités et le trouble de son âme. Une heure après, mistress Miller lui apprit que Nan était tombée dans un état de prostration complète et semblait près de sa fin. Gertrude crut qu'il valait mieux ne pas rentrer dans sa chambre, et s'asseyant près du feu de la cuisine, elle repassa dans sa tête la scène étrange à laquelle elle avait assisté. Au lever du jour, mistress Miller vint la retrouver et lui dit que Nan avait rendu le dernier soupir.

Gerty avait donc terminé son œuvre de pardon et de charité chrétienne. Elle se hâta de retourner à la maison prendre des forces et se préparer autant que possible aux luttes et aux souffrances que l'avenir lui réservait encore.

Ce n'était pas un courage ni une force ordinaires qu'il lui fallait pour la soutenir durant une période comme on en rencontre souvent dans ce monde, où des scènes de souffrance, de maladie et de mort, se succèdent avec une telle rapidité, qu'à peine on a le temps de se remettre avant qu'un autre coup vienne vous frapper et s'ajouter au torrent prêt à vous engloutir. Moins de trois semaines après la mort de Nan Grant, Paul Cooper tomba malade et s'endormit pour ne plus s'éveiller. Bien que ces deux morts n'excitassent aucun regret personnel au fond du cœur de Gerty, néanmoins il fallait à cette jeune fille de dix-huit ans une grande énergie physique et morale pour accomplir les devoirs qu'elle s'était imposés, surtout à une époque où son âme était tourmentée déjà par la crainte d'un autre chagrin bien plus cuisant. Elle n'avait reçu des voya-

geurs qu'une lettre écrite par mistress Ellis, et qui l'avait peu satisfaite. Cette lettre était datée de la Havane, où les Graham demeuraient dans une maison tenue par une dame américaine et remplie de visiteurs arrivés de Boston, de New-York et d'autres villes du Nord.

« Ce n'est pas si agréable, après tout, que de voyager, écrivait mistress Ellis, et tout ce que je désire, c'est d'être revenue saine et sauve à la maison, non seulement pour moi, mais surtout pour Emily. Elle n'est pas à son aise ici, et je ne m'en étonne pas, car c'est un endroit terriblement incommode. Les fenêtres n'y ont pas de vitres, mais sont grillées comme celles d'une prison; dans toute la maison il n'y a ni tapis ni cheminées, bien que parfois les matinées soient tout à fait froides. Nous avons ici une veuve avec son frère et ses nièces. La veuve est une espèce de femme hautaine qui, à m'en croire, si vous voulez, a jeté son dévolu sur M. Graham ou bien veut se jouer de lui. C'est une de ces femmes qui parlent haut, qui font beaucoup de toilette et aiment à dominer partout. M. Graham est juste assez fou pour courir toujours après elle et la suivre dans une foule de promenades à cheval et en voiture. Que c'est ridicule! un homme qui a passé soixante-cinq ans! Emily et moi, nous avons à peu près cessé de descendre au salon, car cette joyeuse société ne fait aucune attention à nous. Emily n'en dit jamais un mot, elle ne se plaint pas; mais je sais qu'elle n'est pas heureuse ici, et qu'elle voudrait bien être de retour à Boston. Je le voudrais bien de mon côté, si ce n'était cet horrible bateau à vapeur. Je suis presque morte du mal de mer, en venant ici, et je ne sais pas ce qui m'arrivera au départ. »

Gertrude écrivait souvent à Emily; mais, comme miss Graham avait besoin des yeux de mistress Ellis et que les lettres passaient par la main de celle-ci, elle ne pouvait expliquer ses sentiments ni ses pensées avec l'abandon auquel l'avait accoutumée une amie si pleine d'indulgence et de sympathie.

Tous les courriers arrivant des Indes apportaient des nouvelles de William Sullivan. Heureux dans ses affaires, heureux dans son exil par la pensée que ses meilleurs amis jouissaient tranquillement du fruit de ses efforts, ses lettres étaient toujours joyeuses.

Un samedi soir, quelques semaines après la mort de M. Cooper, Gertrude tenait ouverte à la main une lettre dont les timbres nombreux indiquaient suffisamment l'origine. On l'avait reçue le jour même. Mistress Sullivan, étendue sur sa couche, venait d'écouter pour la troisième fois la lecture. Les brillantes espérances qu'elle exprimait, le style même de ce fils, qui était loin de soupçonner les chagrins qui le menaçaient, formaient un contraste si frappant avec la réalité qui l'attendait, qu'elle restait les yeux baissés et se sentait oppressée d'une tristesse plus grande qu'à l'ordinaire. En relisant ce passage où Willie s'étendait sur la joie qu'il aurait à serrer dans ses bras la chère petite

mère qu'il désirait depuis si longtemps revoir, Gertrude se sentit glacer au cœur. Les premières craintes du docteur Jérémie s'étaient malheureusement confirmées, et mistress Sullivan, dont la maladie s'était aggravée encore par la douleur que lui avait causée la mort de son père, déclinaient rapidement.

Gertrude ne savait pas encore si mistress Sullivan se rendait compte de son état. Celle-ci n'en avait jamais parlé et ne donnait pas à entendre qu'elle sentit sa fin approcher. Mais, après être demeurée quelque temps plongée dans ses méditations et peut-être occupée à prier, mistress Sullivan ouvrit les yeux, les fixa sur sa jeune compagne et lui dit d'un ton calme et posé :

« Gertrude, je ne reverrai jamais ce pauvre Willie! Je voudrais le lui dire, continua-t-elle; ou plutôt, si vous voulez lui écrire pour moi, comme vous avez fait si souvent déjà, je vous dicterai ma lettre. Il n'y a pas de temps à perdre, ma chère enfant; il se peut que je n'aie bientôt plus la force de parler. La tâche de lui apprendre ma mort retombera sur vous, Gerty; mais vous avez eu déjà trop de tristes devoirs à remplir, pour que je ne vous épargne pas une partie de celui-ci en m'occupant de préparer mon fils aux mauvaises nouvelles qui l'attendent. Voulez-vous commencer la lettre aujourd'hui? »

— Sans doute, chère tante, si vous le jugez nécessaire.

— Je le crois, Gerty. Votre dernière lettre se rapportait surtout à la maladie et à la mort du grand-papa, et ne contenait rien qui fût de nature à alarmer Willie sur mon compte, n'est-ce pas?

— Pas un mot.

— Alors il est grand temps qu'on l'avertisse, le pauvre enfant! Vous le savez bien vous-même, dit-elle en regardant Gertrude, qui s'était assise au bord du lit et relevait les cheveux qui tombaient sur le front de la malade.

— Vous avez changé un peu depuis quelque temps, répondit la jeune fille.

— Et pourquoi ne pas me dire que...

— Pourquoi vous l'aurais-je dit, chère tante? reprit Gertrude, dont la voix tremblait d'émotion. Je savais bien que le Seigneur ne pourrait jamais vous appeler à un moment où votre lampe ne serait pas prête et allumée.

— Elle brûle bien faiblement, répondit l'humble chrétienne.

— Qui donc en a une brillante, si la vôtre ne l'est point? continua Gertrude. N'avez-vous pas toujours été un exemple vivant de patience et de piété? Excepté Emily, chère tante, je ne connais personne qui soit mieux préparé que vous à se présenter devant Dieu.

— Oh! non, Gerty! Je suis une pauvre pécheresse; j'ai beau souhaiter d'être unie à mon Sauveur, mon cœur attaché à la terre brûle du vain désir d'embrasser mon fils, et tous mes rêves de la vie céleste sont troublés du regret cuisant de me voir refuser le bonheur auquel j'aspirais le plus en ce monde.

— Chère tante, s'écria Gertrude, nous sommes tous mortels ! Jusqu'à ce que vous ayez revêtu le manteau de l'immortalité, comment pouvez-vous cesser de penser à Willie et de désirer sa présence à cette heure d'épreuve ? Un sentiment aussi naturel ne peut être un péché.

— Je l'ignore, Gerty, et j'espère, avant de quitter la terre, recevoir un esprit de soumission parfaite qui expiera les murmures momentanés d'un cœur maternel ! Faites-moi, chère enfant, quelque lecture qui me console ; vous savez toujours ouvrir le bon livre au passage qui me convient le plus. N'est-ce pas de ma part un vrai péché, Gertrude, que de m'abandonner au chagrin, quand j'ai le bonheur d'avoir l'amour et les soins d'une personne qui m'est aussi chère qu'une fille ? »

Gertrude prit sa Bible et, l'ayant ouverte à l'évangile de saint Marc, ses yeux tombèrent sur le récit de l'agonie de notre Sauveur dans le jardin de Gethsémani. Rien ne pouvait être plus convenable à la disposition d'esprit où se trouvait mistress Sullivan que la description touchante des angoisses de l'Homme-Dieu ; rien de plus propre à calmer son âme et à la réconcilier avec la rébellion momentanée de sa nature mortelle, que le combat de la nature divine et de la nature humaine, raconté par le disciple d'une manière si saisissante, que l'exemple de ce Fils de Dieu qui, après avoir demandé trois fois que le calice soit éloigné de ses lèvres, ajoute cette pieuse exclamation : « Que ta volonté soit faite, et non la mienne ! » Aussi Gertrude n'hésita pas une minute à lire ce passage qui avait d'abord frappé ses yeux ; elle eut la satisfaction de voir que les paroles évangéliques produisaient leur effet : car, lorsqu'elle eut fini, elle remarqua que mistress Sullivan, plus tranquille, semblait répéter la prière du Sauveur. Elle ne voulut pas troubler les pensées de la mourante en lui rappelant la lettre projetée pour Willie, et garda le silence ; une demi-heure après, mistress Sullivan était endormie d'un sommeil doux et calme, et la nuit était venue quand la malade s'éveilla.

« Oh ! Gertrude, quel beau rêve je viens d'avoir, dit-elle de sa voix affaiblie ! Asseyez-vous auprès de moi que je vous le raconte. Je croyais voler rapidement à travers les airs, et, pendant quelque temps, il me sembla que je flottais au-dessus des nuages et parmi les étoiles. Le mouvement était si doux qu'il ne me fatiguait pas ; au-dessous de moi je voyais une belle ville, avec des églises, des tours, des monuments et une foule de peuple qui se mouvait gaiement dans toutes les directions. En approchant, je parvins à distinguer les traits de ces hommes et de ces femmes, et parmi eux, dans une rue très fréquentée, je crus apercevoir Willie, et bientôt je fus certaine que je ne me trompais pas. Il paraissait plus âgé que quand nous l'avons vu pour la dernière fois et ressemblait beaucoup à l'idée que je me suis faite de lui, d'après la description qu'il nous a donnée dans ses lettres des changements qui se sont opérés dans sa personne.

Je le suivis le long de plusieurs rues, et j'entrai avec lui dans un grand et bel édifice situé vers le centre de la ville. Nous traversâmes plusieurs pièces et des chambres somptueusement meublées pour arriver enfin dans une salle à manger, au milieu de laquelle était dressée une table couverte de bouteilles, de verres, et des restes d'un dessert comme je n'en ai jamais vu. Un groupe de jeunes gens entourait la table; tous étaient bien mis, quelques-uns étaient beaux, et leur air me charma tout d'abord; mais j'avais l'étrange faculté de lire dans leurs cœurs et de découvrir tout le mal qui s'y trouvait. L'un avait une figure vive, intelligente et toute l'apparence d'un homme de talent : il l'était en effet; mais tout son génie et toute son habileté n'étaient employés qu'à tromper ceux qui étaient assez fous et assez ignorants pour tomber dans ses pièges, et dans un coin de sa poche, il cachait une paire de dés pipés.

« Un second amusait toute la société par son esprit, mais je découvris en lui les traces de l'ivresse, qui bientôt lui enlèverait toute possession de lui-même.

« Un troisième faisait de vains efforts pour paraître heureux; il avait la veille perdu au jeu tout son argent, plus une somme appartenant à son patron, et il était tourmenté par la crainte de ne pas regagner dans la soirée tout ce qu'il avait perdu.

« Beaucoup d'autres personnes étaient présentes, et toutes étaient plus ou moins plongées dans une vie dissipée et avaient parcouru une grande partie de la route qui mène à la ruine. Cependant ils avaient l'air animé, joyeux, et Willie, en les regardant l'un après l'autre, paraissait les voir avec plaisir et se sentait attiré vers eux.

« Un de ces hommes lui offrit une place à table et tous le pressèrent d'accepter. Il le fit, et celui qui se trouvait à sa droite lui tendit un verre rempli de vin généreux. Après avoir hésité, William le prit et allait le porter à ses lèvres, quand je lui touchai l'épaule. Il se retourna, me vit, et aussitôt le verre, tombant de sa main, se brisa en mille morceaux. Je fis un signe à mon fils; il se leva et me suivit. Le cercle joyeux l'appela à haute voix; un de ces hommes même lui mit la main sur le bras et s'efforça de le retenir; mais Willie se débarrassa de l'étreinte, et nous sortîmes ensemble. Avant que nous fussions hors du bâtiment, celui qui le premier avait attiré mon attention, et que je reconnaissais comme le plus dangereux de tous, sortit d'une chambre située près de la porte et, s'étant approché de Willie, lui dit quelques mots à l'oreille. Mon fils se retourna et parut sur le point de rentrer; mais je me plaçai en face de lui, et le menaçai du doigt et de la tête. Il n'hésita plus, se débarrassa du tentateur, s'élança hors de la porte, et fut au bas de l'escalier avant que je pusse le rejoindre. Il me semblait pourtant que j'avais avec une extrême rapidité, et bientôt je me trouvai devant lui, le guidant à travers des rues tortueuses et tout encombrées de monde. Nous y eûmes beaucoup d'aventures; nous

trouvâmes une foule de pièges tendus dans toutes les directions, et où tombait celui qui ne se tenait pas sur ses gardes. Plus d'une fois, ma vigilance sauva l'enfant d'une chute et d'un danger que sans moi il n'aurait certainement pas évités. Parfois je le perdais de vue et j'étais obligée de revenir sur mes pas. Tantôt c'était la foule qui nous séparait et lui faisait perdre son chemin; tantôt il s'arrêtait et contemplait les amusements de ce peuple joyeux ou y prenait part lui-même. Toujours cependant il écoutait ma voix, et nous continuions notre route en sûreté.

« A la fin, pourtant, en passant par une rue très éclairée, car il faisait nuit alors, je m'aperçus tout à coup qu'il n'était plus à côté de moi; je le cherchai de toutes parts, et je ne le trouvai point. Pendant une heure, je battis les rues à droite et à gauche, l'appelant par son nom; mais personne ne me répondit. Enfin je déployai mes ailes, et, planant sur la ville populeuse, j'en parcourus du regard tous les quartiers, espérant ainsi pouvoir retrouver mon fils.

« Je finis par réussir. Dans une salle somptueuse, éclairée d'une manière éblouissante et remplie de gens qui suivaient la mode et le plaisir, j'aperçus Willie. Une brillante jeune femme s'appuyait sur son bras. Je lisais dans le cœur de cette créature, et je voyais qu'elle n'était pas insensible à la beauté de mon fils. Mais, hélas! c'est alors que je tremblai pour lui. Elle était belle et riche, et dans son âme je lisais qu'elle était orgueilleuse et sans cœur; que si elle aimait Willie, c'étaient sa beauté, ses manières engageantes, son sourire qui lui plaisaient, et non son caractère, dont elle était incapable d'apprécier la noblesse. Comme ils erraient dans cette salle, et comme cette femme, que la foule enivrait de ses louanges, n'avait d'yeux et de pensées que pour lui, je descendis invisible, et me mettant à côté de mon fils, je le touchai encore à l'épaule. Il regarda autour de lui, mais, avant qu'il eût pu voir les traits de sa mère, la voix de la jeune fille attira toute son attention. Je renouvelai maintes fois mes tentatives; il ne m'entendit pas. Enfin, elle lui dit quelques paroles qui découvrirent à la noble intelligence de mon fils la folie et l'égoïsme de cette âme toute mondaine. Je saisis le moment où elle venait ainsi d'affaiblir elle-même sa puissance, et, le saisissant dans mes bras, j'ouvris mes ailes, et je m'envolai, en l'emportant avec moi. En montant dans les airs, mon fils redévint, dans mes bras, tout enfant comme jadis; sa petite tête, aux cheveux bouclés et soyeux, reposait comme autrefois sur mon sein. Nous revînmes à tire-d'aile, par-dessus les terres et les mers, et nous ne nous arrêtâmes que sur une verte colline ombragée d'arbres touffus, où je crus voir ma bien-aimée Gerty. J'allais déposer mon précieux fardeau à ses pieds, lorsque je me suis réveillée en prononçant votre nom.

« Et maintenant, Gertrude, l'amertume de ce calice qu'il me faut vider n'existe plus. Un ange bienheureux m'a porté secours. Je ne désire plus revoir mon fils sur cette terre, car je suis sûre

que mon départ entre dans les vues de la Providence miséricordieuse. A mon avis, la mère de Willie vivante serait sans force pour l'éloigner du mal et de la tentation, mais l'âme de cette mère sera toute-puissante. La pensée que, de son séjour dans le ciel, elle surveille tous ses pas, qu'elle s'efforce de le guider dans le sentier de l'honneur et de la vertu, peut être pour Willie une protection meilleure contre le danger, un appui plus ferme dans la tentation, que ne l'aurait été sa mère vivante. Et maintenant, ô mon père, je puis dire du plus profond de mon cœur : « Que ta volonté soit faite, et non la mienne ! »

Depuis ce moment jusqu'à sa mort, qui eut lieu environ un mois plus tard, l'esprit de mistress Sullivan conserva la résignation et la tranquillité la plus parfaites. Ainsi qu'elle l'avait dit, la dernière angoisse avait perdu toute son amertume. La lettre qu'elle dicta pour Willie exprimait son entière confiance dans la bonté de la Providence, et exhortait son fils à conserver son amour et son obéissance pour la Sagesse infinie. Elle lui rappelait les premières leçons qu'elle lui avait données. Elle demandait sur le bord de la tombe que son influence sur son enfant s'accrût au lieu de diminuer; que sa présence, quoique invisible, continuât toujours à se faire sentir; et lui donnait l'important conseil de se tenir en garde contre les dangers et les pièges qui menacent la prospérité.

Après avoir plié cette lettre qu'elle supposait terminée, Gertrude sortit pour aller vaquer à ses devoirs d'institutrice, auxquels elle n'avait jamais renoncé. Mistress Sullivan, profitant de son absence, rouvrit la feuille à peu près remplie, et, d'une main faible et tremblante, elle traça le récit du dévouement affectueux et désintéressé qu'avait montré Gertrude. « Aussi longtemps, disait-elle, que tu chériras dans ton cœur la mémoire de ta mère et de ton grand-père, ne cesse pas, mon fils, de conserver toute la reconnaissance dont tu seras capable pour une personne que je ne pourrais jamais assez louer. »

Mistress Sullivan continua de s'affaiblir graduellement, si bien que la mort arriva presque à l'insu de Gertrude, qui, tout en voyant les progrès de la maladie, ne pouvait se résoudre à croire qu'elle aurait un terme fatal.

Ce fut au milieu de la nuit, sans autre soutien que la pauvre Jane, effrayée, que Gertrude reçut le dernier soupir de cette personne bien-aimée

« Avez-vous peur de me voir mourir, Gertrude? demanda mistress Sullivan, une heure environ avant sa mort.

— Non, lui répondit la jeune fille.

— Eh bien! tournez-moi de votre côté, afin que votre figure, ma chère enfant, soit le dernier objet qui frappe ma vue. »

Son désir fut rempli; elle expira la main dans celle de Gertrude, qu'elle regardait avec la plus tendre affection.

CHAPITRE XXVI

NOUVEAUX CHANGEMENTS

Ce ne fut qu'après avoir achevé son couvre d'amour que Gertrude reconnut combien ces fatigues avaient altéré ses traits et épuisé ses forces. Durant la semaine qui suivit les funérailles de mistress Sullivan, le docteur Jérémie ne cessa de craindre pour Gertrude une maladie grave. Mais, après une lutte de quelques jours contre ces dangereux symptômes, elle se remit, et, quoique pâle et fatiguée, reprit ses fonctions de sous-maitresse et chercha un nouvel appartement.

Plusieurs maisons lui avaient été offertes; elle avait reçu quelques invitations si pressantes et si cordiales qu'il était difficile de les refuser : mais, bien que vivement touchée de la bonté qu'on lui témoignait au milieu de son isolement et de sa désolation, Gertrude préféra s'en tenir à son premier projet de se faire une position indépendante. Et, lorsque ses amis connurent les motifs de son refus, ils approuvèrent sa conduite, cessèrent de l'importuner et manifestèrent un désir sincère de lui être utiles en aidant à la réalisation de ses desseins.

Mistress Jérémie fut d'abord un peu blessée du refus de Gertrude, qu'elle avait invitée à venir s'installer chez elle pour y rester aussi longtemps qu'elle voudrait. Le docteur lui-même avait dit d'un ton péremptoire : « Gertrude, venez droit chez nous.... et pas un mot d'objection. » A ce point qu'elle avait craint, dans son état de faiblesse, de se voir emportée de vive force. Mais, après avoir pris sur lui-même d'ordonner à Jane de faire les paquets de Gertrude, de fermer la maison et de s'en retourner chez ses parents, il laissa cependant à son amie le temps de répondre, et d'expliquer les motifs pour lesquels elle refusait sa généreuse proposition.

Ces raisons, toutefois, ne satisfirent pas les deux excellents époux. « Que veut-elle dire avec sa position indépendante ? Elle serait parfaitement libre chez nous, et sa société nous ferait tant de plaisir qu'elle ne devrait pas hésiter à accepter notre offre. Ne voit-elle pas qu'elle nous rend service, au lieu de devenir notre obligée ? »

Enfin Gertrude fut forcée de faire usage d'un argument qui avait beaucoup influé sur sa résolution, et qui, selon elle, ne pouvait manquer d'être d'un grand poids auprès du bon médecin. « Docteur, lui dit-elle, j'espère que vous ne condamnez pas un motif qui a, je l'avoue, grandement fortifié ma déter-

mination en cette circonstance. Je n'en parlerais pas, si je ne savais que vous êtes assez au courant de l'état des choses entre M. Graham et moi, pour comprendre mes sentiments et peut-être pour sympathiser avec eux. Vous savez qu'il s'est opposé à mon départ, et vous devinez que, lorsque je pris congé de lui, nous n'étions plus parfaitement d'accord. Il prétendait que je ne pourrais jamais subvenir à mes besoins, et que je serais forcée de revenir à une vie de dépendance. Or, comme le traitement que je touche chez M. W... suffit à mon entretien, je désire être, au retour de M. Graham, dans une position à lui prouver que mon assurance n'était pas tout à fait de la présomption.

— Graham pensait donc que, privée de son appui, vous seriez réduite à la mendicité? avec vos talents encore! Je le reconnais bien là!

— Non! repartit Gertrude, je n'ai pas dit cela; mais je n'étais qu'une enfant à ses yeux, et il ne comprenait pas qu'en me donnant une bonne éducation, il avait, pour ainsi dire, subvenu d'avance à tous mes besoins. Il était bien naturel qu'il se déflât de ma capacité que jamais je ne lui avais montrée.

— Je comprends... je comprends. Il pensait que vous seriez trop heureuse de revenir chez lui; oui, oui, cela lui ressemble bien.

— Je ne crois pas qu'il ait eu cette pensée, dit mistress Jérémy. Il était fâché, et ne savait ce qu'il disait. Je parie dix contre un qu'il ne s'en souviendra jamais, et il me semble que, si Gertrude s'en inquiète tant, c'est un peu par fierté.

— Femme, reprit le docteur, c'est une fierté honorable et que j'approuve; je ne dis pas que, si j'étais à la place de Gertrude, je n'agisais pas comme elle; aussi, je ne la presserai pas davantage. Elle peut se mettre en pension quelque part et cependant passer une partie de son temps avec nous; et nous n'avons pas besoin de lui dire qu'en cas de malheur ou de maladie nos portes lui seront toujours ouvertes.

— Certes non, ajouta mistress Jérémy, et, si votre résolution est arrêtée, chère Gerty, je ne veux pas vous empêcher de faire ce qui vous plait le mieux. Pourtant il est une chose sur laquelle j'insiste : c'est que vous quittiez aujourd'hui même cette maison, qui doit vous paraître si triste, pour venir chez moi jusqu'à ce que vous ayez repris vos forces. »

Gertrude consentit volontiers à un séjour de peu de durée, et elle s'arrangea pour les accompagner immédiatement. Ce fut surtout grâce à l'habileté du docteur et aux soins bienveillants et maternels de mistress Jérémy, que leur jeune amie échappa à la maladie dont elle était menacée.

M. et Mme W..., qui éprouvaient une vive sympathie pour Gertrude, parce qu'ils savaient les épreuves qu'elle avait si vaillamment supportées tout l'hiver, la pressèrent de venir demeurer chez eux jusqu'au retour de M. Graham et d'Emily. Mais

Gertrude ayant répondu qu'elle ignorait l'époque de ce retour, et que probablement elle ne résiderait plus avec eux à l'avenir, ils reconnurent qu'elle faisait sagement de chercher tout de suite une position indépendante.

M. et Mme Arnold, qui avaient toujours été pleins d'attention pour mistress Sullivan et pour Gertrude, et qui, avec le médecin, étaient les seules personnes admises dans la chambre de la malade, se croyaient des droits particuliers à veiller sur la jeune fille deux fois orpheline.

Mme Arnold avait une sœur veuve, qui ajoutait à son modeste revenu en recevant chez elle, en qualité de pensionnaires, quelques jeunes personnes venues à la ville pour leur éducation. Gertrude ne la connaissait pas personnellement ; mais elle avait souvent entendu faire son éloge, et elle espérait que, par le moyen de la femme du pasteur, elle trouverait là une résidence agréable et peu coûteuse. Elle ne se trompait pas. Mistress Warren pouvait disposer en ce moment d'une grande et belle chambre, et mistress Arnold ayant chaudement recommandé Gertrude, on convint du prix et l'appartement fut aussitôt mis à la disposition de notre amie.

Mistress Sullivan lui avait légué tout son mobilier, dont une partie venait d'être achetée pour obéir aux injonctions de Willie. Par égard pour Gertrude, mistress Arnold et ses deux filles aînées voulurent absolument se charger du soin de garnir sa nouvelle chambre des meubles qu'elle préférait, et surveiller l'emballage du reste du mobilier, car Gertrude ne voulait pas que rien en fût vendu. Ce fut pour elle un grand soulagement de ne pas être présente au moment où l'on dépouillait le logement si cher à sa défunte amie ; et quoique, lorsqu'elle entra pour la première fois dans sa chambre chez mistress Warren, une profonde tristesse s'emparât de son cœur à l'aspect des meubles qui avaient appartenu à celle qu'elle regrettait, elle ne put s'empêcher de penser, en voyant avec quel soin et quel goût tout avait été arrangé pour sa réception, que ce serait un péché de se lamenter et de se croire seule et abandonnée dans un monde où se trouvaient des cœurs sensibles et des bras secourables, comme ceux des personnes qui s'étaient intéressés à elle.

En entrant dans la salle à manger, le soir de son arrivée chez mistress Warren, Gertrude s'attendait à ne trouver à table que des étrangères ; elle fut agréablement surprise à la vue de Fanny Bruce, qui, laissée à Boston, tandis que son frère et sa mère passaient l'hiver en voyage, se trouvait depuis quelques semaines pensionnaire de mistress Warren. Fanny était une jeune fille de douze à treize ans, qui, ayant souvent vu Gertrude chez les Graham, lui avait maintes fois emprunté des livres, demandé des fleurs ou son aide pour divers travaux de fantaisie. Elle l'admirait beaucoup, et nourrissait l'espoir de faire plus ample connaissance avec elle. Aussi, lorsqu'elle rencontra ses grands yeux noirs, lorsqu'elle vit un sourire de plaisir égayer ses traits

en reconnaissant une figure familière, elle se sentit encouragée à lui serrer la main, et pria miss Flint de s'asseoir à côté d'elle à table.

Fanny Bruce avait un cœur aimant et un excellent caractère, mais sa mère, qui était surtout fière de son fils, ce même Bon dont nous avons parlé, la négligeait, et avait pris l'habitude de la laisser dans quelque pension, pendant qu'elle voyageait en compagnie de son favori. La position de Fanny n'avait même pas toujours été aussi heureuse qu'alors. Un sentiment d'abandon et l'indifférence qu'inspiraient tous ses travaux à sa mère avaient été pour la pauvre enfant deux grandes causes d'infortune; elle sentait que personne ne s'inquiétait de ses progrès ni de son bonheur.

Gertrude ne tarda pas à reconnaître que Fanny vivait isolée dans la maison de mistress Warren. Ses compagnes, trois pimpantes demoiselles, de quelques années plus âgées qu'elle, ne pouvaient condescendre à l'admettre dans leur intimité, et les soins du ménage absorbaient tellement mistress Warren, qu'elle n'avait pas le temps de faire grande attention à elle. Cet isolement excita naturellement la compassion d'une personne affligée elle-même de pertes récentes et douloureuses; et, quoique la solitude et le repos de sa chambre fussent bien chers à Gertrude, par pitié pour la pauvre Fanny, elle l'invita souvent à venir chez elle. Il n'était même pas rare qu'elle oubliât alors ses chagrins au point de chercher à amuser sa jeune compagne, qui, de son côté, regardait comme un grand privilège de partager la retraite de Gertrude, de lire ses livres et de l'avoir pour amie.

Durant le mois de mars, qui fut extraordinairement orageux, Fanny passa presque toutes ses soirées avec Gertrude, et celle-ci, qui d'abord avait sacrifié son propre goût pour l'amour de Fanny, reconnut à la fin la vérité de cette prophétie de l'oncle True, que *dans les efforts qu'elle ferait pour le bonheur des autres, elle trouverait aussi le sien* : car la conversation animée et souvent amusante de Fanny arrachait Gertrude à la contemplation de ses propres chagrins, et l'affectueux intérêt que cette jeune fille éveilla en elle l'empêcha de s'apercevoir de son douloureux isolement.

Avril arriva, mais sans apporter de nouvelles d'Emily. Gertrude souffrait de ne pouvoir épancher ses chagrins dans le sein de cette chère amie, et trouver auprès d'elle consolation, encouragement et appui. Elle aurait voulu lui dire combien de fois, durant l'hiver, elle avait désiré sentir le doux contact de cette main qui se reposait si amicalement sur sa tête, et entendre les accents de cette voix dont le son était si doux. D'abord Gertrude avait écrit régulièrement; mais alors elle ne savait plus où adresser ses lettres, et, depuis la mort de mistress Sullivan, il n'y avait plus eu de communication entre elle et les voyageurs. Un soir qu'elle était assise à sa fenêtre, songeant à ceux qu'elle

avait aimés d'un amour de fille et de sœur, et que séparait d'elle une grande distance ou la mort, elle fut appelée en bas pour voir M. Arnold et sa fille Anne.

Après les saluts d'usage, miss Arnold se tourna vers Gertrude et lui dit : « Vous savez sans doute la nouvelle, Gertrude ? »

— Non, répliqua celle-ci.

— Quoi ! s'écria M. Arnold, vous ignorez le mariage de M. Graham ? »

Gertrude tressaillit. « Parlez-vous sérieusement, monsieur Arnold ? M. Graham marié ! Quand donc ? avec qui ? »

— Avec la veuve Holbrook, belle-sœur de M. Clinton ; elle était à la Havane avec une société venue du Nord, et les Graham l'y ont rencontrée.

— Mais, demanda miss Arnold, comment se fait-il, Gertrude, que vous n'en sachiez rien ? On lit dans tous les journaux : *Mariés à la Nouvelle-Orléans, J. H. Graham, Esq., de Boston, à mistress Holbrook.*

— Il y a un ou deux jours que je n'ai vu aucun journal.

— Et la cécité de miss Graham l'empêche sans doute de vous écrire, dit Anne ; mais j'aurais cru que M. Graham vous enverrait une lettre de faire part. »

Gertrude ne répliqua pas, et miss Arnold ajouta en riant : « Je suppose que sa jeune épouse absorbe toute son attention. »

— Connaissez-vous mistress Holbrook ? demanda Gertrude.

— Pas beaucoup, répondit M. Arnold. Je l'ai vue quelquefois chez M. Clinton. C'est une belle femme, qui aime le luxe et le monde.

— Je l'ai vue très souvent, dit Anne. C'est une créature grossière, bruyante et emportée... juste ce qu'il faut pour rendre miss Emily malheureuse. »

M. Arnold jeta un coup d'œil de reproche à sa fille.

« Anne, dit-il, êtes-vous bien sûre de ce que vous dites ? »

— Belle Clinton est mon autorité, père. Je ne parle que d'après ce que je lui ai entendu dire à l'école au sujet de sa tante *Bella*, comme elle l'appelait toujours.

— Isabelle faisait-elle de sa tante un portrait si peu flatteur ?

— Pas à dessein, répondit Anne ; elle croyait faire son éloge, mais je n'ai jamais aimé tout ce qu'elle nous disait d'elle.

— Nous ne la condamnerons pas avant de la mieux connaître, dit M. Arnold avec douceur ; peut-être se montrera-t-elle tout le contraire de ce vous la supposez.

— Pouvez-vous me donner des nouvelles d'Emily, demanda Gertrude, et me dire si M. Graham doit bientôt revenir ?

— Non, répliqua miss Arnold. L'avis inséré dans les journaux est tout ce que j'ai vu. Quand avez-vous eu de leurs nouvelles ? »

Gertrude donna la date de la dernière lettre de mistress Ellis, raconta ce qu'elle lui avait écrit d'une joyeuse société venue du

Nord, et suggéra que la nouvelle mistress Graham était sans doute la veuve dont elle avait parlé.

« Assurément, » dit M. Arnold.

Toutefois, ils étaient si peu au fait des événements, qu'il ne restait pas grand'chose à dire sur ce mariage. La conversation changea de sujet, mais Gertrude ne put y appliquer son esprit; cette affaire était d'une si grande importance pour Emily que sa pensée y revenait sans cesse et qu'elle eut peine à suivre le rapide courant des mots et des idées d'Anne Arnold. La nécessité de répondre à une question qu'elle n'avait pas même entendue fut heureusement détournée par l'arrivée soudaine de M. et de Mme Jérémie. Le premier tenait une lettre cachetée à l'adresse de Gertrude, de l'écriture de M. Graham; et, lorsqu'il la lui eut remise, il se frotta les mains et s'écria en regardant Anne Arnold : « Pour le coup, miss Anne, nous allons savoir la vérité sur ce fameux mariage! »

Voyant que tout le monde était avide de nouvelles, Gertrude se dispensa de toute cérémonie, brisa le cachet et jeta un rapide coup d'œil sur le contenu.

L'enveloppe renfermait deux ou trois pages de l'écriture serrée de mistress Ellis, avec un assez long billet de M. Graham. Toute surprise que fût Gertrude à l'aspect de ces lignes venant d'une personne qui l'avait quittée fâchée, son plus grand désir était d'avoir des nouvelles d'Emily; aussi donna-t-elle la préférence à la lettre de la gouvernante, qui devait vraisemblablement contenir les informations tant désirées. Elle était conçue en ces termes :

• New-York, 31 mars 1852.

« Chère Gertrude, comme il y avait beaucoup de monde de Boston à la noce, je pense que vous savez déjà le mariage de M. Graham. Il a épousé la veuve Holbrook, cette même personne dont je vous ai entretenue. Elle était décidée à l'avoir, et elle l'a eu. Je ne crains pas d'avancer que c'est lui qui a fait un mauvais marché. Il aime une existence tranquille, et il peut bien dire adieu à la tranquillité, le pauvre homme!... car jamais de ma vie je n'ai vu de femme aimer si fort la société. Elle suivait partout M. Graham à la Havane; mais je pensais qu'il serait raisonnable et ne se laisserait pas attraper. Toutefois, lorsque nous arrivâmes à la Nouvelle-Orléans, elle était là. Bref, elle a gagné la partie, et elle a un mari.

« Emily s'est conduite admirablement; elle n'a jamais dit un mot d'opposition, elle a toujours accueilli la dame avec la plus grande politesse; mais, mon Dieu! comment Emily s'accoutumera-t-elle à tous ces jeunes gens dont la maison est sans cesse encombrée et qui font tant de bruit et d'embarras? Pour moi, je n'y suis pas habituée, et je ne trouve pas que ce soit amusant.

La nouvelle dame est assez polie pour moi, maintenant qu'elle est mariée. Elle pense sans doute que cela est convenable, puisqu'elle est de la famille et que j'y suis depuis si longtemps.

« Mais je suppose que vous vous êtes souvent demandé, Gertrude, ce que nous étions devenus; et vous serez surprise d'apprendre que nous sommes à New-York, pour revenir à la maison; moi du moins, car je suis la seule qui parle de rentrer à présent. Le fait est que je voulais vous écrire de la Nouvelle-Orléans; mais j'ai eu tant de tracassas que cela m'a été impossible; et, après cette horrible traversée en bateau à vapeur de Charleston ici, je suis restée une semaine sans être bonne à rien. Pourtant Emily était si pressée de vous donner de ses nouvelles, que je n'ai pu tarder plus longtemps. Emily n'est pas très bien; je ne veux pas dire qu'elle soit vraiment malade: c'est de l'abattement et une irritation nerveuse, je crois, plus qu'autre chose. Elle se fatigue et se lasse très vite, un rien la fait tressaillir et l'inquiète; ce qui n'était pas auparavant. Je pense que cela vient de la nouvelle femme, de toutes les nièces, et d'autres circonstances désagréables. Elle ne se plaint jamais, et tout le monde croirait qu'elle est enchantée de voir son père remarié; mais elle n'a pas été heureuse de tout l'hiver, et maintenant je suis bien tourmentée de la voir si triste quelquefois. Elle parle sans cesse de vous, et a beaucoup souffert de ne plus recevoir de vos lettres.

« Pour en venir à la principale chose, sachez qu'ils partent tous pour l'Europe, Emily et les autres. Je crois que c'est une idée de la nouvelle femme; quoi qu'il en soit, c'est une affaire arrêtée. M. Graham avait l'intention de m'emmener, mais je n'ai pas voulu en entendre parler; j'aimerais autant être pendue tout de suite que de m'aventurer davantage sur mer, et je le lui ai dit nettement. Il vous écrit donc de venir avec Emily, et, si vous n'avez pas peur du mal de mer, j'espère que vous ne refuserez pas; car il serait terrible pour elle de prendre une étrangère, et vous savez qu'elle a toujours besoin de quelqu'un à cause de sa cécité. Je ne crois pas qu'elle ait le moindre désir de partir; mais elle ne demandera pas à rester, de peur que son père ne s'imagine qu'elle n'aime pas sa nouvelle femme.

« Dès qu'ils s'embarqueront, c'est-à-dire le 30 avril, je retournerai à D..., pour surveiller la maison pendant leur absence. J'aurai à vous écrire un post-scriptum de la part d'Emily; je crois n'avoir pas autre chose à ajouter moi-même, si ce n'est que nous attendons votre réponse avec impatience; et je dois répéter encore une fois que j'espère bien que vous ne refuserez pas d'aller avec Emily.

« A vous d'amitié, »

« SARAH H. ELLIS.

Le post-scriptum contenait ce qui suit :

« Je n'ai pas besoin de dire à ma chère Gertrude combien elle m'a manqué, combien j'ai désiré l'avoir auprès de moi. Nuit et

jour je pensais à elle, priant Dieu de la fortifier afin qu'elle fût en état de supporter ses fatigues et ses épreuves. La lettre écrite aussitôt après la mort de M. Cooper est la dernière que j'aie reçue, et j'ignore si mistress Sullivan est encore de ce monde. Écris-moi tout de suite, ma chère enfant, si tu ne pouvais pas venir. Mon père te dira tous nos projets et te priera de nous accompagner en Europe; mon cœur sera content si je puis prendre avec moi ma chère Gerty, mais il ne faut pas pour cela qu'elle néglige un autre devoir. Tu as appris le mariage de mon père. C'est un grand changement pour nous tous, mais je pense qu'il en résultera du bonheur. Mistress Graham a deux nièces qui sont avec nous à l'hôtel. Elles nous suivront en Europe, et sont, dit-on, très jolies, surtout Belle Clinton, que tu as vue à Boston il y a quelques années. Mistress Ellis est très fatiguée d'écrire, et je finis en assurant ma bien chère Gertrude de la sincère affection

« d'EMILY GRAHAM. »

Ce fut avec une grande curiosité que Gertrude ouvrit la lettre de M. Graham. Elle pensait qu'il avait dû être un peu embarrassé pour lui écrire. Conservait-il son ton sévère et impérieux, ou daignait-il s'expliquer et s'excuser? Si elle l'avait mieux connu, elle eût su que rien ne pouvait jamais l'amener à faire des excuses; car c'était un de ces hommes qui ne croient jamais avoir tort. La lettre disait :

« Miss Gertrude Flint, je suis marié, et j'ai dessein de partir le 28 avril. Ma fille nous accompagnera, et, comme mistress Ellis a peur de la mer, je suis amené à vous proposer de nous rejoindre à New-York et de partir avec nous pour tenir compagnie à Emily. Je n'ai pas oublié l'ingratitude avec laquelle vous avez déjà rejeté une offre pareille, et rien ne pourrait me forcer à vous fournir une seconde occasion de manifester le même sentiment, s'il ne s'agissait du bonheur d'Emily, et si je ne désirais pas sincèrement être utile à une jeune personne qui a été assez longtemps dans ma famille pour que je m'intéresse à son sort. Je vous mets donc à même, en vous rendant à mes désirs, d'effacer de mon esprit le souvenir de votre conduite passée; et, si vous revenez à nous, je vous donnerai les moyens de tenir un rang convenable dans le monde. Comme nous partons le dernier du mois, il est important que vous nous rejoigniez avant la fin de la quinzaine, et, si vous m'écrivez la date de votre arrivée, je vous attendrai au débarquer. Mistress Ellis étant pressée de retourner à Boston, j'espère que vous viendrez le plus tôt possible. Comme vous aurez des dépenses à faire, vous trouverez ci-incluse une somme suffisante pour les couvrir. Si vous avez des dettes, faites-m'en connaître le montant, et je tâcherai de régler tout cela avant votre départ.

« Dans l'espoir que vous êtes à présent revenue au sentiment de votre devoir, je veux bien signer,

« Votre ami,

« J. H. GRAHAM. »

Gertrude était assise près d'une lampe, dont la lumière éclairait en plein son visage. En parcourant le billet de M. Graham, elle rougit de flerté blessée. Le docteur Jérémie, qui la regardait, la vit changer de couleur, et, durant les quelques minutes que M. et miss Arnold restèrent pour entendre les nouvelles, il jeta de temps à autre un coup d'œil de défi sur la lettre. Dès qu'ils se furent retirés, il pria Gertrude de lui en faire connaître le contenu, l'assurant que, si elle s'y refusait, il croirait les expressions de M. Graham mille fois plus insultantes qu'elles ne l'étaient réellement.

« Il m'écrit, répondit Gertrude, pour m'inviter à les accompagner en Europe.

— Vraiment! dit le docteur avec un petit sifflement; et il s' imagine que vous serez assez sotte pour faire vos paquets et partir à la minute!

— Eh bien, Gerty, ajouta mistress Jérémie, vous partirez volontiers, n'est-ce pas, chère? Ce sera délicieux!

— Vous êtes absurde avec votre délicieux, mistress Jerry! s'écria le docteur. Je voudrais bien savoir ce qu'il y a de délicieux à voyager avec un vieux tyran plein d'arrogance, sa fille aveugle, une femme hautaine comme une parvenue, et ses deux grandes dames de nièces! Jolie position qu'aurait là Gertrude! elle serait l'esclave des caprices de toute la compagnie!

— Mais, docteur Jerry, interrompit sa femme, vous oubliez Emily.

— Emily! sans doute elle est un ange; jamais elle n'abuserait de personne, et de sa favorite moins que de toute autre; mais elle ne jouera plus que le second rôle, et je me trompe fort si elle ne trouve pas grand'peine à défendre ses droits et à conserver une position convenable dans la nouvelle famille de son père.

— Raison de plus, dit Gertrude, pour que quelqu'un aille soutenir ses intérêts et détourner l'approche de toute contrariété.

— Votre intention est-elle donc de vous placer sur la brèche? demanda le docteur.

— Mon intention est d'accepter l'invitation de M. Graham et de rejoindre Emily tout de suite; mais j'espère que l'harmonie qui parait exister entre elle et ses nouvelles parentes ne sera jamais troublée. Ainsi je n'aurai pas occasion de prendre les armes pour sa défense, et, quant à ce qui est de moi, je n'ai pas la moindre crainte.

— Alors vous êtes décidée à partir? dit mistress Jérémie.

— Oui; mes devoirs envers mistress Sullivan et son père ont seuls pu me faire quitter Emily. Ces devoirs n'existent plus, et,

maintenant que je puis lui être utile et qu'elle désire mon retour, il m'est impossible d'hésiter un instant. Je vois clairement, par la lettre de mistress Ellis, qu'Emily n'est pas heureuse, et je ne veux rien négliger de ce que je puis faire pour elle. Songez donc, mistress Jérémy, quelle excellente amie elle a été pour moi.

— Je le sais, et je suis sûre que vous trouverez du plaisir à ce voyage, malgré tous les épouvantails que le docteur agite pour vous effrayer. Je crois cependant que vous faites un sacrifice en quittant votre belle chambre et tout votre bien-être pour un genre de vie aussi incertain que celui auquel on s'expose en voyageant avec une nombreuse société.

— Un sacrifice! interrompit le docteur. C'est bien le plus grand que je connaisse! Non seulement elle abandonne un joli traitement qu'elle gagne bien et une des plus agréables maisons de Boston; mais encore elle renonce à cette indépendance qu'elle cherchait si ardemment, et qui lui faisait refuser toute hospitalité s'étendant au delà d'une ou deux semaines.

— Non, docteur, dit vivement Gertrude, rien de ce que je fais pour Emily ne peut être appelé sacrifice; c'est mon plus grand plaisir.

— Gertrude trouve toujours plaisir à faire ce qui est bien, remarqua mistress Jérémy.

— Oh! non, répliqua Gertrude, mes désirs m'égareraient souvent; mais pas dans ce cas. La pensée que notre chère Emily dépendrait d'une étrangère pour tous ces petits soins qu'on ne peut accepter que de ceux qu'on aime me rendrait malheureuse. Depuis des années, notre bonheur a été réciproque, et, lorsque l'une de nous deux souffrait, l'autre souffrait aussi. Il faut que je la rejoigne; je ne puis songer à faire autrement.

— Je voudrais croire, marmotta le docteur, que le sacrifice que vous faites sera au moins apprécié en partie. Mais ce Graham pensera vous accorder la plus grande des faveurs en vous reprenant chez lui. Peut-être vous écrit-il comme à une mendicante; ce ne serait pas la première fois qu'il ferait pareille chose. Ah! je ne sais pas ce qui eût pu ramener ce pauvre Philippe Amory! » Puis il ajouta plus haut : « Vous fait-il au moins quelques excuses de sa dureté passée? »

— Je ne pense pas que cela lui ait paru nécessaire, répondit Gertrude.

— J'aurais dû m'en douter. Je déclare qu'il est fort triste que vous soyez de nouveau exposée à un pareil traitement; mais j'ai toujours oui dire que les femmes s'oublient complètement pour ceux qu'elles aiment, et je crois que c'est vrai : Gertrude est une excellente amie; il faut que nous cultivions son amitié, mistress Jerry, et un jour ou l'autre nous ferons peut-être appel à sa bonté.

— Et si jamais cet appel m'arrive, je serai prête à y répondre;

s'il est au monde quelqu'un qui ait des dettes envers la société, c'est bien moi. J'entends toujours reprocher aux hommes leur égoïsme, leur insensibilité; mais je n'ai rien rencontré de tout cela. Je serais ingrate si je n'entretenais pas un esprit d'amour universel, à plus forte raison si je ne me croyais pas obligée envers ceux qui m'ont prodigué des trésors d'affection tels que nul orphelin n'en a jamais connu!

— Gertrude, dit mistress Jérémie, je crois que vous avez eu raison de quitter Emily et que vous avez encore raison de retourner auprès d'elle; et, si c'est à elle que vous devez d'être l'excellente fille que vous êtes, elle a certainement de grands droits sur vous.

— Oh! oui, de grands droits, mistress Jérémie! C'est Emily qui m'a appris la différence qu'il y a entre le bien et le mal.....

— Et elle va recueillir les bienfaits que cette connaissance a produits en vous, dit le docteur en achevant sa phrase. Voilà qui est bien! Mais, si vous êtes décidée à ce voyage d'Europe, vous aurez fort à faire pour vos préparatifs. Pensez-vous que M. W... consentira à votre départ?

— Je l'espère. Je suis fâchée d'être obligée de lui demander cette faveur, car il a été très bon pour moi, et je me suis déjà absentée pendant quinze jours cet hiver; mais, comme il n'y a plus que quelques mois jusqu'aux vacances d'été, il pourra sans doute me remplacer. Je lui parlerai de cela demain. »

Mistress Jérémie s'occupa alors des arrangements de Gertrude, et lui offrit une mansarde pour y serrer ses meubles. Lorsqu'elle se retira, un plan avait été arrêté, suivant lequel Gertrude pourrait partir pour New-York avant huit jours.

M. W... se sépara de Gertrude en regrettant beaucoup de perdre une pareille sous-maitresse; après quelques jours activement employés aux préparatifs du départ, notre amie dit adieu à Fanny Bruce éplorée, au remuant docteur et à son excellente femme, qui tous l'accompagnèrent jusqu'à la station du chemin de fer. Elle promit d'écrire aux Jérémie, qui, de leur côté, s'engagèrent à lui envoyer toutes les lettres de Willie.

Moins de quinze jours après, mistress Ellis revint à Boston avec la nouvelle que Gertrude était arrivée saine et sauve. Une semaine plus tard, mistress Jérémie reçut une lettre annonçant que les Graham partiraient avant peu. Aussi fut-elle surprise d'en voir arriver une seconde, datée du lendemain du jour où elle supposait qu'ils avaient quitté le pays, et conçue en ces termes :

« New-York, 29 avril.

« Ma chère mistress Jérémie, Comme hier était le jour où nous croyions partir pour l'Europe, vous serez étonnée d'apprendre que nous sommes encore à New-York et que notre

voyage est remis indéfiniment. Il y a deux jours, M. Graham a été pris de la goutte, son ancien mal, et l'attaque a été si violente qu'on a craint pour sa vie. Quoiqu'il aille un peu mieux aujourd'hui, et que son médecin le regarde comme à l'abri de tout danger immédiat, il souffre encore beaucoup, et d'ici à plusieurs mois il ne faut plus songer à une longue traversée. Son plus vif désir maintenant est de rentrer chez lui, et, dès qu'il sera en état de supporter le voyage, nous nous empresserons de retourner à D....

« Ci-joint un billet pour mistress Ellis. Il contient diverses instructions qu'Emily désire qu'elle reçoive; mais ne sachant comment le lui faire parvenir, je vous l'envoie, confiante en votre obligeance. Mistress Graham et ses nièces, qui se promettaient beaucoup de plaisir en Europe, sont très désappointées de ce complet bouleversement de leurs projets pour l'été. Cela contrarie surtout miss Clinton, qui espérait revoir à Paris son père absent depuis plus d'une année.

« Il est impossible que nous regrettions personnellement, Emily et moi, un voyage qui nous effrayait; et, n'étant que la maladie de M. Graham est la cause de cet ajournement, il nous serait difficile, je crois, à toutes deux de ne pas ressentir une certaine satisfaction égoïste, à la pensée de retourner dans notre chère vieille maison de D...., où nous espérons être installées le mois prochain. Je dis *nous*, parce que ni M. Graham ni Emily ne veulent plus entendre parler de mon départ.

« Mes vives amitiés à vous et au bon docteur.

« Votre toute dévouée.

« GERTRUDE FLINT. »

CHAPITRE XXVII

JALOUSIE

La maison de campagne de M. Graham avait une de ces belles entrées comme on n'en fait plus aujourd'hui : un large corridor, avec une porte à chaque extrémité. Ces deux portes, ordinairement ouvertes pendant les chaleurs, établissaient dans le vestibule un courant d'air frais qui en faisait le rendez-vous favori de toute la famille, surtout durant les premières heures du jour, où les rayons du soleil n'y arrivaient pas; et d'autant plus que la cour ombragée, qui descendait en pente douce jus-

qu'à la route, offrait de cet endroit aux regards des spectateurs une agréable perspective.

C'est là que, par une brillante matinée de juin, Isabelle Clinton et sa cousine Kitty Ray s'étaient commodément établies, chacune suivant l'idée qu'elle se faisait du confort.

Isabelle était enfoncée dans un grand fauteuil, et, quoiqu'elle eût à la main un ouvrage de tapisserie, elle regardait indolemment du côté de la route. C'était une admirable fille, grande et bien faite, au teint délicat, aux yeux bleu clair, aux magnifiques cheveux blonds tombant en boucles flottantes. Cette charmante enfant, que Gertrude avait contemplée avec ravissement lorsque, appuyée sur la fenêtre de la maison de son père, elle regardait le vieux True allumer sa lampe, était devenue une femme non moins charmante. Sa rare beauté, rehaussée par tous les avantages des plus ravissantes toilettes, la faisait admirer et flatter par tout le monde.

Privée bien jeune encore de sa mère, et complètement abandonnée pendant quelques années aux soins de domestiques, elle apprécia bientôt ses attraits au-dessus de leur valeur; et sa tante, sous la tutelle de qui elle était depuis qu'elle était sortie de pension, ne songeait guère à détruire cette admiration qu'elle éprouvait pour elle-même. A cet air d'orgueilleuse supériorité qui la distinguait, à la nonchalance avec laquelle elle frappait alors de son petit pied le pas de la porte, on devinait que miss Clinton, la belle et riche héritière, savait combien elle était charmante à voir dans cette attitude, vêtue d'une robe du matin de cachemire bleu richement brodée, ouverte sur une jupe de batiste également enrichie de broderies et de dentelles.

Kitty Ray était assise à côté d'elle sur un petit tabouret, et formait un contraste complet avec sa cousine, au moral comme au physique; vive, enjouée, affectueuse, petite et douce, elle était si mignonne que ses manières enfantines lui allaient bien; trop étourdie pour être toujours sage et aimable, et si gaie qu'on lui pardonnait volontiers quelques petites impolitesses: quant à ses autres défauts, son bon cœur et son généreux enthousiasme lui servaient d'excuse auprès de quiconque tâchait de l'aimer comme elle désirait et espérait l'être de chacun. C'était une jolie fille, toujours joyeuse; elle aimait beaucoup sa cousine et se laissait parfois influencer par elle, mais souvent aussi elle appuyait de toutes ses forces sur le côté opposé de la question contestée. Elle était rarement bien mise; car, tout en ayant assez de fortune, elle était fort négligente. En ce moment, sa robe de soie foncée disparaissait à demi sous un pardessus de flanelle rouge dont elle s'enveloppait étroitement, déclarant qu'elle se sentait à moitié gelée, et qu'elle irait certainement se chauffer à la cuisine, si elle ne craignait d'y rencontrer ce *dragon* de miss Ellis; qu'elle ne comprenait pas, s'il fallait qu'elles fussent assises à une porte, pourquoi Belle

ne choisissait pas la porte de derrière que le soleil échauffait si bien! « Oh! j'oubliais, ajouta-t-elle, la fraîcheur de ton toint.

— Moi! dit Belle; je ne crains pas plus que toi de gâter mon toint; je suis sûre de n'avoir jamais ni hâle ni rousseurs.

— Oh! je sais bien; mais tu deviens toute rouge, et c'est affreux.

— Ce n'est pas pour cela que j'ai préféré cette place; j'aime à être du côté de la façade parce que je vois les passants. Tiens! qui est-ce qui arrive là? il y a quelque temps que je me le demande. »

Kitty se leva et regarda dans la direction indiquée. Au bout d'une ou deux minutes, elle s'écria : « Mais c'est Gertrude! Où a-t-elle été? et qui est-ce qui l'accompagne? Je ne savais pas qu'on pût trouver un galant dans ces parages.

— Un galant! s'écria Belle avec ironie.

— Et pourquoi pas, cousine? Il en a tout à fait l'air.

— Je ne donnerais pas grand'chose pour aucun de ses adrateurs, à elle!

— Vraiment! tu ferais mieux d'attendre avant de parler; quand on est myope, il ne faut pas juger si vite. C'est un cavalier avec qui tu te promènerais volontiers, M. Bruce, que nous avons rencontré à la Nouvelle-Orléans.

— Je n'en crois rien! s'écria Belle, se levant en sursaut.

— Tu verras bien tout à l'heure, car il vient ici avec elle.

— C'est bien lui! Quel motif peut-il avoir d'accompagner cette fille?

— Celui de faire preuve de goût.

— Nous ne sommes pas d'accord là-dessus, répliqua Belle. Je ne vois rien de bien agréable en elle.

— Parce que tu fermes les yeux. Tout le monde la trouve charmante; et M. Bruce lui ouvre la porte de la grille aussi poliment que si c'était une reine.

— Vois donc, dit Belle; elle a sa capote blanche et sa robe de guingan! Que doit penser d'elle M. Bruce, lui qui est si regardant pour la toilette des femmes? »

Gertrude et son compagnon s'approchaient alors de la maison. La première leva les yeux, vit les deux demoiselles, et sourit agréablement à Kitty, qui faisait de singulières grimaces en lançant des coups d'œil significatifs par-dessus l'épaule de Belle. Mais M. Bruce paraissait tout occupé de la société de Gertrude; il ne voyait pas les deux cousines, et elles l'entendirent distinctement dire à sa compagne, en lui remettant un petit paquet qu'il avait porté pour elle :

« Je crois que je n'entrerai pas; c'est si ennuyeux d'avoir à parler à des étrangers! Dites-moi, jardinez-vous encore le matin? »

— Non, répondit Gertrude; de mon jardin il ne reste que le souvenir.

— Comment ! s'écria le jeune homme ; j'espère que les nouvelles venues ne se sont pas permis... » Puis regardant la direction des regards de Gertrude, il leva les yeux, vit Belle et Kitty debout en face de lui, et, forcé de les reconnaître et de leur parler, s'avança pour leur serrer la main, espérant que ses observations sur les étrangers en général et les nouvelles venues en particulier n'étaient pas arrivées à leurs oreilles.

Quoiqu'elles les eussent entendues, ces demoiselles préférèrent ne pas faire attention à ce qu'elles supposaient dit pour des personnes totalement inconnues.

Mais elles se trompaient. M. Bruce savait parfaitement que les nièces de la nouvelle mistress Graham étaient ces mêmes jeunes filles qu'il avait rencontrées dans le Midi, et cela ne l'empêchait pas d'être fort indifférent à renouveler connaissance. Toutefois sa vanité ne put résister au plaisir évident qu'elles manifestèrent toutes deux en le revoyant, et il fut bientôt engagé avec elles dans une conversation animée, tandis que Gertrude se glissait inaperçue dans la maison. Elle entra chez Emily, dont la chambre lui était toujours ouverte, et elle commençait à rendre compte de son excursion matinale au village et du succès avec lequel elle avait rempli diverses commissions, lorsque mistress Ellis mit la tête à la porte et demanda d'une voix et d'un air tout désolés : « Est-ce que Gertrude n'est pas de ret... ? Ah ! vous voilà ! dites-moi donc la réponse de mistress Wilkins au sujet des fraises.

— J'en ai retenu les trois quarts. Ne les a-t-elle pas envoyées ?

— Non ; mais je suis bien contente de savoir qu'elle les envoie ; j'ai eu tant de mal pour ce dîner ! »

Elle entra alors tout à fait et, s'asseyant en poussant un soupir qui ressemblait fort à un grognement : « Je déclare, Emily, dit-elle, que jamais on n'a rien vu de pareil à ce qu'il a fallu repasser aujourd'hui pour ces demoiselles. C'est effrayant, tout le beau linge que mistress Graham et ses nièces ont mis dans notre lessive ! C'est honteux ! Riches comme elles sont, elles pourraient bien donner à blanchir au dehors. J'ai aidé moi-même autant que possible ; mais, comme dit mistress Prime, on ne peut faire trente-six choses à la fois. Il m'a fallu recevoir le boucher, faire les poudings et le blanc-manger ; et j'ai eu en outre des inquiétudes mortelles, parce que j'avais oublié de retenir ces fraises. Ainsi mistress Wilkins n'avait pas envoyé ses fruits au marché lorsque vous êtes arrivée ?

— Non, mais elle était en train de les préparer : un peu plus tard, ils étaient tous partis.

— Eh bien, voilà du bonheur. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans ces fraises, car je n'ai pas le temps de courir après un autre dessert. J'ai bien assez d'ouvrage jusqu'à l'heure du dîner. Mistress Graham n'a jamais tenu de maison et ne sait pas le temps qu'il faut pour chaque chose. Elle arrive de Boston et

s'attend à trouver tout dans l'ordre le plus parfait, sans jamais demander qui a fait la besogne. »

En ce moment on entendit la voie de mistress Prime, qui s'écriait au pied de l'escalier de service : « Mistress Ellis, le garçon de mistress Wilkins a apporté vos fraises, mais elles ne sont pas épluchées, parce qu'on n'a pas eu le temps.

— C'est trop fort ! s'écria la gouvernante. Je voudrais bien savoir qui est-ce qui va le faire ! Katy est occupée, et j'ai bien d'autres chats à fouetter que d'ôter les queues des fraises.

— Ne vous inquiétez pas de cela, je m'en charge, dit Gertrude, en la suivant dans l'escalier.

— Non pas, chère demoiselle, repartit mistress Prime ; vous vous tacheriez les doigts.

— Qu'importe ? mes mains ne sont pas des gants, on peut bien les laver. »

Mistress Ellis fut très reconnaissante du secours de Gertrude, qui s'assit dans la salle à manger et commença sa tâche. Cependant Belle et Kitty faisaient leur possible pour plaire à M. Bruce. Assis sur le perron, le dos appuyé contre une colonne du portique, celui-ci jetait de temps à autre un coup d'œil sur l'escalier, pensant voir revenir Gertrude ; mais désespérant enfin de son retour, il était sur le point de s'en aller, quand sa sœur Fanny parut à la grille et traversa précipitamment la cour, se disposant à passer comme un éclair devant notre trio pour entrer dans la maison.

Mais son frère étendit le bras, la retint et, avant de la lâcher, lui murmura quelques mots à l'oreille.

« Qui est cette petite sauvage ? demanda Kitty Ray lorsque Fanny eut disparu.

— Une sœur à moi, répondit Ben avec nonchalance.

— Quoi ! vraiment ? reprit Kitty avec intérêt. Je l'ai vue plusieurs fois sans jamais faire attention à elle. Je ne savais pas qu'elle fût votre sœur. Elle est bien jolie.

— Trouvez-vous ? dit Ben ; je suis fâché de ne pouvoir être de votre avis ; je la trouve laide à faire peur. »

Fanny reparut alors, s'arrêta un instant avant de monter l'escalier, et s'écria sans cérémonie : « Elle dit qu'elle ne peut pas venir, parce qu'elle est occupée.

— Qui donc ? demanda Kitty, attrapant et retenant Fanny à son tour.

— Miss Flint. »

M. Bruce rougit légèrement, et Belle Clinton le remarqua.

« Que fait-elle ? demanda Kitty.

— Elle épluche des fraises.

— Où allez-vous, Fanny ? demanda son frère.

— En haut.

— Vous laisse-t-on courir ainsi par toute la maison ?

— Miss Flint m'a dit que je pouvais aller chercher les oiseaux.

— Quels oiseaux?

— Les siens. Je vais les mettre au soleil, pour qu'ils chantent. «

A ces mots elle s'échappa, et ne tarda pas à revenir, tenant d'une main la cage où se trouvaient les petits monias envoyés de Calcutta par Willie.

« Oh! Kitty, s'écria Belle, je crois que ce sont ces oiseaux qui nous réveillent tous les matins de si bonne heure avec tout leur vacarme.

— Probablement, dit Kitty; apportez-les, Fanny. Je désire les voir. Mon Dieu! ajouta-t-elle, quelles charmantes créatures! Regardez donc, monsieur Bruce. Quels jolis petits oiseaux!

— Mettez la cage sur le pas de la porte, Fanny, dit Ben, afin qu'on les voie mieux.

— Oui, vous allez les effaroucher; miss Gertrude n'aime pas qu'on leur fasse peur.

— Ne craignez rien, reprit Ben; nous n'avons que de bonnes dispositions pour les oiseaux de miss Gertrude. D'où viennent-ils, savez-vous, Fanny?

— Ce sont des oiseaux de l'Inde; M. Sullivan les lui a envoyés.

— Qui est ce monsieur?

— Un ami à elle, qui lui écrit très souvent.

— Quel M. Sullivan? demanda Belle. Savez-vous son nom de baptême?

— Je crois que c'est William, dit Fanny. Miss Emily n'appelle pas ces oiseaux autrement que les petits Willies.

— Belle! s'écria Kitty, c'est votre Sullivan!

— Quel heureux mortel! dit Ben d'un ton de sarcasme; la propriété d'une belle demoiselle et l'ami particulier d'une autre!

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, Kitty, reprit Belle avec aigreur. M. Sullivan est le plus jeune associé de mon père; mais il y a des années que je ne l'ai vu.

— Excepté dans tes rêves, Belle, » ajouta Kitty.

Belle lui jeta un regard de colère.

« Est-ce que vous rêvez de M. Sullivan? s'écria Fanny en fixant les yeux sur Belle. J'ai envie d'aller demander à miss Gertrude si elle en rêve aussi.

— Venez, dit Kitty; je vais avec vous. »

Elles traversèrent le corridor, ouvrirent la porte de la salle à manger, et firent toutes deux en même temps la même question.

Gertrude, à cette demande, répondit tranquillement : « Oui, quelquefois; mais que savez-vous l'une et l'autre de M. Sullivan, et pourquoi me faites-vous cette question? »

— Nous ne savons rien de lui, dit Kitty; mais d'autres en rêvent aussi, et nous faisons notre tournée pour voir combien vous êtes. »

Puis, fermant la porte, elle revint toute triomphante dire à Belle qu'elle serait bien d'être franche comme Gertrude, et d'avouer cette petite faiblesse; n'était-ce pas mieux que de rougir et de nier la vérité?

Mais Belle n'était pas d'humeur à plaisanter; elle se trouvait offensée et ne cherchait pas à le cacher. M. Bruce était visiblement contrarié; aussi ne tarda-t-il pas à s'en aller, laissant les deux cousines s'arranger comme elles pourraient. Dès qu'il fut parti, Belle plia son ouvrage et monta gravement l'escalier pour regagner sa chambre, tandis que Kitty restait en bas à rire de son dépit. Elle profita de l'occasion pour faire connaissance avec Fanny Bruce; car ce n'était pas un peu que Kitty s'intéressait à Ben, et elle croyait sans doute, comme on fait souvent, mais à tort, qu'en se liant avec la sœur elle avancerait sa cause auprès du frère. Peut-être se laissa-t-elle entraîner à cette démarche par la remarque qu'elle avait faite, que Gertrude était également chère au frère et à la sœur.

Elle invita donc Fanny à s'asseoir à côté d'elle, lui passa le bras autour de la taille et commença à parler de Gertrude et de l'origine de l'intimité qui existait entre elle et la famille Bruce.

Fanny, toujours communicative, lui apprit volontiers toutes les circonstances qui l'avaient si fortement attachée à une amie de quelques années plus âgée qu'elle.

« Et votre frère, dit Kitty, il la connaît depuis longtemps, n'est-ce pas? »

— Je crois que oui, répondit Fanny avec insouciance.

— Est-ce qu'il la trouve bien?

— Je ne sais pas; je le pense; je ne vois pas comment il pourrait faire autrement.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit à l'oreille quand vous êtes arrivée? »

Fanny ne se le rappela pas tout de suite; mais, lorsque Kitty lui eut répété la réponse qu'elle avait faite, elle répliqua :

« Oh! il m'avait chargée de demander à miss Gertrude si elle ne reviendrait pas auprès de lui, et de lui dire qu'il s'ennuyait mortellement à l'attendre. »

Kitty fit la moue et parut vexée. « Je voudrais savoir, reprit-elle, si miss Flint avait l'habitude de recevoir du monde et si on la traitait comme une égale. »

— Mais sans doute, répondit Fanny avec chaleur; et pourquoi pas? C'est la personne la mieux élevée que j'aie vue; maman dit qu'elle a des manières parfaites et que je dois la prendre pour modèle... Oh! miss Gertrude, s'écria-t-elle lorsque celle-ci traversa le fond du corridor pour descendre les fraises à la cave, êtes-vous prête à présent?

— Oui, Fanny, dans un instant, répondit Gertrude.

— Prête à quoi? demanda Kitty.

— A faire la lecture. Elle va lire la fin d'*Hamlet* à miss Emily; elle lui a lu hier les trois premiers actes, et miss Emily m'a

permis de m'asseoir dans sa chambre pour écouter. Je ne comprends pas cette tragédie lorsque je la lis moi-même; mais quand j'écoute miss Gertrude, tout me paraît clair. Elle lit admirablement, et je suis venue aujourd'hui exprès pour entendre la fin. »

Se voyant abandonnée de sa dernière compagne, Kitty s'étendit sur le sofa du vestibule et s'endormit. Elle fut réveillée par sa tante, qui revint de la ville un peu avant dîner, et qui, la trouvant encore vêtue de son pardessus du matin, lui secoua le bras et lui dit d'une voix dont la meilleure intention ne pouvait adoucir les rudes éclats : « Kitty, réveillez-vous et allez vous habiller pour le dîner. J'ai vu Belle à la fenêtre dans une ravissante toilette. Je voudrais vous voir l'imiter et prendre, pour rehausser votre extérieur, la moitié de la peine qu'elle se donne pour embellir le sien. »

Kitty bâilla et finit par suivre les instructions de sa tante. C'était un effet de la politique de Kitty, lorsqu'elle avait offensé Belle, de ne jamais s'apercevoir de la mauvaise humeur de sa cousine; et, quoique celle-ci boudât souvent, elle avait trop besoin de la société de Kitty pour lui tenir rigueur. Aussi se remirent-elles bientôt à causer comme à l'ordinaire.

« Belle, dit Kitty tout en arrangeant ses cheveux devant la glace, te rappelles-tu cette petite fille que nous avons coutume de rencontrer tous les matins avec un vieillard paralytique, quand nous allons à la pension? »

— Oui.

— Sais-tu que je crois que c'était Gertrude Flint? Elle a beaucoup changé assurément; mais ses traits sont encore les mêmes, et il n'y a jamais eu deux paires d'yeux comme les siens.

— Je ne doute pas que ce ne soit la même personne, dit Belle avec calme.

— Y avais-tu pensé?

— Oui, dès que j'ai su qu'elle connaissait Willie Sullivan.

— Et pourquoi ne l'as-tu pas dit?

— Parce que je ne m'intéresse pas à elle autant que toi et quelques autres.

— Quels autres? »

Ce fut au tour de Belle d'être contrariante.

« Mais M. Bruce; ne vois-tu pas qu'il est presque amoureux d'elle? »

— Non, je n'en vois rien du tout; il la connaît depuis longtemps, Fanny me l'a dit; naturellement il a de l'estime et du respect pour une personne dont les Graham font tant de cas. Mais je ne crois pas qu'il pense à aimer une pauvre fille comme elle, qui ne peut pas nommer ses parents.

— Peut-être bien ne croit-il pas l'aimer.

— Et il ne l'aime pas. Gertrude n'est pas la seule personne qui lui conviendrait. Il a beaucoup vu le monde, non seulement

à Boston, mais encore à Paris; et il lui faudrait une femme gaie, qui aimât le plaisir et sût faire briller sa fortune.

— Comme Kitty Ray, par exemple.

— Tu es ridicule, Belle! Est-ce qu'on ne peut parler sans penser toujours à soi? Est-ce que je m'inquiète de Ben Bruce?

— Je ne sais pas si tu t'en inquiètes; mais je ne voudrais pas pour cela m'arracher tous les cheveux de la tête, comme tu le fais en ce moment. Voici la cloche du dîner, et tu seras en retard, selon ton habitude. »

CHAPITRE XXVIII

L'AMOUREUX DÉSAFFOINTÉ

Le soir de ce jour même, Gertrude et Emily étaient assises à une fenêtre exposée au couchant, et d'où l'on jouissait d'un magnifique coup d'œil. Gertrude venait de décrire à son amie le brillant tableau qu'offraient les masses de nuages illuminés des plus brillantes couleurs. En écoutant cette vive description de la nature, Emily participait au plaisir de Gertrude. Mais de toute cette splendeur il ne resta bientôt plus qu'une longue bande d'or qui bordait l'horizon; et les étoiles, apparaissant l'une après l'autre, semblaient regarder nos deux amies et sourire en les reconnaissant.

Le salon du rez-de-chaussée était plein de monde venu de la ville; la brise du soir apportait jusqu'à elles le bruit de la gaieté et des éclats de rire, mais tellement adouci par la distance, que, tout en contrastant avec le calme de leur chambre, il ne le troublait pas.

« Tu devrais descendre, Gertrude, dit Emily; il paraît qu'on s'amuse, et j'aime à entendre le son de tes rires se joindre à ceux des autres.

— Non, chère Emily, je préfère rester avec vous; ce sont presque tous des étrangers pour moi.

— Comme tu voudras, mon amie; mais il ne faut pas que je t'empêche de te mêler à la jeunesse.

— Vous ne pouvez jamais me retenir auprès de vous plus longtemps que je ne désire; il n'est pas de société que j'aime autant que la vôtre. »

Mais elles furent bientôt interrompues par Katy, que mistress

Graham envoyait pour annoncer que mistress Bruce demandait à voir Emily.

« Il faut que je descende, dit l'aveugle; viens-tu, Gertrude?

— Non, à moins qu'elle n'ait exprimé le désir de me voir. Le savez-vous, Katy?

— Mistress Graham ne m'a parlé que de miss Emily.

— Alors je reste ici, » reprit Gertrude; et Emily descendit sans elle.

La sonnette de la porte ne tarda pas à se faire entendre de nouveau. On eût dit un soir de réception, et, cette fois, M. et mistress Jérémie demandèrent particulièrement Gertrude.

En entrant dans le salon, elle y trouva beaucoup de monde et tous les sièges occupés. Comme elle arrivait seule et inattendue de la plupart, tous les yeux se tournèrent vers elle. Contrairement à l'espoir de Belle et de Kitty, qui la surveillaient avec curiosité, elle ne manifesta ni gaucherie ni embarras; mais, ayant regardé à loisir plusieurs groupes jusqu'à ce qu'elle eût reconnu mistress Jérémie, elle traversa le vaste salon avec la grâce qui la caractérisait et avec autant d'aisance et de sang-froid que si elle s'était trouvée seule. Lorsqu'elle eut salué cette dame avec sa cordialité habituelle, elle se retourna pour parler au docteur; mais il était assis à côté de Fanny Bruce dans l'embrasure d'une fenêtre, à demi caché par le rideau; avant qu'il eût pu se lever et s'approcher de Gertrude, mistress Bruce, qui était de l'autre côté, fit à celle-ci un signe de tête amical, et notre amie alla lui serrer la main. M. Bruce, qui était au milieu d'un cercle de jeunes gens des deux sexes réunis dans cette partie du salon, et qui avait si attentivement suivi Gertrude du regard, qu'il oublia de répondre à une question de Kitty Ray, se leva en ce moment et lui offrit sa place.

« Merci, répliqua Gertrude; mais je vois mon ami le docteur de l'autre côté; il m'attend et veut me parler..... ainsi ne vous dérangez pas. »

Le docteur Jérémie traversa la moitié du salon pour venir à sa rencontre; puis lui prenant les mains, il la conduisit dans l'embrasure et la fit asseoir à sa place, à côté de Fanny Bruce. Au grand étonnement de tous ceux qui connaissaient Ben, celui-ci emporta sa propre chaise et la plaça vis-à-vis de Gertrude pour le docteur. On n'attendait pas de la part du jeune élégant autant de respect pour la vieillesse.

« Est-ce une fille de M. Graham? demanda une jeune dame à Belle Clinton assise à côté d'elle.

— Oh! non, répondit Belle; c'est une personne à qui miss Graham a donné de l'éducation, et qui reste ici à présent pour lui faire la lecture et lui tenir compagnie; elle s'appelle Flint.

— Comment dites-vous que se nomme cette demoiselle? demanda un brillant lieutenant en se penchant vers Isabelle.

— Miss Flint.

— Ah! elle a l'air très distingué. Elle se coiffe d'une manière tout à fait originale.

— Mais qui va très bien à son genre de figure, fit observer la jeune dame qui avait parlé la première. Ne trouvez-vous pas?

— Probablement, répondit le lieutenant, car elle a très bon air. Bruce, ajouta-t-il lorsque Ben revint après son extraordinaire effort de politesse, qui est cette miss Flint? Voilà deux ou trois fois que je viens ici, et je ne l'avais pas encore vue.

— Ça ne m'étonne pas, dit M. Bruce; elle ne se montre pas tous les jours. N'est-ce pas que c'est une jolie fille?

— Je ne suis pas encore décidé là-dessus! Elle a une taille charmante; mais qui est-elle?

— Une espèce de fille adoptive de M. Graham; une protégée de miss Emily.

— Ah! pauvre créature! Une orpheline?

— Oui, je suppose, dit Ben en se mordant les lèvres.

— C'est dommage! reprit le jeune homme; pauvre créature! Mais comme vous dites, Ben, elle est jolie, surtout lorsqu'elle sourit; il y a quelque chose de très attrayant dans sa figure.

Elle était assurément très attrayante pour Ben; car, un moment après, Kitty Ray le vit sortir du salon et le découvrit bientôt debout sur la terrasse et se penchant par la fenêtre ouverte pour causer avec Gertrude, le docteur et Fanny. La conversation devint très animée; on eût dit une lutte de bons mots; le docteur surtout riait aux éclats, et Gertrude et Fanny prenaient part à sa gaieté. Kitty supporta tout cela aussi longtemps qu'il lui fut possible, puis elle courut hardiment se joindre à leur groupe pour écouter ce qui les divertissait.

Mais ce fut une énigme pour Kitty. Le docteur Jérémy parlait à M. Bruce de quelque chose qui remontait à plusieurs années; il était beaucoup question d'une calotte de velours ornée d'un gros gland et de méridiennes faites sur le gazon; il y avait de bizarres allusions à un vieux poirier et à des pièges tendus pour les voleurs. Bref, le docteur rappelait à Gertrude les circonstances qui avaient accompagné leur première entrevue avec M. Bruce.

Kitty commençait à s'apercevoir que, n'étant pas initiée à ce dont ils parlaient, elle avait pris une fausse position, et elle se sentait mal à l'aise, lorsque Gertrude lui toucha le bras, et, lui faisant place à côté d'elle, l'invita du geste à s'asseoir, en disant : « Le docteur Jérémy parle du temps où nous allions voler des fruits dans le jardin de mistress Bruce, et où nous fûmes subitement découverts par M. Ben.

— Vous voulez dire, ma chère, interrompit le docteur, que M. Ben fut découvert par nous. Je crois qu'il dormirait encore si je ne l'avais réveillé!

— Ma première entrevue avec vous fut certainement le plus grand réveil de ma vie, dit Ben, comme s'il s'adressait au docteur, mais en jetant un coup d'œil significatif à Gertrude, et

elle m'a fait perdre bien d'autres heures de sommeil. Combien je regrette, miss Gertrude, que vous ayez renoncé à travailler au jardin! Comment cela se fait-il, je vous prie?

— Mistress Graham l'a fait autrement distribuer, répondit Gertrude; le nouveau jardinier n'a pas besoin de mes services, et il ne les désire pas. Il a ses plans à lui, et il n'est pas bon d'empiéter sur les fonctions d'un professeur.

— Je doute que ses succès puissent égaler les vôtres, reprit Ben; je ne vois plus au salon autant de fleurs que de votre temps.

— Je crois qu'il n'aime pas qu'on les cueille, dit Gertrude; je ne m'inquiétais pas tant de l'aspect du jardin que d'avoir toujours beaucoup de fleurs à la maison. Avec lui, c'est le contraire. »

Kitty fit alors quelques observations à M. Bruce au sujet du jardinage, et Gertrude, se tournant vers le docteur, s'entretint avec lui jusqu'à ce que mistress Jérémie, se levant pour partir, s'approcha de la fenêtre et dit : « Docteur Jerry, avez-vous donné à Gertrude sa lettre? »

— Bon Dieu! s'écria le docteur, j'allais l'oublier. » Puis, fouillant dans sa poche, il en tira une lettre visiblement d'origine étrangère, car l'enveloppe était littéralement couverte de timbres de diverses couleurs. « Voyez, Gerty, c'est du vrai Calcutta; il n'y a pas à s'y méprendre! »

Gertrude prit la lettre et remercia le docteur. Sa figure exprimait un plaisir mêlé de tristesse; car elle n'avait encore reçu qu'une lettre de Willie depuis qu'il savait la mort de sa mère, et elle y avait trouvé une telle effusion de douleur, que la vue de son écriture lui faisait presque mal.

M. Bruce, qui l'épiait du regard et s'était presque attendu à la voir rougir et se déconcerter en recevant cette lettre en présence de tant de témoins, fut rassuré par le calme avec lequel elle la prit et la garda en évidence à la main, tandis qu'elle disait bonsoir au docteur et à sa femme. Elle les accompagna jusqu'à la porte, et se disposait ensuite à regagner sa chambre, lorsqu'au pied de l'escalier elle rencontra M. Bruce, qui avait deviné son intention, et qui arrivait à temps de la terrasse pour lui dire : « Cette lettre est-elle donc si importante que le désir d'en savoir le contenu doive priver la société du plaisir de votre présence? »

— Elle vient d'un ami dont je suis impatiente d'avoir de bonnes nouvelles, dit Gertrude gravement. Veuillez faire mes excuses à votre mère, si elle me demande. Quant aux autres, ce sont des étrangers qui ne s'apercevront pas même de mon absence.

— O miss Gertrude, reprit M. Bruce, il est bien inutile de venir ici pour vous voir; on a si rarement le bonheur de vous rencontrer! A quel moment de la journée vous trouve-t-on le plus facilement? .

— Presque jamais. Je suis toujours très occupée. Mais, bonsoir, monsieur. Que je ne vous retienne pas loin de ces demoiselles. »

Et Gertrude se hâta de monter l'escalier, laissant M. Bruce incertain s'il devait se fâcher contre elle ou contre lui.

Contrairement aux appréhensions de Gertrude, la lettre de William Sullivan fut un adoucissement aux chagrins qu'elle avait eus à cause de lui. Les nouvelles successives de la mort de son grand-père et de sa mère avaient si fort abattu l'esprit du jeune homme, que sa première lettre ne respirait que découragement. Gertrude s'en était alarmée; elle avait craint que sa force d'âme ne cédât à la violence de cette double affliction.

Aussi fut-elle bien soulagée d'apprendre qu'il était plus calme. Il avait pris à cœur la dernière prière de sa mère, qui l'invitait à se soumettre à la volonté de Dieu, et, bien que profondément affligé, il retrouvait la patience et la résignation. Mais il ne s'étendait pas beaucoup, dans sa lettre, sur la peine que lui causaient ces deux pertes cruelles.

Les trois pages, couvertes d'une écriture fine et serrée, étaient presque entièrement consacrées à l'expression de sa vive et sincère reconnaissance envers Gertrude, pour la bonté et l'amour avec lesquels elle avait consolé et réjoui les derniers jours de ses parents. Il priait Dieu de la bénir, de récompenser son dévouement et son abnégation, et terminait par ces mots : « Vous êtes tout ce qui me reste, Gertrude. Si, auparavant, je vous aimais, à présent mon cœur vous est attaché par des liens plus forts que ceux de ce monde; mes espérances, mes travaux, mes prières, tout est pour vous. Dieu fasse que nous puissions nous revoir un jour! »

Pendant une heure après avoir achevé cette lecture, Gertrude resta plongée dans une profonde rêverie; ses pensées se reportèrent au temps de l'oncle True, aux jours où elle passait des heures si douces dans la compagnie de Willie, ne prévoyant guère la longue séparation dont elles seraient suivies. Elle songeait à tous les événements qui l'avaient placée dans la position qu'elle occupait, et ne fut tirée de sa méditation que par le bruit que faisaient en se retirant les visiteurs de mistress Graham.

Mistress Bruce et son fils restèrent un peu plus longtemps que les autres; et, comme ils firent leurs adieux sur le seuil de la porte, directement au-dessous de la fenêtre de Gertrude, celle-ci entendit mistress Graham qui disait : « Rappelez-vous, monsieur Bruce, que nous dînons à deux heures. Miss Fanny nous espérons vous voir aussi. Je compte que vous ferez partie de notre excursion. »

C'était donc un arrangement qui devait amener un de ces jours M. Bruce à dîner; et les réflexions de Gertrude, laissant là le passé, commencèrent à se concentrer sur le présent.

Les attentions de M. Bruce pour elle avaient été bien marquées ce jour-là, et plus encore les protestations d'admiration

qu'il avait trouvé moyen de lui murmurer à l'oreille. Elle ne l'avait ni cherché ni désiré, et il n'y avait là rien de flatteur pour la noble jeune fille, qui était au-dessus de toute coquetterie, et qui se sentait même blessée par l'air confiant et assuré dont M. Bruce lui avait fait ses avances. A dix-sept ans, elle l'avait trouvé paresseux et mal élevé. Pourtant un sentiment de justice eût effacé en elle ce souvenir, si, quelques années plus tard, lorsqu'il avait renoué connaissance avec elle, ses manières et son caractère avaient paru changés. Mais le vernis extérieur que donne l'usage du monde ne pouvait tromper le discernement de Gertrude, et elle reconnut bientôt que les anciens défauts existaient toujours, rehaussés et rendus plus éclatants par une vanité mal cachée. Adolescent, il avait regardé Gertrude avec impudence et demandé son nom par vaine curiosité; jeune fat, il avait résolu de coqueter avec elle, parce qu'il trouvait le temps long et qu'il ne voyait rien de mieux à faire. Mais, à sa grande surprise, il avait trouvé la jeune campagnarde (c'est ainsi qu'il la considérait, ne l'ayant jamais vue qu'à D...) tout à fait insensible aux flatteries et aux attentions que convoitait mainte beauté de la ville. S'il cherchait à la voir, comme il faisait souvent quand elle s'occupait de ses fleurs, il ne pouvait la distraire de son travail, ni la retenir quand elle avait fini. Lorsqu'il la rencontrait dans ses promenades et qu'il lui représentait, avec sa suffisance habituelle, l'honneur qu'il croyait lui faire en l'accompagnant, elle gardait une dignité qui repoussait avec dégoût son empressement; ou, s'il se hasardait à lui adresser quelque compliment direct, elle le recevait comme une plaisanterie, et y répondait avec un enjouement et un esprit qui laissaient dans le doute le pauvre Ben : car il craignait alors d'avoir été ridicule. Non que Gertrude voulût blesser les sentiments d'une personne disposée à l'admirer, mais elle voyait bien qu'il était loin d'être sincère, et elle avait cette honorable fierté qui ne supporte pas qu'on se joue d'elle.

C'était quelque chose de nouveau pour M. Bruce de trouver une femme aussi indifférente à ses mérites; et son ambition en fut tellement excitée qu'il résolut de réussir auprès de Gertrude. Aussi profita-t-il de toutes les occasions pour se trouver dans sa société.

Mais, tandis qu'il cherchait à lui inspirer l'estime qu'il se croyait due, il tomba dans son propre piège; car, bien qu'il ne parvint pas à éveiller l'intérêt de Gertrude, il ne put demeurer insensible à ses attraits. L'intelligence comparativement obtuse de Ben Bruce n'était pourtant pas incapable d'apprécier le mérite qui élevait notre amie au-dessus de la plupart des jeunes filles de son âge; et la vive originalité dont elle était douée formait avec l'insipidité de la vie fashionable un contraste qui finit par le charmer complètement.

L'assiduité et la persévérance du jeune homme fatiguaient déjà l'objet de son admiration dès avant sa séparation d'avec

M. Graham, l'automne précédent. Aussi Gertrude avait-elle été bien aise d'apprendre qu'il accompagnait sa mère à Washington, parce qu'elle était sûre de rester plusieurs mois sans le rencontrer.

M. Bruce regretta de ne plus voir Gertrude, mais il parvint à tuer le temps au milieu de la gaieté et des distractions des villets du Midi. En rencontrant les Graham à la Nouvelle-Orléans, s se ressouvint d'elle; et, pour rendre justice à son jugement, nous devons dire que, plus il la comparait avec les vaines filles de la mode, plus elle grandissait dans son estime. Il n'hésita pas à le lui avouer le matin dont nous avons parlé au chapitre précédent, lorsqu'il la reconnut et l'accompagna avec une évidente satisfaction. L'ardeur de ses manières et de ses paroles, qui avaient alors un air de sincérité dont elles manquaient auparavant, alarma Gertrude et lui fit prendre la sérieuse résolution de l'éviter autant que possible.

Le lendemain de ce jour, M. Graham revint de Boston vers l'heure de midi; et, s'asseyant en compagnie des deux cousines auprès de la porte, il déploya son journal, le passa à Kitty et la pria de lui lire les nouvelles.

« Que faut-il que je lise? demanda Kitty en prenant le journal d'un air assez contrarié.

— Le premier Boston, s'il vous plait. »

Kitty retourna la feuille dans tous les sens, en jetant un coup d'œil rapide sur chaque page, et déclara enfin qu'elle ne le trouvait pas. M. Graham la regarda avec étonnement, et lui montra en silence l'article en question. Elle commença à lire; mais à peine eut-elle achevé une phrase que M. Graham l'arrêta, en s'écriant avec impatience: « Ne lisez pas si vite. Je ne comprends pas un mot! » Elle tomba alors dans l'extrême opposé, et traîna si insupportablement ses paroles, que son auditeur l'interrompit de nouveau et la pria de passer le journal à sa cousine.

Belle le prit des mains de la boudeuse Kitty et acheva l'article, non sans avoir été obligée plusieurs fois de recommencer une phrase pour qu'elle pût être comprise.

« Désirez-vous que je continue, monsieur? demanda-t-elle.

— Oui; cherchez les nouvelles maritimes, et lisez-moi la liste des navires, près du bateau à vapeur. »

Belle, plus heureuse que Kitty, trouva ce qu'on lui demandait et commença: « A Canton, 30 avril, navire *Ann Maria*, Ray, d-e-c-h-g-t. Qu'est-ce que cela veut dire?

— En déchargement, c'est bien simple; continuez.

— *V-t-e-p-r le 13*, épela Belle d'un air terriblement embarrassé.

— Stupide! marmotta M. Graham en lui arrachant presque le journal; ne pas savoir lire les nouvelles de la mer! Où est Gertrude Flint? Je n'ai jamais connu de fille comme elle pour tout savoir. Voulez-vous l'appeler, Kitty? »

Kitty alla chercher Gertrude assez à contre-cœur et lui dit ce

qu'on attendait d'elle. Gertrude fut étonnée. Jamais M. Graham ne lui avait demandé de faire la lecture depuis le jour où elle avait persisté à quitter la maison; mais, se rendant à son invitation, elle arriva, prit la place que Belle avait laissée vacante près de la porte, et commença par les nouvelles de la navigation. Sans faire de questions, elle passa ensuite à divers autres articles, qu'elle lut dans l'ordre que M. Graham préférait.

Le vieillard, renversé dans son fauteuil et reposant son pied goutteux sur le divan, paraissait extraordinairement satisfait; et, lorsque Belle et Kitty se furent retirées dans leur chambre, il s'écria : « Cela ressemble aux anciens jours, n'est-ce pas, Gertrude? » Puis il ferma les yeux, et Gertrude reconnut bientôt à sa respiration bruyante qu'il s'était endormi.

Mais voyant qu'elle ne pouvait passer sans l'éveiller, elle mit de côté le journal et se prépara à tirer son ouvrage de sa poche (car Gertrude était rarement oisive), lorsqu'une ombre s'allongea sur le seuil. Elle leva les yeux et reconnut celui même que, la veille, elle avait résolu d'éviter.

M. Bruce la regardait de cet air nonchalant et assuré dont elle se sentait toujours blessée. Il tenait à la main un bouquet de roses qu'il cherchait à lui faire admirer.

« Elles sont fort belles, » dit Gertrude en jetant un coup d'œil sur les petites branches garnies de boutons de roses mousseuses, rouges et blanches.

Elle parlait à voix basse pour ne pas éveiller M. Graham. M. Bruce répliqua d'un ton plus bas encore, et les agitant au-dessus de la tête de Gertrude : « Je les trouvais bien jolies en les cueillant; mais la comparaison ne leur est pas favorable, miss Gertrude. » Et il regardait significativement les roses de ses joues.

Gertrude, pour qui c'était un compliment banal dans la bouche de M. Bruce, n'y fit aucune attention; mais, se levant pour sortir par la porte de devant, elle lui dit : « Je vais traverser la terrasse, monsieur Bruce, et faire savoir à ces dames que vous êtes ici.

— Oh! non, je vous en prie, répliqua-t-il en lui barrant le passage; ce serait cruel; je n'ai pas le moindre désir de les voir. »

Il l'empêcha si bien de sortir que, malgré elle, il lui fallut reprendre sa place. Elle tira son ouvrage de sa poche d'un air qui exprimait la contrariété.

M. Bruce admirait son triomphe et voulut en profiter.

« Miss Gertrude, dit-il, voulez-vous me faire le plaisir de porter aujourd'hui ces fleurs dans vos cheveux? »

« Je ne porte pas de fleurs éclatantes, » répondit-elle sans lever les yeux de dessus le morceau de mousseline qui occupait son attention.

Supposant que c'était à cause de son deuil (car elle avait une robe noire unie), il choisit les roses blanches, les lui présenta,

et la pria de les porter, pour l'amour de lui, dans les noirs bandeaux de sa chevelure soyeuse.

« Je vous suis bien reconnaissante, dit Gertrude; je n'ai jamais vu de plus belles roses, mais je n'ai pas l'habitude de faire tant de toilette; aussi je pense que vous m'excuserez.

— Vous ne voulez donc pas de mes fleurs?

— Si, au contraire, dit-elle en se levant, à condition que vous me les laissiez mettre au salon, où tout le monde en jouira..

— Je n'ai ni cueilli ni apporté mes fleurs pour le profit de toute la maison, reprit Ben d'un ton à demi blessé. Si vous ne voulez pas les porter, je les offrirai à quelqu'un qui ne sera pas si difficile. »

Il pensait l'alarmer par ces mots, car sa vanité était si grande qu'il attribuait toute la conduite de Gertrude à la coquetterie; et, comme les circonstances de ce genre avaient toujours augmenté l'admiration qu'il éprouvait pour elle, il croyait que c'était là le motif de son refus. « Je vais la punir, » pensa-t-il en refaisant un bouquet de ses roses pour les offrir à Kitty, qui ne manquerez pas d'être flattée de ce cadeau.

« Où est Fanny aujourd'hui? demanda Gertrude, désireuse de changer de sujet de conversation.

— Je ne sais pas, » répondit Ben d'un ton qui montrait qu'il n'avait aucune envie de parler de Fanny.

Suivit un moment de silence, durant lequel il regarda les mains de Gertrude occupées à coudre.

« Comme vous êtes attentive à votre ouvrage! dit-il à la fin. On dirait que vos yeux sont cloués dessus. Je voudrais avoir pour vous autant d'attraits que ce morceau de mousseline! Mais vous me répondez à peine quand, moi, je viens exprès pour vous voir.

— Je croyais que vous étiez venu sur l'invitation de mistress Graham.

— Et ne m'a-t-il pas fallu faire la cour à Kitty pendant une heure pour l'obtenir, cette invitation?

— Si vous l'avez obtenue par artifice, dit Gertrude en souriant, vous ne méritez pas qu'on s'occupe de vous.

— Il est beaucoup plus facile de plaire à Kitty qu'à vous.

— Elle est fort aimable.

— Oui; mais je donnerais plus pour un sourire de vous que....

— Ah! voici une vieille amie qui vient nous voir, interrompit Gertrude. Veuillez me laisser passer, monsieur Bruce. »

En effet la porte de la cour s'ouvrait, et Ben, tournant les yeux de ce côté, vit approcher la personne que Gertrude semblait empressée de rejoindre.

« Ne vous hâtez pas tant de me quitter! dit Ben; au train dont elle marche, cette petite vieille, dont la venue paraît vous causer tant de satisfaction, ne sera pas ici avant une demi-heure.

— C'est une ancienne amie, répartit Gertrude; il faut que j'aille la recevoir. »

Sa figure exprimait tant de sincérité que M. Bruce eut honte de persister dans son impolitesse, et, se levant, il la laissa passer. Miss Patty Pace, car c'était elle qui traversait la cour avec tant d'efforts, parut enchantée de voir Gertrude. Du moment qu'elle la reconnut, elle agita d'une façon théâtrale un grand éventail de plumes; c'était sa manière favorite de saluer. En approchant, miss Patty prit les mains de Gertrude et s'arrêta quelques minutes à causer avec elle au milieu de la cour. Elles entrèrent ensuite dans la maison par la porte de service, et Ben, déçu dans son attente du retour de Gertrude, se dirigea vers le jardin, espérant attirer l'attention de Kitty.

Ben Bruce était si plein de confiance dans le pouvoir de la richesse et du rang, qu'il n'avait jamais douté un instant que Gertrude n'acceptât avec empressement sa fortune et sa main, s'il les mettait à sa disposition. La plus grande froideur, le mépris même n'eussent pu lui faire croire qu'une orpheline sans ressource laisserait passer une pareille occasion de s'établir.

Plus d'une mère prudente et sage selon le monde avait recherché sa connaissance; mainte jeune fille, même parmi celles qui étaient riches et bien posées, avait reçu ses attentions avec faveur; et, comme il croyait avoir assez d'argent pour épouser qui bon lui semblerait, il eût ri bien fort à l'idée que Gertrude voudût se mettre au-dessus des autres.

Mais il n'était pas encore décidé à renoncer aux nombreux avantages dont il se trouvait l'heureux possesseur. Il voulait seulement gagner l'estime et l'affection de Gertrude, et, quoiqu'il s'intéressât plus à elle qu'il ne s'en doutait lui-même, c'était là en ce moment le seul but de ses efforts. Rien ne lui prouvait qu'il eût réussi, et, voulant hâter l'heure du succès, il s'arrêta, avec un égoïsme et une lâcheté qu'on ne rencontre que trop souvent, à un dessein dont le résultat devait amener la mortification et peut-être le malheur de celle qu'il choisissait pour victime. Il voulut, par un feint empressement auprès de Kitty Ray, exciter la jalousie de Gertrude, et ce fut pour donner suite à ce projet qu'il entra au jardin, espérant attirer l'attention de cette jeune fille.

CHAPITRE XXIX

VRAIE POLITESSE

Une demi-heure avant le dîner, mistress Graham, ses nièces, M. Bruce, sa sœur Fanny et le lieutenant Osborne, réunis au

salon, étaient curieux de savoir le sujet de la gaieté qui régnait au-dessus d'eux dans la chambre d'Emily. On distinguait le rire joyeux de Gertrude; Emily même prenait souvent part aux éclats qui se renouvelaient de moment en moment; une troisième personne faisait encore partie de leur société, car une voix étrange et bizarre se joignait parfois aux deux autres.

Kitty courut deux ou trois fois dans le corridor pour tâcher d'entendre ce qui les amusait tant; elle revint enfin en disant que Gertrude descendait l'escalier avec la reine des sorcières.

En cet instant, Gertrude ouvrit la porte que Kitty avait violemment fermée derrière elle, et introduisit miss Patty Pace, qui s'avança en minaudant et à pas comptés vers mistress Graham, puis, s'arrêtant devant elle, lui fit une profonde révérence.

« Comment vous portez-vous, madame? dit mistress Graham, s'imaginant presque que Gertrude voulait se moquer d'elle.

— Voilà, je présume, la maîtresse de céans! » dit miss Pace. Mistress Graham reconnut ses droits à ce titre.

« Une dame d'un extérieur majestueux! » dit miss Patty en s'adressant à Gertrude et prononçant chaque syllabe avec l'emphase qui lui était particulière. Puis, se tournant vers Belle, à moitié cachée par les plis d'un rideau, elle s'approcha d'elle, leva les deux mains avec surprise et s'écria : « Miss Isabelle, aussi vrai que je jouis encore du bienfait de l'existence! et radieuse comme l'aurore! Bonté divine! comme vos jeunes charmes se sont développés! »

Belle avait reconnu miss Pace dès son entrée au salon; mais un sot orgueil la faisait rougir de cette connaissance, et elle eût continué de feindre l'ignorance, si Kitty ne se fût avancée en s'écriant : « Eh quoi! miss Pace, d'où venez-vous donc? »

— Miss Catherine! dit celle-ci en lui prenant les mains, transportée d'étonnement; vous me reconnaissez donc? Bénie soit votre mémoire, qui n'a pas oublié une vieille amie!

— Certes, je vous ai reconnue tout de suite; on ne vous oublie pas facilement, je vous assure. Belle, ne te rappelles-tu pas miss Pace? C'est chez toi que je l'ai vue.

— Ah! c'est elle! dit Belle, en essayant de cacher qu'elle eût reconnu plus tôt une personne qui venait souvent chez ses parents et qui jouissait de leur estime.

— Je crains, murmura miss Patty à Kitty, de cette voix que tout le monde entendait, je crains qu'elle ne porte un cœur orgueilleux. » Puis, quoiqu'elle n'eût pas paru remarquer les jeunes gens auxquels elle tournait le dos, elle ajouta : « Des élégants, à ce que je vois, miss Catherine, de jeunes Céladons! à qui?... à vous, ou à elle? »

Kitty se mit à rire, car elle voyait que les deux messieurs avaient entendu l'observation et s'en amusaient beaucoup; et elle répliqua sans hésiter : « Oh! à moi, miss Patty, à moi tous les deux! »

Miss Patty promena alors ses regards tout autour du salon,

et ne trouvant pas M. Graham, elle s'approcha de sa femme, en disant : « Où donc est le nouveau marié, madame ? »

Mistress Graham répondit d'un air un peu confus que son mari arriverait tout à l'heure, et invita miss Pace à s'asseoir. « Non, madame, je vous suis bien obligée; j'ai l'esprit investigateur, et, avec votre permission, je vais faire l'inspection de l'appartement. J'aime à voir tout ce qui est moderne. » Elle commença alors à examiner les tableaux; mais elle n'avait encore fait que quelques pas lorsqu'elle se tourna vers Gertrude et lui demanda, toujours sur le même ton : « Gertrude, ma chère, qu'est-ce qu'ils ont fait de la première femme ? » Gertrude parut surprise, et miss Pace corrigea sa phrase en disant : « Oh ! c'est du portrait que je parle; je sais bien que l'original est décédé depuis longtemps; mais où est le portrait de l'autre mistress Graham ? Si ma mémoire m'est fidèle, il était suspendu à cette place. »

Gertrude répondit tout bas à cette question; mais miss Pace reprit à haute voix : « Au grenier ! oui, c'est naturel, le neu efface jusqu'au souvenir du vieux. »

Elle prit alors le bras de Gertrude et continua avec elle son inspection. Après avoir fait le tour du salon, elle s'arrêta devant les deux messieurs, qu'elle divertissait beaucoup, réclama la connaissance de M. Bruce et demanda à être présentée au membre du département de la guerre, comme elle appelait le lieutenant Osborne. Kitty fit cette présentation avec toutes les formalités d'usage, ainsi que celle du lieutenant à Gertrude; elle était indignée que sa tante se fût dispensée de cette cérémonie. Puis, une chaise ayant été apportée, miss Pace se joignit au cercle et amusa tout le monde jusqu'au dîner. Gertrude regagna la chambre d'Emily.

À table, Gertrude s'assit à gauche d'Emily, qu'elle servait toujours avec le plus grand soin, et, comme elle avait miss Patty à côté d'elle, tout son temps fut consacré à ses deux voisines, ce dont M. Bruce fut très contrarié; car il désirait qu'elle remarquât ses attentions pour Kitty, qui avait les cheveux ornés de roses mousseuses et la figure de sourires.

Belle aussi était heureuse de l'admiration marquée du jeune officier, et personne ne songea à troubler le plaisir de ces deux demoiselles. De temps en temps une observation de miss Pace attirait l'attention générale, et tantôt provoquait le rire qu'elle cherchait à faire naître, tantôt excitait une hilarité peut-être déplacée, mais irrésistible.

M. Graham traita miss Patty avec la politesse et les égards les plus marqués, et mistress Graham, qui avait des manières charmantes lorsqu'elle voulait, et qui aimait beaucoup à rire, n'épargna rien pour faire causer la vieille fille. Miss Patty connaissait tout le monde et faisait des réflexions fort amusantes sur les personnes dont il était question. M. Graham l'amena enfin à parler d'elle-même et de sa vie solitaire, et Fanny

Bruce, sa voisine, lui demanda crûment pourquoi elle ne s'était jamais mariée.

« Ah! ma jeune demoiselle, répondit-elle, nous attendons toutes notre heure, et je puis encore prendre un mari.

— Vous feriez bien, dit M. Graham. Maintenant que vous avez de la fortune, miss Pace, vous devriez la partager avec un homme aimable et rangé. »

M. Graham connaissait son faible. « Je n'ai qu'une portion insignifiante des trésors de ce monde, reprit miss Pace, et je ne suis plus aussi jeune que par le passé; mais néanmoins j'approuve le mariage, et j'ai un jeune homme en vue.

— Un jeune homme! s'écria Fanny Bruce en riant.

— Oui, miss François; je suis une admiratrice de la jeunesse et de tout ce qui est moderne. Oh! je me cramponne à la vie... je me cramponne à la vie.

— Certainement, il faut que miss Patty épouse un homme plus jeune qu'elle, un homme à qui elle puisse laisser ses biens, observa mistress Graham.

— Oui, dit M. Graham; car à présent vous ne sauriez comment faire votre testament, à moins de laisser tout votre argent à Gertrude, que voici; je crois qu'elle en ferait bon usage.

— Ce serait là sans doute pour moi une importante considération, reprit miss Pace; la pensée que mes petites économies doivent être gaspillées serait terrible pour moi. Je sais qu'il y a des pauvres de reste, et que beaucoup seraient contents de faire des héritages; mais je n'ai pas l'intention de leur léguer quelque chose. Ah! monsieur, les neuf dixièmes d'entre eux seront toujours pauvres. Oh! non, ce n'est pas à ceux-là que je donnerai! J'ai d'autres intentions.

— Miss Pace, demanda M. Graham, qu'est devenue la famille du général Pace?

— Tous morts! répondit vivement miss Patty, tous morts! J'ai fait un pèlerinage au tombeau de cette branche de ma famille. Ce fut un spectacle triste et touchant, continua-t-elle d'une voix mélancolique. Au milieu d'une pièce de terre couverte de gazon et entourée d'une grille de fer, s'élevait un magnifique mausolée de marbre blanc, dans lequel ils reposaient tous; il était pur comme l'albâtre et on y voyait gravés ces vers :

PACE

— Quels étaient ces vers? demanda mistress Graham, qui croyait avoir mal entendu.

— Pace, madame, Pace; et rien autre. »

Quelque solennel que fût le sujet, un rire étouffé fit tout le tour de la table, et mistress Graham, voyant que Fanny et Kitty allaient ne plus pouvoir contenir leurs éclats de rire, recula sa chaise, se leva, et fut suivie de tout le monde.

Les hommes accompagnèrent les dames dans le vestibule, dont l'agréable fraîcheur avait tant d'attraits durant la chaleur du jour. Miss Patty et Fanny Bruce forcérent Gertrude de rester malgré elle; et mistress Graham, qui ne manquait jamais sa sieste, fut le seul membre de la famille qui s'absenta.

L'intérêt qu'excitait miss Patty était si grand que toute conversation particulière fut suspendue, et qu'on écouta attentivement tout ce que disait la vieille fille.

Belle gardait un air dédaigneux et réussit en partie à donner un autre cours aux pensées du lieutenant Osborne; mais Kitty était si enchantée de l'originalité de miss Pace, qu'elle ne chercha pas à nouer d'entretien particulier. Elle paraissait heureuse, contente d'avoir M. Bruce assis à côté d'elle et partageant son bonheur, du moins en apparence.

On s'occupa bientôt de toilette et de modes, deux sujets favoris de miss Patty. Après avoir discouru assez longtemps sur son amour pour le beau dans l'art des modistes et des couturières, elle quitta délibérément sa place, et, s'approchant de Belle (la seule de la compagnie qui parût désireuse de l'éviter), elle se mit à tâter l'étoffe de sa robe, et lui demanda de se lever afin qu'elle pût en examiner la façon. Elle ajouta que la description d'un chef-d'œuvre si accompli de l'art moderne serait une vraie fête pour les oreilles de ses amies plus jeunes qu'elle.

Belle refusa avec indignation de se rendre à ses désirs et secoua sa robe comme si l'attouchement de la vieille fille l'avait souillée.

« Lève-toi donc, Belle, dit Kitty à demi-voix, et ne sois pas si maussade.

— Pourquoi ne te lèves-tu pas toi-même? répliqua Belle. Montre-lui ta toilette pour le profit de ses vulgaires amies.

— Elle ne m'en a point priée, reprit Kitty; mais je le ferai avec le plus grand plaisir, si elle veut bien lui donner un coup d'œil. Miss Patty, continua-t-elle gaiement en allant se placer devant elle, admirez ma robe à loisir, et prenez-en le patron si vous voulez; je serai fière de cet honneur. »

Par extraordinaire, la toilette de Kitty était jolie et digne d'attention. Miss Patty la commenta de mille manières; puis, ayant satisfait sa curiosité, elle se prépara à regagner la place qu'elle avait quittée, non sans d'abord regarder si elle était encore vacante, et se dirigea de ce côté par un mouvement à reculons composé d'une série de révérences.

Fanny Bruce, qui se trouvait auprès de la chaise vide, voyant que miss Pace avait exactement calculé le nombre de pas nécessaires pour l'atteindre, posa la main sur le dossier, et, encouragée par un coup d'œil et un sourire d'Isabelle, la recula très légèrement, il est vrai, mais assez toutefois pour exposer la vieille demoiselle à une chute.

En voulant se rasseoir, miss Pace trébucha, et serait tombée si Gertrude, qui avait suivi tous les mouvements de Fanny, ne

se fût élancée à temps pour passer le bras autour de la taille de la petite vieille et la replacer sur sa chaise. Elle jeta en même temps un regard de reproche à Fanny, qui se détourna toute confuse et marcha involontairement sur le pied goutteux de M. Graham, qui poussa un cri de douleur.

« Fanny, dit M. Bruce, qui n'avait vu que ce dernier accident, le voudrais que vous pussiez apprendre la politesse.

— Et de qui faut-il que je l'apprenne? demanda Fanny avec impertinence; de vous peut-être? »

Il ne parut offensé, mais s'abstint de répondre, tandis que miss Pace, revenu de son émotion, prit le mot au vol et dit :

« La politesse! une aimable qualité, mais bien rare, que toutefois je trouve sensiblement développée dans les manières de mon amie Gertrude; je ne crains pas de dire qu'elles sont dignes d'une princesse. »

Belle fit la moue et sourit dédaigneusement. « Lieutenant Osborne, dit-elle, ne trouvez-vous pas que miss Dévoreux a de très bonnes manières.

— Oui, répondit le lieutenant; lorsqu'elle donne une soirée, elle reçoit son monde avec une parfaite élégance.

— De qui parlez-vous? demanda Kitty; de mistress Harry Noble?

— De miss Dévoreux, dit Belle; mistress Noble a très bon genre aussi.

— Je le crois bien, dit M. Bruce. Entendez-vous, Fanny? Prenez mistress Noble pour modèle.

— Je ne la connais pas, répliqua Fanny; je préfère imiter miss Flint. Miss Gertrude, ajouta-t-elle avec un sérieux qui parut à celle-ci l'expression du regret qu'elle éprouvait de sa conduite envers la vieille fille, comment apprendrai-je à être polie?

— Vous rappelez-vous, demanda Gertrude à voix basse et en jetant à Fanny un regard plein d'éloquence, vous rappelez-vous ce que votre maître de musique vous disait lorsqu'il s'agissait d'apprendre à jouer avec expression? C'est la même règle pour la politesse. »

Fanny devint toute rouge.

« Et quelle est-elle? demanda M. Graham.

— J'avais demandé à M. Hermann, répondit l'enfant, comment je pourrais apprendre à jouer avec expression, et il me répondit : *Il faut développer votre cœur, miss Bruce, et en cultiver les qualités.* »

Cette nouvelle recette fut accueillie diversement, selon les différences de caractère qu'il y avait entre les personnes de la société. M. Graham se mordit les lèvres et s'éloigna; car sa politesse n'était pas fondée sur cette règle, et il savait que celle de Gertrude venait réellement du cœur. Belle prit un air de superbe dédain; M. Bruce et Kitty semblaient intrigués et amusés; tandis que le lieutenant Osborne ne se montrait pas insen-

sible à une grande vérité, et regardait Gertrude avec admiration et intérêt. La figure d'Emily prouvait assez combien elle partageait l'opinion de son amie, et miss Patty n'hésita pas à exprimer son approbation.

« La remarque de miss Gertrude est d'une incontestable vérité, dit-elle. La seule vraie politesse est celle qui vient spontanément du cœur. Peut-être cette honorable compagne daignera-t-elle écouter le récit d'une femme âgée, témoin d'un rare exemple de vraie civilité, qui fut récompensé comme il le méritait.

« Par une journée d'hiver, il y a de cela quelques années, une vieille femme remplie de défauts, et dont la faiblesse est l'état habituel, mais douée d'un regard perçant et d'une dose raisonnable de sagesse mondaine (miss Patty Pace était son nom), sortit pour se rendre à une invitation spéciale de l'honorable M. Clinton, père de miss Isabelle, cette jolie demoiselle que voilà. Tous les grands arbres de notre bonne ville resplendissaient de givre plus brillant que les pierreries qui scintillaient dans les mines de Golconde, et les trottoirs étaient de vrais pièges pour les pieds des vieillards et ceux des étourdis.

« Je perdis l'équilibre et je tombai. Deux galants messieurs me relèverent et me portèrent dans la boutique d'un apothicaire, me rendirent la connaissance qui m'avait abandonnée et me ranimèrent au moyen d'un cordial délicieux. Je me remis en chemin avec bien des appréhensions, et je doute fort que je fusse arrivée saine et sauve à ma destination, sans un chevalier aux jupes roses, qui me rejoignit, passa mon bras débile sous le sien plus fort, et protégea mes pas jusqu'au terme de mon voyage. Et ce n'était pas un courage ordinaire, mes jeunes demoiselles, qu'il fallait à ma noble escorte pour achever son entreprise. Que votre imagination se représente un jeune homme frais et beau comme un rayon de soleil, un parfait Apollon, attaché à une petite vieille courbée comme la pauvre miss Patty Pace. Je ne veux pas m'épargner, jeunes demoiselles; car si vous m'aviez vue alors, vous trouveriez que mon extérieur a beaucoup changé à mon avantage. J'avais au fond de ma poche ma double rangée de dents, ma chute récente avait rejeté mes fausses boucles derrière ma tête; et mes lunettes, les mêmes que mon père avait portées avant moi, me couvraient le visage et suffisaient seules pour attirer l'attention des passants. Mais il marchait indifférent à la sensation que je produisais; malgré maint coup d'œil séduisant et les sourires d'une vraie procession de jolies filles que nous rencontrâmes, malgré les railleries des jeunes gens de son âge, il soutenait mon corps affaibli avec autant de soin que si j'avais été une impératrice, et réglait sa démarche bondissante sur la lenteur à laquelle me condamnaient mes infirmités. Ah! quel esprit de bienveillance il manifesta, mon galant chevalier de la rose figure! Si vous l'aviez vu, miss Catherine, ou vous, miss Françoise, vos cœurs palpitants au-

ralent pris leur vol pour toujours. C'était vraiment un modèle de politesse.

« Quel était le but de sa course ? C'est ce que je ne saurais dire, car il ne voulut me quitter que lorsque je fus arrivé saine et sauve à la porte de mistress Clinton. J'ai peine à croire qu'il voulût faire la conquête de mon vieux cœur, mais parfois je crois vraiment que ce cœur l'a suivi ; car mon chevalier est encore souvent le sujet de mes méditations.

— Et ce fut là sa récompense ! s'écria Kitty.

— Non pas, miss Kitty ; devinez.

— Je ne puis en trouver d'aussi désirable, miss Patty.

— Sa fortune en ce monde, miss Cathorino : telle fut sa récompense. Et peut-être ne se doute-t-il pas encore de l'origine de cette fortune.

— Comment lui est-elle venue ? demanda Fanny.

— Mistress Clinton m'encourageait toujours à causer. Elle connaissait mon goût, s'y prêtait volontiers, et moi, j'étais charmé de son indulgence. Je lui dis mon histoire et m'étendis sur les mérites de mon noble jeune homme et sur son admirable esprit de bienveillance. M. Clinton, qui estime la bonne éducation, se trouvait là et m'écoutait des deux oreilles ; lorsque je recommandai mon chevalier avec toute l'éloquence dont j'étais capable, il parut intéressé, ravi. Il promit de voir le jeune homme, et tint sa parole. Ses nobles traits révélèrent son cœur et lui valurent une place de commis. Depuis, il est monté en grade et se trouve actuellement associé et agent confidentiel d'une maison riche et honorable. Miss Isabelle, vous me réjouirez le cœur en me donnant les plus récentes nouvelles de M. William Sullivan.

— Je crois qu'il se porte bien, répondit Isabelle d'un air boudeur.

— Oh ! Gertrude le sait, dit Fanny ; elle sait tout ce qui concerne M. Sullivan, et vous le dira. »

Tous les regards se tournèrent vers Gertrude, qui, appuyée sur le fauteuil d'Emily, avait écouté, les joues brûlantes de plaisir et les yeux brillants d'intérêt, le récit de miss Patty. Celle-ci s'adressa donc à elle, bien surprise toutefois que Gertrude connût le jeune cavalier. Gertrude s'approcha de miss Pace et répondit à toutes ses questions sans hésitation ni embarras, mais d'une voix si basse que les autres, dont la plupart ne s'intéressaient nullement à Willie, se mirent à causer de leur côté, laissant notre amie et miss Patty s'entretenir librement du chevalier aux joues roses.

Gertrude raconta brièvement à miss Pace l'étonnement et la curiosité de Willie et de ses parents au sujet de la cause première de sa bonne fortune ; et la vieille demoiselle fut si amusée des diverses conjectures auxquelles avaient donné lieu l'offre inattendue de M. Clinton ainsi que l'intervention surnaturelle de saint Nicolas, à qui l'on avait fait remonter la chose, que ses

éclats de rire furent presque aussi bruyants que ceux de la société réunie près du perron, et qu'amusaient les plaisanteries de Kitty et de Fanny.

Miss Pace était en train de prier Gertrude de transmettre ses compliments et ses souvenirs dans la prochaine lettre qu'elle écrirait à Willie, quand mistress Graham se présenta, plus fraîche de toilette et de figure depuis sa sieste, et attira l'attention de toute la compagnie en s'écriant brusquement de sa grosse voix :

« Encore tous loi ! Je croyais que vous aviez arrangé une promenade dans les bois. Kitty, qu'est devenu votre projet de gravir Sunset-Hill ? »

— J'en ai fait la proposition il y a une heure ; mais Belle soutenait que la chaleur était trop forte. Pour moi, je crois que le temps est excellent pour la promenade.

— Il va bientôt fraîchir, dit mistress Graham, et je crois que vous feriez bien de vous mettre en route.

— Qui sait le chemin ? » demanda Kitty.

Personne ne répondit à la question, et chacun, interpellé en particulier, s'avoua complètement ignorant, au grand étonnement de Gertrude, qui croyait M. Bruce familier avec le moindre sentier de la forêt. Toutefois elle ne s'arrêta pas à écouter ce à quoi l'on se déciderait, car Emily commençait à souffrir de son mal de tête. Elle était fatiguée, et Gertrude, qui s'en aperçut, insista pour lui faire regagner sa chambre, où elle l'accompagna. Au moment où elle fermait la porte, Fanny appela de l'escalier : « Miss Gertrude, ne venez-vous pas avec nous ? »

— Non, répondit-elle, pas aujourd'hui.

— Alors je n'irai pas non plus, dit Fanny. Pourquoi ne venez-vous pas, miss Gertrude ?

— Je ferai un tour avec miss Emily tout à l'heure, si elle se sent assez bien ; vous pourrez nous accompagner si vous voulez ; mais je crois que vous auriez plus de plaisir à Sunset-Hill. »

Cependant on se consultait à voix basse, et quelqu'un fit observer que Gertrude connaissait bien le sentier qu'on voulait suivre à travers les bois. Belle s'opposait à ce qu'on la priât de venir ; Kitty hésitait entre son amitié pour Gertrude et ses craintes sur la fidélité de M. Bruce ; le lieutenant Osborne s'abstenait d'émettre une opinion contraire à celle de Belle, et M. Bruce gardait le silence, persuadé qu'on serait bien obligé à la fin d'inviter miss Flint à prendre le rôle de guide. Il avait à dessein caché qu'il savait le chemin. Comme il l'avait prévu, Kitty fut enfin envoyée à Gertrude pour lui faire connaître le service qu'on attendait d'elle.

CHAPITRE XXX

HAUTEUR

Gertrude eût refusé, en donnant pour excuse qu'elle allait tenir compagnie à Emily; mais celle-ci, pensant que la promenade ferait du bien à son amie, intervint et la pria de se rendre à l'invitation, très cordiale en apparence, de Kitty; et comme celle-ci assurait qu'autrement on serait obligé de renoncer à l'excursion projetée, Gertrude consentit à en faire partie. Il ne lui fallut que quelques minutes pour se préparer; mais elle chercha vainement son chapeau de paille à larges bords, qui ne se trouvait pas à la place où elle le suspendait d'habitude.

« Que cherches-tu ? demanda Emily, entendant Gertrude ouvrir et fermer une ou deux fois la porte de l'armoire.

— Mon chapeau ! Mais je ne le trouve pas. Je crois que je serai forcée de vous emprunter de nouveau votre capote de jardin. »

Et elle prit la capote blanche qu'elle avait mise le matin, et qui était sur le lit.

« Je commencerai bientôt à croire qu'elle est à moi; je m'en sers beaucoup plus souvent que vous, » continua-t-elle gaiement en courant rejoindre la société.

Elle trouva Fanny qui l'attendait; le reste de la troupe avait pris les devants et était déjà presque hors de vue.

En ce moment Emily appela Gertrude.

« Mon enfant, lui dit-elle, as-tu tes gros souliers ? Il fait toujours fort humide dans la prairie au delà du Thornton-place. »

Gertrude répondit affirmativement; mais, craignant que les autres ne fussent pas aussi bien équipées, elle demanda à mistress Graham si Belle et Kitty avaient pris leurs précautions contre l'humidité et la boue qu'elles rencontreraient probablement.

Mistress Graham dit que non, et ne savait comment faire, attendu qu'on ne les voyait déjà plus, et que ce serait un grand ennui pour elles de retourner sur leurs pas.

« J'ai des caoutchoucs très légers, dit Gertrude, je vais les emporter. Nous serons à temps, Fauny et moi, pour les avertir avant qu'elles soient arrivées au mauvais endroit. »

Ce fut chose facile de rattraper Belle et le lieutenant, qui allaient très lentement et ne paraissaient pas fâchés de rester en arrière. Mais ce fut le contraire pour M. Bruce et Kitty, qui

semblaient marcher exprès à l'avant-garde. Kitty pressait le pas, parce qu'elle craignait de voir interrompre un tête-à-tête agréable, et Ben, parce qu'il voulait donner à Gertrude une bonne occasion d'être témoin de son empressement auprès de Kitty. Cet empressement ne fit qu'augmenter lorsque apparut celle dont il voulait exciter la jalousie.

Ils avaient alors dépassé la ferme de Thornton; un champ seulement les séparait encore de la prairie. Bien qu'elle fût couverte d'un gazon verdoyant, elle formait néanmoins au centre une vraie fondrière, qu'on ne pouvait traverser, même avec de gros souliers, qu'en longeant le mur élevé sur la lisière de la prairie. Gertrude et Fanny étaient à une certaine distance en arrière, et déjà presque essouffées d'une poursuite où les autres avaient eu dès le commencement une si grande avance. Au moment où elles passaient devant la ferme, mistress Thornton apparut sur le seuil et adressa la parole à Gertrude. Prévoyant qu'elle allait se trouver retenus quelques minutes, celle-ci pria Fanny de continuer sa course, d'avertir son frère et Kitty de la nature du terrain, et de les prier d'attendre à la barrière le reste de la société.

Malgré toute sa diligence, Fanny arriva trop tard. Ils avaient déjà traversé la moitié de la prairie lorsqu'elle atteignit la barrière; mais ils s'avançaient en parfaite sûreté, car M. Bruce conduisait Kitty par le seul chemin praticable, le long du mur; ce qui prouva à Gertrude, qui ne tarda pas à rejoindre Fanny, qu'il connaissait bien l'endroit. Quand ils furent environ au milieu, ils parurent rencontrer quelque obstacle; car on vit Kitty se tenir en équilibre sur un pied en s'appuyant contre le mur, tandis que M. Bruce disposait quelques grosses pierres dans le chemin. Il l'aida ensuite à traverser ce passage, et tous deux, continuant leur marche, disparurent bientôt dans le bois.

Isabelle et le lieutenant tardèrent si longtemps à paraître, que Fanny s'impatienta beaucoup et pressa Gertrude de les abandonner à leur sort. Enfin ils tournèrent le coin près de la ferme et arrivèrent, Belle cheminant toujours à loisir, quoiqu'il fût facile de voir que les autres l'attendaient.

« Etes-vous estropiée, miss Clinton? » s'écria Fanny dès qu'ils furent à portée de l'entendre.

— Pourquoi cela? demanda Belle.

— Vous marchez si lentement, reprit Fanny, que j'ai cru que vous aviez mal aux pieds. »

Belle dédaigna de répondre; mais, portant haut la tête, elle entra dans l'humide prairie, tout absorbée par sa conversation avec le jeune officier, et sans même abaisser un regard sur Gertrude. Celle-ci ne parut pas s'apercevoir de sa hauteur, prit la main de Fanny, et, s'écartant du chemin direct pour faire le tour du pré, dit à Belle avec aisance et politesse :

« Par ici, miss Clinton; nous avons attendu pour vous guider à travers cette prairie très humide.

— Vraiment? » demanda Belle alarmée, en jetant un coup d'œil sur ses minces pantoufles. Puis elle ajouta d'un ton irrité : « Je vous croyais plus raisonnable que cela ; comment avez-vous pu nous faire prendre un chemin pareil? Je ne traverserai pas.

— Retournez-vous-en alors, dit la pétulante Fanny ; personne n'en prend souci.

— La proposition n'est pas venue de moi, fit observer Gertrude avec calme, bien qu'une vive rougeur vint colorer ses joues ; mais je crois pouvoir vous aider dans cette difficulté. Mistress Graham craignait que vous n'eussiez des chaussures trop minces et je vous ai apporté une paire de caoutchoucs! »

Belle les prit et, sans daigner la remercier, dit en déployant le papier qui les enveloppait :

« A qui sont-ils ? »

— A moi, répondit Gertrude.

— Je ne crois pas pouvoir les mettre, marmotta Belle ; ils seront trop grands.

— Permettez, » dit le lieutenant. Et, prenant un des caoutchoucs, il se baissa pour le passer au pied de Belle ; mais il ne put y parvenir, parce que la chaussure se trouva trop petite. Ce que voyant, Belle se courba pour la mettre elle-même, et usa de la propriété de Gertrude avec une violence si pleine de dépit, qu'elle cassa la bride qui passait sur le cou-de-pied, et ne parvint même alors qu'en partie à faire entrer son pied dans le soulier.

Mais, tandis que Belle était ainsi baissée, l'attention de Fanny fut attirée par un chapeau à larges bords fort élégant qu'elle portait gracieusement sur un côté de la tête, et que Fanny reconnut aussitôt pour celui de Gertrude. C'était un objet de toilette un peu de fantaisie, et que Gertrude n'eût sans doute jamais songé à acheter ; mais M. Graham l'avait choisi et le lui avait donné pour remplacer une vulgaire capote de jardin qu'il avait écrasée par hasard. Comme il était simple et de bon goût, Gertrude le mettait habituellement pour se promener dans la campagne, et le suspendait ensuite dans l'armoire du vestibule, où Belle l'avait trouvé et se l'était approprié. Fanny l'avait vu dans la chambre de Gertrude chez mistress Warren ; elle avait même obtenu la permission de le mettre une fois pour remplir un rôle dans une charade en action, de sorte qu'elle ne pouvait douter de son identité. Mais, comme elle avait entendu Gertrude dire à Emily qu'il était égaré, elle était surprise de le voir orner la tête de Belle, et, debout derrière celle-ci, elle le montrait par signes à Gertrude, ouvrait de grands yeux, et exécutait une pantomime exprimant l'intention de l'enlever de dessus la tête de miss Clinton pour le mettre sur celle de sa maîtresse légitime.

Gertrude eut peine à garder son sérieux ; elle menaça Fanny du doigt, lui fit signe de rester tranquille, et, le visage animé d'un sourire que cachait sa grande capote blanche, finit par lui

prendre la main pour s'engager avec elle dans le sentier, laissant Belle les suivre avec son cavalier.

« Fanny, dit-elle, il ne faut pas me faire rire comme cela ; si miss Clinton nous avait vues, elle s'en serait offensée.

— Elle n'a pas le droit de mettre votre chapeau, et elle ne le gardera pas.

— Pourquoi ? Il lui va à ravir. Je suis enchantée de le lui voir porter ; il ne faut pas lui faire entendre qu'il est à moi. »

Fanny ne promit rien, et dans ses yeux il y avait un air sournois qui prédisait quelque malice.

Gertrude et sa jeune compagne avaient presque oublié qu'elles faisaient partie d'une joyeuse société, lorsqu'elles arrivèrent soudain en vue de Kitty et de M. Bruce. Assise au pied d'un vieux chêne, Kitty était activement occupée à tresser une couronne de feuillage qu'elle mettait au chapeau de son cavalier, tandis que celui-ci, quand Gertrude l'aperçut tout d'abord, était appuyé contre l'arbre dans une attitude qui annonçait la plus complète indifférence ; mais aussitôt qu'il les vit venir, il se baissa pour examiner l'ouvrage de Kitty, et, lorsqu'elles arrivèrent à la portée de la voix, il exprima une profusion de remerciements et de compliments qu'il eut soin de faire entendre à Gertrude, et que la souriante et rougissante Kitty reçut avec un plaisir évident. Ce plaisir s'accrut encore lorsqu'elle vit que le voisinage de Gertrude ne paraissait pas pouvoir détourner d'elle-même l'attention de son cavalier, et que, au contraire, il laissait sa rivale s'asseoir à une certaine distance et continuait de verser dans son oreille des confidences insignifiantes. Pauvre et naïve Kitty ! elle le croyait sincère.

« Miss Gertrude, dit Fanny, je voudrais trouver des pommes de pin pour en faire des corbeilles et des étagères.

— Il y en a beaucoup de ce côté, dit Gertrude.

— Eh bien, ne pouvons-nous y aller voir ? nous serons de retour quand Belle Clinton arrivera. »

Gertrude y consentit, et elle partit avec Fanny après avoir attaché leurs chapeaux à une branche d'arbre. Elles étaient déjà à une certaine distance, quand Fanny trouva des pommes de pin dont elle fit un gros tas ; mais elle ne sut ensuite comment les emporter.

« Je vais retourner, dit-elle, pour emprunter le mouchoir de mon frère Ben, ou, s'il ne veut pas me le prêter, je prendrai mon chapeau qui me servira de panier. »

Gertrude promit d'attendre son retour, et Fanny s'éloigna en courant. Lorsqu'elle fut auprès de l'endroit où elle avait laissé Kitty et M. Bruce, elle entendit plusieurs voix et de grands éclats de rire. Belle et le lieutenant étaient arrivés, et quelque chose les divertissait beaucoup. Belle se tenait debout, la capote blanche à la main. Elle l'avait tout à fait déformée, de manière à lui donner l'apparence d'un bonnet de vieille femme, avait garni le devant de pissenlits et de mauvaise herbe, et y avait

Enfin, finalement attaché avec des épingles un mouchoir en guise de voile. Le tout était vraiment risible. Elle le mit alors au bout de la canne du lieutenant, et demanda qui voulait acheter le chapeau de nose de miss Flint.

Fanny écouta un moment avec indignation, puis s'avança d'un bond, comme si elle ne faisait que d'arriver de la forêt. Kitty la saisit par la robe au passage, et s'écria :

« Vous voilà, Fanny ! Où est Gertrude ? »

— Dans la forêt de pins, répondit Fanny, et je vais y retourner ; elle m'a seulement envoyée pour chercher son chapeau, parce que le soleil est très chaud à l'endroit où nous sommes !

— Ah ! oui, dit Belle, son chapeau de Paris. Remettez-le-lui, je vous prie, avec nos compliments.

— Non, ce n'est pas là son chapeau, répliqua Fanny, c'est celui de miss Emily. Voici le sien. »

Elle mit la main sur le chapeau de paille dont un instant auparavant les deux jeunes messieurs avaient fait compliment à Belle, et l'arracha sans cérémonie de sa tête.

Les yeux de Belle lancèrent des éclairs de fureur.

« Que voulez-vous dire, petite impertinente ? s'écria-t-elle ; donnez-moi ce chapeau. »

Et elle étendit la main pour le prendre.

« Non pas, dit Fanny ; c'est le chapeau de Gertrude. Elle l'a cherché avant de sortir, et supposant qu'il était perdu ou volé, elle a emprunté la capote de miss Emily ; mais elle sera bien contente de le retrouver, et je vais le lui porter. Je crois, ajouta-t-elle en regardant par-dessus son épaule, que miss Emily ne s'opposerait pas à ce que vous missiez sa capote pour rentrer, si vous voulez en avoir soin et ne pas la déformer. »

Après quelques moments d'embarras et de dépit pour Belle, de rires pour Kitty et M. Bruce, et d'amusement dissimulé pour le lieutenant Osborne, Gertrude arriva en toute hâte, le chapeau à la main, et suivie de Fanny. Celle-ci profita de la position de Belle, qui lui tournait le dos, pour recommencer sa pantomime de menaces et d'insinuations.

« Miss Clinton, dit Gertrude en posant le chapeau sur les genoux de Belle, je crains que Fanny n'ait été bien grossière en mon nom. Je ne l'ai envoyée chercher ni chapeau ni capote, et vous me ferez plaisir en mettant ce chapeau toutes les fois que vous en aurez envie. »

— Je n'en ai pas besoin, répliqua Belle avec hauteur ; je ne me doutais pas qu'il vous appartenait.

— Je le sais bien. Mais j'espère que cela ne vous empêchera pas de vous en servir aujourd'hui. »

Sans insister davantage, Gertrude proposa de monter au sommet de la colline. Il fallait se presser pour y arriver avant le coucher du soleil, et elle donna l'exemple, suivie de Fanny, qui s'occupait d'enlever la garniture dérisoire de la capote méprisée d'Emily. Belle noua un mouchoir brodé sous son

monton, et M. Bruce suspendit à son bras le chapeau de paille négligé.

Belle fut irritée toute la soirée ; mais les autres furent enchantés de leur excursion, et il faisait presque nuit lorsqu'ils atteignirent la ferme où Gertrude s'était arrêtée en passant, et où elle les quitta, disant à Fanny qu'elle avait promis d'entrer pour voir Jemmy Thornton, un de ses élèves du dimanche, qui avait la fièvre ; mais elle ne lui permit pas de l'accompagner dans cette maison, où il y avait plusieurs malades.

Environ une heure après, tandis que Gertrude pressait le pas pour rentrer, elle fut rejointe près de la demeure de M. Graham par M. Bruce, qui paraissait avoir attendu son retour, ayant toujours son chapeau pendu au bras. Elle tressaillit lorsqu'il l'accosta brusquement, car il faisait si sombre qu'elle ne le reconnut pas d'abord, et supposa que c'était un étranger.

« Miss Gertrude, j'espère que vous n'avez pas peur de moi.

— Oh ! non, répondit-elle, rassurée par le son de sa voix ; je ne savais pas qui c'était. »

Il lui offrit le bras, et elle l'accepta ; car son empressement auprès de Kitty l'avait un peu délivrée de la crainte que lui causaient ses attentions. Elle en avait conclu qu'il aimait à faire le galant auprès de toutes les femmes, et ne s'opposa pas à ce qu'il l'escortât jusqu'à la maison.

Nous avons fait ce soir une charmante promenade, dit-il, moi du moins, pour ma part. Miss Kitty est une fort agréable compagne.

— Vous avez raison, répliqua Gertrude ; j'aime beaucoup ses manières pleines de franchise et de vivacité.

— Je crains que Fanny n'ait été pour vous une pauvre société. Je vous eusse volontiers consacré quelques moments, mais je n'ai pu trouver une occasion de quitter miss Ray, tellement notre conversation était intéressante.

— Nous sommes accoutumées l'une à l'autre, Fanny et moi, et très heureuses d'être ensemble.

— Savez-vous que nous avons projeté une délicieuse promenade en voiture pour demain ?

— Non, je l'ignorais.

— Je suppose que miss Ray s'attend que je lui demande de venir avec moi ; mais si je vous donnais la préférence, miss Gertrude, et si je vous invitais, que diriez-vous ?

— Que je vous suis bien obligée, mais que j'ai promis à miss Emily de sortir avec elle, répondit vivement Gertrude.

— En vérité ! s'écria-t-il d'un ton surpris et contrarié ; je pensais vous faire plaisir ; mais miss Kitty acceptera, je n'en doute pas. Je vais le lui demander. » Ils avaient alors atteint la maison. « Voici votre chapeau.

— Merci », dit Gertrude en faisant le geste de le prendre.

Mais Ben le retenait encore par une bride, et ajouta :

« Ainsi, vous ne voulez pas venir, miss Gertrude ?

— Mon engagement avec miss Emily ne peut être remis sous aucun prétexte, répondit-elle.

— Laissez donc! dit M. Bruce; vous pourriez venir avec moi, si vous voulez; et si vous ne le faites pas, j'inviterai certainement miss Kitty. »

L'importance qu'il paraissait attacher à cette espèce de menace étonna Gertrude. « Serait-il possible, pensait-elle, qu'il espérât par là me piquer et me contrarier?... Je serai heureuse, répondit-elle, si mon refus procure à Kitty une promenade agréable; elle aime la distraction, et n'a que bien rarement ici l'occasion de s'amuser. »

En ce moment ils entrèrent dans la maison. M. Bruce alla retrouver Kitty dans l'embrasure de la fenêtre, et Gertrude, voyant qu'Emily n'était pas là, ne s'arrêta que peu de temps au salon, mais assez toutefois pour être témoin de l'empressement exagéré de M. Bruce auprès de Kitty, empressement qui fut remarqué par tout le monde.

Kitty, en effet, l'accompagna le lendemain. Mistress Graham, mistress Bruce, Belle et le lieutenant montèrent dans une autre voiture; Emily et Gertrude, conformément à leur première intention, firent prendre au blanc Charlot, attelé à l'antique demi-fortune, un chemin différent, et se réjouirent de leur tranquille indépendance.

CHAPITRE XXXI

VANITÉ

Plusieurs semaines se passèrent sans qu'aucun événement remarquable arrivât dans la maison de M. Graham. La chaleur devint extrême, et on laissa de côté les promenades à pied et en voiture. Le lieutenant quitta la ville voisine, alors presque abandonnée par tous les parents de mistress Graham et de ses nièces; et Isabelle, qui ne savait supporter ni une chaleur excessive ni l'absence de société, devint plus irritable et plus maussade que jamais.

Mais pour Kitty ce fut bien différent. M. Bruce ne quitta pas le voisinage, visita fréquemment la maison, et exerça une influence visible sur le bonheur aussi bien que sur la conduite extérieure de Kitty, qui changeaient et variaient selon qu'il pré-

sentait librement ses hommages à la pauvre fille, ou qu'il les suspendait tout à fait. Quoi d'étonnant qu'elle ne pût rien comprendre à une conduite certainement inexplicable pour tous ceux qui n'en connaissaient pas les motifs? Croyant que Gertrude suivait par chercher à le ramener à elle, il n'était empressé auprès de Kitty que juste assez pour exciter une crainte sérieuse chez la pauvre protégée des Graham, qui osait dédaigner ses avances; et, comme presque toutes ses actions étaient faites en vue de Gertrude, ce n'était qu'en présence de celle-ci, ou dans des circonstances qu'il savait devoir lui être rapportées, qu'il témoignait à Kitty un intérêt marqué. Aussi sa conduite était-elle inégale au suprême degré, tantôt faisant croire à l'affectueuse Kitty qu'il éprouvait pour elle presque la tendresse d'un amant, et tantôt l'accablant de sa froideur. Malheureusement, mistress Graham, qui saisissait toutes les occasions de la taquiner et de la féliciter sur sa conquête, augmentait la confiance de la naïve jeune fille dans la sincérité de l'admiration que M. Bruce feignait pour elle.

Mais Gertrude, dont les yeux s'ouvrirent bientôt, éprouvait mille appréhensions au sujet de Kitty; car sa paix et son bonheur lui inspiraient un affectueux intérêt. Les soupçons auxquels avait donné lieu la conduite de M. Bruce durant les scènes que nous avons racontées ne tardèrent pas à se changer pour elle en certitude. Plusieurs fois, après avoir accablé Kitty des marques d'un dévouement plein d'ostentation, il crut bon d'éprouver l'effet qu'elles avaient produit sur Gertrude, lui donnant clairement à comprendre qu'il ne dépendait que d'elle d'enlever à Kitty tout droit à ses hommages.

Gertrude profitait de toutes les occasions pour lui faire connaître qu'il ne pouvait se rendre plus odieux à ses yeux qu'en employant des moyens aussi bas pour la mortifier. Mais attribuant son indignation à ce sentiment de jalousie qu'il désirait exciter, le jeune égoïste persévérait dans sa conduite folle et coupable; et, comme il se bornait à lui présenter ses hommages sans lui offrir son cœur et sa main, Gertrude n'ajoutait pas la moindre foi aux protestations qu'il lui faisait, ne voyant là qu'une tentative pour la faire sortir de la conduite sage et ferme qu'elle avait adoptée, et satisfaire ainsi son amour-propre. Mais elle comprenait parfaitement que, quelque vains et légers que pussent être ses motifs par rapport à elle, ils l'étaient encore plus par rapport à Kitty; et elle souffrait beaucoup de ce que la naïve jeune fille ne s'en apercevait pas.

Chose étrange! Kitty avait tout à fait oublié que, quelques semaines auparavant, elle regardait Gertrude comme sa rivale, et elle l'avait prise pour son amie et pour sa confidente. Sa tante était trop sèche et trop brusque, Belle trop vaine et trop égoïste pour qu'elle leur confiât ses petites affaires de cœur; et, quoique Kitty n'eût aucune idée d'avouer sa partialité pour M. Bruce, cependant la transparence de son caractère était telle que, sans

s'en douter le moins du monde, elle trahit son secret à Gertrude. La gaie, l'insouciant Kitty avait alors ses accès de rêverie; son front radieux se chargeait parfois de nuages qui le dépouillaient de tout son éclat. Tantôt elle était d'une vivacité, d'une gaieté presque surnaturelles; tantôt elle était rêveuse, levait les yeux à la dérobée et les fixait avec inquiétude sur les traits de M. Bruce, comme pour étudier son caractère et ses sentiments.

Voyait-elle Gertrude se promener au jardin, ou assise seule dans sa chambre, elle s'approchait de son amie, passait le bras autour de sa taille, pressant son épaule contre la sienne et se mettait à causer de son sujet favori. Alors elle racontait avec un mélange de folie et de simplicité les compliments et les attentions de M. Bruce; elle parlait de lui une heure durant, et questionnait Gertrude sur ce qu'elle pensait de ses mérites et de la sincérité de l'admiration qu'il disait avoir pour elle. Elle donnait à entendre qu'elle avait découvert en lui certain défaut, qui devenait presque une perfection à ses yeux; et lorsque Gertrude, d'accord avec elle, exprimait son regret de ce défaut évident, Kitty mettait toute son habileté à prouver qu'elles s'étaient trompées toutes les deux en le lui attribuant, et que, s'il avait un défaut, c'était précisément tout l'opposé.

Elle demandait à Gertrude si elle pensait que M. Bruce eût réellement tout ce qu'il disait, ajoutant qu'elle supposait que tout cela n'était que des folies. Et, lorsque Gertrude saisissait cette occasion pour dire qu'il n'était pas prudent de se fier à ces flatteries outrées, les traits de la pauvre Kitty s'assombrissaient, et elle donnait mille raisons qui lui faisaient croire que quelquefois il était sincère : il parlait d'un ton si loyal et si sérieux!

A la fin M. Bruce crut devoir mettre à l'épreuve la fermeté de Gertrude en lui offrant une bague de prix. Elle ne fut pas peu surprise de sa présomption et refusa le cadeau sans hésiter; mais le lendemain elle vit la bague au doigt de Kitty, qui n'eut rien de plus pressé que de raconter comment elle lui avait été offerte.

« Et vous l'avez acceptée? » demanda Gertrude d'un air si étonné, que Kitty n'osa pas l'avouer et dit seulement qu'elle avait consenti à la porter quelque temps. « Je ne la porterais pas, dit Gertrude.

— Pourquoi cela?

— Parce que d'abord je ne crois pas qu'il soit de bon goût de recevoir un riche présent d'un jeune homme; et parce que, si des étrangers s'en aperçoivent, vous pouvez devenir un sujet de remarques désagréables et significatives.

— Qu'en feriez-vous donc?

— Je la rendrais. »

Kitty était fort embarrassée; mais, réflexions faites, elle se décida à la rendre en rapportant les paroles de Gertrude à

M. Bruce, qui, appréciant peu les motifs de celle-ci et croyant qu'elle ne cherchait qu'à susciter des difficultés entre Kitty et lui, en conclut qu'il avait enfin gagné ce cœur rebelle et que son triomphe allait être complet. Aussi fut-il bien désappointé lorsque, la première fois qu'il vit Gertrude, elle le traita comme elle l'avait toujours fait dans les derniers temps, avec une froide civilité. Il lui sembla même qu'elle était plus insensible que jamais à ses charmes, et, quittant précipitamment la maison, au grand chagrin de Kitty, il se réfugia dans son ancienne retraite sous le porche et se livra à la méditation d'une importante question.

Il était rare que Ben Bruce se sentit appelé à réfléchir sérieusement; il était peu accoutumé à rallier les forces de son esprit, à examiner attentivement les deux côtés d'un argument. Vivant comme il faisait, sans but plus élevé que celui d'assurer la satisfaction de son égoïsme, il s'était habitué à profiter de toute circonstance pour s'amuser et se divertir, et même à user de ruses basses et honteuses pour favoriser la réussite de ses projets. Malgré l'étroitesse de son esprit, il était doué de ce qu'on appelle souvent *l'œil au guet*, de sorte qu'il était rarement trompé ou frustré de ses droits. Il savait la valeur de son argent et de sa position dans le monde, et ne se laissait jamais sacrifier aux dessein de ceux qui espéraient tirer profit de sa société. Le sacrifice de soi-même était une chose qu'il n'avait jamais expérimentée, et pour laquelle, d'après ce qu'il avait vu chez autrui, il ne se sentait aucune sympathie.

Mais il se trouvait dans un moment de crise où ses intérêts et ses désirs se trouvaient en opposition, et où il fallait choisir entre eux. C'était assurément une affaire qui réclamait de mûres réflexions; et si, pour la première fois de sa vie, Ben Bruce consacra tout un après-midi à de soucieuses pensées, il faut attribuer cet événement à ce qu'il était en train de prendre une résolution dans la plus importante affaire qui eût encore agité sa vie.

« Faut-il que je me décide à épouser une fille qui n'a rien? pensait-il. Faut-il que moi, le maître d'une belle fortune, sans compter les espérances, je renonce à la perspective que m'offrent ces avantages de faire un brillant mariage pour condescendre à partager ma richesse et ma position sociale avec cette enfant adoptive des Graham, qui, malgré sa pauvreté, ne m'accordera un sourire qu'au prix de tout ce que je possède? Ah! si elle était tant soit peu moins charmante, comme, après tout, je ferais échouer son espoir! Je voudrais savoir ce qu'elle éprouverait si j'épousais Kitty! mais je puis bien dire que je n'aurais jamais cette satisfaction-là. Elle est si fière qu'elle viendrait, je crois, à mon mariage, et inclinerait aussi gracieusement que jamais son cou de cygne, en me disant : *Bonsoir, monsieur Bruce!* avec le même calme et la même politesse qu'à présent. Cela m'irrite de voir tant d'orgueil chez une pauvre fille comme elle.

Mais chez mistress Bruce j'en serais fier, assurément. Je voudrais bien savoir comment j'ai pu m'éprendre d'elle; je ne m'en doute pas. Elle n'est point jolte : c'est du moins l'opinion de ma mère et de Bella Clinton; mais le lieutenant Osborne l'a remarquée dès qu'elle est entrée au salon; et Fanny est enthousiaste de sa beauté. Je ne sais pas ce que j'en pense moi-même; je crois qu'elle m'a ensorcelé, de sorte que je suis incapable d'en juger. Mais si ce n'est pas de la beauté, c'est quelque chose de plus encore. »

C'est ainsi qu'il s'entretenait avec lui-même; et comme, toutes les fois qu'il revenait sur ce sujet, il commençait par s'arrêter sur l'immensité du sacrifice qu'il faisait et finissait par des réflexions sur les charmes de Gertrude, il en arriva enfin à cette conclusion, qu'il souffrirait moins en déposant sa fortune aux pieds de la sère jeune fille qu'en essayant vainement de jouir sans elle des biens de ce monde.

Après avoir pris cette résolution, il ne put trouver de quelques jours l'occasion de lui dire un mot. Elle était alors doublement désireuse de l'éviter, et passait presque toute la journée chez miss Graham, excepté lorsque, à la prière d'Emily, elle l'accompagnait un moment au salon; et même alors, sous un prétexte ou sous un autre, elle tâchait de rester à côté de la pauvre aveugle.

Vers ce temps-là, mistress Graham et mistress Bruce, ainsi que leurs familles, furent invitées à une soirée chez un ami commun dont la demeure était éloignée d'environ cinq milles. C'était à l'occasion du mariage d'une amie de pension d'Isabelle, et celle-ci, de même que Kitty, désirait vivement y aller. Mistress Bruce, qui avait une voiture fermée, proposa aux deux cousines de les accompagner; et comme la voiture de M. Graham, lorsqu'elle était fermée, ne pouvait contenir que sa femme et lui, cette proposition fut acceptée avec plaisir.

La perspective d'une joyeuse assemblée et d'une occasion de paraître en grande toilette ranima l'esprit abattu et l'énergie d'Isabelle. Toutes ses riches parures furent étalées au jour pour qu'elle pût choisir celle qui lui allait le mieux; et tandis que, debout devant son miroir, elle essayait l'une après l'autre, si belle avec chacune qu'il était difficile de faire un choix, Kitty, qui se trouvait près d'elle et qui s'efforçait impatiemment d'attirer son attention et d'avoir son avis sur la toilette la plus convenable pour elle-même, perdit enfin l'espoir d'y parvenir et courut consulter Gertrude.

Elle la trouva qui lisait dans sa chambre.

« Gertrude, dit Kitty, que dois-je mettre ce soir? j'ai essayé d'avoir l'avis de Belle, mais elle n'écoute même pas ce que je lui demande lorsqu'elle est occupée de sa toilette. Elle est terriblement égoïste!

— Qui est-ce qui la conseille? demanda Gertrude.

— Personne; mais elle a si bon goût, tandis que je n'en ai

pas le moins du monde! Dites-moi donc, Gertrude, ce que je ferais bien de mettre ce soir.

— Je suis la dernière personne à qui vous devriez vous adresser. Je ne suis jamais allée dans aucune réunion.

— N'importe! et je ne craignais pas de suivre votre avis, car jamais je ne vous ai vue porter quelque chose qui ne fût pas distingué. Jusqu'à votre robe de guingan, qui a un air d'élégance.

— Arrêtez, Kitty! vous allez trop loin; il faut rester dans de justes bornes, si vous voulez que je vous croie.

— Eh bien donc, reprit Kitty, pour ne rien dire de vous (car je sais que vous êtes au-dessus de toute flatterie, Gertrude..... quelqu'un me l'a dit), qui donc soigne la garde-robe de miss Emily? qui choisit ses vêtements?

— Moi, dans ces derniers temps, mais....

— Je m'en doutais! interrompit Kitty. Je savais que c'était à vous qu'elle devait d'être si belle et si bien mise.

— Vous vous trompez; jamais je n'ai vu Emily mieux habillée que la première fois que je l'ai rencontrée; et sa beauté n'est pas un emprunt fait à l'art..... elle ne la doit qu'à elle-même.

— Oh! je sais qu'elle est charmante, et tout le monde l'admire; mais on ne peut supposer qu'elle se donne la peine de porter de si jolies choses, et avec tant de grâce, rien que pour sa propre satisfaction.

— Ce n'est pas uniquement pour elle. C'est pour faire plaisir à son père qu'Emily veut se mettre avec goût, sans sortir de la simplicité. J'ai ouï dire qu'après avoir perdu la vue elle se laissa aller pendant assez longtemps à une grande insouciance; mais ayant découvert par hasard que c'était pour son père un surcroît de chagrin, elle reprit courage, et, avec le secours de mistress Ellis, elle parvint toujours à le satisfaire sur ce rapport. Mais vous avez pu remarquer, Kitty, qu'elle ne porte jamais rien de voyant ni qui puisse attirer l'attention.

— Non, vraiment..... et c'est ce que j'aime. Mais, Gertrude, n'a-t-elle donc pas toujours été aveugle?

— Jusqu'à seize ans elle avait des yeux superbes et voyait aussi bien que vous.

— Que lui est-il donc arrivé?

— Je l'ignore.

— Ne le lui avez-vous jamais demandé?

— Non.

— Voilà qui est étrange!

— Je sais qu'elle n'aime pas à en parler.

— Mais elle vous l'eût dit; elle vous adore.

— Si elle avait voulu me l'apprendre, elle l'eût fait sans que je le lui eusse demandé. »

Kitty se mit à contempler Gertrude, tout étonnée d'une raison et d'une délicatesse si extraordinaires; elle admirait instincti-

vement une discrétion dont elle sentait bien qu'elle-même eût été incapable.

« Mais votre toilette! dit Gertrude en souriant de la distraction de Kitty.

— Ah oui! j'avais presque oublié pourquoi j'étais venue, répliqua la jeune fille; que choisirons-nous donc? une étoffe épaisse ou légère, du rose ou du blanc?

— Qu'est-ce qu'Isabelle portera?

— Du bleu.... C'est sa couleur favorite; mais elle ne me va pas.

— Eh bien! venez, Kitty, nous verrons vos toilettes dans votre chambre, et je vous donnerai mon avis. »

La garde-robe de Kitty ayant été passée en revue, et Gertrude ayant exprimé sa préférence pour une étoffe légère, surtout en été, on fit choix d'un crêpe blanc. Mais il se présentait une nouvelle difficulté : parmi toutes ses coiffures, Kitty n'en trouva pas une qui la satisfît; aucune ne pouvait entrer en comparaison avec la charmante couronne neuve qu'Isabelle disposait au milieu des flots de sa riche chevelure.

« Je ne puis mettre aucune de ces fleurs, dit Kitty, elles sont affreuses à côté de celles d'Isabelle.... Oh! mais, s'écria-t-elle en jetant un regard sur une boîte qui se trouvait sur la table, voici précisément ce que je voudrais! O Isabelle! où avez-vous eu ces magnifiques willets?

— Kitty, dit Isabelle avec colère, ne touche pas mes fleurs, tu les gâterais! »

Elle les lui arracha, les remit dans la boîte, ouvrit un tiroir de sa commode, et, lorsqu'elle les y eut serrées, prit encore la précaution de fermer le tiroir et d'en mettre la clef dans sa poche; ce que Gertrude ne vit pas sans un étonnement mêlé d'indignation!

« Kitty, dit-elle, si vous voulez, je vous ferai une couronne de fleurs naturelles.

— Vrai, Gertrude! Oh! ce sera charmant! c'est ce que j'aime par-dessus tout! Et maintenant, Isabelle, méchante et vieille avare que vous êtes, vous pouvez garder toutes vos coiffures pour vous! Quel dommage que vous n'en puissiez pas mettre deux à la fois! »

Fidèle à sa promesse, Gertrude tressa une couronne pour Kitty; et elle maria avec tant de goût les plus belles fleurs du jardin, que, lorsque Isabelle vit sa cousine embellie par des soins affectueux auxquels elle était peu habituée, elle éprouva, malgré la conscience de cette beauté supérieure qui la rendait si fière, un vif sentiment de jalousie contre Kitty et d'aversion contre Gertrude.

Isabelle, qui ne pouvait souffrir d'être éclipsée, ne voyait pas sans ennui Kitty l'objet des attentions empressées de M. Bruce, tandis qu'elle-même était tout à fait négligée. Ce n'est pas qu'elle eût la moindre affection pour le jeune homme auquel Kitty

désirait plaire, mais l'honneur que son admiration conférait à sa cousine, l'intérêt que cette affaire excitait chez sa tante, les regards significatifs de M. Bruce, tout cela lui faisait sentir qu'elle ne jouait qu'un rôle secondaire, et la rendait plus avide que jamais d'éclipser sa cousine. Aussi, lorsque mistress Graham complimenta Kitty sur sa beauté, déclarant que *quelqu'un* serait plus charmé ce soir que jamais, Isabelle sourit avec un mélange de dédain et de défit, tandis que la rougissante Kitty se tournait vers Gertrude et lui murmurait à l'oreille : « M. Bruce aime le blanc ; il me l'a dit l'autre jour, lorsque vous traversiez le salon vêtu de votre robe de mousseline. »

CHAPITRE XXXII

LE REFUS

Ce soir-là, Emily était souffrante. Depuis quelque temps, il arrivait assez souvent que la migraine, une lassitude extraordinaire, ou une horreur nerveuse de l'excitation et du bruit, lui faisaient chercher la retraite, et même l'engageaient à se mettre au lit de bonne heure.

Après que mistress Graham et ses nièces furent descendues pour attendre qu'il plût à M. Graham d'en faire autant, et que mistress Bruce fut arrivée, Gertrude retourna auprès d'Emily, qu'elle n'avait quittée que depuis peu d'instant, et trouva qu'elle souffrait plus qu'à l'ordinaire de ce qu'elle appelait son ennuyeuse tête. Elle se laissa facilement persuader d'avoir recours au sommeil, seul remède qui pût la soulager, et Gertrude, s'asseyant à côté de son lit, comme elle en avait l'habitude, lui bassina les tempes jusqu'à ce qu'elle s'endormit paisiblement.

Gertrude resta quelque temps assise dans la même position, puis, se levant sans bruit, elle prépara tout ce qui était nécessaire à Emily pour la nuit, ferma doucement la porte, alla chercher un livre dans sa chambre, entra dans le salon frais et désert, et s'assit à une table pour jouir d'un silence et d'un repos qui ne se présentaient plus alors que rarement.

Mais, soit que ses propres pensées eussent plus d'intérêt pour elle que le volume qu'elle avait pris, soit que les insectes attirés par la clarté de la lampe la tourmentassent, ou que la beauté de la soirée captivât son attention, elle se leva pour aller

s'asseoir près de la porte vitrée qui était ouverte, appuya la tête sur sa main et fut bientôt plongée dans une profonde méditation.

Elle était là depuis quelques instants, lorsqu'elle entendit un bruit de pas dans l'appartement, et, s'étant retournée, elle aperçut M. Bruce à côté d'elle, tressaillit et s'écria :

« Je vous croyais à cette fête, monsieur.

— Non, ces lieux n'ont plus d'attraits pour moi. Pouvez-vous croire, miss Gertrude, que je trouve quelque plaisir dans une réunion dont vous ne faites pas partie ?

— Je n'ai certes pas assez de vanité pour répondre négativement.

— Je voudrais que vous en eussiez davantage, miss Gertrude. Peut-être alors croiriez-vous ce que je vous dis.

— Je suis bien aise, monsieur Bruce, que vous ayez la franchise de reconnaître que sans cela il est impossible d'ajouter foi à vos discours.

— Ce n'est pas là ce que je veux dire, mais simplement ce que toute autre jeune fille serait assez disposée à croire ; et comment vous persuader que je parle sérieusement et que je désire être écouté ?

— En me parlant avec simplicité et vérité, en m'épargnant ces mots et ces attentions qui, j'ai déjà cherché à vous le prouver, sont indignes de vous et ne sauraient m'être agréables.

— Mais j'ai un but, Gertrude, un but sérieux. Depuis plusieurs jours j'ai tâché de trouver l'occasion de vous parler, et il faut que vous m'écoutez à présent. » Il vit qu'elle changeait de couleur et paraissait inquiète. « Il faut que vous me répondiez, et j'espère que votre réponse sera favorable à mes desirs. Je serai franc, maintenant que ma résolution est prise. Que mes parents et mes amis disent tout ce qu'ils voudront, qu'ils s'étonnent à loisir de ce que je fais choix d'une femme qui n'a ni argent ni famille, je suis décidé à les braver tous, et je vous offre, sans hésitation, de partager mon avenir. A quoi sert l'argent, s'il ne donne pas à l'homme la liberté de faire ce qui lui plaît ? Et pour ce qui est du monde, je ne vois pas pourquoi vous ne leveriez pas la tête aussi haut que les autres, Gertrude ; ainsi donc, si vous n'avez pas d'objections à faire, nous ne jouerons pas plus longtemps aux propos interrompus, et nous considérerons la chose comme arrangée. » Et il essaya de lui prendre la main.

Gertrude se recula ; une vive rougeur colora ses joues, et ses yeux étincelèrent, lorsqu'elle les fixa sur M. Bruce avec une expression d'étonnement et de fierté sur laquelle il ne put se méprendre.

« J'espère que ma franchise ne vous a point offensée, balbutia-t-il.

— La franchise, répliqua Gertrude avec calme, ne m'a jamais déplu. Mais que puis-je donc avoir fait pour vous inspirer

cette confiance, que, tandis que vous vous vantez de braver les désirs de vos parents, vous me consultez à peine en cette affaire?

— Bien, répondit M. Bruce d'un ton conciliant; je croyais que vous aviez agi sous l'impression que mon but n'était pas honorable, et que c'était ce motif qui vous avait éloigné de moi; je pensais que cela ne fût point arrivé si vous aviez su combien je parlais sérieusement. Mais, croyez-moi, je n'ai fait que vous admirer davantage pour une conduite si digne; et, si j'ai trop présumé de vos bonnes grâces, il faut que vous me pardonniez. Je m'estimerai trop heureux de recevoir de vous une réponse favorable. »

L'expression de fierté blessée disparut de la figure de Gertrude. « Il eût bien fait, pensa-t-elle; je devrais le plaindre de sa vanité et de son ignorance, et compatir à son espoir déçu. »

Aussi, tout en déclarant, avec une netteté qui ne laissait aucune place à la moindre illusion, qu'elle n'éprouvait pour M. Bruce d'autre intérêt que celui qu'inspire une personne qu'on connaît depuis longtemps et à qui l'on veut sincèrement du bien, elle adoucit son refus en choisissant avec bonté les expressions les moins susceptibles de l'affliger ou de le blesser. Elle sentait, comme toute honnête femme en pareille circonstance, qu'elle devait de la reconnaissance et des égards à l'homme qui, si peu d'estime qu'elle eût pour lui, lui avait fait, à elle, le plus grand honneur qui fût en son pouvoir. Et, quoique ses regrets fussent tempérés par la pensée de Kitty et par l'étrangeté de la conduite de M. Bruce vis-à-vis d'elle (conduite alors doublement inexplicable), elle ne permit pas que même cette pensée la fit sortir des manières, non seulement d'une personne bien élevée, mais encore d'une femme qui déplore la nécessité où elle est de faire de la peine à autrui.

Toutefois il lui sembla presque qu'elle avait prodigué en pure perte ses attentions pour ne pas mortifier M. Bruce, lorsqu'elle vit comment il accueillit son refus.

« Gertrude, dit-il, vous vous jouez ou de moi ou de vous-même. Si vous êtes encore disposée à faire la coquette à mon égard, sachez que je ne m'humilierai pas à vous prier davantage; mais, si vous oubliez à ce point vos propres intérêts, que vous refusiez de propos délibéré une fortune comme la mienne, je pense qu'il est fâcheux que vous n'ayez pas un ami pour vous conseiller. Pareille chance ne se présente pas tous les jours, surtout à de pauvres maîtresses d'école; et, si vous êtes insensée pour la négliger, je ne crains pas de dire que vous ne la retrouverez jamais. »

A ce langage insultant, l'ancienne colère de Gertrude se réveilla et se trahit dans tout son être par le tremblement dont elle était saisie; mais ses sentiments étaient depuis trop longtemps soumis à une discipline sévère pour qu'elle n'en pût con-

tenir l'expression ; et ce fut d'une voix calme, bien qu'émue, qu'elle répondit à M. Bruce :

« En supposant, monsieur, que je pusse m'oublier moi-même à ce point, je ne vous ferais cependant pas l'injure de vous épouser pour votre fortune. Je ne méprise pas la richesse, car je sais le bonheur qu'elle peut souvent donner ; mais ce n'est pas l'or qui achètera mes affections. »

Et, ce disant, elle se dirigea vers la porte.

« Arrêtez, s'écria M. Bruce en lui prenant la main ; écoutez-moi un seul instant et laissez-moi vous faire une question. Êtes-vous jalouse des attentions que dans ces derniers temps j'ai témoignées à une autre ? »

— Non, répondit Gertrude ; mais j'avoue que je n'ai pas compris les motifs qui vous faisaient agir.

— Avez-vous pensé, demanda-t-il avidement, que je me souciais de Kitty ? Avez-vous cru un seul instant que j'eusse un autre désir que celui de vous prouver que mes hommages pouvaient être agréables ? Non, je vous donne ma parole que je n'ai jamais eu le moindre amour pour elle ; mon cœur n'a jamais cessé de vous appartenir, et je ne me suis montré empressé auprès d'elle que dans l'espoir d'obtenir de vous un regard de jalousie. Oh ! combien de fois j'ai souhaité vous voir témoigner le quart du plaisir qu'elle montrait auprès de moi, vous voir rougir comme elle ; vous voir triste lorsque j'étais sombre, et riante lorsque j'étais joyeux, afin que je pusse me flatter d'avoir gagné votre cœur ! Mais pour ce qui est de l'aimer, elle !... Allons donc, le caniche de mistress Graham pourrait tout aussi bien essayer de rivaliser avec vous que cette petite sottise, et....

— Arrêtez ! s'écria Gertrude, pour moi du moins, si ce n'est pas pour vous-même ! Oh ! comment.... »

Elle n'en put dire davantage ; et, se laissant tomber sur une chaise, elle fondit en larmes en cachant sa figure dans ses mains, comme elle faisait quand elle était enfant.

« Que vous ai-je donc fait ? » demanda M. Bruce tout étonné.

Quelques minutes se passèrent avant qu'elle fût en état de répondre à cette question ; puis, levant la tête et rejetant en arrière les cheveux qui tombaient sur son front, elle laissa voir son visage, où se lisait la plus profonde douleur, et dit d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Ce que vous avez fait ? Comment pouvez-vous le demander ? Elle est douce, aimable, affectueuse. Elle aime tout le monde et elle est confiante, et vous l'avez trompée, et c'est moi qui en suis la cause ! »

— Elle surmontera cela, murmura Ben déconcerté.

— Son amour pour vous ? c'est possible ; je n'en connais pas la profondeur, reprit Gertrude. Mais pensez à la foi qu'elle avait en vos paroles flatteuses, et qui étaient toutes fausses ! Qu'elle leçon de méfiance vous lui avez donnée, à cette enfant sans père ni mère, et qui avait droit à la sympathie de chacun !

— Je ne pensais pas que vous le prendriez ainsi.

— Pouvez-vous espérer qu'une pareille conduite vous gagnerait mon estime ?

— Vous y attachez bien de l'importance, Gertrude ; une pareille conduite est fort commune.

— Je l'apprends avec peine. Pour moi, qui n'ai point l'expérience des habitudes du monde, je trouve que c'est une chose terrible de jouer ainsi avec le cœur d'une femme !... Il ne m'appartient pas de dire si Kitty vous aime, mais hélas ! quelle opinion aura-t-elle de votre sincérité ?

— Vous êtes bien sévère, miss Gertrude ; d'ailleurs c'est mon amour pour vous qui m'avait fait agir.

— Je ne fais que suivre l'impulsion de mon cœur. Qu'une orpheline prenne chaudement la défense d'une autre orpheline, il n'y a rien là que de naturel. Peut-être Kitty attache-t-elle moins d'importance à cette affaire et n'a-t-elle pas besoin d'avocat ; mais n'ayez pas assez mauvaise opinion de mon sexe, monsieur, pour croire qu'une femme puisse jamais aimer celui qui en a trahi une autre ! Non, elle serait moins qu'une femme, celle qui pourrait oublier ainsi le sentiment du droit et de l'honneur.

— Ce n'est pas une trahison ; vous exagérez beaucoup trop.

— Il y a quelques instants, monsieur, j'aurais pu pleurer à la pensée que vous aviez placé votre affection là où elle ne pouvait trouver de retour ; et, si je pleure à présent sur la malheureuse qui a écouté des protestations mensongères, et dont la paix a été menacée, pour ne rien dire de plus, à cause de moi, vous devriez l'attribuer à ce que mon cœur n'a pas été desséché par mon contact avec le monde. »

Il y eut un moment de silence. Ben fit un ou deux pas du côté de la porte, puis s'arrêta et revint sur ses pas.

« J'espère que le temps viendra, dit-il, où vous aurez des idées moins romanesques, et où, lorsque vous vous rappellerez cette soirée, vous regretterez d'avoir agi comme vous le faites en ce moment. Vous apprendrez plus tard que nous sommes dans un monde où il faut songer à soi. »

Il quitta l'appartement, et Gertrude l'entendit fermer avec bruit la porte du vestibule.

Un instant après, le silence fut de nouveau troublé par un faible bruit qui paraissait venir de la profonde embrasure de la fenêtre. Gertrude tressaillit et, s'étant approchée, entendit distinctement un sanglot étouffé. Elle souleva le rideau : sur le large sofa, la tête cachée dans les coussins, le corps brisé par un étrange désespoir, était assise, ou plutôt accroupie, la pauvre Kitty Ray. Les plis chiffonnés de sa robe de crêpe blanc, sa couronne flétrie, à demi détachée et tombant sur son épaule, ses cheveux en désordre, sa petite main qui se rattachait au rideau, tout en elle exprimait la douleur.

« Kitty ! » s'écria Gertrude.

Au son de cette voix, elle se releva tout à coup, se jeta dans les bras de Gertrude et appuya la tête sur son épaule. Elle ne pleurait pas; mais un tremblement convulsif agitait tous ses membres. Sa main était glacée; ses yeux semblaient immobiles; et de loin en loin un sanglot venait alarmer sa protectrice, à laquelle elle se cramponnait comme en proie à une terreur soudaine.

Gertrude la fit assaïoir et, la serrant contre son cœur, elle réchauffa ses mains et parvint à force de baisers à lui rendre un peu de calme. Kitty resta ainsi une heure, recevant les caresses de Gertrude, et les lui rendant de moment en moment d'une manière convulsive, mais sans dire un seul mot. Quand elle fut plus tranquille, Gertrude l'emmena dans sa chambre où, si elle ne pouvait dormir, elle se trouverait au moins à l'abri de l'importune curiosité d'Isabelle. Les larmes vinrent enfin soulager la pauvre fille toujours cramponnée à Gertrude; elle s'endormit à force de pleurer, et toutes ses souffrances furent un moment ensevelies dans cet oubli où l'enfance et la jeunesse trouvent un repos temporaire, et souvent un baume salutaire à leurs chagrins.

Mais il n'en fut pas de même pour Gertrude, qui, bien qu'à peu près du même âge que Kitty, avait éprouvé trop d'afflictions pour jouir, lorsqu'elle était inquiète, du privilège de s'endormir facilement. Elle sentait d'ailleurs qu'elle devait attendre le retour d'Isabelle, afin de lui apprendre ce qu'était devenue Kitty, dont l'absence ne pouvait manquer de la frapper, puisqu'elles occupaient habituellement la même chambre.

Il était plus de minuit lorsque mistress Graham et sa nièce rentrèrent, et Gertrude alla aussitôt dire à celle-ci que sa cousine dormait chez elle. Mais le bruit des voitures avait réveillé la pauvre enfant, et, lorsque Gertrude rentra, elle se frottait les yeux et cherchait à rassembler ses souvenirs.

Soudain la scène de la soirée lui revint à l'esprit, et elle s'écria avec un profond soupir :

« O Gertrude ! j'ai rêvé de M. Bruce ; auriez-vous jamais cru qu'il agirait ainsi ? »

— Non, certes ; mais je ne rêverais pas de lui, Kitty ; allons dormir et tâchons de l'oublier.

— Pour vous, c'est bien facile, dit naïvement la jeune fille, il vous aime, et vous ne vous souciez pas de lui ; mais moi... moi... » Elle se cacha le visage dans son oreiller.

Gertrude s'approcha, posa doucement la main sur la tête de la pauvre enfant, et acheva la phrase pour elle.

« Vous avez un si grand cœur, Kitty, que peut-être y a-t-il trouvé place ; mais ce cœur est trop bon pour devenir le partage de ceux qui sont bas et lâches. Il ne faut plus penser à lui... il n'est pas digne de votre estime.

— C'est plus fort que moi ; je suis une sotte ; il avait bien raison de le dire.

— Non, dit Gertrude d'une manière encourageante; il faut lui prouver le contraire.

— Comment cela?

— Montrez-lui qu'avec toute sa douceur Kitty Ray est forte et brave, qu'elle a cessé de croire ses flatteries, et qu'elle estime ses protestations à leur juste valeur.

— M'y aiderez-vous, Gertrude? Vous êtes ma meilleure amie; vous avez pris ma défense, vous lui avez dit combien il a mal agi à mon égard. Me permettez-vous de venir vous demander consolation lorsque je ne pourrai plus faire croire que je suis heureuse, ni à lui, ni à ma tante, ni à Isabelle?

Le tendre embrassement de Gertrude fut une assurance suffisante de concours et de sympathie.

« Dans quelques semaines, dit-elle, vous serez aussi contente et aussi heureuse que jamais; vous cesserez bientôt de vous occuper de quelqu'un que vous ne respectez plus. »

Kitty nia la possibilité de jamais retrouver le bonheur; mais Gertrude était plus constante. Elle voyait que cette explosion de larmes et de sanglots chez Kitty était semblable à l'impétueuse douleur d'un enfant, et soupçonnait que les replis les plus secrets de son cœur étaient encore à l'abri de la tempête.

Néanmoins elle éprouvait pour elle une compassion profonde et craignait qu'elle n'eût pas assez de force d'âme pour montrer dans ses relations futures avec M. Bruce la fierté et la dignité qui conviennent à la femme; elle craignait aussi qu'elle ne s'exposât aux railleries d'Isabelle et au mépris de sa tante, en trahissant par ses manières l'épreuve mortifiante à laquelle elle venait d'être soumise.

Heureusement le plus difficile lui fut épargné, M. Bruce ayant subitement cessé de fréquenter la maison, et s'étant, au bout de quelques jours, absenté de chez lui pour le reste de l'été. Comme cette circonstance causa un vif étonnement dans la famille de mistress Graham aussi bien que dans la sienne, et les remplit de doutes au sujet de son brusque départ, les épreuves extérieures de Kitty consistèrent principalement dans les questions sans cesse répétées de sa tante et de sa cousine relativement à la part qu'elle avait dans cet événement imprévu. Avait-elle refusé M. Bruce? s'était-elle brouillée avec lui... et pourquoi?

Kitty répondait négligemment à l'une et à l'autre question, mais on ne la croyait pas, et l'affaire n'en demeura pas moins mystérieuse.

Mistress Graham et Isabelle savaient toutes deux que, si Kitty avait refusé au dernier moment d'aller à la fête où elle était attendue, c'était parce qu'elle avait appris par hasard, un instant avant l'arrivée de la voiture, que M. Bruce ne s'y trouverait pas; et, comme elles lui arrachèrent l'aveu qu'il avait passé à la maison une partie de la soirée, elles en vinrent à cette con-

clusion naturelle, que quelque malentendu avait surgi entre les amants supposés.

Isabelle connaissait trop les sentiments de Kitty pour croire qu'elle eût volontairement abandonné un admirateur dont elle avait fait visiblement si grand cas ; elle voyait aussi que la sensible jeune fille tressaillait toutes les fois qu'il était question du déserteur. On eût donc pu croire que l'amitié et la délicatesse lui auraient appris à s'abstenir de toute allusion à ce pénible sujet. Mais il n'en fut point ainsi. Presque toutes ses conversations roulèrent sur M. Bruce et son étrange disparition ; et, au moindre différend qui s'élevait entre elle et Kitty, elle affligeait celle-ci et lui fermait la bouche par quelque sarcasme blessant au sujet de son amour. Kitty cherchait alors un refuge auprès de Gertrude, lui racontait ses épreuves et réclamait sa sympathie ; et non seulement elle trouvait en elle une amie attentive, mais elle acquérait toujours dans sa société plus de gaieté et plus de force qu'elle n'eût pu en rassembler ailleurs, de sorte que peu à peu elle lui fut redevable des seuls instants de tranquillité dont elle jouissait. Et Gertrude, qui éprouvait un intérêt sincère pour la jeune fille qui avait été soumise à cause d'elle à une si cruelle déception, et dont l'esprit abattu et la figure pensive racontaient d'une manière si touchante les chagrins, n'épargna rien pour égayer sa tristesse et lui inspirer le goût de ces amusements et de ces occupations, où bien souvent elle-même avait trouvé le soulagement de ses plus cruels soucis.

Nécessairement une grande partie de son temps était consacrée à Emily, sa plus chère et sa meilleure amie ; mais il n'y avait rien d'exclusif dans le caractère de miss Graham. Lorsqu'elle ne souffrait pas de ces afflictions corporelles auxquelles elle était sujette, elle accueillait toujours cordialement toute personne qui pouvait trouver plaisir ou profit dans sa société. L'étourdie et pétulante Fanny elle-même ne se sentait jamais déplacée dans l'appartement d'Emily, si doux était le sourire qui la saluait, si patiente l'indulgence qu'on montrait pour ses défauts ! Aussi ne peut-on guère supposer que Kitty pût être exclue de cette hospitalité, surtout après qu'Emily eut découvert, avec une pénétration merveilleuse, qu'elle était moins heureuse et moins gaie que par le passé, et qu'elle avait par conséquent de nouveaux droits à sa bienveillance.

Souvent, lorsque Isabelle avait blessé et torturé Kitty au delà des bornes de sa patience, et que Gertrude avait été vainement cherchée ailleurs, une petite figure se présentait à la porte entr'ouverte de la chambre de miss Graham, et toujours la plus douce voix lui disait de l'intérieur : « Je vous entends, Kitty ; entrez, ma chère, nous serons heureuses de votre aimable société. » Et une fois là, assise à côté de Gertrude, apprenant quelque travail d'aiguille, écoutant une lecture agréable, ou la conversation plus agréable encore d'Emily, Kitty laissait couler des heures entières, qu'elle n'oublia jamais, tellement elles

étaient paisibles et différentes de toutes celles qu'elle avait passées jusque-là.

Personne ne pouvait vivre dans l'intimité d'Emily, écouter ses paroles, remarquer le rayonnement de son céleste sourire, respirer la pure atmosphère qui l'environnait, sans emporter avec soi l'amour de la vertu et de la sainteté, sinon quelque chose de leur essence. Elle était si désintéressée, si patiente au milieu de ses infirmités, que Kitty eût rougi de se plaindre en sa présence, et il régnait autour d'elle une gaieté contagieuse qui, malgré les sujets de tristesse qu'avait eus récemment Kitty, la faisait souvent s'oublier elle-même et revenir à la joie et à la légèreté qui étaient dans sa nature. A mesure que les semaines succédaient aux semaines, que ses chagrins et ses regrets, d'abord si violents et si cruels, commençaient à se dissiper avec la rapidité ordinaire à ces douleurs orageuses, elle puisait dans ses rapports fréquents avec le cœur pur et l'intelligence supérieure d'Emily une élévation de pensée et une dignité de vues tout à fait étrangères à son caractère d'autrefois.

La naïve enfant, dont le cœur s'était laissé séduire par les flatteries de M. Bruce, apprenait, en partie par l'exemple et les préceptes de ses nouvelles amies, en partie par sa propre et amère expérience, la vanité et le néant des choses dont elle avait nourri son esprit; et prenant, pour la première fois de sa vie, la résolution de cultiver et de soigner ses facultés immortelles, elle développa les premiers germes de sa nature, qui s'épanouirent dans les années suivantes, et qui, grâce à d'autres influences encore, transformèrent l'enfant vaine et légère en une femme aussi utile qu'aimable.

CHAPITRE XXXIII

ENVIE, HAINE ET MÉCHANCÉTÉ

Tandis que Gertrude s'efforçait avec un si grand désintéressement d'assurer la tranquillité et le bonheur de Kitty, qui s'était confiée à son amitié et à ses soins, elle ne se doutait guère de la jalousie et du mauvais vouloir qu'elle excitait chez d'autres. Isabelle, qui ne l'avait jamais aimée, parce que toutes les actions de sa vie étaient un continuel reproche adressé à sa vanité et à son égoïsme et qui la voyait en outre coupable d'être l'amie

favorisée d'un jeune homme dont l'adolescence avait laissé dans son cœur de tendres souvenirs, épiait avidement la première occasion de la rendre odieuse aux yeux de mistress Graham. Elle ne tarda pas à observer la confiance qui existait entre Kitty et Gertrude; et, son ressentiment et sa colère se trouvant excités par l'ambition croissante que sa froideur et sa dureté envers Kitty ne servaient qu'à augmenter, elle courut faire part à mistress Graham du soupçon que Gertrude, dans des vues particulières, avait fait naître quelque difficulté entre Bruce et Kitty, entre-tenu et augmenté la méintelligence, et qu'elle avait finalement réussi à rompre l'alliance projetée.

Mistress Graham adopta facilement l'opinion de Belle. « Kitty, dit-elle, a l'esprit faible, et miss Flint exerce visiblement sur elle une grande influence. Je ne serais pas étonnée que vous eussiez raison, Belle. »

Ainsi ligées, elles s'efforcèrent d'obtenir de Kitty, par surprise ou par ruse, l'avou des moyens que Gertrude avait mis en œuvre pour éloigner son amant et déjouer ses projets. Mais, tout en niant avec indignation que Gertrude eût rien tenté de pareil, Kitty refusa obstinément de révéler les événements qui s'étaient passés le soir de la noce. Ce fut le premier secret qu'elle sut taire; mais sa fierté de femme s'y trouvait intéressée, et elle le garda avec un soin que lui dictaient également la sagesse et l'honneur.

Mistress Graham et Belle n'en furent que plus irritées contre miss Flint; elles eurent ensemble maint conciliabule secret à ce sujet, évoquèrent une foule de vaines conjectures; et, s'exaspérant de jour en jour contre Gertrude, elles commencèrent à laisser percer leur colère dans leur conduite vis-à-vis d'elle.

Gertrude s'aperçut bientôt des impolitesses auxquelles elle était continuellement exposée: car, bien qu'elle fût presque totalement indépendante de leur faveur, elle ne pouvait vivre sous le même toit sans leur fournir de fréquentes occasions de la blesser par une grossièreté qui devint bientôt notoire, et qui eût été intolérable pour toute autre que Gertrude.

Cependant elle conserva son égalité d'âme avec une patience merveilleuse; elle n'avait jamais attendu ni bienveillance ni égards de la part de mistress Graham et d'Isabelle. Elle avait vu tout d'abord qu'elles ne pouvaient avoir de sympathie pour elle, et, maintenant qu'elles manifestaient ouvertement leur aversion, elle fit tous ses efforts pour conserver, de son côté, non seulement le calme et l'empire de soi-même, mais encore un constant esprit de charité. Il fut heureux qu'elle ne cédât pas devant cette épreuve imposée à sa patience; car on lui réservait une provocation nouvelle, et beaucoup plus odieuse. Outrées d'une patience qui ne leur procurait aucun avantage dans ces hostilités non réciproques, ses persécutrices dirigèrent leur attaque d'un autre côté; et l'inoffensive Emily devint l'objet contre lequel elles lancèrent les traits de leur méchanceté.

Gertrude savait supporter les injures, les injustices, lorsqu'elle seule en était l'objet ; mais son sang bouillonna dans ses veines quand elle vit sa chère Emily devenir la victime de procédés inspirés par des sentiments vils et lâches. Adresser la parole à la douce Emily autrement qu'avec politesse était chose presque impossible ; il était également difficile de blâmer les actions d'une personne dont toute la vie était si bonne et si belle ; et l'espace d'isolement où elle se trouvait par suite de sa cécité semblait la mettre à l'abri de toute atteinte. Mais mistress Graham était dure et grossière, Isabelle égoïste et insensible ; et, longtemps avant que la pauvre aveugle se doutât de quelque méchant dessein de leur part, Gertrude avait senti son cœur se révolter en voyant et en apprenant mainte action et mainte parole calculées pour affliger une âme sensible et délicate. Plus d'un coup fut détourné par elle, plus d'un manque d'égards réparé avant qu'on s'en fût aperçu ; plus d'un projet, à moitié renversé parce qu'on le savait cher à Emily, fut poursuivi et achevé par la persévérance et l'énergie de Gertrude. Pendant plusieurs semaines, Emily ignora que tel petit service, jadis rendu par une servante, l'était maintenant par son amie, qui ne voulait pas lui apprendre que Brigitte avait reçu de sa maîtresse des ordres tout à fait incompatibles avec le service ordinaire de miss Graham.

M. Graham était alors absent de la maison ; quelques embarras d'affaires l'avaient rappelé à New-York à une époque où, exempt ordinairement de tous soucis de ce genre, il jouissait en paix de ses loisirs. Sa présence eût été un frein puissant pour sa femme, qui connaissait bien la tendresse et le dévouement qu'il portait à sa fille, de même que son désir que l'on considérât toujours comme choses de première importance le bien-être et le repos d'Emily. Son amour, ses prévenances pour celle-ci, et le dévouement qu'elle inspirait à toute la maison, l'avaient même rendue de bonne heure un objet de jalousie pour mistress Graham. Elle était donc très disposée à trouver un motif d'agression contre elle ; et, pour elle comme pour Isabelle, la désertion de Kitty pour passer à ce que sa tante et sa cousine appelaient le parti ennemi n'était qu'une cause secondaire de méfiance et d'aversion.

La mésintelligence qui venait d'éclater avec M. Bruce, et leurs indignes soupçons contre Gertrude, qu'elles accusaient de l'avoir provoquée avec le secours et l'appui d'Emily, leur fournissaient un motif ostensible de se livrer à leur animosité, et elles résolurent d'en tirer le meilleur parti possible.

Peu de temps avant le retour de son mari, mistress Graham et Isabelle étaient assises à côté l'une de l'autre, cherchant à tuer les longues heures d'un brûlant après-midi en médissant impitoyablement du reste de la maison, lorsqu'on apporta une lettre de M. Graham. Après en avoir parcouru le contenu, la tante d'Isabelle s'écria d'un air pleinement satisfait : « De bon-

nes nouvelles pour nous, chère enfant, et l'espérance de quelques plaisirs dans le monde. » Et elle lut à haute voix le passage suivant : « L'ennuyeuse affaire qui m'a appelé ici est presque terminée, et l'issue en est extrêmement favorable à mes désirs et à mes projets. Je ne vois plus rien qui nous empêche de partir pour l'Europe dans la seconde quinzaine du mois prochain, et il faut que les jeunes filles fassent leurs préparatifs en conséquence. Dites à Emily de ne rien épargner pour s'équiper complètement ainsi que Gertrude. »

« Il parle vraiment de miss Flint, dit Isabelle en ricanant, comme si elle était de la famille. Je ne vois pas grand plaisir à parcourir l'Europe en compagnie d'une aveugle et de sa désagréable suivante; je ne puis m'imaginer pourquoi M. Graham a l'idée de les emmener.

— Je voudrais bien les faire rester à la maison, dit mistress Graham; ce serait une bonne punition pour Gertrude. Mais laissez Emily! M. Graham partirait plutôt sans sa main droite.

— J'espère que, si jamais je me marie, ce ne sera pas avec un homme qui a une fille aveugle! s'écria Isabelle. Et une personne si terriblement bonne, par-dessus le marché, que tout le monde la sert, l'admire et l'adore!

— C'est l'affaire de Gertrude..... c'est pour cela qu'elle est ici, répliqua mistress Graham.

— Eh! c'est le pire de la chose; l'aveugle a besoin d'une fille de chambre, et la fille de chambre est une grande dame qui ne craint pas d'enlever à vos nièces leurs prétendus, et même de les dépouiller de leur amitié réciproque.

— Que puis-je y faire, Belle? Certes, je ne me soucie pas plus que vous de la société de Gertrude; mais je ne vois pas comment je puis m'en débarrasser.

— Je crois que vous devriez rapporter à M. Graham une partie du mal qu'elle a déjà fait. Si vous avez quelque influence sur lui, vous pouvez l'empêcher de venir.

— Elle n'aurait que ce qu'elle mérite, dit mistress Graham d'un air rêveur, et je ne promets pas de ne pas lui toucher un mot de sa conduite; il sera bien surpris d'apprendre la fuite soudaine de M. Bruce. Je sais qu'il croyait à un mariage entre lui et Kitty. »

En ce moment, Isabelle fut appelée pour recevoir des visites, et quitta sa tante, qu'elle laissa dans une disposition d'esprit peu favorable à Gertrude.

Tandis que Belle descendait le grand escalier pour accueillir, avec force compliments et sourires, des hôtes que, dans son cœur, elle souhaitait à cent milles de distance, Gertrude montait de la cuisine par l'escalier de service, et traversait un corridor qui conduisait à sa chambre. Elle portait sous le bras une robe de mousseline blanche, avec une grande quantité de cols brodés, de manches et de manchettes, ainsi que d'autres objets qui venaient d'être repassés. Sa figure était rouge; elle parais-

saît fatiguée, et, lorsqu'elle eut gagné sa chambre et déposé soigneusement son fardeau sur le lit, elle poussa un profond soupir, comme une personne qui vient de faire un pénible travail, s'assit à la fenêtre, écarta ses cheveux et ouvrit une persienne pour laisser pénétrer l'air dans la pièce. Juste en ce moment, mistress Prime passa la tête par la porte entr'ouverte, et, voyant que Gertrude était seule, entra dans la chambre; mais elle s'arrêta immobile d'étonnement à la vue de l'état où l'avait mise la peine qu'elle venait de se donner; puis, jetant un coup d'œil sur le lit, elle s'écria avec indignation : « Sur mon âme! miss Gertrude, je crois que vous avez repassé tout ça vous-même! »

Gertrude sourit, mais ne répondit rien.

« Ah! pour le coup, c'est trop fort! s'écria l'excellente femme. Penser que vous avez travaillé dans cette cuisine brûlante, tandis que nous étions toutes à nous reposer pendant la chaleur! Je gage que, si miss Emily savait cela, elle ne voudrait plus jamais de la vie mettre sa robe blanche! »

— C'est tout au plus si elle est mettable, dit Gertrude. Je ne suis pas habituée à repasser, et cela m'a donné beaucoup de peine.

— Au contraire, c'est très bien, miss Gertrude; mais pourquoi faites-vous l'ouvrage de Brigitte?

— Elle a toujours assez de besogne, dit Gertrude, évitant de répondre directement, et il est bon que j'apprenne un peu. Ce n'est jamais de trop, vous savez, mistress Prime.

— Mais ce n'est pas un après-midi comme celui-ci qu'il faut choisir, et vous ne l'eussiez pas fait, j'ose le dire, sans la crainte que miss Emily, ayant besoin de ses affaires, ne découvrit qu'elles n'étaient pas prêtes. Les temps sont bien changés dans cette maison, puisque la propre fille de M. Graham, qui était autrefois à la tête de tout, voit son linge négligé pour le service des parvenues, lorsqu'elles disent, comme j'ai entendu mistress Graham le lui dire hier, de laisser de côté ce tas de mousselines pour s'occuper de quelque chose de plus important. Notre Katy ne l'eût pas fait; mais Brigitte est nouvelle dans la maison comme toutes les autres. Mais aussi vrai que je m'appelle Prime, je dirai à miss Emily tout ce qui en est. Si les robes qu'elle aime à porter ne peuvent être blanchies à la maison, et les vôtres aussi, qui plus est, il faut les donner à laver dehors. Il y a assez d'argent pour cela, et il est juste qu'on le dépense pour celles qui sont de vraies dames! Mais, Seigneur! miss Gertrude, ça me va droit au cœur de voir toutes les vexations qui se font à présent, et je cours de ce pas chez miss Emily pour lui dire comment tout va maintenant.

— Vous n'en ferez rien, mistress Prime, je vous en prie, dit Gertrude d'une voix persuasive. Vous oubliez combien Emily serait malheureuse d'apprendre que mistress Graham lui manque ainsi d'égards. J'aimerais mieux repasser tous les jours ou

faire toute autre chose pour notre chère Emily, que de lui laisser même soupçonner que quelqu'un peut ne pas l'aimer. »

Mistress Prime hésita. « Miss Gertrude, dit-elle, je pensais aimer notre chère demoiselle autant que pas une; mais je crois que vous l'aimez encore mieux que moi, puisque vous êtes si sage et si pleine de prévenances pour elle. Aussi je ne dirais rien de tout cela, si je ne pensais à vous aussi; vous êtes ici depuis votre enfance, et nous faisons si grand cas de vous, que je ne puis voir ces gens-là vous passer sur la tête.

— Je sais que vous n'aimez ainsi que miss Emily, mistress Prime. Pour l'amour de nous deux, vous ne direz mot à personne de ces affaires de ménage. Nous ferons ce que nous pourrons pour éviter tout chagrin à miss Graham, et, quant au reste, nous ne nous inquiéterons pas de nous-mêmes; si l'on ne me gêne plus autant que j'y étais accoutumée, le mieux est de ne pas y faire attention; il ne faut pas mettre ses lunettes pour voir trouble!

— Le bon Dieu vous bénisse, miss Gertrude! Ces femmes-là sont heureuses d'avoir affaire à vous; ce n'est pas tout le monde qui les supporterait. Elles ne viennent pas souvent dans mon chemin, Dieu merci! j'ai laissé voir tout droit à mistress Graham que je ne souffre pas qu'on se mêle de ce qui me regarde; les cuisinières ont un privilège pour soutenir leurs droits, et je l'ai joliment fait décamper de mes domaines, je vous assure! Il est bien dur pour moi de voir nos dames traitées comme elles le sont; mais puisque vous dites *motus*, miss Gertrude, je vais tâcher de retenir ma langue aussi longtemps que je pourrai..... Ça n'empêche pas que c'est une honte, je le déclare! » Et mistress Prime s'éloigna en marmottant entre ses dents.

Une heure plus tard, Gertrude était devant la glace à arranger sa longue chevelure, lorsque mistress Ellis entra, après avoir frappé un petit coup à la porte.

« Eh bien! Gertrude, dit-elle, je ne croyais pas qu'on en viendrait là.

— Qu'y a-t-il? demanda Gertrude.

— Il paraît que nous allons être chassées de nos chambres.

— Qui?

— Vous, et moi ensuite, à ce qu'il paraît. »

Gertrude rougit, mais sans dire un mot, et mistress Ellis continua de raconter qu'elle venait de recevoir l'ordre de préparer la chambre de Gertrude pour quelques hôtes qu'on attendait le lendemain. Elle fut étonnée d'apprendre que Gertrude n'eût pas été consultée à ce sujet. Mistress Graham avait parlé de ce déménagement avec tant d'insouciance, et semblé croire que ce serait une chose si agréable pour Emily de partager son appartement avec sa jeune amie, que mistress Ellis en avait conclu que c'était une affaire convenue d'avance.

Profondément blessée et vivement contrariée pour elle-même et pour Emily, Gertrude resta un moment muette et irrésolue.

Puis elle demanda à mistress Ellis si elle avait parlé de cela à Emily. La réponse fut négative. Gertrude la pria alors de ne lui en rien dire.

« Je ne puis supporter, dit-elle, de lui faire savoir que le petit sanctuaire qu'elle m'avait fait arranger avec tant de soin m'a été enlevé sans cérémonie. Je couche dans son appartement la plupart du temps, comme vous savez; cependant elle aime que j'aie une chambre à moi, où je puisse toujours être seule. Si vous me permettez de transporter mon bureau dans votre chambre, mistress Ellis, et d'y dormir de temps en temps sur un lit de repos, nous n'aurons pas besoin de parler de tout cela à Emily. »

Mistress Ellis y consentit. Elle était devenue singulièrement humble et complaisante depuis quelques mois, et Gertrude avait tout à fait gagné ses bonnes grâces, d'abord par sa patience et ensuite par les services fréquents qu'elle avait trouvés moyen de rendre à la gouvernante surchargée de besogne. Elle ne fit donc aucune objection à l'accueillir dans sa chambre, et offrit même de l'aider à déménager sa garde-robe, sa table à ouvrage et ses livres.

Mais, quoiqu'elle fût complaisante et pleine d'égards pour Gertrude, qu'elle considérait alors avec Emily et mistress Prime comme un membre du parti opprimé auquel elle appartenait elle-même, aucune parole ne pourrait exprimer son indignation de la conduite de mistress Graham et d'Isabelle. « Tout cela fait partie d'un plan qu'elles ont adopté! dit-elle. Parfois je rends grâces à Dieu de ce qu'Emily est aveugle; ce serait un si grand chagrin pour elle de voir tout ce qui se passe! J'aurais eu plaisir à souffleter Isabelle pour l'impudence avec laquelle elle a pris hier votre place à table, et négligé ensuite de servir Emily, qui était assise là comme un ange, selon son habitude, ne se doutant pas le moins du monde de la honteuse conduite d'Isabelle, et lui demandant un peu de beurre aussi doucement que si un simple accident avait été la cause de votre éloignement et de l'abandon où elle se trouvait. Et cela en présence de tous ces étrangers encore! J'ai tout vu du cabinet où l'on serre la porcelaine!... Et puis les robes et les fichus d'Emily! ils étaient là dans le tiroir, depuis je ne sais combien de temps, et je croyais bien qu'ils allaient y moisir. Je suis contente qu'on ait enfin permis à Brigitte de les repasser, car je commençais à craindre qu'Emily ne se trouvât bientôt, par une de ces chaudes journées, sans une robe propre à mettre. Mais que sert de parler de tout cela? Je ne souhaite qu'une chose, qu'elles s'en aillent en Europe et nous laissent tranquilles ici. Vous n'avez pas envie de partir, n'est-ce pas, Gertrude? »

— Tout de même, si Emily part.

— Ah bien, vous êtes meilleure que moi, je ne pourrais pas me laisser martyriser ainsi, même pour l'amour d'elle. »

Il est inutile de détailler toutes les vexations auxquelles Ger-

trude fut chaque jour exposée, surtout après l'arrivée des hôtes qu'on attendait. Tout le monde fashionable, insouciant et joyeux, apprit à la regarder comme une effrontée parasite, et Emily comme un embarras et un ennui. Malgré toutes les peines que Gertrude se donna, Emily ne put rester longtemps dans l'ignorance du peu de cas que l'on faisait d'elle-même et de son amie. Kitty, indignée de l'impolitesse de sa tante et d'Isabelle, et indifférente pour une société dont ses yeux voyaient déjà en partie la folie et la légèreté, n'hésita pas à exprimer à Emily et à Gertrude ce qu'elle pensait des outrages qu'on leur faisait subir, et son désir de prendre leur défense. Mais Kitty n'était pas un antagoniste formidable pour mistress Graham et pour Belle, car son ardeur était refroidie et ses craintes constamment excitées par les regards et les discours moqueurs de sa cousine. Elle était devenue très poltronne et n'osait plus, comme elle eût fait autrefois, contrarier leurs desseins ni s'interposer entre ses amies et les indignités auxquelles elles étaient en butte.

Toutefois, mistress Graham était allée trop loin et se trouva enfin embarrassée dans ses propres intrigues. Son mari revenait; il lui fallait dès lors borner sa propre insolence, et, ce qui était beaucoup plus difficile, mettre un terme à celle d'Isabelle.

Mistress Graham était une femme de tact; elle savait parfaitement jusqu'où irait la patience de son mari, jusqu'à quel point il se laisserait aveugler, et avait assez d'empire sur elle-même pour s'arrêter dans toute voie capable de déplaire à l'impérieuse volonté de M. Graham. En son absence, elle avait agi sans contrainte, permis à Belle de remplir la maison de ses jeunes et folles amies, et fermé les yeux sur mainte violation flagrante et palpable des règles de la politesse, dont celles-ci s'étaient rendues coupables envers la fille de leur hôte absent et envers la compagne d'Emily. Il s'agissait donc de réprimer tout procédé inconvenant; mais, malheureusement pour l'exécution des sages précautions de mistress Graham, le chef de la famille revint inopinément et dans des circonstances qui prévirent tout avertissement, toute préparation.

Il arriva juste à la tombée de la nuit, ayant pris l'omnibus de la ville voisine, contrairement à son habitude.

La soirée était fraîche; on avait fermé les portes et les fenêtres de la maison, et le salon était si brillamment illuminé que M. Graham soupçonna aussitôt une nombreuse société. Il en fut contrarié, car c'était la veille du dimanche, et, selon l'antique usage de la Nouvelle-Angleterre, il aimait à voir sa maison tranquille le samedi soir. Il souffrait d'ailleurs d'un violent mal de tête. Évitant donc le salon, il entra dans la bibliothèque, puis dans la salle à manger; toutes les deux étaient froides et désertes. Il monta l'escalier, traversa plusieurs pièces, jeta un coup d'œil indigné sur le désordre qui y régnait, car il tenait à ce que chaque chose fût à sa place, et gagna enfin la chambre

d'Emily. Il ouvrit la porte sans faire de bruit et regarda dans l'appartement.

Un brillant feu de bois brûlait dans la cheminée, à côté de laquelle on avait roulé un lit de repos où Emily était assise; la petite chaise à bascule de Gertrude occupait l'autre coin. La lumière du feu reflétée sur les rideaux blancs, les parfums suaves d'une corbeille de fleurs posée sur la table, la figure calme et sereine d'Emily, et l'expression radieuse des traits de Gertrude, lorsqu'en levant les yeux elle vit le père et le protecteur de sa chère aveugle les regarder avec complaisance, tout cela formait un si charmant contraste avec les autres parties de la maison, que le vieillard se sentit plus d'affection que jamais pour les deux amies; il surprit sa fille par un embrassement cordial et paternel, salua Gertrude avec tendresse, puis s'écria en prenant le fauteuil que celle-ci approchait du feu pour lui : « A la bonne heure! mes filles, on est bien ici, on est chez soi! Que se passe-t-il donc en bas? Pourquoi ce remue-ménage? »

Emily lui expliqua qu'il y avait depuis quelque temps du monde dans la maison.

« Pouah! de la société! grommela M. Graham d'un air mécontent, je l'avais deviné. Et l'on a vidé les sacs à guenilles dans les chambres, à ce qu'il parait. »

Gertrude lui demanda s'il avait pris le thé.

Il répondit que non, qu'il lui serait agréable d'en avoir un peu.... qu'il était fatigué. Elle descendit pour s'en occuper.

« Ne dites à personne que je suis arrivé, Gerty, lui recommanda-t-il au moment où elle sortait; je désire qu'on me laisse tranquille, ce soir au moins. »

Tandis que Gertrude était en bas, M. Graham questionna Emily sur l'état de ses préparatifs pour le voyage d'Europe. Il apprit avec étonnement qu'elle n'avait jamais reçu communication de ce qui la concernait dans la lettre adressée à mistress Graham, et qu'elle ne savait rien de ses projets. Aussi irrité que surpris, il réprima toutefois son humeur pour le moment.... Il n'aimait pas à reconnaître lui-même, et beaucoup moins encore à avouer à sa fille que sa femme eût négligé ses ordres; mais cela lui donna à réfléchir.

Après avoir fait un bon repas, auquel présida Gertrude, il retourna avec elle dans la chambre d'Emily, et sa première demande fut pour le *Evening Transcript* (journal du soir).

« Je vais le chercher, dit Gertrude en se levant.

— Sonnez! reprit M. Graham d'une voix impérative. Il avait remarqué à table qu'on ne faisait pas attention au coup de sonnette de Gertrude, et voulut savoir le motif d'une pareille négligence.

Gertrude sonna à plusieurs reprises sans obtenir de réponse. A la fin elle entendit le pas de Brigitte dans le corridor, et ouvrant la porte elle lui dit : « Brigitte, voulez-vous chercher le

Transcript et l'apporter dans la chambre de miss Emily? » Brigitte revint bientôt annoncer que miss Isabelle le lisait et refusait de le céder.

Le front de M. Graham annonçait un orage. « Une pareille réponse à ma fille! s'écria-t-il. Gertrude, allez-y vous-même, et dites à cette impertinente créature que c'est moi qui demande le journal!... Que signifie cette conduite? » murmura-t-il entre ses dents.

Gertrude entra au salon avec le plus grand calme, et, au milieu des regards ébahis de la société, parla tout bas à Belle, qui lui remit aussitôt le journal, non sans rougir et se troubler. Belle avait peur de M. Graham; et, lorsqu'elle annonça son arrivée, ce fut au tour de sa tante de paraître déconcertée. Elle avait bien compté voir son mari avant qu'il parvint auprès d'Emily; elle savait combien il était important de présenter les choses dans un certain sens à un homme aussi fortement prévenu.

Mais il était trop tard. Elle ne voulait pas aller le trouver; il lui fallait se fier à la fortune pour la rendre favorable. Elle employa cependant tout son tact pour disperser la société de bonne heure, et rencontra M. Graham en train de fumer dans la salle à manger.

Il était de mauvaise humeur, et *bourru comme un ours*, ainsi qu'elle dit plus tard à sa nièce; mais elle sut l'apaiser plutôt que l'irriter, évita tout sujet de discorde, et put, le lendemain matin, présenter à ses amies un hôte obligeant et affable.

Toutefois cette sérénité fut troublée longtemps avant la fin du jour. Lorsqu'il traversa la nef latérale de l'église se rendant à l'office du matin, avec Emily appuyée sur son bras, selon son invariable coutume, son front s'assombrit en apercevant Isabelle assise avec complaisance dans le coin du banc que toute la famille savait réservé depuis de longues années à sa fille. Mistress Graham, qui les accompagnait, fit signe de l'œil à sa nièce; mais Isabelle, ayant l'esprit un peu obtus, dut subir la mortification de se voir prendre la main par M. Graham, qui lui fit vider de propos délibéré la place qu'elle occupait, pour y installer aussitôt Emily. L'usurpatrice évincée, qui, depuis trois dimanches, avait eu la bassesse de priver à dessein miss Graham de son droit bien établi, fut obligée de s'asseoir à la seule place restée vacante, à côté de M. Graham, et le dos tourné à la chaire; et grand fut son dépit en remarquant les sourires qui s'épanouissaient sur mainte figure des bancs voisins.

Emily se fût désolée si elle avait pu se douter le moins du monde du triomphe qu'elle venait de remporter à son insu. Mais son cœur et son esprit étaient tournés vers le ciel; et, de même qu'elle ne s'était pas sentie blessée des empiétements passés d'Isabelle, elle n'avait pas non plus sujet de se réjouir en ce moment, si ce n'est que la force de l'habitude la faisait se trouver plus à l'aise à sa place accoutumée.

M. Graham n'était pas de retour depuis une semaine, qu'il comprenait parfaitement l'état des sentiments de sa femme et d'Isabelle, et l'influence qu'ils pouvaient exercer sur le bonheur du ménage. Il vit qu'Emily dédaignait de se plaindre; il savait qu'il ne lui était jamais arrivé de le faire; il observa le dévouement de Gertrude à sa chère enfant, ce qui la posa dans son esprit comme une personne ayant à son estime des droits qui ne seraient jamais disputés. Il ne faut donc pas s'étonner si, lorsque mistress Graham essaya, avec beaucoup d'art, ses insinuations contre la jeune protégée de son mari, celui-ci les accueillit avec indifférence et mépris.

Il connaissait Gertrude depuis l'enfance. Elle était pleine de cœur; par moments il avait pu la croire volontaire, jamais basse ou fausse. Il était inutile de lui rapporter ces absurdités. Pour sa part, il était bien aise que tout fût rompu entre Kitty et M. Bruce, parce que Ben était un fainéant, qui ne ferait jamais un bon mari; quant à Kitty, il la trouvait beaucoup plus raisonnable que par le passé; et, si c'était là le résultat de l'influence de Gertrude, plus elles se verraient, mieux cela vaudrait.

Mistress Graham fut au désespoir. « Tout est fini, dit-elle à Isabelle. Il est inutile de revenir là-dessus : M. Graham est donc comme un rocher, et, si nous allons en Europe, Emily et Gertrude nous y accompagneront. »

Elle fut donc presque effrayée de ce qu'elle considérait comme un excès de bonheur, lorsqu'elle apprit, quelques jours plus tard, que le couple dont elle redoutait si fort la compagnie resterait à la maison, et cela à la requête spéciale de miss Graham. Emily sentit s'évanouir tous les scrupules qu'elle avait eus d'avouer à son père le peu de plaisir que lui promettait ce voyage, lorsqu'elle reconnut que Gertrude, dont elle avait toujours l'intérêt à cœur, aurait probablement encore plus à souffrir qu'elle-même de la société à laquelle elle serait soumise.

Quoique aveugle, Emily remarquait et comprenait presque tout ce qui se passait autour d'elle. Comme elle avait l'entendement prompt et l'ouïe doublement fine par suite de sa cécité, les événements de l'été lui étaient peut-être mieux connus qu'à tout autre membre de la famille. Elle faisait plus que soupçonner l'état des choses entre M. Bruce et Gertrude, quoique celle-ci ne lui en eût jamais parlé. Elle devinait comment Kitty était mêlée à tout cela; et ce n'était pas bien difficile après les confidences que la simple jeune fille n'avait cessé de lui faire sans s'en douter, dans le cours de ses relations avec elle.

A mesure que les abus de pouvoir de mistress Graham et d'Isabelle étaient devenus plus décidés et plus évidents, mistress Ellis et mistress Prime avaient considéré comme levé tout à fait l'embargo que Gertrude avait mis sur leur franc-parler; et le chagrin que la connaissance du mépris qu'on avait pour elle pouvait causer à Emily était plus que compensé par les preuves d'attachement et de dévouement que ce mépris avait provo-

quées de la part de celle qu'elle aimait à regarder comme sa fille adoptive.

Ce fut avec calme, sans hésitation comme sans colère, qu'elle se décida à adopter une marche qui devait délivrer Gertrude des fatigues qu'elle s'imposait volontairement pour son service. On peut bien s'imaginer qu'elle rencontra beaucoup d'opposition chez son père; mais il savait trop combien il lui était impossible de trouver du plaisir dans un voyage où les peines de l'esprit s'ajouteraient à la privation de la vue, pour continuer à la presser de partir avec eux; et concluant à la fin que c'était après tout le seul moyen de concilier des intérêts opposés, et que le plan d'Emily était peut-être ce qu'on pouvait adopter de mieux dans cette circonstance, il se résigna à cette longue séparation et permit à sa fille de chercher le bonheur comme elle l'entendait. Il avait vu, durant l'hiver précédent passé dans le Midi, que l'infirmité d'Emily la rendait incapable de voyager, surtout lorsqu'elle était privée des yeux attentifs de Gertrude; il reconnaissait actuellement combien étaient contraires aux habitudes et aux goûts de sa fille ceux de sa nouvelle femme et de ses nièces, et, ne voulant pas se laisser convaincre de la folie de son choix et des chances probables de malheur qui en résultaient, il apprécia la sagesse de la proposition d'Emily et éprouva un soulagement réel à suivre une marche qui satisfaisait tout le monde.

CHAPITRE XXXIV

VOYAGE ET MYSTÈRE

La pension de mistress Warren fut le lieu choisi par Emily pour y passer l'hiver avec Gertrude; un mois après que M. Graham fut revenu de New-York, sa maison de campagne était fermée, et il était en route pour le Havre, avec sa femme, Isabelle et Kitty; mistress Ellis se reposait un peu de ses fatigues chez des parents qu'elle avait du côté de l'est, et mistress Prime était installée comme cuisinière dans la maison de mistress Warren, où elle grommelait tous les matins contre le surcroît de besogne qui lui revenait, et hânisait tous les soirs son étoile d'être encore sous le même toit que ses chères demoiselles.

Quoique M. Graham eût pris tous les arrangements nécessaires

et fourni plus que suffisamment à l'entretien d'Emily et de Gertrude, celle-ci désirait vivement s'occuper de nouveau d'une manière utile; aussi reprit-elle une partie de ses fonctions d'autrefois chez M. W... Quelque plaisir qu'Emily trouvât dans la présence constante de Gertrude, elle y renonçait volontiers quelques heures par jour, se réjouissait de l'ardeur qui animait son amie, et la récompensait par ses encouragements et ses éloges. Elles passèrent une saison douce et tranquille au sein du bonheur qu'elles trouvaient dans la société l'une de l'autre et dans leurs rapports avec un cercle d'amis peu nombreux, mais intelligents. Elles lisaient, se promenaient et causaient ensemble comme par le passé. Elles assistaient à des cours publics, à des concerts, et visitaient des galeries d'objets d'art. Lorsqu'elles se trouvaient en présence d'une œuvre sortie de la main d'un maître, soit en sculpture, soit en peinture, et qu'Emily écoutait, tandis que Gertrude, les yeux animés et le visage rayonnant d'enthousiasme, décrivait avec un soin minutieux le sujet choisi, la manière dont l'artiste avait rendu sa pensée, les attitudes des personnages, l'expression des figures, la couleur du paysage et les effets produits sur elle-même par les idées que suggérait l'œuvre, telles étaient l'éloquence de l'une et la sympathique attention de l'autre, qu'oubliées de tout ce qui les entourait, elles devenaient elles-mêmes un sujet d'étude sinon pour l'artiste, du moins pour l'observateur de la nature humaine en tant que manifestée sous des formes nouvelles et exempte d'affectation et de prétentions mondaines.

Il arrivait aussi, dans leurs promenades quotidiennes, ou en contemplant la splendeur d'une brillante nuit d'hiver, que Gertrude, transportée d'enthousiasme par l'œuvre du Créateur, versait sans réserve la sincère et profonde admiration de son âme, s'étendait sur la magnificence d'un coucher du soleil dans un ciel pur, ou bien, à l'heure si douce du crépuscule, attendait la nuit et l'instant où s'allumaient les lampes célestes; alors Emily, des sources profondes de sa nature brillamment illuminée, révélait de si grandes vérités sur les mystères de la vie intérieure, qu'on pouvait croire qu'elle seule jouissait de la vraie lumière, et que tous les autres vivaient dans les ténèbres.

Ce fut un heureux hiver qu'elles passèrent ainsi ensemble. Les pauvres les bénissaient, les affligés venaient leur demander de la sympathie, et l'affection qu'elles inspirèrent toutes deux aux amis de la famille ne connaissait pas de bornes. Dans la suite, Gertrude parla souvent de ce temps comme d'une époque où elle avait vécu dans un monde à part et plein de charmes. Le printemps vint et passa, sans qu'elles songeassent à s'en aller; elles souffraient de quitter un endroit où elles avaient été si heureuses. Il ne fallut rien moins, pour les chasser de la ville, qu'un soudain affaiblissement de la santé d'Emily et l'ordre péremptoire du docteur Jérémie de retourner à la campagne.

Outre son inquiétude au sujet de son amie, Gertrude commençait à s'affliger du long silence de Willie Sullivan : depuis deux ou trois mois elle était sans nouvelles. D'où pouvait venir cette interruption dans leur correspondance ? Elle tâcha toutefois de ne pas s'en préoccuper, et donna tous ses soins à Emily, qui commençait à en avoir réellement besoin.

Elles allèrent passer quelques semaines au bord de la mer, mais cet air pur et salubre ne fortifia pas le corps affaibli de notre aveugle. Elle fut obligée de renoncer à ses promenades quotidiennes. Une lassitude continuelle privait ses membres de leur élasticité ; son caractère ordinairement égal était sujet à un abattement inaccoutumé, et ses nerfs devenaient de plus en plus irritables.

Le bon docteur venait voir fréquemment sa malade favorite, mais, trouvant à chaque visite que son état empirait au lieu de s'améliorer, il lui ordonna enfin de retourner à la ville, déclarant que la chambre de mistress Jerry sur le devant était aussi fraîche et aussi confortable que les pièces étroites de l'hôtel encombré de Nahant ; et il insista pour qu'elle vint s'y installer avec Gertrude et y passer au moins quinze jours, au bout desquels, si Emily n'avait pas recouvré la santé, il espérait avoir le temps de l'accompagner ailleurs.

Emily se trouvait très bien à Nahant ; elle craignait de causer de l'embarras à mistress Jérôme.

« Ne parlez pas de cela, miss Graham. A l'heure qu'il est, vous devriez nous connaître, mistress Jerry et moi. Venez demain ; je vous attendrai au débarcadère. Adieu ! » Et il prit son chapeau et s'éloigna.

Gertrude le suivit.

« Je vois, docteur, que vous trouvez qu'Emily n'est pas bien.

— Comment le serait-elle ? Avec le bruit des flots et les cris des petits enfants de mistress Fellow, en voilà plus qu'il ne faut pour épuiser ses forces. Je ne souffrirai pas cela ! Ce n'est pas l'endroit qui lui convient : amenez-la demain, j'y compte.

— Les enfants ne crient pas toujours autant qu'aujourd'hui, répondit Gertrude en souriant, et pour ce qui est de la mer, Emily aime beaucoup le bruit des vagues. Elle reste assise des heures entières à les entendre !

— J'en étais sûr ! Il faut que cela finisse ; ça ne lui vaut rien, ça la rend triste sans qu'elle sache pourquoi. Ainsi, amenez-la à Boston, comme je vous ai dit. »

Trois semaines entières s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Gertrude et d'Emily, lorsque le médecin aimé put enfin se dérober à ses malades pour jouir d'un peu de distraction et voyager quelques semaines. S'il ne se fût agi que de lui, il n'eût guère songé à entreprendre une chose aussi inaccoutumée qu'un voyage ; sa femme aussi préférerait sa maison à tout autre séjour, et il lui répugnait de partir pour un endroit inconnu ; mais tous les deux sacrifiaient volontiers et même avec empressement

leurs vieilles habitudes à ce qu'ils considéraient comme un avantage pour leurs jeunes amies.

La santé d'Emily s'était décidément améliorée, au point qu'elle se réjouissait pour elle-même à la pensée de visiter West-Point, Catskill et Saratoga; et, lorsqu'elle songeait au plaisir que ce petit voyage procurerait sans doute à Gertrude, elle se sentait animée d'une nouvelle vigueur pour l'entreprendre. Gertrude avait presque autant besoin qu'Emily de distractions et de changement d'air. La chaleur excessive des dernières semaines et sa présence assidue dans la chambre de la malade avaient fait pâlir les roses de ses joues, tandis que l'inquiétude et les soucis avaient pesé sur son esprit. Toutefois la bonne voie où était la santé d'Emily et l'ardeur avec laquelle elle avait embrassé les projets du docteur délivrèrent Gertrude de ses craintes; et, tandis qu'elle s'occupait activement d'achever les quelques préparatifs nécessaires à sa garde-robe et à celle de son amie, sa démarche était aussi légère et sa voix aussi joyeuse que ses doigts étaient agiles et adroits.

Leur première destination fut New-York; mais la chaleur et la poussière de cette ville étaient presque insupportables, et, pendant la journée qu'ils y passèrent, le docteur Jérémie fut le seul membre de la société qui s'aventura hors de l'hôtel; car je ne compte pas une courte excursion que firent mistress Jérémie et Gertrude à la recherche de bonnets habillés; la première n'en ayant que deux, l'un jaune et l'autre rose et lilas, que nous avons déjà vus, et craignant qu'ils ne fussent pas de mise à Saratoga.

Pour le docteur, il paraissait tout à fait insensible à l'état de la température, tellement il était occupé de ses visites à plusieurs de ses confrères, dont quelques-uns étaient des camarades de collège qu'il n'avait pas revus depuis des années. Il employa toute la journée à renouveler de vieilles connaissances et de vieux souvenirs; et un certain nombre de ces amis sincères, quoique si longtemps perdus de vue, étant venus le soir à l'hôtel pour se faire présenter à mistress Jérémie et à ses compagnes de voyage, leur appartement fut animé jusqu'à une heure avancée par la vive et joyeuse conversation d'un groupe d'hommes sur le retour, qui, en se rappelant le passé et en insistant sur les scènes et les événements de leur jeunesse, semblaient retrouver leur ardeur juvénile. Le docteur Jérémie avait été le favori de ses camarades; aussi presque toutes ces réminiscences de collège (excepté celles qu'il racontait lui-même) se rapportaient à quelque fait où il avait joué un rôle courageux et honorable. Les trois femmes qui faisaient partie de l'auditoire, Gertrude surtout, qui appréciait avec enthousiasme les mérites du docteur, écoutèrent d'un air de triomphe les témoignages qui venaient à l'appui de la haute opinion qu'elles avaient de lui.

Toutefois cette conversation n'était pas de nature à empêcher

les dames d'y prendre part en même temps qu'elles en jouissaient; et Gertrude, qui avait toujours grand succès auprès des hommes d'un certain âge et que le docteur aimait beaucoup à mettre en évidence, ne contribua pas peu à la bonne humeur et à la gaieté de la réunion par ses saillies amusantes, et par la vivacité de ses réparties en réponse aux facéties et aux questions adroites, quelquefois ironiques, d'un médecin vieux garçon, qui dès le premier instant l'avait prise en merveilleuse amitié.

Emily écouta avec infiniment d'intérêt une conversation si pleine de charmes pour elle, et partagea avec Gertrude l'admiration des amis du docteur, qui tous éprouvèrent la plus vive sympathie pour son malheur. Quant à mistress Jérémie, honteuse et fière, elle avait l'air si satisfait, enfoncée dans son fauteuil et savourant les éloges qu'on donnait à son mari, qu'au moment de se séparer, Gertrude déclara que le vieux homme jauno lui allait parfaitement et que les nouveaux étaient tout à fait superflus.

En apprenant que la société du docteur Jérémie devait remonter l'Hudson le lendemain matin, le docteur Gryseworth, de Philadelphie, qui, de longues années auparavant, avait été l'élève de notre bon médecin, exprima sa satisfaction de pouvoir le retrouver à bord du bateau et présenter à Gertrude ses deux filles; il les conduisit à Saratoga, où leur grand'mère était déjà installée pour passer l'été avec elles.

Minuit sonna avant que Gertrude parvint à calmer son imagination, qui, toujours active, était alors surexcitée par la perspective d'un joyeux lendemain. Elle ne paraissait pas songer à la nécessité de réparer ses forces par le sommeil; et Emily fut enfin obligée de mettre un frein à sa loquacité, en refusant positivement d'écouter un mot de ce qu'elle disait. Ainsi condamnée au silence, elle s'endormit bientôt profondément, sans se douter qu'Emily, excellente dormeuse d'habitude, n'avait agi en cette occasion que pour le bien de son amie, étant elle-même si animée, que le matin la trouva tout éveillée sans avoir reposé un instant.

Gertrude, qui ne fit qu'une somme jusqu'à l'heure où elle fut appelée par miss Graham, tressaillit d'étonnement en la voyant habillée et debout à côté de son lit. C'était là un événement très extraordinaire et qui renversait complètement l'ordre habituel des choses; car le baiser que Gertrude donnait tous les matins à Emily était pour celle-ci le premier signal de l'arrivée du jour.

« Il est six heures, Gerty, et le bateau part à sept! Le docteur a déjà frappé à notre porte.

— Comme j'ai dormi! s'écria Gertrude. Je suis curieuse de savoir s'il fait beau.

— Très beau, répondit Emily, mais très chaud. Le soleil donnait si fort dans la chambre, que j'ai dû fermer les jalousies à cause de la chaleur. »

Gertrude se hâta de réparer le temps perdu ; mais elle n'était pas tout à fait habillée quand on vint les appeler au déjeuner matinal préparé pour les voyageurs. Il lui restait aussi à former ses ma'les et celles d'Emily ; elle insista donc pour que les autres la précédassent dans la salle à manger, où elle promit de les rejoindre bientôt.

La société réunie d'aussi grand matin était peu nombreuse, et ne consistait qu'en deux familles, outre celle du docteur Jérôme et quelques messieurs, hommes d'affaires pour la plupart, qui, après avoir pris leur repas d'un air préoccupé, s'empressèrent de partir pour leurs diverses destinations. De ceux qui restaient encore à table, quand Gertrude arriva, il n'y en eut qu'un qu'elle remarqua particulièrement durant le peu d'instants que le docteur Jérôme lui accorda pour déjeuner.

C'était un homme assis à quelque distance, et qui balança nonchalamment sa cuiller à thé sur le bord de sa tasse. Il avait achevé son repas, mais ne semblait pas pressé ; et, avant l'entrée de Gertrude, il s'était attiré l'animadversion de mistress Jérôme par une légère tendance à examiner sa société plus attentivement qu'elle ne le trouvait bon.

« Je vous en prie, dit-elle au docteur, envoyez le garçon inviter cet homme à prendre quelque chose ; je ne puis pas souffrir qu'on me regarde pendant que je mange.

— Ce n'est pas vous qu'il regarde, femme ; c'est Emily, qu'il a prise en affection. Emily, ma chère, il y a un monsieur là-bas en face, qui vous admire excessivement.

— En vérité, répondit Emily en souriant, je lui en suis fort obligée. Puis-je lui rendre son compliment ?

— Oui : c'est un fort bel homme, quoique ma femme ne paraît pas l'aimer beaucoup. »

En ce moment Gertrude les rejoignit, et, lorsqu'elle fit son salut du matin au docteur et à sa femme, s'excusant gaiement du retard qu'elle avait mis à venir, le rose tendre qui colorait ses joues et le vif éclat de ses grands yeux noirs lui valurent les regards d'affectueuse admiration du vieux couple. Ce fut sans doute ce qui fit que l'étranger reporta aussitôt son attention de l'aimable et intéressante figure d'Emily sur les traits plus jeunes, plus radieux et plus éloquents de Gertrude.

Elle était à peine assise, qu'elle remarqua l'attention dont elle était l'objet. Elle s'en trouva gênée, et fut bien aise lorsque, quelques instants après, le monsieur laissa tomber sa cuiller, se leva et sortit de la salle. Au moment où il partait, elle eut occasion de l'examiner, ce qu'elle n'avait pas osé faire tandis qu'il était vis-à-vis d'elle.

C'était un homme d'une taille fort au-dessus de la moyenne, mince mais bien fait, et d'un port plein de grâce et de dignité. Ses traits étaient un peu saillants, mais expressifs et beaux ; ses yeux noirs, vifs et perçants, avaient le regard pénétrant, tandis que ses lèvres serrées annonçaient une énergique volonté.

Mais ce qu'il y avait de plus singulier dans son aspect, c'étaient ses cheveux fortement nuancés de gris, et presque d'un blanc de neige dans le voisinage des tempes. Cela faisait un contraste si frappant avec le feu juvénile de ses yeux, l'aisance et la légèreté de sa démarche, qu'au lieu de paraître un effet de l'âge et de lui donner droit à la vénération, ces cheveux rehaussaient plutôt la jeunesse et la vigueur que révélait le reste de sa personne.

« Quel singulier personnage! s'écria mistress Jérémie au moment où il disparut.

— N'est-ce pas qu'il est élégant? dit Gertrude.

— Avec cette tête grise? répliqua mistress Jérémie.

— Il est très beau, dit Gertrude; mais je voudrais qu'il n'eût pas l'air si mélancolique; ça me rend toute triste de le voir.

— Quel âge lui donneriez-vous? demanda le docteur.

— Cinquante ans environ, dit mistress Jérémie.

— A peu près trente, » dit Gertrude.

Elles avaient répondu toutes les deux en même temps.

« La différence est grande, fit observer Emily. Docteur, il faut que vous décidiez la question.

— Impossible! Je ne voudrais pas me risquer à dire l'âge de cet homme à dix ans près, au moins. Ma femme l'a fait trop vieux assurément, et je ne dis pas que je le rajeunirais autant que Gertrude. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est pas la vieillesse qui a blanchi ses cheveux. »

En ce moment, on avertit les voyageurs qui voulaient prendre le bateau de se tenir prêts, et toutes ces conjectures sur l'âge probable d'un étranger, auxquelles on se livre souvent bien infructueusement et qui deviennent quelquefois une source de vaines et interminables discussions, furent subitement suspendues.

CHAPITRE XXXV

UNE NOUVELLE CONNAISSANCE

Pour ceux qui parcourent l'Amérique, aller de Boston dans l'Etat de New-York ne paraît être qu'une promenade qui mérite à peine le nom de voyage; mais pour le docteur Jérémie c'était un événement important, qui faisait sortir le bon mé-

dein de la routine de ses visites quotidiennes, non interrompues depuis vingt ans par une semaine d'absence, et qui le plongeait tout à coup dans ce tourbillon qu'on remarque sur toutes nos grandes routes, particulièrement durant l'été, saison où la populace américaine fait chaque année son petit voyage d'agrément.

Le docteur, par nature et par habitude, ne fuyait jamais ses semblables, et recherchait au contraire leur société, dont il jouissait en toute occasion. Il savait se faire au goût des jeunes et des vieux, des riches et des pauvres, et connaissait parfaitement sous toutes ses formes l'existence qu'on mène à la ville; mais il manquait totalement d'expérience dans l'art de voyager, qui ne s'acquiert que par la pratique. Il lui restait encore à apprendre l'adroit usage d'une foule de ressorts qui, touchés au bon moment et par une main habile, attendrissent les cœurs endurcis des maîtres d'hôtel, gagnent les services dévoués des garçons, inspirent aux conducteurs des chemins de fer et aux patrons des bateaux à vapeur un esprit d'accommodement, et transforment les cochers de cabriolet bruyants et criards en humbles serviteurs obéissant à vos ordres.

A l'époque des voyages du docteur Jérémie, la diligence était le moyen de transport le plus commode et le plus rapide; le conducteur était poli, chaque voyageur un personnage important, et ses bagages une chose qu'il ne fallait pas traiter avec mépris. Maintenant qu'on voyage par multitudes, chaque individu n'est plus qu'une simple unité dans le grand tout, et ses bagages, si précieux pour lui, ne sont plus qu'un but aux meurtrissures et aux coups les plus rudes. Le docteur Jérémie était épouvanté de ce nouvel état de choses, avec lequel il ne pouvait accorder son caractère et ses goûts. Le maître d'hôtel moderne lui faisait l'effet d'un directeur de bureau de placement, qui veut bien consulter ses livres pour voir s'il peut donner une position à quelque humble suppliant, qu'il renvoie souvent mortifié et désappointé. Les garçons, que l'honnête et simple docteur dédaignait de séduire, étaient une clique de valets impudents et paresseux; les conducteurs et les maîtres de bateaux à vapeur, des tyrans altiers; et les cochers de cabriolet, un essaim de guêpes affamées, qu'on lâchait sur les quais et dans les gares pour le tourment de leurs victimes.

C'est ainsi que notre voyageur outrageait et stigmatisait à haute voix ces membres importants de la société. Il ne manquait jamais, au commencement et à la fin de chaque excursion, de s'échauffer à l'aspect des injustices et des indignités qu'il lui fallait subir. Mais c'était chose étonnante de voir avec quelle facilité il s'apaisait et recouvrait sa bonne humeur, une fois qu'il était installé en chemin de fer ou en bateau à vapeur, ou qu'il avait réussi à obtenir un logement convenable à l'hôtel. Il redevenait alors aussitôt l'homme du monde, sociable, bienveillant, obligeant, faisant connaissance avec tous ceux qui

l'entouraient, causait et se comportait avec une si complète insouciance, qu'on eût dit qu'il se croyait fixé pour la vie et qu'il était en outre parfaitement satisfait du lot que la destinée lui avait assigné.

Les dames qui l'accompagnaient furent donc bien aises de se voir en sûreté à bord du bateau à vapeur, et elles s'en félicitaient encore mutuellement, entassant leurs châles et autres vêtements superflus dans le coin le plus reculé de la cabine, lorsque la voix du docteur se fit entendre de nouveau. Il les appelait de l'autre extrémité du grand salon : « Femme, Gertrude, Emily ! que faites-vous dans votre cabine ? Vous allez perdre le plus beau du coup d'aile ! » Et s'avancant vers elles, il prit le bras de Gertrude qu'il allait entraîner, laissant mistress Jérôme les suivre avec Emily lorsqu'elles seraient prêtes ; mais Gertrude ne voulait confier l'aveugle à personne pour monter l'escalier de la cabine, et mistress Jérôme entama aussitôt une vive discussion avec le docteur sur l'à-propos qu'il y avait pour lui à mettre son chapeau de paille, qu'en épouse prévoyante elle avait apporté de Boston sur ses genoux, et dont elle était avide de voir tirer parti. Tandis que cette affaire se décidait et qu'Emily, sur le conseil de Gertrude, échangeait sa mantille contre un léger manteau de voyage, dont Gertrude savait qu'elle aurait besoin, car une brise fraîche soufflait le long de la rivière, le bateau avait fait du chemin ; et, lorsque la société arriva enfin sur le pont et chercha du regard une place où s'asseoir sur le tillac, il ne se trouvait plus un seul banc inoccupé, un seul siège qui fût vide. Le docteur Jérôme fut donc obligé de laisser là ses dames pour aller chercher des chaises.

« Ne restons pas debout ici, murmura mistress Jérôme à Gertrude et à Emily ; allons-nous-en avant que le docteur arrive ! Il y a de belles grandes chaises à bascule dans la cabine, et personne pour s'y asseoir ; je suis sûre qu'on n'a pas besoin de nous ici. Je déteste d'être debout devant tout ce monde qui nous dévore des yeux, en chantant victoire au fond du cœur parce qu'ils ont de si bonnes places. N'est-ce pas votre avis, Emily ? »

Mistress Jérôme était une de ces personnes qui oubliaient constamment qu'Emily ne voyait rien.

Mais Gertrude ne l'oubliait jamais ; et, comme elle avait le bras doucement passé autour de la taille de son amie pour empêcher le mouvement du bateau de lui faire perdre l'équilibre, il n'était pas étonnant qu'elles attirassent l'attention, l'une si belle, si droite, si forte de jeunesse et de santé, qu'elle paraissait bien faite pour être la protection de l'autre, dont la douce faiblesse s'appuyait sur elle avec tant de confiance.

« Je pense qu'une fois assises à l'ombre nous serons mieux toi qu'en bas, dit Emily en réponse à la proposition par laquelle mistress Jérôme les pressait de s'enfuir en l'absence du docteur. Je crois que vous aimez l'air et la fraîcheur.

— C'est vrai; mais j'ai remarqué un bon courant d'air dans le salon des dames, et... »

En ce moment, les raisons de la brave femme furent interrompues par le salut cordial du docteur Gryseworth. Assis le dos tourné de leur côté, il avait fait volte-face au son de la voix harmonieuse d'Emily, qui laissait dans la mémoire une impression ineffaçable une fois qu'on l'avait entendue.

Lorsqu'il eut fini ses poignées de main, il voulut absolument céder sa place à mistress Jérémey; et, au même instant, un autre monsieur, que la foule des passagers avait jusque-là dérobé aux regards de notre société, se leva, fit un salut poli, donna sa propre chaise pour Emily et s'éloigna tranquillement. C'était l'étranger qu'elles avaient vu à déjeuner. Gertrude reconnut ses yeux perçants, même avant d'avoir vu sa singulière chevelure; et elle se sentit rougir sous son regard, tandis qu'elle le remerciait et faisait asseoir Emily sur la chaise qui lui était offerte. Mais le docteur Gryseworth réclama aussitôt son attention pour la présenter à ses filles, et pour le moment elle cessa de penser à l'étranger qui se retirait.

Mlles Gryseworth avaient l'air intelligent; l'aînée, revenue tout récemment de l'Europe, qu'elle avait parcourue avec son père, était considérée comme une personne d'un esprit supérieur et de manières élégantes. Gertrude fut charmée de la cordialité de bon goût avec laquelle toutes les deux firent sa connaissance, et plus encore de la sympathie et des aimables attentions qu'elles eurent pour Emily.

Lorsque le docteur Jérémey revint avec la seule chaise qu'il avait pu se procurer, il trouva Gertrude et M. Gryseworth confortablement placés, grâce aux habiles manœuvres de ce dernier; il put donc s'asseoir aussitôt sur sa chaise et retomber dans cet état de facile insouciance qui convenait si admirablement à son caractère aimable et joyeux.

Longtemps avant que le bateau atteignit West-Point, où les Jérémey devaient débarquer, le meilleur accord régnait entre Gertrude et les filles de M. Gryseworth, et l'on voyait qu'il ne fallait que du temps pour faire mûrir leur liaison et la changer en une amitié durable.

Gertrude n'était pas une de ces jeunes personnes qui considèrent toutes les filles de leur âge comme ayant droit à une confiance et à une intimité immédiates. Elle avait ses préférences décidées; et, quoique toujours polie et obligeante, elle était rarement disposée à admettre de nouveaux membres dans le cercle sacré de ses amies. Mais elle était prompte à reconnaître un esprit sympathique; et cet esprit une fois trouvé, son naturel enthousiaste le réclamait et se l'attachait comme par une sorte de lien de famille, qui ne se relâchait plus facilement. Elle aimait bien et longtemps ceux qu'elle aimait une fois, et faisait de constants efforts pour les servir dans leurs intérêts et leur bonheur, qui lui devenaient aussi chers que les siens mêmes.

Peut-être qu'Ellen Gryseworth devina ce trait de son caractère et apprécia la valeur d'une amitié si solide et si sincère; car elle fit tout pour la conquérir. Son père, qui avait appris du docteur Jérémv l'histoire de Gertrude, souriait d'un air approbateur en voyant la peine que sa fille, élevée dans le luxe et un peu aristocrate, se donnait pour plaire à une personne dont la position sociale n'avait rien qui pût exciter son ambition, et qui ne se recommandait que par son caractère, son esprit et ses manières.

Elles étaient depuis environ une heure enchantées de la société l'une de l'autre, et jouissaient de l'aspect de quelques-uns des plus beaux sites du monde, lorsque Netta Gryseworth toucha le bras de sa sœur, et, dirigeant son regard vers une autre partie du bateau, dit à voix basse :

« Ellen, invite donc M. Phillips à venir et à se faire présenter à miss Flint; vois comme le pauvre homme est seul. »

Gertrude suivit la direction des yeux de Netta, et reconnut l'étranger du matin se promenant lentement à quelque distance, d'un air triste et bouleversé.

« Voilà une heure qu'il ne s'est approché de nous, dit Netta; je crains qu'il ne broie du noir.

— J'espère que nous n'avons pas chassé votre ami, dit Gertrude.

— Oh! non, assurément, répondit Ellen. Quoique nous ne connaissions M. Phillips que depuis peu, nous l'avons trouvé si indépendant et parfois si fantasque, que je ne suis jamais étonnée de ses manières, ni mortifiée lorsqu'il me délaisse tout à coup. Il est des gens, vous savez, desquels il suffit toujours de dire : *Ils sont ainsi faits*. Je voudrais pourtant qu'il daignât nous rejoindre; j'aurais du plaisir à vous le présenter, miss Flint.

— Vous ne l'aimeriez pas, dit Netta.

— Voilà qui n'est pas bien! s'écria sa sœur; chercher à prévenir miss Flint contre mon ami!... Il ne faut pas vous laisser influencer par elle, ajouta-t-elle en s'adressant à Gertrude. Je le connais depuis deux fois plus de temps qu'elle, et il ne me déplaît pas. Ma pétulante petite sœur n'aime pas les originaux, et je dois avouer que M. Phillips est un peu excentrique; mais cela ne fait que le rendre plus intéressant à mes yeux, et je suis convaincue que vous auriez ensemble beaucoup d'idées et de sentiments communs.

— Peux-tu dire cela, Ellen? s'écria Netta. Il y a entre eux une différence complète.

— Il faut regarder cette observation de Netta comme un grand compliment, miss Flint, dit Ellen; ce ne serait pas tout à fait la même chose si elle venait de moi.

— Vous désiriez pourtant me faire faire connaissance avec votre original, dit Gertrude en s'adressant à Netta. Je vous soupçonne d'agir d'après le principe que nos amis doivent partager nos ennuis. »

Netta se mit à rire. « Pas exactement, dit-elle; c'était un sentiment de compassion pour lui qui me poussait. Je ne puis m'empêcher de le plaindre lorsqu'il paraît si triste, et je pensais que votre société lui ferait du bien.

— Ah! Netta, Netta! s'écria sa sœur; il a éveillé ta sympathie. Encore quelques jours, et je ne serais pas surprise si ton admiration pour lui dépassait la mienne. Et si cela doit arriver, prends garde, transparente créature que tu es, de trahir ta versatilité. » Puis, se tournant vers Gertrude: « Netta a vu M. Phillips hier pour la première fois, dit-elle, et ne paraît pas en avoir reçu une impression très favorable. Nous étions de passage, mon père et moi, sur le bateau à vapeur qui le ramenait de Liverpool, il y a quelques semaines. Il a eu une indisposition au commencement de la traversée, et c'est comme médecin que mon père a fait sa connaissance. J'ai été surprise de le voir embarqué avec nous aujourd'hui, car hier il n'avait pas manifesté l'intention de partir. »

Gertrude soupçonnait que l'aimable demoiselle était peut-être elle-même la cause de ce voyage; mais elle n'en dit rien. Sa délicatesse naturelle et la nouveauté de sa liaison avec Ellen lui défendaient toute allusion de ce genre. La conversation ne tarda pas à prendre une autre tournure, et il ne fut plus question de M. Phillips. Mais, un instant avant que le bateau s'arrêtât à West-Point, Gertrude remarqua que les docteurs Jérémie et Gryseworth avaient rejoint l'étranger, et que ces trois personnages étaient engagés dans une conversation qui semblait les intéresser tous également.

A West-Point, Gertrude prit congé de ses nouvelles amies, qui exprimèrent un ardent espoir de la revoir à Saratoga, et, avant que le tumulte du débarquement se fût apaisé et qu'elle eût trouvé, pour Emily et pour elle-même, une place de refuge sur l'étroite jetée, le bateau était déjà loin et les demoiselles Gryseworth confondues au milieu de la foule qui couvrait le tillac.

Nos voyageurs ne passèrent qu'une nuit à West-Point. La chaleur continuait d'être excessive, et le docteur Jérémie, voyant qu'Emily faiblissait sous cette atmosphère accablante, désirait vivement atteindre le sommet de la montagne de Catskill avant le dimanche, qui n'était plus éloigné.

Une soirée de clair de lune suffit toutefois pour donner à Gertrude une idée des beautés de West-Point. Elle dut se contenter d'une vue générale; mais West-Point, s'offrant à ses yeux par une belle nuit d'été, laissa dans son esprit novice et impressionnable un vague sentiment d'admiration et de plaisir causé par l'admirable douceur de ce qui lui semblait plutôt un reflet du paradis qu'une scène réelle de la terre, tant le paysage était harmonieux et paisible.

« Chère Emily, dit-elle tandis qu'elles étaient debout sous une tonnelle d'où l'on avait une vue magnifique du fleuve et de ses

rives, cela vous ressemble ; vous devriez demeurer en ces lieux et devenir la prêtresse d'un si beau temple ! »

Puis, saisissant étroitement la main de son amie, elle épancha dans son oreille attentive les sentiments sacrés et sublimes que faisaient naître l'heure et l'endroit où elles se trouvaient. Communiquer ses pensées à Emily, c'était pour Gertrude s'entretenir avec son propre cœur, et la réponse était certaine.

Ainsi se passa la soirée ; le lendemain de grand matin ils remontaient le cours du fleuve. L'expérience du premier jour les ayant avertis de ne pas perdre de temps, ils s'empressèrent de prendre des places sur le tillac, car le bateau était aussi encombré que le jour précédent, mais à peine avaient-ils perdu de vue la plage de West-Point, que l'œil vigilant de Gertrude découvrit sur la figure d'Emily des signes bien connus de lassitude et de faiblesse. Elle sacrifia sans hésiter le vif plaisir que lui donnait l'aspect du magnifique paysage au milieu duquel le bateau passait en ce moment, et proposa aussitôt de se retirer dans la cabine, où miss Graham pourrait reposer en silence et plus commodément.

Mais Emily ne voulut pas écouter cette proposition et ne consentit pas à priver Gertrude du plaisir qu'elle devait goûter.

« La beauté du paysage n'existe plus pour moi, dit Gertrude. Je ne vois plus que vos traits fatigués. Descendez donc, je vous en prie, et couchez-vous, ne fût-ce que pour me faire plaisir. Vous avez à peine dormi la nuit passée.

— Parlez-vous de descendre ? s'écria mistress Jérémy. Moi, pour ma part, j'en serai bien aise ; on est tout aussi bien dans la cabine, et nous pourrions voir par les fenêtres tout ce que nous voudrions, n'est-ce pas, Emily ?

— Le préférez-vous réellement ? dit l'aveugle.

— Mais certainement ! dit mistress Jérémy d'un ton qui ne laissait aucun doute sur sa sincérité.

— Dans ce cas, si tu veux me promettre de rester ici, Gertrude, dit miss Graham, j'irai avec mistress Jérémy. »

Gertrude consentit à cet arrangement ; mais elle insista pour les accompagner d'abord, afin de s'assurer par elle-même de la place qu'occuperait Emily.

Le docteur Jérémy étant allé prendre des informations au sujet du diner, elles mirent aussitôt leur plan à exécution. Emily était réellement trop faible pour supporter le tumulte et la confusion qui régnaient sur le pont, et, lorsqu'elle se fut couchée dans le salon tranquille et presque désert, Gertrude, debout à côté d'elle, se mit à lisser les bandeaux de ses cheveux qu'elle relevait sur son front, et à contempler ses traits pâlis, jusqu'à ce qu'elle fût accusée de violer les articles du traité, et finalement renvoyée par l'excellente femme du docteur, qui se déclara parfaitement en état de prendre soin d'Emily.

« Vous feriez bien de vous dépêcher, dit-elle, avant d'avoir perdu votre place ; et faites attention, Gerty, de ne pas laisser

le docteur venir de ce côté; il nous tourmenterait pour remonter, et nous ne voulons pas de ça. »

Sur ce, mistress Jérémie dénoua les brides de son chapeau, mit ses pieds sur la chaise qui se trouvait en face d'elle, et, claquant des mains pour chasser Gertrude, la pria de s'en aller.

Gertrude s'enfuit en riant, et ses traits étaient encore animés par un sourire lorsqu'elle atteignit l'escalier. Comme elle le montait du pas rapide et léger qui lui était habituel, un personnage de haute taille se rangea pour la laisser passer. C'était M. Phillips. Il s'inclina; Gertrude lui rendit son salut et regagna la place qu'elle avait quittée, en se demandant comment il se trouvait de nouveau leur compagnon de voyage. Certainement il n'était pas à bord avant qu'elle descendit avec Emily; elle était bien sûre qu'elle l'aurait vu et reconnu au milieu de mille autres. Il avait dû s'embarquer à Newburg, où le bateau s'était arrêté pendant qu'elle était dans la cabine.

Tandis que ces réflexions traversaient son esprit, elle reprit sa place, qui se trouvait à l'arrière du bateau, et se mit à regarder le fleuve, le dos tourné à la plupart de la société. Elle était assise ainsi depuis environ cinq minutes, et ses pensées se partageaient entre la perspective qu'elle avait sous les yeux et l'intéressante physionomie de l'étranger, lorsqu'une ombre passa devant elle. Elle leva les yeux, s'attendant à voir le docteur Jérémie et se préparant à lui adresser la parole; aussi trahit-elle un peu d'embarras en rencontrant de nouveau deux yeux dont les regards ardents et magnétiques avaient le pouvoir de la troubler. Elle se détournait un peu brusquement, lorsque l'étranger prit la parole.

« Bonjour, mademoiselle! je vois que notre route est la même. Me ferez-vous l'honneur de vous servir de mon guide? »

Il lui présenta un petit livre contenant une carte du fleuve et de ses deux rives. Gertrude le prit en le remerciant. Lorsqu'elle déploya la carte, il s'arrêta à quelques pas d'elle et se pencha sur la grille d'un air distrait. Il resta plusieurs minutes sans parler. Puis, se tournant soudain vers la jeune fille : « Cet endroit vous plaît beaucoup? dit-il.

— Extrêmement, répondit Gertrude.

— Vous n'avez jamais rien vu d'aussi beau. »

Il ne faisait pas une question, mais constatait un fait.

« Tout cela vous est familier, dit Gertrude.

— Qu'est-ce qui vous le fait penser? » demanda-t-il en souriant.

Son sourire troubla Gertrude plus encore que son regard; il changeait tellement l'expression de sa figure..... il le faisait paraître si beau et en même temps si triste, qu'elle rougit et ne put répondre.

« C'est une question peu loyale, n'est-ce pas? continua l'étranger. Vous pensez avoir raison. Pourtant vous vous trompez; c'est la première fois que je vois ces lieux; mais je voyage de-

puis trop longtemps pour m'enthousiasmer par la vue... comme vous, » ajouta-t-il, après un instant de silence pendant lequel il la regarda bien en face. Puis, remarquant seulement alors le trouble dont ses regards scrutateurs étaient la cause, il se détourna, et un nuage, passant sur sa belle figure, lui prêta pour un moment une expression où l'attendrissement se mêlait à l'amertume, qui dissipa tout à coup l'embarras dont Gertrude avait été prise en le voyant se présenter si brusquement d'abord, et ensuite en entendant ses remarques. Elle eut bientôt tout oublié, excepté l'étrange intérêt que lui inspirait cet homme bizarre.

Prenant alors une chaise vacante à côté de la sienne, il attira son attention sur une charmanie maison de campagne qui se trouvait à leur droite; parla de son ancien propriétaire, qu'il avait rencontré en pays étranger, et raconta quelques anecdotes intéressantes relatives à un voyage aventureux qu'ils avaient fait ensemble. Cela fit naître d'autres sujets d'entretien, se rapportant surtout à des pérégrinations dans des contrées presque inconnues, même en ce siècle explorateur; et la conversation de cet homme était si variée et si intéressante, ses descriptions si pittoresques, son imagination si pleine d'exubérance et de feu; il s'exprimait avec tant de facilité et savait donner tant de force à ses idées, que la jeune enthousiaste à laquelle il s'adressait l'écoutait ravie d'admiration et de plaisir.

Le caractère sensible et intelligent de Gertrude sympathisait pleinement avec la ferveur et la poésie d'un esprit aussi impressionnable qu'elle-même à l'aspect de tout ce qu'il y a de grand et de merveilleux dans la nature et dans l'art. Son intérêt et sa sympathie se trouvant ainsi comme emportés d'assaut, son interlocuteur, qui l'observait avec calme, eut bientôt la satisfaction de voir qu'il avait réussi à dissiper son trouble; car, tandis qu'elle écoutait ses paroles, rencontrant même parfois le regard de ses yeux noirs, sa physionomie animée et rayonnante ne révélait plus aucun signe d'embarras.

Il ne prit toutefois pas avantage du complet oubli d'elle-même avec lequel elle jouissait de sa société, mais continua de s'étendre sur les sujets qui se présentaient naturellement, et, pour ne pas troubler son égalité d'âme, s'abstint du regard perçant et scrutateur qui l'avait si fort déconcertée. Lors donc que le docteur Jérémy arriva, cherchant sa jeune pupille, la conversation entre elle et l'étranger avait pris tant d'aisance et de liberté que le docteur, ouvrant des yeux étonnés, ne put s'empêcher de dire : « A merveille, en vérité ! »

Gertrude n'avait pas vu le docteur s'approcher, mais elle leva la tête au son de sa voix. Comprenant la surprise qu'il devait éprouver en la trouvant occupée à causer si familièrement avec un étranger, elle rougit un peu à sa brusque exclamation; mais, voyant que son compagnon y demeurait tout à fait indifférent et l'accueillait même avec un sourire, elle se sentit plutôt

amusée qu'embarrassée; car, chose bizarre, elle en était venue à avoir confiance dans son compagnon de voyage, qui se leva, échangea une poignée de main avec le docteur, auquel il avait été présenté la veille, et lui dit avec le plus grand calme : « Avez-vous la bonté, monsieur, de me présenter à mademoiselle? Nous causons déjà depuis longtemps, mais nous ne savons encore de quels noms nous appeler. »

Le docteur Jérémie ayant rempli la formalité d'usage, M. Phillips salua gracieusement Gertrude, et la regarda d'un air si doux et si paternel qu'elle n'hésita pas à prendre la main qu'il lui tendait. Il retint un moment la sienne, en disant : « N'ayez pas peur de moi quand nous nous reverrons. » Puis il s'éloigna et se promena lentement sur le tillac jusqu'à ce qu'on appelât à dîner les voyageurs pour Catskill. Alors il descendit avec le docteur et Gertrude.

Le docteur essaya de railler un peu Gertrude sur son cavalier à tête grise, déclarant qu'il était encore jeune et beau, et qu'elle pourrait faire teindre ses cheveux de la nuance qui lui plairait; mais il ne put venir à bout de la taquiner sur ce point, parce que l'intérêt qu'elle éprouvait pour lui, et qu'elle ne niait pas, était tout à fait indépendant de sa figure.

Toutefois le tumulte du dîner et du débarquement à Catskill bannit de la tête du bon docteur toute pensée étrangère à la sûreté de ses dames, à la sienne propre et à celle de leurs bagages; et c'était là un sujet capable d'inquiéter même un voyageur plus expérimenté que lui : car le temps assigné au bateau pour s'arrêter au débarcadère et déposer les passagers était si court, et si grande la confusion avec laquelle on les chassait à terre et on lançait leurs bagages après eux, que, lorsque la machine haletante se remit en mouvement, la petite foule réunie sur le quai ressemblait plus à un troupeau de moutons effrayés qu'à des êtres humains doués d'une volonté indépendante.

Emily, dont le système nerveux était depuis longtemps excité, se cramponnait tremblante à Gertrude, et Gertrude se trouva, sans savoir comment, appuyée sur le bras de M. Phillips, aux efforts duquel toutes deux furent redevables d'un heureux débarquement. Cependant mistress Jérémie s'occupait de compter les malles, tandis que son mari, un pied posé sur l'une d'elles et un sac de nuit à la main gauche, déclamait hautement contre le bateau à vapeur, contre ceux qui le conduisaient et contre toute la pétulante nation des Yankees.

Deux diligences attendaient les voyageurs sur le quai pour les conduire au haut de la montagne. Avant que M. Jérémie eût le dos tourné au fleuve, Emily et Gertrude prirent place dans l'une d'elles, grâce à M. Phillips, qui, s'étant chargé de ce soin sans dire un mot, alla informer le docteur de l'endroit où elles se trouvaient. Le docteur et sa femme les rejoignirent bientôt; une société d'étrangers occupait l'autre voiture et, après quel-

ques moments de retard, ils commencèrent leur voyage de l'après-midi.

CHAPITRE XXXVI

LE ROC SÉCULAIRE

Avant même de traverser le village poudreux et de rejoindre la route qui conduisait à l'hôtel de la Montagne, nos voyageurs s'aperçurent de l'énorme différence qui existait entre la température de la rivière et celle de l'intérieur des terres; et se trouvant privés tout à coup de la brise rafraîchissante dont ils avaient joui sur le bateau, ils eurent à supporter tout le poids de la chaleur. Pendant les premiers milles, Gertrude dut consacrer tous ses soins à se préserver, ainsi qu'Emily, des rayons d'un soleil brûlant qui leur donnait en plein sur la figure, et ce fut un grand soulagement pour elles lorsqu'on atteignit enfin la route escarpée, mais unie et bien ombragée, qui gravissait le versant de la montagne.

L'atmosphère étant parfaitement sereine, le coup d'œil, qui s'étendait de plus en plus, devint magnifique, et le plaisir et le ravissement de Gertrude furent si grands, que la contrainte imposée par le décorum lui parut presque intolérable. Aussi, lorsqu'on invita les hommes à descendre pour soulager les chevaux fatigués, Gertrude accepta-t-elle avec empressement la proposition que lui fit le docteur de l'accompagner à pied l'espace d'un ou deux milles.

Gertrude était une excellente marcheuse, le docteur était encore agile, et ils laissèrent bientôt les voitures derrière eux. A un brusque détour de la route, ils s'arrêtèrent pour admirer l'horizon, et, plongés dans une profonde extase, ils jouissaient immobiles du calme et de la beauté de l'endroit, lorsqu'une voix tout auprès d'eux les fit tressaillir : « Voilà, certes, disaient-ils, un magnifique paysage ! »

Ils se retournèrent et virent M. Phillips assis sur un rocher moussu contre lequel Gertrude s'appuyait en ce moment. Son attitude était aisée et insouciant; son chapeau de paille à larges bords gisait à terre, où il était tombé, et sa chevelure, parsemée de neige, mais encore belle et ondoyante, était rejetée en arrière et découvrait son vaste front. A le voir ainsi, la tête

appuyée sur la main avec la nonchalance d'un enfant, on eût cru qu'il était assis là depuis quelques heures, et qu'il s'y trouvait chez lui; mais il se leva dès qu'on l'eut aperçu, et rejoignit Gertrude et le docteur Jérôme.

« Vous avez pris les devants, monsieur, dit celui-ci.

— Oui, je marche depuis le village. C'est mon habitude toutes les fois qu'on ne peut gagner du temps à rester en voiture. »

A ces mots il remit aux mains de Gertrude, sans la regarder ni paraître avoir conscience de ce qu'il faisait, un bouquet de belles fleurs de laurier, qu'il avait sans doute cueillies pendant sa promenade; elle eût voulu l'en remercier, mais il avait l'air si distrait qu'elle n'en trouva pas l'occasion, d'autant plus qu'il se mit à causer avec le docteur comme si elle n'avait pas été là.

Ils reprirent tous trois leur marche. M. Phillips et le docteur Jérôme s'entretenaient avec animation, et Gertrude, contente de les écouter, s'aperçut bientôt qu'elle n'était pas la seule à qui l'étranger sût se rendre agréable. Le docteur le mit sur une foule de sujets, dont chacun lui semblait également familier; et Gertrude sourit plus d'une fois en voyant son vieil ami se frotter les mains, ce qui était sa manière bien connue d'exprimer une satisfaction illimitée.

Tantôt Gertrude croyait que leur nouvelle connaissance était un botaniste de profession, tellement il était versé dans tout ce qui avait rapport à cette partie de la science, tantôt elle était sûre qu'il avait dû faire de la géologie une étude toute spéciale, tant il connaissait intimement les terrains et les pierres: et les deux impressions s'effacèrent à leur tour lorsqu'il se mit à parler de l'Océan comme un marin, des affaires comme un négociant, et de Paris comme un homme du monde.

Elle marchait à côté de lui, en silence, mais non pas inaperçue; car, en approchant d'une montée raboteuse, il lui offrit le bras et exprima la crainte qu'elle ne fût fatiguée. Elle l'assura du contraire. Le docteur Jérôme déclara que Gertrude les laisserait tous deux. Ainsi tranquilisé, M. Phillips reprit le fil de leur conversation, dans laquelle Gertrude se trouva bientôt entraînée presque à son insu.

M. Phillips savait inspirer le respect et même la crainte, lorsque telle était sa volonté; mais il lui était aussi facile d'éveiller la confiance et de gagner tous les cœurs. Gertrude ne le regardait déjà plus comme un étranger; il était encore un mystère, mais non pas de ceux que l'on redoute d'approfondir. Elle désirait mieux connaître et apprendre l'histoire d'une vie composée d'étranges vicissitudes; son cœur sympathique aspirait surtout à sonder la cause de cette profonde mélancolie qui assombrissait son noble visage, et qui rendait si triste jusqu'à son sourire même.

Le docteur Jérôme, qui partageait jusqu'à un certain point la curiosité de Gertrude, adressa à son nouvel ami quelques questions dans l'espoir de trouver le fil conducteur qui devait

l'amener à raconter sa propre histoire. Mais ce fut en vain. Les lèvres de M. Phillips restèrent closes sur ce sujet, ou ne s'ouvrirent que pour déjouer la curiosité de son interlocuteur.

Le docteur fut enfin obligé de céder à une lassitude qu'il ne pouvait plus dissimuler, quelque mécontent qu'il fût obligé d'en faire l'avou. Ils s'assirent donc au bord de la route et attendirent l'arrivée de la voiture.

Le silence régnait depuis quelques instants, quand le docteur leva les yeux sur Gertrude et dit : « Il n'y aura pas d'église pour nous demain, Gerty ! »

— Pas d'église ! s'écria Gertrude en promenant autour d'elle un regard plein de respect ; comment pouvez-vous parler ainsi ? »

M. Phillips lui sourit avec intérêt, cherchant à deviner sa pensée, et dit d'un ton singulier : « Il n'y a pas de dimanche ici, miss Flint ; il ne monte pas si haut. »

C'était parler avec trop de légèreté au gré de Gertrude ; car elle répondit gravement, mais avec beaucoup de douceur : « Je me suis réjoui bien souvent de ce que le sabbat nous a été envoyé d'en haut sur la terre ; plus nous montons, plus nous approchons du sabbat éternel. »

M. Phillips se mordit les lèvres et se détourna sans répliquer. Il y avait autour de sa bouche quelque chose que Gertrude n'aimait pas précisément : mais elle ne put trouver dans son cœur un reproche à lui faire pour l'ironie qu'impliquaient ses manières plutôt que l'expression de son visage. Car après avoir regardé un ou deux moments dans le vide, sa physionomie mobile et distraite se voila d'une si morne tristesse, que Gertrude ne put que le plaindre et se demander quelle en était la cause.

Les voitures arrivèrent en cet instant, et, lorsqu'il eut installé Gertrude à son ancienne place, il reprit l'air calme et bienveillant qui lui était habituel ; et elle se sentit convaincue qu'elle ne faisait que rendre justice à la franchise et à la sincérité gravées sur ses traits, en croyant qu'il ne cachait rien dont il ne pût s'honorer.

Au bout d'une heure, ils s'arrêtèrent devant l'hôtel de la Montagne, et, à leur grande satisfaction, ils furent aussitôt conduits à quelques-unes des plus belles chambres de la maison. Lorsque Gertrude, debout à la fenêtre à côté d'Emily, entendit les bruyants murmures de quelques-uns de ses compagnons de voyage qui ne purent obtenir de logement convenable, elle ne put s'empêcher d'être surprise de la bonne fortune du docteur Jérémy, qui se trouvait traité avec une si évidente partialité.

Emily, qui était extrêmement fatiguée de ce pénible voyage, se fit servir à souper dans sa chambre. Gertrude soupa avec elle. Ni l'une ni l'autre ne descendirent au salon ce soir-là, mais toutes deux se mirent au lit de bonne heure.

La dernière chose que Gertrude entendit avant de s'endormir

fut la voix du docteur qui disait, en passant devant leur porte : « Ayez soin, Gerty, d'être éveillée à temps pour voir le lever du soleil. »

Mais elle ne s'éveilla pas, ni le docteur non plus. Ni l'un ni l'autre ne croyait le soleil si matinal, et quoique Gertrude, se souvenant de la recommandation, sautât hors du lit presque avant d'avoir ouvert les yeux, un flot de lumière entrait déjà par la fenêtre, et elle fut témoin d'un spectacle qui dissipa aussitôt tout regret d'avoir dormi longtemps, puisque rien, croyait-elle, ne pouvait être d'une magnificence comparable à ce qui s'offrait alors à sa vue.

Depuis l'extrémité de la plate-forme sur laquelle s'élevait l'hôtel jusqu'aux limites les plus lointaines de l'horizon, l'on n'apercevait qu'une mer de nuages blancs comme la neige, qui couvraient toute la terre au-dessous d'eux, et la dérobaient à la vue. Immenses et de la plus parfaite blancheur, ils s'étendaient de tous côtés, formant un épais rideau qui séparait les cieux d'avec la terre, et dans lequel il était impossible de découvrir la moindre déchirure.

Tandis que le reste du monde était ainsi privé de la brillante clarté du matin, le sommet de la montagne jouissait d'un jour splendide et brillant, et dont la beauté était singulièrement rehaussée par ces mêmes nuages qui projetaient leur ombre sur les habitations des hommes. Une barque de fée eût pu flotter sur ces vagues ondoyantes, qui resplendissaient au soleil comme de la neige nouvellement tombée, et dont le contraste avec l'azur du ciel formait un tableau d'une admirable grandeur. Le feuillage varié des chênes, des sapins et des érables, abritait des oiseaux de diverses espèces qui chantaient sans effroi, perchés sur les branches. Gertrude donna à cette scène un long regard, puis s'habilla précipitamment et sortit sur la plate-forme. Un silence complet régnait dans la maison, et Gertrude resta quelque temps ravie, presque haletante de respect et d'admiration.

A la fin elle entendit des pas, et, ayant levé les yeux, vit le docteur s'approcher avec mistress Jérémie : le premier, plein de vie comme à l'ordinaire, entraînant malgré elle sa compagne endormie, dont la figure disait assez avec quel regret elle renonçait à son somme du matin. « Que c'est beau, Gerty, et bien au-dessus de tout ce que j'attendais ! » s'écria le docteur en se frottant les mains.

Gertrude tourna vers lui ses yeux rayonnants, mais sans lui répondre.

Satisfait toutefois de l'expression de ses traits, qui indiquaient assez, sans qu'il fût besoin de paroles, combien elle appréciait ce spectacle, le docteur vint au bord du rocher plat sur lequel ils se trouvaient, mit ses mains sous les basques de son habit et se livra à un monologue composé d'interjections et de phrases exclamatives, exprimant ainsi une approbation que confirmaient,

d'une manière plus énergique encore, de petits coups de tête brusques et revenant à intervalles réguliers.

« Eh ! voilà qui est assez original, n'est-ce pas ? dit mistress Jérôme se frottant les yeux et regardant autour d'elle ; mais j'ose dire que c'eût été la même chose dans une heure ou deux, et je ne vois pas pourquoi le docteur m'a fait lever de si grand matin. » Puis, remarquant la position de son mari, elle s'écria : « Docteur Jerry, pour l'amour du ciel, ne vous mettez pas si près du bord de ce précipice ! Êtes-vous fou, l'homme ? Vous me causez une frayeur mortelle. Vous allez tomber et vous casser le cou, aussi sûr que le monde est monde ! »

Comme le docteur restait sourd à ses supplications, elle le saisit par son habit et essaya de le tirer en arrière ; sur quoi il se retourna, demanda ce qu'on lui voulait, et voyant l'inquiétude de sa femme, se recula prudemment de quelques pas ; mais le moment d'après il avait repris son poste dangereux. La même scène recommença. Enfin après que les craintes de la pauvre dame eurent été excitées et apaisées cinq ou six fois, elle se troubla si fort que, jetant à Gertrude un regard suppliant, elle la pria d'emmener le docteur loin de cet endroit périlleux, parce que le pauvre homme était si téméraire qu'il finirait sûrement par se tuer.

« Si nous explorions ce petit chemin à droite de la maison ? insinua Gertrude ; il paraît charmant.

— C'est vrai, dit mistress Jérôme ; charmant petit chemin ombragé ! Venez, docteur, et montons par ici. »

Le docteur regarda du côté qu'elle indiquait : « Ah ! dit-il, c'est le chemin dont parlait l'homme du bureau, et qui mène aux bosquets de pins. Certainement nous allons monter, et voir un peu ce que c'est. »

Gertrude marchait devant, mistress Jérôme venait après, et le docteur formait l'arrière-garde, car le chemin n'était qu'un étroit sentier. La montée était fort roide, et ils n'étaient pas encore à moitié lorsque mistress Jérôme, haletante de chaleur et de fatigue, s'arrêta court et déclara qu'elle était incapable d'aller jusqu'au bout. Cependant, encouragée par son mari et par Gertrude, elle se laissa persuader de faire un nouvel essai, et ils étaient arrivés à une certaine distance lorsque Gertrude, qui se trouvait alors de quelques pas en avant, entendit mistress Jérôme pousser un faible cri. Elle se retourna ; le docteur riait de tout son cœur ; mais sa femme, qui offrait l'image de la consternation, s'efforçait de passer à côté de lui pour redescendre la colline ; elle appelait en même temps Gertrude et lui disait de la suivre.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda celle-ci.

— Il y a, s'écria mistress Jérôme, que la montagne est remplie de serpents à sonnettes, et que nous allons tous être mordus.

— Non, non, Gerty, répliqua le docteur qui riait toujours. Je

lui ai dit qu'on en avait tué un ici l'été dernier, et voilà qu'elle saisit ce prétexte pour s'en retourner.

— Peu m'importe! reprit l'excellente femme, riant presque en dépit de ses craintes; s'il y en a eu un, il peut y en avoir d'autres et je ne reste pas ici une minute de plus! Je trouvais déjà tout à l'heure que c'était un assez méchant endroit, et maintenant c'est bien pis, je veux descendre et je le ferai assurément plus vite que je ne suis montée. »

Voyant qu'elle était bien décidée, le docteur s'empressa de l'accompagner, en ayant soin toutefois de dire à Gertrude qu'il n'y avait aucun danger, en la priant de continuer son chemin et de l'attendre au sommet de la colline, où il la rejoindrait après avoir reconduit sa femme à l'hôtel. Gertrude s'avança donc toute seule. D'abord elle regarda soigneusement autour d'elle, en pensant aux serpents à sonnettes; mais le sentier était si bien battu qu'elle se rassura bientôt; puisqu'il était fréquenté, il devait être sûr; et la beauté des lieux ne tarda pas à absorber toute son attention. Après quelques moments d'une montée pénible, elle atteignit le point le plus élevé et se trouva de nouveau sur une plate-forme couverte d'arbres et d'où elle apercevait également une mer de nuages compacts.

Elle s'assit au pied d'un pin gigantesque, ôta son chapeau et, tout en aspirant la fraîche brise de la montagne, s'abandonna aux réflexions d'où l'avaient tirée le docteur et mistress Jérémy.

Elle n'était assise que depuis un moment, lorsqu'un bruit léger la fit tressaillir; elle se rappela les serpents à sonnettes et se leva en sursaut, puis entendant comme une respiration humaine, elle se retourna et aperçut, à quelques pas d'elle, un homme étendu par terre et qui paraissait endormi. Elle s'en approcha tout doucement; mais, avant qu'elle eût vu sa figure, le grand chapeau de paille et les longs cheveux blanchis lui apprirent que c'était M. Phillips; un de ses bras lui servait d'oreiller; ses yeux étaient fermés et son attitude était celle du repos. Gertrude resta immobile à le regarder. En ce moment sa physionomie changea tout à coup; son expression paisible fit place à cet air malheureux qui avait d'abord excité la sympathie de notre amie. Ses lèvres s'agitèrent. « Non! non! non! » s'écria-t-il en rêve. Puis, levant brusquement un bras au-dessus de sa tête, il le laissa retomber lentement et lourdement à terre. Toute trace d'excitation disparut alors de son visage. « O mon Dieu! » murmura-t-il, comme eût fait un enfant affligé en reposant sa tête sur les genoux de sa mère.

Gertrude était vivement émue. Elle oublia que c'était un étranger, et ne vit plus qu'un homme malheureux. Un insecte étant venu s'abattre sur son front pur et ouvert, elle se baissa pour le chasser, et une des larmes dont ses yeux étaient remplis tomba sur la joue de M. Phillips.

Il se réveilla, sans que le moindre mouvement précédât son réveil, et regarda fixement la jeune fille rougissante qui se leva

pour s'enfuir; mais, appuyé sur le coude, il lui prit la main; et l'ayant retenue, il la contempla un instant, sans parler, puis lui dit d'une voix grave :

« Mon enfant, est-ce pour moi que vous avez versé cette larme? »

Son regard humide répondit seul pour elle.

« Je crois vraiment que oui, reprit-il, et je vous en bénis du fond de mon cœur. Mais à l'avenir ne pleurez pas sur un étranger; vous aurez bien assez de vos chagrins, si vous arrivez à mon âge.

— Si je n'avais pas déjà connu la douleur, dit Gertrude, je ne saurais compatir à celle d'autrui. Si je n'avais souvent pleuré sur moi, je ne pleurerais pas à présent sur un autre.

— Mais vous êtes heureuse?

— Oui.

— Il en est qui oublient facilement le passé.

— Je ne l'ai pas oublié, moi.

— Les chagrins des enfants s'effacent par un sourire, et vous sortez à peine de l'enfance.

— Jamais je n'ai été enfant, dit Gertrude.

— Singulière fille! murmura M. Phillipps. Voulez-vous vous asseoir et causer quelques minutes avec moi? »

Gertrude hésita.

« Ne me refusez pas; je suis vieux et tout à fait inoffensif. Asseyez-vous là sous cet arbre, et dites-moi ce que vous pensez du tableau que nous avons sous les yeux. »

Gertrude sourit intérieurement à l'idée qu'il fût si vieux et qu'il l'appelât une enfant; mais, vieux ou jeune, elle ne trouva dans son cœur aucun motif de le craindre ou de lui refuser sa demande. Elle s'assit; M. Phillipps prit place à côté d'elle; mais il resta quelque temps sans parler. A la fin, il se tourna brusquement vers elle et lui dit :

« Vous n'avez jamais été malheureuse?

— Jamais! s'écria Gertrude. Oh! si, bien souvent.

— Jamais pendant longtemps?

— Oh! si; je puis me rappeler des années entières où le bonheur était une chose que j'ignorais et que je ne rêvais même pas.

— Mais il est venu à la fin. Que pensez-vous de ceux qui ne le rencontrent jamais?

— J'ai assez d'expérience de la douleur pour les plaindre et souhaiter de les aider.

— Et que pouvez-vous pour eux?

— Espérer, prier! dit Gertrude d'une voix émue.

— Mais s'ils sont en dehors de tout espoir... de toute influence de la prière?

— C'est un cas qui n'existe pas, répondit Gertrude avec fermeté.

— Voyez-vous ces nuages épais qui obscurcissent en ce mo-

ment la terre? Il est de même bien des coeurs enveloppés de ténèbres impénétrables.

— Mais le soleil brille au-dessus des nuages.

— C'est possible, mais qu'importe à ceux qui ne le voient pas?

— Le chemin qui conduit au sommet de la montagne est pénible; mais le pèlerin est bien récompensé de la fatigue qui l'élève au-dessus des nuages, répliqua Gertrude avec enthousiasme.

— Bien peu trouvent la route qui mène si haut, reprit avec tristesse son compagnon, et ceux qui y parviennent ne peuvent pas vivre longtemps dans une atmosphère si élevée. Il leur faut redescendre de cette hauteur et vivre avec la troupe vulgaire; il leur faut de nouveau prendre part à la lutte avec les infâmes et les cruels; des nuages plus épais s'amoncellent sur leurs têtes, et ils sont entourés d'une obscurité plus profonde.

— Mais ils ont vu la céleste splendeur; ils savent qu'en haut la lumière brille toujours, et ils attendront avec confiance qu'elle perce enfin leurs ténèbres. Voyez, voyez! s'écria-t-elle, les yeux étincelants de la ferveur qui l'animait; en ce moment même le voile se déchire, et le soleil éclairera bientôt la vallée! »

Ce disant, elle montrait les nuages qui s'entr'ouvraient au-dessous d'eux, et se tourna vers l'étranger pour voir s'il remarquait ce changement; il regardait, non pas le spectacle que lui offrait la nature, mais celui qu'il avait à côté de lui. Il contemplait avec un vif intérêt cette jeune adoratrice du vrai et du beau, et paraissait tellement absorbé par l'étude de ses traits et de sa physionomie, que Gertrude, croyant qu'il ne l'écoutait plus, cessa tout à coup de parler.

« Continuez, heureuse enfant, dit-il. Apprenez-moi, s'il est possible, à voir le monde revêtu de la teinte rose qu'il a pour vous; apprenez-moi à aimer et à plaindre, comme vous, cette misérable chose qui s'appelle l'homme. Je vous préviens que c'est une tâche difficile; mais vous semblez remplie d'espoir.

— Est-ce que vous haïssez le monde? demanda Gertrude avec simplicité.

— Peu s'en faut, répondit M. Phillips.

— Je l'ai détesté autrefois, dit Gertrude d'un air rêveur.

— Et peut-être le haïrez-vous de nouveau.

— Non, c'est impossible; il s'est montré bonne mère pour l'orpheline, et maintenant je l'aime tendrement.

— Est-ce qu'ils ont été bons pour vous? demanda M. Phillips avec vivacité. Est-ce que des étrangers sans coeur ont mérité l'amour que vous semblez éprouver pour eux?

— Sans coeur! s'écria Gertrude, dont les yeux se remplirent de larmes. Oh! monsieur, je voudrais que vous eussiez connu mon oncle True et ma chère Emily! assurément vous auriez meilleure opinion du monde.

— Parlez-moi d'eux, dit-il à voix basse en regardant fixement le gouffre béant à ses pieds.

— Il y a peu de chose à en dire, si ce n'est que l'un était vieux et pauvre, l'autre complètement aveugle; et pourtant ils ont fait que tout me paraît beau, brillant, splendide, à moi, pauvre enfant abandonnée qu'on outrageait.

— Vous reconnaissez donc avoir rencontré d'abord l'injustice et l'outrage?

— Mes premiers souvenirs ne me rappellent que misère, souffrance et méchanceté.

— Et ils ont eu pitié de vous?

— L'un devint mon père ici-bas, et l'autre m'apprit à trouver un père dans le ciel.

— Et depuis lors vous avez toujours été libre, sans inquiétude, sans désir dans ce monde?

— Ce n'est pas cela que j'ai dit... ce n'est pas cela que je prétends. J'ai eu à perdre l'oncle True, et à quitter d'autres amis bien chers, les uns par l'absence, les autres par la mort; j'ai eu bien des épreuves à subir, bien des heures solitaires et désolées, et maintenant même, je suis oppressée par plus d'un sujet de crainte et d'inquiétude.

— Comment donc êtes-vous si heureuse et si gaie? » demanda M. Phillips.

Gertrude s'était levée, car elle voyait approcher le docteur Jérémv; une de ses mains s'appuyait sur l'énorme rocher à l'ombre duquel elle s'était assise. Elle sourit doucement à la question de M. Phillips; et, après avoir jeté un coup d'œil sur la profonde vallée qui s'ouvrait à ses pieds, elle le regarda d'un air de sainte confiance, et dit d'une voix basse, mais fervente : « Je vois l'abîme entr'ouvert au-dessous de moi, mais je m'appuie sur le roc séculaire! »

Gertrude avait dit la vérité en affirmant que plus d'un sujet d'inquiétude l'oppressait : car, outre la crainte croissante que l'heure ne fût proche où Emily lui serait enlevée, elle était tourmentée par la pensée que Willie Sullivan, vers qui son cœur se portait avec un amour plus grand que celui d'une sœur, oubliait l'amie de son enfance, ou qu'il cessait du moins de la regarder avec l'affection et la tendresse d'autrefois. Il y avait alors plusieurs mois qu'elle n'avait reçu de lettre des Indes; la dernière était courte et écrite avec une précipitation dont Willie s'excusait sur les embarras de ses affaires; et Gertrude pensait que les parents de l'exilé ayant cessé de vivre, les liens qui le rattachaient à sa terre natale s'étaient relâchés ou peut-être complètement dénoués.

Rien n'eût pu lui faire exprimer, même à Emily, le soupçon qui la mordait au cœur; rien ne l'eût blessée davantage que d'entendre dire à un autre que Willie pût l'oublier; et pourtant elle pensait toujours au silence de William; elle avait cependant continué de lui écrire comme à l'ordinaire, et elle était sûre que chaque courrier avait dû lui apporter ses souvenirs. Quel autre motif que la maladie ou l'indifférence pouvait l'em-

pêcher de répondre aux lettres qu'elle lui avait fidèlement envoyées? Parfois elle se sentait prise d'une profonde tristesse, et ne parvenait à la dissiper qu'en élevant ses pensées vers le ciel, avec cet espoir et cette confiance qui l'avaient souvent soutenue au milieu de tant d'épreuves.

Le docteur salua cordialement M. Phillips et prit la parole avec son entrain habituel; il était ravi du calme et de la magnificence de cette matinée dans les montagnes. M. Philipps, obligé de faire des efforts pour dissimuler, sinon pour dissiper la tristesse qui accablait son âme, parla avec une aisance et un enjouement dont Gertrude s'étonna. Elle ne le vit pas à déjeuner; à dîner, il se plaça à une certaine distance de la société du docteur, et ne parut les reconnaître que par un gracieux salut à Gertrude, lorsqu'elle sortit de la salle à manger.

Dans la soirée, il se montra sur la plate-forme où Gertrude était assise avec miss Graham. Il y avait eu une violente averse, mais lorsque le soleil descendit et que l'orage se dissipa, un arc-en-ciel aux couleurs radieuses, et son reflet presque aussi beau que lui, se dessinèrent au-dessus de l'horizon, quoique bien plus bas que le sommet de la montagne, s'ajoutant aux effets de lumière et d'ombre qu'on voyait dans la vallée pour former un spectacle admirable. Gertrude désirait que M. Phillips s'approchât d'elle, sachant bien qu'Emily serait charmée de sa conversation éloquente, et surtout espérant que la voix consolatrice de l'aveugle enseignerait la paix à son cœur désolé. Mais son espoir fut vain; il tressaillit à leur aspect, s'éloigna précipitamment, et Gertrude le découvrit bientôt gravissant le même sentier escarpé qui les avait attirés le matin. Il ne reparut plus le soir à l'hôtel.

Les Jérémy restèrent encore deux jours sur la montagne. Cet air fortifiant faisait du bien à Emily, qui, mieux portante que pendant les dernières semaines, put faire plusieurs promenades dans le voisinage de l'hôtel.

Gertrude ne pouvait se lasser du magnifique coup d'œil qu'elle contemplait avec un plaisir croissant. Une excursion qu'elle fit à pied avec le docteur à la déchirure qui se trouve au cœur de la montagne, et où un torrent étroitement encaissé se précipite d'une hauteur de deux cents pieds dans la vallée, lui fournit le sujet de mainte description poétique dont Emily recueillit sa part de plaisir; mais ils ne virent plus M. Phillips, qui avait disparu. Le docteur, ayant demandé de ses nouvelles à leur hôte, apprit qu'il était parti le lundi de bonne heure et avait descendu la montagne à pied.

Le docteur fut surpris et désappointé, car il aimait beaucoup leur nouvel ami; et, d'après quelques questions que celui-ci lui avait faites au sujet de la route qu'ils se proposaient de suivre, il s'était flatté que son dessein était de faire partie de leur société.

« N'importe, Gerty, dit-il d'un ton de condoléance moqueuse;

j'ose dire que nous le rencontrerons encore quelque jour, lorsque nous nous y attendrons le moins. »

CHAPITRE XXXVII

UN CHARME INVISIBLE

De Catskill, le docteur Jérémie se rendit directement à Saratoga. La ville était encombrée d'étrangers, car on était au fort de la saison, et le voyageur imprévoyant, ayant négligé de retenir des chambres, n'avait pas droit d'espérer un logement.

« Où comptez-vous descendre? lui demanda une de ses connaissances qu'ils rencontrèrent par hasard en chemin de fer.

— A l'hôtel du Congrès, répondit le docteur. Ce sera un séjour tranquille pour nous autres vieilles gens, et plus agréable que toute autre maison à miss Graham, qui est malade.

— On vous attend donc?

— Non; qui voulez-vous qui nous attende?

— Votre hôte. Si vous n'avez pas retenu de chambres, vous n'en trouverez pas, attendu que tous les hôtels sont remplis jusque sous les toits.

— Eh bien! nous en courrons la chance, dit le docteur avec une indifférence qui l'abandonna lorsque, arrivé à sa destination, il apprit que son ami avait dit vrai. Que faire? dit-il en rejoignant les dames, qu'il avait quittées un moment pour aller aux informations. On dit que toutes les maisons sont pleines; et dans ce cas, nous n'avons qu'à prendre le premier convoi et à partir, car nous ne pouvons pas coucher dans la rue.

— Une voiture, monsieur? » s'écria un cocher de cabriolet en faisant au docteur des signaux éloquents, tandis qu'un autre, plus audacieux encore, lui tapait sur l'épaule en disant de la voix la plus insinuante : « Une voiture, monsieur?

— Une voiture? répéta le docteur avec colère. Pourquoi faire? Il ne reste pas une mansarde à louer dans votre ville, quand on donnerait tout l'or du monde.

— Eh bien! monsieur, dit le dernier des deux (c'était une espèce d'attaché d'omnibus, qui ôta sa casquette en parlant et s'essuya le front avec un mouchoir sale et déchiré), les hôtels sont remplis, il est vrai, mais peut-être trouverez-vous à vous loger dehors.

— Dehors! s'écria le docteur toujours avec la plus vive irritation. Il me semble que nous y sommes déjà; c'est dedans que je voudrais être. Où allez-vous d'ordinaire avec votre voiture?

— A l'hôtel du Congrès.

— Eh bien! approchez que nous entrions; et faites attention que, si l'on ne nous reçoit pas à l'hôtel du Congrès, vous nous garderez jusqu'à ce que nous ayons trouvé un meilleur logement. »

Les trois dames montèrent donc dans le petit omnibus, où elles se trouvèrent étroitement serrées entre une demi-douzaine de femmes et d'enfants inquiets, fatigués et couverts de poussière, qui tâchaient de prendre patience. Le docteur se plaça sur la banquette, et, dès que le véhicule s'arrêta, courut se présenter au maître de l'hôtel. Ainsi qu'il le craignait, il ne restait pas le plus petit coin où ils pussent s'abriter. Désireux toutefois de les recevoir, le buraliste lui annonça que peut-être il pourrait lui donner une chambre avant la nuit dans une maison de la rue voisine.

« Ah! c'est là ce qu'on appelle vous loger dehors, n'est-ce pas? s'écria le docteur. Eh bien! monsieur, ça ne fait pas mon affaire; il faut que j'aie tout de suite une place où débarquer mes dames. Pourquoi n'y a-t-il pas assez d'hôtels dans votre ville pour tous les étrangers? »

— C'est le fort de la saison, monsieur, et...

— Le docteur Jérémy! s'écria la voix fraîche de Netta Gryseworth qui traversait le vestibule avec sa grand'mère. Comment vous portez-vous, monsieur? miss Graham et miss Flint vous ont-elles accompagné? Venez-vous pour rester quelque temps? »

Avant que le docteur eût le temps de répondre aux questions et de présenter ses respects à Mme Gryseworth, vénérable douairière qu'il avait connue trente ans auparavant, le maître d'hôtel l'aborda.

« Le docteur Jérémy? dit-il; excusez-moi, je ne vous connaissais pas. Le docteur Jérémy, de Boston? »

— Lui-même, répondit le docteur en saluant.

— Oh mais, c'est différent! Vos chambres sont réservées; elles seront prêtes dans un instant. Il y a deux jours qu'elles sont vacantes.

— Qu'est-ce que tout ça signifie? s'écria l'honnête docteur. Je n'ai pas retenu de chambres.

— Alors, c'est un ami qui l'a fait pour vous, et c'est fort heureux, surtout puisque vous avez des dames. Saratoga est très encombrée de cette saison; il y avait hier sept mille étrangers en ville. »

Le docteur remercia son étoile et son ami inconnu, puis courut appeler ses dames pour les faire jouir de leur bonne fortune.

« Eh bien! n'avons-nous pas de la chance? dit mistress Jérémy en jetant un coup d'œil autour de la chambre confortable

qui lui était assignée, et en examinant celle d'Emily et de Gertrude. Qui disait donc que la foule se disputait la place ? »

Le docteur, qui venait de donner des ordres relatifs à ses bagages, entendant les derniers mots de sa femme, mit un doigt sur ses lèvres d'un air de mystère, et dit à voix basse : « Chut ! chut ! ne parlez pas trop de cela. Nous profitons d'une superbe méprise de notre hôte. Ces chambres ont été retenues pour quelqu'un, mais ce n'était pas pour nous. Quoi qu'il en soit, tout ce qu'on pourra nous faire, ce sera de nous mettre à la porte lorsque les autres arriveront, et d'ici là nous avons la perspective d'un excellent logement. »

Mais, si les Jérémie n'étaient pas les légitimes locataires, les autres n'arrivèrent jamais ; et non seulement notre société oubliâ la position précaire qu'elle occupait dans l'hôtel, mais elle osa même proposer et eut la bonne fortune d'obtenir l'échange de la chambre d'Emily contre une autre située au premier étage, et qui s'ouvrait directement sur le salon ; ce qui évitait à la chère aveugle la peine de monter et de descendre un escalier souvent encombré de monde.

Vers l'heure du thé, le jour de leur arrivée, Emily et Gertrude venaient d'achever leur toilette, lorsqu'un petit coup fut frappé à leur porte. Gertrude s'empressa d'ouvrir et de faire entrer Ellen Gryseworth, qui, tout en la saluant avec la vivacité méridionale, hésita sur le seuil et dit : « Je crains que vous ne me trouviez importune ; mais Netta m'a dit que vous étiez ici, et ayant appris par hasard, de la fille de chambre, que vous occupiez l'appartement à côté du mien, je n'ai pu m'empêcher de m'arrêter un moment en passant pour vous dire combien je suis contente de vous revoir. »

Gertrude et Emily exprimèrent le plaisir que leur causait cette rencontre, remercièrent Ellen d'avoir laissé de côté toute cérémonie, et la pressèrent d'entrer et de rester avec elles jusqu'à ce que le son du gong annonçât le thé. Elle se rendit à cette invitation, et, s'étant assise sur la malle la plus voisine, elle s'informa de leurs voyages et de la santé d'Emily depuis le moment de leur séparation à West-Point.

Entre autres aventures, Gertrude parla de la rencontre qu'elles avaient faite de M. Phillips.

« Vraiment ! s'écria miss Gryseworth, il paraît qu'il possède le don d'ubiquité. Il était à Saratoga il y a un ou deux jours, et se trouvait en face de moi à dîner ; mais je ne l'ai pas revu depuis. Avez-vous fait connaissance avec lui, miss Graham ? »

— Non, et j'en suis fâchée, » répondit Emily ; puis se tournant vers Gertrude avec un sourire, elle ajouta : « Gerty désirait si vivement une occasion de me le présenter, que j'ai été tout affligée de la voir déçue dans son attente. »

— Il vous a donc plu ! dit miss Gryseworth en s'adressant à Gertrude. J'en étais sûre, ajouta-t-elle gravement.

— Il m'a beaucoup intéressée, répliqua Gertrude ; il est fort

agréable, quoique très singulier, et assez incompréhensible pour moi.

— Je vois qu'il n'y a rien eu de compromettant, dit miss Gryseworth avec malice. Vous aurez, j'espère, une occasion de vous former une opinion plus complète sur son compte, et je suppose alors que vous serez plus habile que moi : toutes les fois que je me trouve avec lui, je découvre dans son caractère quelque trait inattendu. Le jour qu'il a dîné avec nous à New-York, il s'est tellement fâché contre un des garçons de l'hôtel, que j'en ai été réellement effrayée. Je crois cependant que mes craintes étaient sans fondement : car il est trop bien élevé pour dire de gros mots à un inférieur; et quoique ses yeux étincelassent comme des charbons ardents, il sut se préserver de l'incendie. Je lui rendrai la justice de vous dire que cette grande indignation ne provenait pas de quelque négligence dont il ait eu à souffrir lui-même, mais de la grossière inattention de cet homme pour deux campagnardes à l'air gauche qui n'avaient pas songé à lui donner la pièce, et qui pour ce motif n'eurent rien à manger jusqu'à ce que tous les autres eussent fini.

— C'était trop fort, s'écria Gertrude avec énergie; je ne m'étonne pas que M. Phillips se soit irrité contre ce mercenaire, et je l'en aime davantage.

— Vous avez raison, dit miss Gryseworth; je ne pouvais moi-même m'empêcher de plaindre ces pauvres femmes. L'une d'elles, jeune fille sentant la ferme et la laiterie, qui avait mis sa plus belle robe blanche pour faire figure en ville, était sur le point de fondre en larmes.

— J'espère que de pareilles avanies ne sont pas communes, reprit Gertrude, et je crains, si elles se répètent souvent, que nous ne soyons sur la liste des victimes, Emily et moi; car le docteur ne donnera jamais rien d'avance aux garçons : il dit que ce n'est pas bien, et qu'il dédaigne de commander ainsi l'attention.

— Oh! vous n'avez rien à craindre, s'écria miss Gryseworth. Grand'maman partage tout à fait la manière de voir du docteur relativement au pourboire payé d'avance, et pourtant elle n'a jamais manqué de rien. Le cas qui s'est présenté à New-York est un brutal exemple d'une partialité dont le public doit en partie supporter le blâme. Les garçons voient tout de suite à qui ils ont affaire, et l'air embarrassé des deux campagnardes qui trouvèrent un si chaud avocat dans M. Phillips suffisait seul pour les exposer à la plus grossière négligence. »

Un autre petit coup à la porte, et cette fois ce fut Netta Gryseworth qui entra en s'écriant : « J'entends la voix d'Ellen, et je suppose que je puis entrer. Je suis vexée, ajouta-t-elle en baisant la main d'Emily et serrant celle de Gertrude avec une vivacité et une liberté qui semblaient provenir à la fois des façons un peu masculines de la jeune fille et d'une indépendance de manières tout aristocratique, je suis vexée de penser que,

tandis que j'étais à vous guetter de puis une demi-heure auprès de la porte du salon, afin de vous voir dès que vous entreriez, Ellen était assise commodément ici, jouissant de votre aimable société et vous racontant toutes les nouvelles.

— Pas toutes, répondit Ellen; je t'ai laissé de quoi te satisfaire.

— As-tu parlé à miss Flint des Foxes et des Coxes qui étaient ici hier?...

— Elle ne m'en a pas dit un mot, répondit Gertrude.

— Ni de la frayeur que nous avons eue sur le bateau à vapeur?

— Non.

— Ni de la présence de M. Phillips à Saratoga?

— Ah! si, elle nous a dit cela.

— Vraiment! s'écria Netta avec un regard malicieux qui fit rougir les joues de sa sœur. Et vous a-t-elle dit aussi qu'il occupait cet appartement, qu'à travers la mince cloison nous l'avons entendu marcher toute la nuit, que cela m'a empêchée de dormir et m'a occasionné une violente migraine tout le jour suivant?

— Elle ne m'a pas dit cela, répondit Gertrude.

— Vous ne vous promenez pas toute la nuit ni l'une ni l'autre, n'est-ce pas? demanda Netta.

— Pas souvent.

— Oh! que nous devons remercier le sort de vous avoir pour voisines! reprit Netta. Si cet horrible homme était resté ici à faire retentir à nos oreilles le bruit de ses pas mesurés, il y aurait eu certainement avant peu un suicide dans sa chambre ou dans la nôtre.

— Pensez-vous qu'il fût souffrant? demanda Gertrude.

— Non, du tout, dit Ellen; il n'y avait là rien de bien remarquable... pour lui, du moins: toutes ses habitudes sont si singulières! Mais cela a empêché Netta de dormir pendant une heure ou deux et l'a mise de mauvaise humeur.

— Une heure ou deux? s'écria Netta. C'était bien toute la nuit.

— Chère sœur, tu ne sais pas ce que c'est que toute une nuit. »

Une petite discussion allait sans doute s'élever entre les deux sœurs, au sujet de la longue ur de la promenade de M. Phillips et de l'insomnie qui en avait été la suite pour Netta; mais heureusement le gong se fit entendre, et Netta s'enfuit dans sa chambre pour secouer les volants de sa robe avant de descendre au salon.

Saratoga est un séjour bizarre. On y voit réunis, au fort de la saison, des délégués de toutes les parties de notre pays et de beaucoup d'autres. L'échelle de la mode y est transplantée et tous les échelons en sont occupés. La beauté, la fortune, l'orgueil et la folie y sont représentés, comme l'esprit, le génie et le savoir. L'oisiveté y règne en souveraine; et pas même le plus actif, le plus affairé, le plus laborieux des citoyens de notre

pays de travail, n'oserait lui disputer son pouvoir temporaire, en cette ville qui est son domaine légitime. Tous les rangs de la société, toutes les professions et presque tous les métiers s'y rencontrent sur le pied d'une amitié facile. La beauté célèbre; l'homme qui porte un nom aristocratique, celui dont la bourse est arrondie, le savant illustre, l'artiste, le poète, chacun y trouve une sphère où briller en évidence. Beaucoup d'imposteurs y trouvent aussi leur place. Tel, qui n'est ailleurs qu'une nullité complète, a la chance de passer ici pour un personnage; et les grands d'une cité lointaine, accoutumés à se regarder comme des importants, se mettent à bondir dans un coin en se trouvant réduits tout à coup à zéro. Mais tous arrivent poussés par le même motif : tous cherchent la distraction, le repos après le travail; et, dans cette poursuite de plaisir, c'est un sentiment amical et bienveillant qui prévaut chez la plupart. Tous sont en mouvement, et cette foule en costume élégant s'agitant dans tous les sens, à pied, à cheval, en voiture, et qui se rassemble gaiement devant la façade des hôtels, forme une scène vive et joyeuse.

C'était un spectacle tout nouveau pour Gertrude; et quoique, dans la retraite et le silence comparatifs de l'hôtel du Congrès, elle ne vit que le reflet de la splendeur de Saratoga et n'entendit que l'écho lointain de son murmure, il y avait néanmoins assez d'animation et de nouveauté pour étonner et divertir une personne complètement étrangère aux usages de la vie fashionable. Dans le cercle aristocratique, élégant et littéraire, que mistress Gryseworth attirait autour d'elle, et où le docteur Jérémie et sa société furent aussitôt admis avec honneur, Gertrude trouva beaucoup de choses qui lui furent sympathiques; et ne tarda pas à être appréciée et admirée selon ses mérites. Mistress Gryseworth, douairière de vieille roche, avait été accoutumée toute sa vie à la meilleure société, et, malgré son âge avancé, continuait d'en jouir et d'en faire l'ornement. Elle était d'une taille élevée, majestueuse et d'un grand air; et, quoique un peu fière et réservée devant les étrangers, elle se montrait bientôt aimable pour tous les âges. Les deux premiers jours, la pauvre mistress Jérémie éprouvait pour elle une crainte respectueuse et ne pouvait se mettre à l'aise en sa présence; mais ce sentiment se dissipa avec une merveilleuse rapidité, et la brave petite femme du docteur devint bientôt confiante et causeuse avec l'auguste dame.

Un soir (les Jérémie avaient déjà passé huit jours à Saratoga), au moment où Emily et Gertrude se levaient de table après le thé, elles furent rejointes par Netta Gryseworth, qui, mettant son bras sous celui de Gertrude, s'écria avec sa gaieté ordinaire :

« Miss Flint, je me querellerai bientôt avec vous.

— Vraiment! dit Gertrude, et pour quel motif!

— Par jalousie. »

Gertrude rougit un peu.

« Oh ! vous n'avez pas besoin de rougir ainsi ; ce n'est pas parce qu'un monsieur à tête grise vous regarde tout le temps du dîner, de l'autre bout de la table. Non ; cela m'est bien indifférent. Vous pourrez vous brouiller avec Ellen au sujet des attentions de M. Phillips ; moi, je suis jalouse de celles d'un autre.

— J'espère, dit Emily en souriant, que Gertrude n'est en aucune manière un obstacle à votre bonheur.

— Mais si, répliqua Netta. Mon bonheur, ma fierté, ma consolation, elle compromet tout. Elle n'oserait pas se conduire ainsi, miss Graham, si vous pouviez la voir.

— Eh bien ! contez-moi tout, dit Emily d'un ton câlin, et je promets de m'intéresser à vous.

— J'en doute, reprit Netta ; je ne suis pas sûre que vous ne soyez pas sa complice dans tout cela. Néanmoins je vais vous exposer mon grief. Ne voyez-vous pas comme elle accapare toute l'attention d'un important personnage ? Ne remarquez-vous pas que Peter a cessé d'avoir des yeux pour toute autre que pour elle ? Quant à moi, il m'est impossible de rien obtenir avant que miss Flint soit servie, et je suis décidée à demander à papa de changer de place à table. Ce n'est pas que je me soucie beaucoup de ma nourriture, mais je me sens insultée, blessée dans ma fierté. Il y a quelques jours, j'étais la favorite de Peter, et j'étais sûre de trouver juste en face de moi tous les plats que je préfère ; mais à présent c'est une autre histoire, et ce soir même je l'ai vu passer à Gertrude le plat de mères, dont il sait que je raffole, tandis qu'il poussait vers moi une assiette de brimbelles d'un air de dédain qui semblait dire : *Les brimbelles sont bien assez bonnes pour vous, miss !*

— J'ai remarqué en effet que les garçons de cet hôtel sont pleins d'attention pour nous, dit Emily ; supposez-vous que Gertrude les ait achetés en secret ?

— Elle prétend que non, répondit Netta. Ne me l'avez-vous pas dit hier, Gertrude, lorsque je faisais également la comparaison de leur empressement pour vous avec leur indifférence pour nous ? Ne m'avez-vous pas dit que ni le docteur ni aucune de vous n'a jamais rien donné à Peter ?

— Certainement ; ses attentions sont toutes volontaires, mais je les attribue entièrement à l'influence d'Emily et au désir qu'il a de la contenter.

— Ce n'est pas cela, dit Netta en appuyant sa repartie d'un hochement de tête mystérieux ; c'est de la sorcellerie, j'en suis sûre ; vous avez fait usage de magie noire, Gertrude, et je préviendrai Peter aujourd'hui même. »

Cependant elles étaient arrivées à ce coin du salon où les vieilles dames Gryseworth et Jérémy, assises sur un sofa, étaient engagées dans une conversation pleine d'intérêt, tandis qu'Ellen, revenue à l'instant d'une excursion faite avec son père,

se tenait debout à causer avec lui et un M. Pétrancourt, arrivé le soir même de New-York.

Les dames firent une place pour Emily sur le sofa. Netta et Gertrude s'assirent auprès d'elles. De temps en temps mistress Gryseworth jetait un regard de contrariété sur un groupe d'enfants qui jouaient de l'autre côté du salon, et dont les bruyantes exclamations l'interrompaient sans cesse et l'empêchaient de comprendre les observations de sa voisine. Bientôt aussi l'attention de Gertrude fut attirée de ce côté, au point qu'elle n'entendait plus que la moitié des saillies, tantôt absurdes et tantôt spirituelles, que Netta continuait de verser à flots.

« Allez donc jouer avec ces enfants, Gertrude, dit à la fin Netta; je sais que vous en mourez d'envie.

— C'est de mettre fin à leurs jeux qu'il me tarde! » s'écria Gertrude.

Une demi-douzaine d'enfants, aux costumes éclatants et fantastiques, dont les mères se promenaient devant l'hôtel et dont les bonnes soupaient, s'étaient rassemblés autour d'une nouvelle petite camarade, qu'elles accablaient de toutes sortes de persécutions. Ses vêtements, bien qu'assez riches, étaient mal arrangés et salis par le voyage. Elle avait sans doute grandi dans sa petite robe de soie noire (l'enfant était en deuil), car son jupon la dépassait de beaucoup, et tout son aspect dénotait une grande négligence de la part de ses parents ou de ceux à qui elle était confiée.

Lorsque la contrariété visible de mistress Gryseworth attira d'abord l'attention de Gertrude sur ce groupe d'enfants, cette petite fille se trouvait au milieu des autres, regardant autour d'elle d'un air effaré, comme pour trouver une occasion de s'échapper; mais les autres l'en empêchaient et continuaient de la presser de questions dont chacune provoquait les exclamations dérisoires de toutes celles qui attaquaient la pauvre petite créature. Celle-ci de son côté semblait prête à fondre en larmes. Soit que cette scène rappelât à Gertrude quelques-unes de ses propres épreuves, soit qu'elle fit seulement vibrer la corde de sa sympathie pour tous les opprimés, elle ne pouvait détourner les yeux du petit groupe, et, juste au moment où Netta abordait un de ses sujets favoris, savoir M. Phillips et son inexplicable conduite, elle quitta sa chaise en s'écriant : « On ne peut pas laisser ainsi tourmenter cette enfant! » et traversa précipitamment le salon pour aller à son secours.

Netta se mit à rire de tout son cœur en voyant l'ardeur et l'enthousiasme que Gertrude mettait à sa charitable entreprise. Cet empressement, joint à ce qu'il y avait d'extraordinaire à la voir traverser seule et précipitamment ce vaste salon plein de monde, provoqua les questions du cercle qu'elle avait quitté, et, durant son absence, Gertrude devint à son insu un sujet de remarques et de discussion.

« Qu'est-ce qu'il y a, Netta? demanda mistress Gryseworth. Où est allée Gertrude? »

— Remplir l'office de champion pour cette étrange petite fille, grand'maman.

— Est-ce elle qui a fait tout ce tapage?

— Non vraiment, mais je crois que c'est elle qui en a été la cause.

— Ce n'est pas la première venue, fit observer Ellen, qui traverserait un grand salon comme celui-ci avec autant de grâce que Gertrude.

— Elle a très bonne tournure, dit mistress Gryseworth, et elle sait marcher, talent fort rare aujourd'hui.

— Elle est très bien faite, ajouta le docteur Gryseworth, qui regardait attentivement Gertrude, et qui se retourna pour prendre part à la conversation en entendant qu'elle était un sujet de commentaires; mais le secret qui la fait paraître si distinguée, c'est qu'elle a une rare dignité de caractère, qu'elle ignore complètement qu'on l'observe et qu'elle n'a pas le moindre désir d'attirer l'attention; en outre, elle se met bien. Je voudrais, Ellen, vous voir imiter la toilette de miss Flint; on ne saurait avoir meilleur goût.

— Ni moins faire de tort à votre bourse, papa, murmura Netta.

— Le costume de miss Flint ne conviendrait pas à miss Gryseworth, dit l'élégante mistress Pétrancourt, qui s'approcha assez à temps pour entendre la remarque du docteur. Votre fille, monsieur, est une belle et noble personne qui peut porter des vêtements somptueux.

— C'est ce que peut faire aussi une poupée de modiste, mistress Pétrancourt. Toutefois vous avez raison dans un certain sens; elles ne sont pas assez pareilles pour se ressembler, quand même leurs costumes seraient copiés avec une exactitude chinoise.

— Se ressembler!... Vous ne voudriez pas assurément voir votre charmante fille la contre-partie d'une personne qui n'a pas la moitié de ses attraits!

— Connaissez-vous miss Flint?

— Pas du tout; mais Netta me l'a montrée à table comme une amie particulière.

— Alors vous m'excuserez, madame, si je vous fais observer que vous ne pouvez avoir aucune idée de ses attraits, qui certainement ne se trouvent pas à la surface.

— Vous avouez donc, monsieur, qu'elle n'est pas jolie?

— Je n'y ai jamais songé. Demandez-le à Pétrancourt; c'est un bon juge en cette matière. »

Et le docteur fit un salut flatteur à la dame, qui avait été la belle de la saison, à l'époque où son mari lui faisait la cour.

« C'est ce que je ferai dès que j'en aurai l'occasion; à présent il est trop près de cette dame aveugle.... la tante de miss Flint, n'est-ce pas? »

— Son amie, et non sa tante. »

Cette conversation s'était tenue à demi-voix, afin qu'Emily ne pût l'entendre. Mais d'autres furent plus indifférents ou plus insoucieux de sa présence; car mistress Gryseworth parlait sans gêne de Gertrude, et disait en ce moment : « Il faut la voir dans certaines circonstances pour que sa beauté vous frappe tout de suite; par exemple, comme je l'ai vue hier, au moment où elle revenait de la promenade et où l'exercice et l'excitation avaient animé sa figure; ou lorsqu'elle éprouve un vif intérêt pour quelque chose; ou bien encore lorsqu'elle est émue subitement, que les larmes lui viennent aux yeux et que toute son âme brille dans ses regards!

— Oh! mais, grand'maman! s'écria Netta, vous êtes vraiment éloquente.

— C'est ce que devient Gertrude dans les moments dont je parle. Ah! c'est une fille selon mon cœur.

— D'après ce que vous en dites, elle doit être fort aimable, dit mistress Pétrancourt. Il faut que nous fassions sa connaissance.

— Vous ne la trouverez pas du tout semblable à la plupart des jeunes filles que vous rencontrez dans de joyeuses réunions. Il faut que je vous répète ce que me disait d'elle Horace Willard, un homme accompli dont l'opinion vaut quelque chose. Il est resté quinze jours à l'hôtel des Etats-Unis, et avait coutume de venir ici de temps en temps pour nous voir. Le jour de son départ, il s'approcha de moi et me dit : « Où est miss Flint? Il faut que j'aie encore le plaisir de causer avec elle avant de partir. » La société de cette jeune personne me repose de celle des autres, car elle ne paraît jamais faire le moindre effort pour causer avec moi, ni attendre que j'en fasse; elle est du petit nombre des jeunes filles qui ne parlent jamais que lorsqu'elles ont quelque chose à dire. Voyez comme elle a réussi à mettre la paix chez ces enfants! »

M. Pétrancourt suivit la direction du regard de mistress Gryseworth.

« Est-ce là la jeune personne dont vous parliez? demanda-t-il; celle qui a ces grands yeux noirs et cette magnifique chevelure? Il y a quelque temps que je la remarque.

— Oui, celle-là même qui parle à cette petite fille en deuil.

— Mistress Gryseworth, dit le docteur Jérémy en entrant, je vois que vous appréciez notre Gerty. N'est-ce pas que je n'ai rien exagéré?

— Vous ne l'avez pas assez loué, docteur; c'est une fille très remarquable et très bonne.

— Je ne savais pas que la bonté eût quelque prix ici; mais, si la bonté vaut qu'on en parle, j'aimerais à vous dire un peu ce que je sais de la sienne. »

Et, sans entrer dans aucun détail, il raconta avec enthousiasme sa conduite noble et désintéressée en maintes circons-

tances; puis, s'animant avec son sujet, il allait continuer et parler des pénibles travaux qu'elle s'était naguère imposés pour le service d'Emily, lorsque miss Graham l'interrompit en lui parlant à voix basse.

« Chère Emily, dit-il, je vous demande pardon; je ne savais pas que vous étiez ici; mais ce que vous dites est vrai. Gertrude est une personne privée, et je n'ai pas le droit de la produire en public. Je suis un vieux fou, mais nous sommes tous amis ici. »

Et il promena un regard inquiet autour du cercle, jeta un coup d'œil légèrement soupçonneux sur les Pétrancourt, et finit par fixer les yeux sur quelqu'un qui se trouvait immédiatement derrière Ellen Gryseworth. Celle-ci ne s'était pas doutée jusque-là qu'il y eût un étranger près d'elle; elle se retourna et se trouva, à sa grande surprise, face à face avec M. Phillips.

« Bonsoir, monsieur, » dit-elle en le reconnaissant; mais il ne parut pas l'entendre.

Mistress Gryseworth, qui ne l'avait jamais vu, regarda Ellen avec étonnement.

« Monsieur Phillips, reprit celle-ci, vous présenterai-je à mistress Gryseworth, ma...? »

Avant qu'elle eût achevé sa phrase, il s'était élancé sur la terrasse, qu'il traversait précipitamment; puis, tirant son mouchoir, il essuya la sueur de son front et une larme que personne ne soupçonna.

CHAPITRE XXXVIII

UNE SURPRISE

Lorsque Gertrude eut remis sa petite protégée à la bonne qui vint la prendre, et rejoint sa société, l'attention générale fut excitée par l'arrivée d'une belle jeune personne magnifiquement vêtue et accompagnée de deux ou trois hommes. Après avoir cherché du regard celle pour qui elle venait, elle s'avança vers mistress Pétrancourt, qui, de son côté, se leva pour la recevoir. Quelque inattendue que fût cette rencontre pour Gertrude, elle reconnut Isabelle Clinton, qui passa toutefois devant elle et devant Emily sans les remarquer, puis alla s'asseoir un peu plus haut sur un lit de repos avec mistress Pétrancourt, avec qui elle entama une conversation vive et familière. Elle ne changea de

position et ne regarda du côté de la société du docteur Jérémie qu'au moment de se retirer. Même alors elle eût passé devant eux sans s'apercevoir de leur présence; mais ayant par hasard entendu le docteur Gryseworth appeler miss Flint par son nom, elle se retourna à demi, rencontra le regard de Gertrude, dit un *Comment vous portez-vous?* de cet air d'indifférence dont on salue une personne que l'on connaît à peine, jeta un coup d'œil sur Emily, examina avec une impertinente curiosité le reste du cercle dont elles faisaient partie, et sans s'arrêter pour faire ou échanger une ou deux paroles de politesse, elle se retira en critiquant l'hôtel du Congrès et la société qu'on y rencontrait.

« Oh! qu'elle est belle! dit Netta à mistress Pétrancourt; qui est-ce? »

Mistress Pétrancourt raconta ce qu'elle savait de miss Clinton, dit qu'après avoir voyagé avec elle en Suisse, elle l'avait retrouvée à Paris, où elle avait été l'objet de l'admiration universelle, puis se tournant vers Gertrude, elle ajouta : « Vous la connaissez, miss Flint? »

Celle-ci répondit qu'elle la connaissait avant son voyage, mais qu'elle ne l'avait pas vue depuis son retour.

« Elle ne fait que d'arriver, dit mistress Pétrancourt, elle est venue avec son père par le dernier paquebot, et n'est à Saratoga que depuis un ou deux jours. J'ai appris qu'elle fait grande sensation à l'hôtel des Etats-Unis, et qu'elle a une foule d'admirateurs.

— Dont la plupart savent sans doute, ajouta M. Pétrancourt, qu'un de ces quatre matins elle aura beaucoup d'argent. »

Tout cela cependant avait attiré l'attention d'Emily, qui causait alors avec Ellen Gryseworth, et qui se tourna pour demander à Gertrude si c'était d'Isabelle Clinton qu'on parlait.

« Oui, dit le docteur Jérémie, qui se chargea de répondre, et si ce n'était la plus grossière fille du monde, vous ne seriez pas restée si longtemps à l'ignorer. »

Emily s'abstint de tout commentaire. Elle n'était pas surprise d'apprendre que les Clinton fussent de retour, attendu qu'ils s'étaient séparés des Graham presque dès le commencement du voyage, et que depuis lors elle n'avait plus rien su de leurs pérégrinations, et ne s'étonna pas non plus de l'impolitesse d'une personne qui parfois oubliait les premières règles du savoir-vivre.

Gertrude et le docteur Jérémie étaient toujours des premiers le matin à la source. Le docteur trouvait du plaisir à boire son eau à cette heure; et, comme Gertrude était matinale et aimait beaucoup à se promener avant le déjeuner, il tenait à ce qu'elle vint partager le breuvage dont il était si grand amateur. Et tous deux ne rentraient qu'à l'heure du déjeuner, qui avait lieu aussitôt que mistress Jérémie et Emily voulaient bien mettre fin à leur sommeil.

Le matin qui suivit la soirée dont nous venons de parler, ils

s'étaient rendus à la source comme de coutume. Gertrude, pour faire plaisir au docteur, s'était soumise au martyre de boire un grand verre de cette eau désagréable; et, après que le docteur eut avalé son septième, ils s'étaient mis à se promener et avaient déjà fait assez de chemin, lorsqu'il s'aperçut qu'il n'avait pas sa canne. Croyant l'avoir laissée à la source, il déclara son intention de retourner la chercher.

Gertrude voulait aller avec lui; mais, comme il pouvait rencontrer quelques difficultés et être obligé d'attendre assez longtemps, il la pressa de continuer sa promenade dans la direction du chemin de fer circulaire, promettant de venir la rejoindre par l'autre côté. Elle était arrivée à quelque distance et cheminait rêveuse, lorsque, à un brusque détour du sentier, elle vit un couple qui venait vers elle : c'était une jeune personne appuyée sur le bras d'un cavalier. Un chapeau de paille cachait en partie la figure de ce dernier; mais dans la première elle avait reconnu Belle Clinton. Il était évident que Belle avait vu Gertrude, mais qu'elle ne voulait pas avoir l'air de la reconnaître; car, après le premier coup d'œil, elle garda les yeux obstinément fixés soit à terre, soit sur son cavalier. Se trouvant ainsi dispensée d'attendre et de rendre un salut de ce côté, Gertrude reporta naturellement son regard sur le gentleman qui accompagnait miss Clinton. Il leva la tête au même instant et fixa sur elle ses yeux gris, mais de cet air d'insouciance dont on regarde une étrangère; puis, se détournant avec la même indifférence, il fit quelque futile observation à sa compagne.

Déjà ils sont à quelque distance... mais Gertrude est clouée à la même place. Son cœur bat avec force. Elle connaît ce regard, et cette voix, pouvait-elle l'oublier?

Mais lui! Le rejoindra-t-elle pour l'arrêter et lui prendre les mains, et le forcer de la reconnaître et de lui parler? Elle fait un pas dans la direction qu'il a prise, puis soudain elle hésite et s'arrête. Une foule d'émotions l'oppressent et l'aveuglent, et, tandis qu'elle lutte contre elles, il disparaît à ses yeux. Elle se cache le visage dans ses mains (c'est toujours son premier mouvement dans ses moments d'affliction) et s'appuie contre un arbre.

C'était bien Willie; pas de doute possible à cet égard : mais ce n'était plus le Willie de Gertrude. Le temps, il est vrai, n'avait ajouté que peu de chose à sa taille, car il avait presque atteint toute sa croissance au moment de son départ; mais six années de la vie orientale, de voyages, de soucis, de dangers et de souffrances, avaient fait en lui l'œuvre de douze années ordinaires.

La fraîcheur de l'adolescent avait disparu. Son teint plus pâle, hâlé par le soleil, dénotait l'âge mûr. Son regard était devenu plus sérieux, son pas élastique plus ferme et plus mesuré, tandis que l'expression heureuse et rayonnante de sa physiologie avait fait place à une gravité habituelle.

Mais les traits séduisants de l'adolescent avaient été remplacés par des qualités égales, sinon supérieures, dans l'homme. Willie était toujours d'une grande beauté et avait conservé cette grâce innée et cette aisance qui se font remarquer et louer partout. Son front large et ouvert, les contours de sa bouche annonçant une fermeté pleine de douceur, ses manières franches et intrépides, tout cela lui était resté. Aussi Gertrude n'avait pas eu besoin du son de sa voix bien connue, pour que les battements de son cœur vinssent lui dire que Willie Sullivan était présent à ses yeux, qu'il avait passé, et qu'elle restait seule, et, selon toute apparence, oubliée et dédaignée!

Pendant quelque temps cette pensée amère : *Il ne me reconnaît pas!* fut seule présente à son esprit; elle remplissait son âme, absorbait son imagination et faisait frémir tout son être de surprise et de douleur. Elle ne s'arrêta pas à réfléchir qu'elle n'était qu'une enfant lorsqu'il l'avait quittée, et qu'elle avait depuis lors considérablement changé. Encore moins songea-t-elle à se féliciter d'une transformation dont chaque degré avait été pour elle un avantage et un embellissement. Cette seule pensée, qu'elle était oubliée du cher ami de son enfance et comme perdue pour lui, effaçait tout souvenir.

S'ils étaient restés enfants tous deux, c'eût été chose facile et toute naturelle de courir après lui, de le rejoindre et de réclamer un souvenir. Mais Gertrude était maintenant une femme, et en avait toute la fierté; la délicatesse et une modestie virgine la détournait de la voie où la poussait son ancienne affection. D'autres sentiments ne tardèrent pas d'ailleurs à s'éveiller confusément dans son esprit. Pourquoi Willie était-il en ces lieux, et avec Isabelle Clinton? Comment se faisait-il qu'il n'eût pas tout d'abord cherché Gertrude, sa première amie, et, comme elle l'avait cru, la seule qui lui restât pour l'accueillir à son retour sur la terre natale? Pourquoi ne lui avait-il pas écrit pour la prévenir de son arrivée? Comment expliquer son silence, et ce fait plus étrange encore qui l'entraînait aux lieux fréquentés par la fashion, avant d'avoir revu d'abord sa ville natale et sa sœur d'adoption?

Toutes ces questions, tous ces doutes se suivaient et se pressaient si tumultueusement dans son esprit, qu'il lui fut impossible de réfléchir. Elle ne put que s'affliger, et, cédant à l'émotion qui l'oppressait, elle fondit en larmes.

Pauvre enfant! C'était une rencontre si différente de celle qu'elle s'était imaginée et qu'elle avait attendue! Depuis six ans ce retour avait été le rêve de toutes ses heures de veille, et la réalité de son heureux sommeil. Willie n'eût pu se présenter à aucun instant du jour ou de la nuit, sous quelque déguisement que ce fût, qui n'eût été prévu et attendu. Il n'eût pu se servir d'aucune formule de salutation qui n'eût retenti d'avance dans l'imagination de Gertrude; il n'eût pu jeter sur elle aucun regard qui ne lui fût déjà familier. Ce que Willie dirait au pre-

mier où il la reverrait, ce qu'il ferait pour exprimer sa joie, les questions qu'il lui adresserait, les exclamations qui lui échapperaient et celles par lesquelles elle y répondrait, enfin leur bonheur à tous deux, elle l'avait mainte et mainte fois repassé dans son esprit, et toujours sous un nouvel aspect.

Mais, parmi toutes ses visions, aucune n'avait approché de la réalité douloureuse qui l'avait soudain plongée dans l'affliction. Ses terribles pressentiments ne lui avaient jamais fait rien entrevoir d'aussi déchirant pour son cœur que cet anéantissement total, en apparence, de toutes les chères et douces relations qui avaient existé entre elle et le voyageur exilé depuis si longtemps.

Faut-il donc s'étonner qu'elle oubliât tout, excepté la douleur qui l'accablait; que, tandis qu'elle se tenait debout appuyée contre le vieil arbre, sa poitrine se gonflât de sanglots qui ne pouvaient se faire jour; et que de grosses larmes, s'échappant de ses yeux, ruisselassent entre ses doigts effilés, qui cherchaient vainement à cacher le trouble de sa physionomie?

Tout à coup elle tressaillit au bruit d'un pas qui s'approchait, et, abaissant son voile de manière à cacher sa figure, elle essuya ses pleurs qui coulaient en abondance, et s'avança en toute hâte pour éviter d'être rejointe et observée par quelqu'un des nombreux étrangers qui fréquentaient ces lieux à cette heure.

Mais, aveuglée à demi par les plis épais de la dentelle et par les larmes qui continuaient de remplir ses yeux, elle s'apercevait à peine de l'indécision de sa marche, lorsque soudain un sifflement bruyant tout près de ses oreilles l'effraya et la troubla si fort qu'elle ne sut plus de quel côté se tourner. Elle n'eut pas le temps de faire un pas; car, au même instant, un bras la saisit par la taille et l'enleva aussi facilement que si elle eût été une enfant. Avant qu'elle eût eu conscience de ce qui se passait, elle se trouva retenue par ce bras robuste, tandis qu'une petite voiture contenant deux personnes volait devant elle avec la plus grande rapidité. Un pas de plus, elle fût arrivée sur les rails du chemin de fer en miniature, et se fût exposée au choc, peut-être fatal, de la rapide machine. Rejetant son voile en arrière, elle vit aussitôt le danger auquel elle venait d'échapper si heureusement; et, se retrouvant en même temps dégagée de la vigoureuse étreinte de son sauveur, elle tourna vers lui des traits exprimant à la fois la confusion et la reconnaissance, et dont sa douleur et les larmes qu'elle venait de répandre augmentaient encore le touchant embarras.

M. Phillips, car c'était lui, la regardait de l'air le plus tendre et le plus compatissant. « Pauvre enfant! dit-il avec bonté en passant son bras sous celui de Gertrude, vous avez été bien effrayée. Venez, asseyez-vous là. » Et il voulut l'entraîner vers un banc, mais elle secoua la tête et fit signe qu'elle désirait rentrer à l'hôtel. La bienveillance du regard et de la voix de M. Phillips ne servait qu'à lui ôter la force de parler.

« Est-ce moi qui vous ai effrayée? lui demanda-t-il.

— Vous? répliqua-t-elle d'une voix basse et un peu tremblante. Oh! non, vous êtes si bon!

— Je suis fâché de vous voir si troublée; ce petit chemin de fer est très désagréable; je voudrais qu'on le supprimât.

— Le chemin de fer! dit Gertrude d'un air distrait. Ah oui! j'avais oublié.

— Je crains que vous ne souffriez; ne pourriez-vous demander une ordonnance au docteur Jérémie?

— Il est allé chercher sa canne, je crois. »

M. Phillips, voyant qu'elle avait l'esprit égaré, s'abstint de toute tentative pour renouer la conversation, et ils continuèrent leur chemin jusqu'à l'hôtel sans prononcer d'autre parole. Mais, au moment de la quitter, il lui dit avec le plus profond intérêt : « Puis-je faire quelque chose pour vous, miss Flint? » Gertrude le regarda. Elle lut aussitôt sur sa figure qu'il la comprenait, et avait reconnu qu'elle n'était pas souffrante, mais bien malheureuse. Ses yeux mouillés de larmes le remercièrent. « Non, non, dit-elle avec effort; mais vous êtes bien bon. » Et elle entra précipitamment à l'hôtel. Il resta plus d'une minute immobile à la même place, à regarder la porte par laquelle elle avait disparu, comme s'il la voyait toujours et la suivait des yeux.

La première pensée de Gertrude, après avoir quitté M. Phillips, fut de cacher à tous ses amis, et particulièrement à miss Graham, la nouvelle douleur qu'elle avait à supporter. Il n'y avait pas de doute qu'elle ne trouvât auprès d'Emily sympathie et consolation; mais plus elle aimait et respectait sa bienfaitrice, plus elle reculait avec une jalouse sensibilité devant toute révélation de nature à rabaisser Willie Sullivan dans son estime : car elle désirait vivement lui voir garder la place où l'avaient élevé les éloges qu'elle-même avait faits de lui.

Presque tout ce qu'Emily savait de Willie venait de Gertrude, et c'était un mélange de tendresse pour lui et d'amour-propre personnel qui faisait craindre à celle-ci de révéler qu'après tant d'années de séparation elle l'avait rencontré dans les promenades publiques de Saratoga, et qu'il avait passé devant elle avec indifférence.

Il lui vint naturellement à l'esprit que Willie avait peut-être été à Boston, qu'il y avait cherché son amie d'enfance, et qu'en apprenant où il pourrait la trouver il était venu à Saratoga exprès pour la voir. Lorsqu'elle y réfléchit avec calme, cette hypothèse ne lui parut pas en contradiction avec ce fait que, sur un simple coup d'œil, il ne l'avait pas reconnu; car elle ne pouvait ignorer combien sa figure et toute sa personne avaient changé. Mais le rayon d'espérance que cette pensée avait évoqué se dissipa bientôt au souvenir d'une lettre reçue la veille de mistress Ellis, alors gouvernante de la maison du docteur Jérémie, et qui n'eût pas manqué de faire mention de

la visite d'un personnage aussi important. Restait toutefois la possibilité que l'arrivée de Willie fût postérieure à la date de la lettre concise de mistress Ellis, qu'il ne se trouvât à Saratoga que depuis peu d'instant, et qu'il n'eût pas encore eu le temps de découvrir le lieu de la demeure de son amie. Quoique sa promenade avec miss Clinton semblât contredire cette dernière supposition, Gertrude, se cramponnant avec passion à ce frêle espoir et croyant que le reste du jour ne se passerait pas sans que Willie se présentât à l'hôtel, résolut de concentrer toute son énergie en un immense effort pour conserver son calme habituel, au moins jusqu'à ce que ses craintes se fussent changées en certitude.

Elle eut bien de la peine à rester calme et à tromper la vigilance de l'affectueuse Emily, qui, toujours occupée de sa responsabilité envers sa jeune amie, et craignant que, par suite de sa cécité, elle ne fût souvent une protection insuffisante pour un caractère si excitable et si ardent, était attentive aux moindres émotions de Gertrude, et surtout aux variations de son humeur ordinairement joyeuse.

Mais Gertrude, même lorsqu'elle se fut armée de confiance et d'espoir à la pensée encourageante que Willie se montrerait encore fidèle à son ancienne amitié, ne laissait pas d'être singulièrement abattue, sachant alors que désormais il ne pourrait plus être pour elle ce qu'il avait été; qu'ils ne pourraient plus se revoir sur le même pied d'intimité qu'avant leur séparation; qu'il était devenu un homme du monde, avec de nouvelles relations, de nouveaux soins, de nouveaux intérêts; et qu'elle s'était bercée de folles illusions en entretenant l'idée que pour eux les lois naturelles seraient suspendues, et que le temps n'aurait pas le pouvoir de changer ou de modifier la nature et l'étendue de leur mutuelle affection. Il y avait, dans cette circonstance même d'avoir rencontré Willie d'abord en compagnie d'Isabelle Clinton, quelque chose qui tendait à pénétrer Gertrude de cette conviction. Isabelle, entre toutes si essentiellement mondaine, et pour qui elle avait si peu d'affinité et de sympathie! Sans doute c'était la fille de l'ancien généreux patron de Willie, du directeur de la maison de commerce dont il faisait alors partie; et non seulement il était naturel qu'elle fit connaissance avec lui, mais elle avait encore des titres incontestables à toutes les attentions qu'il pouvait se trouver dans le cas de lui rendre: pourtant Gertrude ne put chasser un triste pressentiment d'éternelle séparation, en le voyant aussi familier avec une personne par qui elle avait toujours été traitée avec impolitesse et dédain.

Il ne lui restait toutefois qu'une chose à faire: réveiller toute son énergie, appeler même la fierté à son secours, et s'efforcer, à tout événement, de se comporter avec calme et sérénité. La crainte même qu'un regard scrutateur n'eût déjà pénétré son secret, servit à la mettre encore plus sur ses gardes. Elle entra donc bravement dans la chambre où Emily l'attendait,

lui souhaita gaiement le bonjour et l'aida, comme d'habitude, à achever sa toilette. Son visage portait encore des traces de larmes récentes; Emily ne pouvait les voir, et à l'heure du déjeuner elles avaient entièrement disparu.

Mais là de nouvelles épreuves l'attendaient : car le docteur Jérémie, selon sa promesse, après avoir retrouvé sa canne, était parti pour rejoindre Gertrude dans la direction convenue; et, ne l'ayant trouvée ni au rendez-vous ni dans les environs, il l'accabla de questions sur le chemin qu'elle avait pris et les raisons pour lesquelles elle lui avait faussé compagnie.

Ce fut alors pour la première fois qu'elle se rappela que le docteur avait promis de la rejoindre, et qu'elle s'était engagée à suivre le chemin commencé; mais, comme elle avait tout à fait oublié son vieil ami jusqu'au moment où ces questions lui furent adressées, elle n'était pas préparée à répondre, rougit et se troubla complètement.

Mais, avant qu'elle pût alléguer aucune excuse, Netta Gryseworth arriva en courant avec une gaieté folle; et, se penchant par-dessus l'épaule de Gertrude, elle lui dit assez haut pour être entendue de tous ceux qui se rendaient au déjeuner : « Chère Gertrude, des séparations aussi attendrissantes devraient être secrètes; je m'étonne que vous permettiez qu'elles aient lieu devant la porte de l'hôtel. »

Cette observation ne diminua pas la déconvenue de Gertrude, qui devint extrême lorsque le docteur Jérémie, ayant attrapé Netta par le bras, au moment où elle était sur le point de s'enfuir, insista pour connaître le sens de ses paroles, déclarant qu'il entretenait déjà des soupçons sur le compte de Gertrude, et qu'il avait besoin de savoir avec qui elle s'était promenée.

« Oh ! avec certain grand et beau jeune homme épris de ses charmes, et qui, lorsqu'elle l'eut quitté, est resté planté à la suivre des yeux, au point que je commençais à craindre que la cruelle ne l'eût changé en une statue de pierre. Qu'avez-vous fait à ce pauvre jeune homme, Gertrude ? »

— Rien, répondit-elle. Il m'a sauvée du danger d'être renversée sur le petit chemin de fer, et m'a ensuite accompagnée jusqu'à l'hôtel. »

Gertrude répondait sérieusement; en toute autre occasion elle eût pu rire avec Netta, mais alors elle avait le cœur trop gros pour plaisanter. Néanmoins le docteur ne remarqua pas son agitation croissante, et poussa la plaisanterie plus loin encore.

« Tout à fait romanesque ! danger imminent, secours providentiel, promenade en tête-à-tête, où l'on a bien soin d'éviter le vieux docteur qui pourrait l'interrompre !... Je comprends ! »

La pauvre Gertrude, toute rouge de confusion, essaya de donner quelques explications et balbutia d'une voix défaillante qu'elle n'avait pas cru... qu'elle ne se souvenait pas.....

Ellen Gryseworth jeta sur elle un coup d'œil scrutateur; Emily se tourna vers elle d'un air inquiet, et Netta, ne sachant trop

si elle devait s'amuser de son trouble ou en avoir pitié, l'entraîna vers la salle à manger en lui disant : « Qu'importe, Gertrude? il n'y a dans tout cela rien de si terrible, après tout. »

Elle fit semblant de déjeuner; mais elle ne put cacher son manque d'appétit, et fut bien aise, lorsqu'Emily eut fini son léger repas, de l'accompagner dans sa chambre, où, après avoir raconté comment elle avait été sauvée par M. Phillips, son amie, apparemment satisfaite, la pria de lui lire un livre que ce monsieur leur avait prêté, quoique la fortune peu propice n'eût pas encore fourni à Gertrude l'occasion de le présenter à Emily.

Toute la matinée se passa sans qu'on apprît rien de Willie. Chaque fois qu'un domestique traversait le corridor, le cœur de Gertrude battait d'espoir; et, lorsqu'on frappait à la porte, elle tremblait tellement qu'elle avait à peine la force d'ouvrir. Mais personne ne fit demander à la voir, et, vers midi, l'excitation fiévreuse où elle se trouvait lui avait donné un violent mal de tête. Pleinement convaincue toutefois de la fausse interprétation à laquelle sa conduite serait assurément exposée si elle s'abstenait de paraître au dîner, elle fit un effort pour s'habiller avec autant de soin que de coutume; mais il ne faut pas s'étonner si le brillant coloris de ses joues et l'éclat que, malgré ses souffrances, l'excitation avait donné à ses yeux noirs, attirèrent l'attention d'autres personnes que M. Phillips, qui, assis à quelque distance, ne cessa de l'observer avec soin durant le peu de temps qu'elle resta dans la salle à manger.

CHAPITRE XXXIX

LA BICHE BLESSÉE

Lorsque, après dîner, Gertrude se retira dans sa chambre, ce qu'elle fit aussitôt qu'elle eut conduit Emily au salon avec mistress Gryseworth, elle y trouva un magnifique bouquet des fleurs les plus choisies, que la fille de service affirma lui avoir été remis pour elle. Elle devina aussitôt d'où il venait, ainsi que les motifs de bienveillance et de sympathie qui avaient inspiré l'auteur de ce présent agréable; et elle sentit que, s'il lui fallait accepter la compassion de quelqu'un, celle de M. Phillips était plus facile à supporter que celle de tout autre.

Malgré les insinuations de Netta, elle ne soupçonna pas un

instant qu'il eût été poussé à lui offrir ces fleurs par un autre sentiment que la honte et la compassion. Elle n'avait d'ailleurs aucune raison de le faire. La conduite de M. Phillips envers elle était plutôt celle d'un père que d'un amant, et, quoiqu'elle commençât à le considérer comme un ami précieux, c'était le seul point de vue sous lequel elle eût jamais songé à le regarder ou cru qu'il la regardait elle-même. Elle mit les fleurs dans l'eau, retourna au salon et s'efforça de causer de choses indifférentes, jusqu'à ce qu'elle fût heureusement délivrée par la dispersion de la société, dont une partie alla se promener à cheval ou en voiture, et l'autre faire la sieste.

Le soir arriva enfin, et avec lui une invitation pressante pour Gertrude d'accompagner le docteur Gryseworth, ses filles et les Pétrancourt, à un concert qui se donnait à l'hôtel des Etats-Unis. Elle refusa et persista dans son refus, en dépit de tous les efforts pour ébranler sa résolution. Elle sentait qu'il lui serait impossible d'affronter une rencontre pareille à celle du matin, qu'elle se trahirait assurément, et, maintenant que la journée entière s'était passée sans que Willie cherchât à la voir, elle ne voulait, pour rien au monde, se placer sur son chemin et courir le risque d'être découverte et reconnue par lui au milieu de la foule d'un concert. Elle attendrait; elle ne pouvait manquer de le rencontrer bientôt, et, dans les circonstances présentes, elle ne saurait comment se conduire vis-à-vis de lui : il valait donc mieux garder un peu plus longtemps l'incognito.

Ils partirent sans elle, et avec eux beaucoup d'autres personnes de l'hôtel, de sorte que la tranquillité régna dans le salon à moitié vide, ce qui fut un grand soulagement pour la tête souffrante et l'esprit agité de Gertrude. Plus tard, dans la soirée, un ecclésiastique d'un certain âge, qui avait été présenté à Emily, causait avec elle; mistress Gryseworth et le docteur Jérémy s'entretenaient ensemble; mistress Jérémy sommeillait, et Gertrude, pensant qu'on ne s'apercevrait pas de son absence, quittait le salon pour aller s'asseoir au clair de lune, lorsqu'elle rencontra M. Phillips dans le vestibule.

« Pourquoi n'êtes-vous pas allée au concert? demanda-t-il.

— J'avais mal à la tête.

— Je m'en suis aperçu au dîner. Et cela ne va pas mieux?

— Nullement.

— Promenons-nous un peu sur la terrasse : cela vous fera du bien. »

Elle accepta, et la conversation s'étant peu à peu animée, M. Phillips lui raconta une foule d'anecdotes plaisantes, et parvint à la faire sourire, ce dont il fut enchanté. Il la mit au courant de beaucoup de choses amusantes qu'il avait vues ou entendues depuis qu'il jouait à Saratoga son rôle d'observateur, et finit par lui demander si elle ne trouvait pas qu'il y eût quelque chose de ridicule dans ce fait que tant de milliers de personnes vinssent dans ce lieu pour se distraire.

« Je ne vois là rien d'étrange, répondit Gertrude; je pense que le plaisir est une chose excellente pour ceux qui s'en amusent.

— Combien y en a-t-il de ceux-là?

— Le grand nombre, je suppose.

— Allons donc! Plus de la moitié s'en retournent malheureux, et presque tout le reste mécontents.

— Croyez-vous? Il me semblait que ce qui faisait le charme de cette réunion, c'était de voir tant de figures heureuses.

— Oh! oui, à la surface; mais, si vous y faites attention, celles qui vous paraissent heureuses un jour sont assez malheureuses le lendemain. Votre figure aussi était heureuse hier, mais elle ne l'est plus aujourd'hui, ma pauvre enfant. »

Puis, voyant que son observation faisait trembler la main qui s'appuyait sur son bras, tandis que les yeux qui s'étaient fixés sur les siens se baissaient tout à coup et se cachaient sous leurs longs cils, il reprit : « Nous espérons toutefois qu'elle sera bientôt aussi joyeuse que jamais. Mais on n'aurait pas dû vous amener ici. La montagne de Catskill était un bien meilleur endroit pour votre imagination vive et votre esprit réfléchi; il ne faut pas exposer une nature sensible à tous les traits de la malice, de l'envie et de la malveillance, qu'on est sûr de rencontrer dans ces rendez-vous de l'humanité égoïste et cruelle.

— Oh! s'écria Gertrude, comprenant aussitôt que M. Phillips la soupçonnait de souffrir de quelque mépris, ou peut-être de quelque outrage, vous parlez bien sévèrement; tous ne sont pas égoïstes, et encore moins méchants.

— Ah! vous êtes jeune et pleine de confiance. Ayez foi en qui vous pouvez, et aussi longtemps que vous pourrez; moi, je n'ai foi en personne!

— N'est-il donc pas, sur la terre, une seule personne que vous aimiez?

— A peine; pas plus d'une assurément. A qui se fier d'ailleurs?

— A ceux qui sont bons, sincères et vraiment grands.

— Comment les reconnaître? reprit-il avec amertume. D'après l'expérience que j'ai faite, et elle a été grande, l'homme soi-disant bon, honorable et loyal, n'est qu'un sépulcre blanchi, un pécheur élégant et accompli. Oui, continua-t-il, et sa voix devint plus grave et sa figure plus animée, j'ai connu un homme respectable, l'un des premiers personnages de la ville, et membre de l'Eglise par-dessus le marché, dont l'injustice et la cruauté ont fait de ma vie un désert ou pis encore, et je me souviens d'un vieux marin, grossier et ivrogne, sur la tête de qui pas une journée ne passait sans qu'il prit en vain le nom de Dieu, et qui avait pourtant au fond de l'âme un parfum de vertu qu'on n'extrairait pas du cœur de dix mille de vos hypocrites élégants. A qui donc faut-il que je me fie, aux hommes bons et religieux, ou aux êtres impies et abjects?

— Ayez foi en la honte, partout où elle se trouve, répondit

Gertrude; foi en tous plutôt que de vous mêler de tout le monde.

— Votre société, votre religion tracent une ligne de démarcation plus sévère.

— Je ne connais d'autre religion que celle du cœur. Le Christ est mort pour nous tous également, et, puisqu'il est peu d'âmes tellement souillées qu'elles ne conservent encore quelque étincelle de vertu et de vérité, qui pourra dire dans combien d'entre elles ne surgira pas une lumière qui leur fera trouver le chemin de Dieu?

— Vous êtes bonne, pleine d'espérance et de charité, dit M. Phillips en lui serrant la main. Je veux avoir foi en vous. Mais voilà nos amis qui reviennent du concert. Allons à leur rencontre.»

Ils étaient ravis et regrettaient que Gertrude ne les eût pas accompagnés. « Alboni s'est surpassée; mais peut-être, murmura Netta, avez-vous eu plus de plaisir à rester ici. Miss Clinton se trouvait au concert, continua la folle jeune fille; elle était ravissante. Elle avait autour d'elle une foule d'admirateurs; mais ne l'avez-vous pas remarqué? dit-elle en s'adressant à mistress Pétrancourt; l'un d'eux semblait si favorisé que je m'étonne que les autres ne soient pas découragés. Je veux parler de ce grand et beau jeune homme avec qui elle est arrivée, et qui s'est retiré quelque temps après.

— N'est-ce pas le même, demanda Ellen, qui rentra vers la fin du concert et demeura quelques minutes appuyé contre le mur?

— Oui, répondit Netta, mais seulement jusqu'à ce qu'Alboni eût fini de chanter; après quoi, s'approchant de miss Clinton, il se pencha vers elle et lui dit quelques mots à l'oreille. Elle se leva alors, quitta sa place, et ils sortirent ensemble, à la grande mortification des autres jeunes gens. Je les ai vus passer devant la fenêtre où j'étais assise et traverser la promenade.

— Juste au milieu de ce magnifique morceau de *Lucia*, dit Ellen. Comment peut-on s'en aller dans un pareil moment?

— Il n'est pas étonnant, dit M. Pétrancourt, que, dans les circonstances où elle se trouve, miss Clinton préfère une promenade avec M. Sullivan à la meilleure musique du monde.

— Pourquoi? demanda Netta.

— Tout le monde, répondit M. Pétrancourt, les regarde comme fiancés. Il était à Paris avec les Clinton au printemps dernier, et ils sont revenus ensemble sur le même navire. On sait que c'est le plus grand désir de M. Clinton, et miss Isabelle ne fait pas un mystère de la préférence qu'elle a pour lui.

— C'est une affaire arrangée, dit mistress Pétrancourt. Je l'ai entendu dire ce soir par deux ou trois personnes.»

Gertrude, calme en apparence, fût tombée sans le ferme appui de M. Phillips, qui serrait étroitement son bras; mais, quoiqu'il la sentit trembler, les autres ne se doutèrent de rien.

Heureusement aussi nul autre que lui ne songea à remarquer l'altération de ses traits; et, comme elle se trouvait dans l'ombre, lui seul, instruit de son agitation, épiait ses regards immobiles, ses lèvres entr'ouvertes et roidies, et la pâleur mortelle de sa figure.

Debout, tandis que son cœur battait avec violence dans sa poitrine, et se croyant sous l'oppression d'un rêve affreux, elle écoutait attentive, entendant et comprenant chaque parole; mais il se fût agi de sa vie, qu'elle n'eût pu parler ni faire un pas. Si cette scène se fût prolongée d'un instant, son excitation alarmante se fût probablement trahie; mais M. Phillips agit, parla et marcha pour elle, et lui évita ainsi un éclat devant lequel reculait son âme sensible et délicate.

« M. Sullivan! dit-il; un brave garçon; je le connais. Miss Gertrude, il faut que je vous raconte une anecdote sur ce jeune homme. »

Et faisant quelques pas, il feignit de vouloir prolonger leur promenade, et porta littéralement Gertrude sur son bras jusqu'à ce que le reste de la société, qui se dirigea au même instant vers le salon, eût disparu, et qu'il se trouvât seule avec sa compagne sur cette partie de la terrasse.

Tout en marchant, il avait continué son histoire, racontant que, quelques années auparavant, il traversait avec M. Sullivan un désert de l'Arabie, et que ce jeune homme lui avait rendu un service signalé en le sauvant d'une attaque de Bédouins. Arrivé à cet endroit de son récit, il reconnut que tout danger d'être observé était passé, et n'hésita pas à s'arrêter brusquement pour faire asseoir Gertrude dans un fauteuil qui se trouvait près d'eux. « Restez là, dit-il; je vais vous chercher un verre d'eau. » Et l'ayant enveloppée de sa mantille, il s'éloigna rapidement.

Oh! combien, en son cœur, Gertrude lui rendit grâces pour la discrétion avec laquelle il la quittait afin de lui laisser le temps de se calmer! Il savait que, seule, elle ne tarderait pas à rassembler ses forces, que peut-être même elle se persuaderait qu'il ne s'était aperçu qu'à moitié de son agitation, et qu'il en ignorait complètement la cause.

Il resta quelques minutes et, lorsqu'il revint, elle était parfaitement calme. Elle goûta un peu d'eau, mais il ne la pressa pas de boire; il savait qu'elle n'en avait pas besoin. « Je vous ai gardé trop longtemps dehors, dit-il; venez, vous ferez mieux de rentrer à présent. »

Elle se leva. De nouveau il guida ses faibles pas vers la porte de l'appartement qu'elle occupait avec Emily; puis, s'arrêtant un moment, il dit d'un ton significatif, tandis que le regard fixe de ses yeux perçants ajoutait plus de force à ses paroles : « Vous m'exhortez, miss Gertrude, à avoir foi en tout le monde; je vous dis, moi, parce que vous êtes sans expérience, de vous garder d'avoir trop de foi. Là où vous avez sujet d'être confiante,

tenez-vous-y fermement, s'il est possible; mais ne vous fiez à rien que vous n'ayez bien éprouvé, et surtout soyez assurée que les vains commérages d'un endroit comme celui-ci sont tout à fait indignes de foi. Bonne nuit! »

Quelle révolution complète ces paroles produisirent en Gertrude! Elles lui arrivèrent avec la force d'une prophétie et se gravèrent profondément dans son cœur. La sagesse ne se trouvait-elle pas dans le conseil de l'étranger? Sans doute ce n'était là qu'un de ces axiomes que peut dicter une longue expérience du monde; mais comme il s'appliquait bien à la circonstance! N'avait-elle pas cédé aveuglément à ses craintes, en prêtant une oreille trop avide aux murmures de son imagination jalouse et trop crédule, aux vains récits des autres, tandis qu'en réalité elle outrageait un noble cœur? Qui donc, durant les longues années qu'elle l'avait connu, s'était montré plus digne de confiance que Willie? N'avait-il pas été, depuis l'enfance, un exemple de toutes les vertus et supérieur à toute bassesse? N'avait-il pas, bien jeune encore, quitté tout ce qu'il avait de plus cher pour travailler péniblement sous le soleil de l'Inde, afin de procurer l'aisance et le luxe à ceux qu'il s'était chargé de soutenir. Ne s'était-il pas toujours montré plein d'honneur, de noblesse, de sincérité et d'affection? Et surtout n'avait-il pas été nourri, dès l'enfance, des plus purs et plus sublimes principes du christianisme?

Et, tandis que Gertrude s'en souvenait et s'arrêtait sur chaque phase de sa noble carrière, elle se rappelait aussi que, soit comme enfant généreux et bienveillant, soit comme adolescent entreprenant et courageux, soit comme homme, respecté de tous, mais éprouvé par la douleur, Willie lui avait toujours témoigné le même attachement profond, ardent et enthousiaste.

Durant cette longue absence, il n'était pas arrivé une seule lettre de Willie qui ne respirât pour Gertrude la même affection dévouée, exclusive et sans rivalité possible. Toutes ses pensées d'avenir, tous ses rêves de bonheur étaient inséparablement associés avec elle, et quoique cette réserve instinctive, qui était un des traits caractéristiques de mistress Sullivan, ne lui eût jamais permis d'aborder ce sujet avec Gertrude, la manière dont elle l'avait toujours traitée témoignait assez que, dans son esprit, l'événement de son futur mariage avec son fils était une chose certaine. La hardiesse avec laquelle, peu de temps après la mort de sa mère, Willie déclarait, dans une de ses lettres à Gertrude, que désormais ses espérances, ses prières, ses fatigues étaient toutes pour elle, n'était pas une preuve plus convaincante que toutes leurs relations antérieures du tendre intérêt avec lequel il la regardait.

Gertrude devait-elle donc se délier de lui? Devait-elle tout d'un coup mettre de côté toutes les preuves de sa constance et croire qu'il avait subitement abandonné sa première amie? Non! ce devait être impossible. Elle résolut d'entretenir la

ferme croyance qu'une explication s'offrirait bientôt qui satisferait son cœur souffrant, et de conserver jusqu'à ce moment la foi que Willie n'avait pas mérité de perdre.

En prenant cette résolution, elle leva sa tête inclinée et regarda le ciel. La lune s'était couchée, et la voûte céleste était parsemée d'étoiles scintillantes. Gertrude aimait les nuits étoilées. Elle y puisait une force nouvelle; et lorsque, en ce moment, elle leva les yeux, elle aperçut l'étoile qu'elle aimait tant, cette étoile que jadis, dans son imagination enfantine, l'oncle True avait le glorieux privilège d'allumer spécialement pour elle. Et, de même qu'autrefois ces lumières célestes avaient dit à son âme des paroles de consolation, elle crut alors entendre retentir à ses oreilles la sentence favorite du bon vieillard : « Courage, petit oiseau ! car m'est avis que tout aura bonne fin. »

Tout le reste de la soirée, Gertrude conserva une disposition d'esprit élevée et qu'on pourrait presque appeler joyeuse. Ainsi fortifiée, elle put retourner au salon pour chercher Emily et dire gaiement bonsoir à ses amis; et lorsqu'elle se coucha, un peu avant minuit, elle s'endormit paisiblement.

Mais ce calme ne pouvait durer. Le matin la trouva cédant de nouveau à l'abattement, et l'effort qu'elle fit pour se lever et s'habiller fut presque machinal. Elle s'abstint de sa promenade habituelle avec le docteur et lui en fit ses excuses, car elle sentait qu'elle était incapable de marcher. Son plus grand désir était de quitter Saratoga; elle soupirait après la tranquillité du chez soi, où il n'y aurait plus de regards indiscrets fixés sur elle, et lorsque le docteur entra avec les lettres apportées par le premier courrier, elle les regarda si avidement qu'il s'en aperçut et lui dit en souriant :

« Il n'y en a pas pour vous, Gerty; mais en voici une pour Emily, ce qui vaut presque autant, je suppose. »

Pour Gertrude cela valait mieux; car c'était une lettre depuis longtemps attendue de M. Graham, qui devait probablement annoncer l'époque de son retour, et déterminer par conséquent la durée du séjour qu'elles feraient encore à Saratoga.

A leur grand étonnement, M. Graham était arrivé à New-York, où il désirait qu'elles le rejoignissent le lendemain. Gertrude eut peine à cacher sa satisfaction; mais, si ses amis s'en aperçurent, ils l'attribuèrent uniquement au plaisir qu'elle éprouvait du retour de M. et de Mme Graham; et, ravie de la perspective d'une rencontre si prochaine avec son père, auquel elle était tendrement attachée, Emily se montra impatiente de commencer les apprêts du départ.

Elles se retirèrent donc dans leur chambre, et le temps de Gertrude, jusqu'au dîner, fut employé à faire les malles. Pendant toute la durée du jour précédent elle avait espéré que Willie se montrerait à l'hôtel; alors, au contraire, elle redoutait sa venue. Le rencontrer publiquement, comme c'était inévitable en pareil lieu, lui eût été insupportable; elle préférait infini-

ment que leur première entrevue et leur reconnaissance se fissent à Boston ; et si la veille elle était tourmentée par la crainte qu'il ne vint pas, le contraire fut ce jour-là pour elle une cause encore plus grande de tourment.

Aussi fut-elle soulagée lorsque, après dîner, M. Phillips lui proposa une promenade au lac. Le docteur Gryseworth et une de ses filles avaient, assurait-il à Gertrude, consenti à prendre deux places dans une voiture qu'il s'était procurée, et il espérait qu'elle ne refuserait pas la quatrième. Emily n'avait pas besoin de sa présence, et, comme elle se croyait sûre d'éviter ainsi Willie, elle accepta avec plaisir cette proposition.

Ils étaient au lac depuis près d'une heure. Le docteur Gryseworth et sa fille Ellen s'étaient laissé entraîner par des amis qu'ils avaient rencontrés à faire une partie de boules. M. Phillips et Gertrude, qui avaient refusé, restèrent quelque temps à les regarder, puis allèrent s'asseoir sur un banc à quelque distance, en attendant que la partie fût terminée. Tandis qu'ils contemplaient la belle nappe d'eau que coloraient de rose les rayons du soleil couchant, un couple s'approcha et s'arrêta près d'eux. Un énorme tronc d'arbre mettait M. Phillips complètement à l'abri de leurs regards, et cachait assez Gertrude pour qu'elle ne fût pas remarquée, quoique la pâleur soudaine qui couvrit ses traits à leur approche indiquât clairement qu'elle voyait et reconnaissait William Sullivan et Isabelle Clinton. Leurs paroles aussi arrivèrent distinctement à ses oreilles.

« Vous apercevrez-vous donc si fort de mon absence ? demanda Isabelle, en regardant fixement son compagnon qui contemplant le lac d'un air sérieux.

— Si je m'en apercevrai ? répliqua-t-il en se tournant vers elle et d'un ton de léger reproche. Comment en serait-il autrement ? Qui pourrait remplir votre place ?

— Mais ce ne sera que pour deux jours.

— Temps bien court en des circonstances ordinaires, dit Willie, mais qui est une éternité..... » Il s'arrêta et fit un brusque mouvement pour reprendre leur promenade.

Isabelle le suivit en disant : « Vous m'attendrez donc ici jusqu'à mon retour ? »

Il se retourna de nouveau pour répondre, et cette fois l'air de reproche que révélaient ses traits n'échappa pas à Gertrude, lorsqu'il dit très sérieusement : « Pouvez-vous en douter ? »

L'expression étrange, fixe, surnaturelle, qui s'empara de la figure de Gertrude, tandis qu'elle écoutait cette conversation si pleine de sens pour elle, était terrible à voir. »

« Gertrude ! s'écria M. Phillips après l'avoir considérée un instant, pour l'amour du ciel, ne prenez pas cet air-là ! Parlez, Gertrude ! qu'y a-t-il ? »

Mais ses yeux restèrent immobiles, et tous les traits de son visage comme pétrifiés. Evidemment elle ne l'avait pas entendu. Il lui prit la main : elle était froide comme du marbre. La figure

de M. Phillips parut alors presque aussi désolée que celle de Gertrude; de grosses larmes lui vinrent aux yeux et roulèrent le long de ses joues. Un moment il étendit les bras, comme s'il avait voulu la serrer contre son cœur et la consoler ainsi qu'un petit enfant; mais il fit un effort sur lui-même et contint son émotion.

« Gertrude, dit-il enfin en fixant ses yeux sur ceux de la pauvre fille, qu'est-ce que ces gens-là vous ont fait? Pourquoi vous occupez-vous d'eux? Si ce jeune homme vous a insultée, le misérable! il en rendra raison. » Et il se leva d'un bond.

Ces paroles et ce mouvement rendirent à Gertrude l'usage de ses sens. « Non, non, dit-elle; ce n'est pas un misérable... Je me sens mieux à présent. Ne parlez pas de cela; n'en dites rien..... » Et elle jeta un coup d'œil inquiet du côté du jeu de boules. Au grand étonnement de M. Phillips, que la fixité de son regard et de ses traits avait fort effrayé, elle se leva avec un calme parfait et proposa de rentrer.

Il l'accompagna en silence. Avant qu'ils fussent à mi-chemin du sommet de la colline où ils avaient laissé la voiture, ils furent rejoints par leurs deux compagnons; et quelques moments après ils roulaient ensemble vers Saratoga.

Durant toute la promenade et le reste de la soirée, Gertrude conserva le même calme glacé et surnaturel; une ou deux fois avant qu'ils arrivassent à l'hôtel, le docteur Gryseworth lui demanda si elle ne souffrait pas, et M. Phillips la regarda souvent avec inquiétude. Le son même de sa voix était altéré, au point que, lorsqu'elle rentra, Emily lui demanda aussitôt: « Qu'avez-vous, chère enfant? »

Mais elle répondit qu'elle était parfaitement bien, et l'aveugle n'insista pas davantage. La soirée se passa comme d'habitude. Gertrude prit congé d'un grand nombre d'amis, et, lorsqu'elle arriva aux Gryseworth, elle s'arrangea pour les revoir le lendemain.

Aux yeux d'un observateur superficiel, Emily était la plus troublée des deux; car elle ne s'était pas laissé tromper, et toute sa personne offrait un reflet des douleurs mieux cachées de Gertrude. Gertrude ignorait alors, et ne put se rappeler plus tard, la moitié des incidents de la soirée. Jamais elle ne put connaître ce qui l'avait soutenue, ce qui lui avait donné, presque sans qu'elle en eût conscience, la force de remplir son rôle. Jamais elle ne put expliquer ni comprendre comment elle avait si bien caché ses souffrances. Elle ne se ressouvint de tout cela que comme d'un rêve.

Ce ne fut qu'au milieu du silence de la nuit, lorsqu'elle crut Emily profondément endormie à côté d'elle, qu'elle osa pour un moment relâcher les liens de fer de la contrainte qu'elle s'était imposée. Mais alors, la barrière enlevée, le torrent contenu de sa douleur se précipita sans obstacle ni entraves. Elle se leva, et se cachant la figure dans les coussins d'un lit de repos qui se

trouvait près de la fenêtre, elle laissa couler librement les larmes bénies dont chaque goutte fut un soulagement pour son cœur oppressé! Les soulèvements de sa poitrine et les profonds sanglots qui s'en échappaient prouvaient la violence de son agonie. Tous les autres chagrins l'avaient trouvée en grande partie fortifiée et préparée contre eux, armée d'une confiance religieuse et encouragée par un saint espoir; mais, à ce coup inattendu, elle se courba et plia, comme un jeune arbre s'agite et fléchit sous l'effort des vents de l'hiver.

Willie était infidèle à son premier amour : elle ne pouvait conserver l'ombre d'un doute à cet égard; et, cette conviction une fois entrée dans son âme, elle reconnut que l'appui et le soutien de sa vie étaient tombés. L'oncle True et mistress Sullivan avaient été ses bienfaiteurs; miss Graham était son amie constante et dévouée; mais tous avaient eu plus ou moins besoin de Gertrude; et, quoiqu'elle eût toujours pu se reposer dans la certitude de leur amour, les deux premiers, longtemps avant de quitter ce monde, n'avaient plus eu d'autre appui que son faible bras; et quant à la troisième, la seule qui lui restât et qui l'avait choisie pour guider ses pas incertains, déjà elle descendait visiblement vers la tombe.

Sur qui donc Gertrude s'appuiera-t-elle? A qui s'adressera-t-elle avec confiance pour demander conseil, protection et amour, si ce n'est à Willie? Mais Willie a donné son cœur à une autre... et bientôt Gertrude va rester seule!

Il ne faut donc pas s'étonner qu'elle pleurât comme pleurent tous ceux dont le cœur se brise, qu'elle pleurât jusqu'à ce que la source de ses larmes fût tarie, et qu'elle se sentit épuisée. Alors elle se leva, s'approcha de la fenêtre, se pencha dehors et puisa dans la fraîcheur de la brise nocturne une influence fortifiante. Son esprit se calma, lorsque, les yeux fixés sur les scintillantes clartés qui la regardaient d'en haut avec tant de douceur, elle parut s'entretenir avec des êtres sacrés. Les étoiles semblaient de nouveau prendre pitié d'elle et lui murmurer, comme aux jours de son enfance : « Gerty! pauvre petite Gerty! »

Emue et attendrie par leurs regards compatissants, elle tomba doucement à genoux. Sa figure tournée vers le ciel, ses mains jointes, la douce expression de résignation qui se répandait peu à peu sur ses traits, tout cela témoignait qu'en ce moment, comme à l'époque de sa première prière au Dieu encore inconnu, son âme alors éclairée s'entretenait intimement avec son Créateur, et qu'une fois de plus son esprit proférait ces simples paroles : « Seigneur, me voici! »

O religion bénie, qui soutiens le cœur en une douleur pareille!
O sainte foi et sainte confiance, qui, lorsque tout soutien terrestre nous fait défaut et que notre plus fort appui n'est plus qu'un grain de sable, élevez l'âme au-dessus de tout autre besoin pour l'unir étroitement à son Dieu!

Alors une main vient se poser doucement sur sa tête. Elle se retourne et voit Emily, qu'elle croyait endormie, mais dont l'inquiétude a banni tout sommeil, et qui, poussée par des craintes que les sanglots mal réprimés de Gertrude ne font que redoubler, se tient debout à côté d'elle.

« Gertrude, dit-elle d'un ton affligé, tu es malheureuse, et tu cherches à me le cacher! Ne te détourne pas de moi, Gertrude! » Et l'entourant de ses bras, elle attira sa tête contre son cœur en murmurant : « Dis-moi ce qui te tourmente, chère fille! »

Et Gertrude soulagea son cœur dans le sein d'Emily, révélant à son oreille attentive le seul secret qu'elle lui eût jamais caché; Emily pleura en l'écoutant, et, lorsque Gertrude eut fini, elle la serra mainte et mainte fois contre son cœur, en s'écriant avec une excitation que Gertrude n'avait jamais remarquée chez l'aveugle, ordinairement si calme et si paisible : « Il est étrange, bien étrange, que toi aussi tu sois condamnée au même sort! O Gertrude, mon amie, nous pouvons pleurer ensemble; mais pourtant, crois-moi, ta douleur est bien moins amère que la mienne! »

Et, dans les ténèbres de la nuit, la confiance de Gertrude fut récompensée par la révélation de l'histoire de cette désolation qui, vingt ans auparavant, avait flétri la jeunesse d'Emily, et qui, malgré le temps écoulé, était encore vivement présente à son souvenir et jetait sur ses jours une nuit épaisse dont sa cécité n'était qu'une ombre.

CHAPITRE XL

UNE HISTOIRE DE DOULEUR

« J'étais plus jeune que toi, Gertrude, dit-elle, quand arriva mon épreuve, et bien différente sous tous les rapports de ce que je suis depuis que tu m'as connue. Peut-être sais-tu que ma mère mourut alors que j'étais encore trop enfant pour garder d'elle aucun souvenir; mais mon père ne tarda pas à se remarier, et dans sa seconde femme, que je me rappelle avec autant de tendresse que si elle avait été ma propre mère, je trouvai un amour et une sollicitude qui compensèrent pleinement la perte que j'avais faite. Je la vois encore telle qu'elle

était vers la fin de sa vie; grande, faible, délicate, au visage plein de douceur, mais un peu triste. Elle était veuve lorsque mon père l'épousa, et avait un fils qui devint aussitôt mon seul camarade, le compagnon de tous les plaisirs de mon jeune âge.

« Tu m'as dit autrefois que je ne pouvais m'imaginer combien tu aimais Willie, et je fus alors sur le point de te confier une partie de mon histoire, pour te convaincre que ma propre expérience avait bien pu m'apprendre ce que c'était que cet amour; mais tu étais trop jeune alors pour que je t'imposasse le fardeau d'une histoire aussi triste que la mienne, et je gardai le silence. Quelles paroles pourraient exprimer combien mon jeune camarade me devint cher! Le rôle que chacun de nous remplissait et l'influence que chacun de nous exerçait sur l'autre étaient de nature à créer entre nous une dépendance mutuelle; car, s'il était l'esprit dirigeant, la volonté ferme et déterminée, et si je me montrais toujours soumise à un empire qui ne devint jamais pesant à ma nature tendre et docile, il y avait cependant une circonstance dans laquelle mon hardi jeune maître s'adressait toujours à moi pour trouver secours et soutien. C'était lorsqu'il avait besoin d'un médiateur entre lui et mon père : car, bien que cet enfant fût presque l'idole de sa mère, mon père le traita toujours avec froideur et méfiance; jamais il n'apprécia ni ne comprit ses nombreuses qualités, et il le regarda constamment d'un œil sévère et soupçonneux. Pourtant il écoutait toujours volontiers mes supplications et mes prières; et mon ami pouvait compter sur mon éloquence toutes les fois qu'il avait une faveur à obtenir ou une excuse à faire valoir.

« Je ne puis douter que la rigueur de mon père envers ce garçon ne fût pour notre mère une grande cause de chagrin; car je me rappelle l'anxiété avec laquelle elle s'efforçait de cacher ses fautes, et les fréquentes occasions où elle m'apprit comment je pouvais fléchir mon père en sa faveur. Pour l'amour de moi, celui-ci pardonna souvent à un enfant que son humeur aventureuse et indépendante mettait à chaque instant en opposition avec lui; et tu as eu toi-même l'occasion de juger de sa sévérité lorsqu'il est mécontent. Ma belle-mère avait été très pauvre pendant son veuvage, et son fils, n'ayant rien hérité de son père, dépendait entièrement de la générosité du mien. C'était là un sujet de mortification et de rudes épreuves pour l'orgueil dont, même enfant, il avait une dose extraordinaire; et souvent je l'ai vu s'irriter en recevant des faveurs qu'il sentait bien ne pas venir d'une main paternelle. Cependant mon père, qui ne comprenait pas ce sentiment, l'accusait en lui-même d'une grossière ingratitude.

« Aussi longtemps que notre mère nous fut conservée, nous vécûmes presque en bonne harmonie; mais, comme je venais d'atteindre ma seizième année, elle mourut frappée d'une ma-

l'adie soudaine. Je me souviens que, la dernière nuit de sa vie, elle m'appela et me dit d'une voix solennelle : *Emily, la prière que je te fais en mourant, c'est d'être l'ange gardien de mon fils ! Et que Dieu me pardonne si j'ai trompé sa confiance !* ajouta l'aveugle dont les yeux se remplirent de larmes.

« Celui dont je te parle (*Emily* s'abstenait avec soin de prononcer son nom) avait alors environ dix-huit ans. Il était depuis peu devenu commis dans la maison de mon père, bien malgré lui, car il désirait vivement recevoir l'éducation des collèges; mais la détermination de mon père était irrévocable, et j'étais enfin parvenue avec sa mère à lui persuader de se soumettre à cette volonté. La mort de ma belle-mère serra plus étroitement que jamais les liens qui existaient entre son fils et moi. Il continua d'habiter avec nous et tout le temps qu'il pouvait dérober à ses devoirs, nous le passions dans la société l'un de l'autre; car mon père était souvent absent, et, même lorsqu'il était à la maison, il s'enfermait d'habitude dans sa bibliothèque, nous laissant nous amuser ensemble. J'étais alors une écolière folle de lecture et vaillante à l'étude. Bien souvent, lorsque tu me parlais du secours que *Willie* te prêtait autrefois, je me suis rappelé le temps où, moi aussi, je recevais un semblable encouragement de mon jeune ami, toujours prêt à mettre à mon service sa main et son intelligence.

« Pourtant notre bonheur n'était pas sans mélange. Souvent la figure de mon père avait cette expression de sévérité que je redoutais le plus, tandis que les traits parfois irrités de son beau-fils dénotaient visiblement qu'il y avait eu, probablement au comptoir, un orage dont je n'étais instruite que par ses résultats. Mon rôle de médiatrice se trouvait alors suspendu, parce que les difficultés qui survenaient se rapportaient ordinairement à quelque négligence réelle ou supposée, ou à quelque maladresse du jeune commis sans expérience; c'était là un genre de fautes que mon père, négociant dans l'âme et comptable rigoureux, ne supportait pas avec patience, et auquel l'insouciant jeune homme, qui n'avait pas grand goût pour les affaires, était excessivement enclin.

« Cet état de choses continua ainsi pendant six mois environ; puis il devint évident que mon père avait dû être puissamment influencé par des insinuations venues d'autre part, ou bien qu'il avait conçu lui-même quelque idée nouvelle et alarmante. C'est, comme vous savez, un homme franc, honnête et droit en ses desseins, quels qu'ils soient, et qui, lors même qu'il voudrait avoir recours à un artifice quelconque, serait incapable de le mener à la bonne fin. Nos yeux ne purent donc rester longtemps fermés sur ce fait, qu'il était décidé à mettre sur-le-champ un terme aux relations qui avaient jusqu'alors subsisté entre son beau-fils et moi; et c'est pour faire réussir ce dessein qu'il introduisit dans la famille, en qualité de gouvernante, cette même *mistress Ellis* qui est toujours depuis restée chez

nous. La présence presque continuelle de cette étrangère, jointe aux entraves que mon père mit soudain à toutes nos anciennes habitudes, prouvait suffisamment son intention de déraciner et de détruire, s'il était possible, l'amitié qui nous unissait si étroitement. Et ce n'était pas surprenant, si l'on fait attention que j'étais déjà trop âgée pour que notre attachement pût être considéré comme une affection d'enfants, et qu'un amour plus sérieux devait probablement exciter la désapprobation de mon père, puisque le fils chéri de sa femme était aussi loin que jamais de devenir son favori.

« Le chagrin que me causèrent ces procédés ne fut égalé que par l'indignation de mon compagnon de souffrance, qui jamais n'avait été aussi fort irrité contre mon père; mais on ne parvint pas ainsi à le séparer de moi complètement : car, tout en évitant autant que possible la présence de l'espionne (comme il appelait mistress Ellis), son génie inventif trouvait toujours quelque occasion de me voir et de causer avec moi en son absence. On peut juger si cette conduite était de nature à diminuer les soupçons de mon père.

« Je suis convaincue que son beau-fils ne fut poussé dans cette affaire que par un vif sentiment de la dureté et de l'injustice qu'on manifestait envers lui, et par le désir de se montrer indépendant de ce qu'il appelait une inexcusable tyrannie; je n'ai aucun motif de croire qu'une idée romanesque ou même la pensée d'un mariage avec moi entrât le moins du monde dans ses calculs. Quant à moi, qui, à cette époque, ne connaissais pas de loi plus forte que la sienne, ou qui du moins n'étais influencée que par sa volonté, je me prêtai sans hésiter à ces ruses pour éluder la vigilance qui aurait voulu nous séparer. Mais mon père, comme il arrive fréquemment aux personnes de caractère insociable, qui ont l'air de ne pas remarquer ce qui se passe autour d'elles, voyait réellement nos manœuvres beaucoup mieux que nous ne le pensions, et soupçonnait encore plus. Il nous épiait attentivement et s'abstint quelque temps de toute intervention, contrairement à ses habitudes. J'ai depuis été amenée à croire qu'il voulait nous détacher l'un de l'autre d'une manière moins cruelle qu'il n'avait d'abord eu dessein de le faire, en profitant de la première occasion pour envoyer son beau-fils dans quelque poste en rapport avec son établissement commercial, soit en pays étranger, soit dans une partie lointaine des Etats-Unis; et que, jusqu'à ce que son projet fût mûr, il s'abstenait de céder aux sentiments de contrariété et de déplaisir qui fermentaient en son cœur, afin de ne pas m'affliger : car il a toujours été aussi indulgent et bon pour moi que cela était compatible avec le maintien de son autorité.

« Mais, avant qu'il pût mettre ce dessein à exécution, survinrent des circonstances qui causèrent la perte d'une des deux victimes et plongèrent l'autre... »

Emily s'arrêta, la voix lui manquait. Elle appuya la tête sur l'épaule de son amie et sanglota amèrement.

« N'essayez pas de me raconter le reste, chère Emily, dit Gertrude. Il me suffit de savoir que vous êtes malheureuse. N'ajoutez pas à votre infortune en vous étendant, à cause de moi, sur des chagrins qui sont passés.

— Passés ! répliqua Emily en retrouvant sa voix et en essuyant ses larmes ; ils ne passeront jamais ; ce n'est que parce que je suis si peu accoutumée à en parler qu'ils me dominent à présent. Mais ne crois pas que je sois malheureuse, Gertrude. Ma paix est rarement troublée, et je ne laisserais pas ainsi mes nerfs se détendre en communiquant à une autre les secrets de ce temps d'épreuve que je n'oublierai jamais, si ce n'était que je désire te prouver, à toi, chère enfant, qui sais si bien au milieu de quelle douce harmonie ma vie s'écoule vers son grand et éternel réveil, le pouvoir de cette confiance en Dieu qui a changé mes ténèbres en une merveilleuse clarté ; et fait d'afflictions telles que les miennes les avant-coureurs bénis de la joie qui les suivra.

« Mais il ne me reste plus beaucoup à te dire, et je le ferai en aussi peu de mots que possible. »

Elle continua alors d'une voix ferme, quoique basse et étouffée :

« Je fus prise tout à coup de la fièvre. Mistress Ellis, que j'avais toujours traitée avec froideur et souvent avec dédain (car il faut se rappeler que j'étais une enfant gâtée), me soigna jour et nuit avec une sollicitude et un dévouement que je n'étais pas en droit d'attendre d'elle ; aussi, grâce à ses soins vigilants et à l'habile traitement de notre bon docteur Jérémie, qui était déjà alors le médecin de la famille, au bout de quelques semaines je commençai à me rétablir. Un jour que j'étais assez bien pour rester levée plusieurs heures de suite, j'entrai, afin de changer d'air, dans la bibliothèque de mon père, qui était à côté de ma chambre. Là, me trouvant toute seule, je me couchai à demi sur le sofa. Mistress Ellis était allée s'occuper des affaires du ménage ; mais, avant de me quitter, elle avait cherché dans la pièce voisine et placé à portée de ma main une petite table où étaient préparés plusieurs verres, des fioles, etc., et tout ce dont je pouvais avoir besoin jusqu'à son retour.

« C'était par un après-midi de juin, et, par la fenêtre qui se trouvait vis-à-vis de moi, je regardais le soleil descendre à l'horizon. J'étais oppressée par un triste sentiment d'abandon ; car, durant les six dernières semaines, je n'avais eu d'autre société que celle de mistress Ellis, jointe à quelques visites de mon père : aussi éprouvai-je une satisfaction et une joie peu communes, lorsqu'entra inopinément dans la chambre le compagnon qui m'était le plus sympathique, et dont la société m'était presque interdite. Il ne m'avait pas vue depuis le commencement de ma maladie, et, après cette longue séparation, notre entrevue

fut affectueuse et tendre en proportion de ce que nous avions souffert. Il avait, avec tout le feu d'un tempérament ardent et indomptable, la sensibilité profonde, le cœur aimant et la douceur d'une femme. Je vais toujours l'expression de son noble visage et je me rappelle les mâles accents de sa voix, tandis qu'assis à côté de moi sur le large sofa, il baignait mon front brûlant avec de l'eau de Cologne, ne cessant de m'exprimer en même temps combien il était joyeux de me revoir.

« Je ne saurais dire depuis combien de temps nous étions ensemble; mais le crépuscule commençait à assombrir la chambre, lorsque nous fûmes interrompus soudain par mon père, qui entra brusquement, s'approcha de nous à pas précipités, puis, s'arrêtant à quelque distance, se croisa les bras et regarda son beau-fils d'un air de colère et de mépris que je ne lui avais jamais vu. Celui-ci se leva en lui jetant un coup d'œil d'orgueilleux dépit, et alors suivit une scène que je ne veux et ne pourrais pas décrire.

« Il suffira de te dire que dans son courroux mon père accusa son beau-fils non seulement de vouloir capter mon affection pour s'assurer de ma fortune, mais encore d'avoir commis un faux en se servant du nom de son bienfaiteur pour se procurer une somme considérable.

« Jusqu'à ce jour, autant que je puis le savoir, dit Emily avec émotion, cette accusation n'a pas été contredite, mais je ne croyais pas alors à sa vérité, je n'y crois pas encore, et ne le pourrai jamais. Quelles que fussent ses fautes, et son caractère impétueux lui en fit commettre beaucoup, j'ose le déclarer innocent, quoique je n'aie pas même sa parole en attestation de son innocence.

« Il n'est pas étonnant qu'affaibli comme je l'étais, je n'aie pas bien saisi alors et ne me sois rappelé qu'indistinctement plus tard les circonstances qui suivirent les paroles de mon père. Toutefois quelques images confuses, les dernières que mes pauvres yeux aient vues, sont encore gravées dans ma mémoire et visibles à mon imagination.

« Mon père avait le dos tourné au jour, et, depuis le moment où il entra dans la chambre, je n'ai plus jamais revu sa figure; mais les traits de l'autre, illuminés qu'ils étaient par les derniers rayons du couchant, sont toujours au premier plan de mes souvenirs. Sa tête était fièrement rejetée en arrière; son œil pur et calme, qui ne se déroba pas à l'examen le plus rigoureux, proclamait son innocence outragée; son poing était fermé, comme s'il s'efforçait vainement de réprimer la colère que révélaient ses dents et ses lèvres serrées, et la vive indignation qui animait tout son visage. Il ne dit pas un mot; il ne trouvait pas de voix pour parler; mais mon père continuait de lui faire des reproches en termes sévères et blessants, dont je ne me souviens plus. Le bouleversement des traits du jeune homme était effrayant à voir, tandis qu'il était là debout à écouter des

injures, des reproches que mon père croyait sans doute justes et mérités, mais qui excitaient chez son beau-fils un transport de fureur terrible.

« Soudain il fit un pas en avant et leva lentement la main fermée qui était restée jusqu'alors pendante à son côté. Je ne sais s'il voulait prendre le ciel à témoin de son innocence du crime dont on l'accusait, ou s'il avait dessein de frapper mon père; je m'élançai de ma place, prête à me précipiter entre eux, à les supplier de s'arrêter pour l'amour de moi; mais les forces me manquèrent, et, poussant un cri, je retombai évanouie. »

« Oh! l'horreur de mon réveil! où trouver des mots pour l'exprimer?... et pourtant il le faut! Ecoute, Gertrude; lui, le pauvre jeune homme éperdu, il s'élança pour me porter secours. Rendu fou par l'injustice, il ne savait plus ce qu'il faisait. Bien m'est témoin que jamais je ne l'ai accusé; et si, dans ma douleur, je proférai des paroles qui eurent l'air de reproches, c'est que j'étais folle aussi et que je ne savais pas ce que je disais! »

— Quoi! s'écria Gertrude, ce n'est pas lui....

— Non! ce n'est pas lui qui a éteint la lumière de mes yeux! s'écria Emily; ce fut un accident. Il étendit la main pour prendre l'eau de Cologne dont il s'était servi tout à l'heure. Il y avait plusieurs fioles sur la table, et dans sa précipitation il en prit une qui contenait un acide puissant, dont mistress Ellis avait eu occasion de faire usage pendant ma maladie. Un lourd bouchon de verre la fermait, et lui... sa main tremblait.... il en répandit tout le contenu....

— Sur vos yeux! » s'écria Gertrude.

Emily inclina la tête affirmativement.

« Pauvre Emily! dit Gertrude; et malheureux jeune homme!

— Oh! oui, bien malheureux! reprit Emily avec ferveur. Reporte sur lui toute ta pitié, car son sort fut le plus cruel des deux.

— Comment avez-vous pu tant souffrir et continuer de vivre?

— Parles-tu de la douleur de mes yeux? Celle-là fut atroce, sans doute, mais la douleur de mon âme le fut davantage encore!

— Que devint-il? demanda Gertrude, et que fit M. Graham?

— Je ne puis te le dire exactement. Je n'étais pas en état de savoir comment mon père traita son beau-fils; mais tu peux te l'imaginer. Il le bannit à jamais de sa maison, lui déclara qu'il ne le connaissait plus; et on peut bien croire qu'il n'y mit pas de douceur, puisque, en outre des crimes qu'il lui imputait, l'infortuné était encore devenu la cause involontaire de la cécité de sa fille.

— Et n'avez-vous jamais eu de ses nouvelles?

— Si. Après un long intervalle d'incertitude, j'appris par le bon docteur, qui seul connut toutes ces circonstances, qu'il s'était embarqué pour l'Amérique du Sud. L'espoir de communiquer de nouveau avec le pauvre exilé, et de l'assurer de la

continuation de mon amour, me fit sortir du misérable état de fièvre où j'étais tombée; le docteur eut même espoir de rendre la vue à mes yeux, qui s'étaient beaucoup améliorés. Plusieurs mois se passèrent, et mon excellent ami, persévérant dans ses recherches, ayant enfin découvert la résidence et l'adresse de l'infortuné jeune homme, je commençai, avec le secours de mistress Ellis, que la compassion m'avait tout à fait gagnée, une lettre d'amour où je le conjurais de revenir, lorsqu'un sceau fatal fut mis à toutes mes espérances sur la terre. Il mourut en pays étranger, seul, sans soins, sans amis, sans personne qui s'inquiétât de lui; il mourut de ce mal inhospitalier du Sud, qui choisit l'étranger pour victime; et moi, lorsque j'appris cette nouvelle, je retombai dans un état plus pitoyable que jamais... et le bon docteur dut renoncer bientôt à me faire recouvrer la vue, car les larmes que je versai emportèrent avec elles tout son espoir! »

Emily s'arrêta. Gertrude l'entoura de ses bras, et elles restèrent étroitement serrées l'une contre l'autre. Les chagrins et la souffrance leur rendaient leur union plus chère que jamais.

« J'étais alors, Gertrude, continua Emily, une enfant du monde, avide de tous ses plaisirs et ignorante de ceux qu'on peut trouver ailleurs. Je demeurai longtemps dans des ténèbres complètes, dans celles du désespoir. Quand je commençai à sentir renaitre les forces de mon corps, je n'eus devant moi qu'une vie misérable et inutile. Tu ne peux te figurer l'extrême désolation où s'écoulaient mes jours. Souvent, depuis, je me suis reproché le mal que je faisais sans doute à mon père. Il était vivement tourmenté, j'en suis sûre, quoiqu'il n'en parlât jamais, par le souvenir des scènes terribles que nous avons traversées naguère; et je suis convaincue qu'il eût donné des mondes pour rétablir le passé.

« Mais, à la fin, une aurore se leva sur ma nuit en apparence éternelle. Elle m'apparut dans la personne d'un ministre du Christ, de notre cher M. Arnold. Il ouvrit les yeux de mon intelligence, alluma la lampe de la religion dans mon âme alors adoucie, m'enseigna le chemin de la paix, et guida mes faibles pas vers ce repos bienheureux qui, déjà sur la terre, est le partage des amis de Dieu.

« Aux yeux du monde, je suis toujours la pauvre aveugle, que son triste sort prive de toute jouissance; mais mon réveil a été si grand qu'il en est tout autrement pour moi... Et je suis prête à m'écrier, comme celui qui éprouva jadis la puissance curative du Sauveur : *Autrefois j'étais aveugle, mais à présent je vois!* »

Gertrude oublia presque ses chagrins en écoutant la triste histoire d'Emily; et lorsque celle-ci lui posa la main sur la tête, en demandant à Dieu qu'elle aussi obtint de supporter patiemment son épreuve et de devenir par ce moyen plus forte et meilleure, elle se sentit le cœur pénétré de ce profond amour et de cette vive confiance qui ne nous arrivent presque jamais

qu'à l'heure de l'affliction, et qui prouvent que c'est par les souffrances seulement que nous devenons parfaits.

CHAPITRE XLI

L'HEURE DU PÉRIL

M. Graham avait manifesté dans sa lettre l'intention de se trouver sur le quai du bateau à vapeur à New-York pour recevoir sa fille et Gertrude à leur arrivée. Aussi le docteur Jérôme jugea qu'il était inutile d'accompagner nos deux amies au delà d'Albany, où il les verrait s'embarquer, et d'où il se rendrait ensuite directement à Boston avec sa femme par le chemin de fer de l'Ouest. Mistress Jérôme était impatiente de rentrer chez elle, et ne se sentait pas d'humeur à visiter New-York pendant les chaleurs.

« Adieu, Gerty, dit le docteur en prenant congé d'elles sur le pont de l'un des bateaux de l'Hudson; je crains que vous n'ayez perdu votre cœur à Saratoga; vous n'êtes pas aussi gaie que lorsque nous y arrivâmes. Pourtant je ne crois pas qu'il ait pu s'égarer bien loin. Ainsi tâchez de le retrouver avant que je vous revoie à Boston. »

A peine s'était-il éloigné, et quelques minutes seulement avant l'heure du départ, une joyeuse compagnie de fashionables arriva, causant et riant beaucoup trop haut pour des gens bien élevés, du moins suivant l'avis de Gertrude. Parmi eux on remarquait miss Clinton, à qui s'adressaient les plaisanteries et les bons mots de ses compagnons; et, quoiqu'elle feignit d'en être ennuyée et presque offensée, sa figure souriante et animée prouvait assez combien elle en était ravie. A la fin, les gestes significatifs d'un des personnages de la société et un chut! à demi étouffé annoncèrent l'approche de quelqu'un qui ne devait pas entendre leurs remarques. En ce moment apparut William Sullivan, un sac de nuit à la main, un châle pesant jeté sur le bras, et l'air grave, comme s'il était encore sous le poids du chagrin de la veille. Il passa devant Gertrude, dont un voile cachait les traits, rejoignit Isabelle, et déposa son fardeau sur une chaise qui se trouvait là.

Mais à peine avait-il commencé de parler à miss Clinton, que le son de la cloche avertit ceux qui n'étaient pas du voyage de

quitter le bateau, et il fut obligé de se presser pour se retirer. En s'éloignant d'Isabelle il se rapprocha de Gertrude, et elle entendit distinctement ses dernières paroles : « Eh bien, si vous faites votre possible pour revenir jeudi, je tâcherai de prendre patience en attendant. »

Un instant après, le bateau se mit en route, pas avant, toutefois, qu'un homme de haute stature, qui venait d'atteindre l'embarcadere juste au moment du départ, eût, au grand effroi de tous les spectateurs, audacieusement franchi l'espace qui déjà le séparait du rivage; après quoi, se réfugiant dans le salon des hommes, il se jeta sur un canapé, tira un livre de sa poche et commença à lire.

Dès que le bateau fut en marche et que tout fut tranquille à côté d'elle, Emily dit doucement à Gertrude :

« N'ai-je pas entendu tout à l'heure la voix d'Isabelle Clinton ? »

— Elle est ici, répondit Gertrude, de l'autre côté du pont, mais le dos tourné vers nous.

— Est-ce qu'elle ne nous a pas vues ?

— Je crois que si. Elle regardait de ce côté tandis que ceux avec qui elle se trouve arrangeaient leurs chaises.

— Peut-être va-t-elle à New-York pour voir mistress Graham.

— C'est très possible. Je n'y avais pas songé. »

Il y eut un moment de silence. Emily paraissait rêver. Puis elle demanda tout bas quel était ce monsieur qui lui avait parlé juste au moment du départ.

« Willie, » répondit Gertrude en tremblant.

Emily serra la main de Gertrude et garda le silence. Elle aussi avait entendu ses dernières paroles et compris leur portée.

Plusieurs heures s'écoulèrent, et l'on avait déjà fait beaucoup de chemin, car le mouvement du bateau était rapide, trop rapide même, semblait-il à Gertrude, pour leur sûreté. D'abord absorbée par ses propres réflexions, et incapable de jouir de la beauté du coup d'œil qui lui avait causé un si vif plaisir quelques semaines auparavant, elle était restée assise, inattentive à tout ce qui l'entourait, regardant la profondeur des flots bleus et s'entretenant avec son cœur. Mais peu à peu elle avait été entraînée à observer diverses circonstances qui excitèrent en elle tant de curiosité et finalement tant d'alarmes, que, tirée de la rêverie à laquelle elle s'était laissée aller, elle ne fit plus qu'envisager la position où elle se trouvait avec Emily et ses conséquences probables.

Plusieurs fois, depuis leur départ d'Albany, le bateau à bord duquel elles s'étaient embarquées avait passé et repassé devant un autre de même grandeur, de même construction, de même vitesse, également chargé de nombreux passagers, et suivant la même direction. Durant leur course téméraire et précipitée, les deux bateaux s'étaient parfois rasés de si près, que cela avait

excité le blâme le plus sévère de la part des hommes et les craintes les plus sérieuses chez les femmes. Le bruit commençait à circuler qu'il s'agissait d'une lutte de vitesse et d'une lutte désespérée. Quelques-uns, indifférents au danger et s'intéressant follement à cette course insensée, suivaient avec une avide satisfaction les progrès de la lutte entre deux ambitions rivales; mais la grande majorité, comprenant tous les gens sages et raisonnables, voyait ce spectacle avec indignation. On passait avec indifférence devant les stations ordinaires le long du fleuve, ou bien, si l'on s'arrêtait, les passagers étaient refoulés avec une inconvenante précipitation, au risque de les tuer ou de les blesser grièvement, et leurs bagages (souvent même des effets qui ne leur appartenaient pas) étaient jetés au hasard, tandis que la machine haletante hennissait avec fureur contre les entraves mises à sa liberté. Vers midi, la fièvre de l'agitation avait atteint son plus haut point, et l'assurance donnée par le patron qu'il n'y avait aucun danger ne put même la calmer entièrement.

Gertrude était assise à côté d'Emily, sa main dans celle de l'aveugle, épiait avec inquiétude tous les signes de terreur, et tâchant de juger du danger d'après les physionomies et les paroles des plus intelligents parmi ses compagnons de voyage. Emily, qui était incapable de voir ce qui se passait, mais que la finesse de son ouïe instruisait de l'anxiété générale, était parfaitement calme, quoique fort pâle. De temps en temps elle questionnait Gertrude sur la proximité de l'autre bateau avec lequel on redoutait si fort de se heurter.

Enfin leur bâtiment distança l'autre pour quelques instants; on répéta qu'il n'y avait pas le moindre sujet de crainte; l'inquiétude commença à s'apaiser, et la plupart des passagers ayant recouvré le calme, les divers groupes épars sur le pont reprirent leurs journaux ou leurs conversations. La troupe joyeuse dont Isabelle Clinton faisait partie, et dont plusieurs membres avaient été agités d'un tremblement nerveux, se rassura et se remit à causer et à rire aux éclats. Emily toutefois était encore pâle, et Gertrude la trouva un peu abattue. « Descendons au salon, dit-elle; tout danger a disparu. Il y a des sofas dans la chambre des dames, et vous pourrez vous y reposer. »

Miss Graham y consentit. Au bout de quelques minutes elle était confortablement étendue dans un coin du salon, où elle resta avec Gertrude jusqu'à l'heure du dîner. Elles ne se mirent point à table : elles n'en avaient jamais eu l'intention, et elles en étaient détournées plus que jamais par l'agitation de la matinée. Elles restèrent donc tranquillement à leurs places, tandis que la plupart des passagers se remettaient de leur frayeur en jouissant d'un bon repas. La lutte semblait avoir cessé, et tout était rentré dans l'ordre.

Gertrude ouvrit alors son panier de voyage et en sortit le paquet qui contenait leurs provisions. Il n'y avait point là de ces

choses qu'une mère attentive prépare pour sa famille en voyage, mais seulement quelques morceaux que le docteur Jérémie leur avait fait prendre à la hâte dans leur hôtel à Albany. Les regards de Gertrude erraient des petites tranches de langue desséchée et de pain rassis aux vieilles brioches qui formaient tout leur menu, ne sachant trop ce qu'elle pourrait bien recommander à Emily, lorsque parut un garçon très poli, portant un énorme plateau de rafraîchissements, qu'il déposa sur une table voisine, en demandant à Gertrude si elle désirait encore autre chose.

« Ce n'est pas pour nous, dit Gertrude; vous vous êtes trompé.

— Non, mademoiselle. L'ordre est précis : « Pour la dame aveugle et la jeune miss qui l'accompagne. » J'obéis toujours ponctuellement. Faut-il encore quelque chose à mademoiselle? »

Gertrude congédia le garçon avec une réponse négative; puis, se tournant vers Emily, elle lui demanda, en essayant de paraître gaie, ce qu'elles feraient de ce repas d'Aladdin.

« Mange, si tu peux, dit Emily. Je ne doute pas qu'il soit pour nous.

— Mais à qui en sommes-nous redevables?

— A ma cécité et à ton joli visage, je suppose, » répondit Emily avec un sourire. Et elle ajouta avec une admirable simplicité : « Peut-être le maître d'hôtel ou le chef des cérémonies a-t-il eu pitié de l'état de faiblesse qui nous empêchait d'aller dîner, et nous a-t-il envoyé ici notre part. Quoi qu'il en soit, mon enfant, il faut que tu manges pendant que c'est chaud.

— Moi! dit Gertrude qui ne se sentait aucun appétit; je n'ai pas faim, mais je vais vous choisir un morceau délicat. »

En revenant pour enlever les plats, le nègre fut tout attristé de voir qu'on avait si peu mangé. Gertrude tira sa bourse, et, après avoir donné le pourboire au garçon, demanda à qui elle aurait à payer ce repas.

« Le monsieur a tout payé, répondit le garçon en grimaçant un sourire.

— Quel monsieur? » demanda Gertrude toute surprise.

Mais, avant qu'il eût pu répondre, un autre individu en tablier blanc apparut et fit signe à son confrère, qui enleva aussitôt le plateau et s'éloigna rapidement, laissant Gertrude et Emily se demander quel pouvait être ce monsieur si galant.

Elles finirent par conclure que cette attention inespérée était due à la prévoyance du docteur Jérémie, qui avait sans doute donné ses ordres avant de quitter le bateau. Le vieillard reçut ce jour-là force éloges et reconnaissance pour un acte de délicate politesse auquel, malgré sa rare bonté de cœur, il n'eût certes jamais songé.

Après le dîner, Emily se recoucha sur le sofa, conseilla à Gertrude de faire comme elle, et, supposant qu'elle suivrait son con-

seil, dormit pendant une heure. Son amie, assise auprès d'elle, regardait son paisible sommeil et chassait avec soin les mouches qui menaçaient de troubler un repos dont miss Graham avait bien besoin, après deux nuits d'insomnie.

« Quelle heure est-il ? demanda-t-elle en se réveillant. »

— Bientôt trois heures un quart, » répondit Gertrude en consultant sa montre, magnifique présent de toute une classe de ses anciennes élèves.

Emily se leva en sursaut. « Nous ne pouvons être loin de New-York, dit-elle ; où sommes-nous en ce moment ? »

— Je ne sais pas au juste ; je crois que nous devons être près des Palissades ; si vous voulez rester ici, je vais voir. »

Elle était en train de monter l'escalier, lorsqu'elle fut effrayée par un son étrange mêlé au bruit de pas précipités. Elle continua son chemin, quoique coudoyée une ou deux fois par des personnes aux figures effarées, qui passaient devant elle pour apprendre la cause de ce trouble. Elle arrivait sur le pont, et regardait oraintivement autour d'elle, lorsqu'un homme, tout haletant et d'une pâleur mortelle, cria ce mot terrible : « Au feu ! au feu ! »

Alors commença une scène de confusion et d'alarme impossible à décrire. L'air retentit de cris et de gémissements : le désespoir s'empara de tous les cœurs. Chacun appelait au secours là où il n'y avait de secours pour personne. Ceux qui n'avaient jamais prié auparavant s'écriaient avec toute la ferveur de leurs âmes : « O mon Dieu ! » Plus d'une tête eut le vertige en ce moment de sombre péril ; plus d'un vaillant cœur faiblit et succomba sous le poids de la terreur.

Gertrude regarda de tous côtés autour d'elle. Partout le même tumulte ; mais l'élément destructeur n'apparaissait encore que sur un seul point. Vers le milieu du bâtiment, où la machine, surabondamment chauffée, avait mis le feu aux planches desséchées, une grande flamme brillait déjà, dardant ses langues redoutables et faisant reculer d'horreur et d'effroi les cœurs les plus braves. Elle n'y jeta qu'un regard, puis s'élança dans l'escalier sans autre but que celui de rejoindre Emily ; mais elle fut arrêtée aussitôt. Elle n'avait fait qu'un pas lorsqu'elle se sentit entourée par deux bras vigoureux qui cherchaient à la ramener sur le pont, tandis qu'une voix bien connue lui disait : « Gertrude, mon enfant, ma fille bien-aimée ! calmez-vous, restez tranquille, je vous sauverai ! »

— Non, non ! s'écriait-elle. Emily ! Emily ! laissez-moi ! laissez-moi ! il faut que je trouve Emily.

— Où est-elle ? demanda M. Phillips, car c'était lui.

— Là, là, dans le salon. Laissez-moi ! laissez-moi ! »

Il jeta un coup d'œil autour de lui, et d'une voix ferme : « Calmez-vous, mon enfant ! dit-il. Je puis vous sauver toutes deux ; suivez-moi. »

D'un bond il fut au bas de l'escalier, d'où il se précipita dans

le salon. Emily était agenouillée dans le coin le plus éloigné, la tête renversée en arrière, les mains jointes; sa figure avait une expression angélique.

En un instant Gertrude et M. Phillips furent près d'elle. Il se baissa pour l'enlever dans ses bras, tandis que Gertrude s'écriait : « Venez, Emily, venez! il nous sauvera! »

Mais Emily résistait. « Laisse-moi, Gertrude, laisse-moi et ne songe qu'à toi-même. Oh! ajouta-t-elle en tournant un visage suppliant vers l'étranger qu'elle ne pouvait voir, laissez-moi et sauvez mon enfant! » Mais, avant qu'elle eût achevé ces mots, M. Phillips l'avait emportée, et Gertrude les suivait.

« Si nous pouvons atteindre l'avant du navire, nous sommes sauvés, » dit M. Phillips d'une voix étouffée.

Mais c'était impossible. Tout le milieu du bateau était en flammes. « Grand Dieu! s'écria-t-il, il est trop tard, il nous faut retourner en arrière! »

Un moment après, ils avaient, non sans beaucoup de peine, regagné le grand salon. Alors le bateau, qui avait été dirigé vers le rivage dès que le feu s'était montré, heurta contre les rochers et se sépara en deux. L'avant se trouvait par conséquent assez près du bord pour presque assurer le salut des personnes qui l'occupaient; mais celles qui étaient à l'arrière, loin du rivage avec une flamme dévorante encore excitée par la brise qui soufflait de terre, se cramponnaient vainement à ce triste débris entre deux éléments également redoutables.

La première pensée de M. Phillips, en arrivant au salon, avait été d'abattre un châssis de fenêtre, de s'élancer sur les rebords et d'attirer à lui Emily et Gertrude. Quelques cordes y pendaient, il en prit une et l'attachait au bateau avec la dextérité d'un vieux marin. Puis, se tournant vers Gertrude qui se tenait ferme et résolue à côté de lui :

« Gertrude, dit-il d'une voix ferme, je vais porter Emily au rivage. Si le feu approche, attachez-vous au bord, et, s'il ne vous reste pas d'autre chance, tenez-vous à la corde; laissez flotter votre voile, je reviendrai.

— Non, non, s'écria Emily; prenez Gertrude la première.

— Silence, Emily, répondit Gertrude; nous serons sauvées toutes les deux.

— Tenez-moi bien par l'épaule, Emily, » dit M. Phillips, sans écouter ses protestations. Il la prit de nouveau dans ses bras. On entendit le bruit de leur chute dans la rivière. Au même instant, Gertrude se sentit saisir par derrière. Elle se retourna et vit Isabelle Clinton qui, agenouillée et folle de terreur, se cramponnait si fort à elle que ni l'une ni l'autre ne pouvaient plus se mouvoir, et s'écriait en même temps d'une voix lamentable : « O Gertrude, Gertrude! sauvez-moi! »

Gertrude essaya de la relever, mais vainement. Sans faire le moindre effort pour se sauver elle-même, Isabelle s'enveloppait follement de la robe épaisse de Gertrude, comme pour se garantir

des flammes; et, à mesure qu'elles approchaient, la jeune fille effrayée se cramponnait plus fort à sa compagne, qu'elle priait avec des cris perçants de l'aider et de la sauver.

Mais, aussi longtemps que Gertrude se trouvait ainsi emprisonnée et les bras retenus captifs par ceux qui l'entouraient, elle était incapable de rien faire pour son propre salut, non plus que pour celui d'Isabelle. Elle regardait dans la direction que M. Phillips avait prise, et ce fut avec joie qu'elle le vit enfin revenir. Il avait déposé Emily dans une barque qui se trouvait là heureusement, et venait chercher une autre victime à sauver. En cet instant, un tourbillon de flammes vint si près de l'endroit où étaient les deux jeunes filles, que Gertrude, qui se tenait debout, on sentit la brûlante chaleur, et que toutes deux furent presque suffoquées par la fumée.

Mais alors une résolution héroïque s'empara de l'esprit de Gertrude. L'une d'elles pouvait être sauvée; car M. Phillips n'était plus qu'à quelques mètres du débris. Ce sera Isabelle! Elle avait imploré sa protection, et la noble fille ne voulut pas la lui refuser. D'ailleurs c'était elle qu'aimait Willie, elle dont il pleurerait la mort: il ne fallait pas qu'il eût cette douleur; et, si l'une devait mourir, ce serait Gertrude.

Pour celle-ci, prendre une résolution c'était agir. « Miss Clinton, dit-elle de ce ton sévère qu'on emploie avec un enfant gâté auprès de qui les douces paroles resteraient sans effet, relevez-vous; faites ce que je vous dirai, et vous serez sauvée. »

Isabelle frissonna, mais ne bougea pas.

Gertrude se baissa, et séparant de force ses mains qui étaient convulsivement serrées, lui dit avec une dureté imposée par la nécessité: « Isabelle, si vous faites ce que je vous recommande, dans cinq minutes vous serez à terre saine et sauve; mais, si vous restez là comme une sotte, nous serons brûlées toutes deux. De grâce, lèvez-vous vite et écoutez-moi! »

Isabelle se leva, fixa ses regards sur la figure calme et impassible de Gertrude, et dit d'une voix tremblante: « Que faut-il faire? j'essayerai. »

— Voyez-vous cet homme qui nage de ce côté?

— Oui.

— Il va venir ici. Tenez-vous bien à cette corde, et je vous laisserai descendre peu à peu jusqu'à l'eau. Mais attendez! » Et détachant son voile bleu foncé, elle le noua autour du cou d'Isabelle et le rejeta sur sa blonde chevelure. M. Phillips approchait: « A présent, Isabelle, à présent! s'écria Gertrude, ou bien il sera trop tard. » Isabelle prit la corde dans ses mains, mais se rejeta en arrière, effrayée à la vue de l'eau. Toutefois un nouveau tourbillon de flammes qui sortit de la fenêtre lui donna le courage de braver un danger qui n'en était pas un; et aidée par Gertrude, qui la fit passer par-dessus le bord, elle se laissa descendre jusqu'à fleur d'eau. M. Phillips arrivait heureusement à temps pour la recevoir, car elle était si épuisée par

la terreur, qu'elle n'eût pu se tenir longtemps à la corde. Gertrude ne put les suivre des yeux. Les flammes l'avaient gagnée. Elle pouvait à peine respirer, enveloppée qu'elle était de noirs tourbillons de fumée traversés d'éclairs et entourée d'un cercle de feu qui se rétrécissait toujours. Il n'y avait plus à hésiter. Elle saisit la corde à laquelle s'était tenue Isabelle, déjà près du rivage, et s'y attachant de toutes ses forces, elle s'élança par-dessus le bord du navire en flammes. Combien de temps aurait-elle pu rester ainsi suspendue, combien de temps les flancs du bateau encore intacts auraient-ils pu retenir le câble, nul ne le sait; car, au moment où ses pieds touchèrent la froide surface du fleuve, l'énorme roue qui était tout près de Gertrude fit un dernier tour convulsif, accompagné d'un bruit qu'on eût pu prendre pour son chant de mort; et les flots écumants qu'elle souleva contre le bateau emportèrent avec eux le corps léger de notre amie.

CHAPITRE XLII

INCERTITUDE

Revenons à des scènes plus calmes, et tournons nos regards vers la tranquille maison de campagne de M. Graham.

Fatigué de ses voyages et d'une société peu en harmonie avec son âge, le père d'Emily se promène dans les allées de son jardin, s'arrêtant par intervalles pour observer la croissance d'un arbre favori, ou le développement excessif de quelque arbuste aimé; dont les ramilles négligées et traînantes réclament les coups de serpe du maître. Sa physionomie satisfaite exprime clairement le plaisir qu'il éprouve à se sentir de nouveau dans sa chère demeure. Peut-être ne voudrait-il pas l'avouer, mais il n'en est pas moins vrai qu'une grande partie de sa satisfaction vient de ce que le repos et la tranquillité de sa maison ne sont plus troublés par sa femme, qu'il a laissée pour quelques jours à New-York. Il est bien doux aussi de pouvoir s'imaginer que ce bon vieux temps est revenu, où il était maître chez lui; car, à dire vrai, mistress Graham a profité de son âge et de ses

infirmités croissantes pour le mener avec un tact merveilleux.

Emily et Gertrude sont étroitement associées au retour de ce bon vieux temps; et ce qui ajoute à la douce illusion de M. Graham, c'est la certitude qu'elles sont toutes deux à la maison et qu'il les verra au dîner, repas confortable, auquel mistress Ellis présidera avec sa gravité et sa précision habituelles, et qu'aucun nouveau venu n'osera interrompre ni troubler.

Oui, Gertrude est là, sauvée (elle sait à peine comment) des flots qui menaçaient de l'ensevelir; elle est réinstallée dans la demeure paisible qui lui est plus chère que toutes les autres.

Lorsqu'elle eut recouvré ses sens après sa lutte prolongée entre la vie et la mort, on lui apprit qu'elle avait été trouvée et recueillie par quelques hommes charitables qui s'étaient empressés de venir au secours des infortunées victimes, au moment où les flots l'entraînaient, et qu'un instant plus tard il eût été impossible de l'arracher aux flammes vers lesquelles elle était poussée.

Mais de tout cela elle n'avait aucun souvenir. Depuis l'instant où elle s'était confiée à la corde que M. Phillips lui avait recommandé de saisir jusqu'à celui où elle avait ouvert les yeux dans une chambre tranquille, et vu Emily penchée avec inquiétude sur le lit où on l'avait couchée, elle était restée sans connaissance. Quelques heures après la terrible catastrophe, M. Graham était arrivé sur les lieux, et le lendemain ils avaient repris tous les trois le chemin de leur campagne, si longtemps déserté.

Cette ancienne et vénérable demeure a conservé le même aspect qu'au jour où Gerty l'admira pour la première fois dans son enfance, dans cette visite qu'elle fit à miss Graham et qui si longtemps occupa son jeune enthousiasme.

Les grands ormes projetant leur ombre épaisse sur la pelouse épaisse qui s'étend devant la maison; l'avenue propre et bien sablée conduisant à la porte d'entrée, puis se divisant en deux sentiers, dont l'un mène, à droite, aux bosquets taillés en berceau, et l'autre à la plantation des pêchers; le vieil arbre entouré de chèvrefeuilles luxuriants; le grand pavillon rustique aux piliers nouveaux; le petit étang, la fontaine, et surtout le parterre restauré, durant la dernière saison, par Georges, ami sincère de Gertrude : tout avait un aspect riant et familier, comme au temps heureux où Emily, assise dans son fauteuil d'écorce sous l'énorme tulipier, écoutait avec plaisir la voix joyeuse et le pas léger de la petite jardinière, qui semblait à la pauvre et affectueuse aveugle la plus aimable des fleurs au milieu desquelles elle courait.

De temps à autre un rouge-gorge en retard, le dernier de la troupe nombreuse accourue pour les cerises et partie depuis longtemps, vient sautiller dans les sentiers et sur le joli pavillon, hochant la tête et regardant autour de lui d'un air qui semble

dire : « Pour moi aussi, il est temps de partir. » Plus loin une famille d'écureuils, vieux favoris de Gertrude, qu'elle aimait à voir jouer devant sa fenêtre dans le vieux saule, sont occupés à faire leurs provisions, montent et descendent, chacun une noix à la bouche; car il y a des noyers dans le jardin, et de petits coins tranquilles comme les écureuils les aiment. L'an dernier, ils n'étaient pas venus, du moins ils n'étaient point restés, parce que mistress Graham et son nouveau jardinier leur avaient fait la guerre; mais cette année ils ont été libres dans le domaine, et ils remplissent leurs magasins pour l'hiver.

La vieille maison elle-même a l'air content et paisible. La porte est grande ouverte. Le fauteuil de M. Graham est à sa place accoutumée; les oiseaux de Gertrude, dont mistress Ellis a pris grand soin, sautillent sur les bâtons de leur grande cage suspendue sous le portique. Le vieux chien de garde est étendu au soleil, sûr que personne ne le taquinera. Le salon est orné de fleurs nombreuses; tout est tranquille et confortable. C'est ce que pensait M. Graham en franchissant des degrés de la porte, caressant le chien et sifflant les oiseaux; puis, s'asseyant dans son fauteuil, il prit le journal du matin des mains de la servante proprette qui le lui tendait.

La chère vieille campagne est redevenue celle d'autrefois. Le temps n'a fait que lui prêter plus de grâces, lui donner un air plus retiré, plus heureux.

Mais que font les habitants?

Ainsi que nous l'avons laissé deviner, M. Graham a passé par de nouvelles épreuves, et, quoique certains traits de son caractère soient trop profondément gravés pour être jamais complètement effacés, cependant il a changé sous bien des rapports. Il fut un temps où il aurait résisté courageusement à toute innovation à ses anciennes habitudes; mais la vieillesse et la mauvaise santé ont brisé son énergie et dompté sa volonté jusqu'à alors invincible.

C'est en ce moment critique qu'il avait uni son sort à celui d'une personne qui avait assez de résolution, combinée avec assez de bonté et de jugement, pour gagner la partie toutes les fois qu'elle croyait utile de le faire. Sans doute elle flattait certains de ses caprices et lui laissait croire que son autorité était toujours souveraine (lorsqu'il voulait l'exercer); mais elle avait réussi à décider de toutes les affaires importantes, et M. Graham s'était vu réduit à cette extrémité, de tâcher d'avoir toutes ses aises en laissant les choses suivre leur cours.

Il n'est donc pas étonnant qu'il considère ces quelques semaines de retour à son ancienne manière de vivre comme un écolier regarde les vacances.

Emily est assise dans sa chambre, négligemment enveloppée d'un peignoir; elle est plus pâle que jamais, et sa figure a une expression inquiète et troublée. Toutes les fois que la porte s'ouvre, elle tressaille, elle tremble; une rougeur soudaine lui

monte au visage, et deux fois déjà, dans la matinée, elle s'est mise à fondre en larmes. Le moindre effort, même pour s'habiller, lui parait un travail pénible; elle n'écoute pas la lecture de Gertrude, mais l'interrompt à chaque instant pour lui faire des questions relatives au bateau incendié, au secours qui leur est venu, à toutes les circonstances qui se rattachent à cette terrible scène d'agonie et de mort. Evidemment son système nerveux est fortement ébranlé. Gertrude la regarde et pleure, et se demande pourquoi son calme habituel l'a abandonnée.

Elles sont ensemble depuis le déjeuner; mais Emily ne veut pas permettre à Gertrude de rester plus longtemps. Il faut qu'elle sorte, qu'elle fasse un tour de promenade, ou tout au moins qu'elle change de place. Elle pourra revenir dans une heure, et l'aider à s'habiller pour le dîner; soin que miss Graham n'omet jamais, parce que son principal désir est de paraitre toujours bien portante et heureuse aux yeux de son père. Gertrude sent qu'Emily veut réellement rester seule. Croyant que, pour la première fois, sa présence l'importune, elle se retire dans sa chambre, laissant Emily courber la tête et s'abandonner une troisième fois à des sanglots convulsifs.

Gertrude est immédiatement suivie par mistress Ellis, qui ferme la porte, s'assied, et, d'un air déjà suffisant pour alarmer, ajoute encore aux craintes et aux inquiétudes de la pauvre fille, en discourant longuement sur l'effet terrible que le souvenir de cet accident produit sur la bonne Emily. « Elle est complètement bouleversée, conclut la gouvernante, et, si elle ne commence pas à se remettre d'ici à deux jours, je n'hésite pas à dire que l'on ne peut savoir quelles seront les conséquences de tout cela. Emily est faible; se déplacer ne lui vaut rien; je voudrais, pour ma part, qu'elle fût restée à la maison. Je n'approuve pas qu'on voyage, surtout lorsque les accidents sont aussi fréquents que de nos jours. »

Heureusement pour la pauvre Gertrude, on appelle enfin mistress Ellis à la cuisine, et elle reste à réfléchir sur les étranges événements de ces derniers jours. Il y avait là de quoi la faire rêver longtemps, si personne n'était venu la déranger. Mais au bout d'un moment elle est de nouveau interrompue. La fille qui a remis le journal à M. Graham lui a apporté quelque chose. C'est une lettre! Gertrude la reçoit d'une main tremblante, osant à peine regarder l'adresse et le timbre. Sa première pensée est pour Willie; mais, avant qu'elle ait eu le temps de se livrer à l'espoir ou à la crainte, cette illusion est dissipée: car, bien que le timbre soit de New-York et que Willie puisse se trouver dans cette ville, l'écriture lui est tout à fait inconnue. Une autre idée, presque aussi grave, traverse son esprit, et, toute haletante des émotions qui l'oppressent, elle brise le cachet et lit:

« Ma chère Gertrude, mon enfant bien-aimée, car vous êtes ma fille, bien qu'il n'ait fallu rien moins que l'angoisse et le

désespoir d'un père pour m'arracher cet aveu, ce n'était pas la folie qui, à l'heure du péril, me fit vous serrer contre mon cœur et vous appeler mon enfant. Bien des fois déjà la même émotion s'était emparée de moi, et toujours je l'avais réprimée. Dans ce moment même j'étoufferais le cri de la nature pour fuir et passer dans les larmes ma pauvre vie solitaire; mais la voix intérieure a parlé une fois, et je ne puis plus lui imposer silence. Si je vous avais vue contente, gaie, heureuse, je ne vous aurais pas demandé de partager votre joie; bien moins encore aurais-je voulu jeter mon ombre sur votre chemin; mais vous êtes triste, pauvre enfant, et vos douleurs resserrent le lien qui nous unit; car je suis fatigué, misérable, et je sais compatir aux peines des autres.

« Vous avez un cœur bon et sensible, Gertrude. Une fois vous avez pleuré sur les malheurs de l'étranger; refuserez-vous aujourd'hui de plaindre, si vous ne pouvez l'aimer, le père désolé dont la main tremblante va écrire le nom fatal qui le condamnera sans doute à la haine et au mépris du seul être sur la terre à qui l'attache un lien de parenté? Deux fois déjà j'ai voulu l'écrire et, déposant ma plume, j'ai reculé devant cette tâche cruelle. Mais, quelque dur qu'il soit de parler, je trouve qu'il est plus pénible encore d'apaiser les battements de mon cœur inquiet; ainsi, écoutez-moi, dût-ce être pour la dernière fois. Y a-t-il sur la terre un homme dont la pensée vous fasse frémir? qui ne rappelle à votre esprit que des actions noires et honteuses? Y a-t-il un nom que, depuis votre enfance, vous ayez appris à détester? L'horreur et le mépris que vous éprouvez pour l'ennemi de votre chère protectrice sont-ils en proportion de votre amour pour elle? Il ne peut en être autrement. Ah! je tremble à la pensée que mon enfant reculera d'horreur devant son père, en apprenant ce secret si longtemps gardé, si douloureux à révéler, qu'il s'appelle

« PHILIPPE ANORY. »

Lorsque Gertrude leva la tête après avoir lu cette lettre, sa physionomie n'exprimait que la stupéfaction. De grosses larmes brillaient dans ses yeux, sa figure était rouge d'étonnement et d'émotion; mais elle ne pouvait évidemment comprendre le sens des paroles de l'étranger.

Elle resta un instant à regarder dans le vide; puis, s'élançant avec sa lettre, elle traversa le corridor pour gagner la chambre d'Emily, donner connaissance à son amie de ces révélations mystérieuses, et lui demander si elle pouvait les lui expliquer. Mais au moment d'ouvrir la porte elle s'arrêta. Emily était déjà souffrante des suites d'une émotion extraordinaire; elle ne voulut pas l'affliger davantage ni même la déranger; et, revenant sur ses pas, Gertrude se remit à passer chaque mot de sa lettre, dans l'espoir de pénétrer ce mystère.

M. Phillips et l'auteur de la lettre ne faisaient qu'un même

personnage. L'exclamation qu'il avait poussée et sa conduite à l'heure du péril avaient vivement impressionné l'âme de Gertrude. Durant les trois jours qui avaient suivi l'accident, ces mots : « Mon enfant, ma fille bien-aimée ! » n'avaient cessé de retentir à ses oreilles et d'occuper son imagination. Tantôt elle avait caressé la pensée pleine de bonheur que cet étranger si noble, si désintéressé, qui s'était si courageusement exposé pour elle et pour Emily, était vraiment son père ; et toutes ses fibres tressaillaient de joie, tandis que le vertige s'emparait de sa tête en même temps que l'espoir transportait son cœur. Tantôt elle avait repoussé cette pensée comme le comble de la folie et de l'impossibilité, s'efforçant de considérer les choses sous un jour plus raisonnable et de croire que la conduite et les paroles de l'étranger n'étaient que le résultat d'une émotion extraordinaire ou la preuve d'un esprit un peu dérangé. Cette dernière supposition expliquait aussi diverses circonstances de sa conduite antérieure.

En revenant à elle, ses premières questions avaient été pour le sauveur d'Emily et d'Isabelle ; mais il avait disparu ; on n'avait pu retrouver ses traces, et M. Graham étant venu peu après les emmener, elle avait été obligée, malgré elle, de renoncer à l'espoir de le revoir, et s'était trouvée livrée par conséquent à ses seules conjectures.

Les mêmes motifs qui l'empêchaient en ce moment de consulter Emily au sujet de la lettre mystérieuse lui avaient jusqu'alors défendu de l'entretenir du langage et des manières inexplicables de M. Phillips ; toutefois elle n'en avait pas moins médité jour et nuit, non seulement sur tous ces événements, mais encore sur la conduite de cet homme étrange, depuis le moment où elle l'avait vu pour la première fois.

La première lecture de la lettre ne fit que l'alarmer, et n'éveilla en elle aucune idée précise.

Mais pendant plus d'une heure qu'elle resta, les yeux fixés sur cette page qu'elle relut jusqu'à ce que l'écriture en fut presque effacée par ses larmes, l'expression mobile de sa physionomie indiquait assez les émotions qui s'emparaient d'elle l'une après l'autre. Prenant enfin une feuille de papier, elle transcrivit ses impressions avec une rapidité fébrile qui montrait combien tout son être pliait et chancelait sous le poids de l'espérance, de l'affection et de la crainte qui se livraient combat dans son âme.

« Mon bien-aimé père, comment vous écrirai-je, puisque toutes vos paroles sont un mystère ? Mon père ! nom béni. Oh ! si j'étais la fille de mon noble ami, vraiment dites-moi comment cela est possible ? Hélas ! j'ai un triste pressentiment que ce beau rêve n'est qu'une erreur. Je n'ai jamais entendu prononcer le nom de Philippe Amory. Ma douce et bonne Emily m'a appris à aimer tout le monde ; la haine et le mépris sont étrangers à sa nature et à la mienns. D'ailleurs elle n'a pas d'ennemi dans

le monde entier; elle n'en a jamais eu, et ne peut pas en avoir.

« Ne cherchez pas non plus à me persuader que vous avez été criminel. C'est impossible. Avec quel bonheur je reposerais ma tête sur le sein d'un tel père! avec quelle joie j'accepterais le devoir de consoler de ses peines un homme si bon, si généreux, qui a si librement offert sa vie pour moi et pour d'autres, dont l'existence m'est plus chère que la mienne! Lorsque vous me serrâtes dans vos bras en m'appelant votre enfant, votre fille bien-aimée, je crus que l'émotion de cette terrible scène avait à ce point troublé votre esprit que vous me preniez pour une autre, confondant peut-être mon image avec celle de quelque personne aimée. A présent je crois que ce n'a pas été un égarement soudain, mais l'effet d'une méprise, et je n'en suis pas moins orpheline; j'y suis habituée depuis longtemps. Si vous avez perdu une fille, Dieu fasse que vous la retrouviez, pour qu'elle vous aime comme je vous aimerais si j'étais elle! et moi, ne me considérez pas comme une étrangère, que je sois votre enfant par le cœur; laissez-moi vous aimer, prier pour vous et pleurer avec vous; laissez-moi épancher mon cœur dans le vôtre en reconnaissance de la sympathie et des bons soins dont vous m'avez déjà comblée. Et, quoique je renonce à tout espoir, quoique je n'ose pas m'arrêter un moment à la pensée que vous ne vous trompez pas en me croyant votre enfant, mon cœur tressaille malgré moi, je tremble et je deviens toute hâlante lorsque j'admets un instant la bienheureuse possibilité... Mais non, non; je ne veux pas m'y arrêter, car je ne pourrais supporter la perte de cette espérance. Je ne sais ce que j'écris; répondez-moi promptement, ou venez à moi, mon père, car je veux vous appeler ainsi une fois au moins, dussé-je y renoncer ensuite pour toujours.

« GERTRUDE. »

M. Phillips (ou plutôt M. Amory, car nous l'appellerons désormais de ce nom) avait oublié ou négligé d'indiquer son adresse. Gertrude ne s'en aperçut qu'après avoir plié sa lettre, et ressentit une douleur poignante à la pensée que jamais elle ne pourrait lui faire parvenir ces lignes. Elle se rassura toutefois lorsqu'elle eut examiné le timbre, qui était bien celui de New-York, et elle n'hésita pas à y adresser sa missive. Puis, ne voulant pas la confier à d'autres mains, elle mit son chapeau, se couvrit d'un voile pour cacher son agitation, et courut la porter elle-même à la poste du village.

Pour les personnes d'une imagination active, il n'est peut-être pas d'épreuve plus pénible qu'une longue et cruelle incertitude. Lorsque nous savons au juste ce qu'il faut supporter, nous pouvons appeler à notre aide la force et la soumission nécessaires; mais nous avons besoin d'une patience extraordinaire pour attendre tranquillement l'approche d'une crise importante, grosse d'événements que nous ne pouvons prévoir, et qui cependant

vont exercer une toute-puissante influence sur le reste de notre vie. Tantôt l'espoir nous promet un heureux résultat, nous respirons librement, nous bannissons tout souci, toute inquiétude; puis, l'instant d'après, la tristesse remplace les sourires, la poitrine se gonfle sous une oppression soudaine, la crainte surgit comme un cauchemar, et plus notre joie a été grande, plus est violente en nous la torture du doute ou l'agonie du désespoir.

La position de Gertrude était d'autant plus pénible que, depuis une semaine, elle luttait contre une anxiété presque intolérable; et voilà qu'une nouvelle incertitude et un nouveau mystère venaient remplir son âme de doutes cruels. Il semblait qu'une jeune fille si sensible, si inexpérimentée, ne pourrait jamais trouver assez de force pour réprimer son émotion, la dérober aux regards et se contraindre à supporter seule et en silence les caprices du sort.

Elle le fit pourtant. Soit que la grandeur des circonstances évoquât, comme il arrive toujours chez une femme courageuse, une énergie proportionnée aux difficultés qu'elle rencontre, soit que les complications de sa destinée la réduisissent à se croiser les bras, soit que, pénétrée de cette humilité qui devenait plus profonde et plus ardente à mesure qu'elle appréciait mieux son impuissance, elle demandât secours à Celui dont la force se manifeste à la faiblesse humaine, toujours est-il qu'en reprenant le chemin de la maison, après avoir mis sa lettre à la poste, la fermeté de sa démarche, le calme qui brillait dans son regard tourné vers le ciel, indiquaient qu'elle avait pris une résolution courageuse, résolution qui ne l'abandonna pas un instant pendant les deux jours qui s'écoulèrent jusqu'à ce qu'elle reçût la réponse attendue, et qui consistait à suspendre toute vaine conjecture, qui ne pouvait servir qu'à fatiguer son esprit et à troubler son repos.

Elle fut étonnée plus tard des nombreux travaux qu'elle accomplit sans presque s'en douter, durant ces quelques jours de lutte contre des pensées qui cherchaient toujours à reprendre le dessus, et qu'elle ne parvenait à étouffer qu'au moyen d'une volonté puissante.

Elle épousseta et remit en ordre, l'un après l'autre, tous les livres de la bibliothèque de M. Graham, défit les malles et remit à leur place tous les articles de sa garde-robe et de celle d'Emily, aida mistress Ellis à ranger l'armoire à linge et le buffet où se serrait la porcelaine, et consacra son temps à beaucoup d'autres choses négligées ou retardées jusque-là.

Laissons-la un instant au milieu de ces louables efforts pour chasser toute pensée contraire à sa tranquillité et employer ses mains, sinon son cœur, à des travaux qui doivent contribuer au bien-être d'autrui.

CHAPITRE XLIII

LIENS QUI NE SONT PAS DE CE MONDE

Dans une chambre bien meublée d'un de ces grands hôtels si nombreux à New-York, nous trouvons Philippe Amory seul et rêveur. C'était le soir. On avait tiré les rideaux des fenêtres; le gaz répandait un vif éclat qui faisait ressortir les brillantes couleurs des tapis et de l'ameublement. Cette chambre somptueuse contrastait fortement avec la figure pâle et l'attitude abattue de son locataire, qui, la tête appuyée sur ses mains, s'accoudait à une table placée au milieu de la pièce.

Il y avait près d'une heure qu'il était assis dans la même position, immobile et les yeux baissés. Sa main gauche, sur laquelle reposait sa tête, avait rejeté en arrière les boucles de sa chevelure argentée, comme si même leur poids léger était trop lourd pour son front brûlant. Les mouvements de ses doigts passant lentement dans ses cheveux montraient seuls qu'il ne dormait pas.

Soudain il se leva, redressa de toute sa hauteur sa taille imposante, et commença lentement à arpenter sa chambre. Un léger coup frappé à la porte arrêta ses pas mesurés; un air d'ennui et d'agitation nerveuse se répandit sur ses traits; il se rejeta sur sa chaise et allait répondre qu'il ne voulait pas recevoir, lorsque le visiteur, qui avait déjà franchi la porte, se trouva introduit.

Le nouveau venu était un jeune homme, qui s'avança d'abord avec empressement, mais s'arrêta bientôt, refroidi par l'accueil de son hôte.

« Excusez-moi, monsieur Phillips, dit William Sullivan, car c'était lui qui avait ainsi forcé, sans le vouloir, la retraite du solitaire. Je crains de vous importuner par ma visite.

— Ne parlons pas de cela, répliqua M. Amory. Veuillez vous asseoir. » Et il lui offrit poliment une chaise.

Willie ne fit qu'appuyer légèrement une main sur la chaise, et resta debout. « Vous êtes changé, monsieur, reprit-il, depuis que je ne vous ai vu.

— Oui, répondit Philippe d'un air distrait.

— Je crains que votre santé ne soit...

— Ma santé est excellente, » interrompit M. Amory. Puis semblant reconnaître la nécessité de faire quelque effort pour soutenir la conversation; il ajouta; « Voici longtemps, monsieur, que nous ne nous sommes vus. Je n'ai pas encore oublié ce que

je vous dois pour votre heureuse intervention entre moi et Ali, ce traître Arabe avec sa troupe de Hédouins.

— Vous ne devez rien, monsieur. Notre rencontre fut heureuse; mais l'avantage a été pour tous les deux, comme le danger auquel nous étions également exposés.

— Je ne puis le croire. Vous semblez en parfaite intelligence avec vos guides et votre escorte, bien qu'ils fussent du pays.

— C'est vrai; j'ai quelque expérience des voyages en Orient, et je sais comment il faut conduire les esprits inflammables du désert. Mais lorsque je vous rejoignais, j'approchais moi-même de tribus hostiles, et bientôt peut-être ma troupe eût été vaincue, sans l'avantage que j'ai eu de rencontrer votre appui.

— Vous faites peu de cas de votre talent conciliateur, jeune homme, et je n'ai pas grand mérite à avouer franchement que ce danger dont vous m'avez si heureusement sauvé ne venait que de mon caractère emporté et opiniâtre. Non, non! ne me privez pas de la satisfaction de vous exprimer une fois de plus ma gratitude pour votre puissant secours.

— Vous faites de ma visite, dit Willie en souriant, tout le contraire de ce qu'elle devait être. Je n'étais pas venu pour recevoir des remerciements, mais pour vous rendre mille actions de grâces.

— A propos de quoi, monsieur? demanda brusquement Philippe. Vous ne me devez rien.

— Les amis d'Isabelle Clinton vous doivent une reconnaissance dont ils ne pourront jamais s'acquitter.

— Vous vous trompez, monsieur Sullivan; je n'ai rien fait qui impose aux amis de cette jeune personne la moindre obligation envers moi.

— Ne lui avez-vous pas sauvé la vie?

— Certes oui; mais rien n'était plus éloigné de mes intentions. »

William sourit. « Ce ne fut pas le hasard, je pense, qui vous fit risquer votre vie pour sauver une compagne de voyage.

— J'en suis bien convaincu. Mais ce n'est pas moi qu'il faut remercier; c'est à une autre qu'elle doit de ne pas dormir du sommeil de la mort.

— Puis-je demander à qui vous faites allusion, monsieur? Vos paroles sont mystérieuses.

— Je parle d'une noble fille que je voulais sauver de ce débris embrasé. Son voile était le signe auquel je devais la reconnaître. Ce voile, soigneusement jeté par elle sur la figure de miss Clinton, que je trouvai à l'endroit désigné à... à celle que je cherchais, me trompa, et je rapportai au rivage le fardeau que j'avais arraché, sans le connaître, aux profondeurs de l'abîme, laissant ma bien-aimée, qui avait sacrifié sa vie...

— Oh! elle n'est pas morte? s'écria Willie.

— Non; un miracle l'a sauvée. Allez la remercier, monsieur, du salut de miss Clinton.

— Dieu soit béni! s'écria Willie avec fervour. Les horreurs de ces scènes de destruction sont presque rachetées par un pareil héroïsme. »

La figure jusque-là sévère de M. Amory s'adoucit en entendant les paroles enthousiastes qu'arrachait au jeune homme son admiration pour le noble dévouement de Gertrude.

« Qui est-elle? où est-elle? continua Willie.

— Ne me le demandez pas, répondit M. Amory avec un geste d'impatience. Je ne pourrais vous le dire, quand même je le voudrais. Je ne l'ai pas revue depuis ce triste jour. »

Ses manières, plus encore que ses paroles, témoignaient une sorte de répugnance à entrer dans plus de détails au sujet du service rendu à Isabelle; et Willie, qui s'en aperçut, resta un moment irrésolu. Puis, faisant un pas en avant, il reprit :

« Quoique vous refusiez toute participation au salut de miss Clinton, monsieur Phillips, le but qui m'amène auprès de vous ne serait qu'imparfaitement atteint si je ne m'acquittais du message dont je suis chargé pour celui qui en fut, sinon la cause première, du moins l'instrument. M. Clinton, père de la jeune fille, m'a prié de vous dire qu'en sauvant la vie à l'unique enfant qui lui reste (une mort prématurée lui en a enlevé six autres), vous avez prolongé ses propres jours et excité en lui une reconnaissance que des paroles ne pourraient exprimer; mais que, tant que durera sa faible existence, il ne cessera jamais de bénir votre nom et de prier Dieu pour qu'il fasse descendre ses dons les plus précieux sur vous et sur ceux qui vous sont chers. »

Une larme humecta l'œil clair et perçant de M. Amory, mais il répliqua aussitôt avec un aimable sourire :

« Je ne doute pas de la sincérité de M. Clinton! Votre intention n'est pas cependant de ne me remercier qu'en son nom, mon jeune ami. N'avez-vous rien à me dire pour votre propre compte? »

Willie parut surpris de la question, mais répondit sans hésiter :

« Certainement, monsieur; comme faisant partie du vaste cercle d'amis et connaissances que miss Clinton honore de sa considération, vous pouvez être assuré que mon admiration et ma gratitude pour vos généreux efforts sont sans bornes; et non seulement pour vos efforts en faveur de cette jeune personne, mais aussi en faveur de toute autre que vous avez eu la noble satisfaction d'arracher à l'un des genres de mort les plus effrayants et les plus terribles.

— Dois-je comprendre que vous ne parlez que comme ami de l'humanité, et que vous n'éprouvez pas personnellement d'intérêt bien vif pour aucun de mes compagnons de voyage?

— Ils m'étaient presque tous inconnus. Il n'y avait que miss Clinton avec qui ma liaison remontât au delà de ces deux ou trois jours passés à Saratoga, et sa mort m'eût certainement fort

affligé; car, non seulement je l'ai connue familièrement dans son enfance, mais j'ai passé tous ces derniers temps dans sa société, et je sais que son père, mon respectable associé, un vieil et précieusement ami, dont la santé est très affaiblie, n'aurait pu survivre, en ces circonstances, à la perte d'une fille unique qu'il idolâtre.

— Vous parlez bien froidement, monsieur Sullivan. Savez-vous que la rumeur publique vous prête plus que de l'amitié pour miss Clinton? »

La dilatation graduelle des grands yeux gris de Willie, tandis qu'il regardait fixement M. Amory, ainsi que l'air surpris et interrogateur qui se poignit sur ses traits, lorsqu'il s'assit résolument sur la chaise à côté de laquelle il était jusqu'alors resté debout, prouvaient assez l'effet que cette question avait produit sur lui.

« Monsieur, dit-il, ou je ne vous comprends pas, ou la rumeur publique se trompe fort.

— Vous n'avez donc jamais entendu parler de votre mariage?

— Jamais, je vous assure. Est-il possible qu'un bruit aussi dénué de fondement ait circulé parmi les amis de miss Clinton?

— Oui, et même à ce point que moi, qui n'étais que simple spectateur de la vie de Saratoga, je l'ai entendu, non pas comme une vaine conjecture qu'on se dit à l'oreille, mais publiquement annoncé comme un fait digne de foi.

— Ce que vous me dites me contrarie autant qu'il me surprend, répliqua Willie d'un air vraiment chagrin. Quelque fausse et absurde que soit cette rumeur, si elle arrive jusqu'à miss Clinton, elle sera certainement pour elle une source d'ennuis, peut-être un motif d'indignation; et c'est pour cela, plus que pour moi-même, que je regrette les circonstances qui l'ont probablement fait naître.

— Faites-vous allusion à des considérations de délicatesse de la part de cette demoiselle, ou bien êtes-vous assez modeste pour croire que son orgueil serait blessé si elle savait son nom uni à celui de l'associé de son père, jeune homme encore inconnu dans les cercles fashionables? Mais je vous demande pardon; je mets peut-être le pied sur un terrain dangereux, et votre fierté pourrait s'offenser de la franchise de mes paroles.

— Nullement, monsieur; vous me faites injure en me supposant une pareille susceptibilité. Mais, pour répondre à votre question, non seulement les deux motifs que vous indiquez, mais plusieurs autres encore me font croire que miss Clinton sera probablement offensée de ces bruits ridicules, si jamais ils parviennent à ses oreilles.

— Monsieur Sullivan, dit Philippe rapprochant sa chaise de celle de Willie, êtes-vous sûr de bien juger votre position? Savez-vous qu'une modestie intempestive et une délicatesse exagérée ont souvent barré à d'autres le chemin de la fortune, et qu'elles pourraient vous jouer le même tour?

— Comment cela, monsieur? Vous parlez par énigmes, et j'ignore ce que vous voulez dire.

— Il arrive parfois, continua M. Amory, que de jolis garçons, comme vous, demandent sans risques de refus la main de personnes très riches : mais ces chances-là ne se présentent que rarement à un même individu ; et le monde se moquerait de vous, si vous laissiez échapper une occasion aussi belle que celle qui se présente actuellement.

— De quelle occasion parlez-vous, monsieur? Pr bablement vous ne me conseillez pas...

— Si fait. Je suis plus âgé que vous, et je connais un peu le monde. On ne fait pas sa fortune en un jour, et l'argent n'est pas une chose à mépriser. M. Clinton, je ne crains pas de le dire, a usé sa vie à courir après ces richesses qui seront bientôt l'héritage de sa fille. Elle est jeune et belle ; elle fait l'orgueil du cercle au milieu duquel elle vit. Le père et la fille n'ont pour vous que des sourires. Il ne faut pas que cela vous déconcerte ; je vous parle en ami. Je dis vrai, puisque des étrangers mêmes l'ont remarqué ; et je l'ai souvent entendu affirmer comme une chose certaine. Pourquoi donc hésiter? Je pense que vous ne vous laissez pas effrayer par un chevaleresque sentiment d'infériorité de votre part, et que vous ne vous croyez pas indigne d'une aussi belle récompense.

— Monsieur Phillips, dit Willie avec un embarras et une hésitation visibles, il ne faut pas faire le moindre cas des commentaires de personnes qu'on ne voit qu'en passant, comme la plupart de celles que miss Clinton a rencontrées à Saratoga. La position dans laquelle je me trouve vis-à-vis de M. Clinton m'entraîne à des rapports familiers avec lui-même et avec sa fille. Il n'a presque aucun parent, à peine un ami digne de confiance. De là vient sans doute qu'aux yeux du monde il paraît mieux disposé envers moi qu'il ne le serait réellement, si j'aspirais à la main d'Isabelle. D'ailleurs, cette jeune personne a tant d'admirateurs que ce serait pour moi le comble de la vanité de croire...

— Bah! bah! s'écria M. Phillips en se levant et en frappant amicalement sur l'épaule du jeune homme, c'est très bien d'être modeste ; mais, quoique je déteste la flatterie, quelques réminiscences ne pourront faire de mal à un jeune homme qui a si mince opinion de son propre mérite. Quel était donc, je vous prie, celui pour la société duquel miss Clinton sacrifia si volontiers les chants d'Alboni, l'éclat et la splendeur d'une belle salle bien garnie, les sourires et les compliments de tout un cortège d'admirateurs? Avec qui, je vous le demande, préféra-t-elle se promener tranquillement au clair de lune dans le jardin de l'hôtel des Etats-Unis? »

M. Amory se mit à rire, jeta pour la première fois sur Willie ce regard de douceur et de bonté qui allait si bien à son noble visage, et s'écria : « Voilà pour les commérages de la vie des eaux! Je pense qu'il est inutile de citer d'autres preuves de

tendre intérêt manifesté par l'un ou l'autre de vous. Mais, à part cela, et quand même le cœur de la jeune personne serait encore, ainsi que sa fortune, sous la garde de son père et d'elle-même, il y a toute raison de croire, mon cher Sullivan, que vous obtiendriez très facilement l'un et l'autre. Vous êtes un jeune homme d'avenir, et vous avez, dit-on, pour les affaires, une habileté dont votre associé ne peut se passer; si, avec votre jolie figure et vos qualités, vous ne pouvez vous rendre tout aussi indispensable à sa fille, il ne faudra vous en prendre qu'à vous-même.»

Willie répliqua en riant : « Si j'avais cet objet en vue, je ne sais personne à qui je demanderais plus volontiers qu'à vous, monsieur, des conseils et des encouragements; mais vous déroulez bien inutilement devant moi cette brillante perspective.

— Non pas, si vous êtes l'homme que je pense. Je ne puis vous supposer assez fou (pardonnez-moi l'expression) pour négliger l'occasion qui s'offre à vous de prendre dans le monde le rang et la place auxquels vous donnent droit votre naissance, votre éducation et vos talents. Votre père était un digne ecclésiastique, profession toujours honorable; vous avez su profiter de tous les avantages qui se sont présentés à vous dans votre jeunesse, et vous avez acquis dans l'Inde un crédit tel, que vous pourriez en peu d'années, avec quelques capitaux, tenir la première place parmi les négociants. Tout cela, sans doute, ne vous donnerait probablement pas l'occasion de fréquenter librement et tout de suite les plus hauts personnages de notre aristocratie; mais un mariage avec miss Clinton vous procurerait immédiatement une position que des années d'efforts assidus gagneraient à peine, et vous vous trouveriez arrivé, à vingt-cinq ans, au plus haut degré d'élévation auquel vous puissiez aspirer. Et puis, ayant vécu six années totalement privé de la société des femmes, la grâce et la beauté extraordinaires de miss Clinton n'ont pu manquer de faire sur vous une profonde impression. Un homme qui revient après un long séjour à l'étranger est une proie facile pour la première de ses belles compatriotes que le sort lui fait rencontrer : il n'est donc pas étonnant que vous ayez été subjugué par des charmes qu'on trouve rarement même chez les plus belles d'entre les femmes; et il est impossible que vous ayez travaillé pendant six ans sous le soleil brûlant des Indes sans apprécier, comme il doit l'être, le terme inespéré de vos fatigues, le repos après vos labeurs, et, ce qui couronnera dignement tous ces biens, la possession d'une femme jeune et charmante. »

M. Amory attendait la réponse de Willie, dont il étudiait le visage, et ne resta pas longtemps dans l'ignorance de l'effet qu'avait produit ce brillant tableau.

« Monsieur Phillips, répondit le jeune homme avec une fermeté qui prouvait que ses paroles venaient du cœur, il est vrai que je n'ai pas sacrifié plusieurs années de ma jeunesse à travailler sous un climat brûlant, et loin de tout ce qui m'était le

plus cher, sans être soutenu par de nobles espérances, de sublimes aspirations. Mais vous vous trompez grandement, si vous pensez que l'ambition qui m'a éperonné jusqu'à ce jour puisse trouver sa satisfaction dans les récompenses que vous avez si vivement offertes à mon imagination. Non, monsieur! croyez-moi, bien que ces avantages paraissent au-dessus de la plupart des hommes, j'aspire à quelque chose de plus élevé, et je croirais avoir perdu tous mes efforts si mon espoir et mes désirs ne tendaient pas vers un but plus glorieux.

— Et de quel côté tournez-vous vos regards pour trouver l'accomplissement de ces sublimes espérances? demanda M. Amory d'une voix légèrement ironique.

— Non pas vers les cercles brillants du grand monde, ni même du côté de l'aristocratie d'argent, qui permet d'y entrer. Je ne méprise pas un rang honorable, je ne suis pas indifférent aux avantages de la richesse, ni insensible aux attraits de la grâce et de la beauté : mais ce n'est pas pour cela que j'ai quitté le sol paternel, et que j'y reviens aujourd'hui. Quoique jeune encore, j'ai déjà assez vécu et subi assez d'épreuves pour savoir que les seuls biens dignes d'être recherchés sont plus durables et plus précieux que des honneurs douteux, une fortune précaire ou des sourires fugitifs.

— Que cherchez-vous donc alors?

— Un foyer domestique, et cela, non pas tant pour moi-même, quoique je désire depuis longtemps m'y reposer, que pour une autre avec qui j'espère le partager. Il y a un an (les lèvres de Willie tremblaient et sa voix était émue), il y a un an, outre celle dont l'image remplit seule mon cœur, j'avais d'autres amis à qui j'espérais apporter le fruit de mes efforts. Il ne nous a pas été donné de nous revoir... Mais pardonnez-moi, monsieur, mon intention n'est pas de vous importuner de tous ces détails.

— Continuez, dit M. Amory, continuez; je mérite bien quelques confidences en retour de mes conseils. Parlez-moi comme à un vieil ami. Ce que vous me dites m'intéresse infiniment.

— Il y a longtemps que je n'ai parlé de moi à cœur ouvert, reprit Willie; mais la franchise fait partie de mon caractère, et, puisque vous désirez savoir le but de ma vie, je ne vois aucun motif qui puisse m'engager à vous en faire un mystère. Je n'avais pas plus de douze ou quatorze ans, lorsque je commençai à comprendre les devoirs que m'imposait la nécessité. Ma mère et son vieux père étaient les seuls parents, presque les seuls amis que je connusse. L'une était faible, délicate et incapable d'un travail fatigant; l'autre vieux, pauvre et sans autres ressources que le mince salaire que lui donnait la place de sacristain. Vous savez, car je vous l'ai dit autrefois, que, malgré leur pauvreté, ils me donnèrent une excellente éducation.

« A l'âge où les billes et les cerfs-volants nous absorbent d'ordinaire, je me sentis un vif désir de soulager ma mère et

mon grand-père d'une partie de ce fardeau que leur imposaient le travail et les soucis. Je cherchai et j'obtins une place où j'étais bien nourri et bien payé, et où je restai jusqu'à la mort de mon excellent maître. Quand je l'eus perdu, je connus toute l'amertume d'une oisiveté forcée; le courage m'abandonna, et je devins malheureux. Cet état s'aggrava dans la société de mon grand-père, dont l'humeur s'était aigrie par les nombreuses déceptions qu'il avait éprouvées. Non seulement il ne m'encourageait pas, mais il donnait à entendre que j'échouerais dans toutes mes tentatives pour réussir.

« Je souffris alors cruellement de ces insinuations désespérantes; mais j'ai pensé depuis qu'elles avaient eu un heureux résultat. Rien ne pouvait m'exciter davantage à persévérer dans mes efforts, que le désir de lui prouver qu'il se trompait dans ses sinistres prédictions, et peu de choses m'ont donné plus de joie pendant ces dernières années, que la conviction où il était enfin arrivé que je réussis, et qu'un des membres de sa malheureuse famille échapperait à la pauvreté.

« Ma mère était douce et paisible, simple et réservée. Elle m'aimait comme sa propre vie, et m'apprit tout ce que je sais de bon; il n'est pas de sacrifice que je n'eusse fait pour son bonheur. Je serais mort pour prolonger ses jours; mais nous ne nous reverrons plus en ce monde... et... j'apprends à me résigner!

« Pour ces deux personnes, et pour une autre dont il me reste à vous parler, j'étais prêt à travailler, à souffrir avec patience. L'occasion se présenta, je la saisis avec empressement. Bientôt un des grands objets de mon ambition fut atteint; je gagnai assez pour eux et pour moi. Avec le temps, je pus même leur procurer quelques jouissances; et je commençais à penser à mon retour, quand la triste nouvelle de la mort de mon grand-père m'arriva, et ne tarda pas à être suivie de celle de la maladie de ma mère.

« Ils sont morts tous les deux, et je serais à présent tellement seul que je désirerais presque les suivre, sans une autre personne dont l'amour m'attachera à la terre aussi longtemps que le ciel me la conservera.

— Et cette autre!... s'écria M. Amory avec une vivacité que Willie, tout occupé de ses propres pensées, ne remarqua même pas.

— C'est une jeune fille sans famille, continua Willie, sans fortune, sans beauté, mais dont l'esprit est si élevé qu'il vaut la plus illustre naissance, dont le cœur est si noble qu'il surpasse tous les trésors, dont l'âme est si pure qu'elle efface toutes les beautés de la terre. »

L'intérêt évident avec lequel M. Amory attendait la suite de ce récit encouragea Willie à continuer.

« Il y avait, dans la maison qu'occupait mon grand-père, un vieillard, un allumeur de réverbères. Il était pauvre, plus encore

que ma mère; mais il n'y a jamais eu au monde un homme meilleur et plus compatissant. Un soir qu'il faisait sa ronde, il recueillit et amena chez lui une petite fille en haillons, qu'une femme barbare venait de jeter dans la rue, l'exposant à périr de froid; car il ne fallut rien moins que les soins dévoués de ma mère et de l'oncle True (c'est ainsi que nous appelions notre vieil ami) pour arracher cette créature faible et demi-morte de faim aux conséquences des mauvais traitements auxquels elle était depuis longtemps en butte. Grâce à leur sollicitude et à leurs efforts constants, elle fut sauvée pour leur rendre plus tard avec usure l'amour qu'ils lui avaient prodigué. Elle était alors maigre et pâle, et ne savait rien au monde; jamais on n'avait cherché à corriger son caractère violent et emporté, et elle était d'une opiniâtreté qui résultait évidemment de ce qu'elle avait presque toujours vécu en opposition avec tous ceux qui l'entouraient.

« Mais dans l'atmosphère d'amour où cette enfant se trouva transportée, elle changea complètement; et lorsque, en outre des préceptes et des exemples qu'elle recevait de son humble protecteur, une lumière divine fut versée dans son âme par une personne qui, placée elle-même dans les ténèbres, répand autour d'elle une clarté radieuse, elle devint ce qu'elle n'a pas cessé d'être depuis lors, une femme en qui l'on peut mettre pour la vie sa confiance et son amour. Quant à moi, l'affection que j'éprouvai pour cette pauvre enfant abandonnée, vers qui la compassion seule m'avait d'abord attiré, ne connut bientôt plus de bornes.

« Nous étions toujours ensemble; nos pensées, nos études, nos plaisirs, nos chagrins, tous nos intérêts étaient communs. Je devins son professeur et le compagnon de ses jeux; de son côté, elle fut pour moi une amie qui tour à tour me conseillait, compatissait à mes peines et savait m'encourager. L'ardeur de son espoir et son élasticité d'esprit me communiquèrent souvent des forces que je n'aurais jamais trouvées ailleurs. Je me rappelle qu'à la mort de mon excellent patron, lorsque j'étais plongé dans la douleur et le désespoir, ce fut elle qui, bien jeune encore, ranima mon courage et me rendit la confiance. C'était plaisir de voir comme ils s'aimaient, l'oncle True et cette enfant! Quoique bien jeune encore, je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'amour et le dévouement du vieillard pour sa fille adoptive (son petit oiseau, comme il l'appelait toujours), et la vive et affectueuse reconnaissance qu'elle lui témoignait en retour.

« Durant les premières années, elle était l'objet de tous ses soins, et ne semblait qu'une enfant bonne et aimante; mais il vint un jour où les rôles furent changés : le vieillard, frappé de paralysie, devint infirme, impotent. Alors apparut dans tout son éclat la beauté du caractère de la petite fille; avec quelle tendre sollicitude elle guidait les pas de son ami descendant

vers la tombe ! Souvent j'entrais dans sa chambre à minuit, pour voir s'il n'avait pas besoin de quelque service ; et je n'oublierai jamais cette pauvre petite, assise à côté de son lit, à une heure où la plupart des enfants de son âge eussent tremblé à l'idée de passer la nuit seuls dans les ténèbres : car à peine si la faible veilleuse éclairait un coin de cette pauvre chambre. L'enfant tenait presque toujours la main du vieillard, et soulageait son insomnie par d'affectueuses paroles, ou par les saintes lectures qu'elle lui faisait religieusement dans sa petite Bible.

« Mais tous ses soins ne purent prolonger la vie de l'oncle True ; il mourut peu de temps avant mon départ pour l'Inde, remerciant Dieu de la paix et de la tranquillité qu'il lui avait accordées par l'entremise de sa chère garde-malade.

« Ce fut ma tâche de calmer la douleur de notre petite Gerty et de faire mon possible pour la consoler. Bientôt je la remis avec joie aux mains de l'excellente personne qui depuis longtemps était son amie et celle de l'oncle True. Avant de partir, je confiai solennellement à Gerty le soin de ma mère et de mon grand-père. Elle promit de veiller sur eux, et elle a tenu noblement sa promesse. Elle a bravé le mécontentement de M. Graham (le père de sa protectrice), dont elle dépendait depuis longtemps, pour se consacrer corps et âme à l'accomplissement de devoirs qu'elle regardait comme sacrés. Malgré les souffrances, les fatigues, les veilles, les privations, elle a renoncé volontairement au luxe et à l'aisance, et passé les jours et les nuits à servir des amis qu'elle aimait d'une tendresse plus que filiale, car c'était un amour de sainte.

« Je n'aurais jamais pu faire la moitié de ce qu'elle a fait. Peut-être aurais-je aimé autant qu'elle, mais il fallait un cœur et une main de femme pour concevoir et exécuter tout ce que fit Gertrude. Auparavant, elle était déjà plus qu'une sœur pour moi ; elle a été depuis lors ma tendresse la plus vive, et maintenant je suis attaché à elle par des liens qui ne sont pas de ce monde, et que le temps ne pourra jamais relâcher. »

CHAPITRE XLIV

L'EXAMEN

« Certes, dit M. Amory, qui avait patiemment attendu la fin de l'histoire de Willie, je vous comprends ; et l'enthousiasme

avec lequel vous louez cette jeune fille fait votre éloge. Il faut, je l'avoue, que ce soit une personne d'un grand mérite pour avoir rempli avec tant de fidélité une promesse d'une date si reculée qu'une amie moins généreuse l'eût sans doute oubliée. Mais ne permettez pas qu'un sentiment d'honneur peut-être exagéré vous fasse tout sacrifier à la reconnaissance que cette conduite vous inspire.

« J'aurai peine à croire qu'un jeune homme, qui a eu l'ambition de se tracer et le courage de suivre, pour arriver à la fortune, le chemin où, jusqu'à présent, vous avez si heureusement marché, puisse avoir pris de sang-froid la résolution sérieuse de lier son brillant avenir à celui d'une petite camarade insignifiante, dont la naissance est inconnue et qui n'a ni beauté ni fortune, à moins qu'il ne soit entraîné à ce mariage par la croyance que le plus grand honneur qu'il puisse faire (celui d'offrir sa main) le déchargera tout d'un coup des immenses obligations sous le poids desquelles il fléchit. Puis-je vous demander si vous êtes déjà lié par des promesses ?

— Je n'en ai fait aucune, répondit Willie.

— Alors écoutez-moi. Je vous traite en ami, quand je vous prie de ne pas agir inconsidérément dans une affaire qui doit influer sur le bonheur de toute votre vie, et d'entendre avec patience, s'il est possible, le peu de mots que j'ai encore à vous dire.

« Vous vous trompez beaucoup, si vous croyez pouvoir assurer votre bonheur, même celui de cette jeune fille, par une union mal assortie dont vous auriez tous deux occasion de vous repentir. Il y a six ans que vous l'avez vue. Songez à tout ce qui s'est passé depuis cette époque. Et gardez-vous d'agir avec précipitation.

« Vous avez vécu tout ce temps à l'étranger, au milieu d'une vie active, acquérant de jour en jour plus de science du monde, plus de connaissance des hommes. Vous avez eu dans l'Inde un genre de vie tout différent de celui qu'on mène ici ou dans les villes d'Europe; mais l'indépendance de votre caractère et la grâce de vos manières vous ont permis de paraître sur la scène élégante de la vie parisienne, où, je puis le dire sans flatterie, vous avez eu un si brillant succès.

« Vous avez du goût pour la haute société, cela est facile à voir; autrement vous n'eussiez jamais pu en devenir l'ornement, ni même y prendre place. Votre amour-propre a dû être flatté, et vos projets d'avenir un peu changés par suite de l'accueil favorable que vous y avez reçu, non seulement de ceux de votre sexe, mais encore et surtout des jeunes et charmantes femmes qui vous ont honoré de leurs sourires, et parmi lesquelles brille au premier rang celle dont le nom est déjà associé au vôtre dans la bouche de tout le monde.

« Quand je songe à cette fortune à laquelle vous pouvez si raisonnablement prétendre, et sur laquelle j'ai déjà insisté;

quand je m'imagine vous voir rejeter d'un seul coup tous ces biens pour tomber aux genoux de la garde-malade de votre mère, j'avoue qu'il m'est impossible de ne pas vous rappeler la réaction qui suivra, lorsque vous vous trouverez soudain et pour toujours exclu de toute participation aux plaisirs que vous aurez volontairement repoussés.

« Rappelez-vous qu'une grande partie de la considération qu'on témoigne à un jeune homme d'avenir s'évanouit dès qu'il est marié, et ne se reporte jamais sur sa femme, à moins qu'elle ne fasse partie de la société d'élite à laquelle il aspire. Cette orpheline sans dot, avec qui vous voulez unir votre sort, cette petite maîtresse d'école.....

— Je ne vous ai pas dit quelle avait été sous-maîtresse ! s'écria Willie en interrompant M. Amory. Comment le savez-vous ? »

Phillips, qui venait de trahir plus de connaissance de l'affaire que Willie ne lui en avait supposé, hésita un moment ; mais il ne tarda pas à reprendre son sang-froid et répondit avec une franchise apparente :

« A vrai dire, Sullivan, j'ai vu cette jeune fille en compagnie d'un vieux docteur.

— Le docteur Jérémie, peut-être ?

— Lui-même.

— Quand et comment l'avez-vous vue, monsieur ?

— Pas de questions, répliqua M. Amory avec vivacité, comme si tout cela importait peu. J'ai rencontré par hasard le docteur dans le cours de mes voyages, et cette Gertrude Flint était avec lui. Il m'a raconté certains faits qui la concernent ; ils n'étaient pas à son désavantage, et, si je vous précautionne contre une mésalliance, c'est plutôt en général que relativement à elle. »

Willie examina M. Amory d'un air scrutateur, et parut désirer d'en apprendre davantage ; mais M. Amory, reprenant le fil de son discours, continua, sans lui laisser le temps de l'interroger :

« Cette Gerty, comme je vous le disais, Sullivan, sera un obstacle à tous vos efforts pour vous faire recevoir dans la haute société, où il n'est guère probable qu'elle puisse jamais être à sa place. Vous dites vous-même qu'elle est sans fortune et sans beauté ; vous ne savez rien de sa famille, et vous n'avez pas sujet de croire que, si cette famille était découverte, il pût en résulter quelque honneur pour la pauvre fille. Je crois donc n'obéir qu'au plus simple bon sens en vous conseillant de réfléchir mûrement avant de faire un mariage si disproportionné.

— Je crois volontiers, monsieur, dit Willie en s'efforçant d'être calme, que les motifs que vous avez si bien su faire valoir dans cette affaire sont fondés sur la raison et sur le désir de contribuer à ma fortune. Mais je dois avouer que vous étiez le dernier homme de qui j'attendais de semblables conseils. Je vous croyais trop indépendant de l'opinion et trop indifférent aux applaudissements du monde pour penser qu'ils pussent

être de quelque poids auprès de vous lorsqu'il s'agissait de guider vos amis vers le bonheur.

« Je n'en appréciais pas moins la sincérité et la persistance avec lesquelles vous avez cherché à me faire partager votre opinion, et je vous en remercie. Je vais répondre à vos arguments avec une franchise qu'vous prouvera, je l'espère, que, loin de suivre l'impulsion d'un aveugle enthousiasme et de m'engager inconsidérément dans une voie que j'aurais à déplorer plus tard, je suis guidé par des sentiments fondés sur la raison et qui ont déjà supporté l'épreuve de l'expérience.

« Vous êtes dans le vrai en m'attribuant un goût naturel pour la bonne société. La pauvreté et l'isolement où s'est passé mon enfance m'avaient fourni peu d'occasions de le manifester; mais ce penchant n'en a pas moins exercé une influence réelle sur mon avenir. Les maisons somptueuses, les équipages, les riches toilettes avaient bien moins d'attraits pour moi que les manières gracieuses et distinguées par lesquelles se faisaient remarquer les gens bien élevés que je rencontrais sur ma route; et, quoique je désirasse la fortune pour elle-même, pour les moyens qu'elle procure de contribuer à l'aisance et au bonheur d'autrui, elle m'eût paru dépouillé de la moitié de son prix si elle n'avait pu assurer à son possesseur l'entrée des cercles élégants dont je regardais les membres avec admiration.

« Je n'avais donc pas besoin des privations auxquelles on est exposé dans l'Inde pour accueillir avidement les plaisirs de la vie parisienne, où, grâce à la bienveillante amitié de M. Clinton, je fus bientôt admis, comme vous paraissez le savoir.

« J'y fus introduit à une époque où je luttais depuis plusieurs mois contre l'accablement résultant des tristes nouvelles que j'avais reçues de mes parents, et je n'étais pas disposé à profiter des bontés de M. Clinton. Mais la faiblesse de sa santé, qui l'empêchait de jouir souvent des distractions de Paris, me forçait constamment à offrir mon bras à sa fille. Comme elle aimait passionnément la société, elle acceptait toujours mes services et m'attira ainsi dans le tourbillon de la vie fashionable, où je trouvai bientôt, je l'avoue, une foule de choses qui me ravirent et m'enivrèrent.

« Je ne pus résister insensible aux privilèges qui m'étaient accordés d'une manière si inattendue, et ma vanité ne fut pas seule en jeu. La position que j'avais dans les cercles fashionables me fit rencontrer d'autres tentations plus sérieuses. La simplicité de mœurs et les sages principes implantés en moi depuis mon enfance, et jusqu'alors conservés intacts, se trouvèrent bientôt attaqués.

« J'avais résisté facilement à toutes les séductions grossières; mais mes nouvelles connaissances me les présentèrent sous une forme plus raffinée, qui devient souvent un piège inévitable pour ceux qu'elles n'auraient pu faire succomber si elles

s'étaient montrées sans déguisement. La coupe pleine de vin n'eût jamais pu m'entraîner aux scènes dégoûtantes de l'orgie et de l'ivresse; mais, dans la main du brillant cavalier qui venait d'être honoré de la faveur populaire et des sourires des femmes, elle brillait d'un plus riche éclat, et j'oubliai l'amertume de sa lie. Le joueur de profession, le fripon reconnu eussent vainement cherché à me rendre leur complice; mais je n'étais pas également en garde contre le danger qui m'attendait d'un autre côté. Comment pouvais-je croire que les amis de M. Clinton, l'ornement de la société où ils vivaient, voudraient me gager déloyalement mon argent et me conduire à la ruine?

« Quand je reporte mes pensées aux premières semaines de mon séjour à Paris, je m'étonne presque de n'avoir pas succombé aux dangers qui m'entouraient de toutes parts; mais le souvenir de ma sainte mère, dont la mort récente communiquait plus de force aux conseils qu'elle m'avait donnés, se dressa devant moi, et la conviction que son doux esprit errait toujours autour de son fils, attristé par les luttres que j'avais à soutenir et se réjouissant de mes triomphes, me donna la force d'échapper aux pièges où sans cela je me serais précipité.

« Ce n'était pas tout : ces dangers heureusement combattus, d'autres presque aussi grands m'attendaient. Au milieu des plaisirs où je passais les jours et souvent même les nuits, je trouvais une foule de choses qui flattaient mon amour-propre, alimentaient mon ambition et anéantissaient toute émotion plus noble. Ici, croyez-moi, l'accès que j'avais dans le monde fut ma sauvegarde. Si, après avoir entrevu la vie fashionable et m'en être approché, j'avais été forcé de m'arrêter sur le seuil, peut-être y serais-je encore en ce moment à contempler d'un œil avide des jouissances qu'il ne m'eût pas été permis de partager.

« Mais, admis de prime abord dans le sanctuaire même de cette société que j'étais avide de connaître, mes yeux découvrirent bientôt ce qu'il y a de vain et de méprisable dans cette babiole qu'on appelle *fashion*. Ce n'est pas à dire que je n'y aie point rencontré la grâce, l'esprit, le talent, l'élégance que j'avais espéré y trouver, ou que ces qualités fussent toujours accompagnées de défauts. Non, je crois sincèrement que toute classe de la société a des héros et des héroïnes à montrer, et qu'il y a dans le monde fashionable des hommes et des femmes d'un mérite réel. Je ne méprise pas non plus des manières et des usages qui conduisent à l'élégance et à la politesse. Aussi longtemps qu'il y aura une classe qui se distingue par l'éducation et le bon ton, et une autre par le mauvais ton et l'ignorance, il est naturel qu'elles soient séparées par une ligne que ni l'une ni l'autre ne désire peut-être franchir.

« Mais cette barrière, ce n'est pas la *fashion*, qui, chez nous comme à l'étranger, exclut souvent le bon ton et donne libre

entrée au mauvais; et, si je me permets d'adopter une autre ligne de démarcation, c'est parce que, connaissant bien celle qui existe, je sais le peu de cas qu'il faut en faire.

— Vous êtes bien jeune, dit M. Amory, pour être aussi philosophe. Beaucoup d'hommes se sont détournés avec dégoût d'une aristocratie où ils ne pouvaient être admis; mais il en est peu qui y aient renoncé volontairement.

— Parce qu'il en est peu, sans doute, continua Willie, peu de jeunes surtout, qui aient eu d'aussi bonnes occasions que moi d'en pénétrer les secrets. Je crois pouvoir dire sans trahison, puisque je reste dans les généralités, que j'ai rencontré plus d'ignorance, de mauvais ton, de bassesse et d'immoralité dans la soi-disant aristocratie de notre pays, que je ne le croyais possible. J'ai souvent entendu le cavalier le plus accompli ou la plus belle femme d'une brillante société donner des preuves d'une ignorance impardonnable sur les questions les plus communes. J'ai vu des soirées élégantes déshonorées par une incivilité, une grossièreté qui blessaient autant le bon goût que le sentiment. J'ai vu l'inutile prodigalité du jour expiée le lendemain par une égoïste parcimonie; et j'ai entendu des personnes des deux sexes montrer une absence de principes qui prouve qu'une haute position dans ce monde n'est pas une garantie contre ces souillures de l'âme qui nous rendent tout à fait incapables d'occuper dans l'autre une place élevée.

— J'ai observé moi-même tout cela, dit M. Amory; mais j'ai beaucoup plus d'expérience que les autres hommes, et les circonstances ont rendu ma vue plus perçante. Je suis étonné que vous ayez pu remarquer ces faits.

— Je ne les ai pas observés tout d'abord, répliqua Willie. Ce ne fut que peu à peu que se dissipa l'éblouissement dont ma vue avait été frappée par l'éclat et le brillant de la fashion. Les soupçons que je conçus de sa vanité et de sa fausseté s'appuyèrent sur des exemples d'égoïsme, de folie, d'insensibilité, qui, l'un après l'autre, vinrent à ma connaissance. Je pourrais vous raconter les tromperies honteuses, les rivalités méprisables, le grossier oubli des devoirs les plus sacrés dont je fus témoin oculaire. Mais je ne veux ni trahir les secrets de personne, ni vous ennuyer de ces détails.

« Je fus surtout étonné de l'effet que produit la recherche continuelle des plaisirs sur le caractère, le sentiment et les affections domestiques de la femme. Quoique je portasse en mon cœur l'image d'une jeune fille pure et bonne, ce doux souvenir, ce vivant idéal aurait pu être chassé de son trône et supplanté par quelqu'une des charmantes personnes qui me fascinèrent d'abord, si leurs âmes avaient été d'une beauté aussi parfaite que leurs figures. Il peut y avoir, et je suis persuadé qu'il y a dans les plus hautes régions de la société, de nobles et excellentes femmes, dont la beauté, la grâce et les autres perfections extérieures sont moins admirables que le

caractère; mais, parmi toutes les femmes que j'ai connues familièrement, il n'y en avait pas une qui supportât la comparaison avec celle qui était constamment présente à ma mémoire, qui est et qui sera toujours le modèle de son sexe.

« Comment pouvais-je m'empêcher de comparer les goûts mondains, l'insensibilité qui m'entouraient, avec l'esprit cultivé, le caractère dévoué et aimant d'une personne douée de toutes les qualités qui peuvent embellir la vie? Vous n'avez certes pas réussi à me prouver que Gertrude puisse devenir un empêchement ou un désavantage pour l'homme qui aura le bonheur de l'appeler sa femme. Quant à moi, je ne désire pas d'autre aristocratie que celle où elle s'est placée naturellement, l'aristocratie de la grâce, de la vraie politesse, du vrai savoir.

« Vous me parlez de fortune. Gertrude ne possède rien, mais son âme est l'or pur éprouvé dans le creuset de la douleur et de l'affliction, et qui en est sorti brillant et sans alliage. Vous parlez de famille et de naissance honorable. La sienne est couverte de mystères; mais le sang qui coule dans ses veines ne déshonorera jamais la race dont elle est issue, et chaque battement de son cœur généreux la rapproche de tout ce qu'il y a de plus noble.

« Vous êtes éloquent lorsque vous parlez de beauté. Quand je quittai Gertrude, elle n'était qu'une enfant. Quoique bien changée à son avantage depuis le jour où elle était arrivée chez l'oncle True, je ne crois pas qu'elle fût ce que le monde appelle jolie. Pour moi, je ne m'en inquiétais guère. Mais eussé-je été moins indifférent à cet égard, je l'aimais trop pour pouvoir être un juge impartial de ses titres à la beauté.

« Je me rappelle bien, cependant, l'indignation que j'éprouvai une fois en entendant un de mes camarades, qui l'avait rencontrée par hasard, comparer ironiquement sa figure avec celle de la charmante fille de notre patron, cette même miss Clinton dont nous avons parlé; et la joie que je ressentis en écoutant l'excellente miss Browne, lorsqu'un jour d'examen auquel j'assistais dans sa pension, elle fit à une dame l'énumération de tout ce que Gertrude promettait d'admirable au physique aussi bien qu'au moral. La première partie de ces promesses a-t-elle été remplie? c'est ce dont je ne puis juger; mais, quand je me représente sa petite figure pleine de grâce et de noblesse, ses grands yeux brillants d'intelligence, la vive sensibilité qui éclairait tous ses traits, et l'expression sereine, presque majestueuse, que la pureté de son âme communiquait à sa physiologie encore enfantine, elle apparaît à mon souvenir comme la personnification de tout ce qui m'est le plus cher.

« Six années ont pu la changer beaucoup extérieurement; mais le temps ne l'a point dépouillée de ce que j'estime par-dessus tout. Elle a des charmes sur lesquels les années n'ont aucune puissance, une grâce qui est un don de Dieu, une beauté qui est éternelle. Que pourrais-je demander de plus?

« Ne croyez donc pas, continua Willie après une courte pause, que ma fidélité à ma petite camarade ne soit qu'un sentiment de reconnaissance. Il est vrai que je lui dois beaucoup plus que je ne pourrai jamais lui rendre; mais l'ardeur de mon affection pour cette noble fille a sa source dans l'amour que m'inspire une pureté de caractère et une simplicité de cœur dont je n'ai jamais vu d'autre exemple.

« Qu'y a-t-il dans cette fashion ennuyeuse et folle, dans le faste et l'éclat de la fortune, dans les hommages d'une foule oisive, qui puisse aussi bien remplir mon cœur, élever mon esprit et encourager mes efforts, que la pensée d'une demeure paisible et heureuse, bénie par la présence d'une amie sympathique et par une affection que le temps ne saurait altérer, que l'éternité ne pourra que fortifier? »

— Et celle que vous aimez tant, êtes-vous sûr?... demanda M. Phillips, qui faisait un effort visible pour parler, et qui s'arrêta avant d'avoir achevé sa phrase.

— Non, répondit Willie, prévenant la question. Je sais ce que vous voulez dire. Je n'ai aucune raison de me livrer à un espoir que j'ai nourri avec tant d'ardeur; mais je ne regrette pas de vous avoir parlé avec franchise : car, dût Gertrude me torturer par son indifférence, je serais encore fier de l'avoir aimée. Depuis le moment où j'ai remis le pied sur ma terre natale jusqu'à présent, j'ai constamment été entravé par des devoirs qui, tout sacrés qu'ils étaient, irritaient mon cœur désireux de liberté et impatient de pouvoir suivre ses propres impulsions. En vous faisant cette visite, monsieur (et il se leva pour se retirer), j'ai rempli la dernière obligation que m'avait imposée mon excellent ami, et demain je serai libre d'aller où le devoir seul a pu m'empêcher de courir plus tôt. »

Il tendit la main à M. Amory, qui la serra avec une cordialité bien différente du froid accueil qu'il lui avait fait à son arrivée.

« Adieu, dit-il. Vous emportez avec vous mes plus sincères désirs pour le succès de ce que vous avez tant à cœur; mais un jour ou l'autre, j'en suis sûr, vous vous rappellerez tout ce que je vous ai dit ce soir.

— Singulier homme! pensait Willie en regagnant son hôtel. Avec quelle chaleur il m'a serré la main au départ! Avec quelle amitié il m'a dit adieu, malgré sa froideur première et l'opiniâtreté avec laquelle, durant toute ma visite, j'ai réfuté ses opinions et repoussé ses conseils! »

CHAPITRE XLV

LE RETOUR

« Miss Gertrude! » dit mistress Prime en ouvrant la porte. Elle avança la tête avec précaution, regarda tout autour du salon, et entra enfin d'un pas furtif comme celui d'un vieux chat favori qui s'aventure un peu au delà de sa sphère habituelle. « Dieu nous bénisse! comme vous y allez! Ne voilà-t-il pas que vous défaites les grands rideaux de mistress Graham pour la lessive? Je ne me donnerais pas tant de peine, miss Gertrude; elle n'arrivera pas avant quinze jours, et mistress Ellis aura du temps de reste.

— Je n'ai pas autre chose à faire, mistress Prime. D'ailleurs cela ne me fatigue pas. » Puis, levant sur la vieille cuisinière un regard plein de douceur, elle ajouta : « C'est bien agréable de se retrouver ainsi à la maison; ne trouvez-vous pas? »

— Je crois bien! répondit mistress Prime avec vivacité; et, j'espère qu'il n'y a pas de mal à dire cela, je ne puis m'empêcher de penser combien ce serait bon, si nous pouvions tous rester comme nous sommes maintenant, sans une personne de plus. »

Gertrude sourit : « Le bon vieux temps est revenu, dit-elle; c'est aujourd'hui comme à l'époque où je vins ici pour la première fois... J'étais une petite fille alors », continua-t-elle avec un soupir.

— Bon Dieu! qu'êtes-vous donc à présent? s'écria mistress Prime. Pour l'amour du ciel, miss Gertrude, n'allez pas commencer à vous mettre dans la tête que vous vieillissez. Il n'y a rien qui empêche de vieillir comme de se croire jeune. Voyez miss Patty Pace...

— Je voulais précisément vous demander de ses nouvelles, dit Gertrude en reprenant ses oiseaux et en commençant à découper un autre rideau. Vit-elle toujours, est-elle en bonne santé?

— Je crois bien qu'elle ne mourra jamais. Les vieilles filles comme elle, qui se croient toujours jeunes, ne quittent pas ainsi la vie. Je venais justement vous dire que le garçon boulanger, qui a apporté du pain ce matin, était chargé d'une commission de sa part. Elle désire vous voir le plus tôt possible; mais, à votre place, je ne me presserais pas d'aller là ni ailleurs, miss Gertrude, jusqu'à ce que vous soyez bien reposée. Car vous ne vous portez pas bien; vous paraissez fatiguée.

— Elle désire me voir? Pauvre vieille créature! J'irai cette après-midi; ne vous inquiétez pas à mon sujet, mistress Prime, je suis tout à fait bien. »

Et Gertrude sortit. C'était son second jour d'incertitude; aussi saisit-elle avidement cette distraction.

Elle trouva miss Patty presque pliée en deux par un rhumatisme, vêtue avec moins de soin que de coutume, et accroupie devant un misérable feu d'éclats de bois et de copeaux. Cependant elle semblait d'assez bonne humeur et salua cordialement Gertrude.

La curiosité, qui formait l'un des traits distinctifs de son caractère, loin de diminuer, avait plutôt augmenté avec les infirmités de la vieillesse. Elle fit à Gertrude d'innombrables questions sur ce qui lui était arrivé depuis un an et sur les usages des cercles qu'elle avait fréquentés. Elle manifesta un intérêt particulier pour la vie de Saratoga, les dernières modes qu'on y portait, et les occasions qu'on y rencontrait de faire des mariages avantageux.

« Ainsi vous n'avez pas fait votre choix? dit-elle après que Gertrude eut répondu avec patience et bonté à toutes ses questions. Eh bien, je le regrette. Non pas, continua-t-elle avec un sourire et un geste légèrement affectés, non pas qu'il soit jamais trop tard pour songer au nœud conjugal, car on fait souvent bien de ne le serrer qu'à cinquante ans et même plus; et certainement vous, qui êtes encore dans la fleur de la jeunesse, vous ne devez pas désespérer de trouver un jeune époux. Mais l'existence est double, je puis le dire, lorsqu'elle est partagée avec une personne sympathique, et j'avais espéré qu'avant ce jour nous aurions, vous et moi, contracté une alliance de ce genre. C'est l'expérience qui me fait parler, quand j'affirme que la protection du mari est un des plus grands avantages de l'union conjugale.

— J'espère que vous n'avez pas eu à souffrir du manque de cette protection.

— Miss Gertrude, c'est incalculable tout ce que j'ai souffert. Laissez-moi vous confier, toutefois, que les douleurs les plus poignantes ont été pour la sensibilité, oui, la sensibilité de l'âme, cette partie la plus délicate de notre nature, et celle qui supporte le moins d'être blessée.

— Je suis fâchée d'apprendre que vous ayez été ainsi affligée. J'aurais supposé que, vivant toute seule, vous n'aviez pas connu ces épreuves.

— O miss Gertrude! s'écria la vieille fille en levant les mains au ciel et en prenant un ton si lamentable qu'il aurait excité la compassion de notre amie s'il avait été moins ridicule; oh! que n'ai-je les ailes de la colombe pour fuir bien loin de mes proches! Je croyais leur avoir fait perdre ma trace; mais, pendant l'année qui vient de s'écouler, ils ont découvert ma retraite, et je ne puis plus échapper à leur vigilance. A peine ai-je eu

le temps de me remettre du saisissement causé par une première visite (faite, j'en suis convaincue, dans le seul but de dresser l'inventaire de mes biens et de peser ce qu'il me restait de jours à vivre), que ces vautours rôdent de nouveau autour de ma demeure. Mais, ajouta-t-elle en élevant la voix et avec une satisfaction intérieure évidente, ils tomberont dans leur propre piège, car je les duperais tous, oui, tous!

— Je ne savais pas que vous eussiez des parents, et, à ce que je vois, ils ne le sont que de nom.

— Oh! s'écria miss Pace avec énergie, je suis au contraire toute joyeuse quand je pense qu'ils n'ont pas l'honneur de porter un nom dont ils sont tous indignes, et que le leur est aussi plébéien que leur âme est grossière. Ils sont trois frères, que je déteste également. Le premier, un fat méprisable, vient pour m'intimider par sa présence; il se croit fort imposant; il m'appelle sa tante, proclamant ainsi par ses paroles une parenté qu'il s'imagine aveuglément le rapprocher de mes biens! Pour les deux autres, continua-t-elle avec la même colère, ce sont des mendiants, qui l'ont toujours été, et qui le seront toujours! qu'ils le restent, j'en suis bien aise! Vous me comprenez, miss Gertrude; vous êtes une jeune personne intelligente, et je profite de notre voisinage (qui peut cesser d'un jour à l'autre par le fait de quelque amoureux pressé de se marier, bien que vous repoussiez cette assertion), je profite de notre voisinage pour vous demander une faveur que je ne pensais pas être jamais obligée de solliciter. J'ai besoin de vous (ici la vieille fille baissa tellement la voix qu'on ne l'entendit presque plus); je vous ai fait appeler, murmura-t-elle, pour écrire les dernières volontés de miss Patty Pace. »

La voix tremblante de la pauvre femme témoignait de sa part une si profonde compassion pour elle-même, que Gertrude ne put s'empêcher d'en être touchée. Elle se dit prête à se conformer à ses désirs, autant que cela était en son pouvoir, déclarant en même temps qu'elle ignorait complètement les formes légales.

Au grand étonnement de Gertrude, miss Patty répliqua qu'elle les connaissait parfaitement, et dicta avec le plus grand savoir-faire la teneur de cet important document. Il fut ensuite revêtu des attestations nécessaires et dûment cacheté; et lorsqu'on le retrouva, quelques mois plus tard, époque où miss Patty fut appelée à rendre compte de sa vie, on n'y découvrit ni vice de forme ni obscurité, et la fortune de la vieille fille fut attribuée au légataire qu'elle avait institué.

Il ne sera pas inutile de dire tout de suite que le seul héritier de cette fortune, encore assez considérable, ne profita jamais de ce testament que pour la partager entre les plus dignes et les plus nécessiteux des parents de miss Patty. Malgré les attestations de plusieurs personnes respectables qui avaient signé en qualité de témoins, et qui toutes affirmèrent que miss

Patty était restée saine d'esprit jusqu'à son dernier moment, il ne voulut jamais croire qu'elle eût pu raisonnablement disposer en sa faveur des économies qu'elle avait péniblement amassées et conservées depuis tant d'années.

Cet unique héritier était William Sullivan, le chevalier de la rose figure; et l'esprit chevaleresque qui lui avait gagné le cœur vierge et les dernières faveurs de miss Patty le poussa à refuser une récompense si hors de proportion avec le petit service qu'il avait rendu à la vieille fille.

Quoiqu'il ne pût s'empêcher d'en rire, il fut cependant profondément touché par le préambule du testament, où miss Patty expliquait d'une manière toute caractéristique les motifs et les sentiments qui l'avaient influencée dans le choix de son légataire.

« Une dame d'un âge avancé, qui s'est cramponnée à la vie et aux espérances qu'elle présente, et qui, malgré certaines vicissitudes, éprouve une grande répugnance pour la mort, s'est vu rappeler par ses parents qu'avant un autre printemps elle pourrait être invitée à rejoindre les défunts Pace, famille qui se trouvera éteinte au décès de la testatrice. C'est avec la plus polie des révérences, et un gracieux salut de la main, que miss Patty remercie ses parents de l'autre branche, de la prévoyance avec laquelle, avant qu'il fût trop tard, ils lui ont remis en mémoire qu'elle avait encore à désigner l'individu au profit duquel son désir est de tester.

« Elle a regardé autour d'elle, passé en revue toutes ses connaissances dans le miroir de son souvenir, et elle a fait un choix définitif. Le jeune homme lui-même, le plus galant chevalier de son temps, ouvrira des yeux étonnés et dira : *Madame, je ne vous connais pas!* Mais, monsieur, toute vieille, laide et infirme qu'elle est, miss Patty a le cœur aussi sensible qu'à l'époque de sa jeunesse.

« Elle n'a pas oublié, elle veut prouver par son dernier acte combien elle se rappelle vivement le jeune homme au teint vermeil qui la releva un jour de la terre couverte de verglas, prit sa main flétrie, la passa sous son bras vigoureux, accompagna de son radieux sourire et de ses paroles joyeuses la vieille femme affligée de rhumatismes, et ne la quitta que lorsqu'il l'eut mise à l'abri des intempéries de l'hiver. Miss Patty a un amour inné pour la politesse, et la déférence témoignée par ce charmant jeune homme à la vieillesse débile et méprisée a touché sa corde sensible. Miss Patty, ce n'est pas un secret, a un petit trésor, fruit de ses épargnes; et comme elle ne sera plus là pour en surveiller la dépense, elle a résolu, après quelques hésitations, de le mettre à l'abri de toute profanation, en léguant ces économies de longues années à M. William Sullivan, qui est doué de la vraie politesse, persuadée qu'il ne déshonorerait jamais celle qui les posséda avant lui, et qu'il ne permettra pas que sa fortune passe en des mains vulgaires. »

Suivait un inventaire de ces biens, consistant en une singulière collection de pièces et de morceaux de toute sorte. Cet inventaire était terminé par un testament soigneusement rédigé, qui transférait tout ce mélange bizarre, sans charges ni legs particuliers, à l'héritier désigné, pour en jouir et en disposer librement.

Ce ne fut pas pour Gertrude une tâche facile que celle de recueillir d'une manière exacte les idées que la dictée un peu vagabonde de la vieille fille cherchait à exprimer. Il fallut deux ou trois heures pour finir cette besogne, et alors seulement notre patiente et serviable amie put se retirer.

Le ciel était couvert, et une pluie fine commençait à tomber, lorsqu'elle se mit en route pour regagner la maison; mais la distance n'était pas grande, et Gertrude en fut quitte pour être un peu mouillée. Emily toutefois s'en aperçut aussitôt. « Votre robe est tout humide, dit-elle. Allez au salon et asseyez-vous près du feu. Je ne descendrai que pour le thé; mais mon père y est, et sera charmé de votre société; il est resté seul toute l'après-midi. »

Gertrude trouva M. Graham devant un bon feu de bois, moitié lisant, moitié dormant. Elle prit un livre et une chaise basse et se mit à côté de lui; mais ne pouvant supporter la chaleur, elle se retira bientôt sur le sofa à l'autre bout de la chambre.

A peine y était-elle assise qu'on entendit sonner.

C'était Willie!

Gertrude se leva; mais elle tremblait tellement qu'elle n'osait faire un pas. Willie s'avança jusqu'au milieu de la chambre, regarda Gertrude, salua, hésita un instant et dit enfin : « Miss Flint... y est-elle? »

La rougeur monta aux joues de Gertrude. Elle voulut parler, mais en vain.

C'était inutile. La rougeur avait suffi. Willie la reconnut, s'approcha et lui prit la main avec empressement.

« Gerty! est-il possible? »

Le naturel et l'aisance de ses manières, la sincère ardeur avec laquelle il retint la main de Gertrude, eurent bientôt rassuré la pauvre fille. Pendant un instant elle eut devant elle le Willie d'autrefois, son ami, le camarade de ses jeux, et elle retrouva la voix pour s'écrier :

« O Willie, vous voilà enfin revenu! Je suis si contente de vous voir! »

M. Graham, réveillé par le bruit de leurs voix, tourna la tête et se leva. Willie lâcha la main de la jeune fille et s'avança vers lui.

« M. Sullivan, » dit Gertrude, essayant de le présenter conformément au cérémonial d'usage.

Et après un serrement de main, ils s'assirent tous les trois.

Alors revint tout l'embarras de Gertrude. Il arrive assez fréquemment, lorsqu'après une longue séparation des amis se retrouvent et s'embrassent, que, malgré tout ce qu'ils ont à se

dire, et qui remplirait des volumes, rien d'important dans le premier moment ne se présente à leur esprit. Ils gardent un silence qui est à la fin rompu par quelque question triviale ou frivole sur le voyage du nouveau venu, la sûreté de ses bagages, etc.

Gertrude n'avait pas besoin de réponse à une question de ce genre. Elle avait déjà vu Willie; elle savait l'époque de son arrivée et jusqu'au nom du bateau à vapeur sur lequel il avait fait la traversée. Son embarras se communiqua bientôt à Willie, et la présence de M. Graham, qui les gênait tous deux, aggravait encore la situation.

Toutefois, ce fut Willie qui, le premier, rompit le silence. « Je vous aurais à peine reconnue, Gertrude; ou plutôt je ne vous ai pas reconnue du tout. Vous...

— Comment êtes-vous venu? demanda brusquement M. Graham sans se douter qu'il interrompait Willie.

— Sur l'*Europa*, qui est arrivé à New-York il y a huit jours.

— C'est ici que je veux dire: est-ce par l'omnibus? reprit M. Graham avec une certaine roideur.

— Pardon, monsieur, je vous avais mal compris. Je suis venu de Boston dans une voiture particulière.

— Quelqu'un a-t-il pris soin de votre cheval

— Je l'ai attaché devant la maison. »

Willie regarda par la fenêtre pour voir si l'animal était encore à la même place; le crépuscule approchait. M. Graham s'installa dans sa bergère et se mit à contempler le feu. Nouvelle pause plus pénible que la première.

« Vous êtes bien changé aussi, » dit enfin Gertrude en réponse à la phrase inachevée de Willie.

Puis, craignant qu'il ne s'offensât d'une observation qu'elle croyait vraie dans plus d'un sens, une vive rougeur colora ses joues pâles.

« Le climat des Indes produit toujours cet effet-là, répondit Willie sans paraître blessé; mais il me semble difficile que j'aie changé plus que vous. Songez donc, Gertrude, que vous n'étiez qu'un enfant quand je partis. J'aurais dû savoir que j'allais retrouver une jeune femme, mais je crois que l'idée ne m'en était jamais venue.

— Quand avez-vous quitté Calcutta?

— Vers la fin de février. J'ai passé le printemps à Paris.

— Vous ne me l'avez pas écrit, dit Gertrude d'une voix tremblante.

— J'étais toujours sur le point de m'embarquer et je voulais vous surprendre. »

Elle sentit qu'elle n'avait pas témoigné l'étonnement auquel il s'était attendu, et s'empressa de répondre :

« J'ai été inquiète et contrariée, il est vrai, de ne pas recevoir vos lettres; mais je suis bien contente de vous revoir, Willie.

— Votre joie ne peut égaler la mienne, dit-il en baissant la

voix et avec un regard plein de tendresse; plus je vous regarde, plus je retrouve ma Gerty d'autrefois. Mais je commence à croire que j'aurais dû vous écrire pour vous annoncer mon arrivée. »

Gertrude sourit. Les manières de Willie avaient si peu changé, ses paroles étaient si affectueuses, qu'elle ne pouvait douter de son amitié; mais elle sentait qu'elle n'avait plus un droit exclusif à son amour.

« Non, dit-elle, j'aime les surprises; ne vous en souvenez-vous pas? »

— Si je m'en souviens? Oh! je n'ai jamais rien oublié de ce que vous aimez. »

Précisément en ce moment les oiseaux de Gertrude, dont la cage était suspendue dans l'embrasure de la fenêtre où se trouvait Willie, commencèrent à gazouiller comme ils faisaient chaque soir à l'approche de la nuit. Il leva les yeux.

« Ce sont vos oiseaux, dit Gertrude, ceux que vous m'avez envoyés. »

— Sont-ils tous en vie et bien portants?

— Oui, tous.

— Il faut que vous ayez été pour eux une bonne maîtresse, car ils sont bien délicats.

— Je les aime beaucoup.

— Vous prenez si grand soin de ceux que vous aimez, chère Gerty, que vous prolongez leur vie autant qu'il est possible. »

Son accent, plus encore que ses paroles, révélait le sens qu'il y attachait. Gertrude garda le silence.

« Miss Graham se porte-t-elle bien? » demanda Willie.

Gertrude répondit qu'elle souffrait encore de la secousse qu'elle avait éprouvée lors du terrible accident qui venait d'arriver; et cela fit tomber la conversation sur le désastre de la semaine; mais Gertrude s'abstint de dire qu'elle était au nombre des passagers.

Willie parla avec émotion de cette triste catastrophe, et avec sévérité de la coupable insouciance qui en avait été la cause. Il dit en finissant qu'il avait des amis sur le bateau; mais il ignorait qu'il y eût à bord miss Graham, à laquelle il s'intéressait pour l'amour de Gertrude.

Cependant la conversation entre Gertrude et Willie avait pris un tour aisé, et quelque chose de leur ancienne familiarité. Willie s'était assis sur une chaise près du sofa, afin de pouvoir causer avec moins de contrainte; car, quoique M. Graham se fût peut-être assoupi de nouveau, il n'était pas facile d'oublier sa présence.

Pourtant il y avait beaucoup de sujets qu'il eût été tout naturel d'aborder, et que Gertrude évitait soigneusement: les causes du retour inopiné de Willie, la durée probable de son séjour, ses projets d'avenir, et surtout la raison qui lui avait fait si longtemps différer sa visite; mais Gertrude ne se sentait pas

préparée à recevoir ses confidences, encore moins à les provoquer, à propos d'un retour et d'un avenir qui devaient avoir miss Clinton pour objet. Elle prit même le soin d'écarter de la conversation tout ce qui pouvait y amener, et garda un silence absolu sur tout cela. Willie, singulièrement affligé de ce manque de sympathie de la part de Gertrude, s'abstint de lui parler de ces détails oubliés ou négligés à dessein.

Ils causèrent de la vie de Calcutta, des nouvelles de Paris, du temps où Gertrude était sous-maitresse, et de beaucoup d'autres choses; mais ils ne dirent pas un mot de ce qu'ils avaient le plus à cœur. Enfin un domestique ouvrit la porte, et, ne se doutant pas de la présence d'un étranger, annonça le thé. M. Graham se leva et resta debout, le dos tourné à la cheminée. Willie se leva aussi; il se disposait à prendre congé, lorsque M. Graham l'invita froidement à rester. Gertrude n'hésita pas à le presser vivement de prendre le thé avec eux; mais il refusa d'un ton si décidé qu'elle vit bien que l'accueil glacial de M. Graham l'avait blessé. Le vieillard n'aimait pas les jeunes gens en général, et Willie était venu le déranger dans la chère solitude dont il jouissait si rarement; mais, outre ces deux griefs, il se rappelait encore avec amertume que Gertrude les avait abandonnés, Emily et lui-même, pour la famille de Willie; et ce souvenir n'était pas de nature à adoucir cet homme rempli d'opiniâtres préjugés.

Gertrude accompagna son ami jusqu'à la porte. La pluie avait cessé; mais le vent gémissait en traversant la cour. Il commençait à faire froid. Willie boutonna son habit, en promettant de revenir le lendemain.

« Vous n'avez pas de pardessus, dit-elle; la nuit est froide et vous êtes habitué à un climat chaud. Vous feriez bien de prendre ce châle. » Et elle ôta du portemanteau un gros plaid écossais qui était toujours là pour en cas.

Il la remercia et jeta le plaid sur son bras; puis, prenant les deux mains de la jeune fille dans les siennes, il la regarda en face comme s'il avait voulu lui dire quelque chose. Mais, voyant qu'elle évitait son regard plein de douceur et d'affection, il murmura un bonsoir d'une voix triste et émue, et partit précipitamment.

Gertrude resta la main sur le bouton de la porte jusqu'à ce qu'elle entendit le bruit des pas de son cheval; puis elle courut se cacher dans sa chambre. Quoiqu'elle eût bravement supporté cette entrevue tant désirée et tant redoutée, tout son courage l'abandonnait maintenant; car elle sentait que le plus pénible de son épreuve était encore à venir.

Si Willie avait été changé, s'il s'était montré à elle comme un fat insouciant et égoïste, ou un homme ne songeant qu'aux affaires et aux bénéfices qu'elles procuraient, s'il l'avait abordée avec une politesse glacée, une lâche indifférence ou seulement avec contrainte, elle aurait pu apprendre à moins l'aimer, parce qu'alors le mépris ou la pitié auraient pris la place d'un senti-

ment plus tendre. Mais il était revenu tel qu'il était parti, franc, noble, généreux, aimant. Il lui avait témoigné le même intérêt si vif, la même tendresse pleine de sollicitude qu'avant son départ. Bref, il était toujours le Willie d'autrefois, le Willie de ses rêves; il n'avait pas oublié leur enfance et avait toujours pour Gertrude l'affection d'un frère. Sans doute, il n'avait jamais songé à lui en donner une autre.

Et voilà qu'il lui fallait s'habituer à la tâche cruelle de lui entendre parler de son amour pour celle qu'il allait épouser, de lui souhaiter joie et bonheur, comme ferait une sœur pour un frère chéri. Il lui fallait apprendre à subjuguier un sentiment dont jusqu'alors elle avait à peine connu la profondeur et l'intensité, et le réduire à la simple amitié. Serait-ce possible? Elle se jeta sur son lit, cacha sa figure dans l'oreiller et se mit à pleurer.

Un coup léger fut frappé à la porte. Croyant qu'on venait l'appeler pour le thé, elle dit sans se lever :

« Jane, est-ce vous? Je n'ai pas envie de souper.

— Ce n'est pas pour cela, mademoiselle; je vous apporte une lettre. »

Gertrude se leva d'un bond et ouvrit la porte.

« Un petit garçon me l'a donnée et s'est enfui à toutes jambes, dit Jane en lui remettant un petit paquet.

— Apportez-moi de la lumière, » dit Gertrude.

La fille alla chercher une lampe, et Gertrude tâcha de deviner ce que pouvait contenir ce paquet d'une grandeur et d'une épaisseur extraordinaires pour une lettre. Elle n'attendait pas de réponse de M. Amory avant le lendemain matin. Qui donc pouvait lui écrire? Tandis qu'elle se faisait cette question, Jane revint avec une lampe, à la clarté de laquelle Gertrude reconnut aussitôt l'écriture. Elle brisa vivement le cachet, et tira de l'enveloppe plusieurs feuillets couverts d'une écriture serrée; et l'on peut croire qu'elle les lut avec l'avidité et l'empressement que demandaient l'importance et l'intérêt du sujet.

CHAPITRE XLVI

L'HISTOIRE DU PÈRE

Voici quel en était le contenu :

« Ma fille, ma honne et tendre fille! Maintenant que vos propres paroles m'ont donné l'assurance que ma plus grande crainte

était sans fondement, que mon nom n'a pas été flétri devant vous, et que vous n'avez pas, dans votre jeune cœur, voué votre père à l'infamie; maintenant que je puis m'adresser à vous comme à un témoin impartial, je vais vous révéler l'histoire de ma vie, et j'espère qu'en vous prouvant votre naissance, vous du moins, mon enfant, qui n'êtes pas prévenue contre moi, vous croirez votre père, vous l'aimerez et vous aurez confiance en lui malgré l'injustice du monde.

« Je ne vous cacherai rien. Je vais commencer par les révélations qui me coûtent le plus, laissant aux explications qui viendront plus tard le soin de dissiper les ténèbres de mon récit.

« M. Graham est mon beau-père, et ma bonne mère, morte depuis longtemps, se montra pour Emily une mère véritable, bien qu'elle ne le fût pas selon la nature. Allié ainsi à ceux que vous aimez le mieux, je suis néanmoins séparé d'eux par leur malédiction; car non seulement ce fut ma main fatale (oh! ne me laissez pas, Gertrude!) qui plongea la pauvre Emily dans les ténèbres, mais, outre cet affreux malheur, je suis accusé d'un crime infâme. Et pourtant, quoique vivant sous le poids de cet anathème, condamné sans espoir, je suis innocent de toute intention coupable. Vous n'en douterez pas si vous pouvez ajouter foi à la vérité du récit que je vais vous faire.

« La nature m'avait donné et l'éducation développa en moi l'esprit de rébellion. J'étais l'idole d'une mère faible; elle m'aimait d'un amour qui me fait bénir sa mémoire, mais elle n'avait pas l'énergie nécessaire pour dompter et soumettre le caractère volontaire et passionné de son fils. Pourtant je n'étais ni méchant ni vicieux, et, quoique je m'arrogeasse à la maison et chez mes camarades un empire absolu, je me fis beaucoup d'amis. Mais ma mère se remaria, et je commençai bientôt à sentir avec amertume les entraves que M. Graham, son mari, allait mettre à ma jeune indépendance. S'il m'avait traité avec bonté, s'il avait gagné mon affection (ce qui ne lui eût pas été difficile, car ma nature sensible et passionnée me disposait à la tendresse et à la reconnaissance), il est impossible de mesurer l'influence qu'il aurait pu exercer sur mon caractère non encore formé.

« Sa conduite envers moi fut, au contraire, pleine de réserve et de froideur. Il repoussa avec dédain mes premières avances, lorsqu'à l'instigation de ma mère je voulus lui donner le nom de père, offense dont je ne me rendis plus coupable. Pourtant, quoiqu'il refusât ce titre, il en prit les privilèges, blessant ainsi mes sentiments et ma fierté, et excitant en moi un esprit d'opposition et de révolte à toutes ses volontés.

« Deux choses servirent à fortifier l'animosité croissante que je ressentais contre mon impérieux beau-père : je savais que je dépendais entièrement de sa libéralité, et j'avais appris, par un domestique qui connaissait depuis longtemps cette famille et qui eut faire acte de bienveillance en me confiant ce détail, que l'aversion de M. Graham à mon égard avait son origine dans

une vieille intimité entre lui et mon père, homme plein d'honneur et d'élévation, auquel j'étais fier de ressembler.

« Mais, si grande que fût la lutte dont mon cœur était le théâtre, M. Graham avait le pouvoir de son côté; car je n'étais encore qu'un enfant, et je ne pouvais d'ailleurs rester sourd aux supplications de ma mère, qui me conjurait d'apprendre à obéir pour l'amour d'elle. Ce n'était donc que rarement, et lorsque je me croyais trop injustement traité, que je me jetais dans une révolte ouverte. Des années s'écouleront ainsi, et, quoique je n'aimasse pas davantage M. Graham, la force de l'habitude, l'intérêt que je trouvais dans mes études et l'empire que je commençais à exercer sur moi-même, me rendirent la vie beaucoup moins désagréable qu'elle n'avait été.

« D'ailleurs mes ennuis étaient largement compensés par l'amour que j'éprouvais pour Emily et auquel elle répondait avec une ardeur égale. Ce n'était pas parce qu'elle intervenait comme médiatrice entre son père et moi que je l'aimais, ni parce qu'elle se soumettait patiemment à mes volontés et m'aidait dans tous mes projets; mais parce que nos deux natures étaient faites l'une pour l'autre, et qu'en grandissant nous resserrions chaque jour des liens qu'une main barbare pouvait seule briser. Je n'insisterai pas sur la tendresse et la profondeur de cette affection; il suffira de dire qu'elle devint l'âme de ma vie.

« Ma mère mourut. J'étais alors, bien malgré moi, employé dans la maison de M. Graham, et je continuai d'habiter avec sa famille. Mais tout à coup, et sans raison, mon beau-père adopta une conduite aussi insensée que cruelle, qui irrita ma fierté, me mit à la torture, et exaspéra mon caractère ardent au point que j'en devins presque fou. Il voulait me dépouiller de la seule chose qui adoucissait mon existence, de l'amour d'Emily. Je ne raconterai pas ici les motifs que je lui imputais, ni les moyens qu'il employa; je me bornerai à dire qu'ils changèrent mon antipathie en une haine amère, mon obéissance involontaire en une opposition franche et décidée.

« Au lieu de me soumettre à ce que je considérais comme une intervention tyrannique, je recherchais sans cesse la société d'Emily, et je persuadai à l'aimable fille de se prêter à mes desseins pour déjouer les projets de son père. Je ne lui parlai pas d'amour; je ne cherchai pas à la lier à moi par des promesses; je ne fis pas allusion au mariage: un sentiment d'honneur me le défendait. Mais je profitai de toutes les occasions, même en présence de son père, pour manifester ma résolution de conserver toujours ces relations familières que les circonstances avaient amenées et qui ne pouvaient plus être supprimées que par la violence.

« Emily tomba malade, et, pendant six semaines, je fus privé de sa présence. Dès qu'elle fut assez bien pour quitter sa chambre, je cherchai constamment une occasion de la voir et

je la trouvai enfla. Nous étions ensemble depuis plus d'une heure dans la bibliothèque, lorsque M. Graham entra, et s'avança vers nous avec une expression de dureté que je ne n'oublierai jamais. Je m'inquiétais peu d'une interruption, aux conséquences de laquelle je me croyais préparé; mais je ne m'attendais guère à l'attaque dont j'allais être l'objet.

« Je pensais qu'il m'accuserait de désobéissance à ses désirs mille fois manifestés, et me déclarerait ouvertement sa résolution d'élever une barrière entre Emily et moi, et j'étais prêt à lui répondre. Mais lorsqu'il m'assailit d'une grêle d'injures inqualifiables, lorsque d'une voix furibonde il m'imputa des motifs ignobles, qui ne s'étaient pas même présentés à mon esprit, je restai muet de surprise et de colère.

« Et ce n'était pas tout encore. En présence de la pure jeune fille que j'adorais, il osa m'accuser du crime de faux, et affirmer ma culpabilité. Jusque-là je n'avais été qu'irrité, mais alors, saisi d'une fureur inconnue, je levai la main, et ne sais ce que j'allais faire, quand un cri perçant d'Emily me rappela à moi-même. Je me retournai et la vis évanouie sur le sofa.

« Oubliant tout le reste pour l'état où l'horreur de cette scène l'avait jetée, je m'élançai à son secours. Il y avait une table à côté d'elle, et sur cette table plusieurs flacons. Je saisis précipitamment ce que je croyais un simple fortifiant, et de ma main agitée je répandis le contenu de la fiole sur sa figure. Je ne sais pas bien ce qu'était ce liquide, mais son effet ne fut que trop rapide. Il était accompli, l'acte irréparable, et ma main avait servi d'instrument à la fatalité!

« Rappelée soudain à la vie par une épouvantable torture, la pauvre fille s'élança du sofa en poussant de grands cris; elle traversa comme folle toute la chambre et finit par se blottir dans un coin. Je la suivais, en proie à une douleur presque aussi terrible que la sienne; mais ses mains me repoussaient, et elle jetait toujours des cris perçants. M. Graham, qui avait été un instant comme paralysé par cette scène, s'avança alors avec fureur. Au lieu de m'aider dans mes efforts pour relever la pauvre Emily, et loin d'avoir pitié de ma situation, qui ne le cédait en horreur qu'à celle de sa fille, il m'attaqua avec un redoublement de colère, m'accabla d'injures et de cruels reproches, m'accusa d'avoir tué son enfant, et me chassa de la maison avec des paroles qui retentissent encore à mon oreille; atterré que j'étais par la douleur, je n'eus ni la force ni le désir de résister à ce bannissement.

« Oh! quelle nuit affreuse et quel jour terrible suivirent cette soirée! et comment exprimer ce que j'ai souffert? Je sortis de la ville et j'errai jusqu'au matin, la tête en feu, l'esprit en délire, et m'efforçant en vain de rassembler mes pensées. Pourtant, quand la lumière vint à paraître, je sentis la nécessité de prendre une résolution et de former un plan pour l'avenir.

« La triste situation d'Emily et mon ardente inquiétude me

poussaient à rentrer, d'une manière ou de l'autre, dans la maison de M. Graham. Tout ce que je possédais, mon argent, mes habits et quelques souvenirs précieux de ma mère se trouvaient dans la chambre que j'y avais occupée. Je résolus d'y retourner encore une fois au moins, et je revins sur mes pas, décidé, s'il le fallait, pour avoir des nouvelles d'Emily, à braver le courroux de son père. Mais en approchant de la maison, j'hésitai et n'osai plus entrer. M. Graham, après avoir épuisé sur moi toutes ses injures, m'avait menacé de sa violence si je franchissais jamais le seuil de sa maison, et je craignais de me laisser entraîner à une lutte corps à corps avec cet homme à qui j'avais fait assez de mal, et qui se trouvait déjà trop cruellement puni.

« Je savais que son courroux n'était pas apaisé; qu'il pouvait exciter mon ardente nature jusqu'à la fureur, et je résolus de ne pas me placer sur son chemin. Il faudrait sans doute le rencontrer un jour pour réfuter les accusations mensongères qu'il avait lancées contre moi; mais ce ne serait pas chez lui, dans la maison de sa fille. C'était à son comptoir où le crime de faux avait, dit-on, été commis, et en présence de mes collègues, que je voulais nier publiquement ce fait et le déster d'en apporter les preuves. Mais d'abord il me fallait revoir Emily, ou savoir de ses nouvelles. Avant de rencontrer le père, je voulais connaître toute l'étendue du châtement que je lui avais involontairement infligé dans la personne de sa fille. Pour cela, il me fallait attendre que les ténèbres de la nuit me permissent de me glisser inaperçu dans la maison.

« J'errai donc tout le jour en proie aux plus cruels tourments sans penser à prendre de nourriture. Les heures me paraissaient interminables, et, dans mes souvenirs, cette journée d'attente a conservé la durée de plus d'une année de misère.

« Mais la nuit vint enfin, noire et brumeuse. Un épais brouillard enveloppait la ville, et je n'aperçus la maison de M. Graham que lorsque j'y fus arrivé. Je frémis à la vue de la voiture du médecin arrêtée devant la porte; car je savais que le docteur Jérémy avait cessé ses visites à Emily depuis plus de huit jours, et sa présence en ce moment m'annonçait qu'on l'avait appelé depuis l'accident. Voyant donc cette voiture, et pensant que M. Graham était probablement chez lui à cette heure, je m'abstins et attendis pour entrer une occasion plus favorable.

« Une ou deux fois mistress Ellis, la gouvernante, monta et descendit l'escalier; je la voyais distinctement à travers les joints de la porte, qui me permettaient de regarder dans le vestibule. Bientôt le docteur Jérémy descendit à pas lents, suivi de M. Graham. Il se disposait à partir; mais M. Graham le retint pour l'interroger sur le compte de la malade, ainsi que j'en jugeai d'après la vive anxiété peinte sur la figure de mon beau-père. Une main appuyée sur l'épaule du vieil ami de la famille,

Il cherchait à lire son opinion dans ses traits. Le docteur me tournait le dos, et je ne pus deviner sa réponse que par l'effet qu'elle produisit sur son interlocuteur. L'air hagard et fatigué de M. Graham devenait plus triste et plus abattu à chaque syllabe qui tombait des lèvres du médecin, dont les paroles étaient des oracles pour tous ceux qui le connaissaient.

« Je n'avais donc pas besoin d'un autre témoignage pour me convaincre que le malheur d'Emily était complet ; et, tandis que je regardais d'un œil compatissant ce père affligé, je songeais avec terreur à la part qui me revenait dans cette œuvre de destruction, et je sentais que l'infortuné ne pouvait me maudire plus amèrement que je ne me maudissais moi-même. Mais, si vivement que je déplorasse la part que j'avais prise dans le soulèvement de cette tempête où la pauvre fille avait fait un si cruel naufrage, je ne pouvais oublier les calomnies et les injures qui m'avaient égaré au point de rendre ma main un instrument de malheur pour celle que j'adorais.

« Immédiatement après le départ du docteur, mon beau-père sortit aussi. Lorsque je vis, à la lueur du réverbère, que l'expression douloureuse de son visage avait disparu pour faire place à l'air calme et arrogant qui lui était habituel ; lorsque je reconnus, au bruit mesuré que faisait sa canne en frappant le trottoir, qu'il était loin de partager mon repentir et mon humiliation, je cessai de l'honorer d'une pitié qu'il méritait si peu et dont il ne paraissait pas avoir besoin. Je ne plains plus que moi-même, et en regardant ses traits durs et sévères je ne sentis pour lui dans mon cœur qu'une haine implacable.

« Ne reculez pas avec horreur, Gertrude, en lisant cet aveu plein de franchise des sentiments qui m'animaient alors. Vous ne savez pas ce que c'est que haïr ; mais avez-vous jamais eu à supporter des épreuves qui approchassent des miennes ?

« Lorsque M. Graham eut tourné le coin de la rue, je m'approchai de sa maison, je tirai mon passe-partout, j'ouvris la porte et j'entrai. Tout était tranquille, et je ne vis personne dans les appartements du rez-de-chaussée. Je montai alors sans bruit, et je gagnai une petite pièce au bout du corridor qui conduisait à la chambre d'Emily. J'y restai longtemps sans entendre le moindre bruit. A la fin, craignant le retour de M. Graham, je résolus de monter à ma chambre, qui était au second étage, d'y prendre mon argent et quelques objets précieux dont je ne voulais pas me séparer, et d'aller ensuite à la cuisine pour obtenir de mistress Prime des nouvelles d'Emily. C'était une excellente femme, et j'étais sûr qu'elle m'accueillerait avec bonté.

« La première partie de mon projet était remplie, et je venais de descendre l'escalier de service pour arriver auprès de mistress Prime, lorsque je rencontrai soudain mistress Ellis, qui sortait de la cuisine tenant une tasse à la main. Cette femme n'était que depuis quelques semaines dans la maison, où

M. Graham l'avait introduite pour espionner mes actions ; aussi ne pouvais-je la souffrir. Elle connaissait bien tous les détails de l'accident et avait été témoin de mon expulsion. A ma vue elle s'arrêta, poussa un cri, laissa tomber sa tasse et se disposa à s'enfuir comme à l'aspect d'une bête féroce.

« Mais je lui barrai le passage et la forçai de s'arrêter pour m'entendre. Je n'eus pas le temps de lui adresser la parole ; l'explosion de sa colère indignée confirma aussitôt toutes mes craintes.

« Avez-vous envie de me crever les yeux comme à elle, scélérat que vous êtes ? s'écria mistress Ellis.

« — Où est Emily ? demandai-je. Laissez-moi la voir.

« — La voir ! répliqua-t-elle. Le misérable ! Non, vous l'avez fait assez souffrir. Ayez au moins pitié, et laissez-la tranquille.

« — Que voulez-vous dire ? » m'écriai-je en la secouant rudement par le bras, car ses paroles me brûlaient le cœur comme un fer rouge.

« — Je veux dire qu'Emily ne verra plus personne, et que, retrouvât-elle ses yeux, vous seriez le dernier qu'elle voudrait revoir.

« — Elle me hait donc aussi ? m'écriai-je.

« — Si elle vous hait ? Oh oui... et plus que cela ; elle ne peut trouver de paroles capables d'exprimer sa haine pour vous ! Au milieu de ses douleurs, elle murmure : *Le cruel ! le méchant !* Elle frémit en entendant votre nom, et il nous est défendu de le prononcer devant elle. »

« Je n'en attendis pas davantage et m'enfuis précipitamment. Cet instant décidait de ma vie. La foudre était tombée et m'avait écrasé. Espoir, bonheur, fortune, réputation, j'avais tout perdu, mais il me restait une dernière lueur qui brillait encore au milieu des ténèbres : c'était l'amour d'Emily en qui seul j'avais confiance. Avec lui s'en allait ma jeunesse, ma foi, mon espoir du ciel. Je n'étais plus rien sur la terre ; peu m'importait où j'allais et ce qu'il adviendrait de moi !

« A partir de ce moment je ne fus plus le même homme. C'est alors que s'étendit sur moi ce voile sombre qui depuis m'a toujours enveloppé, et dont la triste influence doit vous être connue. C'est alors que je fus atteint de ce mal qui changea mon rire joyeux en un sourire amer, mon langage plein de franchise et de bienveillance en paroles où se cachait l'ironie. Mes cheveux blanchirent avant l'âge, et l'expression de mes traits devint dure et sévère. Jusque-là mon plus noble espoir avait été de me montrer un jour le bienfaiteur de mes semblables ; désormais je ne vis plus en eux que des ennemis avec lesquels il me faudrait guerroyer sans relâche. Et le Dieu que j'avais adoré, en qui j'avais cru trouver un ami juste et fidèle, un vengeur de mes injures, qu'était-il ? où était-il ? et pourquoi ne faisait-il pas triompher mon bon droit ? De quel crime hor-

rible et prémédité m'étais-je rendu coupable pour qu'il m'abandonnât ainsi? Hélas! et c'était le plus grand de mes malheurs, j'avais perdu ma foi en Dieu!

« Je ne sais quel chemin je pris en quittant la maison de M. Graham. Je ne me rappelle pas une seule des rues que je suivis, quoique sans doute elles me fussent toutes familières. Mais je ne m'arrêtai que lorsque, après avoir atteint l'extrémité d'un quai, je me trouvai les regards fixés sur l'eau profonde, avec le désir de prendre un fol élan pour me plonger dans l'éternel oubli.

« Avant ce dernier coup sous lequel avait succombé mon courage, je voulais vivre encore, au moins jusqu'à ce que j'eusse revendiqué mon honneur; pour rien au monde je n'aurais voulu laisser aux hommes ma mémoire flétrie à déchirer, ni à Emily ma honte à pleurer. Mais que m'importaient alors mes semblables? Emily ne pleurerait pas sur moi, puisqu'elle avait cessé de m'aimer, et je n'aspirais plus qu'au néant.

« Mais le hasard prit soin de moi.

« Je fus tiré de mon apathie par un bruit de rames, et l'instant d'après un petit canot vint s'amarrer à quelques pas de l'endroit où j'étais. Presque en même temps j'entendis des pas pressés sur le quai, et, m'étant retourné, je vis, à la clarté de la lune qui sortait de derrière un nuage, un robuste marin portant sous le bras droit une veste de matelot et à la main gauche un vieux sac de nuit. Sa figure vermeille était joviale, et, lorsqu'il passa devant moi pour entrer dans le canot, où l'attendaient deux rameurs, il me frappa cordialement sur l'épaule en s'écriant : « Eh bien! mon beau garçon, partez-vous avec nous? »

« Je n'hésitai pas à répondre affirmativement. Il jeta un coup d'œil sur ma figure, un autre sur mon costume, et en parut satisfait, car il s'abstint de toute question relativement à ma position sociale et aux moyens que j'avais de payer le passage. Puis il me dit en riant : « En barque, alors! »

« A son grand étonnement (il avait sans doute cru que je plaisantais), je m'élançai dans le canot, et, au bout de quelques minutes, je me trouvai à bord d'un joli petit navire dont la destination m'était inconnue. Le deuxième jour seulement, j'appris que nous allions à Rio-Janeiro, ce qui m'était fort indifférent.

« Il y avait à bord un autre passager, Lucy Grey, la fille du capitaine. Je la remarquai à peine durant les premiers jours; et peut-être aurais-je fait toute la traversée sans m'occuper de cette jeune fille, moitié enfant, moitié femme, si mon étrange et mystérieuse conduite ne l'avait fait agir d'une manière qui d'abord me surprit et finit par m'intéresser. Mon air égaré, mon agitation continuelle, le dégoût que j'avais pour toute nourriture, mon indifférence pour tout ce qui se passait autour de moi, excitèrent au plus haut degré son étonnement et sa

sympathie. Au commencement elle me croyait l'esprit dérangé et me traitait en conséquence. Elle s'asseyait en face de moi, regardait ma figure pendant une heure sans paraître se douter que je l'examinais aussi, et s'éloignait avec un gros soupir. De temps en temps elle venait m'offrir quelque mets délicat, me priant d'en manger; et comme, touché de sa bonté, je prenais plus volontiers quelque nourriture de sa main que de celle de tout autre, elle se fit une habitude de ces petites attentions. Mais lorsque je devins plus calme, lorsque mon trouble et mon égarement firent place à une mélancolie qui, bien que profonde, était moins terrible que l'excitation fiévreuse à laquelle j'avais été en proie, elle se montra peu à peu plus réservée; et quand à la fin j'eus repris possession de moi-même et fus rentré dans la vie commune, Lucy resta éloignée de l'endroit du navire où je passais la plus grande partie du jour, et je fus obligé, pour échanger un mot avec elle, de rechercher sa présence qui semblait me fuir.

« Toutefois, comme le mauvais temps me forçait de me réfugier dans la cabine, où Lucy était ordinairement assise sur la barre d'arceau, à lire ou à contempler les flots agités, nous nous trouvâmes souvent ensemble pendant cette longue traversée, d'autant plus que le capitaine Grey (ce même personnage qui m'avait invité à m'embarquer avec lui et qui semblait s'intéresser à mon sort) encourageait beaucoup ces relations. Ce brave homme, que ma mélancolie affligeait presque autant que sa fille, espérait sans doute dissiper ainsi ma tristesse.

« La timidité de Lucy disparut peu à peu, et, bien avant la fin du voyage, j'avais cessé d'être pour elle un étranger. Nous causions, ou plutôt elle causait librement avec moi; car, malgré ses accès de curiosité, je gardai un silence rigoureux sur mes aventures. Elle n'en fit pas moins tous ses efforts pour me distraire, et me raconta avec la franchise la plus naïve presque toutes les circonstances de sa vie. Tantôt je l'écoutais attentivement; tantôt, absorbé par mes douloureux souvenirs, je restais sourd à sa voix et j'oubliais même sa présence. Elle cessait de parler tout à coup; et sortant alors de ma rêverie et levant les yeux, je trouvais les siens fixés sur moi d'un air de doux reproche qui me rendait mon empire sur moi-même; je m'efforçais de l'écouter, et souvent les simples récits qu'elle me faisait m'intéressèrent vivement.

« Jusqu'à l'âge de quatorze ans, elle avait habité avec sa mère une petite maison sur le cap Cod. Leur foyer n'était que rarement égayé par la présence de son père, presque toujours en voyage. Lorsqu'il revenait, on faisait ordinairement une visite à la ville où son navire était arrivé; on y passait quelques semaines dans un bonheur non interrompu; puis on regagnait la maison, en s'attristant du départ du joyeux capitaine, et l'on se mettait à compter patiemment les semaines et les mois qui devaient s'écouler jusqu'à son retour.

« Elle me raconta aussi la mort de sa mère, la douleur que lui avait causée cette perte, et comment son père avait pleuré lorsqu'il était revenu à la maison et lui avait appris cette triste nouvelle. Elle me dit que, depuis, elle avait toujours vécu à bord, mais qu'elle se sentait bien malheureuse et bien abandonnée pendant la tempête, alors que, le capitaine se tenant à son poste, elle restait toute seule assise dans la cabine à écouter les mugissements du vent et le bruit des vagues irritées.

« Les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'elle parlait ainsi, et je la regardais avec compassion comme une sœur donnée par l'affliction. Mais ses épreuves n'avaient pas encore étouffé dans son âme la faculté d'être heureuse; elle restait enfant en dépit de ses malheurs; et lorsque, après quelque récit éloquent de ses chagrins, le capitaine s'approchait inaperçu et la surprenait par une plaisanterie ou par une malice, la provoquant aux représailles, elle était toujours prête à lui répondre sur le même ton et à jouer avec lui. Quand elle avait oublié sa douleur et séché ses larmes, sa voix si gaie et son enjouement ravissaient son père, et la cabine ou le pont retentissaient de bruyants éclats de rire. Pour moi, fuyant une gaieté si peu d'accord avec mon infortune et des accents joyeux qui agaçaient mes nerfs trop sensibles, je me retirais dans un coin pour méditer sur des malheurs que personne ne pouvait partager, et avec lesquels il me fallait rester seul.

« J'étais devenu misanthrope à ce point que les plaisanteries du capitaine et de sa joyeuse fille, et le rire musical par lequel elle répondait souvent aux saillies d'un ou deux vieux matelots privilégiés, me blessaient comme autant d'injures personnelles; et je n'aurais jamais cru qu'une personne aussi peu capable que Lucy de comprendre la profondeur de mes chagrins pût éprouver pour moi une compassion sincère, si je n'avais vu avec émotion son innocente gaieté faire place quelquefois à une gravité soudaine et même à la tristesse, lorsqu'elle rencontrait par hasard ma figure désolée, rendue plus sombre encore par le contraste qu'elle offrait avec la joie des autres.

« Mais j'ai à vous exposer des événements qui remplirent plusieurs années, et je dois me borner, autant que possible, à un exposé concis des faits. Je m'abstiendrai donc de raconter une terrible tempête qui dura deux jours et une nuit, et pendant laquelle la pauvre Lucy fut à demi folle de frayeur. Quant à moi, indifférent au danger et à la fureur des éléments, je trouvai l'occasion de reconnaître sa bienveillance par la protection et les encouragements que je pus lui donner. Cet incident, ainsi que plusieurs autres de notre voyage, contribua à lui inspirer à mon égard une grande confiance, qui, lorsque nous arrivâmes au port, me soumit à une rude et embarrassante épreuve.

CHAPITRE XLVII

LA MÈRE DE GERTRUDE

« Le capitaine Grey mourut. Il ne nous fallait plus qu'une semaine pour arriver à notre destination lorsque la maladie le saisit, et il rendit le dernier soupir trois jours avant celui où nous jetâmes l'ancre dans le port de Rio. Je partageai avec Lucy les fonctions de garde-malade, je fermai les yeux du mort et j'emportai sa fille évanouie dans une autre partie du navire. Mes paroles d'amitié et de consolation la rendirent à la raison; mais, lorsqu'elle eut conscience de son isolement, elle tomba dans un état d'abattement plus douloureux à voir que l'insensibilité qui l'avait précédé. Le capitaine Grey n'avait fait aucune disposition en faveur de sa fille; et cela lui eût été impossible, comme l'état de ses affaires le prouva. La pauvre Lucy avait donc bien raison de déplorer son triste sort, car elle était sans parents, sans argent, et approchait d'une plage étrangère, qui n'avait pas de refuge pour l'orpheline. Nous ensevelîmes son père dans les flots; et, ce triste devoir rempli, je me rendis auprès de Lucy pour essayer, ainsi que je l'avais déjà fait plusieurs fois sans succès, de la rappeler au sentiment de sa situation et de délibérer avec elle sur son avenir; car nous étions si près du port que peut-être, dans quelques heures, allions-nous descendre du navire. Elle m'écouta sans répondre.

« J'insinuai enfin que j'étais forcé de la quitter, et lui demandai si elle avait quelque projet en vue. Pour toute réponse, elle fondit en larmes.

« J'exprimai la plus vive sympathie pour son affliction, et la priai de ne pas pleurer.

« Alors, d'une voix fréquemment interrompue par les sanglots, elle fit appel à ma compassion. Avec une naïveté enfantine, elle me supplia de ne pas l'abandonner; me rappela qu'elle était seule au monde; que, lorsqu'elle mettrait le pied sur le rivage, elle se trouverait au milieu d'étrangers; et me conjura de ne pas la laisser mourir seule.

« Que faire? Ma vie n'avait aucun but. Nous étions tous les deux orphelins et désolés. Nous ne différions que par un seul point : je pouvais travailler et protéger Lucy; elle était incapable de rien faire pour elle-même. Je trouvais une personne à qui ma vie serait utile; et, pour elle, quoique ce ne fût qu'un refuge contre la pauvreté et le besoin, cela valait encore mieux que les souffrances et les périls qui l'attendaient sans moi. Je lui

dis franchement que j'avais bien peu à lui offrir, que mon cœur même était brisé; mais que j'étais prêt à travailler pour elle, à la préserver de tout danger, à la plaindre et à la consoler, et que peut-être avec le temps j'apprendrais à l'aimer.

« L'innocente enfant n'avait jamais songé au mariage; elle recherchait la protection d'un ami et non celle d'un mari; mais je lui expliquai que le lien conjugal pouvait seul empêcher notre séparation, et, dans son abattement, elle accepta enfin l'offre peu flatteuse de ma main.

« Le seul confident de notre engagement précipité, le seul témoin du mariage qui fut célébré quelques heures après, était un vieux matelot battu par la tempête, qui avait connu et aimé Lucy depuis son enfance, et dont le nom vous est peut-être familier. Il s'appelait Ben Grant. Il nous accompagna à terre et à l'église, où nous nous rendîmes immédiatement, nous suivit à l'humble logis dont nous tâchâmes de nous contenter pour le moment, et se dévoua à Lucy avec un zèle qui, hélas! l'égara, ainsi que vous l'apprendrez bientôt.

« Après beaucoup de difficultés, j'obtins une place chez un homme en qui je reconnus par hasard un ancien ami de mon père. Il était depuis plusieurs années à Rio, où il faisait un commerce étendu, et consentit à me recevoir en qualité de commis; parfois même il m'envoyait traiter quelque affaire dans des lieux éloignés. Mes fonctions étant régulières et avantageuses, nous nous trouvâmes bientôt au-dessus du besoin, et je pus mettre ma jeune femme dans l'aisance, sinon l'entourer de luxe.

« La douceur de son caractère, la gaieté qui ne l'abandonnait jamais dans les privations, l'ardeur avec laquelle elle cherchait à me rendre heureux, ne restèrent pas sans résultat. Je sortis de ma mélancolie, je réussis à dissiper les sombres nuages qui voilaient mon front; et mes rides prématurées, que sa douce petite main tâchait d'effacer, finirent par disparaître tout à fait. Les quelques mois que je passai avec votre mère, Gertrude, forment un doux épisode dans ma vie orageuse. J'arrivai à l'aimer beaucoup, non pas comme j'aimais Emily, c'était impossible; mais cette fleur solitaire qui s'épanouissait sur la tombe de mes premières espérances répandait tout autour d'elle un parfum délicieux; et sa fille ne m'est pas plus chère parce qu'elle est une partie de moi-même, que parce qu'elle est aussi un souvenir de la fleur aimée qui fut sitôt arrachée de mes mains.

« Deux mois environ après votre naissance, mon enfant, et avant que vos yeux eussent appris à rayonner de joie à la vue de votre père souvent absent, je fus envoyé pour affaires dans une ville assez éloignée de Rio. Il y avait près d'un mois que j'étais parti; j'avais été entraîné au delà de ma première destination, et j'avais écrit régulièrement à Lucy pour l'informer de tous mes mouvements (mais tout m'a fait croire depuis qu'elle n'a jamais reçu aucune de mes lettres), lorsqu'une *malaria* fatale

infecta les environs de l'endroit où je me trouvais. Je pris, en pensant à ma famille, toutes les mesures pour écarter de moi la contagion; elles furent inutiles. La terrible fièvre s'empara de moi, et je restai de longues semaines aux portes du tombeau. Je fus cruellement délaissé durant ma maladie, car l'état de ma bourse n'était pas fait pour encourager des soins mercenaires; mais ce que j'eus à souffrir par suite de mes inquiétudes sur le sort de Lucy et sur le vôtre dépassa de beaucoup toutes mes douleurs physiques, bien que celles-ci fussent presque insupportables. J'évoquai toutes les craintes que l'imagination peut concevoir; mais elles n'étaient rien, hélas! en comparaison de la réalité qui m'attendait, lorsque, après les souffrances que j'avais crues interminables, je repris enfin le chemin de Rio, sans ressources, amaigri, et à peine couvert de haillons. Je me présentai à mon ancienne demeure. Elle était déserte, et l'on m'avertit de fuir ce voisinage, parce que la terrible maladie dont je venais d'être la proie avait presque dépeuplé ce quartier. Je fis toutes les recherches possibles, mais sans obtenir de renseignements sur ma femme et mon enfant. Je courus vers l'horrible charnier où, durant la faveur de l'épidémie, on avait exposé les cadavres inconnus; mais, parmi ces restes défigurés et tombant en putréfaction, il était impossible de distinguer des traits aimés. J'errai pendant des semaines entières par la ville, dans l'espoir d'apprendre quelques nouvelles de Lucy, mais je ne rencontrai pas un être qui en eût entendu parler. Tout le jour je parcourais les quais et les rues que fréquentait habituellement Ben Grant, à qui je vous avais confiées, vous et votre mère; mais nul ne put me renseigner sur les personnes dont je faisais la description.

« Ma première pensée avait été naturellement que Lucy se serait adressée à mon patron pour savoir la cause de mon absence prolongée, et, en trouvant mon foyer désert, je m'étais hâté de l'aller voir. Mais il venait, lui aussi, de périr victime de la contagion. Son comptoir était fermé et sa maison liquidée. Je continuai mes recherches et mes investigations jusqu'à ce que l'espoir s'éteignit en moi. Je reconnus qu'à peine un voisin de la maison fatale où j'avais laissé ma famille avait été épargné par l'épidémie; et convaincu enfin que mon mauvais destin me poursuivait toujours avec la même fureur, et que j'aurais dû prévoir et attendre ce dernier coup, je m'engageai follement sur le premier navire qui me permettrait de quitter une terre si pleine de déchirants souvenirs.

« Alors commença pour moi cette course vagabonde qui, ne connaissant ni terme ni repos, a occupé le reste de mon existence. Avec des buts divers et bien des fluctuations de fortune, j'ai voyagé par toute la terre. Mon pied a foulé le sol de presque tous les pays. Le désert m'est aussi familier que la cité; je connais le sauvage aussi bien que l'homme civilisé, et, de toute cette expérience, j'ai appris que la paix n'existe nulle part et

que l'amitié n'est qu'un nom. Si je hais, si je suis et si je méprise l'humanité, c'est que je la connais bien.

« Une fois, dans le cours de mes voyages, je visitai la demeure de mon enfance. Inconnu et inaperçu, je contemplai des traits familiers, mais altérés par le temps. Je vis la figure d'Emily contente et heureuse dans sa cécité et dans l'oubli du passé. Une jeune fille était assise auprès du feu, essayant de lire à la clarté de la flamme vacillante. Je ne savais pas alors ce qui donnait pour moi tant de charme à sa physionomie rêveuse, ni pourquoi mes yeux s'arrêtaient sur elle avec tant de plaisir; car nulle voix ne disait au cœur du père qu'il contemplait son enfant. Je ne sais si le violent désir qui me poussait à entrer, à me faire reconnaître, à supplier Emily de me laisser entendre un mot de pardon, ne l'eût pas enfin emporté sur la crainte d'encourir son mécontentement; mais en ce moment M. Graham apparut, froid et implacable comme toujours: je le regardai un instant, puis je m'enfuis encore de la maison et partis le lendemain pour une contrée lointaine.

« Quoique, dans les divers travaux que je me vis forcé d'entreprendre, j'eusse plus d'une fois assez bien réussi pour conquérir une indépendance temporaire et entreprendre des voyages coûteux, je n'avais pas cherché à m'enrichir; car, une fois mes besoins satisfaits, comment aurais-je employé mon argent? A la fin, pourtant, le hasard me donna une fortune que je ne cherchais pas.

« Après une année passée dans les déserts de l'Ouest, et dont les aventures vous paraîtraient presque incroyables, je continuai mon chemin à travers ce vaste continent. Mes fatigues et mes privations furent sans nombre dans ce voyage accompli tout seul, et entrepris seulement pour satisfaire mes habitudes vagabondes; mais je me trouvai enfin dans ce lieu qu'on a depuis appelé la terre promise, et qui pour un grand nombre d'émigrants n'a été qu'une terre de mensonge et de déception. Moi qui ne cherchais pas d'or, j'en fus comblé. Je fus un des premiers qui découvrirent les mines, un des plus favorisés, bien qu'un des moins laborieux de ceux qui couraient après la fortune. Avec les premiers résultats de mes travaux, j'achetai par hasard une vaste étendue de terrain, songeant peu à cette époque que ces champs déserts étaient destinés à devenir les rues et les places d'une grande et riche cité.

« Ce fut pourtant ce qui arriva; et sans efforts, sans presque le savoir, je gagnai d'immenses richesses.

« Ce n'était pas tout encore. L'heureux hasard qui m'avait conduit à cet Eldorado me fit découvrir une perle précieuse, un trésor en comparaison duquel la Californie et toutes ses mines ne sont rien à mes yeux. Vous savez comment ce cri de l'or fit le tour du globe, et comment des gens de toutes nations apportèrent leurs bras où ils croyaient trouver la fortune. La famine vint ensuite, et après elle la maladie et la mort, faisant tomber

au bord du chemin celui qui courait après la riche moisson dont il ne devait pas recueillir les épis.

« Malgré le mépris que m'inspirait cette avide populace, je ne pus refuser, dans la prospérité où j'étais, de subvenir aux besoins de ceux que je rencontrais sur ma route; et, une fois du moins, mon humanité trouva sa récompense.

« Un malheureux, en guenilles et à demi mort, se traîna jusqu'à l'entrée de ma tente et me demanda la charité d'une voix qui allait s'éteindre. Je l'accueillis dans mon étroite demeure et fis mon possible pour le soulager. Il souffrait de besoin plus que de maladie, et, une fois sa faim apaisée, la brutalité de sa sauvage nature se manifesta bientôt par l'indifférence hargneuse avec laquelle il recevait l'hospitalité d'un étranger et la grossière ingratitude avec laquelle il en abusa. Quelques jours suffirent pour lui rendre ses forces; et moi, désireux de congédier un visiteur dont la conduite m'avait déjà inspiré des soupçons, je lui signifiai de s'en aller, lui remettant en même temps assez d'or pour assurer sa subsistance jusqu'à ce qu'il atteignit les mines, où il prétendait vouloir se rendre.

« Il parut mécontent et demanda la permission de rester jusqu'au lendemain matin, sous prétexte que la nuit approchait et qu'il n'avait pas d'abri. Je ne fis aucune objection, ne m'imaginant guère à quel serpent je donnais asile. Vers minuit, je fus tiré de mon sommeil, toujours léger et facile à troubler, et je vis mon locataire occupé à me dépouiller de mon bien et bientôt prêt à fuir. Sa scélératesse ne s'arrêta pas là. Lorsque j'eus mis la main sur lui en lui reprochant son vol, il saisit une arme qui se trouvait à sa portée et tenta à la vie de son bienfaiteur. Je parai le coup, et, grâce à mes forces supérieures, je me fus bientôt rendu maître de mon antagoniste. Il se prosterna alors à mes pieds avec la bassesse qu'on pouvait attendre d'un aussi lâche coquin. Et il avait bien sujet de trembler, car la terrible loi de Lynch¹ était alors dans toute sa vigueur, et j'allais probablement livrer le traître au sort qu'il méritait, lorsque j'aperçus par hasard un objet si tentant pour ma cupidité, que j'oubliai les méfaits de mon hôte dans l'empressement avec lequel j'échangeai sa liberté contre la possession de ce trésor.

« Sur ma demande, il avait vidé ses poches pour me restituer l'or que je n'eusse pas regretté. Quand ce vil métal roula à mes pieds, je vis briller parmi les pièces de monnaie un bijou qui m'appartenait aussi bien que le reste, mais dont la vue me causait autant de surprise que de ravissement.

« C'était une bague d'une forme particulière, qui avait jadis

1. *Lynch-law*. Cette loi condamnait tout voleur à être fouetté publiquement et par tous les assistants, à coups de lanières de cuir. La plupart du temps le coupable ne survivait pas à ce cruel supplice.

appartenu à mon père, et qu'après la mort de son époux ma mère avait portée jusqu'à son mariage avec M. Graham, époque où j'en étais devenu possesseur. Je l'avais toujours considérée comme un précieux héritage, et c'était un des quelques objets que j'avais emportés en fuyant la maison de mon beau-père. Je l'avais laissée, avec une montre et plusieurs autres bijoux, à Lucy, lorsque je l'avais quittée à Rio, et sa vue fut pour moi dans cet instant comme une voix sortie de la tombe. Je demandai avidement à mon prisonnier d'où il la tenait, mais il garda un silence opiniâtre. A mon tour je le suppliai et la promesse que je lui fis de le laisser partir sans le livrer aux *lanciers de la justice* aussitôt qu'il aurait achevé son récit, lui arracha enfin le secret qui m'intéressait si vivement.

« Cet homme était Stéphane Grant, le fils de mon vieil ami Ben. Il avait entendu de la bouche de son père l'histoire des malheurs de votre mère; et une violente querelle, qui s'était élevée entre Ben et sa méchante femme lors de l'arrivée de la jeune étrangère dans leur maison, avait gravé ce récit dans sa mémoire. D'après ce qu'il me raconta, il paraît que l'honnête mais déflant conseiller de Lucy interpréta la longue absence dont ma maladie fut la cause par un abandon cruel et volontaire. La pauvre enfant, pour qui tout mon passé était un sombre mystère, et qui, par conséquent, ne pouvait s'expliquer certains traits de mon caractère et de ma conduite, ne tarda pas à partager les soupçons et les craintes du vieux matelot. Elle s'était déjà adressée à mon patron pour avoir de mes nouvelles; mais lui, qui me savait exposé à la contagion et me croyait sans doute au nombre des morts, ne voulut pas l'affliger en lui faisant part de ce qu'il supposait, et répondit à ses questions avec une obscurité qui ne fit que donner plus de force aux soupçons jusqu'alors vagues et incertains de Lucy. Toutefois, elle refusa positivement de quitter notre demeure; et, conservant l'espoir de mon retour, elle resta où je l'avais laissée jusqu'à ce que la terrible fièvre commençât ses ravages. Cependant elle avait épuisé ses ressources; son courage l'abandonnait en même temps que ses forces, et Ben, se persuadant de plus en plus que la naïve Lucy avait été trahie et abandonnée, l'engagea finalement à vendre ses meubles et à fuir la contagion avant qu'il fût trop tard. Elle s'embarqua pour Boston sur un navire où Ben travailla comme matelot; et, en arrivant au port, son humble protecteur la conduisit immédiatement à la seule demeure qu'il pût lui offrir.

« Là se termina tristement le malheureux sort de votre mère; et vous, Gertrude, vous demeurâtes tout enfant à la merci de la cruelle femme qui, si elle n'avait craint de voir trahir son crime, vous eût sans doute aussitôt chassée du misérable abri que vous donnait son toit. Ce crime, c'était un vol honteux commis par Nan et son fils déjà infâme, au préjudice de votre innocente et infortunée mère, qui devint facilement victime de

leur rapacité. Mais Nan ne participa jamais aux profits de ce vol, car son fils, l'emportant sur elle en astuce et en duplicité, s'était fait remettre les bijoux pour les vendre, en garda ce qui lui plut et s'appropriâ l'argent qu'il fit avec le reste.

« La vieille bague que j'ai actuellement en ma possession, relique inappréciable d'une lugubre tragédie, aurait suivi les autres bijoux, si elle ne lui avait paru de trop mince valeur. Cependant elle sauva, temporairement du moins, le malheureux Stéphen du châtimeut qui attend ce pécheur endurci; et pour moi, il me reste encore à savoir si la connaissance des secrets dont elle a été la clef sera un bienfait pour mon avenir, ou bien une plus sombre et une plus pesante malédiction. Malgré les renseignements que je venais d'obtenir et l'espoir qu'ils me donnaient de retrouver mon enfant, rien ne m'assurait que mon trésor n'allait pas échapper à mes recherches. Lorsque je questionnai Stéphen sur vous, Gertrude, comme il n'avait plus de motif de cacher la vérité, il déclara ne pouvoir me donner de détails postérieurs à l'époque de votre séjour chez Trueman Flint. Il savait que l'allumeur de réverbères vous avait donné asile, et il avait appris plus tard que vous continuiez à demeurer chez lui par ce fait, que le vieillard avait eu la sottise (je me sers de sa propre expression) de venir payer volontairement à Nan la vitre que vous aviez cassée dans un accès de vengeance enfantine.

« Il ne put rien m'apprendre de postérieur à ce détail; mais j'en savais assez pour réveiller toute mon énergie et me remplir d'un désir ardent et unique, celui de retrouver ma fille. Je m'empressai de retourner à Boston: il ne me fut pas difficile de suivre la trace de votre bienfaiteur, quoiqu'il fût mort depuis longtemps, car je trouvai maint témoin qui rendit hommage à ses vertus. Et lorsque je m'informai de sa fille adoptive, elle non plus n'était pas oubliée dans le quartier où s'était écoulée son enfance. Plus d'une voix reconnaissante s'éleva pour répondre à mes questions et proclamer les motifs qu'on avait de se rappeler la petite fille qui, après avoir connu les épreuves de la pauvreté, se faisait un devoir et un plaisir dans la prospérité de secourir les voisins dont elle avait autrefois partagé les souffrances.

« Mais, hélas! pour mettre le comble aux tristes vicissitudes qui remplissaient ma vie, à l'instant où j'étais rassuré sur l'existence de ma fille et où mes oreilles écoutaient avidement les louanges qui accompagnaient partout son nom, à cet instant même tombaient sur moi comme un coup de tonnerre ces foudroyantes paroles: « Elle est actuellement la fille adoptive de « la douce Emily Graham, la demoiselle aveugle! »

« Etrange coïncidence! juste rétribution qui, au moment même où je croyais réaliser mes plus chères espérances, m'écrasait une fois de plus sous la main de fer d'une destinée qui ne voulait pas se laisser arracher sa victime!

« Mon enfant, mon unique enfant, unie depuis des années par les liens de la reconnaissance et de l'amour à celle que je n'osais regarder en face, de peur de lire sur ses traits, si elle venait à être instruite de ma présence, une condamnation qui me briserait sans retour!

« Les terres et les mers qui m'avaient jusqu'alors séparé de vous ne semblaient plus à mon imagination torturée des obstacles aussi infranchissables que ceux que m'offrait cette terrible réflexion : « Le seul être au monde dont j'aie espéré conquérir « la tendresse a été élevé, depuis l'enfance, dans une maison « où mon nom est abhorré! »

« Navré par la pensée déchirante que toutes mes explications, toutes mes prières ne pourraient jamais effacer ces premières impressions, que tous mes efforts et tout mon amour ne provoqueraient jamais qu'une froide reconnaissance de mes droits, ou pis encore, un faux semblant d'affection filiale, je me décidai à laisser ma fille ignorer le secret de sa naissance, à ne jamais la voir, plutôt que de la soumettre à l'affreuse nécessité de choisir entre l'amie qu'elle vénérât et le père dont les crimes devaient la remplir de crainte et d'horreur.

« Après avoir lutté longtemps contre des émotions opposées, je résolus de faire une tentative pour vous voir et vous reconnaître, Gertrude, tout en ayant bien soin de garder l'incognito. Je comptais (et l'événement prouva que ce n'était pas sans raison) sur les changements que le temps avait opérés dans ma personne pour rester inconnu à tous ceux qui n'avaient pas vécu dans l'intimité de ma famille pendant mon adolescence, et je m'approchai de la maison de M. Graham sans crainte de me trahir. Je la trouvai déserte.

« Je tournai alors mes pas vers le comptoir qui m'était familier, et là, un commis mal renseigné m'apprit que toute la famille, vous-même comprise, avait passé l'hiver à Paris et se trouvait alors en Allemagne. Sans hésiter ni pousser plus loin mes recherches, je m'embarquai pour Liverpool, et, de là, me rendis aussitôt à Baden-Baden. Cette excursion n'était rien pour un voyageur comme moi.

« Sans m'aventurer en présence de mon beau-père, je saisis la première occasion de voir mistress Graham. Grâce à sa loquacité, j'appris bientôt que vous étiez restée à Boston avec Emily et que vous demeuriez alors chez le docteur Jérémy.

« Je repartis immédiatement. Ce fut pendant ce voyage que je fis la connaissance du docteur Gryseworth et de sa fille, connaissance qui me devint très précieuse, puisqu'elle facilita mes rapports avec vous.

« De retour à Boston, je vis de loin la maison du docteur Jérémy déserte en apparence et fermée comme pour la saison. Un homme, occupé à faire quelques réparations, m'apprit que la famille était absente; il ne pouvait me dire quelle direction elle avait prise, mais que les domestiques me renseigneraient

sans doute à cet égard; je sonnai hardiment. Mistress Ellis répondit à mon appel, cette même femme qui, près de vingt ans auparavant, avait si cruellement fait retentir à mes oreilles le glas funèbre de toutes mes espérances en ce monde. Elle rencontra mon regard scrutateur sans pâlir, et je vis aussitôt que j'étais pour elle un inconnu.

« Elle répondit à mes questions avec autant de calme et de sang-froid qu'à toutes celles des clients déçus du docteur, et m'apprit que M. Jérémie était parti le matin même pour New-York, et qu'il ne reviendrait que dans deux ou trois semaines.

« Rien ne pouvait être plus favorable à mes désirs que cette circonstance; car je pouvais rejoindre votre société et faire peu à peu connaissance avec vous en qualité de compagnon de voyage.

« Vous savez comment je réussis, et comment, tantôt vous suivant, tantôt vous devançant, je restai toujours près de vous. Pour ajouter la moindre des choses à votre bien-être et à celui d'Emily, pour connaître vos plans, prévenir vos désirs, vous assurer les meilleures chambres et vous gagner les attentions les plus empressées des domestiques, je n'épargnai ni argent ni fatigues.

« Je dus à la cécité d'Emily une grande partie de la liberté avec laquelle je vous approchais et prenais même place quelquefois au milieu de votre cercle; car je savais bien que, sans cela, ni le temps ni les changements qu'il avait faits en moi n'auraient pu lui cacher qui j'étais. Aussi ne fut-ce qu'au dernier acte de ce drame, lorsque la mort nous regardait tous en face et que la dissimulation devenait impossible, que j'osai une fois élever la voix en sa présence.

« Pour comprendre avec quelle sollicitude je veillais sur vous pendant ces quelques semaines, et avec quel soin je pesais toutes vos actions et toutes vos paroles, cherchant même à lire sur votre figure vos pensées les plus secrètes, il faudrait avoir eu toutes ces facultés vivifiées et surexcitées par des motifs aussi graves que les miens. Et qui pourrait mesurer les angoisses d'un père aimant qui, apprenant chaque jour à idolâtrer davantage son enfant, n'osait cependant la presser contre son cœur?

« C'est surtout lorsque je vous voyais en proie à la tristesse et à la douleur, que je désirais proclamer mes droits à votre confiance; et plus d'une fois j'aurais perdu mon empire sur moi-même, sans la crainte que m'inspirait Emily, douce pour tout le monde, excepté pour moi! Je ne pouvais supporter la pensée qu'après mes aveux je cesserais d'être un ami pour devenir un père abhorré. J'aimais mieux continuer à veiller de loin sur mon enfant, que de lui apparaître comme un tyran prêt à l'arracher de la demeure d'où j'avais été chassé moi-même et des cœurs qui, remplis pour elle d'une ardente affection, étaient pour moi de pierre et de glace.

« Je gardai donc le silence; et quelquefois présent à vos regards, mais plus souvent encore caché à vos yeux, j'errai autour de vous, jusqu'à ce jour terrible dont vous garderez le souvenir, et où mon cœur, oubliant tout excepté votre sûreté et celle d'Emily, parla enfin et trahit mon secret.

« Et maintenant vous savez tout, mes infortunes, mes souffrances et mes fautes!

« Pouvez-vous m'aimer, Gertrude? Voilà tout ce que je vous demande. Je ne veux pas vous enlever à votre demeure, ni dépouiller la pauvre Emily d'une enfant qu'elle apprécie autant que moi. Le seul baume que cherche mon cœur déchiré, c'est l'aveu sincère qu'au moins vous tâcherez d'aimer votre pauvre père.

« Je n'ai dans ce monde et dans l'autre, hélas! nul espoir que vous-même. Si vous pouviez sentir comme mon cœur bat en ce moment, vous sauriez qu'il ne tardera pas à se briser à moins que vous ne veniez le calmer par votre compassion, ma douce enfant, ma fille bien-aimée! Voulez-vous le réjouir par votre amour? S'il en est ainsi, venez me serrer dans vos bras et me murmurer des paroles de consolation et de paix. C'est en vue de votre fenêtre, dans le vieux pavillon du jardin, que j'attends avec anxiété le bruit de vos pas. »

CHAPITRE XLVIII

RÉUNION

Lorsque, après avoir avidement dévoré ce manuscrit, les regards de Gertrude ont rencontré les dernières lignes, elle se lève et l'instant d'après elle a disparu de sa petite chambre, dont le parquet est jonché de feuillets tombés de ses genoux. En un clin d'œil elle a descendu l'escalier, traversé le vestibule, et, bondissant à travers la pelouse humide de rosée, elle se dirige vers le pavillon où M. Amory attend sa venue, les bras croisés et les traits immobiles.

Mais le pas de Gertrude est si léger qu'elle s'est jetée au cou de son père avant qu'il se soit aperçu de sa présence; et, tout le corps tremblant d'une émotion longtemps comprimée, mais à laquelle elle laisse alors un libre cours, elle fond en un déluge de larmes interrompues par des sanglots si fréquents et si pro-

fonds qu'il semble que son cœur va se briser. Son père, qui l'entoure étroitement de ses bras et la presse fortement contre sa poitrine, s'efforce de l'apaiser en murmurant à son oreille : « Allons, enfant, tu m'effrayes. »

Calmée un peu par ses caresses, elle peut enfin lever les yeux et lui sourire à travers ses larmes. Ils restent ainsi longtemps au milieu d'un silence plus éloquent que toutes les paroles. Enveloppée des plis du manteau que son père a jeté sur elle pour la préserver de l'air du soir, et toujours entourée de ses bras, Gertrude sent que l'union de leurs âmes est complète; et l'exilé qui, durant tant d'années, n'a jamais connu la douce influence d'un sourire ami, sent fondre de tendresse un cœur que la solitude n'a pu endurcir.

La lune se cache derrière les nuages et reparait pour les trouver toujours dans la même attitude. Enfin, au moment où elle se découvre au milieu d'un ciel pur, M. Amory relève la tête de sa fille, regarde dans ses yeux brillants, et, tout en lissant sur son front ses bandeaux dérangés : « Tu m'aimeras donc ? lui demande-t-il d'une voix émue et touchante.

— Oh ! je vous aime ! » s'écrie Gertrude, dont les baisers ferment la bouche à son père.

A ce cri du cœur, les traits jusqu'alors impassibles de l'homme fort se détendent; il appuie la tête sur l'épaule de sa fille et pleure à son tour.

Mais un instant seulement; car Gertrude retrouve aussitôt tout son calme en voyant son père vaincu par l'émotion. Elle lui prend la main et le fait tressaillir par l'accent ferme et décidé avec lequel elle lui dit : « Venez !

— Où cela ? s'écrie-t-il en levant la tête avec surprise.

— Auprès d'Emily. »

Au lieu de s'avancer dans la direction où elle voudrait l'entraîner, il recule en frissonnant et secoue tristement la tête : « Je ne peux pas.

— Mais elle vous attend; elle pleure aussi, et demande instamment au ciel de vous rendre à son amour.

— Emily!... vous ne savez pas ce que vous dites, mon enfant.

— En vérité, mon père, c'est vous qui vous trompez. Emily ne vous hait point, ne vous a jamais haï. Elle vous a cru mort il y a bien longtemps; mais votre voix, quoiqu'elle ne l'ait entendue qu'une fois, lui a presque fait perdre la raison, tellement elle vous aime encore. Venez, et elle vous dira, mieux que je ne puis le faire, par quelle fatale erreur vous avez tant souffert tous les deux. »

Emily, qui avait entendu la voix de Willie Sullivan au moment où il disait adieu à Gertrude sur le pas de la porte, s'était abstenue à table de toute question relativement à son amie, pensant que probablement elle préférerait rester dans sa chambre; et, après le repas, elle entra dans le salon, où elle demeura

seule plus d'une heure, M. Graham s'étant retiré dans la bibliothèque.

Ce grand salon aux vieilles boiseries était vraiment attrayant. Le feu brûlait encore dans la cheminée, envoyant au loin ses reflets et sa vive chaleur, que le froid, extraordinaire pour la saison, rendait fort agréable. La pâle clarté des bougies ne détruisait pas l'effet des ombres que la lumière du feu faisait jouer sur le mur et sur le canapé où Emily était assise.

La jeune malade, si nous pouvons l'appeler ainsi (car, malgré sa mauvaise santé, elle conservait encore la fraîcheur et l'amabilité de sa jeunesse), était assise en face de la cheminée, et la flamme vacillante éclairait sa figure et rehaussait le brillant coloris qu'une violente agitation intérieure avait fait éclorre sur ses joues ordinairement pâles. Le goût exquis avec lequel se mettait toujours Emily, et qui faisait de sa toilette l'emblème de la pureté de son caractère, ne la servait jamais mieux que lorsqu'elle portait, comme ce soir-là, une robe flottante de cachemire blanc, fixée à la taille par une ceinture de soie. Les manches en étaient longues et pendantes, et leur blancheur ne pouvait trouver de rivale que dans celle de la petite main qui, s'échappant de leurs larges plis, jouait avec les lourdes franges pourprées d'un châle qu'elle avait mis pour passer dans la salle à manger, mais qui était alors négligemment jeté sur le bras du sofa.

S'appuyant sur son coude, Emily était assise la tête penchée en avant; et, tandis qu'elle passait en revue les images reflétées dans son souvenir, un étranger aurait pu croire que, sous ses longs cils baissés, elle contemplait dans le brasier ardent quelque tableau fantastique, tant sa figure restait attentivement tournée du côté de la cheminée.

Parfois, lorsque le vent d'été murmurait entre les branches qu'il faisait frapper légèrement contre les vitres, elle relevait la tête et courbait gracieusement son cou dans l'attitude d'une personne qui écoute; puis, reconnaissant la nature de ce bruit, elle retombait en soupirant dans son attitude nonchalante. Une fois mistress Prime ouvrit la porte, jeta un coup d'œil autour du salon pour chercher la gouvernante, et, ne la trouvant pas, se retira dans le corridor en disant: « Las! bon Dieu! je voudrais seulement qu'elle eût des yeux à présent pour qu'elle pût voir comme elle ressemble à un portrait! »

Un aboiement sourd et bref du chien de garde attira de nouveau son attention, et, un moment après, des pas se firent entendre dans le vestibule.

Avant qu'ils eussent atteint la porte, Emily était debout, écoutant avec anxiété le bruit qui s'approchait; et quand Gertrude entra avec M. Amory, l'aveugle, qu'on eût pris plutôt pour une statue que pour un être vivant, les mains jointes, les lèvres entr'ouvertes, les attendait en silence.

Gertrude ne jeta qu'un coup d'œil sur la figure d'Emily, un autre sur celle de son père, et disparut. Elle voyait qu'ils s'étaient

reconnus, et une délicatesse instinctive lui défendait de troubler par sa présence la sainteté d'une entrevue aussi solennelle.

Lorsqu'elle eut refermé la porte, Emily sépara ses mains jointes et les étendit en murmurant : « Philippe ! »

Il les saisit dans les siennes et se mit à genoux devant elle. A moitié évanouie, Emily retomba sur le sofa. M. Amory courba la tête sur les mains qu'il retenait encore, et, cachant sa figure dans les doigts effilés d'Emily, il prononça son nom d'une voix tremblante.

« La tombe a rendu sa proie ! s'écria l'aveugle. Mon Dieu, je te remercie ! » Et arrachant ses mains de l'étreinte convulsive de son ami, elle jeta les bras autour de son cou, reposa sa tête sur son sein et dit d'une voix étouffée par l'émotion : « Philippe !... mon cher Philippe ! est-ce un rêve, ou êtes-vous bien réellement revenu ? »

La contrainte et les règles de convention, qui refoulent si souvent la manifestation des sentiments naturels, n'existaient point pour Emily, véritable enfant de la nature. Exclue de la société depuis tant d'années et vivant sans cesse au milieu de ses souvenirs, elle avait échappé à la contagion du monde et conservé toute la naïve simplicité du jeune âge, toute la fraîcheur de son printemps. Et Philippe, qui ne s'était jamais lié par d'autres liens que ceux que lui avaient imposés les circonstances et la nécessité, sentit revenir sa jeunesse, lorsque, posant doucement sa petite main sur sa tête, Emily rendit grâce à Dieu de son retour. Elle ne pouvait voir que le temps avait argenté ses cheveux et altéré son visage ; mais, soit que Philippe revint avec les traits du fougueux adolescent dont l'image était gravée dans sa mémoire, ou avec les cheveux blanchis de l'homme mûr dont l'âge échappait aux conjectures des curieux, que lui importait à elle qui vivait au milieu d'un monde peuplé d'esprits ?

Et, lorsque Philippe vit la sainte clarté que répandent la sympathie et l'amour rayonner sur ce visage qu'il avait redouté de revoir, la tête de l'aveugle lui parut entourée d'une auréole. Aussi cette réunion tenait-elle moins de la terre que du ciel. S'ils s'étaient réveillés de l'autre côté de la tombe, si leurs âmes s'étaient rencontrées dans cet heureux séjour où il n'y a plus de séparation, leur joie n'aurait pu être plus pure ni leur bonheur plus complet.

Ce ne fut que lorsque, assis à côté l'un de l'autre, Emily eût raconté l'histoire de ses espérances, de ses craintes, de ses prières, de son désespoir, Philippe, celle des tristes événements de sa vie, qu'ils crurent à la réalité du bonheur si longtemps retardé, mais qui promettait enfin de couronner leur existence.

Durant le récit des épreuves de Philippe et de la mort prématurée de Lucy, Emily couvrit à plusieurs reprises de baisers et de larmes la main qu'elle tenait dans la sienne ; et lorsqu'elle apprit que celle qu'elle avait adoptée et élevée avec tant d'affec-

tion était l'enfant de son cher Philippe, son cœur adressa à Dieu de muettes actions de grâces pour lui avoir donné de remplir une si sainte mission, alors que sa destinée lui avait paru inutile et désolée sur la terre.

« Si je pouvais l'aimer davantage, cher Philippe, s'écria-t-elle le visage inondé de larmes, je le ferais à cause de vous et de sa douce et malheureuse mère.

— Vous me pardonnez donc, Emily? demanda Philippe, lorsqu'après avoir achevé les tristes récits du passé, ils s'abandonnèrent aux douceurs de la joie présente.

— O Philippe! qu'ai-je donc à vous pardonner?

— De vous avoir enfermée pour la vie dans les ténèbres, répondit-il tristement.

— Philippe! s'écria Emily d'un ton de reproche, avez-vous pu croire un seul instant que je vous accusais, même dans le secret de mon cœur?

— Vous ne l'avez pas fait volontairement, j'en suis sûr, chère Emily. Mais vous oubliez ce que je n'oublierai jamais, qu'à l'époque de vos horribles souffrances, ce ne fut pas votre pensée seulement, mais aussi votre bouche qui prononça ma condamnation, qui proclama que votre cœur refusait pardon et pitié à celui dont la main barbare vous avait causé tant de douleurs!

— Oh! jamais, Philippe, même au plus fort de mes tortures, je ne vous ai à ce point accusé. Si mon cœur peu filial commit la faute de se révolter contre l'injustice de mon père, jamais il ne se rendit coupable d'une pareille trahison envers vous!

— Cette femme mentait donc en me disant que mon nom seul vous faisait frémir d'horreur?

— Si j'ai frémi, Philippe, c'est parce que tout mon être se soulevait à la pensée de l'injustice dont vous étiez victime; et, croyez-moi, si elle vous a affirmé autre chose que la continuation de mon amour, c'est qu'elle-même partageait cette malheureuse erreur.

— Grand Dieu! s'écria Philippe; avec quelle méchanceté elle m'a trompé!

— Ne le croyez pas, répondit Emily; mistress Ellis a été la victime des circonstances. Etrangère parmi nous, elle ne vous connaissait pas; mais si vous l'aviez vue ensuite regretter en pleurant la part qu'elle avait eue dans les malheureux événements qui vous poussèrent au désespoir et à la mort, ainsi que nous l'avions cru, vous eussiez compris comme nous qu'elle avait un cœur sensible sous cette apparence de dureté. Mais oublions ces tristes événements, et espérons que la main divine, qui nous a dirigés jusqu'ici, ne nous a affligés que dans des vues de miséricorde.

— De miséricorde! s'écria Philippe. Où en trouvez-vous la preuve, dans votre vie et dans la mienne? Est-ce elle qui a fait de moi l'instrument fatal, et de vous l'infortunée victime

d'un des plus terribles malheurs qui puissent affliger l'humanité?

— N'appellez pas ma cécité un malheur, répondit Emily; il y a longtemps que je ne la considère plus ainsi. Ce n'est qu'au milieu des ténèbres de la nuit que nous apercevons les célestes clartés; ce n'est que lorsque nous sommes exclus de la terre que nous pouvons entrer au paradis. Lorsque j'avais des yeux pour voir les merveilles de la nature et du Seigneur, je les fermais néanmoins aux témoignages d'amour dont le Tout-Puissant m'entourait de toutes parts. Lorsque je jouissais des magnifiques présents que je rencontrais à chaque pas, j'oubliais de remercier celui qui me les donnait, et je marchais devant moi, égoïste et ingrate, sans songer aux pièges séduisants dont est semé le chemin de la jeunesse. C'est pourquoi la main paternelle de celui qui nous surpasse tous en bonté a arrêté l'enfant qui s'écartait de la seule voie qui conduise à la paix, et, quoique sa verge ait frappé sévèrement, la miséricorde adoucissait encore la justice. De la tombe où furent ensevelies mes joies surgirent des espérances qui fleuriront dans l'éternité. Ce que les yeux de mon corps ne voyaient pas devint visible à ceux de mon âme soudainement éveillée, et mon esprit troublé eut déjà sur la terre un avant-goût du repos éternel. Ne vous affligez donc pas, cher Philippe, d'un sort qui réellement est loin d'être triste; mais réjouissez-vous avec moi à la pensée de cet heureux réveil dont le moment est proche, et où mes yeux ouverts seront doués de la vision des bienheureux. Alors, debout devant le trône de Dieu, je jouirai pleinement de sa glorieuse présence, dont j'aurais peut-être été privée à jamais sans la lumière qui a lui sur mon esprit à travers mes ténèbres. »

Lorsque Emily cessa de parler, Philippe contempla avec respect ses traits éclairés comme par une lumière intérieure; il y reconnut le triomphe de l'âme immortelle et médita sur la majesté et la puissance de la véritable piété. Tout à coup la porte du salon s'ouvrit, et M. Graham entra.

Le bruit de ces pas bien connus arrêta les sublimes pensées de nos deux amis, et le coloris qui embellissait les joues d'Emily fit place à une pâleur extrême au moment où Philippe se leva et se trouva face à face avec son beau-père.

M. Graham s'approchait de l'air embarrassé d'un homme appelé à recevoir un visiteur qu'il devrait peut-être reconnaître, bien qu'il lui paraisse étranger, et il jeta un coup d'œil sur sa fille, comme s'il espérait qu'elle allait mettre fin à son embarras par une présentation. Mais Emily gardait le silence, et tous les traits du visage de Philippe restèrent impassibles, tandis que M. Graham s'avavançait lentement.

Il n'était plus qu'à un pas de l'endroit où Philippe l'attendait, lorsque, frappé par l'air et l'attitude sévères de celui-ci, il s'arrêta, regarda un moment les yeux d'aigle de son beau-fils, puis chancela et étendit la main pour se retenir au manteau de la

cheminée; il serait tombé, si Philippe ne lui avait approché sa bergère.

Pas une parole n'avait été prononcée. A la fin M. Graham, qui ne cessait de contempler la figure de son hôte, s'écria d'un ton ému et surpris : « Philippe Amory ! ô mon Dieu ! »

— Oui, mon père, s'écria Emily qui se leva soudain et saisit le bras du vieillard; c'est Philippe ! Celui que nous avons si longtemps cru mort nous est rendu sain et sauf. »

M. Graham se leva et, s'appuyant sur l'épaule d'Emily, s'approcha de nouveau de M. Amory, qui restait debout les bras croisés, immobile comme une statue. Le robuste vieillard chancelait, et la main qu'il tendit à Philippe était agitée d'un tremblement nerveux.

Mais celui-ci garda le silence et refusa la main qui lui était offerte.

M. Graham se tourna vers Emily, et oubliant qu'elle ne pouvait voir cette scène, s'écria avec une amertume mêlée de tristesse : « Je ne puis le blâmer ! Dieu sait quelle a été mon injustice envers lui. »

— Oh ! oui, s'écria Philippe; vous avez été bien injuste en effet. Vous avez flétri ma vie, détruit ma jeunesse, brisé mon cœur et ruiné ma réputation !

— Non, s'écria M. Graham qui avait baissé la tête sous ces accusations; non, Philippe ! Votre réputation est intacte. J'ai reconnu mon erreur avant de vous avoir rendu infâme aux yeux d'aucun homme.

— Vous avouez donc que vous vous êtes trompé ?

— Oui ! je vous imputais un crime dont s'était rendu coupable mon premier commis, celui qui jouissait de toute ma confiance. J'ai appris la vérité presque immédiatement, mais trop tard, hélas ! pour vous rappeler. Puis arriva la nouvelle de votre mort, et je regrettai de ne pouvoir réparer mon injustice. Mais je pouvais m'abuser, convenez-en. Archer était dans ma maison depuis plus de vingt ans, et j'avais le droit de le croire fidèle.

— Assurément, répliqua Philippe, et, dès l'instant qu'un crime était commis, vous deviez aussitôt m'en croire coupable. Selon vous, je ne pouvais faire que du mal.

— J'ai été injuste, Philippe, répondit M. Graham en essayant de recouvrer sa dignité, mais j'avais quelque motif....

— Peut-être, répliqua Philippe; je vous l'accorde.

— Serrons-nous donc la main, reprit M. Graham, et oublions le passé. »

Philippe ne s'y refusa pas, quoiqu'il mit peu de chaleur et d'empressement à cet acte de réconciliation.

M. Graham, qui semblait regarder cette affaire désormais comme finie, et qui sentait sa conscience délivrée d'un pesant fardeau, s'étendit dans sa bergère et demanda à connaître les diverses circonstances de la vie de Philippe.

Celui-ci eut bientôt raconté les faits principaux de son his-

toire. M. Graham l'écouta attentivement, s'enquérant des détails avec un intérêt qui prouvait que, durant vingt années de regrets et de remords, ses sentiments s'étaient adoucis d'une manière sensible en faveur de son beau-fils, dont chaque souvenir avait été un cuisant reproche pour son cœur.

M. Amory ne put d'abord s'expliquer comment le correspondant de M. Jérémie à Rio avait pu annoncer sa mort. Toutefois, en comparant les dates, il parut probable que l'agent du docteur avait obtenu ce renseignement du patron de Philippe, lequel, avant de tomber lui-même victime de la contagion, avait cru le jeune homme emporté par la fièvre qui ravageait la province où il l'avait envoyé.

Philippe n'était pas moins étonné de ce que ses amis eussent appris sa fuite et le lieu où il avait débarqué. Mais cela s'expliquait plus facilement, parce que le navire qui l'avait conduit à Rio était revenu directement à Boston, et qu'il y avait parmi l'équipage assez d'hommes en état de répondre aux recherches que le bon docteur avait entreprises plusieurs mois auparavant, et qui, étant accompagnées de l'offre d'une récompense libérale, n'avaient pas encore cessé d'attirer l'attention du public.

Au milieu de la foule d'incidents étranges et romanesques qui se déroulaient devant M. Graham, ce qui fit sur son esprit la plus vive impression, ce fut cette singulière circonstance, que la jeune fille qui avait été élevée sous son toit et qui lui était devenue si chère, malgré quelques conflits d'opinion, était l'enfant de Philippe. Aussi lorsque, l'histoire achevée, il se retira de nouveau dans sa bibliothèque, l'entendit-on répéter plusieurs fois : « Singulière coïncidence ! très singulière en vérité. »

A peine s'était-il éloigné, qu'une autre porte fut timidement ouverte, et que Gertrude regarda avec précaution dans le salon.

Son père alla vers elle, et passant le bras autour de sa taille, il l'attira auprès d'Emily et les réunit dans un long et muet embrassement.

« Philippe, s'écria Emily, doutez-vous encore de la miséricorde et de l'amour de Celui qui nous a réservé une pareille réunion ?

— O Emily, répondit-il, je suis profondément reconnaissant. Apprenez-moi comment et où je dois déposer mes louanges et mon tribut de gratitude. »

Nous n'insisterons pas sur la muette extase d'Emily, sur la joie passionnée de Philippe, ni sur les regards pleins d'espoir et d'amour que Gertrude leur donna pendant l'heure qui suivit.

Il était près de minuit lorsque M. Amory se leva et annonça son intention de partir. Emily n'avait pas pensé qu'il quitterait une maison que, selon elle, il devait considérer comme la sienne, et le supplia de rester ; Gertrude se joignit à ses prières. Mais il persista dans sa résolution avec une fermeté que rien ne put ébranler.

« Philippe, dit enfin Emily en mettant la main sur son bras, vous n'avez pas encore pardonné à mon père. »

Elle avait deviné ses pensées. Il baissa la tête en entendant sa voix pleine de reproches et ne répondit pas.

« Mais vous lui pardonnerez, cher Philippe, » continua-t-elle d'un ton suppliant.

Il hésita; puis, l'ayant regardée encore une fois : « Chère Emily, répondit-il, je lui pardonnerai.... avec le temps. »

Lorsqu'il fut parti, Gertrude s'arrêta un moment à la porte pour le voir s'éloigner à la pâle clarté de la lune; puis, rentrant au salon, elle poussa un long soupir et dit : « Oh ! quelle journée que celle-ci ! » Mais elle s'arrêta à l'aspect d'Emily qui, agenouillée devant le sofa, les mains jointes, la figure tournée vers le ciel et les plis de sa blanche robe couvrant le parquet, semblait la personnification de la pureté et de la prière.

Gertrude passa le bras autour de son cou, s'agenouilla à côté d'elle, et toutes deux envoyèrent vers le trône de Dieu l'encens de leurs louanges et de leurs actions de grâces.

CHAPITRE XLIX

LA RÉCOMPENSE

A la mort de l'oncle True, M. Cooper avait pieusement enterré son ami dans l'ancien cimetière de l'église où il avait longtemps exercé les fonctions de sacristain. C'était un endroit triste et délabré, dont les pierres à demi renversées et couvertes de mousse annonçaient l'abandon. Mais, bien avant que la vieille église eût fait place à un édifice plus moderne et plus imposant, les restes de l'oncle True avaient trouvé une tombe plus paisible.

Avec ce bon goût et cette sensibilité qui ont récemment fait consacrer aux morts quelques-uns des plus beaux sites de la terre, un charmant petit bois voisin de la maison de campagne de M. Graham avait été transformé en cimetière. C'est dans le coin le plus aimable de ce lieu saint et vénéré que les cendres du bon allumeur de réverbères avaient trouvé leur dernier asile.

L'enclos qui avait été acheté grâce à la libéralité de Willie,

choisi par Gertrude et orné par elle de roses et de lierres rampants, renfermait aussi les restes de M. Cooper et de mistress Sullivan. Sur ces trois tombes, Gertrude avait planté bien des fleurs et versé bien des larmes; elle regardait surtout comme un devoir et un privilège sacrés de marquer chaque anniversaire de ces morts par un tribut de guirlandes nouvelles. Ce fut dans ce but qu'elle sortit de la demeure de M. Graham, par une belle après-midi, une semaine environ après les événements rapportés dans le dernier chapitre.

Elle portait au bras un panier qui contenait son offrande de fleurs, et, comme elle avait à faire une course assez longue, elle partit d'un pas rapide. Suivons-la, et examinons un moment les pensées qui l'occupaient durant sa route.

Elle venait de laisser son père avec Emily, n'ayant pas voulu lui demander de l'accompagner, quoiqu'il eût un jour exprimé le désir de visiter le tombeau de l'oncle True. Il s'entretenait avec Emily d'un air si heureux, que Gertrude se serait fait scrupule de l'interrompre. Pendant quelques instants ses réflexions ne roulèrent que sur leur bonheur calme et tranquille. Elle songeait à elle-même aussi, qui partageait leur joie, à la tendresse éprouvée d'Emily, aux témoignages d'affection que lui prodiguait à toute heure le père qu'elle avait retrouvé; et elle se disait qu'elle ne pourrait jamais assez reconnaître leurs bontés même par le dévouement de sa vie entière.

Puis, rassemblant ses souvenirs à propos des liens si étroits qui l'unissaient à Emily, elle songea malgré elle à cette amitié plus ancienne et non moins tendre, qu'elle croyait, hélas! altérée, sinon complètement détruite. Elle s'efforça de bannir cette pensée, car elle se croyait coupable d'ingratitude en pleurant ses espérances, quand il lui restait encore tant de sujets de se réjouir, et tâcha de garder la résolution qu'elle avait prise d'oublier sa propre douleur et de consacrer le reste de ses jours au bonheur de son père et d'Emily.

Mais ses efforts étaient vains. Ce souvenir pénible et importun se présentait continuellement à son esprit; et, cessant enfin de lutter contre lui, elle se laissa aller à une triste et profonde rêverie.

Elle avait reçu deux visites de Willie depuis celle que nous avons rapportée; mais la seconde avait été semblable à la première, et l'embarras, au lieu de diminuer, n'avait fait que s'accroître à la troisième. Plusieurs fois Willie avait voulu rompre la glace, et parler et agir avec la liberté des anciens jours; mais une rougeur soudaine, un signe de trouble et d'inquiétude de la part de Gertrude, l'avaient déconcerté et empêché de s'affranchir de la réserve et de la défiance qui subsistaient entre eux. Gertrude qui, après la deuxième visite, avait résolu de l'aborder avec la franchise et la cordialité qu'il pouvait attendre d'elle, lui sourit affectueusement et lui tendit la main avec un abandon si fraternel lors de leur dernière entrevue, qu'il osa retenir

cette main dans la sienne. Il allait évidemment soulager son cœur du poids de quelque grand secret, lorsqu'elle s'éloigna brusquement pour prendre son ouvrage, parut tout absorbée par l'intention avec laquelle elle s'y appliquait, et dérouta Willie par une question insignifiante. Le pauvre garçon ne put se remettre ce jour-là de l'étonnement que lui causait cette conduite.

En songeant à l'embarras qui résultait de chaque visite de Willie, Gertrude espéra presque qu'il les casserait complètement; elle croyait qu'ils souffriraient moins tous deux par une séparation totale que par des entrevues qui n'aboutissaient qu'à leur rendre cette séparation plus sensible.

Quelque étrange que ceci puisse paraître, elle n'avait pas encore appris à Willie la nouvelle de la découverte d'un père tendrement aimé. Elle avait voulu lui en parler une fois; mais elle s'était sentie si troublée à l'idée de communiquer au confident de son enfance un événement auquel elle ne pouvait encore penser sans émotion, qu'elle y avait renoncé, parce qu'elle craignait, en laissant libre cours à sa sensibilité sur ce sujet, de perdre tout son empire sur elle-même et de dévoiler son cœur.

Il y avait une chose qui l'affligeait plus que toutes les autres. La première fois qu'il avait voulu lui parler franchement, Willie lui en avait dit assez pour faire comprendre qu'il était malheureux; et, avant qu'elle eût pu donner un autre cours à la conversation et repousser une confiance à laquelle elle ne se sentait pas préparée, il avait parlé avec tristesse de son avenir.

Ne pouvant s'expliquer cet aveu qu'en le rapprochant du mariage de Willie avec Isabelle, Gertrude soupçonna aussitôt que, d'abord engoué de la beauté de cette jeune personne, il commençait à comprendre qu'il s'était lié, sans y réfléchir, à une femme qui ne pourrait jamais le rendre heureux. Les petites scènes dont elle avait été témoin corroboraient ces soupçons; car, dans les deux occasions où elle avait vu les amants et surpris leurs paroles, Willie lui avait toujours paru contrarié. « Il voit déjà, pensait-elle, qu'il n'y a pas harmonie entre leurs caractères! » Et le tendre cœur de Gertrude n'était pas plus attristé de ses propres chagrins que du désappointement de Willie, s'il avait jamais espéré trouver la paix dans un mariage avec une jeune fille si hautaine et si déraisonnable.

Tout occupée de ces réflexions, elle marchait avec une rapidité dont elle se doutait à peine, et atteignit bientôt les grands pins qui ombrageaient l'entrée du champ funèbre. Là, elle s'arrêta un moment pour respirer la brise rafraîchissante qui jouait entre leurs branches; puis, entrant dans la grande allée du milieu, elle monta lentement la colline. Cet endroit, toujours paisible, semblait encore plus calme et plus retiré que de coutume; à l'exception des chants de quelques oiseaux, nul bruit n'en troublait la solitude. En contemplant la beauté de ce cimetière qui depuis plusieurs années lui était familier, en

s'avancant entre ces corbeilles de fleurs, en respirant cet air embaumé, en entendant pour ainsi dire les voix graves et solennelles de ceux qui reposaient en ce saint lieu, Gertrude n'éprouva plus d'autre sensation que cette triste et douce mélancolie qu'éveille le souvenir de ceux qui nous ont quittés pour être heureux dans un autre monde.

Bientôt elle sortit de l'allée principale pour gagner un petit chemin qu'elle suivit quelques instants; puis, s'engageant dans un autre sentier plus étroit encore, elle atteignit enfin l'enclos ombreux et solitaire qu'elle avait choisi pour dernier asile des amis qu'elle avait perdus. Situé sur le penchant d'une petite colline, un énorme rocher le déroba d'un côté aux regards des passants, et de l'autre un vieux chêne le couvrait de son ombre. La modeste grille de fer qui l'entourait était déjà presque entièrement tapissée du lierre que Gertrude y avait planté, et dont les gracieuses guirlandes festonnaient aussi le rocher. Gertrude s'assit comme de coutume sur une saillie de la pierre, tout à côté de la tombe de l'oncle True; après quelques moments de méditation pendant lesquels elle resta le coude appuyé sur son genou et la tête dans sa main, elle se redressa, poussa un profond soupir, leva le couvercle de son panier, vida les fleurs sur le gazon et se mit à tresser une couronne, qu'elle déposa ensuite sur la tombe qui était devant elle. Elle répandit les fleurs qui lui restaient sur les deux autres tertres funéraires; puis, sortant une paire de gants dont elle se servait au jardin et un petit plantoir, elle travailla près d'une heure au milieu des plantes et des lianes dont elle avait formé de petits berceaux.

Son ouvrage terminé, elle vint se rasseoir sur le rocher, ôta ses gants, releva sur son front les épais bandeaux de ses cheveux bruns, et parut se reposer de ses fatigues.

Il y avait ce jour-là sept années que l'oncle True était mort; mais Gertrude n'avait pas encore oublié le simple et bon vieillard. Son doux sourire et ses paroles consolantes revenaient souvent à elle dans ses rêves, et jour et nuit l'image de celui qui avait fait le bonheur de son enfance l'encourageait à imiter ses humbles et patientes vertus. En regardant le tertre de gazon qui couvrait les cendres de son père adoptif, Gertrude se rappelait tous les heureux instants qu'elle avait passés avec ce premier ami; mais ces douces réminiscences furent attristées par la pensée de celui qu'elle n'en pouvait séparer, puisqu'il avait partagé tous les jeux de son enfance. Cédant à l'amertume de ce dernier souvenir, Gertrude s'écria sans le savoir : « Cher oncle True, nous ne sommes pas séparés, vous et moi; mais Willie n'est plus avec nous ! »

— O Gertrude ! dit à côté d'elle une voix pleine de reproches, est-ce Willie qu'il faut en blâmer ? »

Elle tressaillit, se retourna, vit l'objet de ses pensées fixer sur elle un regard plein de douceur, et, sans répondre à sa question, se cacha la figure dans ses mains.

Il se jeta à ses pieds, et, comme au jour de leur première entrevue, souleva doucement la tête de Gertrude, écarta les mains qui lui dérobaient son visage, la força de le regarder en face, et lui dit d'une voix suppliante : « Gerty, dites-moi par pitié pourquoi je suis exclu de votre sympathie. »

Mais ses larmes seules lui répondirent.

« Qu'ai-je fait, continua-t-il avec chaleur, pour que vous m'ayez ainsi banni de votre affection? Pourquoi détourner vos yeux de mon visage? pourquoi cette froideur, Gertrude? Vous avez complètement cessé de m'aimer; oh! je le vois à présent; je tremblai en vous retrouvant si belle, si aimable, si aimée de tous; je craignis qu'un rival heureux n'eût dérobé votre cœur à celui qui le gardait depuis l'enfance. Mais alors même je ne pensais pas que vous me refuseriez le droit de vous aimer comme un frère.

— Oh non! s'écria Gertrude avec empressement. Willie, ne vous fâchez pas! Laissez-moi être votre sœur! »

Il sourit tristement. « J'avais donc raison, continua-t-il; vous craigniez que je ne vous demandasse trop, et vous avez voulu me décourager en ne m'accordant rien. Eh bien! soit. Peut-être avez-vous eu raison; mais, ô Gertrude, vous m'avez brisé le cœur!

— Willie! s'écria Gertrude avec agitation, vos paroles sont étranges.

— Est-ce donc une chose si étrange que mon amour pour vous? répondit-il presque offensé. N'ai-je pas, durant de longues années, nourri le souvenir de l'affection que vous aviez pour moi? N'ai-je pas regardé notre réunion comme mon seul espoir de bonheur? Ce doux espoir n'a-t-il pas inspiré mes efforts, dissipé mes fatigues? Ne m'a-t-il pas fait chérir l'existence, malgré la mort de mes parents? Et pouvez-vous, devant ces tombes où dorment tous ceux que j'ai aimés avec vous, pouvez-vous écraser et anéantir ainsi sans pitié....?

— Willie, interrompit Gertrude, qui avait recouvré tout son calme et qui s'exprimait d'un ton affectueux mais grave, votre honneur vous permet-il de me tenir ce langage? Avez-vous oublié....?

— Non, s'écria-t-il avec véhémence. Je n'ai pas oublié que je n'ai aucun droit de vous importuner ainsi, et je ne le ferai plus. Mais, ô Gerty! ma sœur (puisque'il faut renoncer à tout espoir d'un lien plus étroit), ne vous étonnez pas si je ne puis en ce moment jouer le rôle d'un frère. Je ne puis rester ici. Je ne puis être le tranquille témoin du bonheur d'un autre. Mes services, mon temps, ma vie, tout est à votre disposition, et dans ma demeure lointaine je ne cesserai jamais de demander au ciel que l'époux que vous avez choisi soit digne de ma noble Gertrude, et qu'il ait pour elle le moitié de mon amour!

— Willie, reprit Gertrude, quelle est cette folie? Et que faut-il que je pense de votre perfidie envers Isabelle?

— Miss Clinton! s'écria Willie en tressaillant, comme saisi d'une idée nouvelle. Ce vain bruit est donc arrivé jusqu'à vous et vous avez ajouté foi à ce mensonge?

— Un mensonge! répéta Gertrude en levant les yeux et en jetant sur Willie, à travers ses cils baignés de larmes, un regard profond et pénétrant.

— Oui, un mensonge, répondit Willie d'une voix où le reproche se mêlait à la tristesse. Vous qui nous connaissez si bien tous les deux, avez-vous pu en douter un instant?

— O Willie! s'écria Gertrude, puis-je révoquer en doute le témoignage de mes yeux et de mes oreilles? N'essayez pas de me cacher une vérité qui m'est prouvée. Parlez-moi avec franchise, Willie! car vraiment je le mérite.

— Mais je ne vous comprends pas, Gertrude. Si je pouvais vous faire lire dans mon cœur, vous verriez bientôt qu'il est fidèle à son premier amour. Et quant à miss Clinton, si c'est à elle que vous faites allusion, vos yeux et vos oreilles vous ont trompée...

— O Willie! avez-vous sitôt oublié votre dévouement à la belle de Saratoga, les regrets que vous causait une absence de quelques jours, la douleur que vous éprouviez à la seule pensée de son départ, et l'impatience qui vous faisait dire que ces quelques jours vous paraîtraient un siècle?...

— Arrêtez! s'écria Willie comme éclairé d'une lumière subite : où avez-vous appris tout cela?

— A l'endroit même où vous avez prononcé ces paroles. Ce n'est pas dans le salon de M. Graham que je vous ai revu pour la première fois. A la promenade, sur le rivage du lac de Saratoga, à bord du bateau à vapeur d'Albany, je vous ai vu en compagnie d'Isabelle, tandis que pour vous je n'étais qu'une étrangère. C'est là que vos propres paroles m'ont convaincue de la vérité d'un engagement auquel jusqu'alors j'avais refusé de croire.

— Ecoutez-moi, Gertrude, répliqua Willie dont le visage rayonnait d'espoir, et croyez que, devant le tombeau de ma mère, en présence du pur esprit de la sainte qui m'apprit à aimer la vérité, je parle avec franchise et candeur. Je ne veux pas nier mes supplications au sujet du voyage de miss Clinton, ni l'impatience que j'exprimai de bientôt la revoir. Je ne m'arrêterai même pas à demander où pouvait se trouver pendant ce temps l'objet de toutes mes pensées, ni comment il est possible que, malgré les changements opérés par les années, je ne l'aie point reconnu. Laissez-moi d'abord me justifier de l'accusation qui pèse sur moi.

« Je fus en effet peiné du départ soudain de miss Clinton pour New-York. J'employai toutes les raisons pour la dissuader de son dessein; et, lorsque je vis mon éloquence impuissante à le lui faire abandonner, je lui suggérai tous les motifs que je pus trouver pour lui faire abrégier son absence. Ce n'est pas que la

société de cette jeune égoïste fût essentielle à mon bonheur, ou qu'elle y contribuât; mais l'excellent vieillard qui l'idolâtrait au point de tout sacrifier pour ajouter quelque chose aux jouissances de son unique enfant, était à cette époque entre la vie et la mort au milieu du tumulte de la vie des eaux; et j'étais dégoûté de l'insensibilité avec laquelle elle abandonnait le meilleur des pères aux soins d'étrangers et de mercenaires. Quant à moi, ma bien-aimée Gerty, s'il y avait un peu d'égoïsme dans l'impatience avec laquelle j'attendais le retour d'Isabelle au chevet du malade qu'elle confiait à mes soins, c'est parce que je désirais être libre de quitter enfin mon vieil ami pour accourir vers celle de qui j'attendais un accueil chaleureux et que j'étais si avide de revoir. Comprenez-vous à présent combien votre réception m'a glacé?

— Mais vous savez maintenant la cause de cette froideur, dit Gertrude en lui souriant à travers ses larmes, et pourquoi je n'osais laisser parler mon cœur.

— Vous êtes libre, s'écria Willie, et je puis encore vous aimer?

— Je n'ai pas d'autre lien que celui dont vous-même, cher Willie, m'avez entourée depuis mon enfance. »

Et ils se firent l'un à l'autre le tendre aveu de cet amour réciproque qui avait grandi avec eux, s'était fortifié malgré la séparation et l'absence, avait été purifié par les épreuves, et devait enfin bénir et sanctifier tous les jours de leur vie.

« Mais, Gerty, s'écria Willie lorsque, la confiance étant rétablie, ils se furent assis à côté l'un de l'autre, causant librement du passé, comment avez-vous pu penser un seul instant qu'Isabelle Clinton pût prendre votre place dans mon affection? Je n'ai pas commis pareille injustice à votre égard; car, alors même que je me croyais supplanté par un autre, je me figurais cet heureux rival comme un héros dont les qualités brillantes ne pouvaient plus être surpassées.

— Et qui pourrait égaler Isabelle? demanda Gerty. J'avais bien des sujets de vous croire infidèle en songeant à sa beauté, à ses succès dans le monde, à sa famille, à ses richesses, à l'effet que tout cela pouvait produire sur vous.

— Qu'est-ce que tout cela, Gerty, pour quelqu'un qui la connaît comme moi? Est-ce qu'un regard hautain et une lèvre dédaigneuse ne détruisent pas l'effet de la beauté? Est-ce que le succès dans le monde peuvent excuser la grossièreté? Et la distinction de la naissance peut-elle racheter des défauts naturels? Quant à l'argent, en ai-je jamais plus désiré que ce qu'il en fallait pour votre bonheur, Gerty, et pour celui des parents qui ne sont plus?

— O Willie, vous êtes si désintéressé!

— Pas dans cette circonstance. Isabelle eût-elle possédé autant d'esprit que de beauté, je n'aurais pu oublier qu'il est impossible d'être heureux avec une personne qui, en faisant son idole

du plaisir, est devenue insensible aux affections les plus saintes et indifférente aux devoirs les plus sacrés. Pouvais-je la voir fuir le lit de douleur de son père pour s'occuper de frivolité et s'enivrer des flatteries d'une foule oisive, ou, lorsqu'elle restait près de lui, reculer devant les soins et les veilles que réclamait sa maladie? Pouvais-je ne pas comparer son odieuse insouciance, sa légèreté, son esprit faux et impie, avec le dévouement affectueux, la sainte patience, la piété profonde et fervente de ma chère Gertrude? J'aurais été traître envers moi-même autant qu'envers vous, ma bien-aimée, si le caractère dont miss Clinton faisait preuve avait pu diminuer mon amour et mon admiration pour vous. Et maintenant, voir la compagne de mes jeux, dont je conservais si tendrement le souvenir, transformée en femme aimable et gracieuse; voir toutes ses qualités couronnées par une beauté presque méconnaissable, et retrouver son cœur fidèle! O Gerty, c'est trop de bonheur!... Que ne puis-je le partager avec ceux qui nous ont tant aimés tous les deux! »

Et qui peut dire qu'ils ne le partageaient pas? que l'esprit de l'oncle True n'assistait pas invisible à l'accomplissement de ses prophétiques espérances? que le vieux grand-père n'était pas là pour voir ses doutes et ses craintes faire place à une joyeuse certitude? Et la bonne mère, qui, dans un rêve extatique, avait dès cette vie entrevu cette réunion, et qui, par les leçons qu'elle avait données à son enfant, par les conseils dont elle l'avait entouré durant ses dernières années, et par l'heureuse influence que son âme séparée du corps avait exercée sur son fils, lui avait donné la force de lutter contre les tentations, l'avait soutenu dans ses épreuves et ramené vainqueur à la douce amie de son enfance; qui peut dire qu'en ce moment même elle ne planait pas au-dessus d'eux, heureuse de voir son Willie, que ses soins maternels avaient préservé de tout danger, rendu à l'amour de Gerty, dont la persévérance dans le bien méritait une si noble récompense?

CHAPITRE L

CONCLUSION

Le soleil projetait obliquement ses rayons et l'ombre des grands arbres s'allongeait autour d'eux, lorsque Gertrude et

Willie prirent pour sortir du cimetière la porte opposée à celle par où la jeune fille était entrée. Là Willie trouva la voiture qui l'avait amené; mais le cheval, ayant réussi à détacher la bride qui le retenait, s'était écarté du chemin, avait brouté l'herbe qui croissait en cet endroit, et levait alors la tête pour regarder de côté et d'autre en reniflant avec bruit, comme si, désespérant du retour de son maître, il se disposait à s'en aller sans lui.

Mais il obéit aussitôt à la voix du jeune homme, et, content de partir après cette longue halte, il les conduisit en une demi-heure chez M. Graham. Dès qu'ils aperçurent la maison, Gertrude, familiarisée avec toutes les habitudes de la famille, reconnut qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Des lumières couraient de côté et d'autre, la grande porte était ouverte; l'éclat d'un grand feu se reflétait sur les fenêtres de la chambre d'honneur, et bientôt elle put voir que le vestibule était encombré de malles.

Tout cela annonçait évidemment l'arrivée de mistress Graham, et peut-être d'autres personnes avec elle. Gertrude aurait pu être contrariée du retour malencontreux de cette femme remuante au moment même où elle était si désireuse de trouver l'occasion de présenter Willie à miss Graham et à son père et de leur apprendre son bonheur; mais, si une pensée de regret vint effleurer son esprit, elle s'effaça bientôt devant sa joie, que rien ne pouvait troubler.

« Willie, dit-elle, remontons l'avenue jusqu'à la petite porte, pour que Georges nous voie et mette votre cheval à l'écurie.

— Non, répondit Willie, je ne puis entrer avec vous, la maison paraît pleine d'étrangers; et d'ailleurs j'ai un rendez-vous à huit heures à Boston, et j'ai promis d'être exact. » Il consulta sa montre, puis ajouta : « Je ne croyais pas qu'il fût si tard; mais demain matin je vous reverrai, n'est-ce pas? »

Un regard de Gertrude répondit affirmativement, et ils se séparèrent en se serrant cordialement la main et en s'envoyant l'un à l'autre des sourires de confiance et d'amour.

Willie partit aussitôt pour Boston; et Gertrude ayant ouvert la porte se trouva dans les bras de Fanny Bruce, qui avait attendu avec impatience le départ du jeune homme pour s'emparer de sa chère Gertrude, et la féliciter, entre ses baisers et ses larmes, d'avoir heureusement échappé à l'incendie de cet horrible bateau à vapeur; car c'était la première fois qu'elles se revoyaient depuis l'accident.

« Est-ce que mistress Graham est arrivée, Fanny? demanda Gertrude, après les premiers moments consacrés au plaisir de se revoir.

— Oui, vraiment, mistress Graham, Kitty, Isabelle, une petite fille et un monsieur malade... M. Clinton, je crois. Il y avait encore un autre monsieur, mais il est parti.

— Qui était-ce?

— Oh! un homme de grande taille, à l'air imposant, aux yeux noirs; il a une belle figure et des cheveux aussi blancs que s'il était vieux, mais il ne l'est pas; il n'était pas venu avec les autres. Je l'ai trouvé ici quand je suis arrivée, et il y a près d'une heure qu'il est parti. J'ai entendu dire à miss Emily qu'il avait un rendez-vous avec un ami à Boston, et que peut-être il reviendrait ce soir. J'espère qu'il n'y manquera pas, miss Gertrude; il faut que vous le voyez. »

Cependant elles avaient atteint la maison, et la porte étant ouverte, Gertrude entendait déjà la voix criarde de mistress Graham : « Et penser, disait-elle à Emily, que vous étiez là, ainsi que notre Isabelle! Pauvre enfant! les couleurs ne lui sont pas encore revenues depuis sa frayeur. Et Gertrude y était aussi! A propos, on dit qu'elle s'est très bien conduite. »

Elle se retourna, vit Gertrude qui entrait, courut à elle, et l'embrassa avec une sincère cordialité; car mistress Graham, en dépit de ses manières, n'était pas sans quelques bons sentiments que l'occasion venait parfois éveiller.

L'entrée de Gertrude ayant interrompu le torrent d'exclamations qu'elle épanchait depuis dix minutes, elle songea alors à ôter son chapeau et son châle.

« Ah! s'écria-t-elle, je ferais bien de suivre l'exemple des jeunes filles et d'aller secouer toute cette poussière dont je suis couverte. Mais cela vaut encore mieux que d'être venue par cet horrible bateau à vapeur, comme mon frère Clinton a eu la folie de le proposer. Où est Brigitte? Je voudrais bien qu'elle montât quelques-uns de mes effets. »

— Laissez-moi vous aider, » dit Gertrude, qui s'empara d'un petit sac de nuit, jeta sur son bras une écharpe qui traînait dans la chambre, et suivit de près mistress Graham pour soutenir le grand châle qui tombait de ses épaules. Mais, sur le premier palier, elle se trouva soudain arrêtée par les embrassements de Kitty; et, ayant déposé son fardeau, elle se livra quelques instants aux étreintes et aux caresses de la jeune fille.

Sur le palier, elle rencontra Isabelle enveloppée d'un peignoir, une grande cruche à la main et l'air extrêmement contrarié. Toutefois elle posa sa cruche à terre et embrassa Gertrude d'assez bonne grâce.

« Je suis bien aise de vous revoir, dit-elle, quoique je ne puisse vous regarder sans frémir, tant vous me rappelez ce jour terrible où nous avons couru de si grands dangers. Avons-nous été heureuses de nous sauver, lorsque tant d'autres périssaient dans les flots! Je ne suis pas encore revenue de l'étonnement que m'a causé votre calme, Gertrude; je n'aurais certainement jamais su que faire, si vous n'aviez pas été là pour me le dire... Mais, grand Dieu! ne parlons plus de tout cela; je n'y puis seulement penser! » Elle frissonna et reprit d'un ton maussade :

« Kitty, je croyais que vous alliez remplir notre cruche! »

Kitty, obéissant à la voix bruyante de sa tante, avait couru

lui porter le petit sac de nuit que Gertrude avait laissé dans l'escalier. Elle revint en ce moment tout essoufflée : « J'ai sonné deux fois, dit-elle. Est-ce que personne n'est venu ? »

— Non, répondit Belle, et pourtant je voudrais me laver la figure et arranger mes cheveux avant le thé, s'il est possible.

— Laissez-moi prendre la cruche, dit Gertrude; je descends et vous enverrai Jane avec de l'eau.

— Je vous remercie, dit Belle.

— Non, non, Gertrude; j'irai moi-même, s'écria Kitty. »

Mais il était trop tard; Gertrude était partie.

Elle trouva mistress Ellis dans une grande perplexité. « Je vous demande un peu, disait la gouvernante, arriver cinq personnes, et sans avoir averti ! et je n'ai rien à la maison, pas un gâteau, pas une tranche de jambon. Avec cela qu'on a bon appétit après un long voyage.

— Oh ! si l'on a bien faim, mistress Ellis, on mangera du bœuf salé, des biscuits et de la galette; si vous voulez me donner les clefs, je vais sortir les confitures et la plus belle argenterie; et rassurez-vous, tout ira pour le mieux. »

Lorsque la table fut mise et servie avec une véritable abondance, et que mistress Ellis, après avoir jeté un coup d'œil autour de la salle à manger et vu que tout était bien, remarqua les yeux brillants et le radieux sourire de l'heureuse fille, elle s'écria dans son ignorance : « Bonté divine ! Gertrude, on croirait vraiment que vous êtes transportée de joie de voir tout ce monde-là de retour ! »

Il n'y avait plus que quelques instants jusqu'à l'heure du thé, et Gertrude sortait des serviettes du buffet, lorsque Kitty se montra à la porte et se décida enfin à entrer, conduisant par la main une petite fille proprement vêtue de noir. Sa figure était souriante; et cependant, quand elle voulut parler, elle fondit en larmes, et, jetant les bras autour du cou de Gertrude, lui murmura à l'oreille : « O Gertrude, je suis si heureuse ! je venais vous le dire ! »

Puis elle se mit à rire, pleura de nouveau, et raconta dans l'intervalle qu'elle était fiancée depuis une semaine au meilleur homme du monde; l'enfant qu'elle tenait par la main était une orpheline, une nièce de cet homme, qui l'aimait comme sa propre fille. « Et vous ne savez pas, continua-t-elle, que c'est à vous que je dois tout cela.

— À moi ? dit Gertrude avec étonnement.

— Oui, à vous. J'étais vaine et sotte, aimant des gens qui ne méritaient pas de l'être; j'étais égoïste, qui plus est; je ne m'occupais que de moi, et ne songeais jamais au bien-être d'autrui. Et si vous ne m'aviez pas donné le bon exemple, que j'ai tâché de suivre, il n'aurait jamais pensé à jeter les yeux sur moi, moins encore à m'aimer et à croire que je serais une bonne mère pour la petite Grace que voici. » Elle jeta un regard de

tendresse sur l'enfant qui se cramponnait à elle. « C'est un ministre du seigneur, Gertrude, et un cœur d'or. Vous figurez-vous une créature aussi légère que moi devenue la femme d'un prêtre ? »

La sympathie que Kitty était venue chercher ne lui fut pas refusée, et Gertrude lui dit, les yeux humides de larmes, qu'elle participait pleinement à son bonheur.

Cependant la petite Grace, qui tenait toujours Kitty d'une main, avait doucement introduit l'autre dans celle de Gertrude; et celle-ci, la regardant alors pour la première fois, reconnut l'enfant qu'elle avait arrachée à la persécution dans le salon de l'Hôtel du Congrès.

Kitty fut charmée de cette coïncidence; et Gertrude, remarquant l'heureuse transformation qui s'était déjà opérée dans la figure et dans le costume de la petite fille, se sentit de plus en plus convaincue de la sagesse du choix qu'avait fait le jeune ecclésiastique.

Kitty avait bien envie de faire à Gertrude le portrait de son amant; mais le thé qui venait d'être servi la força de remettre cette description à une autre fois.

Le salon de M. Graham n'avait jamais été plus joyeux que ce soir-là. Le temps s'était adouci, mais le feu qu'on avait allumé à cause de M. Clinton n'échauffait pas trop la température de l'appartement. Il avait suffi toutefois pour chasser les jeunes gens dans un coin; et il ne restait auprès de la cheminée que mistress Graham et Emily sur le sofa, M. Clinton et M. Graham en face de ces dames.

Cet arrangement permettait à M. Graham de s'entretenir librement et sans interruption avec son hôte de choses graves et intéressantes, pendant que sa loquace épouse récapitulait à Emily toutes ses aventures de voyage. Sur une table, à l'autre extrémité du salon, se trouvait un grand album de magnifiques gravures, que M. Graham venait d'acheter et qui contenait les principales vues d'Europe. Gertrude et Kitty le feuilletaient attentivement, tandis que la petite Grace, assise sur les genoux de Kitty, et Fanny, qui se penchait par-dessus l'épaule de Gertrude, écoutaient avidement les explications et les commentaires des deux grandes demoiselles.

Parfois Isabelle, qui seule restait inoccupée, s'accoudait sur la table pour jeter un coup d'œil sur quelque scène familière, et s'écriait : « Kitty, voici le magasin où j'ai acheté ma soie bleue ! » ou bien : « Kitty, voici la cascade que nous avons visitée en compagnie des officiers russes ! »

Cependant la porte s'ouvrit, et M. Amory et William Sullivan entrèrent sans s'être fait annoncer.

En les voyant entrer ensemble ayant l'air d'anciens amis, il n'y eut pas une seule figure qui n'exprimât la plus complète surprise.

Toutefois M. et Mme Graham avaient trop l'habitude de

monde pour exprimer leur étonnement ; ils se levèrent et reçurent leurs visiteurs avec politesse. M. Graham salua d'un léger signe de tête M. Amory, qu'il avait vu le matin, le présenta à M. Clinton (sans cependant faire mention du lien qui les unissait), et il se disposait à le présenter également à mistress Graham, lorsque celle-ci lui en évita la peine, car elle n'avait pas oublié sa connaissance de Baden-Baden.

Willie était connu de toute la société, excepté d'Emily, et, comme on oubliait de le lui présenter, il lança un coup d'œil malin à Gertrude, et, prenant un siège que lui offrait Isabelle, il se mit à causer avec elle tandis que mistress Graham s'entretenait avec M. Amory.

« Miss Gertrude, murmura Fanny aussitôt que le calme fut rétabli, voilà le monsieur avec qui vous vous promeniez en voiture cet après-midi. Est-ce M. Sullivan ? »

L'embarras de Gertrude augmentait de plus en plus, tandis que la malicieuse Fanny continuait à l'accabler de questions ; et Isabelle, qui remarquait avec jalousie que les yeux de Willie se tournaient souvent du côté de miss Flint, la regarda d'un air qui augmenta sa confusion.

Toutefois Brigitte, en apportant le journal du soir, donna à Gertrude l'occasion de quitter sa place et de sortir de cette situation embarrassante. Pendant ce temps-là, M. Clinton, s'étant levé, adressa à voix basse une question à Willie ; puis, ayant reçu une réponse affirmative, prit Isabelle par la main, et, s'approchant de M. Amory : « Monsieur, s'écria-t-il avec une vive émotion, M. Sullivan me dit que c'est vous qui avez sauvé la vie de ma fille, et je vous l'amène pour qu'elle vous fasse ses remerciements. »

M. Amory, passant le bras autour de la taille de Gertrude, qui arrivait alors pour remettre le journal à M. Graham, et qui, n'ayant pas entendu les paroles de M. Clinton, reçut cette caresse avec un doux sourire : « Voici, monsieur, répondit-il, celle qui a sauvé la vie de mademoiselle votre fille. Il est vrai que j'ai ramené miss Clinton au rivage ; mais je croyais conduire en lieu de sûreté ma propre enfant, et je soupçonnais peu qu'elle venait de céder volontairement à une autre la seule chance de salut qui parût lui rester.

— Cela vous ressemble bien, Gertrude ! cela vous ressemble ! s'écrièrent en même temps Kitty et Fanny, s'efforçant toutes deux de s'introduire dans le petit cercle qui s'était formé autour d'elle.

— Ma noble fille ! murmura Emily, qui, s'appuyant sur le bras de M. Amory, porte à ses lèvres la main de Gertrude.

— O Gertrude ! s'écria Isabelle les larmes aux yeux ; je ne savais pas ; je n'avais jamais pensé...

— Votre propre enfant ? s'écria mistress Graham, interrompant Isabelle.

— Oui, mon enfant, dit M. Amory d'un ton plein de respect ;

mon enfant rendue enfin à son père qui ne méritait pas tant de bonheur, et... vous n'avez pas de secret ici, ma bien-aimée? » Gertrude secoua la tête et jeta un coup d'œil à Willie qui se tenait près d'elle. « Et que son père accorde avec bonheur à un amant digne d'elle, » continua-t-il en mettant la main de Gertrude dans celle de Willie.

Il y eut un moment de silence. Puis M. Graham s'avança, prit la main des fiancés qu'il serra cordialement dans les siennes, et, passant rapidement sa manche sur ses yeux, gagna la bibliothèque, son refuge habituel.

« Gertrude, dit Fanny en la secouant par la robe pour attirer son attention et en parlant assez haut pour être entendue de tout le monde, êtes-vous fiancée à Willie? »

— Oui, murmura Gertrude, qui désirait, en satisfaisant la curiosité de Fanny, mettre fin à ses questions.

— Oh! je suis si contente, si contente! s'écria Fanny, qui se mit à danser tout autour du salon, en levant les bras en l'air.

— Je suis contente aussi, moi! dit Grace d'un ton de vraie satisfaction, en se dressant sur la pointe des pieds pour embrasser Gertrude.

— Et moi, dit M. Clinton en posant ses mains sur celles de Willie et de Gertrude entrelacées, je suis heureux de voir que la jeune fille si noblement désintéressée, qu'il m'est impossible de remercier dignement, a trouvé sa récompense dans l'amour d'un de ces hommes si rares à qui un père remet sans crainte le bonheur de son enfant. »

Epuisé par tant d'émotions, M. Clinton se plaignit d'une faiblesse soudaine; Willie le conduisit à sa chambre, et, lorsqu'il le vit tout à fait bien, il s'empressa de redescendre pour recevoir les félicitations d'Emily et apprendre l'histoire de son futur beau-père.

Car, bien que ce fût un rendez-vous avec M. Amory qui l'eût fait retourner à Boston, il l'avait appris que dans le salon de M. Graham le lien de parenté qui l'unissait à Gertrude. Il avait été d'abord un peu étonné du désir manifesté par son ami de l'accompagner le soir même chez M. Graham; mais, en apprenant qu'il avait rencontré ces dames en Allemagne, il en avait conclu que M. Amory était poussé par le désir de renouer connaissance avec elles.

Le reste de la soirée s'écoula rapidement à s'entretenir des souvenirs du passé, de la félicité présente et des espérances de l'avenir.

« Gerty, viens à la fenêtre, dit Willie; viens et regarde comme la nuit est belle. »

La neige couvrait la terre. Il faisait un froid vif, à en juger d'après la marche précipitée des piétons, et les étoiles scintillaient au ciel. La lune se levait au-dessus d'une vieille maison

noircie par le temps, celle que Willie et Gertrude voyaient autrefois, lorsque, assis sur le seuil de leur porte, ils attendaient le lever de la lune.

Gertrude vint s'appuyer sur l'épaule de Willie. Ni l'un ni l'autre ne parlait, mais leurs cœurs palpitaient de la même émotion en songeant aux jours passés.

En ce moment, l'allumeur de gaz remontait la rue, faisant jaillir, comme par un contact électrique, une flamme brillante des candélabres qui bordaient les deux trottoirs; puis il disparut en un clin d'œil.

Gertrude poussa un soupir : « L'oncle True n'avait pas une tâche si facile, dit-elle; tout a bien changé depuis sa mort.

— C'est vrai, dit Willie, en jetant un coup d'œil sur leur appartement bien éclairé, bien chauffé et bien meublé, et en reportant son regard sur l'épouse chérie qui était à côté de lui, et dont la figure rayonnante ne faisait que refléter son propre bonheur. Et ce sont les changements que nous rêvions autrefois. Je voudrais que le bon vieillard pût être ici pour en jouir avec nous! »

Une larme humecta la paupière de Gertrude; mais, serrant le bras de Willie, elle lui montra une belle et brillante étoile perçant le nuage qui l'avait jusqu'alors dérobée à leurs regards; c'était l'étoile où Gertrude avait toujours cru retrouver le sourire du bon vieillard.

« Cher oncle True, dit-elle, sa lampe brille toujours dans le ciel, Willie, et sa lumière n'est pas encore éteinte sur la terre! »

.....
 Dans un beau village à environ trente milles de Boston, et sur le bord d'un de ces petits lacs entourés de collines, que chanteraient les poètes dans un pays moins riche que le nôtre en nappes d'eau transparente, s'élevait un manoir solide encore malgré son ancienneté. Il avait appartenu à l'aïeul paternel de Philippe Amory; et le père de celui-ci, dont il avait été la première demeure et l'unique héritage, l'aimait tant qu'il n'avait pu se décider à le vendre que lorsqu'il y avait été contraint par la nécessité.

Racheter ce domaine, réparer la maison, lui donner un air plus moderne, fertiliser le terrain, avait toujours été le projet favori de Philippe. Sa fortune le lui permettant alors, il s'empressa de l'exécuter, et le printemps qui suivit son retour dans sa patrie le vit occupé à cette œuvre de pieuse restauration.

Le mariage de Gertrude avait eu lieu; les Graham s'étaient réinstallés dans leur maison de Boston, et recevaient plus de monde que jamais, en l'honneur d'Isabelle, qui passait l'hiver avec sa tante.

Emily, qui s'était séparée de son plus cher trésor et se trouvait dans une atmosphère peu en harmonie avec ses goûts, ne murmurait point; mais, contente de son sort, elle ne songeait

pas à changer de position jusqu'au jour où Philippe vint à elle, lui prit la main et lui dit avec tendresse :

« Cette maison n'est pas celle qu'il vous faut, Emily. Vous êtes seule ici autant que moi dans ma ferme solitaire. Nous nous sommes aimés dans notre enfance; nos cœurs, unis dès notre jeune âge, le sont encore à présent. Pourquoi resterions-nous plus longtemps séparés? Votre père ne s'opposera pas à nos desirs; et vous, chère Emily, refuserez-vous d'être la joie et de faire le bonheur de votre vieil amant? »

Emily secoua la tête et répondit avec un sourire d'une ineffable douceur :

« Oh non, Philippe! ne parlez pas de cela. Pensez à ma santé si frêle et à mon infirmité.

— Votre santé s'améliore, Emily. Déjà les roses refléorissent sur vos joues; et, quant à votre infirmité, quelle tâche plus douce pour moi que celle de vous la faire oublier à force de dévouement et d'amour! Oh! ne me renvoyez pas trompé dans mon espoir, Emily! »

Elle ne retira pas la main qu'il tenait, et abandonna l'autre à son ardente étreinte.

« Je croyais, cher Philippe, dit-elle, être rappelée avant ce jour auprès de mon père céleste; et maintenant même j'ai des pressentiments qui m'avertissent que je ne puis plus rester bien longtemps sur la terre. Mais, pendant le temps que j'y passerai encore, qu'il soit fait selon vos desirs. »

Et lorsque l'herbe eut reverdi, que les fleurs exhalèrent leur parfum, que les oiseaux chantèrent dans la feuillée, Emily s'en vint demeurer avec Philippe sur le penchant de la colline. Mistress Ellis les suivit pour surveiller tout, la maison et la ferme, et particulièrement la laiterie, qui devint désormais son orgueil. Elle avait depuis longtemps imploré de ses larmes et facilement obtenu le pardon de Philippe, et l'humilité de sa confession volontaire prouva que ce n'était pas une femme sans cœur.

Mistress Prime sollicita vivement la place de cuisinière à la ferme; mais Emily lui répondit avec douceur :

« Nous ne pouvons pas toutes quitter mon père, mistress Prime. Qui donc ferait ses rôties et entretiendrait le feu dans la bibliothèque? »

La bonne vieille se soumit avec résignation.

Et l'exilé qui a si longtemps erré par le monde, souffrant et désolé, est-il heureux maintenant? Oui; mais son bonheur et sa tranquillité ne viennent pas de sa belle maison, ni de ses vastes domaines, ni du nom honorable qu'il s'est acquis parmi les hommes, pas même de la douce Emily.

Ce sont là des biens dont certes il connaît le prix; mais son âme, éprouvée par tant de malheurs, a trouvé une ancre plus solide, un refuge plus assuré contre l'orage et la tempête. Les prières de la pieuse aveugle ont été exaucées; elle a achevé sa dernière œuvre, la meilleure de toutes; elle a fait luire un rayon

de son âme éclairée au milieu des ténèbres qui enveloppaient son époux; par la puissance de sa foi il a gagné la vie éternelle; et, si l'heure de la mort devait bientôt sonner pour Emily, elle laisserait sur la terre un ami qui marcherait sur ses traces, qui continuerait ses bienfaits jusqu'au jour où il serait appelé à la rejoindre dans le ciel.

Lorsqu'ils sortent pendant les soirs d'été pour respirer l'air embaumé, écouter les chants ailés dans le feuillage et jouir de la fraîcheur du soir, tout révèle une sainte paix au cœur de celui qui a été si longtemps éprouvé.

Lorsque le soleil disparaît au milieu des nuages empourprés, lorsque la nuit arrive, et que la lune et les étoiles apparaissent dans leur beauté solennelle, toutes ces choses parlent à son âme réveillée; et la sainte voix de la nature qui l'entoure lui murmure doucement, ainsi que la voix de son cœur :

« Le Seigneur sera ta lumière éternelle, et ton Dieu sera ta gloire.

« Ton soleil ne se couchera plus et ta lune ne se retirera jamais; car le Seigneur sera ta lumière éternelle, et les jours de ton deuil seront finis. »

FIN





TABLE DES MATIÈRES

Chapitres.	Pages
I. — La lumière dans les ténèbres.....	1
II. — Première sympathie.....	4
III. — Consolation dans les chagrins.....	8
IV. — Aimons-nous les uns les autres.....	14
V. — Premiers pas dans la bonne voie.....	20
VI. — Où est Dieu?.....	26
VII. — La première prière.....	31
VIII. — Vengeance d'enfant.....	36
IX. — Une nouvelle amie.....	42
X. — Ténèbres intérieures.....	47
XI. — Un ange de paix sur la terre.....	53
XII. — Progrès dans les sciences.....	57
XIII. — Une aventure et un malheur.....	62
XIV. — L'horizon s'éclaircit.....	67
XV. — L'ange secourable.....	73
XVI. — Nouvelle demeure.....	82
XVII. — Qui donc est heureux.....	88
XVIII. — Victoire sur la passion.....	96
XIX. — La garde-malade.....	105
XX. — Changements.....	112
XXI. — Projets déjoués.....	119
XXII. — Égoïsme.....	124
XXIII. — Un ami dans l'affliction.....	131
XXIV. — Nouveaux soucis.....	139
XXV. — La vision.....	145
XXVI. — Nouveaux changements.....	153
XXVII. — Jalousie.....	164
XXVIII. — L'amoureux déçu.....	172
XXIX. — Vraie politesse.....	181
XXX. — Hauteur.....	190
XXXI. — Vanité.....	196

Chapitres.	Pages.
XXXII. — Le refus.....	203
XXXIII. — Envie, haine et méchanceté.....	211
XXXIV. — Voyage et mystère.....	222
XXXV. — Une nouvelle connaissance.....	228
XXXVI. — Le roc séculaire.....	238
XXXVII. — Un charme invisible.....	248
XXXVIII. — Une surprise.....	258
XXXIX. — La biche blessée.....	266
XL. — Une histoire de douleur.....	276
XLI. — L'heure du péru.....	284
XLII. — Incertitude... ..	291
XLIII. — Liens qui ne sont pas de ce monde.....	299
XLIV. — L'examen.....	308
XLV. — Le retour.....	316
XLVI. — L'histoire du père.....	324
XLVII. — La mère de Gertrude.....	334
XLVIII. — Réunion.....	343
XLIX. — La récompense.....	351
L. — Conclusion.....	358

FIN DE LA TABLE



EXTRAIT DU CATALOGUE

1898

BIBLIOTHEQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

Traductions françaises à 4 fr. le volume broché.

Ainsworth (W.) : *Chrichton*, traduit de l'anglais. 1 vol.

— *Jack Sheppard, ou les Chevalliers du brouillard*. 1 vol.

Alarcon (A. de) : *L'enfant à la boule*, traduit de l'espagnol. 1 vol.

— *Le scandale*. 1 vol.

— *La prodigue*. 1 vol.

Alexander (Mrs.) : *L'épousera-t-il ?* traduit de l'anglais. 2 vol.

— *Une seconde vie*. 2 vol.

— *Autour d'un héritage*. 2 vol.

Anonymes : *Les pilliers d'épaves*, traduit de l'anglais. 1 vol.

— *Miss Mortimer*, traduit de l'anglais. 1 vol.

— *Paul Ferroll*, traduit de l'anglais. 1 vol.

— *Violette*, imitation de l'anglais. 1 vol.

— *Whitesfriars*, traduit de l'anglais. 2 vol.

— *La veuve Barnaby*, traduit de l'anglais. 2 vol.

— *Tom Brown à Oxford*, imité de l'anglais. 1 vol.

— *Mehalah*, traduit de l'anglais. 1 vol.

— *Portia*, traduit de l'anglais. 1 vol.

— *Le bien d'autrui*, étude de mœurs américaines, traduit de l'anglais. 1 vol.

— *La maison du Marais*, traduit de l'anglais. 1 vol.

— *Helen Clifford*, traduit de l'anglais. 1 vol.

Austen (Miss) : *Persuasion*, traduit de l'anglais. 1 vol.

Azeglio (M. d') : *Nicolas de Lapi*, traduit de l'italien. 1 vol.

Beecher-Stowe (Mrs.) : *La case de l'oncle Tom*, traduit de l'anglais. 1 vol.

— *La fiancée du ministre*. 1 vol.

Bersezio (V.) : *Nouvelles piémontaises*, traduites de l'italien. 1 vol.

— *Les anges de la terre*. 1 vol.

— *Pauvre Jeanne !* 1 vol.

Black (W.) : *Anna Beresford*, traduit de l'anglais. 1 vol.

Blackmore (R.) : *Brama*, traduit de l'anglais. 1 vol.

Blest Gana (A.) : *L'idéal d'un mauvais sujet*, traduit de l'espagnol. 1 vol.

Blind (M.) : *Tarantella*, traduit de l'anglais. 1 vol.

Braddon (Miss) : *Œuvres*, traduites de l'anglais, 29 volumes :

Henri Dunbar. 2 vol.

La trace du serpent. 2 vol.

Le capitaine du Vautour. 1 vol.

Le testament de John Marchmont.

2 vol.

Le triomphe d'Eleanor. 2 vol.

Lady Lisle. 1 vol.

Ralph l'intendant. 1 vol.

La femme du docteur. 2 vol.

Le locataire de sir Gaspard. 2 vol.

Rupert Godwin. 2 vol.

Les ciseaux de prois. 2 vol.

La chanteuse des rues. 2 vol.

Un fruit de la mer Morte. 2 vol.

Lucius Davoren. D. M. 2 vol.

Joshua Haggard. 2 vol.

Le chêne de Blatchmardean. 1 vol.

Fatalité. 1 vol.

Bret Harte : *Le blocus des neiges*, traduit de l'anglais. 1 vol.

Bulwer Lytton (Sir Ed.) : *Œuvres*, traduites de l'anglais, 25 volumes :

Devereux. 2 vol.

Ernest Maltravers. 1 vol.

Le dernier des barons. 2 vol.

Les derniers jours de Pompéi. 1 vol.

- Sulwer Lytton (Sir Ed.) (suite) : Mémoires de Pisistrate Caxton.** 2 vol.
Mon roman. 2 vol.
Paul Clifford. 2 vol.
Où en sera-t-il ? 2 vol.
Rienzi. 2 vol.
Zanoni. 2 vol.
Eugène Aram. 2 vol.
Alice, ou les Mystères. 1 vol.
Pelham, ou Aventures d'un gentleman. 2 vol.
Jour et nuit, ou Heur et malheur. 2 vol.
- Buractt (F. H.) : Entre deux présidences,** traduit de l'anglais. 1 vol.
- Cahallero (F.) : Nouvelles andalouses,** traduites de l'espagnol. 1 vol.
- Caccianiga : Le bocage de Saint-Ali-pio,** traduit de l'italien. 1 vol.
- Cervantès : Nouvelles,** traduites de l'espagnol. 1 vol.
- Conway (H.) : Affaire de famille,** traduit de l'anglais. 1 vol.
 — *Vivant ou mort.* 1 vol.
 — *Nouvelles.* 1 vol.
- Craik (Miss Mullock) : Deux mariages,** traduit de l'anglais. 1 vol.
 — *Une noble femme.* 1 vol.
 — *Mildred.* 1 vol.
- Gummins (Miss) : L'allumeur de réverbères,** traduit de l'anglais. 1 vol.
 — *Mabel Vaughan.* 1 vol.
 — *La rose du Liban.* 1 vol.
 — *Les cœurs hantés.* 1 vol.
- Currer-Bell (Miss Brontë) : Jane Eyre,** traduit de l'anglais. 2 vol.
 — *Le professeur.* 1 vol.
 — *Shirley.* 2 vol.
- Dasent : Les Vikings de la Baltique,** traduit de l'anglais. 1 vol.
- Darriek (F.) : Olive Varcoe,** traduit de l'anglais. 1 vol.
- Dickens (Ch.) : Œuvres,** traduites de l'anglais, 28 volumes :
Aventures de M. Pickwick. 2 vol.
Barnabé Rudge. 2 vol.
Bleak-House. 2 vol.
Cantes de Noël. 1 vol.
David Copperfield. 2 vol.
Dombey et fils. 3 vol.
La petite Dorrit. 2 vol.
- Dickens (Ch.) (suite) : Le magasin d'antiquités.** 2 vol.
Les temps difficiles. 1 vol.
Nicolas Nickleby. 2 vol.
Olivier Twist. 1 vol.
Paris et Londres en 1793. 1 vol.
Vie et aventures de Martin Chuzzlewit. 2 vol.
Les grandes espérances. 2 vol.
L'ami commun. 2 vol.
Le mystère d'Edwin Drood. 1 vol.
- Dickens et Collins : L'abbé,** traduit de l'anglais. 1 vol.
- Disraeli : Sybil,** traduit de l'anglais. 1 vol.
 — *Lothair.* 1 vol.
- Edwardes (Mrs Annie) : Un bas-bleu,** traduit de l'anglais. 1 vol.
 — *Une singulière héroïne.* 1 vol.
- Edwards (Miss Amelia) : L'héritage de Jacob Trefalden,** traduit de l'anglais. 1 vol.
- Ellot (G.) : Adam Bede,** traduit de l'anglais. 2 vol.
 — *La conversion de Jeanne.* 1 vol.
 — *Les tribulations du révérend A. Barton.* 1 vol.
 — *Le moulin sur la Floss.* 2 vol.
 — *Romola, ou Florence et Savonarole.* 2 vol.
 — *Silas Marner, le tisserand de Raveloe.* 1 vol.
- Ellot (F.) : Les Italiens,** traduit de l'anglais. 1 vol.
- Farina (S.) : Amour aveugle. — Bourrasques conjugales. — Un homme heureux. — Valet de pique.** Nouvelles traduites de l'italien. 1 vol.
 — *Le trésor de Donnina.* 1 vol.
 — *L'écume de la mer.* 1 vol.
 — *Pour la gloire.* 1 vol.
- Farjeon : Le mystère de Porter Square,** traduit de l'anglais. 1 vol.
- Fleming (G.) : Un roman sur le Nil,** traduit de l'anglais. 1 vol.
- Fleming (M.) : Un mariage extravagant,** traduit de l'anglais. 2 vol.
- Freytag (G.) : Doit et avoir,** traduit de l'allemand. 3 vol.

- Fullerton (Lady) : *L'oiseau du bon Dieu*, traduit de l'anglais. 1 vol.
— *Hélène Middleton*. 1 vol.
- Galdos (P.) : *Maraniola*, traduit de l'espagnol. 1 vol.
— *L'ami Manso*. 1 vol.
- Gaskell (Mrs) : *Œuvres*, traduites de l'anglais, 6 volumes :
Autour du sofa. 1 vol.
Marie Barton. 1 vol.
Marguerite Hall (Nord et Sud). 1 vol.
Ruth. 1 vol.
Les amoureux de Sylvia. 1 vol.
Cousine Philis. — *L'œuvre d'une nuit de mai*. — *Le héros du fossyeur*. 1 vol.
- Gerstaecker : *Les deux convicts*, traduit de l'allemand. 1 vol.
— *Les pirates du Mississipi*. 1 vol.
— *Aventures d'une colonie d'émigrants en Amérique*. 1 vol.
- Gissing : *Demos*, traduit de l'anglais. 2 vol.
- Goethe : *Werther*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Gogol (N.) : *Les âmes mortes*, traduit du russe. 2 vol.
- Gray (M.) : *Le silence du doyen*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Granville Murray : *Œuvres*, traduites de l'anglais, 5 volumes :
Le jeune Brown. 2 vol.
La cabale du boudoir. 1 vol.
Veuve ou mariée? 1 vol.
Une famille endettée. 1 vol.
- Gunter : *M. Barnes de New-York*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Hackländer : *Boutique et comptoir*, traduit de l'allemand. 1 vol.
— *La vie militaire en Prusse*. 4 vol.
Chaque vol. se vend séparément.
— *Le moment du bonheur*. 1 vol.
- Hall (Capitaine Basil) : *Scènes de la vie maritime*, traduites de l'anglais. 1 vol.
— *Scènes du bord et de la terre ferme*. 1 vol.
- Hamilton-Aldé : *Rita*, traduit de l'anglais. 1 vol.
— *Présentée*. 1 vol.
- Hardy (T.) : *Le trompette-major*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Harwood (J.) : *Lord Ulswater*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Haufl : *Nouvelles*, traduites de l'allemand. 1 vol.
— *Lichtenstein*. 1 vol.
- Haworth (Miss) : *Une méprise*. — *Les trois soirées de la Saint-Jean*. — *Morwell*. Nouvelles traduites de l'anglais. 1 vol.
- Hawthorne : *La maison aux sept pignons*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Helberg (L.) : *Nouvelles danoises*, traduites du danois. 1 vol.
- Helm (Mme) : *Madame Théodore*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Hildreth : *L'esclave blanc*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Hillern (Mme de) : *La fille au vautour*, traduit de l'allemand. 1 vol.
— *Le couvent de Marienberg*. 1 vol.
- Hoffmann : *Fantaisies à la manière de Callot*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Howells : *La passagère de l'Aroostock*, traduit de l'anglais. 1 vol.
— *La fortune de Silas Lapham*. 1 vol.
- Hume (F. G.) : *Le mystère d'un hansom cab*, traduit de l'anglais. 1 vol.
— *Miss Méphistophélès*. 1 vol.
- Hungerford (Mrs) : *Molly Bawn*, traduit de l'anglais. 1 vol.
— *Doris*. 1 vol.
— *La conquête d'une belle-mère*. 1 vol.
— *Rossmoyne*. 1 vol.
— *Premières joies et premières larmes*. 1 vol.
- Immermann : *Les paysans de Westphalie*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Jackson : *Ramona*, traduit de l'anglais. 2 vol.
- James : *Léonora d'Orco*, traduit de l'anglais. 1 vol.
— *L'Américain à Paris*. 1 vol.
— *Roderick Hudson*. 1 vol.
- Jenkin (Mrs) : *Qui casse paye*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Jerrold (D.) : *Sous les rideaux*, traduit de l'anglais. 1 vol.

- Jokai** : *Le nouveau seigneur*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Kavanagh (J.)** : *Tuteur et pupille*, traduit de l'anglais. 2 vol.
- Keary (Annie)** : *L'Irlande il y a quarante ans*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Kingsley** : *Il y a deux ans*, traduit de l'anglais. 2 vol.
- Kompart** : *Nouvelles juives*, traduites de l'allemand. 1 vol.
- Kraszewski (J.)** : *Sur la Sprée*, traduit du polonais. 1 vol.
- Lawrence (G.)** : *Œuvres*, traduites de l'anglais, 6 volumes :
Frontière et prison. 1 vol.
Guy Livingstone. 1 vol.
Honneur stérile. 1 vol.
L'épée et la robe. 1 vol.
Maurice Dering. 1 vol.
Flora Bellasys. 1 vol.
- Lenep (J. Van)** : *La rose de Dekama*, traduit du hollandais. 1 vol.
- Longfellow** : *Dramas et poésies*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Ludwig (O.)** : *Entre ciel et terre*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Lytton (Lord)** : *Glenaveril*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Mancini (P.)** : *De ma fenêtre*, traduit de l'italien. 1 vol.
- Mannoni** : *Les fiancés*, traduit de l'italien. 2 vol.
- Marryat (Miss)** : *Deux amours*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Marsh (Mr.)** : *Le contrefait*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Mayne-Relf** : *La piste de guerre*, traduit de l'anglais. 1 vol.
 — *La quarteronne*. 1 vol.
 — *Le doigt du destin*. 1 vol.
 — *Le roi des Séminoles*. 1 vol.
 — *Les partisans*. 1 vol.
- Melville (Whyte)** : *Œuvres*, traduites de l'anglais, 5 volumes :
Les gladiateurs : Rome et Judée. 1 vol.
Katerfelto. 1 vol.
- Melville (Whyte) (suite)** : *Digby Grand*. 1 vol.
Kate Coventry. 1 vol.
Satanella. 1 vol.
- Mügge (Th.)** : *Afraga*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Norris** : *La méprise d'un célibataire*, traduit de l'anglais. 2 vol.
- Nouvelles du Nord**, traduites du suédois, de Frederika Bremer, J. L. Rudoberg, etc. 1 vol.
- Ouida** : *Ariane*, traduit de l'anglais. 2 vol.
 — *Pascarel*. 1 vol.
 — *Amitié*. 1 vol.
 — *Umilla*. 1 vol.
 — *La princesse Zouf*, 2^e édition. 1 vol.
 — *Les freagues*. 1 vol.
 — *Musa*, imité par J. Girardin. 1 vol.
 — *Wanda*, 2^e édition. 2 vol.
 — *Les Naprazine*. 2 vol.
 — *Othmar*. 2 vol.
 — *Don Gesualdo*. 1 vol.
 — *Scènes de la vie de château*. 1 vol.
 — *Syrin*. 2 vol.
 — *Guilderoy*. 2 vol.
- Page (H.)** : *Un collège de femmes*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Pouschkins (A.)** : *La fille du capitaine*, traduit du russe. 1 vol.
- Poynter (E.)** : *Hetty*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Reade et Dion Boucicault** : *L'île providentielle*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Reuter (Fritz)** : *En l'année 1813*. Épisode de la vie militaire des Français en Allemagne, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Rider-Haggard** : *Jess*, traduit de l'anglais. 1 vol.
 — *Béatrice*. 1 vol.
 — *Le colonel Quaritch*. 1 vol.
- Roekingham (C.)** : *Les surprises d'un célibataire*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Sacher-Masoch** : *Le legs de Cain*, contes galiciens, traduits de l'allemand. 1 vol.
 — *Le nouveau Job*. — *Le laid*. 1 vol.
 — *A Kolomea*. 1 vol.
 — *Entre deux fenêtres*. — *Servatien et Pancrace*. — *Le Castellan*. 1 vol.
 — *Sascha et Saschka*. — *La mère de Dieu*. 1 vol.
 — *La pécheuse d'âmes*. 1 vol.

- Salow** : *Nouvelles*, traduites du russe.
- Savage** : *Un mariage officiel*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Schubin (O.)** : *L'honneur*, traduit de l'allemand. 1 vol.
— *Gesa; Mal' Occhio*. 1 vol.
— *Gloria Victis*. 1 vol.
- Segrave (A.)** : *Marmorne*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Smith (J.)** : *L'héritage*, traduit de l'anglais. 3 vol.
- Spielhagen (F.)** : *Le mariage d'Ellen*, traduit de l'allemand. 1 vol.
— *L'échéance*. 1 vol.
- Stephens (Miss)** : *Opulence et misère*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Stinde (J.)** : *La famille Buchholz*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Thackeray** : *Œuvres*, traduites de l'anglais, 9 volumes :
Henry Esmond. 2 vol.
Histoire de Pendennis. 3 vol.
La foire aux vanités. 2 vol.
Le livre des enobs. 1 vol.
Mémoires de Barry Lindon. 1 vol.
- Thackeray (Miss)** : *Sur la falaise*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Tourgueneff (I.)** : *Mémoires d'un seigneur russe*, traduit du russe. 2 vol.
— *Scènes de la vie russe*. 1 vol.
— *Nouvelles Scènes de la vie russe*. 1 vol.
- Townsend (V.-F.)** : *Madelins*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Trollope (A.)** : *Le domaine de Belton*, traduit de l'anglais. 1 vol.
— *La veuve remariée*. 2 vol.
— *Le cousin Henry*. 1 vol.
- Trollope (A.) (suite)** : *Les tours de Barchester*. 1 vol.
— *Rachel Ray*. 2 vol.
- Trollope (Mrs)** : *La pupille*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Werner (E.)** : *Vineta*, traduit de l'allemand. 1 vol.
- Wiehert** : *Les perturbations. — Au bord de la Baltique. — Le vieux cordonnier*. Nouvelles traduites de l'allemand. 1 vol.
- Wilkie Collins** : *Œuvres*, traduites de l'anglais, 20 volumes :
Le secret. 1 vol.
La pierre de lune. 2 vol.
Mademoiselle ou Madams? 1 vol.
Mari et femme. 2 vol.
La morte vivante. 1 vol.
La piste du crime. 2 vol.
Pauvre Lucile! 2 vol.
Cache-cache. 2 vol.
La Mer glaciale. — La femme des rêves. 1 vol.
Les deux destinées. 1 vol.
L'hôtel hanté. 1 vol.
La fille de Jézabel. 1 vol.
Je dis non. 2 vol.
C'était écrit. 1 vol.
- Winter (John Strange)** : *Ce lutin. — Petite folle*, traduit de l'anglais. 1 vol.
- Wood (Mrs)** : *Œuvres*, traduites de l'anglais, 5 volumes :
Le maître de Greylands. 1 vol.
La gloire des Verner. 1 vol.
Edina. 1 vol.
L'héritier de Court-Netherleigh. 1 vol.
Perdu à la poste. 1 vol.
- Zschokke** : *Addrich des mousses*, traduit de l'allemand. 1 vol.
— *Le château d'Aarau*. 1 vol.

ROMANS, NOUVELLES ET OUVRAGES DIVERS

Format in-16, à 1 fr. le volume.

- Achard (A.) : *Les vocations*. 1 vol.
 — *La chasse à l'idéal*. 1 vol.
 — *Les chaînes de fer*. 1 vol.
 — *Les fourches cardines*. 1 vol.
 — *Maxence Humbert*. 1 vol.
 — *Olympe de Mézières*. — *Le mari de Delphine*. 1 vol.
 — *Verto Slavoda*. 1 vol.
- Arnould (A.) : *Les trois potes*. 1 vol.
- Bernardin de St-Pierre : *Paul et Virginie*. 1 vol.
- Berthet (R.) : *Les bouillottes de Politiques*; 6^e édition. 1 vol.
- Bertrand (L.) : *Au fond de mon carnet*. 1 vol.
- Chapus (E.) : *Le turf*; 2^e édition. 1 vol.
- Daudet : *Histoire de la Restauration*. 1 vol.
- Deschanel : *Physiologie des écrivains et des artistes, ou Essai de critique naturelle*. 1 vol.
- Enault (L.) : *Christine*; 12^e édition. 1 vol.
 — *Père-mère, nouvelles*; 2^e édition. 1 vol.
 — *Histoire d'une femme*; 6^e édition. 2 vol.
 — *Alba*; 8^e édition. 1 vol.
 — *Hermine*; 7^e édition. 1 vol.
 — *La vierge du Liban*; 5^e édition. 1 vol.
 — *Cordouan*. 1 vol.
 — *Les perles noires*; 3^e édition. 2 vol.
 — *La rose blanche*; 6^e édition. 1 vol.
 — *L'amour en voyage*; 5^e édition. 1 vol.
 — *Nadège*; 8^e édition. 1 vol.
 — *Stella*; 5^e édition. 1 vol.
 — *Un amour en Laponie*; 2^e édition. 1 vol.
 — *La vie à deux*; 4^e édition. 1 vol.
 — *Irène*; 2^e édition. 1 vol.
 — *En province*; 2^e édition. 1 vol.
 — *Olga*; 3^e édition. 1 vol.
 — *Un drame intime*; 2^e édition. 1 vol.
 — *Le roman d'une veuve*; 4^e édition. 1 vol.
 — *La pupille de la Légion d'honneur*; 4^e édition. 2 vol.
- Enault (L.) (suite) : *Le destin*; 3^e édition. 1 vol.
 — *Le baptême du sang*; 2^e édition. 2 vol.
 — *Le secret de la confession*; 3^e édition. 2 vol.
 — *La veuve*; 2^e édition. 1 vol.
 — *L'amour et la guerre*. 2 vol.
- Féval (P.) : *Le mari embaumé*. 2 vol.
- Figuler (M. L.) : *Nouvelles languedociennes*. 1 vol.
- Guinet (F.) : *L'amour dans le mariage*; 12^e édition. 1 vol.
 — *Edouard III et les bourgeois de Calais*; 7^e édition. 2 vol.
- Houscays (A.) : *Galerie de portraits du XVIII^e siècle*. 5 vol.
 Les 1^{re}, 2^e et 4^e séries sont épuisées.
 On vend séparément :
 3^e série : Poètes. — Romanciers. — Philosophes.
 5^e série : Sculpteurs. — Peintres. — Musiciens.
- Las Cases (Comte de) : *Souvenir de l'empereur Napoléon I^{er}*; 6^e édition. 1 vol.
- Lantoyrie (Do) : *Causeries artistiques*. 1 vol.
- La Vallée (J.) : *La chasse à tir en France*; 5^e édition. 1 vol. avec 30 gravures d'après F. Grenier.
 — *La chasse à courre*; 4^e édition. 1 vol. avec 20 gravures d'après F. Grenier.
- Le Fèvre-Daumier : *Etudes biographiques et littéraires sur quelques célébrités étrangères* : Le cavalier Marino. — Anne Radcliffe. — Paracelse. — Jérôme Vides. 1 vol.
- Marchand-Berlin (E.) : *La nuit de la Toussaint*. — *Il cantatore*. 1 vol.
- Marco de Saint-Hilaire (E.) : *Anecdotes du temps de Napoléon I^{er}*. 1 vol.
- Mas (Do) : *La Chine et les puissances chrétiennes*. 2 vol.
- Michelet (Mme) : *Mémoires d'une enfant*. 1 vol.
- Renant (E.) : *La perle creuse*. 1 vol.

Reybaud (Mme) : *Mist Brun*; 2^e édition, 1 vol.
 — *Espagnoles et Françaises*, 1 vol.
 Troguen (A.) : *Histoire de France*, 5 vol.
 Ouvrage qui a obtenu le grand prix Gobert.

Viardot (L.) : *Souvenirs de chasse*, 7^e édition, 1 vol.

Viennet : *Épîtres et satires*, 1 vol.

Wally (L. de) : *Angelica Kauffmann*, 2 vol.

3^e série, à 3 fr. le volume.

Abent (Ed.) : *Germaine*; 60^e mille, 1 vol.
 — *Le roi des montagnes*; 77^e mille, 1 vol.
 — *Les mariages de Paris*; 81^e mille, 1 vol.
 — *L'homme à l'oreille cassée*; 51^e mille, 1 vol.
 — *Maître Pierre*; 10^e édition, 1 vol.
 — *Tolla*; 50^e mille, 1 vol.
 — *Trente et quarante. — Sans dot. — Les parents de Bernard*; 45^e mille, 1 vol.

Berwick : *Mémoires*, 1 vol.

Carlier : *Le mariage aux États-Unis*, 1 vol.

Esault (L.) : *Histoire d'amour*, 1 vol.

Eckmann-Chatrian : *Contes fantastiques*; 4^e édition, 1 vol.

Frédéric : *Œuvres historiques (1740-1763)*, suivies du précis des guerres de Frédéric par Napoléon, 3 vol.

Gérard (J.) : *Le tueur de lions*; 13^e édition, 1 vol.

Gothe : *Hermann et Dorothea*, poème traduit en vers par M. Gabriel Colmet, 1 vol.

Guizot : *Alfred le Grand*; 10^e édition, 1 vol.

— *Guillaume le Conquérant*; 9^e édition, 1 vol.

Jollet (G.) : *Mille jeux d'esprit*; 4^e édition, 1 vol.

— *Nouveaux jeux d'esprit*, 1 vol.

La Sirénaie (M. de) : *Les aveugles par un aveugle*, avec préface de M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française, 2^e édition, 1 vol.

Lololour (J.) : *Les crimes et les peines dans l'antiquité et dans les temps modernes*, 1 vol.

Loyal Serviteur (Lo) : *Histoire du bon chevalier sans peur et sans reproche, le seigneur de Bayard*, 1 vol.

Marte (Mme G.-V.) : *Le petit livre de cuisine*; 3^e édition, 1 vol.

Méry : *Contes et nouvelles*; 2^e édition, 1 vol.

Michelot : *Jeanne d'Arc*; nouvelle édition, 1 vol.

Monnier (M.) : *Pompéi et les Pompéiens*; 2^e édition, 1 vol.

Montet (J.) : *De Paris aux Karpathes*, 1 vol.

Montino : *Commentaires*, 4 vol.

Roussat (C.), de l'Académie française : *La grande charte, ou l'établissement du gouvernement constitutionnel en Angleterre*, 1 vol.

Saint-Simon : *Le régent et la cour de France*, 1 vol.

Salluste : *Guerre de Jugurtha*, 1 vol.

Turenne : *Mémoires*, suivis du précis des campagnes du maréchal de Turenne par Napoléon, 1 vol.

Witt (M^{me} Cornélie de) : *Six mois de guerre (1870-71)*, 1 vol.

Witt (Mme de), née Guizot : *Recueil de poésies pour les jeunes filles*; 4^e édition, 1 vol.

Zaccane (P.) : *Nouveaux langages des fleurs*, avec leur valeur symbolique et leur emploi pour l'expression des pensées; nouvelle édition avec 12 gravures en couleurs, 1 vol.

3^e série, à 3 fr. le volume.

Apollonios de Rhodes : *Les Argonautes*, traduit par H. de la Ville de Miremont. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Châtelain (Vte H. de) : *L'homme de cheval, soldat ou vaincu, causeries hippiques*, 3^e édition. 1 vol.
— *Vieilles réveries*. 1 vol.

Collin (P.) : *Les heures paisibles, études et annales*. 1 vol.

Delmeida (A.) : *quelques lettres, professeur au lycée d'Alger : Les mimes d'Heracles*, 2^e édition. 1 vol.

Dumas (A.) : *Tolstoï et la philosophie de l'amour*. 1 vol.

Domenail (A.) : *Souvenirs de lectures*. 1 vol.

Eckmann-Chatelain : *L'ami Fritz*; 1^{re} édition. 1 vol.

Lavelays (H. de) : *Éléments d'économie politique*; 4^e édit. 1 vol.

Rendu (V.) : *Les insectes nuisibles à l'agriculture, aux jardins et aux forêts de la France*. 1 vol. avec 67 figures.

Rostand (E.) : *Les sentiers unis, poésies*. 1 vol.

Seignobos (Mme) : *Le livre des petites ménages*; 2^e édit. 1 vol. avec 200 figures; cart.

Tolstoï (Gourte) : *La guerre et la paix (1805-1809)*; roman historique traduit du russe par une Russe; 6^e édition. 3 vol.
— *Anna Karénine*; 2^e édition. 2 vol.
— *Les Cosaques*. — *Scènes du siège de Sébastopol*; 3^e édition. 1 vol.
— *Souvenirs. Enfance. — Adolescence.*
— *Jouissance*, traduit par Arvedo Barino; 2^e édition. 1 vol.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE

Formant petit in-16, à 3 fr. le volume broché.

La reliure en percaline gris-perle, tranches rouges, se paye en sus 60 c.

Champol : *En deux mots*. 1 vol.

Dombre (H.) : *La garçonnière*. 1 vol.

Fleuriot (Mlle Z.) : *Tombée du nid*; 2^e édition. 1 vol.
— *Raoul Daubry, chef de famille*; 3^e édition. 1 vol.
— *L'héritier de Kerguignon*; 3^e édition. 1 vol.
— *Réséda*; 11^e édition. 1 vol.
— *Ces bons Rosales*; 3^e édition. 1 vol.
— *La vie en famille*; 9^e édition. 1 vol.
— *Le cœur et la tête*. 2^e édition. 1 vol.
— *Au Galadoc*. 1 vol.
— *De trop*; 2^e édition. 1 vol.
— *Le théâtre chez soi, comédies et proverbes*; 2^e édition. 1 vol.
— *Sans beauté*; 18^e édition. 1 vol.
— *Loyauté*; 2^e édit. 1 vol.
— *La clef d'or*; 3^e édit. 1 vol.
— *Bengale*. 1 vol.
— *La glorieuse*. 1 vol.
— *Un fruit sec*. 1 vol.
— *Les Prévallonnais*. 1 vol.

Fleuriot Kérinou : *De fil en aiguille*. 1 vol.

Girardin : *Les théories du docteur Wurtz*. 1 vol.

Girardin (suite) : *Mis Sans-Cœur*; 5^e édition. 1 vol.
— *Les braves gens*. 1 vol.
— *Afanclette*. 1 vol.

Giron (Almé) : *Bracquette*. 1 vol.

Leo Dex : *Vers le Tchad. Voyage aérien au long cours*. 1 vol.

Marcel (Mme J.) : *Le Clos-Chante-reine*. 1 vol.

Nanteuil (M. de) : *Les étans d'Élodie*. 1 vol.

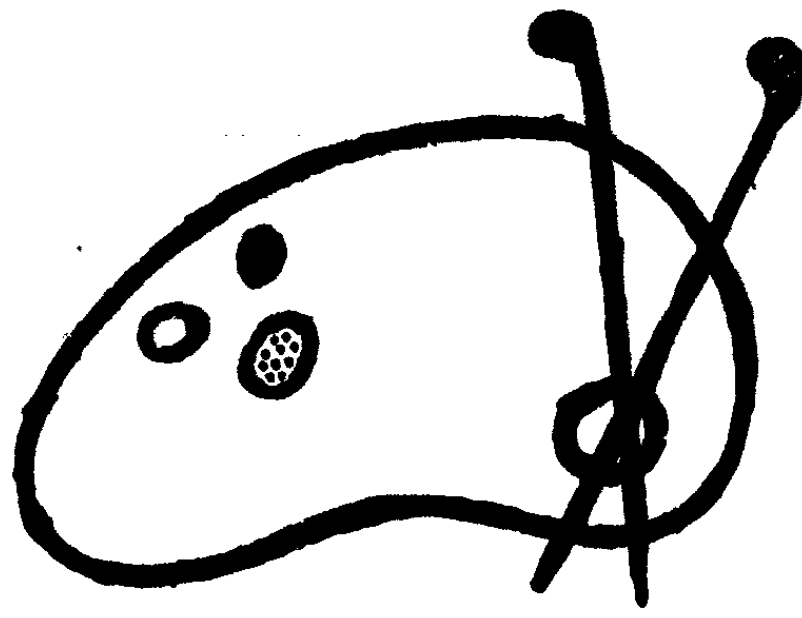
Verley : *Une perfection*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Dernier rayon*. 1 vol.

Wiele (Mme Van de) : *Filleul du roi* 1 v.

Witt (Mme de), née Guizot : *Tout simplement*; 2^e édition. 1 vol.
— *Reine et maîtresse*. 1 vol.
— *Un héritage*. 1 vol.
— *Ceux qui nous aiment et ceux que nous aimons*. 1 vol.
— *Sous tous les cieux*. 1 vol.
— *A travers pays*. 1 vol.
— *Vieux contes de la veillée*. 1 vol.
— *Regain de vie*. 1 vol.
— *Contes et légendes de l'Est*. 1 vol.
— *Les chiens de l'amiral*. 1 vol.
— *Sur quatre rous*. 1 vol.
— *Mont et manoir en Normandie*. 1 vol.

D'autres volumes sont en préparation.





Original en couleur

NF Z 43-120-8